



HAL
open science

Représenter et nommer la Grèce et les Grecs (XIV^e-XVI^e siècle)

Catherine Gaullier-Bougassas

► **To cite this version:**

Catherine Gaullier-Bougassas (Dir.). Représenter et nommer la Grèce et les Grecs (XIV^e-XVI^e siècle). *Brepols*, 7, pp.418, 2023, *Recherches sur les Réceptions de l'Antiquité*, Catherine Gaullier-Bougassas, 978-2-503-60200-4. hal-04313632

HAL Id: hal-04313632

<https://hal.science/hal-04313632v1>

Submitted on 13 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Représenter et nommer la Grèce et les Grecs

(XII^e-XVI^e siècle)

Sous la direction de

Catherine GAULLIER-BOUGASSAS

Cet livre a été écrit dans le cadre du programme de recherche ERC Advanced Grant AGRELITA, « The Reception of Ancient Greece in Premodern French Literature and Illustrations of Manuscripts and Printed Books (1320-1550) : how invented memories shaped the identity of European communities », direction Catherine Gaullier-Bougassas, Université de Lille : « The project leading to this book has received funding from the European Research Council (ERC) under the European Union's Horizon 2020 research and innovation programme (grant agreement No 101018777). »

Explorer la réception de la Grèce ancienne sous l'angle de la représentation de l'espace

Catherine Gaullier-Bougassas

Univ. Lille, ULR 1061 - ALITHILA - Analyses Littéraires et Histoire de la Langue, F-59000 Lille, France

Principal Investigator ERC AGRELITA

Des traditions historiographiques ont longtemps insisté sur la méconnaissance de la Grèce ancienne dans l'Europe occidentale médiévale et sur la perte des connaissances géographiques grecques¹. Elles ont valorisé en conséquence le changement radical qu'auraient provoqué à partir du xv^e siècle la redécouverte en Europe occidentale de manuscrits grecs de la *Géographie* de Ptolémée, la traduction latine du texte et la production de cartes régionales, dont la carte X de l'Europe qui figure la Grèce continentale et le Péloponnèse². De fait, pendant plusieurs siècles, la maîtrise du grec a disparu presque complètement en Europe occidentale, et avec elle la lecture directe des œuvres grecques. Mais, avant même les premières recherches des humanistes italiens à partir du xiv^e siècle, des connaissances indirectes se sont transmises sur la Grèce ancienne et ses espaces, sans compter l'expérience directe procurée par les pèlerinages et les voyages, les croisades et la domination acquise sur plusieurs régions grecques après la quatrième croisade³. Les séjours d'empereurs byzantins en France et en Italie – Manuel II Paléologue à Paris de 1400 à 1402, Jean VIII Paléologue à Ferrare et à Florence en 1438-1439 –, les conciles du xv^e siècle et leurs initiatives pour unir les Églises et mener la lutte contre les Ottomans ont aussi joué un rôle

¹ Cet article a été écrit dans le cadre de mon programme de recherches ERC Advanced Grant AGRELITA, « The Reception of Ancient Greece in Premodern French Literature and Illustrations of Manuscripts and Printed Books (1320-1550) : how invented memories shaped the identity of European communities », direction Catherine Gaullier-Bougassas, Université de Lille : « The project leading to this article has received funding from the European Research Council (ERC) under the European Union's Horizon 2020 research and innovation programme (grant agreement No 101018777). »

² Voir notamment J. K. Wright, *The Geographical Lore of the Time of the Crusades. A Study in the History of Medieval Science and Tradition in Western Europe*, New York, 1925 ; G. H. T. Kimble, *Geography in the Middle Ages*, Londres, 1938.

³ Les études sur les récits de voyage du Moyen Âge sont très nombreuses et seuls quelques titres pourront être ici cités : N. Iorga, *Les voyageurs français dans l'Orient européen*, Paris, 1928, p. 5-48 ; J. Richard, *Les récits de voyages et de pèlerinages*, Turnhout, 1981 ; M. Guéret-Laferté, *Sur les routes de l'empire mongol : ordre et rhétorique des relations de voyage aux XIII^e et XIV^e siècles*, Paris, 1994 ; F. Wolfzettel, *Le discours du voyageur. Pour une histoire littéraire du récit de voyage en France, du Moyen Âge au XVIII^e siècle*, Paris, 1996, ch. 1, « D'un discours 'pauvre' à un discours 'plein' : les récits de pèlerinage médiévaux », p. 9-33 et ch. 2, « Renaissance : la naissance d'un discours du voyage », p. 35-120 ; N. Chareyron, *Les pèlerins de Jérusalem au Moyen Âge*, Paris, 2000 ; eadem, *Éthique et esthétique du récit de voyage à la fin du Moyen Âge*, Paris, 2013 (éd. J. Meyers et M. Tarayre) ; C. Gadrat-Ouerfelli, *Lire Marco Polo au Moyen Âge : traduction, diffusion et réception du Devisement du monde*, Turnhout, 2015 ; *Le voyage au Moyen Âge : description du monde et quête individuelle*, éd. D. Coulon et C. Gadrat-Ouerfelli, Aix en Provence, 2017 ; *Un exotisme littéraire médiéval*, éd. C. Gaullier-Bougassas, *Bien dire et bien apprendre*, 26 (2008) ; *Représenter le passage (mondes romans, XII^e-XVI^e siècle)*, éd. P. Cartelet, C. Gaullier-Bougassas, S. Hirel, A. Robin et H. Thieulin-Pardo, *Atlante, Revue d'études romanes*, 12 (2020), <https://doi.org/10.4000/atlane.276> ; *Écrire le voyage au temps des ducs de Bourgogne*, éd. J. Devaux, M. Marchal et A. Velissariou, Turnhout, 2021 ; sur la cartographie médiévale de l'Orient méditerranéen, E. Vagnon, *Cartographie et représentations de l'Orient méditerranéen en Occident (du milieu du XIII^e siècle à la fin du XV^e siècle)*, Turnhout, 2013.

important⁴, avant le développement, au XVI^e siècle, de nouvelles écritures géographiques et cosmographiques et l'essor des voyages dans l'empire ottoman⁵. Les historiens de la géographie ont d'ailleurs maintenant nuancé voire contesté cet *a priori* historiographique sur une révolution complète des savoirs et de l'appréhension de l'espace à partir de la redécouverte du texte grec de la *Géographie* de Ptolémée⁶. Ils ont montré d'une part que toute connaissance des œuvres de Ptolémée n'a jamais complètement disparu et d'autre part que les nouvelles diffusions de son texte à partir du XV^e siècle n'ont pas entraîné l'effacement brutal des autres traditions géographiques⁷. Bien au contraire plusieurs écritures géographiques ont longtemps été conciliées, celle de Ptolémée et celles des encyclopédistes latins de l'époque romaine impériale et de l'Antiquité tardive, ainsi que de Strabon, dont la première traduction latine date du XV^e siècle. L'importance de la chorographie, comme conception de la géographie à part entière, en dépit de sa condamnation par Ptolémée, a été réaffirmée⁸.

Les *a priori* sur l'absence supposée de conscience historique des auteurs médiévaux, qui irait de pair avec leur ignorance géographique, ont eux aussi été remis en cause et ont maintenant cédé la place à une meilleure connaissance des écritures médiévales de l'histoire⁹. Ils résistent encore néanmoins à propos de l'histoire antique. Ils ont alimenté et alimentent encore l'idée que les écrivains n'auraient pas eu de réelle perception de ce qu'avait été la Grèce ancienne, de ses contours géographiques, de son histoire et de sa culture¹⁰. Les analyses d'Erwin Panofsky sur les représentations visuelles de l'Antiquité au Moyen Âge et sur ce qu'il a appelé le « principe de disjonction », qui prévaudrait selon lui dans l'art comme dans la littérature du Moyen Âge¹¹, ont aussi contribué à établir ce lieu commun historiographique qui a eu une longue vie, à savoir que les artistes médiévaux figuraient le monde antique systématiquement et par ignorance sous les traits de leur propre univers médiéval et que leurs

⁴ Sur les séjours de ces empereurs byzantins, voir dans ce volume l'article de M. Jacob, *infra*, p. XX, et sur les conciles, l'ouvrage *Humanisme et culture géographique à l'époque du concile de Constance. Autour de Guillaume Fillastre*, éd. D. Marcotte, Brepols, 2002.

⁵ Outre les ouvrages déjà cités et parmi de très nombreuses études, je mentionnerai N. Broc, *La géographie de la Renaissance, 1420-1620*, Paris, 1980 ; *Voyager à la Renaissance*, éd. J. Céard et J.-C. Margolin, Paris, 1987 ; J.-M. Besse, *Les grands voyageurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, 2003 ; S. Yérasimos, *Les voyageurs dans l'empire ottoman (XIV^e-XVI^e siècles) : bibliographie, itinéraires et inventaire des lieux habités*, Ankara, 1991 ; F. Tinguely, *L'écriture du Levant à la Renaissance*, Genève, 2000 ; *Humanisme et découvertes géographiques*, éd. N. Bouloux, *Médiévales*, 58 (2010). Et particulièrement pour la littérature en français, G. Atkinson, *La littérature géographique française de la Renaissance : répertoire bibliographique*, Paris, 1927 ; *idem*, *Les nouveaux horizons de la Renaissance française*, Paris, 1935 ; F. Lestringant, *L'atelier du cosmographe : ou l'image du monde à la Renaissance*, Paris, 1991 ; *idem*, *André Thevet : cosmographe des derniers Valois*, Genève, Droz, 1991 ; M.-C. Gomez-Géraud, *Le crépuscule du Grand Voyage : les récits des pèlerins à Jérusalem, 1458-1612*, Paris, 1999 ; *eadem*, *Écrire le voyage au XVI^e siècle en France*, Paris, 2000.

⁶ On se reportera à *History of Cartography*, t. 3, *Cartography in the European Renaissance, Part 1*, éd. D. Woodward, Chicago, 2007 et à P. Gautier Dalché, « The Reception of Ptolemy's *Geography* (End of the Fourteenth to Beginning of the Sixteenth Century) », *ibidem*, p. 285-364 ; *idem*, *La Géographie de Ptolémée en Occident (IV^e-XVI^e siècle)*, Turnhout, 2009 ; *La Terre. Connaissance, représentations, mesure au Moyen Âge*, éd. P. Gautier Dalché, Turnhout, 2013.

⁷ Gautier Dalché, études déjà citées à la note précédente et « Le souvenir de la *Géographie* de Ptolémée dans le monde latin médiéval (VI^e-XIV^e siècle) », *Euphrosynè*, 27 (1999), p. 79-106 ; voir aussi M. Hoogvliet, « The Medieval Texts of the 1486 Ptolemy Edition by Johan Reger of Ulm », *Imago Mundi*, 54 (2002), p. 7-18, et *eadem*, *Pictura et Scriptura. Textes, images et herméneutique des Mappae Mundi (XIII- XVI^e siècle)*, Turnhout, 2008.

⁸ Voir notamment A. H. Merrills, *History and Geography in Late Antiquity*, Cambridge, 2005.

⁹ On se reportera tout particulièrement à B. Guenée, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, 2011.

¹⁰ Voir mes réflexions sur ce sujet et la bibliographie afférente dans mon article « The Role of Antiquity in Medieval Historiography », dans *Bloomsbury History Theory and Method*, éd. S. Berger, Londres, 2021, en ligne sur <https://www.bloomsburyhistorytheorymethod.com/home> ; DOI: 10.5040/9781350970885.082

¹¹ E. Panofsky, *Renaissance and Renascences in Western Art*, New York, 1960.

anachronismes ne seraient que le reflet de leur inaptitude à concevoir la distance historique. Peu d'études ont ainsi été consacrées aux figurations visuelles de l'Antiquité païenne par les peintres dans leurs pourtant si nombreuses illustrations des manuscrits, comme Marie Jacob l'a contextualisé dans son étude sur l'atelier des Colombe à Bourges dans la seconde moitié du XV^e siècle¹². Dans les textes eux-mêmes, les représentations du monde antique sont marquées par une grande diversité, les auteurs mettent l'accent tantôt sur l'altérité, tantôt sur la ressemblance, et la « médiévalisation » n'est pas une constante. Quand ils recourent à l'anachronisme et au syncrétisme, ces usages, particulièrement dans les œuvres du XII^e siècle, ont été maintenant analysés comme des procédés souvent exploités très consciemment, à des fins diverses. Ces œuvres du XII^e siècle manifestent en outre souvent non seulement l'assimilation de l'antique au médiéval, mais aussi l'élaboration d'une esthétique du bigarré et du fantaisiste par la fusion d'éléments hétéroclites, notamment des éléments culturels et religieux¹³.

La Grèce : un espace géographique difficile à représenter et à nommer

Loin de nous néanmoins la volonté de nier que les auteurs de l'Europe occidentale qui écrivent durant ces siècles – et ceux qui s'expriment en langue française sont au cœur de nos recherches – ont connu des difficultés à se représenter la Grèce / les espaces grecs et les Grecs, et aussi à les nommer : les descriptions que contiennent les textes sont souvent rapides, imprécises et fluctuantes, et quant aux images produites par des artistes qui pour la grande majorité n'avaient pas de contact avec les œuvres grecques, de fait elles contiennent rarement des traits de « grécité » qui correspondraient à nos représentations modernes de la Grèce ancienne. Mais ces difficultés dépassent largement l'expérience de ces auteurs et des artistes qui illustrent les manuscrits et les premiers imprimés de leurs œuvres, particulièrement pour ce qui touche à la définition géographique de la Grèce et à la figuration de son espace. Durant la période que nous considérons, du XII^e siècle à la première moitié du XVI^e siècle, mais aussi bien au-delà, la « Grèce » n'est pas une entité géographique ou politique qui irait de soi, dont les contours spatiaux seraient clairement tracés, dont les facteurs d'unité seraient évidents. Elle n'est donc pas toujours nommée ni figurée comme une entité, encore moins délimitée. Quand elle est présentée, c'est souvent avec des noms et des extensions différentes. Ces difficultés ne concernent pas que les auteurs de l'Europe occidentale, elles peuvent aussi se retrouver dans le monde grec et l'empire byzantin, comme l'étudie plus loin Corinne Jouanno à propos des romans byzantins¹⁴. Elles semblent inhérentes, jusqu'au XIX^e siècle, à l'histoire des espaces grecs – l'emploi du pluriel semble pertinent, la langue grecque apparaissant comme le premier facteur commun de leurs composantes, même si le grec n'a pas toujours été la seule langue de ces territoires.

Nous savons en effet que dans l'Antiquité la Grèce n'a pas existé en tant qu'unité politique, c'est-à-dire comme un espace délimité par un pouvoir unique. Un morcellement en cités indépendantes et rivales a prédominé, même si ces dernières ont pu s'unir face aux Perses lors des guerres Médiques. Avant que ne soit établi un état grec au XIX^e siècle, différentes constructions politiques ont existé simultanément et/ou se sont succédé, avec des

¹² M. Jacob, *Dans l'atelier des Colombe, Bourges, 1470-1500 : la représentation de l'Antiquité en France à la fin du XV^e siècle*, Rennes, 2012. Voir sa bibliographie, et sur les images du passé dans une perspective non restreinte à l'Antiquité, E. Morrison et A. D. Hedeman, *Imagining the Past in France. History in Manuscript Painting. 1250-1500*, Los Angeles, 2010.

¹³ Voir l'étude pionnière d'A. Petit, *L'anachronisme dans les romans antiques du XII^e siècle*, Lille, 1985.

¹⁴ C. Jouanno, *infra*, p. XX.

limites changeantes, conséquences des multiples conquêtes, et ces territorialisations successives n'ont pas créé une entité spécifique durable qui aurait été, de près ou de loin, circonscrite aux limites de la Grèce moderne. En conquérant les cités grecques, Philippe II et Alexandre le Grand ont bien cherché à établir un territoire politique qui réunisse la Grèce continentale et le Péloponnèse et qui s'affirme comme une entité culturelle grecque, mais leurs successeurs ont peiné à maintenir son existence. Plus pérenne, la conquête romaine organise un découpage politique de l'espace des Balkans en provinces, dont le nombre a progressivement augmenté et dont aucune n'a porté le nom de Grèce : c'est d'abord la Macédoine, puis la Crète et Chypre, sous le règne d'Auguste l'Achaïe, sous celui de Claude la Thrace, considérée pour une part de culture grecque. Plus tard, à l'époque de Théodose I^{er}, la Macédoine est divisée en Thessalie, Épire et Macédoine¹⁵. Suite au transfert du centre de l'empire romain à Constantinople et à l'effondrement de l'empire romain d'Occident, la Thrace et Constantinople deviennent des parts essentielles de l'espace grec et une nouvelle entité « grecque », culturelle mais aussi politique, se constitue avec l'empire de Constantinople ou empire byzantin¹⁶ : les empereurs imposent alors le nom de « Romanie », s'affirmant comme les successeurs des empereurs de Rome¹⁷. L'histoire complexe de l'empire de Constantinople jusqu'à la chute de sa capitale en 1453 et l'expansion ottomane, en passant par les conquêtes et la colonisation d'entités grecques par des seigneurs de l'Europe occidentale – France, Bourgogne et Italie avant tout –, montre aussi l'évolution de la manière dont les Byzantins ont mis à distance ou se sont approprié l'héritage antique de la Grèce¹⁸.

Cette complexité se lit déjà à travers les différents noms que les « Grecs » byzantins se sont donnés d'eux-mêmes et/ou ont reçus. Leur rejet du terme « Hellenes » vient du fait qu'il était devenu synonyme de « païens » dans le Nouveau Testament. Celui du terme « Graikoi », déjà mobilisé négativement par les Romains, s'explique aussi parce que ce sont les Occidentaux de l'Europe occidentale médiévale qui l'utilisent, avec des valeurs péjoratives, dans un contexte de dénigrement des Byzantins liés aux conflits relatifs aux croisades. Durant tout le Moyen Âge, les « Grecs » byzantins préfèrent le nom de « Romains » (« Romaioi ») : ils expriment et célèbrent ainsi l'inscription de l'empire de Constantinople dans la continuité de l'empire romain d'Occident, ils légitiment l'exclusivité de l'empire à leur profit. Néanmoins, à partir du début du XIII^e siècle et à plusieurs reprises, pour des périodes semble-t-il limitées et/ou dans les discours de quelques personnalités marquantes, des réappropriations de la Grèce antique, de son passé et de sa culture voient le jour, et avec elles la reprise du terme « Hellenes ». C'est le cas après la quatrième croisade et les conquêtes

¹⁵ Sur les provinces romaines, voir S. Lefebvre, *L'administration de l'Empire romain d'Auguste à Dioclétien*, Paris, 2011, et J.-M. Bertrand, « À propos du mot *provincia* : étude sur les modes d'élaboration du langage politique », *Journal des savants*, 1989, p. 191-215.

¹⁶ Le terme « byzantin » est plus tardif ; l'historien allemand du XVI^e siècle, Hieronymus Wolf, évoque la « res Byzantina », voir G. Grivaud et A. Nicolaou-Konnari, « Aux origines de la 'frankokratia'. Genèse, péripéties idéologiques et apologie d'un néologisme de l'historiographie néo-hellénique (première partie) », *Frankokratia*, 1 (2020), p. 3-55, ici p. 26.

¹⁷ Voir notamment T. A. Kaplanis, « Antique Names and Self-identification. *Hellenes, Graikoi, and Romaioi* from Late Byzantium to the Greek Nation-State », dans *Re-imagining the Past : Antiquity and Modern Greek Culture*, éd. D. Tziouvas, Oxford, 2014, DOI:10.1093/acprof:oso/9780199672752.003.0005. Pour l'Antiquité, on se reportera à E. Levy, « Apparition des notions de Grèce et de Grecs », dans *Ellénismos : quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque*, éd. S. Saïd, Leyde, New York, Copenhague et Cologne, 1991, p. 49-69 ; J. Bérard, « Le nom des Grecs en latin », *Revue des études anciennes*, 54 (1952), p. 5-12 ; J. Hadas-Label, « Enquête sur le nom latin des Grecs et de la Grèce », *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 86 (2012), p. 53-75. Les membres d'une tribu béotienne installée en Italie du Sud s'appelaient *Graeci*, nom adopté par les Romains pour désigner tous les « Grecs ».

¹⁸ Les études sont nombreuses à ce sujet. Voir notamment T. A. Kaplanis, art. cit., et G. Page, *Being Byzantine : Greek Identity before the Ottomans*, Cambridge, 2008.

occidentales du Péloponnèse¹⁹. Plusieurs siècles plus tard, au XV^e siècle, alors que l'empire est très menacé puis s'effondre face aux Ottomans, et sans que les derniers empereurs renoncent au nom de « Romains²⁰ », l'appropriation de cet héritage antique prestigieux se renforce. Les Grecs exilés, les savants humanistes qui s'installent principalement en Italie s'emploient à mettre en valeur et à transmettre ce patrimoine. Comme Georges Toliaş l'a étudié²¹, c'est ainsi au XVI^e siècle et en Italie qu'un exilé grec, Nikolaos Sophianos, pour célébrer sa patrie perdue, réalise la première carte autonome d'une entité qu'il nomme explicitement Grèce. Au XVI^e siècle aussi, mais dans un autre contexte, un exilé comme Étienne de Lusignan met sa plume au service d'une célébration de sa terre d'origine, l'île de Chypre²².

Si l'on revient maintenant aux œuvres médiévales écrites en langue française par des auteurs qui pour la plupart n'ont aucun contact personnel avec la Grèce, les principaux termes qu'ils emploient pour nommer les Grecs sont « Grecs » et « Grigois », avec différentes graphies²³. Dans des textes de croisade comme la *Conquête de Constantinople* de Robert de Clari, ils sont clairement péjoratifs car associés à un dénigrement des Grecs, condamnés pour leur religion, leur système politique, leur refus d'aider les Occidentaux dans leurs expéditions outremer, et pour tous les vices qui leur sont attribués. Mais ils ne sont pas toujours entourés de connotations négatives, contrairement à ce que la critique a parfois affirmé en se polarisant sur des textes de croisade et sur certains récits de la guerre de Troie. Il convient aussi de faire la part de quelques textes écrits en langue française dans un espace grec, la Morée, par des auteurs qui vraisemblablement y résidaient : particulièrement *Prose 1*, la première mise en prose du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure, qui véhicule une image positive de la Grèce et de la ville de Corinthe. *Prose 5*, incorporée à la deuxième version de l'*Histoire ancienne jusqu'à César*, réalisée sans doute en Italie à l'initiative des rois angevins de Naples, commence par une description géographique de la « Grèce », alors que ces rois contrôlent la Morée et rêvent de reconstituer la Grande Grèce. Quant aux textes écrits en France ou dans les Pays-Bas bourguignons, le terme « Grecs » domine pour désigner les habitants des espaces considérés comme grecs. C'est pour nommer l'entité géographique qui regrouperait ces espaces grecs ou certains d'entre eux, quand l'existence de cette entité est supposée, que les termes sont multiples : « Grece », « Romanie²⁴ », parfois « Hellade ». Souvent aussi plusieurs noms apparaissent pour une même région, ils sont parfois explicitement reliés à son histoire dans une perspective de géographie historique²⁵.

Dans les œuvres médiévales, la multiplicité des noms, la plasticité et le flou de la représentation géographique ne signifient donc pas nécessairement une méconnaissance complète de la géographie des espaces grecs – c'est évident pour les auteurs de Constantinople et de Morée, mais cela l'est aussi pour bon nombre d'auteurs de l'Europe occidentale – ni l'absence de toute représentation de la Grèce comme entité spatiale et/ou culturelle. Néanmoins leurs modes d'appropriation et de figuration des espaces grecs ne

¹⁹ C. Jouanno l'évoque à propos de plusieurs romans de l'époque comnène, *infra*, p. XX.

¹⁹ Voir les études de D. Jacoby, P. Lock et T. Shawcross que mentionne C. Jouanno, *ibidem*, p. XX.

²⁰ M. Jacob le rappelle à propos de la visite de Manuel II Paléologue à Paris de 1400 à 1402, *infra*, p. XX.

²¹ G. Toliaş, « Nikolaos Sophianos's *Totius Graeciae description* : The Resources, Diffusion and Function of a Sixteenth-century Antiquarian Map of Greece », *Imago Mundi*, 58 (2006), p. 150-182.

²² Voir l'article de G. Grivaud, *infra*, p. XX.

²³ On trouve aussi dans des chansons de geste et de nombreux textes de croisade le terme négatif « griffon » : A. Nicolaou-Konnari, « Strategies of Distinction : The Construction of the Ethnic Name Griffon and the Western Perception of the Greeks (Twelfth-Fourteenth Centuries) », *Bizantinistica*, 4 (2002), p. 181-196.

²⁴ R. L. Woolf, « Romania : The Latin Empire of Constantinople », *Speculum*, 23 (1948), p. 1-34.

²⁵ Édith Karagiannis, dans ce volume, développe particulièrement l'exemple des différents noms utilisés pour désigner le Péloponnèse – Péloponnèse, Morée, Achaïe –, dans des textes du XVI^e siècle (*infra*, p. XX). Voir aussi mes analyses et celles de V. Russo, p. XX et XX.

correspondent pas à nos représentations modernes. Leurs spécificités et significations sont à étudier dans leur contexte de création et en lien avec les connaissances dont ils disposent.

Des représentations antérieures ou étrangères à la géographie et à la cartographie humanistes savantes

Les articles réunis dans ce volume portent ainsi sur des œuvres antérieures ou largement étrangères à la cartographie et à la géographie savantes humanistes de la fin du XV^e siècle et du XVI^e siècle. Le rôle de ces dernières pour l'élaboration de nouvelles représentations visuelles et textuelles de l'espace grec a déjà très bien été étudié par Georges Tolia, dans ses nombreux ouvrages et articles sur la Grèce, auxquels nous renvoyons²⁶.

Si Ptolémée apporte bien évidemment une représentation géographique nouvelle, fondée sur la mathématique et donnant les moyens de dessiner une carte de la Grèce, on sait que sa carte X de l'Europe, celle qui correspond à la Grèce continentale et au Péloponnèse, n'est pas intitulée « Grèce ». Dans les éditions imprimées du texte latin de la *Géographie* en 1540, il faut attendre Sebastian Münster pour qu'elle reçoive le titre « Graecia²⁷ ». Elle avait déjà eu ce titre dans au moins un manuscrit, celui de Guillaume Fillastre²⁸. Comme je l'ai rappelé plus haut, la carte de Nikolas Sophianos est ensuite la première carte autonome de la Grèce, avec une longue description ajoutée en 1550 par Nicolaus Gerbel. Elle donne une large extension à la Grèce, qui inclut une partie des Balkans et de l'Asie Mineure, comme on le trouve aussi dans la *Cosmographie universelle* de Sebastian Münster : datée de 1544, traduite en français en 1542, cette dernière offre une longue présentation géographique, historique et culturelle de la Grèce²⁹. La figuration visuelle de la Grèce sous la forme d'une carte constitue un élément nouveau décisif qui va modifier les représentations collectives bien au-delà de la période considérée dans ce volume et graver dans la mémoire des lecteurs les contours de la « Grèce » : alternent alors encore une Grèce élargie et une Grèce « restreinte » aux limites que nous lui connaissons maintenant, dans les manuscrits de Ptolémée. G. Tolia a expliqué le succès de la traduction latine de la *Géographie* de Ptolémée et de ses cartes par l'importance qu'elle accorde à l'idée de région, qui anticipait l'idée de nation³⁰.

Notre objectif dans ce volume est donc de nous placer avant cette « révolution » de la carte ptoléméenne, autrement dit d'étudier des textes qui sont antérieurs à la diffusion de la traduction latine de la *Géographie* de Ptolémée, ou qui sont écrits au début du XVI^e siècle par des auteurs qui ignorent les nouvelles écritures cosmographiques ou n'en tiennent pas compte. En effet, un nouveau désir de redonner une plus ample mémoire à l'Antiquité grecque, son histoire et sa culture, voit le jour dans de nombreux écrits en langue française dès le XII^e siècle, il s'affirme avec une insistance nouvelle à partir du XIV^e siècle, même s'il ne

²⁶ G. Tolia, « L'Antiquité restaurée », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 141 (2011), URL : <http://journals.openedition.org/ashp/992>, DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp> ; *idem*, *Mapping Greece, 1420-1800. A History*, Leyde, 2012, part. p. 18-131 ; *idem*, « The Ruined City Restored : Athens and the Fabric of Greece in Renaissance Geography », dans *Ottoman Athens : Archaeology, Topography, History*, éd. M. Georgopoulou et K. Thanasakis, Athènes, 2019, p. 23-47.

²⁷ Voir l'édition de Bâle de la *Cosmographie* de Ptolémée par Sebastian Münster en 1540, et G. Tolia, *Mapping Greece, op. cit.*, p. 38-39.

²⁸ Manuscrit de Nancy, Bibliothèque municipale, 354 ; voir mon article, *infra*, p. XX.

²⁹ Voir G. Tolia, « Nikolaos Sophianos's *Totius Graeciae descriptio* », art. cit. et *Mapping Greece, op. cit.*, p. 77-79 et p. 86-93.

³⁰ G. Tolia, « Représentations de l'espace fin du Moyen Âge – Époque moderne », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 147 (2016), URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1826>, DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1826>.

correspond pas à nos représentations de la Grèce ancienne³¹. Les auteurs agrègent des savoirs d'origines diverses et les retravaillent pour former leurs propres représentations textuelles, auxquelles, dans les manuscrits et les imprimés illustrés, des artistes ajoutent souvent leurs représentations visuelles.

Représentations de l'espace grec et réception de la Grèce ancienne

Les articles ici réunis portent majoritairement sur des textes écrits en langue française, mais ils prennent aussi en compte plusieurs œuvres en langue latine qui ont joué un rôle fondateur dans l'époque considérée – des encyclopédies latines de l'Antiquité romaine impériale et de l'Antiquité tardive et le *Liber insularum Archipelagi* de Christoforo Buondelmonti –, ainsi que plusieurs romans byzantins. Ce sont des œuvres écrites en France, en Italie, dans les Pays-Bas Bourguignons, en Morée et à Constantinople, par des auteurs français, italiens, bourguignons et grecs, et, pour celles qui sont illustrées, les artistes sont français, italiens et flamands. Les analyses permettent ainsi de comparer des regards et des représentations multiples, sur une temporalité d'environ quatre siècles, avec l'évolution des contextes historiques, politiques et culturels, et dans différents univers d'écriture, dont les finalités et les attentes diffèrent.

Le volume est le premier ouvrage du programme ERC Advanced Grant, AGRELITA, qui porte sur la réception de la Grèce ancienne dans la littérature française pré-moderne et les illustrations des manuscrits et des imprimés (1320-1550). Il m'a semblé essentiel de commencer les travaux par une enquête et des analyses sur les perceptions et les représentations de l'espace grec, dans son unité et/ou sa diversité, qui s'expriment et se renouvellent durant ces trois siècles, ainsi que sur la nomination des lieux grecs, de la Grèce et des Grecs qui les accompagnent. Ce champ d'investigation est à mes yeux un préalable indispensable pour progresser dans la compréhension et la problématisation des représentations de la Grèce ancienne et aussi de la Grèce de leur époque que se font les auteurs et les artistes. De surcroît, la réception de la Grèce ancienne durant cette époque et dans ces œuvres étrangères à la diffusion de la *Géographie* de Ptolémée n'a pas encore été explorée sous l'angle de la notion de l'espace ni sous celui de la géographie, excepté de rares études³².

Il s'agira ainsi d'analyser, à partir de différents cas d'études, les représentations textuelles et visuelles de la Grèce/des espaces grecs et de leurs habitants, d'étudier leurs traits particuliers, les lieux mis en avant, les limites spatiales, les liens établis ou non entre la géographie antique et la géographie médiévale. En dépit des difficultés, des hésitations, des divergences, on interrogera l'idée que ce serait avec la redécouverte de Ptolémée et de ses cartes que réapparaîtrait pour la première fois depuis des siècles la représentation d'une « entité » grecque, d'une « région » grecque. Le rôle des évocations de l'espace grec pour la création d'une mémoire de la Grèce ancienne s'inscrit aussi dans le champ de notre réflexion. Les représentations géographiques accompagnent et soutiennent la mise en mémoire de l'histoire et de la culture grecques.

Les questions posées ne sont pas simples. La construction d'images de l'espace ou des espaces grecs, la délimitation et la perception géographiques, les choix onomastiques ainsi

³¹ *Figures littéraires grecques en France et en Italie aux XIV^e et XV^e siècles*, éd. C. Gaullier-Bougassas, Turnhout, 2020, et mon article « Un engouement pour la Grèce ancienne en Italie, en France et dans les Pays-Bas bourguignons », *ibidem*, p. 5-22.

³² Voir ainsi M. Desmond, « Magna Graecia and the Matter of Troy in the Francophone Mediterranean », dans *Medieval Francophone Literary Culture Outside France. Studies in the Moving Word*, éd. N. Morato et D. Schoenaers, Turnhout, 2018, p. 411-431.

que les figurations visuelles engagent des modes de compréhension et des interprétations dont les ressorts culturels et politiques sont profonds, multiples et évolutifs au cours de la période. Au-delà même de la Grèce, des études ont aussi montré que la notion d'espace, durant les siècles qui nous occupent, est pensée et vécue selon des modalités multiples, de l'assemblage discontinu de lieux à la délimitation des limites d'un territoire, en passant par la formation d'un espace mental, à partir des textes comme des images visuelles³³.

Le choix du sujet de ce volume prend sa source dans mes recherches antérieures sur la réception de la figure d'Alexandre le Grand dans les littératures française et européennes³⁴, et aussi dans mon travail d'édition d'une compilation historique française du XV^e siècle, la *Bouquechardièrre* de Jean de Courcy³⁵. Dans les récits médiévaux sur Alexandre le Grand, la représentation de l'espace et les notations géographiques sont très présentes, d'autant que le récit des conquêtes est aussi souvent le récit de l'exploration de terres inconnues. La question de l'espace et de son appropriation s'inscrit donc au cœur du portrait d'Alexandre. L'espace figuré est celui des cités grecques, puis surtout le Proche-Orient des croisades, la Perse et l'Orient lointain de l'Inde. Quant à la *Bouquechardièrre*, c'est une chronique de l'histoire de la Grèce ancienne, depuis ses origines jusqu'aux successeurs d'Alexandre le Grand. Comme dans de nombreux autres récits médiévaux français des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, Jean de Courcy se consacre longuement à des personnages de la Grèce ancienne d'avant Alexandre. La vie de ces derniers se déroule bien davantage dans le monde grec, même si certains s'aventurent plus loin. Or, dans les premiers livres de la *Bouquechardièrre* comme dans d'autres textes médiévaux, historiques ou romanesques, la question de la représentation de l'espace s'impose alors moins à la lecture, parce que les descriptions géographiques sont peu nombreuses et souvent peu développées. Néanmoins, les textes en langue française contiennent toujours des notations géographiques et une sélection de noms de sites qui construisent des représentations explicites ou implicites de l'espace grec. Ces mentions de lieux, autour desquels les récits se déploient, contribuent à la construction de la mémoire.

Connaissances savantes et expériences personnelles

Après une étude des savoirs géographiques sur la Grèce exposés dans les textes latins alors disponibles en Europe occidentale, la première section de cet ouvrage regroupe des analyses sur les représentations de la Grèce dans des textes didactiques et dans plusieurs récits de voyage, eux aussi écrits en Europe occidentale, en latin et en français, du XIII^e au XVI^e siècle. Les textes didactiques en langue française pris en compte – encyclopédies, traités géographiques, images du monde – organisent un savoir dont la source est presque exclusivement livresque. Ils transmettent une connaissance savante de la Grèce, tributaire des données disponibles que les auteurs s'approprient et retravaillent, tandis que les récits de voyage rapportent *a priori* une expérience vécue, celle d'un espace arpenté personnellement

³³ Nous ne pouvons ici présenter toutes les recherches à ce sujet et renvoyons aux études de P. Gautier Dalché, déjà citées à la note XX, ainsi qu'à son article, « Un problème d'histoire culturelle : perception et représentation de l'espace au Moyen Âge », *Espaces du Moyen Âge, Médiévales*, 18 (1990), p. 5-15 ; P. Zumthor, *La mesure du monde*, Paris, 1993 ; *De l'espace aux territoires : la territorialité des processus sociaux et culturels au Moyen Âge*, éd. S. Boisselier, Turnhout, 2010, et P. Gautier Dalché, « Perspectives de recherches. Considérations intempestives sur l'objet 'espace médiéval' et sur sa construction », *ibidem*, p. 133-144.

³⁴ *La fascination pour Alexandre le Grand dans les littératures européennes (X^e-XIV^e siècle). Réinventions d'un mythe*, dir. C. Gaullier-Bougassas, Turnhout, 2014, 4 t.

³⁵ *La Bouquechardièrre de Jean de Courcy. Introduction générale, Des origines de la Grèce jusqu'à Hercule (livre I)*, édition critique et commentaire C. Gaullier-Bougassas, Turnhout, 2020 ; *La Bouquechardièrre de Jean de Courcy, Philippe II et Alexandre le Grand*, édition critique et commentaire du livre V, C. Gaullier-Bougassas, Turnhout, 2021.

et observé par celui qui se présente comme un voyageur. Cette distinction quant à l'origine des savoirs géographiques est bel et bien avérée, mais elle n'est jamais aussi tranchée que nous pourrions le penser, puisque de nombreux voyageurs du Moyen Âge et du XVI^e siècle, tout en écrivant ce qu'ils ont réellement vu et expérimenté, insèrent aussi dans leurs textes des connaissances qu'ils ont acquises par leurs lectures ou reçues par l'intermédiaire de témoignages oraux. Les frontières ne sont donc jamais étanches entre savoir livresque et savoir d'expérience. De nombreux voyageurs partent avec l'idée de vérifier et de compléter les savoirs qu'ils détiennent préalablement. Nous ne pouvons aussi ignorer l'existence de récits de voyages – présentés comme tels – dont on ne sait si leurs auteurs ont réellement voyagé ou quelles contrées ils ont explorées parmi toutes celles qu'ils mentionnent : l'exemple le plus connu est celui de Jean de Mandeville.

L'examen des connaissances savantes antiques disponibles m'est apparu comme un point de départ obligé pour la recherche sur les représentations médiévales de l'espace grec. Ma première contribution analyse ainsi les évocations de la Grèce de Pline l'Ancien et son *Historia naturalis* jusqu'à Isidore de Séville et ses *Etymologiae*, en passant par Solin et ses *Collectanea rerum memorabilium*, Orose et ses *Historiae adversus paganos*³⁶. Pline et Isidore de Séville surtout réunissent un ensemble considérable de savoirs et élaborent chacun une mémoire de la Grèce antique, de ses contours géographiques et culturels. En dépit de l'absence de cartes, ils transmettent la vision d'une entité spatiale qui est aussi une unité culturelle. Si Pline exalte avant tout Rome, il célèbre aussi la Grèce, de même qu'Isidore de Séville. Solin et Orose élaborent d'autres représentations, le premier avec l'intention de réaliser un condensé de ce qu'il juge digne de mémoire, le second avec celle de transmettre une vision romaine de l'histoire et d'exalter l'avènement du christianisme, rendu possible à ses yeux par la paix assurée par l'empire romain. Sa dénonciation du paganisme le conduit à dévaloriser particulièrement la Grèce, qui n'a pas droit de cité dans sa description géographique du monde. À partir de l'exemple du manuscrit de la traduction latine de la *Géographie* de Ptolémée détenu par Guillaume Fillastre, j'étudie ensuite comment les ajouts de ce dernier permettent de concilier les données sur la Grèce héritées de la chorographie d'Isidore avec celles de Ptolémée, et quelle réponse à l'actualité de son époque, la dislocation en cours de l'empire byzantin, semble aussi apportée, avec l'intégration de la Thrace et de Constantinople à l'espace grec pour la carte IX de l'Europe.

Dans mon deuxième article, j'en viens à plusieurs représentations de la géographie grecque dans des textes didactiques écrits en langue française aux XIII^e et XIV^e siècles³⁷ : l'objectif est d'étudier comment leurs auteurs réécrivent, s'approprient fidèlement ou transforment les savoirs hérités de ces textes latins, et composent leurs propres représentations de l'espace grec. Les évolutions sont alors analysées, des premières images du monde en français, celles de Pierre de Beauvais et Gossuin de Metz, avec leur traitement très rapide de l'espace grec, aux vastes textes encyclopédiques de Brunetto Latini (*Trésor*), de Jean de Vignay (*Miroir historial* et *Oisivetés des emperieres*) et Jean Corbechon (*Livre des propriétés des choses*), qui amplifient l'évocation des espaces grecs. La fidélité à la présentation par Isidore de Séville d'une entité géographique et culturelle grecque marque les deux traductions françaises d'encyclopédies latines médiévales, le *Miroir historial* de Jean de Vignay et le *Livre des propriétés des choses* de Jean Corbechon. Enfin, avec le *Livre des merveilles du monde*, Jean de Mandeville écrit un texte aux frontières du traité géographique et du récit de voyage, et esquisse une image différente de l'espace grec – avant tout Constantinople et quelques îles, qu'il découvre sur le trajet vers la Terre sainte. Le passé et le présent chrétiens

³⁶ « Les savoirs hérités sur les espaces grecs : les autorités antiques connues dans l'Europe occidentale médiévale », *infra*, p. XX.

³⁷ « Images du monde, encyclopédies et traités en langue française (XIII^e-XIV^e siècle) : reprises et renouvellements des représentations de l'espace grec », *infra*, p. XX.

de ces terres grecques sont alors privilégiés au détriment de l'histoire antique païenne, dont il rapporte néanmoins quelques traces.

Dans plusieurs des encyclopédies en langue française analysées, celles de Brunetto Latini, de Jean Vignay et de Jean Corbechon – et aussi dans le manuscrit latin de la *Géographie* de Ptolémée possédé par Guillaume Fillastre –, les auteurs mentionnent parfois les différents noms portés par un même lieu, mais au XIV^e et toujours au XV^e siècle, on ne lit pas, dans les textes en langue française qui évoquent la Grèce, de tentative de restauration de la géographie à l'aide de textes antiques, de recherche savante sur l'onomastique, sur la géographie historique et l'identification de sites grecs qui seraient comparables à celles des écrits humanistes italiens depuis Boccace, bien étudiés par Nathalie Bouloux³⁸.

De même, le *Livre des merveilles du monde* de Jean de Mandeville, puis les récits de voyage en langue française du XV^e siècle, récits de pèlerinage, de mission diplomatique ou d'espionnage, ne présentent pas de recherche archéologique sur la Grèce ancienne qui ressemblerait à celles de Nicolas de Martoni, Cyriaque d'Ancône ou de Cristoforo Buondelmonti³⁹. Pourtant les récits de voyage en langue française se multiplient au XV^e siècle et forment un groupe abondant et divers. Dans les récits de pèlerinage, la Grèce continentale et le Péloponnèse sont à peine évoqués. Les pèlerins font généralement escale à Modon et ensuite, avant d'atteindre la Terre sainte, dans plusieurs îles grecques, particulièrement Corfou, Zante, la Crète, Rhodes, Chypre. Les étapes de leur itinéraire ont été bien étudiées, ainsi que celles des autres récits de voyage du XV^e siècle, récits de mission diplomatique ou d'espionnage⁴⁰. De nombreux ouvrages proposent ainsi des notices biographiques de leurs principaux auteurs, ainsi que de ceux du XVI^e siècle, et détaillent leur trajet : parmi eux citons ceux de Stéphane Yérasimos, Ioli Vingopoulou ou Marie-Christine Gomez-Géraud⁴¹. Les découvertes de traces matérielles de la Grèce ancienne sont encore rares dans les textes français du XV^e siècle, car leurs auteurs n'explorent pas le Péloponnèse et l'Attique, mais elles ne sont pas absentes. Les ouvrages de James Morton Paton, de Jos P. A. Van der Vin, de Ioli Vingopoulou ont spécifiquement porté sur les représentations des espaces grecs dans les récits de voyage de la fin du Moyen Âge et du XVI^e siècle et ont réuni un ensemble d'éléments et d'analyses à ce sujet, nous indiquant quelles données principales de l'Antiquité grecque connaissent les auteurs et quels éléments de la géographie ancienne et de la réalité géographique grecque de leur époque les intéressent⁴². Dans les récits de voyage à Constantinople qui se multiplient aux XV^e et XVI^e siècles, l'objectif du voyage change, c'est désormais, pour une part, la « Grèce » sous la forme de l'empire ottoman. Parmi les textes français du XV^e siècle, de nombreuses études récentes ont été consacrées à celui de Bertrandon de la Broquière⁴³, puis, pour la moitié du XVI^e siècle, à ceux de Pierre Belon du Mans et d'André Thevet⁴⁴.

³⁸ N. Bouloux, *Culture et savoirs géographiques en Italie au XIV^e siècle*, Turnhout, 2002.

³⁹ Leurs évocations de la Grèce sont traduites en français et introduites par H. Duchêne dans *Le voyage en Grèce. Anthologie du Moyen Âge à l'époque contemporaine*, Paris, 2003, p. 7-50.

⁴⁰ N. Chareyron présente ainsi les principales escales des pèlerins dans *Les pèlerins de Jérusalem au Moyen Âge. L'aventure du Saint Voyage d'après Journaux et Mémoires*, Paris, 2000, p. 74-88 ; S. Yérasimos détaille celles des voyageurs en direction de Constantinople dans *Les voyageurs dans l'empire ottoman, op. cit.*, p. 9-92.

⁴¹ S. Yérasimos, *Les voyageurs dans l'empire ottoman, op. cit.*, p. 93-440 ; M.-C. Gomez-Géraud, *Le Crépuscule du Grand Voyage, op. cit.*, p. 893-945 ; I. Vingopoulou, *Le monde grec vu par les voyageurs du XVI^e siècle*, Athènes, 2004, p. 33-87.

⁴² J. Morton Paton, *Mediaeval and Renaissance Visitors to Greek Lands*, Princeton, 1951 ; J. P. A. Van der Vin, *Travellers to Greece and Constantinople. Ancient Monuments and Old Traditions in Medieval Travellers' Tales*, Istanbul, 1980 ; I. Vingopoulou, *Le monde grec vu par les voyageurs du XVI^e siècle*, Athènes, 2004.

⁴³ Voir notamment Bertrandon de la Broquière, *Voyage d'Orient. Espion en Turquie*, introduction et notes de J. Paviot, trad. H. Basso, Toulouse, 2010 ; E. Vagnon, *Cartographie et représentations de l'Orient méditerranéen, op. cit.*, p. 310-318 ; J. Svatek, *Prier, combattre et voir le monde. Discours et récits de nobles voyageurs à la fin du Moyen Âge*, Rennes, 2021 (il étudie aussi les récits de voyage d'Ogier d'Anglure, Nompar

Le présent volume présente trois articles sur des récits de voyage. Le premier porte sur un texte latin qui a connu un immense succès – celui du marchand florentin Cristoforo Buondelmonti, le *Liber insularum Archipelagi*, composé entre 1420 et 1430, après sa *Descriptio Cretae* –, le second, à propos de l'île de Rhodes, à la fois sur les textes latins et des textes français de la fin du XIV^e siècle jusqu'au XVI^e siècle, et le troisième sur plusieurs récits en langue française du XVI^e siècle et leurs représentations du Péloponnèse. Emmanuelle Vagnon étudie ainsi les sources de Buondelmonti dans son *Liber insularum Archipelagi*, le premier livre exclusivement consacré aux îles grecques, à leur description textuelle ainsi qu'à leur illustration visuelle⁴⁵. L'humaniste italien, qui avait appris le grec, apparaît comme l'inventeur du genre de l'insulaire, appelé à une belle postérité. L'espace grec est ainsi représenté sous la forme morcelée d'un archipel, sans qu'il évoque la Grèce continentale. Comme Cyriaque d'Ancône en Grèce continentale et dans le Péloponnèse, il recherche les restes archéologiques du passé grec – ruines, œuvres d'art et inscriptions. Son œuvre reflète une expérience vécue de navigation et de séjour dans ces îles, elle montre aussi l'imitation d'écritures géographiques qui viennent de modèles humanistes florentins. Emmanuelle Vagnon analyse ainsi comment il cherche à retrouver la géographie grecque ancienne, à partir de textes littéraires et aussi des traces matérielles. Elle étudie son intérêt pour les vestiges du passé antique, la description des îles et leur figuration visuelle, à l'aide de cartes.

Constantin Bobas⁴⁶, après avoir mis en perspective les deux mouvements inverses qui traversent l'espace grec et ses représentations à partir de la fin du Moyen Âge, avec d'un côté les récits de voyageurs occidentaux dans les terres grecques et de l'autre la diaspora byzantine vers l'ouest, étudie les présentations de l'île de Rhodes dans les récits latins italiens de Nicolas de Martoni et de Cristoforo Buondelmonti, puis dans les textes français d'André Thevet. Dans cet espace dont les auteurs montrent à la fois la culture latine catholique avec les Hospitaliers et la culture grecque orthodoxe, ils découvrent aussi des traces matérielles du passé antique païen. La représentation du Colosse comme statue située à l'entrée du port, avec les bateaux qui passent entre ses jambes écartées, sans doute héritée d'une légende et déjà attestée dans la chronique de Nikephoros Grégoras, se lit chez Nicolas de Martoni. Constantin Bobas étudie le mélange d'une référence païenne et d'une référence chrétienne avec l'association du nom du Colosse à saint Paul, puis analyse comment, au nom de la raison, Buondelmonti et Thevet modifient chacun cette image, et pour Thevet, dénonce la confusion entre le Colosse et les Colossiens. Il conclut que la double référence païenne et chrétienne de l'espace grec, qu'emblématise le Colosse, a contribué à valoriser la culture grecque, et, en suscitant des réceptions diverses, souvent éloignées des réalités antiques, a permis l'élaboration d'un nouvel « agencement de l'imagination et de la raison⁴⁷ ».

Pour lire des évocations du Péloponnèse dans des récits de voyage en langue française, il faut attendre les œuvres de Pierre Belon du Mans, André Thevet et Nicolas de Nicolay, ainsi que Dom Loupvent. C'est l'objet de l'article d'Édith Karagiannis qui, au fil de ces textes et surtout des trois premiers, démontre comment les données géographiques sur le Péloponnèse se renforcent, avec un mélange de données vues et expérimentées durant le voyage, de reprises de témoignages oraux et de connaissances littéraires réélaborées⁴⁸. Elle

de Caumont et Guillebert de Lannoy) ; M.-C. Gomez-Géraud, « Lire le voyage à la fin du XV^e siècle. Comment situer le *Voyage* de Bertrandon de la Broquière ? », dans *Écrire le voyage au temps des ducs de Bourgogne*, *op. cit.*, p. 23-31.

⁴⁴ Voir les ouvrages de F. Lestringant et F. Tinguierly, cités plus haut à la note XX.

⁴⁵ « Cristoforo Buondelmonti et ses sources dans sa représentation de la Grèce », *infra*, p. XX.

⁴⁶ « Imaginaire occidental et réalités orientales de l'espace grec. En voyageant à Rhodes aux XV^e et XVI^e siècles », *infra*, p. XX.

⁴⁷ *Ibidem*, p. XX.

⁴⁸ « Géographie du Péloponnèse, aperçu par Belon, Thevet et Nicolay, voyageurs français du XVI^e siècle », *infra*, p. XX.

analyse ainsi comment les auteurs cherchent à donner une image cohérente du Péloponnèse en reliant sa géographie antique et sa géographie « moderne », celle de leur époque. Cette mise en relation leur impose rappels historiques et mythologiques, elle passe aussi par des interrogations sur les différents noms donnés à la péninsule : Péloponnèse, Achaïe et Morée, et la confrontation de multiples sources, Pline, Isidore, mais aussi Strabon, Ptolémée, Polybe, connus à travers leurs traductions latines. Dans le même temps le parallèle tracé entre le présent et le passé les conduit à déplorer la ruine du Péloponnèse, et particulièrement de la ville de Corinthe. Notations toponymiques et géographiques génèrent l'inscription de bribes de données historiques qui concourent à la célébration de la Grèce antique et reflètent aussi une vérification des distances et des données topographiques à l'intention des voyageurs.

Géographie et histoire grecques

Si encyclopédies et récits de voyage intègrent souvent quelques rappels sur l'histoire antique grecque, des liens plus étroits existent entre textes encyclopédiques et géographiques d'une part, et textes historiques d'autre part. Plusieurs encyclopédies transmettent très souvent des données historiques que leurs auteurs relient aux lieux ou aux personnages évoqués, certaines d'entre elles contiennent même des sections historiques complètes, voire des histoires universelles : le *Trésor* de Brunetto Latini, le *Speculum historiale*, l'un des trois livres du *Speculum majus* de Vincent de Beauvais.

Dans le champ des chroniques universelles, le lien entre histoire et géographie est ancien, même si la place accordée à la géographie apparaît d'abord seconde : les notations géographiques sont subordonnées au récit et greffées au fil des textes, pour éclairer les événements rapportés⁴⁹. Depuis Orose au moins et ses *Historiae adversus paganos*, ce rôle de la géographie dans la compréhension des faits historiques est répété. Orose est semble-t-il le premier des auteurs d'histoires universelles latines à développer une description du monde qu'il insère au début de son texte. Le modèle sera ensuite souvent repris. À partir du XIV^e siècle en Italie, les humanistes expriment cette même idée, mais autrement, et elle les conduit à des recherches sur la géographie historique : la connaissance des liens entre la géographie grecque ancienne et la géographie de la Grèce de leur époque devient un élément important pour la réalisation de leur idéal de restauration de l'Antiquité⁵⁰. Érasme le dit aussi dans le *Plan des études*, comme le cite Édith Karagiannis dans son article⁵¹.

Les premières histoires en langue française, composées au XIII^e siècle, contiennent néanmoins peu de développements géographiques. Si Wauchier de Denain, dans son *Histoire ancienne jusqu'à César*, revendique parmi ses sources les *Historiae adversus paganos* d'Orose, non seulement il n'en présente en rien une traduction, comme certains copistes de la fin du Moyen Âge voudront le faire croire en inscrivant comme titre *Livre d'Orose*, mais il s'accorde même des libertés considérables et s'émancipe de sa vision négative de l'Antiquité⁵². Il ne lui reprend pas non plus sa description du monde, dont ne s'inspire pas davantage l'auteur de la *Chronique dite de Baudouin d'Avesnes*. C'est Jean Vignay qui, au début du XIII^e siècle, dans son *Miroir historial*, insère une géographie du monde. Il ne traduit

⁴⁹ Voir B. Guinée, *Histoire et culture historique*, op. cit., p. 166-178 ; P. Gautier Dalché, « L'espace de l'histoire : le rôle de la géographie dans les chroniques universelles », dans *L'historiographie médiévale en Europe*, éd. J.-Ph. Genet, Paris, 1991, p. 287-300.

⁵⁰ P. Gautier Dalché, « De Pétrarque à Raimondo Marliano : aux origines de la géographie historique », *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, 79/1 (2012), p. 161-191.

⁵¹ *Infra*, p. XX.

⁵² Voir mes analyses dans « Écrire la première histoire universelle en français : Wauchier de Denain et l'adaptation du modèle latin à un public de laïcs », dans *Universal Chronicles in the High Middle Ages*, éd. M. Campopiano et H. Bainton, York, 2017, p. 179-198.

alors pas Orose, mais Vincent de Beauvais, ce qui signifie, comme je l'ai étudié dans mon premier article⁵³, qu'il s'approprie des représentations géographiques de la Grèce largement inspirées d'Isidore de Séville. Une version remaniée de la *Chronique dite de Baudouin d'Avesnes* reprend à Jean Corbechon sa description du monde⁵⁴. Un exposé géographique inspiré des *Historiae adversus paganos* d'Orose mais aussi de la *Mer des histoires* apparaît beaucoup plus tard, dans l'imprimé et le remaniement qu'Antoine Vérard réalise de l'*Histoire ancienne jusqu'à César*⁵⁵. Auparavant, à partir du XVI^e siècle en langue française, la géographie voit son importance croître dans certaines histoires universelles.

Les écritures de l'histoire prennent des formes très diverses durant le Moyen Âge et le XVI^e siècle. Les quatre cas d'étude rassemblés dans le volume accordent une large place à la représentation d'espaces grecs et sont écrits du XIII^e au XVI^e siècle : il s'agit de la première mise en prose du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure, *Prose I*, de la *Fleur des histoires* de Jean Mansel, de la *Mer des histoires*, et de la *Description de toute l'île de Chypre* d'Étienne de Lusignan, réécriture en français de sa *Chorographia*. Très différents dans leurs milieux d'écriture et/ou de réception – respectivement la Morée de la fin du XIII^e siècle, la cour de Bourgogne du milieu du XV^e siècle, la cour royale française de la fin du XV^e, puis celle du XVI^e siècle, refuge pour un auteur chypriote, Étienne de Lusignan, ces textes offrent aussi des structures, des contenus et des sources divers – un récit de la guerre de Troie et de ses suites, deux histoires universelles et une histoire que l'on pourrait dire « régionale » ou « nationale », celle de l'île de Chypre.

Le lecteur pourra peut-être s'étonner du classement de *Prose I* parmi les textes historiques. La perception des frontières entre vérité historique et fiction diverge sans nul doute souvent du Moyen Âge à nos jours, et elle est parfois délicate d'interprétation. Mais il reste que les preuves abondent de la réception de la guerre de Troie comme fait historique durant tout le Moyen Âge, à commencer par la croyance en l'origine troyenne de nombreux peuples de l'Europe occidentale. Ainsi *Prose I*, réécriture du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure (1160-1170) avec le terme « roman » employé par ce dernier au sens médiéval de « récit en langue française », a vraisemblablement été lue comme un texte historique. *Prose I* remonte à la deuxième moitié du XIII^e siècle et tout porte à croire que le texte et son plus ancien manuscrit de la fin du XIII^e siècle sont réalisés en Morée, colonie des rois angevins de Naples depuis 1267, après avoir été la possession de seigneurs du nord de la France. Comme l'étudie Marilyn Desmond⁵⁶, ses premiers lecteurs, sans doute des habitants de la Morée, pouvaient l'interpréter comme un récit des origines de leur contrée. Leur lecture était susceptible d'associer à la fois l'histoire antique de l'affrontement des Grecs et des Troyens, l'histoire de la monarchie angevine de Naples, de ses ambitions dans le Péloponnèse et l'Orient des croisades, et leur propre histoire, celle de la Morée. Dans cette opération de transfert en Morée d'une version occidentale française de la guerre de Troie, Marilyn Desmond montre alors comment la toponymie grecque, héritée de Darès le Phrygien et de Dictys de Crète, puis déjà adaptée en français par Benoît de Sainte-Maure, est reprise et transformée par l'auteur de la mise en prose pour un lectorat divers aux attentes multiples, la royauté angevine de Naples et la noblesse d'origine franque installée en Morée depuis déjà presque un siècle. Elle décrypte alors combien certaines modifications de la toponymie et de la géographie peuvent se comprendre comme des réponses à la fois aux ambitions des rois angevins de Naples, et au désir de célébration de la Morée par ses habitants qui, dans ce récit

⁵³ *Infra*, p. XX.

⁵⁴ E. Koroleva, « Écrire l'histoire universelle au Moyen Âge : Alexandre le Grand et l'histoire de la Macédoine dans les chroniques du nord de la France (XIII^e- XV^e siècle) : *Chronique dite de Baudouin d'Avesnes*, *Fleur des histoires* de Jean Mansel », thèse de l'Université de Lille, 2018, t. 1, p. 237.

⁵⁵ Voir mon article, « New Images of Pagan Antiquity in the *French Volume* d'Orose (1491) », à paraître.

⁵⁶ « Topographie troyenne dans la Grèce franque du XIII^e siècle », *infra*, p. XX.

de la guerre de Troie, retrouvaient des lieux familiers et se trouvaient associés à l'histoire antique grecque.

Au milieu du XV^e siècle et à la cour de Bourgogne, une autre cour très intéressée par la Grèce antique, Jean Mansel écrit la *Fleur des histoires*, qui s'inscrit dans le genre de l'histoire universelle. Il accorde une grande importance aux notations géographiques, mais ne suit pas non plus le modèle d'Orose, à savoir celui d'une longue description géographique en ouverture du texte. Au sein du livre I, qui insère dans l'histoire biblique l'histoire profane à titre d'« entremet », des notations géographiques ponctuent le récit historique et donnent un ancrage spatial aux événements, puis le livre II contient un traité géographique sur les provinces du monde, qui est la traduction de l'exposé de géographie universelle du *De proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais, réalisée par Jean Corbechon et déjà évoquée plus haut. Dans ces deux livres de la *Fleur des histoires*, Valeria Russo⁵⁷ analyse trois représentations successives de l'espace grec, qui lui donnent trois extensions différentes, liées explicitement ou non au devenir historique des Grecs. Le premier espace grec est celui qu'évoque la Bible et qui résulte du partage du monde entre les fils de Noé puis ses petits-fils : Ianus, l'un des fils de Japhet, est l'ancêtre des Grecs, et les Troyens descendent également de Japhet. Puis l'espace grec s'agrandit grâce aux fondations et aux conquêtes des Grecs eux-mêmes, à l'influence qu'ils exercent sur un vaste territoire. Enfin le traité des provinces du monde redessine les contours de la géographie grecque, en l'associant tant au passé antique qu'au présent médiéval et à une onomastique grecque médiévale.

La *Mer des histoires*, écrite par un auteur anonyme et imprimée en 1488, appartient elle aussi au genre des histoires universelles, mais son auteur ne compile pas des sources françaises médiévales, il adapte un texte latin d'origine germanique, le *Rudimentum novitiorum*, nouvellement imprimé en 1475, à Lübeck. Une dédicace au roi Charles VIII ajoute une célébration de la monarchie française. Le prologue indique déjà combien la géographie éclaire l'histoire. Dans son second article⁵⁸, Valeria Russo étudie ainsi la représentation des espaces grecs dans la longue section géographique de la *Mer des histoires* qui s'ouvre par une mappemonde : une comparaison avec la description de Jean de Vignay dans le *Miroir historial* permet de faire ressortir les permanences et les écarts, puisque l'auteur hérite d'un autre filtre de réception sur la Grèce ancienne. La Grèce est représentée comme un espace pluriel plutôt que comme une entité unifiée : celui de plusieurs régions et de plusieurs centres, celui de terres frontalières, tantôt incluses tantôt exclues, et enfin celui d'espaces colonisés ou d'espaces sous influence. La conclusion de l'article met en relief l'importance des liens établis entre le récit historique et la description géographique, notamment à travers la présentation des noms successifs donnés aux régions.

Enfin, la *Chorographia*, puis la *Description de toute l'île de Chypre* d'Étienne de Lusignan offrent une autre forme d'écriture historique, celle de l'histoire d'une « région », d'un territoire grec contrôlé pendant plusieurs siècles par une dynastie de rois d'origine française, avant de passer sous domination italienne, puis ottomane. Avec l'article de Gilles Grivaud⁵⁹, nous retrouvons ainsi un auteur issu d'un espace « grec » qui écrit en langue française. Mais à la différence de *Prose I*, il ne s'agit plus d'un auteur du Péloponnèse, mais d'un Chypriote, appartenant à la famille de Lusignan, cette famille du Poitou dont des membres s'installent en Terre sainte à partir du XII^e siècle, avant que Guy de Lusignan ne devienne roi de Chypre et que la lignée ne dirige l'île jusqu'à la fin du XV^e siècle. Étienne

⁵⁷ « Le continuum historique des espaces grecs : les représentations géographiques dans la *Fleur des histoires* de Jean Mansel (version courte) », *infra*, p. XX.

⁵⁸ « Retrouver la Grèce dans le temps et dans l'espace : la *Mer des histoires* face à la création d'une géographie antique », *infra*, p. XX.

⁵⁹ « La *Chorographia* d'Étienne de Lusignan : sources et propositions », *infra*, p. XX.

écrit en exil son texte, d'abord à Rome et en italien sous le titre de *Chorographia* en 1570, puis à Paris et en français, en 1578 et sous le titre *Description de toute l'île de Chypre*. Il s'agit avant tout d'une histoire de l'île, qui en donne aussi une présentation géographique et célèbre sa grandeur antique et médiévale. Après avoir évoqué l'héritage de l'historiographie chypriote médiévale et les premiers témoins d'un intérêt pour la cartographie dans l'île au XV^e siècle, Gilles Grivaud met en relief la diffusion de l'humanisme italien à Chypre, avec notamment Francesco Attar, son *Discorso intorno l'isola di Cipro*, entre 1519 et 1522 et la carte qu'il dresse de l'île, puis la chronique de Florio Bustron, vers 1550-1570, qui célèbre l'île en rappelant son passé antique. Il étudie comment Étienne de Lusignan s'inspire des modèles humanistes italiens de description de l'espace et de restitution de la géographie antique en les associant à des souvenirs personnels sur l'île, notamment à propos de quelques découvertes archéologiques : Étienne de Lusignan réalise ainsi un récit moins savant que celui de Bustron, mais traversé par une émotion liée à son propre destin.

Écritures fictionnelles

Si l'on se tourne maintenant vers des œuvres qui s'inscrivent dans la fiction – des œuvres poétiques, romanesques ou épico-romanesques –, qu'en est-il de leurs représentations de l'espace grec et de ses habitants, de leur traitement de la géographie et de l'onomastique grecques ? Leurs auteurs s'attachent-ils à décrire des terres grecques, exploitent-ils une géographie référentielle pour les espaces qu'ils mentionnent ou une géographie fictionnelle ? Inventent-ils des lieux imaginaires ou des lieux syncrétiques, qui rassemblent et superposent en eux plusieurs espaces et parfois plusieurs temporalités ?

Quatre ensembles de textes sont successivement introduits et analysés : des romans en langue grecque composés à Byzance sous les Comnènes, *Rhodanthe et Dosiclès* de Théodore Prodrome, *Drosilla et Chariclès* d'Eugénianos, *Hysminé et Hysminias* de Macrembolite, puis, à l'époque tardo-byzantine, *Libistros et Rhodamné*, *Belthandros et Chrysantza*, *Callimaque et Chrysorrhôé*, et enfin la *Guerre de Troie*, l'*Achilléide*, l'*Iliade byzantine* ; la poésie bucolique italienne de Dante et Boccace ; trois œuvres sur la vie de Thésée qui entretiennent un lien de filiation, la *Teseida* de Boccace, ses deux adaptations françaises, le *Thezeo*, puis *Palamon et Arcita* d'Anne de Graville ; enfin deux textes écrits à la cour de Bourgogne sous le règne de Philippe le Bon, l'*Histoire de Jason* et le *Recueil des histoires de Troie* de Raoul Lefèvre.

Les romans byzantins sont les héritiers directs des romans grecs antiques où la Grèce est très présente, mais, comme l'étudie Corinne Jouanno, dans les romans de l'époque comnène, la Grèce n'occupe plus qu'une place minuscule⁶⁰. Plus tard, elle disparaît même des trois premiers romans tardo-byzantins présentés et apparaît sous un jour nouveau dans celui inspiré du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure, la *Guerre de Troie*, puis dans l'*Achilléide* et l'*Iliade byzantine*. Corinne Jouanno analyse ces variations de la place accordée ou non à l'espace grec en les mettant en relation avec le contexte historico-culturel de l'empire byzantin du XII^e au XV^e siècle et l'évolution de l'appropriation par les Byzantins du passé antique grec. Les auteurs de l'époque comnène n'usent pas du terme « Hellenes » pour désigner leurs héros : ce dernier avait en effet pris la signification de « païens », et à l'époque de l'écriture, les débuts de la réappropriation à Byzance de l'héritage antique grec n'étaient sans doute pas suffisants pour qu'ils affichent l'identité antique grecque de leurs personnages. Dans les romans tardo-byzantins *Libistros et Rhodamné*, *Belthandros et Chrysantza* et *Callimaque et Chrysorrhôé*, qui s'échelonnent du milieu du XIII^e siècle jusqu'au milieu du

⁶⁰ « Quelle place pour la Grèce dans la littérature romanesque byzantine (XII^e-XV^e siècle) ? », *infra*, p. XX.

XIV^e siècle, les héros sont souvent présentés comme des Romains, tandis que, à partir de la reconquête de Constantinople en 1261, l'empire byzantin réaffirme son identité romaine.

Seules des œuvres qui relatent la guerre de Troie, la *Guerre de Troie*, l'*Achilléide* et l'*Iliade byzantine* et qui, dans le champ littéraire byzantin s'inscrivent dans le genre du roman, introduisent des espaces grecs et identifient leurs héros comme des Grecs dans leur conflits contre les Troyens. Or le premier d'entre eux, la *Guerre de Troie* (entre 1267 et 1281), source d'inspiration probable pour les deux autres, est la traduction en grec du roman français de Benoît de Sainte-Maure, le *Roman de Troie*. Il est réalisé par un auteur grec, peut-être pour Leonardo de Veroli, chancelier de la Morée et proche de Charles d'Anjou, à peu près au même moment que *Prose I*, étudiée dans ce volume par Marilyn Desmond. L'auteur emploie toujours le terme « Hellènes » pour rendre le terme « Grecs » de Benoît de Sainte-Maure. Le nom de « Romains » n'apparaît pas. Néanmoins dans ces trois romans, les représentations de l'Hellade sont assez imprécises et changeantes, comme si là aussi l'auteur éprouvait des difficultés à figurer les limites de la « Grèce » ou refusait de le faire.

Daisy Delogu nous introduit ensuite dans un univers littéraire complètement différent : celui des poèmes bucoliques italiens de Dante et Boccace⁶¹. Ces derniers s'approprient et transforment une vision littéraire antique de la Grèce, imaginée par des auteurs grecs : celle de l'Arcadie idyllique des poèmes de Théocrite. Ils réinventent au XIV^e siècle la représentation de cet espace grec fictionnel, celui de l'Arcadie idyllique des poèmes de Théocrite. L'acclimatation italienne de ces descriptions antiques de l'Arcadie et le transfert de la Grèce à l'Italie qu'elle manifeste s'accompagnent, comme l'analyse Daisy Delogu, d'une fragmentation du paysage grec de l'idylle en lieux disjoints, qui suggèrent des forces inquiétantes. Le *Bucolicum carmen* de Boccace montre aussi la création de « paysages palimpsestes » qui superposent plusieurs systèmes de références : des traditions littéraires, des temporalités et des espaces divers – la Grèce antique, l'Italie romaine, l'Italie du XIV^e siècle. Les poèmes bucoliques de Dante et de Boccace apparaissent ainsi comme des espaces de liberté poétique qui ouvrent des voies littéraires nouvelles et célèbrent les poètes italiens.

Par ailleurs l'invention en Italie et toujours par Boccace, dans sa *Teseida*, de nouvelles représentations de l'espace grec autour du personnage de Thésée révèle une autre exploitation de la géographie et de l'onomastique grecques, qui sera poursuivie et transformée par les deux adaptateurs français de l'œuvre de Boccace, l'auteur du *Thezeo* écrit en prose à la cour de René d'Anjou, en 1457, et Anne de Graville, qui compose en vers son *Palamon et Arcita* vers 1522 à la cour de François I^{er}. La *Teseida* et ses adaptations, étudiées par Pascale Mounier⁶², participent de l'engouement pour les héros et les héroïnes grecs qui prend un nouvel essor à partir du XIV^e siècle. Boccace invente à Thésée de nouvelles aventures qu'il greffe sur l'épisode bien connu de l'affrontement des Amazones. Le choix de l'invention de fictions va de pair avec celui d'une géographie grecque qui se veut avant tout référentielle. Pascale Mounier étudie ainsi la célébration d'Athènes comme centre de l'espace grec, ainsi que l'insertion, dans certains manuscrits, d'un commentaire de Boccace constitué de connaissances savantes qui portent, entre autres, sur la géographie. Puis elle montre quelles modifications la *translatio* de l'italien au français engendrent dans les représentations textuelles de l'espace grec, et aussi dans ses figurations visuelles, celles des enluminures qui illustrent les manuscrits.

Enfin, la cour de Bourgogne du XV^e siècle offre aussi deux exemples de réécriture autour de grands héros grecs fondateurs, avec l'*Histoire de Jason* (1460) et le *Recueil des histoires de Troie* (1464), composés par Raoul Lefèvre pour Philippe le Bon. Pour réhabiliter Jason, comme il le revendique, Raoul Lefèvre modifie les traditions textuelles dont il hérite,

⁶¹ « Paysages palimpsestes : les espaces imaginaires grecs dans l'églogue du XIV^e siècle », *infra*, p. XX.

⁶² « La Grèce de Thésée d'après la *Teseida* de Boccace et ses adaptations françaises », *infra*, p. XX.

tandis qu'il imagine une somme centrée autour de la figure d'Hercule dans le *Recueil des histoires de Troie*. Clarisse Evrard⁶³ étudie les modes de recomposition de l'espace grec à la fois dans le texte et dans les images de huit manuscrits enluminés, tous produits à la cour de Bourgogne. Elle montre comment Jean Lefèvre, à l'aide d'une onomastique grecque souvent référentielle mais parfois inventée, d'une insistance sur des *realia* antiques et aussi sur des *mirabilia*, sources d'étrangeté, donne une couleur grecque à un espace qu'il constitue comme un assemblage de *loci*. Son article décrypte ensuite les stratégies visuelles élaborées par les peintres flamands pour transposer les textes : dans ce rapport entre texte et image, le choix des scènes retenues pour l'illustration et les modes de figuration témoignent d'une double orientation. Les peintres créent un espace visuel grec syncrétique, entre d'une part son assimilation à la culture visuelle bourguignonne et d'autre part la représentation de signes de son altérité spatio-temporelle. C'est un espace visuel de l'entre deux, partagé par la Grèce antique et le monde contemporain des auteurs.

Figurations visuelles de l'espace grec

Dans de nombreux manuscrits et imprimés, les représentations textuelles de l'espace grec sont accompagnées d'images visuelles, qui jouent un rôle essentiel pour créer une mémoire de la Grèce ancienne. Plusieurs des articles ci-dessus présentés intègrent déjà des analyses d'images, notamment ceux d'Emmanuelle Vagnon, de Constantin Bobas et d'Édith Karagiannis, ceux de Pascale Mounier et de Clarisse Evrard. Dans les œuvres romanesques de Boccace et de ses adaptateurs français, comme dans celles de Raoul Lefèvre, le choix des modes de figuration interroge la distance – l'altérité – entre l'espace grec et l'univers des peintres. Il dépend aussi de la culture visuelle des peintres et des finalités de leur appropriation du passé antique et des préoccupations des commanditaires.

L'examen par Ilaria Molteni des enluminures consacrées à l'espace grec dans les manuscrits de *l'Histoire ancienne jusqu'à César* réalisés en Italie aux XIII^e et XIV^e siècles le montre aussi⁶⁴. Les artistes instrumentalisent leurs représentations de l'espace grec pour incarner en elles et légitimer des idéaux des cités italiennes et ils inventent ainsi de nouveaux cycles iconographiques. Sont comparés trois modes de représentation visuelle élaborés dans trois espaces de réception : les villes du nord de l'Italie (Bologne, Padoue, Venise) liées aux cours seigneuriales, les villes maritimes et marchandes de Gênes et de Pise, le royaume angevin de Naples. Dans les manuscrits réalisés dans les villes du Nord, l'espace grec est largement médiévalisé : il est figuré comme un espace du même. Dans le célèbre manuscrit de Venise, conservé à Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, 2576, les illustrations des sections grecques manifestent en revanche le choix d'une hybridation, celle de modèles de l'Antiquité tardive et de modèles contemporains, choix qu'Ilaria Molteni met en perspective avec les ambitions du doge Andrea Dandolo de célébrer l'origine antique troyenne de la ville. Les manuscrits pisans reflètent des influences très diverses, qui émanent de l'Italie et du Proche-Orient contemporains aux peintres, mais aussi de l'Antiquité, que ces derniers modèles soient connus indirectement – les tablettes dites iliaques –, ou directement, comme les sarcophages à strigiles. Le résultat est la représentation d'un espace grec composite. Enfin, quant au troisième milieu de production, Naples, et au manuscrit de la seconde version de *l'Histoire ancienne jusqu'à César* (Londres, British Library, Royal 20.D.I.), réalisé à la cour

⁶³ « 'Ancrer sa galee' en Grèce : stratégies textuelles et dispositifs visuels dans *l'Histoire de Jason* et le *Recueil des histoires de Troie* de Raoul Lefèvre », *infra*, p. XX.

⁶⁴ « Imaginer et représenter l'espace grec en Italie au Moyen Âge : le laboratoire de *l'Histoire ancienne jusqu'à César* », *infra*, p. XX.

de Robert d'Anjou entre 1335-1340, ses enluminures reflètent les ambitions politiques de Robert d'Anjou en Morée et dans l'Orient des croisades. L'attribution tout à fait exceptionnelle de l'héraldique de la famille d'Anjou et de celles de leurs proches aux héros grecs le montre, de même que la figuration de Constantinople comme nouvelle Troie à prendre et la conquête d'un empire comme le reflet des ambitions angevines.

Les analyses des représentations visuelles de l'espace grec se poursuivent avec l'examen de plusieurs bibliothèques : à la cour de France et à la charnière entre les XIV^e et XV^e siècles, celles de Charles V et Charles VI, de Jean de Berry et de Philippe le Hardi ; puis, à la cour de Bourgogne, celle de Louis de Bruges. S'interroger sur la visualisation de l'espace grec à l'intérieur de l'espace mental que crée une bibliothèque permet de comparer entre elles les illustrations sur l'espace grec de plusieurs manuscrits, et aussi de les mettre en perspective avec les illustrations d'œuvres qui ne portent pas sur la Grèce pour s'interroger sur le sens des analogies qui apparaissent parfois.

Après avoir présenté la circulation des œuvres sur la Grèce ancienne dans les bibliothèques de Charles V et Charles VI, de Jean de Berry et de Philippe le Hardi, Ilaria Molteni étudie la réception et la transformation de l'iconographie du manuscrit de Londres, British Library, Royal 20.D.I. (désormais détenu par Charles V), dans deux manuscrits (Londres, British Library, Stowe 54 ; Paris, BnF, fr. 301) : un langage visuel différent est inventé, plus attentif à la réalité et aux émotions, en adéquation avec les modes de pensée des nouveaux publics⁶⁵. Le manuscrit de Paris, BnF, fr. 606 de l'*Épître Othea* de Christine de Pizan, dont l'une des importantes sources est l'*Histoire ancienne jusqu'à César*, montre aussi la création de compositions visuelles nouvelles pour figurer une diversité d'espaces grecs. Ces dernières sont adaptées aux attentes des commanditaires et des publics, pour faciliter leur identification aux héros grecs et leur entrée dans l'espace grec comme dans un espace familier.

Clarisse Evrard⁶⁶ explore une autre bibliothèque, celle de Louis de Bruges, les manuscrits d'œuvres sur la Grèce ancienne qu'elle renferme et leurs illustrations. Réalisées par des artistes flamands, ces peintures permettent d'étudier une vision flamande de la Grèce ancienne et d'interroger à nouveau les liens entre passé antique et présent. Des échos visuels entre des images de l'*Histoire de Jason* et des images d'un roman d'aventures orientales, *Gillion de Trazegnies*, dans des manuscrits enluminés par Liévin van Lathem (Paris, BnF, fr. 331 et Los Angeles, Getty Museum, 111), établissent des correspondances entre la conquête de la Toison d'or et l'expédition de croisade de Gillion, ainsi qu'une équivalence entre altérité temporelle et altérité spatiale. L'étude de plusieurs enluminures consacrées à l'architecture de la Grèce ancienne dans le manuscrit du *Recueil des histoires de Troie* enluminé par Liévin van Lathem (Paris, BnF, fr. 59) montre aussi une réduction de l'écart temporel entre l'Antiquité grecque et le présent bourguignon par la figuration de *realia* bourguignonnes. Néanmoins, dans plusieurs cas des marques de distanciation du passé apparaissent aussi. L'exemple des temples grecs montre tantôt leur transformation en constructions religieuses chrétiennes médiévales, tantôt leur visualisation avec l'assemblage éclectique de différents modèles. La distance temporelle est alors figurée par une esthétique du fantaisiste et de l'hétéroclite, et non par l'intégration de modèles qui seraient hérités de l'Antiquité.

Dans les manuscrits étudiés dans ce volume, des amorces visuelles d'un retour à l'antique apparaissent ainsi seulement dans quelques manuscrits italiens de l'*Histoire ancienne jusqu'à César*, produits à Pise et à Gênes, ou, sous une autre forme dans les

⁶⁵ « L'espace grec à la cour de France (1380-1422) : De l'*Histoire ancienne jusqu'à César* à l'*Épître Othéa* », *infra*, p. XX.

⁶⁶ « Représenter la Grèce et les Grecs par le prisme flamand : le cas des manuscrits enluminés de la bibliothèque de Louis de Bruges », *infra*, p. XX.

manuscrits du *Thezeo* et du *Palamon et Arcita*. Dans le premier cas, les peintres s'approprient des modèles hérités de l'Antiquité et s'inspirent de traces matérielles antiques qui appartiennent à leur milieu et à leur culture visuelle. Dans le second, ils figurent des espaces grecs à travers le prisme de l'influence italienne et ses modèles de représentation de l'Antiquité romaine.

En revanche quelques données spatiales grecques contemporaines aux artistes sont intégrées dans les illustrations de plusieurs récits de voyage analysés par Emmanuelle Vagnon, Constantin Bobas et Édith Karagiannis. Les cartes des îles de Cristoforo Buondelmonti sont les plus célèbres. Avant la diffusion de ces cartes, les mappemondes mentionnaient parfois la Grèce ou des espaces grecs, mais dans une représentation symbolique de l'espace radicalement autre⁶⁷. Après le *Liber insularum Archipelagi*, des cartes et des images d'îles et/ou de villes grecques ont aussi été insérées dans des manuscrits et des imprimés de récits de voyage ou de récits d'événements historiques récents. Parmi les premiers, les images les plus diffusées sont sans doute celles de la *Peregrinatio in terram sanctam* de Bernard de Breydenbach, dont les imprimés sont illustrés de gravures d'Erhard Reuwich⁶⁸. Ces gravures, représentant Venise, mais aussi Corfou, Modon ou la Crète, et *in fine* Jérusalem ont très souvent été reprises dans les traductions du texte en langue vernaculaire, notamment celle de Nicole Le Huen en français⁶⁹. Les manuscrits du récit du voyage de Dom Loupvent contiennent aussi quelques cartes et images, comme l'étudie Édith Karagiannis. Parmi les relations d'événements récents, nous pensons à des récits de la prise de Constantinople en 1453 – et auparavant de l'expédition de Bertrand de la Broquière – et du siège de Rhodes de 1480⁷⁰. Constantin Bobas analyse aussi des représentations visuelles du Colosse de Rhodes appelées à une belle postérité.

Dès le début du XIV^e siècle, une image tout autre d'une donnée matérielle de la réalité grecque moderne a aussi fait son entrée dans les illustrations des manuscrits réalisés en France : c'est le type de chapeau particulier porté par l'empereur byzantin Manuel II Paléologue et sa suite, lors de leur séjour à Paris de 1400 à 1402. Marie Jacob s'interroge ainsi sur l'exploitation visuelle de cet attribut, un chapeau en forme de cylindre avec une longue visière à pointe⁷¹. Il semble avoir frappé les peintres français puisqu'il envahit très vite leurs enluminures de textes très différents. Dans les textes à sujet antique, plutôt que de l'interpréter comme une marque d'exotisme, Marie Jacob interprète le recours à ce costume comme le reflet d'une réflexion sur l'identité des peuples de l'Antiquité. Or, c'est avant tout dans les images données des Romains antiques qu'on le trouve. Les exemples analysés

⁶⁷ V. Russo évoque ainsi la figuration de la Grèce dans la mappemonde de la *Mer des histoires*, *infra*, p. XX.

⁶⁸ Voir F. Timm, *Der Palästina-Pilgerbericht des Bernhard von Breidenbach und die Holzschnitte Erhard Reuwichs. Die Peregrinatio in terram sanctam (1486) als Propagandainstrument im Mantel der gelehrten Pilgerschrift*, Stuttgart, 2006 et E. Ross, *Picturing Experience in the Early Printed Book : Breydenbach's Peregrinatio from Venice to Jerusalem*, Philadelphie, 2014.

⁶⁹ Les deux exemplaires imprimés du texte latin et du texte français que possède la Bibliothèque municipale de Lille-Médiathèque Jean Lévy, l'imprimé latin de 1486 (Inc D 36) et l'imprimé français de 1489, *Des saintes peregrinations de Jerusalem* (Inc D 22) m'ont permis de comparer les dépliants qui sont insérés et sur lesquels les gravures sont reproduites.

⁷⁰ Sur Constantinople, voir E. Vagnon, *op. cit.*, p. 304-331, et sur Rhodes, J.-B. de Vaivre et L. Vissière, *Tous les diables d'enfer. Relations du siège de Rhodes par les Ottomans en 1480*, Genève, 2014 ; S. Roberts, « From Crusade to Colossus : Rhodes in the Early Modern Visual Imagination », dans *Viewing Greece : Cultural and Political Agency in the Medieval and Early Modern Mediterranean*, éd. S. Gerstel, Turnhout, 2016, p. 237-259 ; A. Perreault, « L'image de Rhodes à la Renaissance. Les enjeux d'une représentation », mémoire de M. A. de l'Université de Montréal, 2016, disponible en ligne : <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/18748>, dernière consultation le 2/11/2022.

⁷¹ « L'usage du costume byzantin dans les manuscrits parisiens de matière antique au début du XV^e siècle », *infra*, p. XX.

proviennent des manuscrits de l'édition latine des *Comédies* de Térence par Laurent de Premierfait (Paris, BnF, lat. 7907 A ; Paris, Arsenal, 664) et de la copie de la *Cité de Dieu* traduite par Raoul de Presles (Paris, BnF, fr. 6272) : les Romains sont représentés comme des Byzantins, alors que les personnages grecs arborent des costumes français. On peut y voir une trace de la manière dont les empereurs byzantins se voyaient et voulaient qu'on les voie : comme des Romains. Néanmoins, non seulement les Romains ne sont pas toujours figurés ainsi, mais souvent ce signe est attribué à de mauvais Romains. Quant aux Grecs antiques, ils sont majoritairement figurés avec des costumes des Français du temps de Charles VI ou des attributs donnés ailleurs aux juifs ou aux musulmans. Leur représentation avec le chapeau byzantin est très rare, elle apparaît néanmoins dans les enluminures que peint le maître d'Orose, au début du XV^e siècle, dans un manuscrit de la traduction française de la *Cité de Dieu* par Raoul de Presles (Philadelphie, Museum of Art, Collins 1945-65-1) et un manuscrit de la version 2 de l'*Histoire ancienne jusqu'à César* (Paris, BnF, fr. 301). Dans ce même manuscrit, Perrin Remiet réalise aussi des peintures qui n'attribuent pas ce chapeau aux Grecs. Autrement dit, avec cet élément du costume, on en revient à la difficulté de figurer visuellement et de nommer les Grecs, de définir l'identité grecque et aussi de penser le lien entre les Grecs antiques, les Romains et les Grecs médiévaux de l'empire de Constantinople.

Les œuvres étudiées dans ce volume montrent ainsi combien les hésitations pour représenter la Grèce, l'espace grec et les Grecs sont nombreuses, d'autant que plusieurs temporalités sont en jeu, celles de la Grèce ancienne, celle de l'espace grec contemporain aux auteurs, celle aussi de la Grèce médiévale antérieure au XIV^e siècle. Mais elles révèlent aussi qu'une conscience de l'existence de la Grèce comme entité spatiale, culturelle et aussi parfois politique existe bel et bien et que les auteurs et les artistes élaborent de nombreuses représentations, qui véhiculent des interprétations différentes. L'extension géographique donnée à la Grèce varie selon les textes – entre un ensemble formé par la Grèce continentale, le Péloponnèse et les îles, qui correspond à notre vision moderne, une Grèce élargie à une partie des Balkans, à l'Asie Mineure et parfois à l'Italie du Sud, qui pouvait évoquer le monde grec antique avec ses colonies ou l'empire byzantin, et l'espace discontinu et morcelé d'un archipel d'îles. Pour les auteurs et les artistes de l'Europe occidentale, ces choix engagent plus profondément la compréhension à la fois de la distance et des liens avec le monde grec et sa culture, fondée sur l'histoire antique, l'histoire médiévale et des réalités qui leur sont contemporaines.

Connaissances savantes et expériences personnelles

Les savoirs hérités sur les espaces grecs : les autorités antiques connues dans l'Europe occidentale médiévale

Catherine Gaullier-Bougassas

Univ. Lille, ULR 1061 - ALITHILA - Analyses Littéraires et Histoire de la Langue, F-59000
Lille, France

Principal Investigator ERC AGRELITA

Les nombreux savoirs sur l'espace / les espaces grecs que le Moyen Âge occidental a hérités de l'Antiquité ont façonné ses perceptions et ses représentations¹. Le présent article vise à déplier les pièces essentielles de ce dossier, pour analyser les connaissances antiques les plus diffusées, les plus partagées, celles auxquelles bon nombre d'auteurs en langue française pouvaient avoir accès et qui ont orienté leurs écritures. Ces connaissances ne sont bien entendu pas des données objectives, c'est d'ailleurs là tout leur intérêt. Elles constituent déjà des représentations, c'est-à-dire des constructions qui émanent de différents points de vue et de conceptions différentes de la géographie. Je prendrai ainsi en compte les principaux auteurs antiques dont leurs œuvres sont connues, selon des chronologies différenciées, par les écrivains en langues latine et française du XII^e au XV^e siècle. L'objectif sera de retracer, à partir de jalons majeurs, la transmission et la réélaboration de connaissances et de représentations sur la géographie grecque qui ont créé pour des siècles des images mentales de l'espace ou des espaces grecs.

Ces auteurs antiques vivent du premier siècle avant notre ère jusqu'au VI^e siècle. Leurs descriptions sont liées à l'état du savoir de leur époque, à leur milieu d'écriture, à leur contexte historique et aux finalités qu'ils donnent à la géographie et à leur texte. Si à travers eux une ou des visions romaines du monde sont exprimées, leurs représentations des espaces grecs présentent déjà des divergences. Les premières questions qu'elles éveillent sont les suivantes : représentent-ils une pluralité d'espaces grecs ou une entité grecque ? Quelle extension spatiale leur donnent-ils ? S'ils figurent une entité grecque, quels sont le ou les fondements de son unité : émane-t-elle de la géographie physique ou est-ce plutôt une unité ethnique, politique et / ou culturelle ?

Pendant des siècles, les auteurs médiévaux s'appuient sur quelques encyclopédies et textes historiques de la Rome antique et surtout de l'Antiquité tardive qui leur fournissent un ensemble de connaissances sur la Grèce ancienne et ses espaces : ce sont avant tout l'*Historia naturalis* de Pline, les *Collectanea rerum memorabilium* de Solin, les *Historiae adversus paganos* d'Orose et les *Etymologiae* d'Isidore de Séville. Comme ces autorités sont des compilations, leurs descriptions de l'espace ont généralement été jugées sans grande valeur scientifique par la critique moderne. De fait, elles ne correspondent ni à l'état de nos connaissances ni à notre conception de la géographie. Elles véhiculent néanmoins des savoirs, une onomastique et des représentations textuelles qui ont contribué à façonner, sur une très longue durée, une mémoire de la Grèce. Des recherches récentes ont d'ailleurs conduit à reconsidérer leur importance dans la pensée géographique et à montrer combien, plutôt que de les comparer systématiquement à la géographie de Ptolémée pour les dévaloriser, il est préférable d'étudier en elles l'affirmation d'une conception différente de la géographie, liée à

¹ Cet article a été écrit dans le cadre de mon programme de recherches ERC Advanced Grant AGRELITA, « The Reception of Ancient Greece in Premodern French Literature and Illustrations of Manuscripts and Printed Books (1320-1550) : how invented memories shaped the identity of European communities », direction Catherine Gaullier-Bougassas, Université de Lille : « The project leading to this article has received funding from the European Research Council (ERC) under the European Union's Horizon 2020 research and innovation programme (grant agreement No 101018777). »

une expérience de l'arpentage et souvent de la conquête (territoriale et / ou livresque), et à la mise en mémoire de données multiples, topographiques, ethnographiques, historiques, zoologiques et botaniques avant tout².

Les écrits de ces auteurs latins qui couvrent une très longue durée de sept siècles (I^{er} siècle avant notre ère - VI^e siècle) partagent-ils une même vision de la géographie du monde grec ou enregistrent-ils des changements liés à l'évolution de la géopolitique ? Insistent-ils plutôt sur la géographie physique ou bien sur la géographie humaine et politique ? Sur les cités de la Grèce ancienne, la domination macédonienne ou la conquête par Rome et la création de provinces romaines ? Évoquent-ils dans le même temps les peuples, la langue et la culture qui les rassemblent ?

Pline l'Ancien

Commençons par Pline l'Ancien, qui écrit son *Historia naturalis* à Rome, au I^{er} siècle de notre ère, sous le règne de Néron, avec l'ambition de réaliser une encyclopédie des savoirs scientifiques de son époque³. La géographie physique y occupe une place importante puisqu'il lui consacre les livres II à VI. Après avoir évoqué le cosmos et l'ensemble de la terre dans son livre II, il annonce une présentation des trois continents connus en choisissant l'ordre suivant – Europe, Afrique, Asie –, et en affirmant suivre une multitude d'auteurs, sélectionnés parce que chacun écrivait sur les régions où il vivait⁴ : l'exposé serait ainsi fondé sur leur expérience visuelle personnelle (III, 1, 1). Cette géographie régionale présentera avant tout, annonce-t-il, la liste des noms qui ont été assignés aux lieux à leur origine, sans qu'il évoque leur histoire (III, 1, 2). En affirmant ainsi se consacrer dans un premier temps à une géographie « ante ullas res gestas », « avant l'intervention de l'homme », c'est-à-dire avant l'entrée dans l'histoire, il prétend s'attacher à des données objectives atemporelles et se consacrer à une nomenclature, comme si l'imposition des noms ne relevait pas de l'histoire. Ce n'est pas un refus de la géographie historique – il indique lui-même que nombreux de ses éléments l'occuperont dans les livres suivants –, mais c'est un fondement scientifique qu'il souhaite donner à son propos. Au livre III, la description de l'Europe privilégie d'abord la géographie physique et s'organise autour des quatre golfes que l'Océan creuse selon lui dans ce continent et dont il présente les terres qui les entourent. Il énumère aussi fleuves, montagnes et autres données topographiques, donne les mesures des régions, puis les noms de villes liées aux juridictions romaines et les noms des peuples, ce qui est déjà une entorse à sa restriction annoncée à la géographie physique.

Le premier golfe européen (III, 5-96) s'étend du détroit de Gibraltar à la Calabre et touche l'Hispanie, la Gaule, une partie de l'Italie et de ses îles (avec plusieurs fois la mention d'origines grecques, des rappels sur les héros d'Homère, surtout Ulysse, et une évocation de la Grande Grèce). Le second golfe (III, 97-152) correspond à la mer Adriatique et lui permet d'évoquer l'autre partie de l'Italie, puis l'Illyrie, la Dalmatie, la Macédoine et le Norique, la Pannonie, la Mésie et quelques îles au passé grec, dont l'île de Diomède : il emploie alors souvent le terme de région (« regio »). La Macédoine, très rapidement présentée, n'est pas dite grecque, et rien n'est rappelé du souvenir d'Alexandre le Grand.

² J. Simon, « Chorography reconsidered. An alternative approach to the Ptolemaic definition », dans *Mapping Medieval Geographies. Geographical Encounters in the Latin West and Beyond, 300-1600*, éd. K. D. Lilley, Cambridge, 2014, p. 23-44.

³ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, trad. et commentaire S. Schmitt, Paris, 2013. Sur l'encyclopédisme de Pline, voir V. Naas, *Le projet encyclopédique de Pline l'Ancien*, Rome, 2002.

⁴ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, livre III, éd. et trad. H. Zehnacker, Paris, 1998.

Le livre IV décrit les troisième et quatrième golfes⁵. Le troisième golfe part des monts Acrocérauniens (en Épire ou Albanie) et se termine à l'Hellespont (IV, 1-50). Les chapitres 51 à 74 sont ensuite consacrés à la mer Égée et aux îles. Le quatrième golfe va de l'Hellespont à l'embouchure du Palus Méotide et permet à Pline de décrire le Pont-Euxin et le Palus Méotide, les régions danubiennes, les côtes du Pont-Euxin au nord et nord-ouest, la Tauride, le pays des Hyperboréens et les îles de la Mer noire (IV, 75-93).

C'est le troisième golfe qui nous intéresse au premier chef pour la représentation de l'espace ou des espaces grecs. En énumérant les terres de son pourtour, Pline déroule une liste de noms de lieux, sans employer alors aucun terme générique, ni « regio », « provincia » ou « terra » : ce sont l'Épire, l'Acarnanie, l'Étolie, la Phocide, la Locride, l'Achaïe, la Messénie, la Laconie, l'Argolide, la Mégaride, l'Attique, la Béotie [...], la Doride, la Phthiotide, la Thessalie, la Magnésie, la Macédoine et la Thrace (IV, 1). Chacune de ces terres est ensuite présentée et il leur ajoute le Péloponnèse (IV, 9). Dans cette liste, quelques noms coïncident avec ceux qui ont été donnés à des provinces romaines – l'Achaïe est d'ailleurs dite « provincia » (IV, 12) –, mais la nomenclature est bien plus riche et la description qui suit n'équivaut pas à un reflet du découpage politique romain. En outre, plus il avance dans son exposé, plus il introduit des données de géographie historique, contrairement à son annonce, et elles réfèrent à plusieurs temporalités : parfois le temps de l'écriture, le I^{er} siècle, et donc l'empire romain, beaucoup plus souvent l'époque des fondations de la Grèce ancienne puis celle des guerres Médiques. Les changements de noms de lieux au fil de l'histoire sont souvent mentionnés, avec la mise en perspective des noms donnés par les Grecs, puis par les Romains (le nom de Ponéropolis, changé en Philippopolis, puis, au temps de Pline, en Trimontium (41), les noms de plusieurs autres villes (44-45), les noms de plusieurs mers (51), le nom de l'île Céos, dite Céesa parfois par les Romains et aussi Hydrusa par les Grecs (62)).

Lorsqu'il introduit l'Hellade, Pline précise qu'elle est « nostris Graecia appellata » (IV, 23, « appelée Grèce par les nôtres⁶ ») : le nom « Graecia » reflète la vision romaine, c'est un nom donné aux « Grecs » par les Romains, alors que « Hellas » appartient aux noms que les « Grecs » se donnent à eux-mêmes⁷. Un des passages les plus intéressants pour l'onomastique est ensuite celui qu'il consacre à l'Hémonie :

Sequitur mutatis saepe nominibus Haemonia, eadem Pelasgis et Pelasgicon Argos, Hellas, eadem Thessalia et Dryopis, semper a regibus cognominata. Ibi genitus rex nomine Graecus, a quo Graecia ; ibi Hellen, a quo Hellenes. Hos eosdem Homerus tribus nominibus appellavit Myrmidonas et Hellenas et Achaeos. (IV, 28)

[Suit un pays qui a changé souvent de nom, l'Hémonie, appelée aussi Pélasgide et Argos Pélasgique, Hellade, ainsi que Thessalie et Dryopide : tous ces surnoms lui venaient de ses rois. C'est là qu'est né un roi nommé Graecus, d'où le nom de la Grèce ; là est né Hellen, d'où les Hellènes. Ces mêmes peuples, Homère les a appelés de trois noms : Myrmidons, Hellènes et Achéens.]

S'inspirant largement d'Apollodore, sauf pour Graecus⁸, il présente l'Hémonie comme l'un des berceaux des noms de la Grèce et des peuples grecs, avec de brèves références à des personnages supposés historiques et au témoignage d'Homère. Bien que non accompagnée de récits, l'évocation de ces noms donne bien une profondeur historique au lieu. En outre, ces éléments de géographie historique, s'ils signalent clairement l'identité romaine de Pline, mettent aussi en avant des données spécifiques de la culture et de l'histoire grecques,

⁵ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, livre IV, éd. et trad. H. Zehnacker et A. Silberman, Paris, 2004.

⁶ Les traductions citées sont, sauf mention contraire, celles de H. Zehnacker et A. Silberman, éd. et trad. cit..

⁷ Sur l'emploi de ces termes, voir les notes de l'édition et traduction de H. Zehnacker et A. Silberman, p. 151 et p. 96.

⁸ Voir la note de la page 165, éd. et trad. cit..

bien antérieures à Rome. C'est de fait une riche onomastique grecque qu'il s'approprie, et il est bien loin de se limiter aux noms des provinces romaines et à cette vision géographique romaine.

Par ailleurs, les contrées du pourtour du troisième golfe sont présentées dans leur contiguïté, les unes par rapport aux autres, et aussi en lien avec les frontières naturelles qui les entourent, puis Pline décline les données qu'elles contiennent. L'écriture géographique prend alors à nouveau la forme d'énumérations de toponymes – montagnes, promontoires, fleuves, fontaines, villes... – et d'ethnonymes. Les peuples de ces espaces grecs sont en effet dits multiples, la Macédoine – c'est sa deuxième présentation – en renferme par exemple cent cinquante. Ces contrées ne forment non plus aucune unité politique. La liste étourdissante de noms, sans nul doute difficile à mémoriser, devait être conçue comme une aide à la lecture d'autres textes. Parmi les nombreuses cités mentionnées, Athènes est valorisée comme la plus célèbre, Thèbes est bien présente, tandis que Sparte n'a droit qu'à une rapide mention.

La Macédoine et la Thrace appartiennent aussi à ce golfe et donc à la Grèce, et Pline leur accorde de longs développements. Il célèbre même la domination acquise par la Macédoine sur toute la terre grâce à deux de ses rois – Philippe II et Alexandre –, mais curieusement il ne donne pas leurs noms (IV, 33). Quand il revient plus loin sur les conquêtes d'Alexandre, il occulte à nouveau son identité alors qu'il introduit ceux de ses modèles, Dionysos et Héraclès, puis inscrit le souvenir d'un événement précis : le pillage et la vente de cités macédoniennes par Paul-Émile, lors de la soumission de la Macédoine par Rome, après la victoire de Pydna en 168 (IV, 39). L'affirmation de son appartenance romaine pourrait expliquer l'absence du nom d'Alexandre quand on connaît l'image négative du conquérant chez certains auteurs romains, notamment Tite-Live (*Ab urbe condita*, IX, 16-17), mais plus loin, dans ses développements sur l'Asie Mineure il l'évoque directement (V, 116-118, 142) et ici, à propos du troisième golfe, il remémore bel et bien la grandeur passée de la Macédoine et de la Thrace.

Dans l'évocation du quatrième golfe, il présente le Bosphore (IV, 76-78), puis, dans le livre V sur l'Asie, la Troade (121-127), la Phrygie (145), la Galatie (146-147), ainsi que, plus longuement, de nombreuses îles grecques, dont Chypre, Rhodes, Lesbos (128-140). Son bref passage sur la Troade, qui inscrit le nom d'Ilion, ne contient aucun rappel de la guerre de Troie, sinon implicitement à travers la mention des tombeaux d'Achille et d'Ajax, de la fondation de la ville d'Achilleon par les habitants de Mytilène puis les Athéniens. La Troade apparaît comme une terre grecque, et non troyenne.

La description du monde grec s'étend ainsi sur une longueur considérable. Bien qu'il ne se limite pas à la Grèce continentale et aux îles, mais englobe l'Asie Mineure, cet espace grec est bien davantage un que pluriel. Son appartenance à deux continents ne compromet pas la conscience de l'existence d'une entité grecque, avant tout culturelle et historique, et non ethnique ou politique. La force de cette culture grecque se mesure d'ailleurs à sa diffusion, en Asie Mineure, mais aussi en Italie au temps de la Grande Grèce⁹ (III, 95). Que la Grèce existe à ses yeux en tant qu'une entité culturelle et linguistique, soudée autour de ses lettres et de ses histoires, il l'a en effet souligné plus haut, au début de la présentation du troisième golfe. Les terres de son pourtour correspondent à une entité plus large qu'il appelle « Graecia¹⁰ », elles constituent son cœur :

Omnis Graeciae fabulositas sicut et litterarum claritas ex hoc primum sinu effulsit, quapropter paululum in eo conmorabimur. (IV, 1)

⁹ Elle se mesure aussi à travers la nomination des lieux. Beaucoup de lieux qui n'appartiennent pas à l'espace grec portent un nom grec.

¹⁰ Le sens de « Graecia » est différent de celui qu'il donne au terme plus loin lorsqu'il indique que c'est l'autre nom de l'Hellade (IV, 28).

[Toute la mythologie de la Grèce comme aussi l'éclat de sa littérature ont jeté leurs premiers feux sur les bords de ce golfe, et c'est pourquoi nous nous y arrêterons quelques instants.]

S'il s'attarde aussi longuement sur la Grèce, c'est donc en raison de la célébrité de ses récits mythologiques et sa littérature. Certes, comme je l'ai rappelé, plus haut il a annoncé que la description géographique ne serait pas le prétexte à des rappels et à une mise en mémoire de récits, ni d'ailleurs non plus à des greffes de connaissances sur la faune ou les ressources naturelles. Mais le paradoxe n'est qu'apparent, car il réserve ces connaissances pour les livres VII à X, sur l'ethnographie, les animaux, la zoologie, la botanique, la minéralogie, les techniques et les arts¹¹. Les éléments de sa célébration de la Grèce, de son histoire, de ses mythes et de sa littérature, soit de son existence d'avant la conquête romaine, se répartissent ainsi plus loin selon sa méthode de classification du savoir : c'est le mode d'écriture et de mise en mémoire qu'il choisit. Cette célébration est certes bien moins forte que celle de l'Italie (III, 39-42), et il explique que les Grecs ont donné le nom de Grande Grèce à une partie de l'Italie pour exprimer leur conscience de la supériorité de cette dernière (III, 42).

Solin

Au III^e ou au IV^e siècle de notre ère et semble-t-il à Rome, Solin écrit ses *Collectanea rerum memorabilium*, un recueil de choses mémorables, assemblées selon l'ordonnement d'une description géographique du monde¹². Il commence lui aussi par l'Europe (avec d'abord Rome et l'Italie), puis évoque l'Afrique et l'Asie. L'une de ses sources principales est Pline, mais il abrège beaucoup et en même temps utilise d'autres textes. Son œuvre, moins savante, ne contient pas d'exposé géographique proprement dit : les lieux l'intéressent pour les données remarquables qu'ils renferment et il sélectionne ce qui lui semble digne de mémoire. Il procède lui aussi par listes, en énumérant les sites et leurs *mirabilia*. Après l'Italie vient le troisième golfe d'Europe, celui qui « incipit a Cerauniis montibus, desinit in Hellespontum » (7, 1, « commence aux monts Céranniens et se termine à l'Hellespont ») et qui correspond à la Grèce continentale et au Péloponnèse. Il s'inspire alors de Pline, mais, contrairement à l'encyclopédiste, il n'identifie pas explicitement ce golfe à la Grèce, du moins selon le texte édité. Il n'inscrit d'ailleurs pas le nom de « Graecia ». Rien n'indique donc que les terres ensuite présentées appartiendraient à une même entité. Il écrit en apparence de manière plus désordonnée, sans structurer l'exposé autour de leurs limites géographiques. Ce sont leurs éléments internes qu'il met au premier plan : fleuves, montagnes, pierres, temples, cités.

Les toponymes semblent alors plus importants que les lieux : ils fonctionnent comme des balises pour la mémoire, car c'est à eux qu'il accroche le rappel de multiples données. Ces dernières, dans un premier temps disjointes, semblent ainsi être les souvenirs que les noms de lieu évoquent en lui, et sa mémoire est d'abord une mémoire fragmentaire, comme si des bribes de souvenir surgissaient selon un processus de remémoration aléatoire et imprévisible, à la différence de l'encyclopédie de Pline où le classement des savoirs se veut méthodique et organisé par catégories. L'écriture de Solin nous donne alors l'impression de voir à l'œuvre la mémoire personnelle de l'auteur : d'abord floue, elle prend peu à peu de la densité et devient plus précise. À partir de l'évocation de l'Isthme, l'exposé se structure davantage autour des noms des différentes terres qui ne sont pas appelées provinces : le Péloponnèse, l'Hellade, considérée par certains, dit-il, comme la véritable Grèce (7, 16, « veram [...] Graeciam »),

¹¹ Sur l'art, voir V. Naas, « L'art grec dans l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien », *Histoire de l'art*, 35-36 (1996), p. 15-26.

¹² Solin, *Collectanea rerum memorabilium*, éd. T. Mommsen, Berlin, 1895.

l'Attique avec Athènes et ses îles proches, la Béotie, l'île d'Eubée, la Thessalie, la Magnésie, la Macédoine, la Thrace, les îles, dont la Crète, berceau de nombreuses inventions, l'Hellespont, la Propontide, le Bosphore.

Peu à peu aussi les rappels historiques sur les origines des villes, sur leurs rois et leurs héros, se multiplient. Quels lieux dignes de mémoire élit-il ? D'Athènes, il mentionne seulement le nom de son tribunal, l'Aéropage, mais n'explique pas son organisation politique (7, 19). Rien n'est rapporté sur ses philosophes. Pour l'Attique il préfère garder le souvenir des roches où Thésée tua un brigand, où Ino se jeta dans la mer avec son fils Palémon, ceux de plusieurs fontaines, puis des plaines et de la bataille de Marathon (7, 16-20). Là encore discontinuité et parataxe dominant, même si les informations sont plus nombreuses. Tout se passe comme s'il s'adressait à un public familier de toutes ces données et cherchait à consolider, affermir une mémoire déjà présente en soulignant ce qui lui semble le plus important et aussi le plus frappant. Son exposé met ensuite en valeur la Béotie avec des rappels sur Amphion, fondateur de Thèbes grâce à sa lyre et son art de la persuasion, sur les divinités natives Héraclès et Dionysos, sur des fontaines, le cheval Pégase, Cadmos et l'invention de l'écriture, des temples, des œuvres d'art – une statue d'Artémis par Phidias –, et il finit par un long exposé sur les perdrix de Béotie qui peut surprendre le lecteur moderne (7, 21-32). Solin insiste souvent sur les ressources naturelles des contrées, susceptibles d'intéresser directement le lecteur et de frapper son esprit¹³. La présentation de traits singuliers et surprenants est aussi vraisemblablement un moyen de faciliter la mémorisation de la description.

Plus on s'éloigne de l'Hellade, plus son écriture s'amplifie de listes, de descriptions, de notations ethnographiques et de petits récits. C'est notamment le cas pour la Macédoine et la Thrace, avec des références à Homère et à Pindare, avec aussi un historique des rois de Macédoine : cette dernière, un royaume, est ainsi présentée comme un territoire autour d'un peuple et d'un roi, ce qui n'était pas le cas des premiers espaces grecs (8 et 9). Puis vient la Thrace avec ses peuples aux mœurs exotiques et parfois même jugées barbares, avec ses rois criminels, Diomède ou Térée, avec aussi ses hommes illustres, le poète Orphée et le philosophe Démocrite (10). Constantinople est mentionnée. Comme chez Pline, la valorisation de la Thrace, certes ambiguë, existe néanmoins et concerne sa part grecque. Les îles grecques suscitent elles aussi de longs développements, à partir de la Crète (11 et 12). Là encore dans la continuité de Pline, elles cristallisent le processus de mémoire autour d'histoires anciennes, de héros fondateurs, de cités et d'édifices mais aussi de curiosités zoologiques.

Quand il en vient à l'Asie Mineure (41), il insiste particulièrement sur son caractère grec. Ce sont tout d'abord les rappels sur le temple d'Artémis à Éphèse, son incendie et sa reconstruction par Dinocrate. Ils le conduisent à dérouler une liste de génies produits par l'Asie, des poètes, des musiciens, des historiens, des orateurs, des sages, des philosophes parmi les plus illustres, et cette énumération ne vient pas du livre V de Pline : Anacréon, Mimnerme, Antimaque, Hipponax, Alcée de Mytilène, Sappho, Xanthos, Hécatee de Milet, Hérodote, Éphore de Cumes, Théopompe, Bias de Priène, Thalès de Milet, Pittacos de Mytilène, Cléanthe, Anaxagore, Héraclite. Au sujet de la Phrygie il met l'accent sur le concours entre Marsyas et Apollon. Il se souvient aussi de Cadmos et de Niobé. Smyrne est présentée comme la patrie d'Homère dont il date la mort de 272 ans après la prise de Troie.

En dépit de cette présentation d'Homère, comme chez Pline aucun rappel sur les Troyens et les combats eux-mêmes n'apparaît. Plus haut il a remémoré deux moments de la guerre de Troie, avant et après les batailles, en se plaçant du côté grec : le rassemblement des

¹³ R. Bedon, « Un des aspects des *Collectanea rerum memorabilium* de Solin : l'inventaire des ressources de l'oikoumène en productions remarquables », dans *Espaces intégrés et ressources naturelles dans l'Empire romain*, éd. M. Clavel-Levêque et E. Hermon, Besançon, 2004, p. 59-74.

Grecs à Eubée avant le départ (7), puis les problèmes de la flotte grecque à son retour (12). Il mentionne les deux causes de ces difficultés invoquées jusqu'alors, la colère de Minerve et l'influence de la constellation Arcturus : cette dernière explication lui semble plus certaine, comme s'il rejetait l'explication par le châtement divin et par là-même toute idée de faute commise par les Grecs. Dans son évocation de l'Asie Mineure au chapitre 41, il souligne la présence de multiples traces grecques : le tombeau d'Achille bâti par les Athéniens et les Mytiléniens, leur construction de la cité d'Achilleon, qu'il dit en ruines à son époque, l'édification par les Rhodiens de la cité d'Éantium en l'honneur d'Ajax de Salamine. Une seule trace des Troyens est conservée : le tombeau de Memnon près d'Ilion. Ainsi l'Asie Mineure et la Troade sont-elles avant tout grecques pour Solin, car sa mémoire sélectionne et occulte l'histoire de Troie, alors qu'il est invraisemblable qu'il ignore les noms des principaux héros troyens.

Le texte de Solin entretient des liens étroits avec la description géographique de Pline, trace les mêmes grandes lignes de l'espace grec, mais avec des différences qui résultent d'abord de ses choix d'écriture. Les terres du pourtour du troisième golfe ne sont pas présentées explicitement comme le cœur de la Grèce, et l'identité grecque de l'Asie Mineure semble davantage mise en avant, du moins proportionnellement au volume textuel qui lui est consacré, si bien que, plus encore que chez Pline, il ressort que les limites de l'espace grec sont celles de l'expansion de la langue et de la culture grecques (et non celle d'une entité politique). La Grèce est ainsi perçue comme une entité historique et culturelle, elle est célébrée pour sa culture, ses auteurs, ses philosophes et ses héros, ainsi que pour ses ressources naturelles. Lorsqu'il évoque la mémoire attachée aux lieux, c'est presque exclusivement celle de la Grèce ancienne d'avant la colonisation romaine, celle des fondations héroïques, des guerres Médiques, et aussi d'Alexandre le Grand, dont il retrace les grandes lignes de la carrière dans son chapitre sur la Macédoine (9). Les souvenirs de la colonisation romaine ont disparu, même si de rares rappels de l'histoire romaine apparaissent (8, la bataille de Pharsale).

Orose

Dans la description du monde qu'Orose, originaire du nord de la péninsule Ibérique, écrit au début du v^e siècle dans ses *Historiae contra paganos*, l'écriture sur l'espace grec change profondément. Tout d'abord la description du monde prend place non plus dans une encyclopédie ou une collection de choses mémorables, mais dans un texte historique, une histoire universelle. Qui plus est, l'écriture de l'histoire est d'emblée orientée et déterminée par un projet idéologique clairement affirmé : il s'agit de prouver que l'humanité a connu les pires catastrophes avant l'avènement du christianisme et que tous ses malheurs découlent du paganisme. Commande vraisemblable d'Augustin à la suite du sac de Rome en 410, l'œuvre sert la démonstration de cette thèse¹⁴. Avant de commencer le récit, Orose écrit une description du monde (I, 2, 1-106), pour faciliter la compréhension des faits historiques relatés. L'idée de commencer une histoire universelle par un exposé géographique semble alors nouvelle.

Conformément à la vision de l'histoire qui est la sienne, la Grèce ancienne n'a ensuite que très peu droit de cité, à l'exception importante d'Alexandre le Grand, dont les conquêtes sont longuement présentées au livre III, mais pour être condamnées. Orose expose en effet la succession de quatre empires, les empires babyloniens, macédonien (et non grec),

¹⁴ Orose, *Histoires (contre les païens)*, éd. et trad. M.-P. Arnaud-Lindet, Paris, 1990-1991, 3 t. ; Y. Janvier, *La géographie d'Orose*, Paris, 1982 ; A. H. Merrills, *History and Geography in Late Antiquity*, Cambridge, 2005.

carthaginois, puis romain¹⁵ (II, 1, 5-6). La Grèce ancienne d'avant Alexandre est largement exclue de cette vision du transfert de l'*imperium*, même si elle intervient lors des guerres Médiques et des conquêtes de Philippe II et d'Alexandre. Qui plus est une dénonciation virulente du paganisme parcourt tout le récit, si bien que les quelques rappels sur des héros grecs des origines sont là pour stigmatiser leur infamie. Des quatre empires, seul l'empire romain est célébré, car pour Orose, l'avènement d'une paix universelle sous le règne d'Auguste a favorisé l'avènement du christianisme. On ne s'étonnera donc pas que sa géographie soit une géographie romaine, et que les espaces grecs n'y jouissent pas d'une grande place.

En accord avec le caractère chrétien du texte et sa présentation du transfert du pouvoir d'est vers l'ouest, Orose change l'ordre des continents dans son exposé géographique : il commence par l'Asie et poursuit avec l'Europe puis l'Afrique. L'évocation de l'Asie est la plus longue (I, 13-50), mais elle ne contient que peu d'éléments sur l'Asie Mineure et rien sur Troie, dont la guerre est à peine mentionnée plus loin dans le récit (I, 17). Les chapitres sur l'Europe (I, 52-82) s'organisent autour d'une vision romaine de l'espace et dans une large mesure de son découpage en provinces : ils tracent la séparation entre une Europe non romaine, « barbare » – au-delà du Danube : Alanie, Dacie, Gothie, Germanie – et une Europe romaine – Mésie, Thrace, Macédoine, Achaïe, Dalmatie, Pannonie, Italie Gaule, Espagne, Bretagne – ; puis, après l'Afrique, ce sont les îles (I, 96-98, Chypre, Crète, Cyclades).

Orose adopte un mode d'écriture de l'espace et de la géographie très différent de ceux de Pline et de Solin. Après avoir annoncé une description de l'Europe plus courte que celle de l'Asie (I, 51), il présente chacune de ces contrées très succinctement et exclusivement par ses limites géographiques, les terres et les mers qu'elle touche au sud, nord, est et ouest : le lecteur peut ainsi les situer les unes par rapport aux autres, mais il n'apprend rien ou presque sur les lieux ou les ressources naturelles qu'elles renferment. Orose introduit ces terres comme des spatialités vides qui n'existent que par leurs limites.

Quelle place donne-t-il alors aux espaces grecs ? Contrairement à Pline et à Solin, il ne leur accorde quasiment aucune existence, puisque la Grèce n'apparaît pas en tant qu'entité. Parmi les noms qu'il introduit pour tracer les contours de l'Europe romaine, on remarque ceux de la Thrace, de la Macédoine, de l'Achaïe (I, 56-58) ; la Macédoine et l'Achaïe sont d'abord présentées comme contiguës, puis il se reprend et mentionne l'Attique entre elles. L'Achaïe semble correspondre au Péloponnèse. Elle représente surtout une province de l'empire romain, tout comme la Macédoine et la Thrace. Ces trois contrées sont présentées successivement, au milieu de celles de l'Europe romaine, mais elles ne forment pas un ensemble spécifique. On serait tenté de les regrouper pour y voir la Grèce mais Orose ne le fait pas. Il ne les réunit pas en une seule et même entité, jamais il n'emploie le terme « Graecia », jamais non plus il ne dit qu'elles seraient grecques. Aucune explication historique, généalogique ou étymologique n'est greffée, si bien que rien de l'histoire de la Grèce ancienne n'est remémoré. Les mentions rapides de trois villes, Constantinople, avec le rappel de son ancien nom Byzance (56), Athènes et Corinthe (58), et des monts Acrocérauniens (57) contrastent avec la profusion des toponymes chez Pline et Solin.

Autrement dit, la Grèce est ici quasiment absente de sa géographie ; si l'on compare avec le texte de Pline, on peut dire qu'elle a été effacée de l'exposé géographique et de la perception de l'espace. Dans les livres suivants pourtant, notamment dans le livre III lorsqu'il relate les guerres des Macédoniens contre les cités grecques, Orose emploie souvent le terme « Graecia ». Mais dans l'ouverture des *Historiae*, c'est le choix d'une vision romaine de l'espace qui prévaut, même s'il ne l'explique pas. En effet, lorsqu'il énumère toutes ces

¹⁵ Les exégèses de la vision de Daniel (Daniel, VII) interprétaient habituellement les quatre bêtes comme des figurations des empires babylonien, mède, perse et macédonien, puis, selon Jérôme, babylonien, médo-perse, macédonien et romain. Voir à ce sujet M.-P. Arnaud-Lindet, éd. cit., t. 1, Paris, 2003, p. XLV-LVIII.

contrées européennes sans d'ailleurs employer le mot de province, il les présente comme des données objectives, des réalités physiques et atemporelles, non liées à un temps donné ni à une construction politique. Il ne dit donc pas que ce découpage spatial est celui de l'empire romain, que les noms qu'il donne à ces contrées et les limites qu'il leur fixe sont le produit d'une histoire. La seule donnée de géographie historique qu'il introduise concerne la ville de Constantinople, bien sûr absente sous ce nom dans les textes antérieurs.

Son récit historique montre ensuite que l'empire romain sous le règne d'Auguste est l'aboutissement du transfert de l'*imperium* et rend possible l'avènement du christianisme. Il n'est donc pas étonnant qu'il présente une vision romaine impériale de l'espace, avec la partition des provinces romaines dans les Balkans et qu'il « raie » de la carte la Grèce comme entité géographique, politique et / ou culturelle. Or nous savons qu'Orose a été l'historien latin le plus lu dans l'Europe occidentale médiévale. Son œuvre a ainsi contribué durablement à une « désinformation » sur la géographie de la Grèce ancienne et à l'affaiblissement de la vision d'une entité grecque.

Isidore de Séville

Pour la description du monde, les *Historiae* d'Orose sont l'une des sources d'un autre texte latin qui a lui aussi joui d'une diffusion considérable, l'encyclopédie qu'Isidore de Séville écrit au début du VII^e siècle, les *Etymologiae*, alors qu'il est évêque de Séville dans le royaume wisigothique¹⁶. Dans un exposé plus développé, Isidore donne une image à la fois plus précise et plus positive des espaces grecs. Après le livre XIII sur les phénomènes naturels, le livre XIV est consacré à la description de la terre, son objectif est de noter les données les plus connues qu'il est nécessaire de mémoriser pour comprendre les auteurs anciens¹⁷. Isidore reprend à Orose l'ordre « Asie, Europe, Afrique, îles », et ajoute caps, montagnes et lieux souterrains. Et surtout la liste vide et sèche d'Orose, il la remplit de toutes sortes de connaissances, puisées à Solin, Servius et Jérôme notamment¹⁸, dont son œuvre devient le conservatoire.

De nouveaux développements sont apportés sur l'Asie Mineure et renforcent son appartenance à l'espace grec : d'abord sur la Galatie, au sujet de laquelle il ajoute que les habitants, des Gaulois, s'unirent avec des Grecs et prirent le nom de « Gallograeci », puis à son époque celui de « Galates » (XIV, 3, 40), puis sur la Phrygie, ainsi appelée du nom de la fille d'Ésope, mais aussi parfois nommée Dardanie, du nom de Dardanos, fils de Jupiter, et il cite alors Homère (XIV, 3, 41). Il distingue la Phrygie de la Troade, dont il évoque l'origine du nom en mentionnant Tros, roi des Troyens et père de Ganymède : aucun rappel n'apparaît là non plus sur la guerre de Troie.

Au sujet de l'Europe, il se conforme à Orose pour présenter successivement les provinces ou régions (les deux termes sont employés) de l'Europe non romaine (Basse Scythie et Germanie, XIV, 4, 3-4), et celles de l'Europe romaine (XIV, 4, 5-29). Mais dans sa liste des provinces de l'Europe romaine, et particulièrement des espaces grecs, il se différencie de lui. Il énumère ainsi et décrit les provinces du Danube (XIV, 4, 5, Mésie, Pannonie, Norique), la Thrace (XIV, 4, 6), puis la Grèce (XIV, 4, 7-15) et ses provinces : Dalmatie, Épire, Hellade (Béotie, Péloponnèse), Thessalie, Macédoine, Achaïe, Arcadie,

¹⁶ *Etymologiarum sive originum libri XX*, éd. W. M. Lindsay, Oxford, 1911, 2 t. ; J. Fontaine, *Isidore de Séville. Genèse et originalité de la culture hispanique au temps des Wisigoths*, Turnhout, 2001 ; A. H. Merrills, *History and Geography in Late Antiquity*, op. cit..

¹⁷ Les citations du livre XIV viennent de l'édition et de la traduction d'O. Spevak, Isidore de Séville, *Étymologies, livre XIV, De terra*, Paris, 2011.

¹⁸ La dernière édition citée récapitule ces sources, p. XXXV-XXXIX.

Crète et Cyclades. Suivent la Lacédémonie (XIV, 4, 16, il évoque en fait la Pannonie), l'Istrie (XIV, 4, 17), l'Italie (XIV, 4, 18-24), la Gaule (XIV, 4, 25-26), la Rhétie (XIV, 4, 27), l'Espagne (XIV, 4, 28). Enfin de longs développements sont consacrés aux îles grecques (XIV, 6, 14-44) : Chypre (14), Crète, Abydos, Cos (15-18), Cyclades (19-31, en fait les îles de la mer Égée : Délos, Rhodes, Ténédos, Carpathos, Cythèse, Icarie, Naxos, Mélos, Paros, Chios et Samos). Ses chapitres sur les caps et les montagnes présentent respectivement le cap Sigée dans l'Hellespont, le cap Malée en Grèce (XIV, 7, 2-3), puis les monts Olympe, Athos, Parnasse et les monts Cérauniens (XIV, 8, 9-12).

Non seulement on est très loin de la présentation squelettique d'Orose, mais la plus riche description valorise l'histoire et la culture grecques, même s'il développe moins que Pline. Il inscrit avant tout l'étymologie des toponymes, de brefs rappels sur les personnages qui ont donné leur nom à la contrée, leur origine, puis les frontières de cette contrée selon les axes est-ouest et nord-sud. En outre, cet exposé géographique n'est pas son unique évocation des parties du monde dans les *Etymologiae*. D'autres présentations se lisent aux livres IX, XIII et XV : énumération des peuples et des langages au livre IX, des rivières à la fin du livre XIII et, au livre XV, 1, des villes, des cités, de leurs fondateurs, de certains de leurs édifices. On y retrouve la même structuration selon les trois continents. La reprise du même ordre géographique sert le travail de mise en mémoire, que conforte aussi une classification des connaissances par catégories¹⁹ : peuples et langages, rivières, régions et cités.

Dans l'exposé du livre XIV on constate tout d'abord que la Thrace est distinguée de la Grèce. Elle n'appartient pas à elle géographiquement ni culturellement. Isidore la définit avant tout par la barbarie de ses peuples. Si la cruauté des Thraces était légendaire dans l'Antiquité, Pline et Solin attachaient en revanche aussi à la région un passé grec. Isidore mentionne par ailleurs Constantinople dans la présentation des frontières de la Thrace, et la cité semble lui être extérieure (XIV, 4, 6) : elle apparaît déplacée vers l'Asie Mineure, sans que le chapitre sur cette dernière l'ait mentionnée. Alors qu'à l'époque d'Isidore, cette cité de Thrace s'est bien imposée comme capitale de l'empire romain de Constantinople, et que ce dernier exerce alors sa puissance sur une très vaste aire géographique, on constate qu'Isidore n'en fait pas état dans sa géographie et n'actualise donc en rien son découpage géographique. Il choisit même de rejeter la Thrace et Constantinople hors de l'espace grec, de leur enlever tout caractère grec, alors que chez Pline la Thrace appartenait au troisième golfe et donc à la Grèce.

En effet, aussitôt après, Isidore nomme explicitement la Grèce et la présente comme un vaste ensemble qui réunit plusieurs « provinciae ». Délimitant clairement ses contours par la liste de ses provinces, il confirme l'exclusion de la Thrace. La constitution de cette entité nommée Grèce est attribuée à l'action du roi qui lui aurait donné son nom, le roi Grécus :

Graecia a Graeco rege vocata, qui cunctam eam regionem regno incoluit. (XIV, 4, 7)

[La Grèce reçut le nom de son roi Grécus qui étendit son royaume sur toute la région²⁰.]

On remarque ici particulièrement l'emploi du terme « regio » pour désigner cette entité politique, ce territoire, avant la liste de ses sept provinces :

Sunt autem provinciae Graeciae septem, quarum prima ab occidente Dalmatia, inde Epirus, inde Elladas, inde Thessalia, inde Macedonia, inde Achaia et duae in mari, Creta et Cyclades. Illyricus autem generaliter omnis Graecia est. (XIV, 4, 7)

¹⁹ Sur le choix de la répétition d'une même structure et le désir de faciliter au lecteur la circulation dans le texte et la mémorisation, voir l'article d'A. H. Merrills, « Geography and memory in Isidore's *Etymologies* », dans *Mapping Medieval Geographies. Geographical Encounters in the Latin West and Beyond, 300-1600*, éd. K. D. Lilley, Cambridge, 2014, p. 45-64.

²⁰ Pline, comme nous l'avons vu, mentionnait déjà ce roi Graecus (IV, 28).

[Les provinces de la Grèce sont au nombre de sept²¹ : la Dalmatie est la première du côté de l'ouest, puis l'Épire, l'Hellade, la Thessalie, la Macédoine, l'Achaïe et deux en mer, la Crète et les Cyclades. Toute la Grèce est généralement appelée « Illyricus²² ».]

Il en présente ensuite huit, car il ajoute l'Arcadie. Puis il scinde aussi l'Hellade en deux « provinces », la Béotie et le Péloponnèse. Certains des noms cités – Macédoine, Dalmatie, Épire, Achaïe, Crète, Thessalie – ont bien été des noms attribués à des provinces romaines, mais pas tous. Et surtout ces provinces ne sont pas ici des provinces romaines, elles deviennent les provinces de la Grèce et cette dernière est définie comme une large entité politique, ethnique et culturelle. C'est un changement très important : la Grèce est devenue une région (« regio ») et le terme de province (« provincia ») est employé pour désigner les parties qui la composent, il ne réfère plus au découpage administratif de l'empire romain.

Chacune des « provinciae » de la Grèce est décrite au moins sur une dizaine de lignes sauf la Dalmatie, très rapidement présentée²³. Isidore indique généralement l'étymologie de son nom et, rappelant le souvenir de son fondateur, fait état de son premier statut de royaume. Le découpage spatial tire en effet son origine de l'établissement d'entités territoriales autour d'un souverain ou d'un grand héros et Isidore greffe de petits récits sur Pyrrhos, fils d'Achille, sur Molossos, fils de Pyrrhos et d'Andromaque, Hellen, fils de Deucalion et de Pyrrha, sur Cadmos, la recherche de sa sœur Europe et sa fondation de Thèbes, sur Macedo, petit-fils de Deucalion. Il mentionne de nombreux autres personnages, qui renvoient à la Grèce ancienne des origines et des grands héros. Trois références sont aussi faites aux philosophes athéniens (XIV, 4, 10), aux guerres Médiques (XIV, 4, 10) et à Alexandre le Grand (XIV, 4, 13). Rien n'est remémoré de la colonisation romaine. Lorsqu'il présente Hellen, fils de Deucalion et de Pyrrha comme le héros éponyme des Hellènes, à l'origine aussi du toponyme Hellade, il explique que les Grecs se sont appelés Hellènes, affirmant ainsi son souci de rappeler l'onomastique qu'ils se sont choisie pour eux-mêmes (XIV, 4, 10).

En ce qui concerne les lieux, on constate une célébration particulière de l'Hellade, le cœur de la Grèce, la « vraie » Grèce (formule reprise à Solin), dite aussi « Attique », avec Athènes comme quasi capitale en raison de sa supériorité intellectuelle :

Ipsa est et vera Graecia, ubi fuit Athenas civitas, mater liberalium litterarum et philosophorum nutrix, qua nihil habuit Graecia clarius atque nobilium. (XIV, 4, 10)

[C'est en fait la Grèce véritable où fut la cité d'Athènes, mère des arts libéraux et nourrice des philosophes : la Grèce n'eut jamais de cité plus célèbre et plus noble.]

Athènes est ainsi une capitale culturelle et non politique. Parmi les autres cités qu'il sélectionne prennent place Thèbes et Corinthe et là encore nous remarquons l'absence de Sparte. L'intitulé du chapitre 16 annonce bien la Lacédémonie, mais c'est de la Pannonie qu'il traite, comme si la cité de Sparte restait peu connue ou peu valorisée. Dans les assez longs chapitres sur les îles (XIV, 6, 14-31), plusieurs d'entre elles sont explicitement dites « grecques » : les étymologies grecques de leurs noms sont données et des mots grecs sont cités avec l'alphabet grec. La Crète est une « Graeciae pars » (XIV, 6, 15, « partie de la Grèce »), comme la liste des provinces grecques l'annonçait. De nombreuses îles sont reliées à des personnages ou des divinités grecques.

La « Grèce » ainsi nommée est donc une nouvelle fois appréhendée comme une entité, mais Isidore de Séville construit l'image de cette entité grecque d'une manière différente de celle de Pline : elle se constitue selon lui de la Grèce continentale, du Péloponnèse et des îles,

²¹ Je modifie ici légèrement la traduction citée par ailleurs.

²² L'édition (*op. cit.*, p. 58) indique que la source pour cette liste de provinces est Rufius Festus, *Breviarium rerum gestarum populi romani*, 8, mais ce dernier parle de la Macédoine et non de la Grèce.

²³ Pline ne l'incluait pas dans la Grèce, Isidore se souvient peut-être des colonies fondées en Illyrie par les Grecs.

sans la Thrace et Constantinople, sans l'Asie Mineure, bien que plus haut il ait signalé l'appartenance au monde grec d'une partie de l'Asie Mineure (XIV, 3, 40-41). Cette représentation d'Isidore ne transmet aucun reflet de la nouvelle construction politique, l'empire de Constantinople, qui, à son époque, a succédé à l'empire romain d'Orient. Isidore représente une entité géographique, territoriale et culturelle qu'il attache aux temps de la Grèce ancienne d'avant la colonisation romaine.

Or, avec les œuvres de Pline et de Solin, les *Etymologiae* d'Isidore ont constitué l'une des sources la plus importante pour les auteurs d'encyclopédies et de descriptions du monde durant tout le Moyen Âge. Leur diffusion a conforté l'importance de la chorographie antique et de son héritage pour la constitution de la géographie médiévale. Isidore impose la Grèce comme une entité spécifique, une région qui possède ses propres provinces et des limites bien définies, qui aurait été un royaume à ses origines. Il la présente de la même manière qu'il présente l'Italie, l'Hispanie ou la Gaule. Il lui donne une territorialité géographique, historique, politique et culturelle. Le mot « regio » n'apparaissait pas dans les textes précédents pour définir et présenter la Grèce : c'est une innovation qui trahit un progrès dans la conscience de l'existence d'une entité « Grèce », dans la pensée de l'idée de région pour l'espace grec²⁴. Et l'on sait que cette idée de région est aussi essentielle dans la *Géographie* de Ptolémée, qui jouit d'une nouvelle diffusion à partir du XV^e siècle à travers sa traduction latine.

La Grèce dans la traduction latine de la *Géographie* de Ptolémée diffusée en France au XV^e siècle

Les descriptions latines de Pline, Solin, Isidore de Séville, et dans une moins grande mesure d'Orose jouissent d'une grande diffusion encore au XVI^e siècle, alors même qu'au XV^e siècle sont réalisées les premières traductions latines de géographies grecques : la *Géographie* de Ptolémée (II^e siècle) et celle de Strabon (I^{er} siècle). Ces nouvelles autorités antiques sont assez rapidement connues en France à travers des traductions latines, surtout le texte de Ptolémée. Je retracerai brièvement les données de la transmission des textes, bien étudiées déjà, avant d'évoquer les représentations nouvelles de la Grèce ainsi introduites en France et la question de leur conciliation avec les perceptions antérieures.

Un manuscrit grec de la *Géographie* de Ptolémée est apporté en Italie par Manuel Chrysoloras, peu après son arrivée à Florence à la fin du XIV^e siècle, et Jacopo d'Angelo réalise une traduction latine en 1406²⁵. Grâce à elle, l'Europe occidentale retrouve un accès précis à sa géographie mathématique et à sa méthode de projection des données calculées sur une carte visuelle. Les développements théoriques sur lesquels Ptolémée ouvre son texte opposent, on le sait, la géographie à la chorographie²⁶. Il définit la géographie comme une science mathématique qui permet d'établir de justes cartes, fondées sur les calculs des latitudes et longitudes des lieux, et il disqualifie la chorographie car elle se limiterait à la juxtaposition de descriptions de régions, n'assurerait aucune vue d'ensemble de la terre habitée et aucune localisation exacte des lieux, et ne permettrait pas l'établissement de cartes. Si les descriptions de Pline, Solin, Orose et Isidore ont longtemps pâti du discrédit dans lequel

²⁴ C'est d'autant plus important qu'une pensée de l'espace et une réflexion sur le lexique de l'espace apparaissent avec les définitions de certains termes qu'il propose à la fin de son exposé – province, patrie, terre, lieu, région, territoire – même si ces définitions ne sont pas toujours claires (XIV, 5, 19-22).

²⁵ Voir les études de P. Gautier Dalché, citées à la note 1, et J.-M. Besse, *Les grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, 2003 ;

²⁶ Voir *Ptolemaios Handbuch der Geographie*, t. 1, *Einleitung und Buch 1-4*, t. 2, *Buch 5-8 und Indices*, éd. sous la direction de A. Stückelberger et G. Grasshoff, Bâle, 2006 ; J. Lennart Berggren et A. Jones, *Ptolemy's Geography, An Annotated Translation of the Theoretical Chapters*, Princeton et Oxford, 2000.

Ptolémée a plongé la chorographie, un tel discrédit ne semble pas dominer aux XV^e et au XVI^e siècles, bien loin de là, d'autant qu'au XV^e siècle, la *Géographie* de Strabon, qui relève elle aussi largement de la chorographie et d'une géographie ethnographique et historique, est traduite en latin par Guarino da Verone et par Gregorio Tifernate²⁷, et que le *De chorographia* de Pomponius Mela connaît aussi une nouvelle circulation.

Après ses premiers développements théoriques, Ptolémée présente un catalogue de 84 provinces ou satrapies – reflet du découpage politique de l'empire romain ou de l'empire perse – dont il donne les latitudes et les longitudes, puis 26 tables – cartes – régionales. Sa géographie passe ainsi d'une évocation de provinces à celle d'entités régionales, plus larges. Les cartes diffusent les images visuelles de ces régions, avec les limites qu'il leur a assignées, et leur découpage s'impose peu à peu d'autant plus qu'il entre en résonance avec nombreuses des entités politiques et / ou avec des identités / sentiments d'appartenance nationale ou pré-nationale en cours de construction²⁸.

Comment l'espace grec ou les espaces grecs se trouvent-ils présentés ? Sans qu'il délimite explicitement ce qu'il considère comme grec ou non, ils apparaissent d'abord dans le catalogue des provinces ou satrapies du livre III, c'est-à-dire avant tout sous la forme d'une liste de noms et de quelques précisions sur les limites des provinces : c'est une géographie qui se veut physique et atemporelle, loin de la géographie ethnographique, historique, culturelle de Strabon. Rien n'est ainsi rapporté de la mémoire des lieux. La majorité de ces noms étaient sans doute inconnus à la majorité des lecteurs du Moyen Âge. Ensuite, les tables ou cartes, numérotées par continent, ne portent pas de titres spécifiques et ne nomment pas les régions qu'elles représentent. L'une d'elles, la carte X de l'Europe, donne pour la première fois une représentation visuelle de qui correspond à nos yeux à l'espace grec, à savoir la Grèce continentale, le Péloponnèse et les îles. D'autres terres qui pouvaient alors être considérées comme grecques (au moins pour une part) sont représentées sur la carte IX de l'Europe – la Thrace –, les tables I et IV de l'Asie – Asie Mineure, Chypre. C'est la carte X de l'Europe qui concentre l'essentiel des espaces grecs et crée visuellement une entité grecque, mais Ptolémée ne l'identifie à la Grèce. Dans les éditions imprimées du texte latin de la *Géographie*, il faut attendre Sebastian Münster pour qu'elle reçoive le titre « Graecia²⁹ ».

Si l'on se place au moment de la réalisation de la traduction latine de Ptolémée et plus largement dans le contexte du XV^e siècle, l'identification de la Grèce au seul espace figuré dans cette carte X de l'Europe ne devait pas aller de soi. Cette traduction est en effet réalisée au moment de l'avancée des Ottomans dans les Balkans et de l'effondrement progressif de l'empire de Constantinople, et sa diffusion en France est d'ailleurs accélérée à l'issue du concile de Constance (1414-1418), organisé pour réunir les Églises chrétiennes et sauver la « Grèce ». L'empire de Constantinople est l'entité politique grecque qui s'est affirmée depuis des siècles, avec une étendue qui a connu des variations, sans que ses empereurs lui donnent le nom de Grèce puisqu'ils voyaient en elle l'empire de Rome et s'appelaient eux-mêmes Romains. Mais du côté de l'Europe occidentale, si le terme de « Romania » / « Romanie » est parfois utilisé, le terme de « Graecia » / « Grece » apparaît plus fréquemment, particulièrement au XV^e siècle dans les textes écrits pour organiser la riposte contre les Ottomans et sauver l'empire de Constantinople. Pensons à des textes aussi différents que le *De Europa* de Enea Silvio Piccolomini et, pour les textes français, à la *Complainte de Grece*

²⁷ P. Gautier-Dalché, « Strabo's Reception in the West (fifteenth-sixteenth centuries) », dans *The Routledge Companion to Strabo*, éd. D. Dueck, Londres et New York, p. 367-383.

²⁸ G. Tolia, « Penser les régions. Histoire brève d'une conception cosmographique », *Geographia antiqua*, 23-24 (2014-2015), *Geografia e storia : antico e moderno / Géographie und Geschichte : antik und modern*, éd. H.-J. Gehrke et F. Prontera, p. 139-150.

²⁹ Voir l'édition de Bâle de la *Cosmographie* de Ptolémée par Sebastian Münster en 1540, voir G. Tolia, *Mapping Greece, 1420-1800 : A History*, Leyde, 2012, p. 38-39.

de Jean Molinet ou à l'*Advis sur la conquête de la Grece et de la Terre sainte* qui accompagne souvent dans les manuscrits le *Voyage* de Bertrandon de la Broquière.

La grande question d'actualité au XV^e siècle est ainsi la dislocation de cette entité politique, culturelle et linguistique grecque qu'est l'empire de Constantinople, amorcée depuis la fin du XIV^e siècle avec la conquête d'une partie de la Grèce continentale par les Ottomans et leur menace sur Constantinople, la Thrace et le Péloponnèse. Or Constantinople et la Thrace n'apparaissent pas sur la carte X de Ptolémée. L'empire de Constantinople, dont l'étendue a beaucoup varié, a longtemps réuni des espaces répartis sur plusieurs cartes de Ptolémée, les cartes IX et X de l'Europe, I et IV de l'Asie. Le découpage de Ptolémée, réalisé au II^e siècle de notre ère, soit bien avant l'empire de Constantinople, pouvait apparaître au XV^e siècle comme un démembrement de ce dernier, au moment même où, en Europe occidentale, on espère encore consolider son existence. Il ne coïncidait donc pas avec les aspirations politiques du moment.

Des traces de ce contexte du XV^e siècle apparaissent dans certains témoins manuscrits de la traduction latine, dès les premiers qui sont diffusés en France, ceux de Guillaume Fillastre. Doyen du chapitre de la cathédrale de Reims à partir de 1392, nommé cardinal en 1411 par Jean XXIII, il participe au concile de Constance et rapporte d'Italie deux manuscrits de la traduction latine de la *Géographie* de Ptolémée. Il offre l'un d'eux au chapitre de Reims (l'actuel manuscrit de Reims, Bibliothèque municipale, 1329) et conserve le second (l'actuel manuscrit de Nancy, Bibliothèque municipale, 354³⁰), dans lequel il appose des notes et des présentations personnelles. Puis, en 1427, il fait réaliser un atlas de 27 cartes, ajoutant ainsi aux 26 cartes annoncées de Ptolémée une carte du nord de l'Europe, œuvre du danois Claus Clausson Swart : c'est la première des nouvelles cartes régionales ajoutées à celles de Ptolémée. Patrick Gautier Dalché a édité les commentaires que Guillaume Fillastre a écrits dans ce manuscrit, ainsi que l'introduction personnelle qu'il a aussi composée pour le manuscrit de *De chorographia* de Pomponius Mela qu'il possédait³¹. Il a analysé sa passion pour la géographie, attestée également par sa possession d'un manuscrit transmettant un texte intitulé « Liber geographicus », qui contient des extraits d'Orose, d'Isidore de Séville, de Gervais de Tilbury, de Barthélemy l'Anglais, de Martianus Capella et de Pierre d'Ailly, avec la *Chronique* de Robert d'Auxerre³².

Je reviendrai ici sur le manuscrit de Nancy de la *Géographie*. Concernant les espaces grecs, quels sont les termes de la traduction latine de Ptolémée et ceux des passages ajoutés par Fillastre ? Concordent-ils ? Quels éléments dans l'onomastique pourraient refléter l'actualité politique et le terme « Graecia » est-il employé ? Dans la traduction latine de la *Géographie*, la liste des provinces de la partie orientale de l'Europe (livre III) commence au folio 41 v de ce manuscrit, avec l'énumération des « situs » de chaque province. Pour les espaces qui pouvaient être considérés comme grecs mais ne sont jamais désignés ainsi, nous lisons, à partir du folio 56 v, la liste « Tracie situs, Chersonesi situs, Macedonie situs, Espiri situs, Achaye situs, Euboee insule situs, Peloponesi situs, Crete insule situs ». Nombreux de ces termes correspondent à des noms de provinces romaines, et aucune province romaine n'ayant porté le nom de Grèce, ce dernier est logiquement absent. Fidèle au texte de Ptolémée, la traduction latine introduit chaque site en indiquant ses limites, puis les

³⁰ Ce manuscrit est numérisé et consultable sur le site de la Bibliothèque médiathèque de Nancy : <http://bmn-renaissance.nancy.fr/items/show/1236>.

³¹ P. Gautier Dalché, « L'œuvre géographique du cardinal Fillastre. Représentation du monde et perception de la carte à l'aube des découvertes », *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, 59 (1992), p. 319-383, repris dans *Humanisme et culture géographique à l'époque du concile de Constance. Autour de Guillaume Fillastre*, éd. D. Marcotte, Turnhout, 2002, p. 293-355.

³² Voir l'article cité de P. Gautier Dalché, p. 320. C'est le manuscrit de Reims, Bibliothèque municipale, 1322. Il possédait aussi l'actuel manuscrit de Reims, Bibliothèque municipale, 1321, qui contient le *De situ orbis* de Pomponius Mela et la *Cosmographia* d'Aethicus Ister.

coordonnées en degrés des latitudes et longitudes de chaque lieu qu'ils renferment. Dans ce riche catalogue de toponymes, le terme « Graecia » et l'adjectif « graecus » n'apparaissent pas non plus. Mais quelques titres courants, ajoutés par le copiste, introduisent « Grecia » : « Grecia. Chersonesus Macedonia » en haut des folios 58 r et 59 r (folio 60 r endommagé), « Grecia. Epirus » au folio 61 r. Ensuite, jusqu'au folio 67 r et la fin du livre III, les titres courants pour les autres parties grecques sont « Achaya », « Euboea insula Achaie. Peloponesus », « Propria Achaie. Peloponesus », « Peloponesus. Creta insula ». Dans le livre V sur l'Asie, nous lisons au folio 102 v le titre courant « Cipri insule situs », sans mention non plus de la Grèce.

À partir du folio 143 r, les cartes du livre VIII sont chacune précédée par une rapide présentation avec énumération des provinces et coordonnées de certains lieux : c'est là aussi la traduction du texte de Ptolémée. Nous lisons ainsi que la carte IX et la carte X de l'Europe contiennent :

Nona Europe tabula continet Iaziges Metanastas, Daciam, utranque Misiam, Thraciam et Chersonesum. (fol. 147 v)

[La carte IX de l'Europe contient « Iaziges Metanastas », la Dacie, les deux Mésie, la Thrace et la Chersonèse.]

Decima Europe tabula continet Macedoniam et Epyrum et Achayam et Peloponesum et Cretam insulam et Euboeam cum insulis adjacentibus. (fol. 148 r et v)

[La carte X de l'Europe contient la Macédoine, l'Épire, l'Achaïe, le Péloponnèse, l'île de Crète et l'Eubée avec les îles voisines.]

Plus loin, lorsque les cartes sont introduites, chacune est précédée d'une nouvelle présentation qui est cette fois l'œuvre de Guillaume Fillastre. Sa reformulation de leur contenu spatial montre alors des modifications, avec les actualisations de plusieurs toponymes. Il transforme ainsi la description de la table X (fol. 178 r) :

Decima Europe tabula continet Greciam et suas partes : Macedoniam, Peloponesum, Achaiam, Epirum, insulam Cretam que dicitur Candia et plures alias insulas inter quas Eboea que est Négrepont, quas hodie tenent Veneti in mare nostro quod ibi dicitur Egeum scilicet ab oriente, ab occidente vero dicitur Ionium.

[La carte X de l'Europe contient la Grèce et ses parties : la Macédoine, le Péloponnèse, l'Achaïe, l'Épire, l'île de la Crète maintenant nommée Candie et plusieurs autres îles parmi lesquelles l'Eubée, soit Négrepont, que possèdent de nos jours les Vénitiens, dans notre mer, qui est dite à l'est la mer Égée et à l'ouest la mer Ionienne.]

Cette mention ajoutée de la Grèce et de ses parties est essentielle. Bien avant Sebastian Münster, Guillaume Fillastre identifie le contenu de la table X à la Grèce, dont il donne la liste des composantes. Il construit l'image d'une entité grecque, qui est proche de celle décrite par Isidore de Séville lorsqu'il évoque « Graecia » et ses provinces. Ses composantes sont en grande partie les mêmes, avec de surcroît l'actualisation explicite des deux noms de la Crète et de l'Eubée, appelées Candie et Négrepont au XV^e siècle en Europe occidentale, et la référence à la domination vénitienne conservée à son époque sur certaines îles.

Mais il n'ajoute pas ce terme « Graecia » uniquement pour la carte X de l'Europe, il l'ajoute aussi pour la carte IX, où après la mention de la Thrace et de la Chersonèse il écrit un développement qui fait état de la « Turquia », qui désigne l'Asie Mineure, et de la « Grecia in illa parte dicitur Tracia et Romania », où il évoque aussi Constantinople.

Nona Europe tabula continet Iaciseum que est Albania Methaneste, Daciam, Missiam superiorem et inferiorem, Trachiam, Cersonesum, Propontum et Elespontum, ubi

Constantinopolis. Et est illud mare quod est inter Asyam minorem que est Turquia et Greciam, que Grecia in illa parte dicitur Tracia et Romania, et per hoc navigatur ad mare Pontum, quod in illis partibus intrat Danubius .vii. ostiis et ibi est pars maris Pontici. (fol. 176 r)

[La carte IX de l'Europe contient « Iaciseum » qui est l'Albanie « Methaneste », la Dacie, la Mésie supérieure et la Mésie inférieure, la Thrace, la Chersonèse, la Propontide et l'Hellespont, avec Constantinople. Et il y a la mer qui est entre l'Asie Mineure, c'est-à-dire la Turquie, et la Grèce, car la Grèce dans cette partie s'appelle Thrace et Romania, et par là on navigue vers le Pont-Euxin, dans ces parties arrive le Danube par sept embouchures, et là est une partie de la mer du Pont-Euxin.]

Si la reprise des cartes de Ptolémée contraignait à séparer la Thrace – et donc la *Romania* et Constantinople – de la Grèce continentale, dans ces présentations Guillaume Fillastre réunit les espaces des deux cartes en employant le même mot de « Graecia », et en indiquant donc que la Grèce est partagée entre les deux. L'influence d'Isidore de Séville que montre sa présentation de la carte X trouve également ici ses limites, puisque pour l'encyclopédiste latin la Thrace n'appartient pas à la Grèce.

La conscience d'un décalage entre les représentations régionales de Ptolémée dans les cartes IX et X et la perception d'une Grèce confondue avec l'empire de Constantinople, dont l'Europe occidentale souhaite maintenir l'existence et l'unité face aux Ottomans, affleure à nouveau à travers le récapitulatif des cartes que Fillastre propose à partir du folio 212. Il présente alors chacune des tables, en déclinant la liste de leurs provinces, parfois l'équivalent moderne de leurs noms, leurs coordonnées mathématiques et la langue parlée par leurs habitants. Il donne aussi très souvent un titre à ces cartes, c'est-à-dire qu'il nomme les entités spatiales représentées. Après les noms, par exemple, d'« Yspania », de « Gallia », d'« Italia », le nom de « Grecia » est donné aux deux cartes IX et X, avec respectivement : « Grecia » et « Grecia Romania ». Dans la carte IX, trois des provinces, « Missia superior et inferior », « Tracia » et « Cersonesus » sont dites de langue grecque. Dans la carte X, toutes les provinces sont de langue grecque : « Macedonia », « Peloponesus », « Achaya », « Eboea », « Lesbum », « Creta ». Quatre noms modernes sont indiqués, « Archadia » pour « Peloponesus », « Epirus » pour « Achaya », « Nigroponte » pour « Eboae », « Morea » pour « Lesbum ».

Les ajouts de Guillaume Fillastre dans le manuscrit de la *Géographie* de Ptolémée qu'il a annoté constituent ainsi un bel exemple de construction d'une entité grecque qui concilie l'héritage de Ptolémée avec celui d'Isidore et montre en même temps, à travers l'intégration de la Thrace et l'actualisation de certaines données, l'importance de la vision d'une autre entité grecque, l'empire de Constantinople, qui est au centre des préoccupations politiques du XV^e siècle. Que Fillastre ait connu les encyclopédistes latins est prouvé par sa possession du « Liber geographicus » évoqué plus haut, avec ses extraits d'Orose, d'Isidore de Séville, de Gervais de Tilbury, de Barthélemy l'Anglais, de Martianus Capella. Il détenait aussi un manuscrit de l'œuvre de Pomponius Mela. Il devait aussi avoir lu l'*Imago mundi* de Pierre d'Ailly, chancelier de l'Université de Paris, dont il avait été le disciple. Or Pierre d'Ailly, pour la description de l'espace grec, s'inspirait de près d'Isidore de Séville et avait écrit à son tour un chapitre intitulé « De Grecia et suis provinciis³³ ».

D'autres manuscrits latins de la *Géographie* contiennent des ajouts de cartes qui actualisent sous une autre forme les représentations des nombreux espaces, et parmi eux les espaces grecs et proche-orientaux, souvent en lien avec des projets de croisade. Le manuscrit de Paris, BnF, latin 4802, copié à Florence, sans doute entre 1473 et 1480, par un scribe d'origine française, Hugo Comminelli, et pour le futur roi de Naples Alphonse II (1494-

³³ *Ymago Mundi* de Pierre d'Ailly, cardinal de Cambrai et chancelier de l'Université de Paris (1350-1420), éd. et trad. E. Buron, Paris, 1930, t. 1, p. 323-327.

1495), fut ensuite rapporté de Naples par Charles VIII après 1495 ou acheté par le cardinal Georges d'Amboise au roi Frédéric III d'Aragon. Il contient les 26 cartes régionales de Ptolémée, sept cartes modernes et dix plans de ville. Parmi les cartes modernes, l'une est consacrée à « Morea novela », soit au Péloponnèse moderne, avec l'inscription de nombreux noms de lieux, aux folios 128 v et 129 r, une autre à « Candia novela », à la Crète moderne, aux folios 129 v et 130 r³⁴. Des plans des villes d'Andrinople et de Constantinople sont figurés aux folios 133 v et 134 r. Le manuscrit de Paris, BnF, latin 4804, réalisé à Gand et à Bruges en 1485 par Johannes de Kriekenborch pour Louis de Bruges, offre lui aussi des cartes modernes, dont une de la Terre sainte³⁵ (fol. 160 v-161 r).

Par ailleurs, de nombreux autres témoignages nous montrent qu'au XVI^e siècle encore des auteurs ont réuni les représentations géographiques de Ptolémée avec l'héritage de la chorographie antique. Margriet Hoogvliet l'a ainsi montré à propos de l'édition latine de la *Géographie* de Ptolémée par Johan Reger à Ulm en 1486³⁶. L'imprimé contient en effet à la fois le texte de Ptolémée et un traité intitulé *De locis ac mirabilibus mundi*, compilation qui assemble une traduction latine de la *Mappemonde spirituelle* de Jean Germain et des extraits des *Etymologiae* et du *De natura rerum* d'Isidore de Séville, des *Collectanea rerum memorabilium* de Solin et du *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais.

L'assemblage des deux traditions géographiques, celle de Ptolémée et celle de la chorographie des encyclopédistes latins, déjà effectif dans l'*Imago mundi* de Pierre d'Ailly, allait donc encore souvent de soi au XVI^e siècle, loin de l'opposition longtemps supposée entre elles. La représentation d'une entité grecque était de fait déjà bien présente chez Pline, Solin et Isidore, et déjà associée à l'idée de région chez Isidore – une entité géographique, historique et culturelle, avec la mémoire de la Grèce ancienne –, si bien que les notations historiques, ethnographiques et culturelles de ces encyclopédistes latins pouvaient apparaître comme un complément indispensable aux cartes et aux présentations sèches de Ptolémée. La traduction latine de la *Géographie* de Strabon allait être aussi bientôt exploitée dans le même objectif. À la fin du XV^e siècle et au XVI^e siècle, les données de Ptolémée ont ainsi été souvent conciliées avec les représentations chorographiques des encyclopédistes latins. Transmises par des œuvres datant des siècles de l'empire romain et de l'Antiquité tardive, les descriptions de Pline, Solin et Isidore de Séville jouissaient toujours d'une diffusion considérable : elles avaient été et continuaient d'être reprises, compilées, transformées dans de nombreux textes géographiques et didactiques médiévaux, qu'ils soient écrits en latin et aussi en langue française. Leurs représentations de l'espace grec, bien plus riches qu'une historiographie moderne a pu le dire, ont durablement façonné les images mentales de la Grèce et ont contribué à la construction d'une vision de la Grèce et d'une mémoire de la Grèce ancienne sur une très longue durée.

³⁴ Voir la notice réalisée par E. Vagnon et M.-P. Laffitte (2004) et la numérisation sur le site de la BnF : <https://archivesetmanuscrits.bnf.fr/ark:/12148/cc63677b>.

³⁵ Voir la notice réalisée par E. Vagnon et M.-P. Laffitte (2004) et la numérisation sur le site de la BnF : <https://archivesetmanuscrits.bnf.fr/ark:/12148/cc63679t>. Sur ces exploitations de la traduction latine de Ptolémée à la fin du Moyen Âge, voir E. Vagnon, « La réception de la géographie de Ptolémée en Occident au XV^e siècle. Un exemple de transfert culturel », *Hypothèses*, 6 (2003), p. 201-211 et *Cartographie et représentations de l'Orient méditerranéen en Occident (du milieu du XIII^e à la fin du XV^e siècle)*, Turnhout, 2013.

³⁶ M. Hoogvliet, « The Medieval Texts of the 1486 Ptolemy Edition by Johan Reger of Ulm », *Imago Mundi*, 54 (2002), p. 7-18.

Images du monde, encyclopédies et traités en langue française (XIII^e-XIV^e siècle) : reprises et renouvellements des représentations de l'espace grec

Catherine Gaullier-Bougassas

Univ. Lille, ULR 1061 - ALITHILA - Analyses Littéraires et Histoire de la Langue, F-59000
Lille, France

Principal Investigator ERC AGRELITA

Des textes didactiques écrits en langue française à partir du XIII^e siècle proposent des descriptions géographiques et leur intègrent une présentation de l'espace ou des espaces grecs¹. Leurs auteurs s'appuient avant tout, directement ou indirectement, sur le savoir géographique des autorités latines antiques bien disponibles à leur époque, celles que j'ai étudiées dans l'article précédent – Plin, Solin, Orose, Isidore de Séville² –, et ils exploitent aussi des textes latins médiévaux : particulièrement l'*Imago mundi* d'Honorius Augustodunensis, puis le *Speculum majus* de Vincent de Beauvais et le *De proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais. Ce champ des textes didactiques semble avant tout marqué par la répétition et souvent par l'abrègement. Ces ouvrages se fondent sur la compilation et la reprise, souvent sans grandes transformations puisqu'il ne saurait être question de trahir les autorités savantes latines derrière lesquelles les auteurs s'abritent et justifient leur entreprise. En outre leur écriture apparaît souvent moins savante que celle de leurs prédécesseurs antiques, marquée qu'elle est par une simplification synonyme d'appauvrissement. Mais d'une part ces textes ont été très diffusés et ont exercé une influence certaine. Par leur écriture en français, ils ont atteint des publics nouveaux, des cercles laïques bien plus larges et plus divers. Ils ont donc joué un rôle fondateur pour la diffusion de représentations géographiques et pour l'inscription de ces dernières dans la mémoire collective : la vulgarisation de connaissances savantes et la répétition de données apparaissent comme des éléments majeurs de la construction de la mémoire. D'autre part, en dépit de la prépondérance des reprises et des répétitions des représentations géographiques latines, des évolutions apparaissent bel et bien, avant même la redécouverte dans les milieux savants des textes de Ptolémée et de Strabon. Un intérêt grandissant pour la géographie voit le jour. Concernant l'Europe, il porte sans doute davantage sur les régions occidentales, au sujet desquelles des reflets de la géographie médiévale et d'une expérience directe apparaissent dans certains exposés, comme nous allons le voir. Il marque néanmoins aussi, dans une moindre mesure, les manières de présenter et de nommer l'espace ou les espaces grecs et les Grecs, même si, au XIV^e siècle et en langue française, on n'assiste pas à la naissance d'écritures humanistes de la géographie qu'on pourrait rapprocher de celle de Boccace. Rien de comparable avec le désir de l'auteur italien de redécouvrir les lieux antiques, leur organisation, leur histoire et leurs noms³.

Ces textes didactiques en langue française des XIII^e et XIV^e siècles sont essentiellement des images du monde, des encyclopédies et des traités géographiques. Les connaissances géographiques qu'ils transmettent sont largement présentées comme des données objectives et atemporelles. Ils ne font d'abord que rarement mention de réalités géographiques de leur

¹ Cet article a été écrit dans le cadre de mon programme de recherches ERC Advanced Grant AGRELITA, « The Reception of Ancient Greece in Premodern French Literature and Illustrations of Manuscripts and Printed Books (1320-1550) : how invented memories shaped the identity of European communities », direction Catherine Gaullier-Bougassas, Université de Lille : « The project leading to this article has received funding from the European Research Council (ERC) under the European Union's Horizon 2020 research and innovation programme (grant agreement No 101018777). »

² Voir dans ce volume, mon article « Les savoirs hérités sur les espaces grecs : les autorités antiques connues dans l'Europe occidentale médiévale », p. XX.

³ N. Bouloux, *Culture et savoirs géographiques en Italie au XIV^e siècle*, Turnhout, 2002.

époque et reprennent les autorités latines de la Rome antique et de l'Antiquité tardive, souvent en les abrégant. Néanmoins ils ne se contentent pas non plus toujours de répéter, ils introduisent quelques modifications, diversifient peu à peu les écritures et les représentations. Sans viser à l'exhaustivité sur ces textes nombreux, je sélectionnerai quelques-uns d'entre eux comme jalons de l'écriture didactique des XIII^e et XIV^e siècles, pour analyser ce mélange de rémanence et de changement et les évolutions de l'équilibre entre ces deux forces.

Les évocations de l'espace grec sont d'abord brèves et elliptiques dans les plus anciens textes didactiques en langue française. Un appauvrissement des savoirs par rapport à ceux transmis par Isidore de Séville et encore plus Pline marque d'ailleurs aussi de nombreux textes latins médiévaux jusqu'au XIII^e siècle. Au XII^e siècle, l'un des premiers textes français à contenir une description du monde est la *Chronique des ducs de Normandie*. Dans le passage en revue des terres connues⁴ sur lequel Benoît de Sainte-Maure l'ouvre, toute mention des terres grecques est même absente. Puis les premières images du monde en langue française évoquent certaines d'entre elles, mais sans s'y attarder longuement. C'est à des degrés divers que leurs auteurs s'inspirent alors de l'*Imago mundi* qu'Honorius Augustodunensis compose vers 1110⁵. Cette œuvre jouit d'une large diffusion et exerce une durable influence sur la littérature géographique, même après l'écriture des deux grandes encyclopédies latines du XIII^e siècle que sont le *Speculum majus* de Vincent de Beauvais et le *De proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais. Honorius Augustodunensis commence son évocation de l'Europe au chapitre 21 de son premier livre. Après avoir, dans son chapitre 24 « De Germania inferiore », introduit brièvement la Thrace, qu'il dit ainsi nommée d'après Tiras, fils de Japhet, et la ville de Constantinople, dont il rappelle la fondation par Constantin, il intitule le chapitre suivant « De Grecia » (25). Il présente alors sur une vingtaine de lignes la Grèce comme une entité bien définie. Elle regroupe selon lui plusieurs contrées – c'est le terme *provincia* qu'il emploie – dont il décline les noms : Dalmatie, Épire, Chaonie, Molossie, Hellade, Attique, Boétie, Aonie, Péloponnèse, Thessalie, Macédoine, Achaïe, région de Corinthe, Arcadie, Sicyonie, Pannonie. L'Attique est présentée comme le cœur de la Grèce, la « vraie Grèce » (« vera Grecia »). Puis au chapitre 26, il passe à l'Italie, dont le premier nom aurait été « Magna Grecia », « Grande Grèce ». Il consacre ensuite trois chapitres aux îles (33 « De insulis », 34 « Sicilia » avec l'évocation de Charybde et Scylla et des Cyclopes, 35 « Sardinia » ainsi nommée d'après le nom d'un fils d'Héraclès). Sa source principale est Isidore de Séville (*Etymologiae*, XIV, 4, 6, 7⁶), qu'il résume, alors qu'au XIII^e siècle, comme nous allons le voir, Vincent de Beauvais reprend plus longuement sa présentation de la Grèce (*Speculum naturale*, XXXII, 10 ; *Speculum historiale*, II, 72⁷).

Les premières *Images du monde* en français : Pierre de Beauvais et Gossuin de Metz

Pierre de Beauvais, dans la brève *Mappemonde* qu'il écrit en vers entre 1184 et 1218 pour Robert II, comte de Dreux⁸, adapte le premier livre de l'*Imago mundi* d'Honorius Augustodunensis, sans donner le nom de ce dernier. Il préfère s'abriter derrière la caution d'auteurs antiques. L'autorité qu'il prétend suivre dès le prologue est Solin (v. 9) et il inscrit aussi le nom d'Isidore (v. 138-139). Des trois continents, c'est l'évocation de l'Asie qu'il

⁴ *Chronique des ducs de Normandie*, éd. C. Fahlin, Uppsala, 1951, t. 1, v. 207-352.

⁵ V. I. Flint, « Honorius Augustodunensis *Imago mundi* », *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, 49 (1982), p. 1-153.

⁶ Isidore de Séville, *Étymologies, livre XIV, De terra*, éd. et trad. O. Spevak, Paris, 2011.

⁷ Voir plus loin pour la référence aux textes de Vincent de Beauvais, voir la note 21.

⁸ A. Angremy, « La *Mappemonde* de Pierre de Beauvais », *Romania*, 104 (1983), p. 316-350 et 457-498.

privilégie et pour l'Europe il décline seulement une liste de contrées (v. 848-888), en employant le terme « terres » (v. 851) : après la Germanie, c'est « la terre de Mesie / et les lui Pannonie et Trasse, / [...] Grece por voir et Dalmacie, Melosë et puis Caonie. / Après celui siet Helaïde, / C'est Hollande, puis Acaïde⁹ ». Tous les toponymes cités par Honorius ne sont pas repris, et la Grèce devient une terre parmi les autres terres nommées, elle n'est plus présentée comme une large entité qui engloberait diverses provinces. Un peu plus haut, à la fin de sa présentation de l'Asie, Pierre de Beauvais a aussi rapidement mentionné la Galatie, la Phrygie et la Dardanie sans introduire aucune référence aux Troyens (v. 826-832). La cité d'Asie mineure qu'il évoque est Tarse, en lien avec saint Paul (v. 834-836).

Gossuin de Metz écrit lui aussi en vers, vers 1245, son *Image du monde*. Elle a connu un plus grand succès, a été adaptée une première fois en vers, puis une seconde fois en prose dans la seconde moitié du XIII^e siècle ou bien au début du XIV^e siècle¹⁰. Le texte en prose jouit d'une postérité très durable, puisqu'il est plusieurs fois imprimé à la fin du XV^e et au début du XVI^e siècle¹¹. Là encore, lorsque Gossuin de Metz présente les trois continents, il privilégie l'Asie et se consacre avant tout à l'Inde, puis évoque l'Europe, l'Afrique, les îles et les *mirabilia* du monde. Dans son court développement sur l'Asie mineure, il dit sélectionner quelques noms de « regions » : « Dardane », « Frise, la ou Paris ravi Helaine, dont Troie la Grant fu destruite qui est en la fin de Grece » (partie I, ch. 2F, p. 124, « Dardanie », « Phrygie, là où Pâris enleva Héléne, provoquant la destruction de Troie la Grande, qui est à l'extrémité de la Grèce »). C'est l'une des rares allusions à l'histoire ancienne dans son exposé géographique et elle indique clairement l'appartenance de Troie à la Grèce. Il ne consacre qu'un très court développement à l'Europe, car, prétexte-t-il, elle est très connue (« nous en oons parler souvent » (partie II, ch. 3, p. 129), « nous en entendons souvent parler »). L'espace grec n'a ainsi droit qu'à une évocation minimale, sans même l'introduction du terme « Grece » :

Li premiers lieux d'Europe, si est Romanie, et une partie de Constantinoble ; Rethe, Corinte et Macedoine, Thesale, Boeme et Saxoine ; et Espire, une moult saine terre. En cele terre sourt une fontaine ou l'en ne peut estaindre tisons ardanz ne les charbons vis. En Archadie a une pierre que l'en ne peut en nulle maniere du monde estaindre, puis que est esprise, tant qu'ele est trestoute en cendre. (*ibidem*, p. 129)

[Le premier espace de l'Europe, c'est la « Romanie », avec une partie de Constantinople ; c'est ensuite la Rhétie, la Carinthie¹², et la Macédoine, la Thessalie, la Bohême et la Saxe ; puis l'Épire, une très bonne terre : une fontaine y sourd, dans laquelle on ne peut éteindre les tisons brûlants et les charbons en feu. En Arcadie il y a aussi une pierre qu'il est impossible d'éteindre à partir du moment où elle est enflammée, jusqu'à ce qu'elle soit réduite en cendres.]

Nous notons ainsi une courte énumération d'espaces que nous reconnaissons comme grecs, dans laquelle sont intercalées des terres non grecques, la Rhétie, la Carinthie, la Bohême et la Saxe. Le terme « Grèce » est absent, de même que l'adjectif « grec ». Le terme « Romanie » y désigne l'empire de Constantinople, héritier de l'empire romain d'Orient, et les Grecs de

⁹ V. 866-872, « la terre de Mésie, et, la touchant, la Pannonie et la Thrace [...], la vraie Grèce et la Dalmacie, la Molossie et puis la Chaonie. Ce sont ensuite l'Hellade et l'Achaïe ».

¹⁰ *L'Image du monde de maître Gossuin, rédaction en prose*, éd. O. H. Prior, Lausanne et Paris, 1913. Je citerai le texte à partir de cette édition de la version en prose. Pour le texte en vers de Gossuin, voir la thèse de C. Connochie-Bourgne, « *L'Image du monde*, une encyclopédie du XIII^e siècle : édition critique et commentaire de la première version », thèse inédite de l'Université de Paris IV, 1999.

¹¹ Voir aussi la traduction anglaise de William Caxton, *Mirroure of the World*, éd. O. H. Prior, Londres, New York et Toronto, 1913.

¹² Ainsi identifiées par O. Prior, éd. cit., p. 41.

Constantinople s'identifient eux-mêmes à des Romains¹³. Viennent ensuite les autres lieux de l'Europe, ceux de l'Europe du Nord, de la Germanie puis des îles britanniques et de la France. L'Italie et la péninsule Ibérique sont ici absentes. Dans le chapitre suivant (ch. 4G, p. 129-130), consacré à l'Afrique, nous avons la surprise de voir que l'auteur situe à l'intérieur de ce continent la « Grece », la Lombardie, la Toscane, « Alixandrie », la Gascogne et l'Espagne. L'Europe perd ainsi une partie de son extension au profit de l'Afrique et les espaces grecs apparaissent répartis sur les trois continents, le terme de « Grece » étant employé pour l'Asie mineure et pour l'Afrique. Diverses îles grecques sont ensuite évoquées au chapitre 5E (p. 130-133).

Cet éclatement des terres grecques sur trois continents n'est pas aisé à expliquer. La présence de la Grèce en Afrique semble singulière, mais O. Prior, dans l'introduction à son édition, mentionne des auteurs antiques et médiévaux, auteurs de textes latins, qui font de l'Afrique une province de l'Europe, et il estime que Gossuin de Metz a ainsi situé en Afrique toutes les entités européennes du littoral de la Méditerranée¹⁴. Par ailleurs, plus tard, au XIV^e siècle, Barthélemy l'Anglais et son traducteur Jean Corbechon établissent une équivalence entre « Auffrique la petite et Grece » ou les réunissent dans une même province :

Auffrique la petite¹⁵ et Grece, c'est tout une province anciennement dont estoit la cité d'Athenes qui fut jadis nourrice de philosophes et mere des .VII. ars et en Grece riens n'estoit si noble comme Athenes estoit tant comme l'estude y dura si comme dit Plinius et Ysodore ou XV^e livre. (Paris, BnF, fr. 216, fol. 203 v)

[L'Afrique mineure et la Grèce, c'est une province ancienne dans laquelle se situait la cité d'Athènes qui fut jadis la nourrice de philosophes et la mère des sept arts libéraux, et en Grèce aucun lieu n'était aussi noble qu'Athènes aussi longtemps qu'elle accueillit des études, comme le dit Pline et Isidore dans le livre XV.]

Quoi qu'il en soit, Gossuin de Metz et l'adaptateur en prose de son *Image du monde* restent bien plus brefs sur les espaces grecs que Pline et Isidore de Séville, et ils ne construisent pas une image spatiale claire de la Grèce. On peut s'étonner de la rapidité de cette présentation géographique, car plus haut dans son ouvrage, Gossuin de Metz accorde une place importante à la Grèce : il affirme en effet avec insistance que la Grèce et Athènes sont l'origine de la « clergie », de la science et des arts libéraux, et il est même l'un des premiers auteurs en langue française à présenter la *translatio studii* d'Athènes à Paris, après une étape romaine (partie I, ch. 6, p. 77-78).

Le Trésor de Brunetto Latini

¹³ Voir T. A. Kaplanis, « Antique names and self-identification. *Hellenes, Graikoi, and Romaioi* from late Byzantium to the Greek Nation-State », dans *Re-imagining the Past : Antiquity and Modern Greek Culture*, éd. D. Tziouvas, Oxford, 2014, DOI:10.1093/acprof:oso/9780199672752.003.0005. et R. L. Woolf, « Romania : The Latin Empire of Constantinople », *Speculum*, 23 (1948), p. 1-34.

¹⁴ *Ibid.*, p. 41-42. Voir aussi l'explication proposée par J. G. Jostkleigrewe, qui a analysé une historicisation de la géographie grecque par Gossuin de Metz dans son article « L'espace entre tradition et innovation. La géographie symbolique du monde et son adaptation par Gossuin de Metz », dans *Construction de l'espace au Moyen Âge : pratiques et représentations*, éd. T. Lienhard, Paris, 2007, p. 369-378, p. 375-377.

¹⁵ « Auffrique la petite » évoquerait-elle aussi l'Afrique mineure des auteurs antiques, c'est-à-dire l'Afrique du Nord ? Sur l'Afrique mineure, voir J. Desanges, « Regards de géographies anciens sur l'Afrique mineure », *Publications de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 7 (1997), p. 39-60 et « Aspects de l'hellénisme dans l'Afrique du Nord antique », *Publications de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 18 (2007), p. 167-184.

Un autre texte didactique du XIII^e siècle, plus long, savant et ambitieux, le *Trésor* que Brunetto Latini écrit pendant son séjour en France, exploite de nombreuses sources. Brunetto Latini intègre à son encyclopédie une « mappemonde », où il présente successivement l'Asie (avec une rapide mention de Troie sans rappel de la guerre), l'Europe et l'Afrique¹⁶. Dans sa définition de Europe, il se réfère déjà à la Grèce et à Constantinople, lorsqu'il indique les limites orientales de l'Europe : « Europe est une partie de la terre ki est devisee de celui d'Aise la u est li destrois dou Bras St. George et es parties de Constantinoble et de Grece¹⁷. » Or, une telle mention de la Grèce et de Constantinople à propos des limites de l'Europe est absente des sources fondatrices latines que sont les textes de Pline et d'Isidore de Séville. Ces deux derniers indiquent que l'Europe s'étend du fleuve Tanaïs jusqu'à l'Espagne et au détroit de Gadès¹⁸. Orose précise la limite orientale en ajoutant au Tanaïs, le Palus Méotide, le Pont-Euxin et les deux cités de Théodosie et de Constantinople¹⁹. Mais le toponyme « Graecia » n'apparaît pas. Pour Brunetto Latini en revanche, la référence à la Grèce et à Constantinople est devenue indispensable pour délimiter les contours orientaux de l'Europe.

L'auteur italien commence ensuite sa description de l'Europe par l'Italie, qui « fu jadis apelee Grece la grant, quant les Grezois la tenoient » (livre I, ch. 123, 3, p. 202, « fut jadis appelée la Grande Grèce, quand les Grecs la possédaient »). Après ce rappel du passé grec de l'Italie, de son appartenance à l'espace grec durant cette domination, il renouvelle pour une part l'évocation géographique de l'Europe occidentale en l'éloignant de la perception romaine antique jusqu'alors dominante, car il l'organise selon le découpage des évêchés et archevêchés (*ibidem*, 5-13, p. 204-206 ; 19-25, p. 208-212). Mais pour les Balkans et la Grèce il reste plus fidèle à Pline et à Isidore (*ibidem*, 14-17, p. 206-208). Ce qui correspond au troisième golfe d'Europe selon Pline (*Histoire naturelle*, IV, 1-50) n'est néanmoins plus présenté selon ces termes, mais désormais explicitement désigné comme « terre de Grece » : « Outre Secile est, dedenz Europe, la terre de Grece, qui comence as monz Seraumes et define sus Elesponis²⁰. » C'est le substantif « terre » qui est employé et il l'est au singulier. La « terre de Grece » est décrite comme un pays, une entité spatiale connue au même titre que l'Italie, l'Allemagne et la France. Une double présentation et une double énumération de ses composantes suivent.

Après la mention des limites de la Grèce, Brunetto Latini énumère ses composantes (ch. 123, 14-15, p. 206-207) : la Thessalie, la Macédoine (dans laquelle il situe le mont Olympe et la cité d'« Athenes », confusion avec une ville macédonienne d'« Arenes », que l'on trouve dans de nombreux récits médiévaux et qui aurait été fondée par Héléno²¹) ; Thrace, « ou les Barbarins sont » (« où vivent les Barbares »), « Romanie » et Constantinople, la Crète, « l'isle Cyclade », les îles Eubée, Minoa, Naxos, Mélos, Karpathos, Lemnos. Il semble ici s'inspirer de Solin²², tout en ajoutant un renvoi à son catalogue des rois grecs, celui qu'il a déroulé plus haut dans sa brève histoire universelle (livre I, ch. 28, 29, 31, p. 56-60), et aussi un rappel de l'invention des cothurnes grecs dans une île des Cyclades qu'il appelle « Ortigia » (confusion

¹⁶ Brunetto Latini, *Le Trésor*, éd. et trad. italienne P. G. Beltrami, P. Squillacioti, P. Torri et S. Vatteroni, Turin, 2007, livre I, ch. 121-124, p. 186-218.

¹⁷ *Ibidem*, livre I, ch. 123, p. 202, « Europe est une partie de la terre qui est séparée de l'Asie là où est le détroit du Bras de Saint Georges et dans les parties de Constantinople et de la Grèce ».

¹⁸ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, livre III, éd. et trad. H. Zehnacker, Paris, 1998, 1, 5, p. 4 ; Isidore de Séville, *Étymologies*, livre XIV, *De terra*, éd. et trad. O. Spevak, Isidore de Séville, Paris, 2011, 4, 2, p. 51.

¹⁹ Orose, *Histoires (contre les païens)*, éd. et trad. M.-P. Arnaud-Lindet, Paris, 1990-1991, I, 2, 4-7, t. 1, p. 13.

²⁰ Ch. 123, 14, p. 206, « Au-delà de la Sicile se trouve, à l'intérieur de l'Europe, la terre de Grece, qui commence aux monts Céarauniens et se termine à l'Hellespont. »

²¹ Voir mon édition du livre V de la *Bouquechardière : La Bouquechardière de Jean de Courcy, Philippe II et Alexandre le Grand, édition critique et commentaire du livre V*, édition critique et commentaire C. Gaullier-Bougassas, Turnhout, 2021, p. 336-337.

²² Solin, *Collectanea rerum memorabilium*, éd. T. Mommsen, Berlin, 1895, 7, p. 55-61.

probable avec l'île Ortygie à Syracuse). Puis il reprend la définition de la Grèce en huit parties selon Isidore de Séville, mais ces composantes, il les appelle pays et non plus provinces : Dalmatie, Épire, Hellade, Thessalie, Macédoine, Achaïe, Crète et Cyclades, en ajoutant la mention de cinq « diversitez de langues » (ch. 123, 16, p. 208).

La Grèce de Brunetto Latini correspond ainsi à la Grèce centrale, au Péloponnèse et aux îles, avec aussi la Thrace, la « Romanie » et Constantinople, mais sans extension en Asie mineure. Lorsqu'il évoque l'Asie mineure et inscrit les noms d'Éphèse et de Troie (ch. 123, 17, p. 208), il ne mentionne aucune colonie grecque ni ne rappelle la guerre de Troie, comme si l'Asie mineure n'appartenait pas au monde grec.

Les traducteurs d'encyclopédies latines, Jean de Vignay et Jean Corbechon (XIV^e siècle)

Plus longue est la description que Jean de Vignay consacre à la Grèce dans son *Miroir historial*, traduction fidèle du *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, l'une des trois parties du *Speculum majus*. Vincent de Beauvais, dans son encyclopédie du savoir à l'usage des dominicains, compose deux longues descriptions du monde qui se répètent en grande partie. La première est insérée dans le *Speculum naturale* (XXXII, ch. 1-20 ; ch. 10 « De Grecia et eius provinciis »), la seconde dans le *Speculum historiale*²³ (II, ch. 63-95 ; ch. 72 « De Grecia et eius provinciis »). Sa première source d'inspiration est Isidore de Séville. Sur les espaces grecs il reprend ainsi précisément la description des *Etymologiae*²⁴, et Jean de Vignay le traduit scrupuleusement dans le livre II de son *Miroir historial*²⁵ (ch. 70 sur l'Asie mineure, p. 297, ch. 71 « De Europe et ses regions », avec la mention de la Thrace et de Constantinople, p. 298-300, ch. 72 « De Grece et ses régions », et ch. 73, p. 300-302, ch. 74 « Des autres provinces de Europe », avec une mention sur l'Italie occupée par les Grecs jadis et appelée Grande Grèce (p. 302). Il garde ainsi la terminologie spatiale d'Isidore, en la traduisant en français : le terme « region » pour désigner les différentes parties de l'Europe, dont la Grèce, et le terme « province » pour désigner les différentes parties de la Grèce. Mais dans la rubrique, « De Grece et de ses regions » (ch. 72), le copiste substitue à « province » le terme « region », d'un emploi plus fréquent à son époque. Son œuvre contribue ainsi largement à la diffusion de la vision qu'Isidore de Séville donne de la Grèce comme entité régionale aux contours bien définis. Il conserve le nom des anciennes provinces romaines, mais non leur signification politique. Sa description n'est d'ailleurs en rien associée à une présentation de l'empire romain. Placée tout au début de l'histoire universelle, alors qu'il évoque le temps des origines, elle présente la géographie comme détachée de toute intervention humaine. Ainsi peut-on comprendre qu'il ne cherche pas non plus à actualiser la géographie grecque et son onomastique en introduisant des toponymes et des réalités de son

²³ Une transcription du texte du *Speculum historiale* et du *Speculum doctrinale*, respectivement d'après le manuscrit de Douai, Bibliothèque municipale 797 et d'après l'imprimé de Douai, *Bibliotheca Mundi seu Speculi Maioris Vincentii Burgundi ex ordine Praedicatorum*, 1624 est en ligne sur le site internet de l'Atelier Vincent de Beauvais (<http://atilf.atilf.fr/bichard/>; consulté le 21 juin 2022). Voir aussi la base de données *SourcEncyMe*, *Sources des Encyclopédies Médiévales*, <http://sourcencyme.irht.cnrs.fr/>; consulté le 21 juin 2022.

²⁴ Voir mes analyses dans « Les savoirs hérités sur les espaces grecs : les autorités antiques connues dans l'Europe occidentale médiévale », *supra*, p. XX. Dans le livre XIV de ses *Étymologies*, Isidore évoque la Thrace (4, 6), puis la Grèce (4, 7-15) et ses provinces : Dalmatie, Épire, Hellade (Béotie, Péloponnèse), Thessalie, Macédoine, Achaïe, Arcadie, Crète et Cyclades. Il développe plus loin l'évocation des îles grecques (6, 14-44) : Chypre (14), Crète, Abydos, Cos (15-18), Cyclades (19-31, en fait les îles de la mer Égée : Délos, Rhodes, Ténédos, Carpathos, Cythèse, Icarie, Naxos, Mélos, Paros, Chios et Samos). Ses chapitres sur les caps et les montagnes présentent le cap Sigée dans l'Hellespont, le cap Malée en Grèce (7, 2-3), puis les monts Olympe, Athos, Parnasse et les monts Cérauniens (8, 9-12).

²⁵ Jean de Vignay, *Le miroir historial, volume I, tome I (livres I-IV)*, éd. M. Cavagna, Paris et Abbeville, 2017.

époque. On constate également qu'il reprend à Isidore le rejet de la Thrace et de Constantinople hors de l'espace grec.

Jean de Vignay traduit par ailleurs une autre œuvre latine qui propose une image géographique différente de l'espace grec. Ce sont les *Otia imperialia* de Gervais de Tilbury, un traité à l'usage de l'empereur Otto IV que le clerc anglais écrit en 1215 et qui réunit des connaissances diverses sur le monde²⁶. La traduction de Jean de Vignay, les *Oisivetez des emperieres*, date du début du XIV^e siècle. L'œuvre contient une description du monde, qui commence par l'Asie et poursuit avec l'Europe, et qui, à la différence du *Miroir historial*, manifeste très souvent une actualisation aux réalités de l'époque de l'écriture (seconde partie, éd. cit., t. 2, ch. 25-52, p. 115-193), même si cette actualisation géo-politique est plus affirmée pour l'Europe occidentale que pour le reste du monde. Néanmoins pour les espaces grecs aussi on trouve des données nouvelles qui réfèrent à l'époque d'écriture. Le chapitre sur l'Asie mineure (ch. 25, p. 118-121) précise bien son extension, puis indique :

[...] et passee la mer qui est dite le Bras Saint George, la prend la premiere Grece et est estendue jusques a Philadelphie, qui est le bout de Turquie, et la terre du soudenc d'Yconie. (ch. 25, p. 119)

[[...] et au-delà de la mer qu'on appelle le Bras Saint George, commence la « première Grèce » qui s'étend jusqu'à Philadelphie, qui est une extrémité de la Turquie, et la terre du sultan d'Iconie.]

La « première Grèce », selon les notes de l'éditeur, désigne « la province impériale de Nicée sous les Hohenstaufen » et le sultan d'Iconie (province turque en Asie mineure au XII^e siècle) Kilic Arslan II qui vainquit Manuel Comnène en 1176²⁷. Le texte enchaîne avec quelques informations sur la Turquie, sur les différentes régions de l'Asie mineure et introduit des rappels de son histoire antique, sur l'origine de la Phrygie, de la Dardanie, et sur Troie, en précisant qu'elle fut construite par le roi « Troylus », erreur probable pour Tros. Il rappelle ensuite l'origine troyenne des royaumes des Bretons et des Francs, avec une formule qui présente Troie comme « l'empire de Rome », terme qui désigne habituellement l'empire de Constantinople (*ibidem*, p. 119-120). On remarque ainsi une confusion entre Troie et Constantinople. Si une telle confusion se retrouve dans d'autres textes médiévaux, ici elle prend une forme particulière, puisqu'elle semble équivaloir à une confusion entre Troyens et Grecs. L'origine troyenne des Bretons et des Francs serait aussi une origine grecque, puisqu'ils seraient les héritiers de « l'empire de Rome », après la destruction de Troie : « Et le royaume de la Greigneur Bretagne fu de l'empire de Ronme, et le royaume des Frans aussi²⁸. » Bien que rapide, cette mention donne une image particulière de l'origine gréco-troyenne.

Aussitôt après, sa description de l'Europe ne suit pas l'ordre exact des textes latins antérieurs et ne s'organise pas autour d'un découpage romain. Il consacre ainsi d'assez longs développements au Nord. Son évocation de l'espace grec, à l'intérieur d'un chapitre intitulé « De la terre de Pannonie » (ch. 27, p. 126-131) apparaît moins structurée et moins claire que dans le *Miroir historial*, mais contient de plus nombreuses informations, notamment sur des héros fondateurs et aussi des philosophes. Après avoir introduit la Thrace, la Macédoine mais aussi l'Achaïe, l'île de Céphalonie et Kassiope, la mer de Corinthe, les cités de Corinthe et

²⁶ Voir l'édition de D.-P. Gerner, « La traduction des *Otia imperialia* de Gervais de Tilbury par Jean de Vignay dans le Ms. Rothschild de la B.N. de Paris : édition et étude », thèse de doctorat, Université de Strasbourg, 1995, 3 t.

²⁷ Éd. cit., t. 4, p. 91 ; voir aussi p. 128 et 174 pour l'identification de « Philadelphie, en Lydie, aujourd'hui Alasehir, province de Manisa, en Turquie » et d'Yconie.

²⁸ *Ibidem*, t. 2, ch. 25, p. 120 : « Et le royaume de la Grande-Bretagne descendit de l'empire de Rome, de même que le royaume des Francs. »

d'Athènes, il en vient à la « Grece » et énumère ses composantes, l'Illyrie, l'Épire, la Chaonie, la Molossie, l'Hellade, l'Attique, la Béotie, l'Aonie, la Thessalie, le Péloponnèse, la Macédoine, l'Achaïe, l'Arcadie. Il développe notamment une dizaine de lignes sur l'Académie et ses philosophes (*ibidem*, p. 128). Avec l'évocation de héros fondateurs de villes et de régions, c'est donc la Grèce ancienne d'avant la conquête romaine qui est célébrée.

Quelques décennies plus tard, en 1372, Jean Corbechon traduit pour le roi français Charles V une deuxième grande encyclopédie latine savante du XIII^e siècle, le *De proprietatibus rerum* du franciscain Barthélemy l'Anglais. Là encore par le biais d'un texte médiéval latin, c'est le savoir de l'Antiquité qui est mis en langue française dans la description de la Grèce et des espaces grecs. En l'absence d'éditions critiques d'ensemble tant de la traduction française de Jean Corbechon, le *Livre des propriétés des choses*, que du traité latin de Barthélemy l'Anglais, mes remarques se fondent ici sur l'examen du manuscrit de Paris, BnF, fr. 216, pour la traduction de Jean Corbechon, et d'une édition imprimée du texte latin à la fin du XV^e siècle²⁹. Jean Corbechon semble adapter précisément le texte de Barthélemy l'Anglais, dont la description du monde au livre XV se signale par sa structure originale : elle prend la forme d'une liste alphabétique (ou presque) de lieux situés dans les trois continents connus, avec pour chacun d'entre eux une notice. L'ordre alphabétique avait déjà été adopté dans des compilations antérieures qui se présentaient comme des dictionnaires pour faciliter la lecture d'autres textes : leur finalité était de permettre d'identifier les toponymes présents dans des œuvres classiques, celle de Virgile et des poètes antiques, ou dans les livres bibliques³⁰. Jean de Corbechon ne donne ainsi aucune vue d'ensemble et n'apporte que très rarement des explications sur la disposition des lieux les uns par rapport aux autres. On sait par ailleurs qu'une première traduction du livre XV du *De proprietatibus rerum* a été réalisée à la fin du XIII^e siècle et a circulé de manière autonome³¹.

Si certaines notices de ce dictionnaire toponymique (fol. 202 r-228 v) se réfèrent à des lieux de son époque (Jean Corbechon mentionne par exemple la ville de Rouen dans la notice sur la Normandie, celle de la Rochelle dans celle sur le Poitou), il mêle avant tout sites de la géographie antique et sites de l'histoire de la chrétienté, particulièrement en Orient. Pour la Grèce ancienne, ce que transmet Barthélemy l'Anglais à Jean Corbechon et au traducteur anonyme antérieur est une présentation plus longue que celle d'Isidore de Séville dans le livre XIV des *Etymologiae*, bien qu'elle soit éclatée en notices séparées selon l'ordre alphabétique : l'amplification vient de la compilation de plusieurs textes, pas seulement le livre XIV des *Etymologiae*, mais aussi les livres XV et IX notamment, ainsi que les œuvres de Pline et Solin. Dans certaines notices, l'auteur réunit une somme des connaissances connues, par exemple sur la Crète ou sur l'Hellade (fol. 209 r et 211 r), et cite plusieurs noms d'autorité.

Le dictionnaire contient ainsi toute une liste de provinces, d'îles et plus rarement de villes grecques, que j'énumère ici avec les graphies du manuscrit : Achaïe, Arcadie, Boecie, Chypre, Crète, Cyclades, Chos, Delos, Ellade, Ellespont, Frigie (présentée comme terre grecque), Macedone (confusion avec Lacedemone), Melos, Romenie, Rohos, Samos, Spartie, Tracie, Thessalie, Troie. On remarque ainsi deux notices pour la région de Sparte, absente du livre XIV d'Isidore, l'une intitulée « Spartie » (fol. 223 v-224 r) et l'autre « Macedone » (fol. 217 v) (pour Lacedemone), et surtout la grécité affirmée de la Phrygie et de Troie :

²⁹ Le manuscrit de Paris, BnF, fr. 216 est numérisé sur le site Gallica de la BnF ; *De proprietatibus rerum*, Bâle, ca. 1480, en ligne Munich, Bayerische Staatsbibliothek, urn:nbn:de:bvb:12-bsb00079533-9 ; dernière consultation le 23 août 2022.

³⁰ Dans son article, « Geography and memory in Isidore's Etymologies » (dans *Mapping Medieval Geographies. Geographical Encounters in the Latin West and Beyond, 300-1600*, éd. K. D. Lilley, Cambridge, 2014, p. 52-53, 58), A. Merrills mentionne les textes du IV^e et V^e siècles de Vibius Sequester, *De fluminibus*, et de Jérôme *De situ et nominibus locorum hebraicorum*.

³¹ *Le livre des régions*, éd. B. A. Pitts, Londres, 2006.

Frigie est une province d'Assie la petite qui est ainsi appelée pour Frigie, la fille Europe [...]. Il y a Frigie la grant [...] et sy a Frigie la petite qui est appelée Frigie la Dardanique pour Dardanie qui vint de Grece en Tracie avecques son filz et conquist Frigie la Dardanique. (BnF, fr. 216, fol. 212 r)

[La Phrygie est une province d'Asie mineure qui est ainsi appelée du nom de Phrygie, la fille d'Europe. [...]. Il y a Phrygie la Grande [...] et il y a Phrygie la Petite qui est appelée Phrygie la Dardanique du nom de Dardanos qui vint de Grèce en Thrace avec son fils et conquist Phrygie la Dardanique.]

La province de Troie la grant est en Frigie et fut premier appelée Dardane pour un roy qui avoit nom Dardane lequel se parti de Grece et vint en Frigie et y regna le premier. Et puis y regna son filz Eritore après lui et puis y regna son nepveu qui estoit appellés Tros duquel fut nommée la cité de Troies et tout le país si comme dit Ysodore au IX^e livre. Après la destruction de Troies moult de ceulx du país vindrent par mer en diverses nastions et en bouterent hors les gens qui y habitoient et y demourerent par force. De leur ligneie sont issues tres puissantes nascions si comme il appert par les histories de diverses generacions et de diverses regions. (BnF, fr. 216, fol. 226 v)

[La province de Troie la Grande est en Phrygie et fut d'abord appelée Dardane du nom du roi Dardanos qui quitta la Grèce, vint en Phrygie et y régna le premier. Plus régna son fils Erichthonios et ensuite son petit fils Tros, qui donna son nom à la cité de Troie et à tout le pays, comme l'indique Isidore dans son IX^e livre. Après la destruction de Troie de nombreux habitants du pays s'exilèrent par la mer dans diverses contrées dont ils chassèrent les habitants pour s'installer de force. De leur lignée descendent des peuples puissants comme le montrent de nombreuses histoires de peuples et de régions différents.]

Les Troyens sont très clairement présentés comme des Grecs et l'origine troyenne des peuples de l'Europe occidentale est ainsi aussi une origine grecque.

Plusieurs notices contiennent des rappels de l'histoire antique païenne, avec de brefs récits étiologiques comme l'histoire d'Hellé (fol. 211 r), les noms de quelques fondateurs – par exemple l'histoire de Cadmos, de sa recherche d'Europe et de sa fondation de Thèbes (fol. 207 r) –, quelques bribes historiques, notamment sur la guerre des Lacédémoniens contre Messéniens (fol. 216 r), les guerres Médiques (fol. 211 r). Mais le nom de Dédale (fol. 209 r) ou la consécration de Chypre à Vénus (fol. 209 r) sont mentionnés sans explication. Si les sites grecs sont souvent présentés comme des lieux de mémoire pour des personnages et des événements de l'histoire grecque, la mémoire ainsi constituée de la Grèce ancienne, de son histoire, de sa culture est beaucoup moins riche et plus floue que celle que construisent Plinie et Isidore. Un regard critique sur la religion païenne apparaît en outre dans l'évocation du colosse de Rhodes et sa condamnation comme « ydole d'airain » (fol. 222 v). Le texte se réfère à Isidore, mais ce dernier introduisait le colosse dans aucun élément de condamnation (*Etymologiae*, XIV, 6, 22). Le dictionnaire toponymique de Barthélemy l'Anglais traduit par Jean Corbechon accorde ainsi une place importante aux espaces grecs, mais on ne peut parler d'une véritable célébration de la grandeur grecque, sinon pour la philosophie comme nous allons le voir.

Qu'en est-il par ailleurs d'une présentation d'une entité grecque dans son ensemble ? Le manuscrit de Paris, BnF, fr. 216 en offrent trois, l'une sur « Auffrique la petite et Grece » (fol. 203 v), la seconde sur la « Grece » (fol. 213 r et v) et la troisième sur la « Rommenie » (fol. 222 v). Elles offrent trois visions de la Grece, de son histoire et de ses liens avec l'Europe occidentale. La première, sur l'« Auffrique la petite et Grece », est *a priori* la plus surprenante puisqu'elle mentionne sans précision que les deux toponymes « Auffrique la petite » et « Grece » ont désigné et formé la même province dont la cité phare était Athènes. Après une célébration d'Athènes comme « nourrice de philosophes et mere des .VII. ars » et un renvoi à

Pline et à Isidore, elle décline les noms de trois philosophes, Platon, Démosthène et « saint Denis ». Ce dernier est loué comme disciple de saint Paul et premier évêque de Paris. Le texte se fait ici l'écho de données et d'une image de la *translatio studii* d'Athènes à Paris bien diffusées en latin³² : le transfert du savoir passe par Denys l'Aréopagite, un philosophe athénien que saint Paul convertit selon les *Actes des Apôtres* (17, 22, 23) et auquel des traités mystiques furent attribués, avant son identification au premier évêque de Paris. Cette notice n'a pas vraiment de contenu géographique, sinon la mention de la ville d'Athènes : elle n'énumère pas les différentes provinces ni n'indique les limites spatiales de la Grèce, mais elle présente et célèbre la Grèce comme une entité culturelle pour montrer comment, à la suite de et grâce à la christianisation, sa « clergie » s'est déplacée en France, à Paris. Avec le rappel de la prédication de Paul à Athènes, l'histoire chrétienne se conjoint à l'histoire antique de la Grèce païenne et à l'histoire médiévale de la France. C'est ainsi une appropriation de la Grèce ancienne par la mise en avant d'une origine du savoir philosophique et par la christianisation puisque ce savoir aurait été transféré en France par un philosophe grec converti devenu ensuite premier évêque de Paris. Elle est complémentaire des rappels sur la filiation généalogique entre les Gréco-Troyens et les peuples de l'Europe occidentale que j'ai mentionnés plus haut à propos des entrées « Frigie » et « Troie » puisque ces dernières indiquent clairement que les Troyens sont des Grecs. La Grèce est aussi célébrée brièvement comme l'inventrice de certaines techniques, notamment dans l'île de Crète (fol. 209 r), l'île de Chios (fol. 209 v) ou en Thessalie (fol. 216 r).

La seconde notice consacrée à la « Grèce » correspond en partie au texte d'Isidore de Séville dans le livre XIV, avec la mention des sept provinces, et elle contient une célébration de la grandeur et de la puissance politique de la Grèce et du peuple grec :

Grece est une moult large region qui est nommee par pluseurs noms et qui est plaine de richesses de terre et de mer, et qui a la seigneurie de moult de royaumes, et nourrice de chevalerie et mere de philosophie, maistresse de toute bonne science, de qui les gens furent jadis bons combatens et raemplis du don de science et de sapience et de beau parler. Adont le peuple de Grece estoit subget aux lois et estoit piteux et paisibles aux estranges et doulz aux privés et si durs a leurs ennemis qu'ilz ne les povoient deporter, si comme dit Varro ou livre des louenges des Grioux. (fol. 213 v)

[La Grèce est une très grande contrée qui est appelée de plusieurs noms et qui regorge de richesses terrestres et maritimes, elle assure son pouvoir sur de nombreux royaumes, elle est initiatrice de la chevalerie et mère de la philosophie, maîtresse de toutes les sciences utiles, ses habitants furent dans le passé de vaillants combattants, doués de l'aptitude à la science, à la sagesse et à l'éloquence. Le peuple de Grèce se soumettait alors à des lois, il était calme et pacifique avec les étrangers, doux avec les proches, et si dur avec ses ennemis qu'ils ne pouvaient s'en défaire, comme le dit Varron dans le livre de la célébration des Grecs.]

Dans cette alliance de la chevalerie, de la science et de la sagesse, la Grèce incarne un modèle politique, social et culturel, et avec l'expression « le peuple de Grèce », cette entité politique, sociale et culturelle est aussi présentée ici comme une entité ethnique.

La troisième notice sur la Grèce a trait à la « Rommenie » et à l'histoire plus récente. Elle évoque le changement du nom de la « Grece » en « Romenie, c'est à dire la nouvelle gent de Romme » (fol. 222 v, « Romanie, c'est-à-dire la nouvelle terre des Romains ») au moment du transfert de la capitale de l'empire romain à Constantinople par Constantin. Cet élément d'histoire et de géographie historique est conforté par la référence au temps présent de l'écriture et au nom que « ceulx de Grece », les Grecs de Constantinople, se donnent : « et pour ce jusques au temps present ceulx de Grece ne s'appellent point Grioux, mais il

³² A. de Libera, *La philosophie médiévale*, Paris, 1993, p. 6-7.

s'appellent romaines en leur langage³³. » La référence à l'empire romain hérité par les Grecs et au temps de Constantin peut ici se comprendre comme un lien tissé avec l'histoire de l'Europe occidentale, tout en rappelant leur rivalité pour le titre d'empire.

Si la dispersion des notices sur les espaces grecs dans le dictionnaire donne une impression d'éclatement qui ne facilite pas la visualisation mentale de l'espace grec pour le lecteur, ces trois notices d'ensemble, malgré leur brièveté, récapitulent les principales données et viennent compenser cette impression de dispersion. Elles célèbrent la Grèce comme une entité spatiale qui va au-delà des limites héritées d'Isidore et englobe Constantinople et la Thrace, mais aussi comme une entité politique et culturelle exemplaire, et une terre d'origine pour l'Europe occidentale, selon les multiples voies que j'ai rapportées.

Jean de Mandeville

L'appropriation de la Grèce par l'évocation de son histoire chrétienne se manifeste brièvement chez Barthélemy l'Anglais et Jean Corbechon, à travers l'évocation de Denys l'Aréopagite, de Constantin et de la Romanie, ainsi que de « Tirans », fils de Japhet (fol. 226 r), qui aurait donné son nom à la Thrace. Elle devient dominante dans un autre texte géographique du XIV^e siècle, qui a joui d'une longue et durable diffusion, le *Livre des merveilles du monde* de Jean de Mandeville. Ce véritable best-seller, traduit dans plusieurs langues (en latin et dans plusieurs langues européennes), offre une écriture géographique très différente³⁴. Il apparaît davantage comme un traité géographique que comme un récit de voyage, même si Jean de Mandeville organise son récit autour d'un itinéraire (comme Plin), et, déjà de par son ampleur, il contient des informations très nombreuses et très différentes de celles des images du monde et encyclopédies françaises que je viens d'évoquer. La réalité du voyage de Mandeville a depuis longtemps été mise en doute, particulièrement pour tout ce qui concerne l'Orient lointain. Quant au périple jusqu'à Constantinople puis en Terre sainte, il n'est pas non plus possible d'établir avec certitude s'il l'a effectué ou non. Son récit semble être le fruit de connaissances livresques bien autant voire davantage que d'une expérience personnelle, comme il lui a été souvent reproché. Christine Deluz a montré combien la lecture du texte comme récit de voyage qui a longtemps prévalu a nui à sa compréhension : selon ses analyses, Jean de Mandeville a avant tout conçu son texte comme un traité sur la géographie et les merveilles du monde, il l'a écrit en s'inspirant de récits de voyage latins – notamment Guillaume de Boldensele et son *Liber de quibusdam ultramarinis partibus* – mais aussi de bien d'autres œuvres³⁵.

Jean de Mandeville élabore ainsi une représentation des espaces grecs qui s'écarte de celles des textes didactiques en français antérieurs. Sa Grèce est avant tout une Grèce chrétienne, celle de son époque et celle du passé. C'est la Grèce de l'empire de Constantinople, la Grèce des reliques du Christ et des merveilles chrétiennes, la Grèce des premiers apôtres et de multiples saints. À cette image chrétienne sont incorporées quelques traces d'un passé antique païen refaçonné par la légende.

L'œuvre commence ainsi par des chapitres sur l'empire de Grèce, elle n'en relate pas longuement l'histoire, mais évoque son déclin et la perte de nombreuses possessions

³³ Fol. 222 v, « et c'est la raison pour laquelle ceux de Grèce ne se nomment pas eux-mêmes Grecs mais se nomment Romains dans leur langue. »

³⁴ Jean de Mandeville, *Le Livre des merveilles du monde*, éd. C. Deluz, Paris, 2000, et aussi C. Deluz, *Le livre de Jehan de Mandeville. Une géographie au XIV^e siècle*, Turnhout, 1989, part. p. 95-146.

³⁵ Éd. C. Deluz, *op. cit.*, p. 15-27. Sur l'identification précise des sources, voir toutes les notes de l'édition de C. Deluz ainsi que dans son étude, *Le livre de Jehan de Mandeville, op. cit.*, les tableaux si précis qu'elle a réalisés en suivant l'ensemble du texte, p. 429-491, et pour la Grèce p. 429-433.

territoriales à l'époque de l'auteur : la fameuse statue de Justinien à Constantinople a perdu la pomme que tenait l'empereur. L'empire s'est rétréci et se limite désormais essentiellement à la Grèce, dont les contours exacts ne sont pas donnés :

[L'empereur] soleit estre emperour de Romanie et de Grece, de toute Asie la moindre, de la terre de Surie, de la terre Judee en la quele est la cité de Jerusalem et de la terre de Egipte, de Persie et d'Arabe. Mes il ad tot perdu fors Grece et le país qe il se tient soulement. (ch. 1, p. 97)

[[L'empereur] était empereur de la Romanie et de la Grèce, de toute l'Asie mineure, de la Syrie, de la Judée, dans laquelle se trouve la cité de Jérusalem, et de l'Égypte, de la Perse et de l'Arabie. Mais il a tout perdu sauf la Grèce et le pays où il se maintient, seul.]

Ce « pays où il se maintient » semble différent de la Grèce. Est-ce alors la Thrace ? Quoi qu'il en soit, l'empereur est dit plus haut « emperour de Grece » (p. 97). Pour Jean de Mandeville, l'empire de Constantinople est l'empire de Grèce. La Grèce est assimilée à cette entité politique contemporaine de l'auteur et aussi passée, une entité dont les limites territoriales ont évolué au gré de l'histoire, des victoires et des défaites comme il l'indique dans ce chapitre 1. Elle est l'espace contrôlé par ce pouvoir impérial. Mandeville met donc l'accent sur cette territorialisation de la Grèce par les empereurs de Constantinople, si bien que la Grèce est définie avant tout par son histoire présente et son passé proche, et non pas par son passé antique. Plus loin (ch. 4 et 5), il évoque différentes îles grecques, particulièrement Rhodes et Chypre et leur devenir à son époque, il mentionne la Thrace et la Macédoine, mais il ne fait place ni à la Grèce centrale ni au Péloponnèse. Aux chapitres 1 et 3, il décrit la ville de Constantinople, la cathédrale Sainte-Sophie et le palais, et donne ainsi l'impression que l'empire se réduit à sa capitale.

Le chapitre 2 évoque les précieuses reliques de Constantinople et rappelle celles que le roi de France Louis IX a pu acquérir et transporter en France. Il présente aussi les croyances chrétiennes des Grecs et souligne l'appartenance de la Grèce à la chrétienté, les marques présentes et passées de cette appartenance, en dépit des divergences après le schisme. Ici et jusqu'au chapitre 5, Mandeville révèle les nombreuses traces de son passé chrétien, des traces qui sont les siennes, qui appartiennent à la Grèce mais aussi à toute la chrétienté. C'est donc une appropriation de la Grèce par la mise en avant de son passé et de son présent chrétiens : elle est représentée comme l'un des berceaux de la chrétienté, un lieu de mémoire et de pèlerinage, avec toutes les traces matérielles qui subsistent de son passé chrétien : les reliques christiques (ch. 2), les tombeaux, ceux des apôtres Luc (ch. 3) et Jean (ch. 4), ceux de saints et de saintes, Anne, Jean Chrysostome (ch. 3), puis Sozomène, Hilarion et Barnabé à Chypre (ch. 5).

Mandeville introduit deux autres tombeaux ou dépouilles qui sont ceux de personnages antiques, Hermès Trismégiste et Aristote, révéés comme des saints chrétiens (ch. 3). Les Grecs viennent adorer le tombeau d'Aristote à Stavros, en Chalcidique et y organisent des conseils avec l'espoir de bénéficier de l'inspiration divine (ch. 3, p. 108). Ils révèrent aussi le corps mort trouvé par un empereur dans le palais de Constantinople et identifié à celui d'Hermès, car il portait une inscription en grec, hébreu et latin annonçant la naissance du Christ : la plaque d'or offrant cette inscription est dite conservée dans le trésor de la cathédrale de Sainte-Sophie (ch. 3, p. 110). Hermès est ainsi célébré comme un prophète chrétien et la langue grecque comme l'une des langues sacrées. Le chapitre se termine d'ailleurs par une présentation de l'alphabet grec, avec le nom de toutes les lettres en alphabet latin (p. 112).

Quelques autres rappels du passé antique apparaissent, mais ils sont rares et comme dépossédés de toute valeur mémorielle et/ou de leur lien avec l'Antiquité. L'existence passée de la ville de Troie n'a ainsi droit qu'à une rapide mention, l'auteur indiquant que sa disparition, parce que très lointaine, n'est pas une perte pour Constantinople (ch. 3, p. 108).

Le chapitre 4, qui évoque plusieurs îles et aussi l'Asie mineure, réunit le souvenir de saint Jean – son écriture de l'Apocalypse à Patmos, sa mort et son tombeau à Éphèse – et celui d'Hippocrate qui fut roi dans l'île de Cos et surtout de la fille d'Hippocrate transformée en dragon par la déesse Diane : depuis sa métamorphose cette jeune femme n'apparaît toujours que deux fois par an dans le château et si un homme l'embrasse sur la bouche elle pourra un jour redevenir femme. Jean de Mandeville rapporte l'histoire récente d'un chevalier de Rhodes qui voulut lui donner un baiser mais mourut (ch. 4, p. 115-120). Il recueille une légende qui semble-t-il circulait dans le monde byzantin³⁶. On remarque que rien n'est expliqué sur l'identité d'Hippocrate ni sur celle de Diane, rien n'est rappelé sur les circonstances de la métamorphose de la jeune femme. Pour un lecteur qui ignorerait tout d'Hippocrate et de Diane, aucun élément du texte ne lui permettrait de comprendre leur appartenance à l'histoire antique. Lorsqu'il évoque à la fin du chapitre l'île de Rhodes tenue par les Hospitaliers, Mandeville indique qu'elle était jadis appelée « Collos » et que c'est pour cette raison que Paul écrivait à ses habitants « ad Collosenses » (p. 119) : selon une confusion fréquente dans les textes médiévaux³⁷, les Rhodiens seraient appelés Colossiens en souvenir des épîtres de Paul. On remarque qu'ici le souvenir de la statue du colosse est complètement effacé, toute mémoire de ce passé antique est oubliée.

Il en va de même au chapitre 5 pour le rocher d'Andromède près de l'île de Jaffa fondée, nous dit Mandeville, par Japhet, fils de Noé, avant le déluge (p. 125). Mandeville inscrit bien ici un élément de datation mais il renvoie au temps des origines bibliques, si bien qu'une légende de la Grèce antique, celle d'Andromède, princesse sauvée par Persée alors qu'elle était attachée à un rocher, se trouve projetée à une époque bien antérieure, antédiluvienne. Mandeville cite le nom d'« Andromade », qui devient un géant ou une géante, puisqu'une indécision sur son genre apparaît. Que cette transformation de l'histoire d'Andromède résulte ou non de l'ignorance de Mandeville, le résultat est là aussi l'effacement de la mémoire de l'histoire antique grecque.

L'histoire chrétienne de la Grèce est donc très largement substituée à son histoire antique. Quelques traces du passé antique subsistent, mais l'auteur ne les réfère pas explicitement à la Grèce antique. La mémoire de cette dernière, vidée de sa substance, ne survit plus qu'à travers plusieurs noms de personne dont l'identité n'est pas rapportée.

Du XIII^e au XIV^e siècle, la description des espaces grecs dans les textes didactiques en langue française – images du monde, encyclopédies, traités de géographie – est ainsi marquée par des continuités et aussi des renouvellements. Le poids des œuvres latines, antiques et médiévales, est très lourd. Les auteurs de textes didactiques qui écrivent en français les premières descriptions de la Grèce et des espaces grecs s'abritent derrière ces autorités savantes et se consacrent à la vulgarisation de ce savoir antique auprès de plus larges publics. Leurs évocations de la Grèce, d'abord très rapides, deviennent néanmoins peu à peu plus longues et introduisent quelques éléments d'actualisation de la géographie. Un intérêt pour les espaces grecs voit le jour, dans la continuité des excursus géographiques de Vincent de Beauvais et de Barthélemy l'Anglais. L'écriture française suit ici le développement des représentations de la Grèce dans les textes latins médiévaux, puisque, d'Honorius Augustodunensis ou Hugues de Saint-Victor³⁸ jusqu'à Vincent de Beauvais et Barthélemy l'Anglais, les descriptions s'allongent. On constate l'importance accordée au texte d'Isidore de Séville, avec des compléments empruntés à Pline. Cette intertextualité est très signifiante,

³⁶ C. Huet, « La légende de la fille d'Hippocrate à Cos », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 79 (1918), p. 45-59.

³⁷ Ch. Deluz, éd. cit., p. 120, note 9.

³⁸ P. Gautier Dalché, *La Descriptio Mappae Mundi* de Hugues de Saint-Victor, éd. P. Gautier Dalché, Paris, 1988, ch. 20, « De provinciis et civitatibus Italie et Grece », p. 152.

puisque par l'intermédiaire des textes d'Isidore et de Pline, la Grèce est bien représentée comme une entité spatiale, une unité territoriale qui réunit plusieurs régions et dont l'extension varie selon les textes. Elle s'agrandit avec l'intégration de la Thrace et de Constantinople aux provinces énumérées par Isidore.

Au fil du temps, les connaissances se précisent, et avec elles la conscience de l'existence d'une entité grecque, spatiale, culturelle et aussi politique. Différentes formes de territorialisation de la Grèce apparaissent, que ce soit de la Grèce antique ou de la Grèce moderne, souvent désignée par le terme « Romanie ». Chez Jean Corbechon, la Grèce est bien un territoire organisé par un pouvoir politique – mentionné mais non identifié pour ce qui relève du passé antique, assimilé à l'empire de Constantinople pour le temps de l'écriture –, et il est aussi constitué par une culture avant tout incarnée par la cité d'Athènes. Dans les descriptions des images du monde et des encyclopédies, les cités antiques sont très peu présentes, sinon Athènes célébrée comme « nourrice » de la philosophie et parfois de la chevalerie, et non pour son système politique. Avec la description de Jean de Mandeville, qui s'ordonne autour du récit d'un voyage à Constantinople puis en Terre sainte, la Grèce se déplace à Constantinople, et aussi dans les îles du trajet vers Jérusalem. Son traité géographique réunit alors des connaissances nombreuses et actualisées sur l'empire de Grèce, et relègue dans l'ombre la mémoire antique de la Grèce, ainsi que toute la géographie de la Grèce centrale et du Péloponnèse.

Cristoforo Buondelmonti et ses sources dans sa représentation de la Grèce

Emmanuelle Vagnon

CNRS-LAMOP (UMR 8589- Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne)

Cristoforo Buondelmonti (vers 1380-1430), voyageur florentin dans les îles grecques au début du XV^e siècle, est souvent considéré comme l'un des précurseurs de l'archéologie de la Grèce¹. Son œuvre principale, le *Liber insularum Archipelagi* (*Livre des îles de l'Archipel*), est le premier recueil de descriptions d'îles illustré de petites cartes, à l'origine de l'*isolario* ou insulaire, un genre littéraire et géographique qui fleurit aux XV^e et XVI^e siècles². Né à la fin du XIV^e siècle, il devient prêtre à Florence et étudie le latin et le grec auprès des cercles humanistes de Coluccio Salutati (1331-1406) et de Niccolò Niccoli. Issu d'une grande famille florentine qui avait des liens avec les seigneuries d'outremer issues de la quatrième croisade³, il voyage dans les îles grecques entre 1414 et 1430 environ, à la recherche de manuscrits antiques. Il compose d'abord, en latin, la *Descriptio Cretae* en 1417, puis le *Liber insularum Archipelagi* entre 1420 et 1430⁴. Les circonstances de ses voyages en mer Égée ne sont pas bien connues. Cristoforo Buondelmonti a eu peut-être un certain rôle politique ou diplomatique : il aurait par exemple réalisé un plan de Constantinople pour le duc Vittold de Lituanie, plan dont les manuscrits du *Liber insularum* proposent une reproduction réduite qui a depuis longtemps attiré l'attention des chercheurs⁵. Il était à la fin de sa vie le doyen de l'église de Rhodes⁶.

Jusqu'aux années 2010, les chercheurs ne disposaient que de deux éditions du XIX^e siècle : l'édition en latin de Gabriel de Sinner à partir de quelques manuscrits latins de Paris, sans traduction, et l'édition en grec avec une élégante mais peu littérale traduction en français d'Émile Legrand, à partir du seul manuscrit en grec du sérail d'Istanbul ; par ailleurs, l'appareil critique de cette édition n'a jamais été publié et a été perdu⁷. Ces dernières années, deux autres éditions sont apparues : d'une part par Karl Bayer, en latin avec une traduction et des commentaires en allemand à partir d'un seul manuscrit tardif, interpolé, conservé à

¹ R. Weiss, « Cristoforo Buondelmonti », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, t. 15, Rome, 1972, p. 198-200 ; G. Toliás, « Isolarii, Fifteenth to Seventeenth Centuries », dans *History of Cartography*, t. 3, *Cartography in the European Renaissance*, éd. D. Woodward, Chicago, 2007, ch. 8, p. 263-284.

² Nous renvoyons ici aux nombreux travaux de G. Toliás et de F. Lestringant, en les remerciant pour nos échanges lors du séminaire de l'École Pratique des Hautes Études.

³ Voir les différentes entrées « Buondelmonti », dans le *Dizionario biografico degli Italiani*, t. 15, Rome, 1972.

⁴ Il existe quatre versions successives de ce texte, composées entre 1420 et 1430, et transmises par plus de soixante copies manuscrites en latin, comportant des variantes plus ou moins importantes, et au moins trois traductions, chacune dans un seul manuscrit, en italien, en grec et en français. Voir G. Ragone, « Il *Liber insularum Archipelagi* di Cristoforo dei Buondelmonti : filologia del testo, filologia dell'immagine », dans *Humanisme et culture géographique à l'époque du concile de Constance*, éd. D. Marcotte, Turnhout, 2002, p. 177-217 ; voir aussi mon étude de la tradition manuscrite dans *Cartographies et représentations de l'Orient méditerranéen en Occident*, Turnhout, 2013, p. 275-281.

⁵ Voir notamment C. Barsanti, « Costantinopoli e l'Égée nei primi decenni del XV secolo : la testimonianza di Cristoforo Buondelmonti », *Rivista dell'Istituto Nazionale d'Archeologia e Storia dell'Arte*, 56 (2001), p. 83-253.

⁶ J.-M. Roger, « Christophe Buondelmonti, Doyen de l'église cathédrale de Rhodes (1430) », *Byzantion*, 82 (2012), p. 323-346.

⁷ *Christophori Bondelmontii Florentini Liber insularum Archipelagi*, éd. G. R. L. de Sinner, Leipzig et Berlin, 1824, édition du texte latin fondée sur trois manuscrits de la version dite « courte », la plus courante, datée de 1422 (BnF, Latin 4823, 4824, 4825). É. Legrand, *Description des îles de l'Archipel par Christophe Buondelmonti. Version grecque par un anonyme publiée d'après le manuscrit du Sérail, avec une traduction française et un commentaire*, Paris, 1897, désormais nommé Legrand.

Düsseldorf⁸, et d'autre part l'édition d'Evelyn Edson avec une traduction en anglais, réalisée à partir de la version de la fin du XV^e siècle par Henricus Martellus⁹.

Malgré l'apport notable de ces deux dernières éditions et la parution de plusieurs articles récents, la question des sources du *Liber insularum* n'a pas encore été pleinement étudiée. Sans prétendre à l'exhaustivité, nous voudrions ici proposer quelques remarques sur les références littéraires et historiques utilisées par Cristoforo Buondelmonti, et montrer à quel point son imitation des modèles humanistes florentins de son époque lui permet de créer une description nouvelle et originale des îles grecques de son temps¹⁰.

Le projet de description des îles grecques

Le *Liber insularum* est un projet littéraire de description géographique des îles à partir des sources antiques, mais aussi de description actualisée de l'espace qu'il visite. L'œuvre se présente non pas tant comme un journal de voyage que comme un guide littéraire des îles grecques, comparant le passé décrit dans les sources antiques et la situation présente des îles. Il se peut qu'il y ait des visées politiques à cette mission, dans le cadre des intérêts de sa famille en mer Égée, ou de ses relations avec les Hospitaliers de Rhodes, mais ces aspects sont encore mal connus¹¹. Cristoforo Buondelmonti expose son programme dans la préface du *Liber insularum*, dédié à son protecteur, le cardinal Giordano Orsini, celui d'une description à la fois géographique et historique d'un espace maritime et insulaire :

J'ai entrepris, révérendissime père Cardinal, de t'offrir à partir de mes voyages le livre des îles des Cyclades et d'autres dispersées et figurées en cercle l'une après l'autre, avec les événements qui s'y sont déroulés depuis les temps anciens jusqu'à aujourd'hui¹².

L'auteur veut décrire les îles qu'il a visitées, en rappelant leur histoire, tout en agrémentant son discours « d'anecdotes divertissantes » pour son lecteur, tirées de l'exemple des « pères » et des « hauts faits des héros de l'Antiquité¹³ ». Il ne faut sans doute pas comprendre ici une opposition entre des sources patristiques et des sources païennes¹⁴, mais une référence plus générale aux « Anciens » qui lui serviront de guide dans sa perception culturelle des lieux visités. Buondelmonti décrit ainsi 79 îles égrainées le long d'un périple qui commence sur la côte occidentale de la Grèce, par Corfou et les îles ioniennes, poursuit vers la Crète et Rhodes, circule entre les Cyclades dans la mer Égée, et s'étend jusqu'à l'Hellespont en décrivant

⁸ Cristoforo Buondelmonti, *Liber insularum archipelagi. Transkription des Düsseldorfer Exemplars, Übersetzung und Kommentar*, éd. K. Bayer, Wiesbaden, 2007, désormais nommé Bayer ; Cristoforo Buondelmonti, *Liber insularum archipelagi, Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf Ms. G 13. Faksimile*, éd. I. Siebert et M. Plassmann, Wiesbaden, 2005.

⁹ Cristoforo Buondelmonti, *Description of the Aegean and other Islands*, éd. et trad. E. Edson, New York, 2018 (à partir du manuscrit de la James Ford Bell Library de l'Université du Minnesota).

¹⁰ Sauf mention contraire signalant des divergences de texte ou de traduction, nous citerons ici le texte latin avec la numérotation de l'édition de Bayer et la traduction française de Legrand.

¹¹ G. Tolia, « The Politics of the Isolario. Maritime Cosmography and Overseas Expansion during the Renaissance », *The Historical Review / La Revue Historique*, 9 (2012), p. 27-52. Voir aussi A. Perreault, « Le *Liber Insularum Archipelagi* : cartographier l'insularité comme outil de légitimation territoriale », *Memini*, 25 (2019), mis en ligne le 28 décembre 2019, consulté le 06 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/memini/1392> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/memini.1392>

¹² Praefatio (1-1), Legrand, *op. cit.*, p. 157 : « Constitui, pater reverendissime iordane cardinalis, meis itineribus tibi librum insularum cicladum atque aliarum in circuitu sparsarum destinare figurarum una atque suis temporibus priscis usque in hodiernum gestis. »

¹³ Praefatio (1-5), Legrand, *op. cit.*, p. 158 : « in quo multa antiqua patrum narrata succincte videbis et heroum magnalia antiquorum per totum congesta germinantur. »

¹⁴ Comme le suggère K. Bayer, *op. cit.*, p. 60, n. 5.

également des péninsules comme celles de Constantinople, Gallipoli et le mont Athos. Chacune des îles est décrite dans un paragraphe illustré d'une petite figure cartographique à vol d'oiseau, présentant ses principales caractéristiques de géographie physique (relief, végétation), et humaines (cités, ressources). Mises à part quelques brèves allusions pour situer les îles par rapport aux côtes¹⁵, le livre ne propose pas de description de l'intérieur de la péninsule grecque. À nul moment du reste la Grèce continentale et insulaire n'est présentée comme une unité régionale¹⁶. L'espace privilégié est l'espace morcelé des îles, dont les dominations diverses (byzantine, vénitienne, franque, génoise, ottomane) sont soulignées, et n'ont comme point commun que le passé antique gréco-romain¹⁷.

Comme dans la plupart des récits de voyage de la fin du Moyen Âge, les renseignements géographiques donnés par l'auteur du *Liber insularum* sont de nature très variée. Au sens large, il s'intéresse en premier lieu aux ressources économiques. Comme Marco Polo dans un autre contexte, Buondelmonti a le coup d'œil du marchand sur les productions et richesses de ces terres : il évoque par exemple les ressources agricoles des îles, le mastic de Chio, les mines métalliques à Chalkè (Caristos) ou à Patmos, ainsi que les compétences et habitudes des habitants de ces îles. Il décrit également un espace politique, fortement marqué par l'histoire récente : les habitations humaines et leur état actuel, les églises, la présence ou non des colonies vénitiennes, la progression des Turcs dans cet espace héritier de l'empire byzantin. Il insiste notamment sur les ravages de la guerre, les villages dévastés ou brûlés. Cet aspect politique a particulièrement intéressé les copistes, comme en témoignent les interpolations tardives du texte insistant sur la progression des Turcs dans l'espace égéen¹⁸. Il s'agit également d'un espace historique dans lequel l'auteur retrouve les échos d'un passé grec mythologique, mais aussi l'espace de l'empire romain. Ce passé littéraire s'incarne dans les ruines que Cristoforo Buondelmonti recherche, visite et décrit autant qu'il lui est possible¹⁹. Le lien entre passé et présent est matérialisé par ces vestiges, et par les inscriptions et sites archéologiques qui donnent une épaisseur temporelle à ces lieux d'une manière à la fois visible et sensible²⁰.

Buondelmonti associe ainsi l'autopsie, l'expérience personnelle des renseignements glanés sur le terrain, à une culture littéraire qui donne forme à sa perception de l'espace, sous la forme d'anecdotes ou de citations. Ces deux approches ne sont pas opposées mais complémentaires : le voyage vient confirmer l'histoire par la vérification des lieux, mais en sens inverse, le lieu suscite des souvenirs de lectures parfois sans rapport direct avec ce qu'il voit. Voilà une question qui est sans doute insoluble : quel accès a-t-il eu à ces textes lors de ses voyages ? On connaît quelques-uns des manuscrits qu'il a fait envoyer à Florence²¹. Mais à quel endroit a-t-il rédigé le *Liber insularum* ? D'après sa biographie, c'est à Rhodes qu'il a passé la majeure partie de sa vie et où il a fini ses jours. On peut imaginer qu'il disposait dans cette grande île, gouvernée par l'ordre des Hospitaliers, d'une bibliothèque assez fournie en textes anciens. Néanmoins, la plupart des citations, assez imprécises, peuvent avoir été faites

¹⁵ Par exemple, Sapienza (8) : « Modon et Coron [...] ces deux villes font partie de la Morée, province anciennement appelée le Péloponnèse. »

¹⁶ Quelques manuscrits s'ouvrent par ailleurs sur une carte d'ensemble de la mer Égée, excluant les îles ioniennes décrites au début de l'ouvrage. Par exemple les manuscrits de Paris, BnF, Latin 4823 et Latin 4825, datés du milieu du XV^e siècle.

¹⁷ Sur l'histoire politique de la mer Égée à cette époque, voir G. Saint-Guillain, « Seigneuries insulaires : les Cyclades, au temps de la domination latine (XIII^e-XV^e siècle) », *Médiévales*, 47 (automne 2004), p. 31-46.

¹⁸ Sur les interpolations des manuscrits concernant l'avancée des Turcs, en lien avec l'histoire politique de la région, voir E. Vagnon, *Cartographie et représentations, op. cit.*, p. 293-301.

¹⁹ B. Bessi, « Cristoforo Buondelmonti : Greek Antiquities in Florentine Humanism », *The Historical Review / La Revue historique*, 9 (2012), p. 63-76.

²⁰ Pour une réflexion générale sur « l'invention des ruines » à la fin du Moyen Âge, voir A. Schnapp, *Pour une histoire universelle des ruines. Des origines aux Lumières*, Paris, 2020.

²¹ J. M. Roger, « Christophe Buondelmonti, Doyen », art. cit., p. 327.

de mémoire. Par ailleurs, l'idée d'un guide littéraire de l'espace antique lui vient de sa fréquentation des cercles humanistes florentins. Buondelmonti s'inscrit en cela dans un vaste renouveau de l'intérêt pour la géographie antique, bien étudié par Nathalie Bouloux²². Les humanistes du XIV^e siècle autour de Pétrarque et Boccace, ont cherché à reconstituer l'espace du monde antique et à comprendre la correspondance historique entre les lieux du passé et ceux du présent. Pétrarque dans son *Itinéraire vers Jérusalem* propose un voyage purement littéraire et en imagination, substitut commode qui le dispense des fatigues du voyage réel²³. Boccace, Domenico Bandini et Domenico Silvestri proposent quant à eux dictionnaires et catalogues qui sont autant d'outils pour comprendre la littérature antique et qui ont inspiré Buondelmonti²⁴. Néanmoins, et c'est ce qui fait l'une des originalités de l'œuvre, Buondelmonti ne se contente pas de recopier les notices alphabétiques de Boccace ou de Silvestri. Il les restitue dans l'expérience d'une itinérance, réelle ou fictive, et inscrit la description géographique dans sa véritable dimension spatiale et pas seulement analytique et linguistique. L'analogie entre la quête humaniste et le récit de pèlerinage, proposée par Pétrarque, est ici réellement expérimentée. Le pèlerin part à la recherche de reliques, de traces matérielles qui puissent venir confirmer sa foi à l'endroit même de l'événement sacré. Or le prêtre Cristoforo Buondelmonti ne s'attarde pas sur l'histoire sainte, mis à part quelques *mirabilia*, et la mention de quelques saints : saint Paul à Rhodes et à Lesbos, saint Jean à Patmos, saint Nicolas à Chalki. Il leur associe d'ailleurs comme en passant le mythe païen d'Orphée, conçu comme une préfiguration du christianisme²⁵. Mais l'intérêt pour les vestiges archéologiques qu'il recherche dans les îles grecques s'apparente de près au travail de mémoire chrétienne pour les lieux des récits de pèlerinage en Terre sainte, confrontant l'espace réel aux textes sacrés. Tout en recherchant les ruines et les inscriptions antiques, Buondelmonti veut laisser à son tour sa marque, sa trace, à la destination des générations futures. Ayant fait naufrage sur les îles Fourni, persuadé de sa fin prochaine, il y inscrit son épitaphe : « Ici le moine Christophe est mort de faim²⁶. » Son livre, le *Liber insularum Archipelagi*, est lui-même un mémorial. Il y reproduit sa volonté de laisser une trace de son passage au milieu des vestiges antiques. Les petites cartes sont, elles aussi, un témoignage iconographique des sites qu'il redécouvre, au moment même où ces ruines risquent de disparaître à tout jamais. Buondelmonti invente ainsi à son tour un nouvel outil à la fois intellectuel et sensible, un guide de voyage qui, en quelque sorte, offre les îles grecques, par le texte et les images, à ses lecteurs présents et futurs.

Le livre est aussi présenté comme un parcours de navigation, s'inspirant d'instructions nautiques et sans doute de recueils de cartes marines²⁷. Ces dernières étaient, déjà à cette

²² N. Bouloux, *Culture et savoirs géographiques en Italie au XIV^e siècle*, Turnhout, 2002.

²³ Pétrarque, *Itinerarium ad sepulchrum domini nostri Iesu Christi*, éd. Th. J. Cachey, *Petrarch's Guide to the Holy Land. Facsimile Edition of Cremona, Biblioteca Statale, Deposito Libreria Civica, manuscript BB.1.2.5.*, Notre Dame (Indiana), 2002.

²⁴ Domenico Silvestri, *De insulis et earum proprietatibus*, éd. C. Pecoraro, Palerme, 1955. Voir G. Tolia, « Représentations de l'espace : fin du Moyen Âge-Époque moderne », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques*, 152 (2021), mis en ligne le 14 juin 2021, consulté le 11 mai 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/4939> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.4939>

²⁵ Eubée (80-7). Legrand, *op. cit.*, p. 255 : « Ce fut également à Négrepont que fleurit le plus ancien des poètes, Orphée, lequel affirma qu'il est un Dieu vrai et très grand ; que ce Dieu gouverne l'univers, qu'aucun être avant lui n'avait reçu l'existence, mais que c'est lui qui a créé toutes choses. » Voir F. Jourdan, *Orphée et les chrétiens. La réception du mythe d'Orphée dans la littérature grecque des cinq premiers siècles*, Paris, 2010.

²⁶ Îles Fourni (57-4). Sur l'importance des graffiti humanistes, voir les travaux de C. Guichard, *Graffiti. Inscrire son nom à Rome (XVI^e-XIX^e siècles)*, Paris, 2014.

²⁷ Rhodes (15-26). Buondelmonti rend hommage à ce savoir des marins en signalant que c'est à Rhodes qu'est né le code maritime (« leges navalium »), utilisé en mer Méditerranée depuis l'Antiquité, intégré par la suite au droit byzantin. Voir *Collection de lois maritimes*, éd. J.-M. Pardessus, t. 1, Paris, 1828, p. 209-260.

époque, des œuvres de commande, appréciées par les connaisseurs des milieux maritimes et les bibliophiles, et parfois offertes en cadeaux²⁸. L'aspect maritime et technique du *Liber insularum* a d'ailleurs séduit certains copistes au détriment des allusions littéraires fortement abrégées²⁹. Les cartes marines étaient aussi utilisées dans les cercles humanistes comme outil intellectuel pour repérer certains lieux³⁰. Cependant, ses cartes d'îles à grande échelle, couvertes de minutieux détails topographiques, sont une innovation dans le domaine des productions cartographiques de son époque. Elles diffèrent notamment des mappemondes médiévales qui accumulent des faits historiques sur tout l'espace du monde et représentent des monuments disparus. En effet les cartes d'îles sont des cartes locales, et des cartes du présent. Elles montrent l'état des îles à une époque donnée, celle du voyageur, et ne tentent pas de reconstituer visuellement des monuments détruits dans leur état ancien³¹. Ce sont aussi des cartes qui répondent pleinement à la définition de la chorographie selon Ptolémée, d'une description du monde à taille humaine, au ras du paysage, à la manière d'un peintre. Buondelmonti a été témoin de l'émulation intellectuelle autour de la copie de la *Géographie* vers 1409 à Florence, quelques années avant son départ pour la Grèce³², et il connaissait certainement la production des cartes régionales de Ptolémée, même si la courte allusion du *Liber insularum* au fameux géographe antique ne fait aucune référence à ses conceptions mathématiques³³. Il faut enfin souligner chez Cristoforo Buondelmonti un réel souci esthétique. Il admire les paysages cultivés, la beauté des îles, comme à Rhodes³⁴ : « Qui ne serait surtout frappé d'admiration à la vue du magnifique jardin que les Florentins ont créé à cet endroit ? »

On sait que l'admiration pour la nature bien ordonnée, et notamment les jardins cultivés, n'a pas attendu l'humanisme italien pour se déployer dans les textes médiévaux³⁵. Néanmoins, comme Pétrarque sur le mont Ventoux, et selon un point de vue qui se généralise dans les cartes locales et « vues figurées » dès le XIV^e siècle³⁶, les petites cartes d'îles des manuscrits du *Liber insularum* reposent sur cette construction réelle ou fictive de la vue depuis une hauteur, ou « vue à vol d'oiseau ». L'esthétique des cartes, leur dessin plus ou moins raffiné et leurs couleurs, sont des éléments non négligeables du succès de l'œuvre en son temps. La genèse de ces cartes d'îles à grande échelle est encore mal connue. En l'absence de manuscrit autographe, on ignore si Cristoforo Buondelmonti les a dressées lui-même ou s'il a fait appel aux talents d'un pilote de navire ou d'un artiste. Les très nombreuses

²⁸ I. Houssaye Michienzi et E. Vagnon, « Commissioning and Use of Charts Made in Majorca c. 1400 : New Evidence from a Tuscan Merchant's Archive », *Imago Mundi*, 71/1(2019), p. 22-33.

²⁹ Par exemple dans la version longue en italien, Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana, *Rossiano* 704, fol. 4 ; ou encore dans la version française, Paris, BnF, Français 2794.

³⁰ N. Bouloux, « Carte marine et culture visuelle chez Giovanni Villani et Fazio degli Uberti », dans *Le Moyen Âge dans le texte II. Au-delà de l'écrit*, éd. C. Fletcher et E. Vagnon, Paris, 2021, p. 97-116.

³¹ Le colosse de Rhodes n'est pas figuré sur la carte de Rhodes par exemple, alors qu'il est évoqué dans le texte.

³² Voir P. Gautier Dalché, *La Géographie de Ptolémée en Occident (IV^e-XVI^e siècles)*, Turnhout, 2009, notamment p. 145-158.

³³ Crète (13-9) : « Ptolomeo demonstrante », à propos du tombeau de Jupiter. Néanmoins la mention de ce « tombeau » provient plus vraisemblablement de Solin, *Collectanea rerum memorabilium*, XI, citant les *Littoralia* de Varron (*Polyhistor*, trad. A. Agnant, Paris, éd. C. L. F. Pancoucke, 1847, p. 133) : « Varron, dans son ouvrage sur les Côtes de la mer, dit que même de son temps on allait visiter le tombeau de Jupiter. »

³⁴ Legrand, *op. cit.*, p. 28 et p. 184 ; Rhodes (15-22) : « deinde rodum appropinquamus, ubi tanta est viriditas arborum atque amenitas locorum, quod est mirabile ad videndum et presertim paradysum a florentinis factum. »

³⁵ Voir à ce sujet les remarques de L. Dauphant, *Géographies. Ce qu'ils savaient de la France (1100-1600)*, Ceyzérieu, 2018.

³⁶ D. Hüe, « Espace et paysage chez Pierre Bersuire et quelques Avignonnais », *Cahiers de recherches médiévales*, 6 (1999), en ligne : URL : <http://journals.openedition.org/crm/929> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.929>. Voir aussi P. Fermon, *Le peintre et la carte. Origines et essor de la vue figurée entre Rhône et Alpes (XIV^e-XV^e siècle)*, Turnhout, 2018, ainsi que *Pour une histoire des cartes locales au Moyen Âge et à la Renaissance*, éd. J. Dumasy-Rabineau, C. Serchuk et E. Vagnon, Paris, 2022.

copies du manuscrit montrent en revanche la grande diversité des reproductions de ces cartes initiales. Si les formes des îles sont globalement bien conservées d'un modèle à l'autre, on observe une grande variation dans la qualité de transcription des toponymes et des légendes, ainsi que dans le choix des couleurs et des détails topographiques. Le stemma de ces cartes est encore à faire et nous apprendrait beaucoup, parallèlement au texte, sur la circulation et la réception de ces manuscrits.

L'usage des citations littéraires et les modèles humanistes

Examinons maintenant de plus près l'usage des sources littéraires par Cristoforo Buondelmonti et ce qu'elles nous apprennent de sa culture et de sa conception de l'espace grec³⁷. La comparaison des sources littéraires utilisées par les dictionnaires de Boccace et de Domenico Silvestri à propos des îles de la mer Égée montre de nombreuses correspondances avec le *Liber insularum Archipelagi*, mais aussi de notables différences, qui empêchent de penser à une copie directe de Buondelmonti sur ses modèles florentins. Comme nous allons le voir, le dictionnaire de Silvestri, qui cite lui-même Boccace et Pétrarque, comporte des références précises aux auteurs antiques, et notamment à des géographes comme Pomponius Mela, et de très nombreuses anecdotes que Buondelmonti ignore. Ce dernier ne cite jamais Boccace, Pétrarque ou Silvestri, et semble reprendre de mémoire, et de manière lointaine, certaines des histoires mentionnées dans leurs œuvres. Il faut donc plutôt penser à une culture générale acquise sans doute à Florence avant son départ, et complétée au fil de son parcours par des livres qu'il a pu avoir entre les mains.

Son premier modèle de description géographique est celui de l'histoire naturelle et de l'encyclopédisme. Nulle opposition ici entre le savoir ancien et livresque et les observations présentes puisque, au contraire, ces dernières viennent à l'appui du premier :

À Rhodes quand le temps est à la pluie, le soleil se montre une fois par jour, même s'il pleut beaucoup. Cette observation fruit d'une expérience de huit années, confirme celle de Varron³⁸.

La description de phénomènes naturels comme les tremblements de terre, ainsi que les informations de type médical entrent dans cette large catégorie d'un savoir de la nature lié à des lieux précis, et dont la description géographique n'est qu'une déclinaison. C'est ainsi que Buondelmonti cite Pline l'Ancien à propos des pierres ponces de l'île de Nysaros³⁹. Son intérêt pour les noms de lieux et leur évolution relève également d'un savoir encyclopédique inspiré par Isidore de Séville, pour qui l'étymologie reflète l'origine comme la nature profonde des choses et des lieux⁴⁰. Cela conduit néanmoins à des interprétations hasardeuses. Buondelmonti explique ainsi (fautivement) que les habitants de Rhodes doivent leur nom de « Colossiens » au Colosse de Rhodes et il les confond avec les Colossiens de l'épître de saint

³⁷ J'utilise ici l'index de K. Bayer pour les citations d'œuvres (*op. cit.*, p. 89-90) et les personnages mentionnés sans citation (*ibid.*, p. 80-81).

³⁸ Rhodes (15-30) et Legrand, *op. cit.*, p. 185. Marcus Terentius Varro (116-27 av. J.-C.), dont la description des côtes méditerranéennes n'est connue que par des citations de Pline et de Solin (voir note 33), est mentionné deux fois par Buondelmonti, à Rhodes (15-30) et à Ycareia (53-1) : « Refert Varro, quod in hac Ycareia insula fuit icharus cretensis, ideo icharea dicta creditur. » Ces mentions ne se trouvent cependant ni dans les fragments connus de Varron ni dans son traité d'agronomie, le *De re rustica*.

³⁹ Pline l'Ancien, V, 36, 3 et XXXVI. Pline est explicitement cité sept fois par Buondelmonti, mais il est la source implicite de très nombreuses notices.

⁴⁰ L'évêque Isidore de Séville, auteur des *Etymologiae* au VII^e siècle, est cité une seule fois (Coa, 47-11), mais comme Pline l'Ancien, largement utilisé.

Paul, qui sont des habitants d'une cité d'Asie Mineure⁴¹. De même, il s'interroge sur l'origine du nom de l'île de la Sapience. Pour cette île, le texte grec utilisé par Legrand est différent du texte latin, et contient une précision (ici entre parenthèses, peut-être ajoutée par un copiste) sur la traduction des mots :

Sapienza : on l'appelle ainsi, soit parce que les navigateurs doivent la côtoyer avec prudence, en se gardant des écueils cachés qui l'entourent (le mot latin *sapientia* équivaut aux expressions grecques « sophia » et « Sphonèsis »), soit parce qu'une femme de race hellénique, qui habitait dans cette île, dévoilait par ses incantations l'avenir au passant⁴².

La toponymie éclaire l'histoire du lieu, conserve la trace des temps passés et permet le lien avec le présent, tandis que les changements de noms font au contraire appel à l'érudition du voyageur qui doit reconnaître sous des noms différents une même identité spatiale. Pour l'île de Milo, Buondelmonti présente une dispute fictive entre des auteurs grecs (Aristote, Gorgias, Callimaque, Héraclide) en désaccord sur le nom de l'île (Mélo, Zéphyra, Mimalis, Syriphis...):

J'ai lu maints livres grecs traitant de l'histoire, très révérend Père Giordano, mais je n'ai trouvé nulle part les auteurs s'accordant sur le nom de cette île, bien au contraire⁴³.

De fait la source des anecdotes n'est pas toujours claire pour l'auteur lui-même. Par exemple c'est à Céphalonie (7-14 et 15) que Buondelmonti mentionne le sage présocratique Chilon comme auteur du fameux Γνωθὶ σεαυτόν, « Connais-toi toi-même », inscrit, dit-on, sur le temple d'Apollon à Delphes. Il rapporte cette citation de Chilon d'après un certain Épiphane le Chypriote⁴⁴ ; et dans la même phrase il dit connaître cette citation et son commentaire par Cicéron (*Tusculanes*, 1, 52). Mais on peut aussi supposer que la source la plus accessible de la célèbre formule est encore une fois Pline l'Ancien (*Historia naturalis*, VII, 32).

Un autre exemple des errances de Buondelmonti en matière de citation apparaît à Rhodes :

Le grammairien Apollonius qui a publié un ouvrage *Sur les huit parties du discours* (ouvrage que Priscien a largement mis à contribution pour rédiger sa *Grammaire latine*) se déclare Rhodien⁴⁵.

L'auteur confond ici le poète Apollonius de Rhodes (III^e siècle avant J.-C.), successeur d'Ératosthène à la bibliothèque d'Alexandrie, et le grammairien Apollonius Dyscole (II^e siècle après J.-C.) dont Priscien affirme qu'il s'est inspiré pour sa grammaire, rédigée au VI^e siècle⁴⁶. Conscient de l'incertitude de ses informations, Buondelmonti utilise souvent des expressions générales : « on m'a dit... », « j'ai lu... », « au témoignage des historiens... », « j'ai trouvé

⁴¹ Rhodes (15-29).

⁴² Legrand, *op. cit.*, p. 171 (voir le texte grec p. 15). Sapienza (10-2) : « dicta est sapientia, ut navis transeundo sapienter a scopulis ibi occultis se custodiat, vel quia ibi mulier graeca, cum habitaret, futura incantationibus transeuntibus resoluebat. »

⁴³ Milo (25-1) : « Legimus equidem, mi Iordane pater, multis graecorum annalibus nomen huius insule discordare. » Traduction de Legrand, *ibidem*, p. 193, d'après le texte grec p. 37.

⁴⁴ Épiphane de Salamine, un théologien byzantin du IV^e siècle, ou bien – d'après Bayer, *op. cit.*, p. 61 – Epiphanius Hagiopolites, ou Épiphane de Jérusalem, auteur d'un récit de voyage en Terre sainte du IX^e siècle.

⁴⁵ Legrand, *op. cit.*, p. 185. Bayer, Rhodes (15-27). « Et natus Apollonius qui de octo partibus orationis in graeco late tractans. Ab eo Priscianus extraxit multa et sibi adaptavit » (mot à mot : « Ici est né Apollonios, traitant en grec de manière louable *Des huit parties du discours* ; Priscien a beaucoup extrait de ce traité et l'a adapté à son propos »).

⁴⁶ Priscien, *Grammaire. Livre XVII-Syntaxe I*, texte latin, trad. introduite et annotée par le groupe *Ars Grammatica*, Paris, 2010, p. 62-63 et p. 11-12. Merci à C. Conduché pour cette référence.

dans un livre grec⁴⁷ ». Il mentionne également parmi ses sources des inscriptions, témoignant ici d'une recherche épigraphique pour laquelle Cyriaque d'Ancône est mieux connu⁴⁸. À plusieurs endroits Buondelmonti évoque sa perplexité face à des sources multiples et contradictoires ; par exemple, à Rhodes :

Quelques-uns veulent que le Colosse et toutes les tours aient été renversés par de fréquents tremblements de terre et aient de la sorte occasionné la mort d'une multitude de personnes. Mais les avis étant partagés sur le sujet, je n'ose formuler le mien car j'ai conscience de mon ignorance⁴⁹.

Par ailleurs, et sans surprise, la mythologie gréco-romaine occupe une place importante dans les histoires rapportées par Buondelmonti à propos des îles. L'espace homérique constitue la toile de fond de sa description, et l'*Odyssée* est l'archétype de la propre errance littéraire de Buondelmonti dans les mers grecques. À Chio, l'auteur rend hommage au poète en mentionnant avec prudence le tombeau d'Homère « vatis Homeri », situé également sur la carte⁵⁰ :

On peut y ajouter une autre forteresse avec la campagne d'Homère, où l'on voit le tombeau du poète, monument endommagé par son extrême vétusté ; mais n'ayant sur ce sujet rien de véridique à dire, je laisse à ceux qui viendront après moi le soin de tirer les choses au clair.

Le texte sur Ithaque rappelle que l'île est la patrie d'Ulysse⁵¹. Mais c'est surtout à travers Virgile que la légende homérique est convoquée, avec une douzaine de citations dans tout le *Liber insularum*. Le point de vue impérial romain sur l'espace grec est ainsi privilégié. Ulysse est présenté comme l'ennemi du héros troyen Énée, l'ancêtre des fondateurs de Rome. Le *scopulus Ulyxi* est scrupuleusement signalé sur les cartes du *Liber insularum*, d'après l'*Énéide* (III, 272-273) :

Et fugimus scopulos ytae, laertia regna / Et terram altricem sevi execramus Ulixis.

[Et nous évitons les rochers d'Ithaque, royaume de Laërte, et nous maudissons la terre natale du cruel Ulysse.]

Les citations de Virgile se succèdent pour la côte occidentale de la Grèce, à Corfou, Leucade, Céphalonie, les Strophades, suivant le livre III de l'*Énéide*, mais en sens inverse de la narration virgilienne. Alors que la navigation du héros le ramène du sud vers le nord, Buondelmonti débute sa description à Corfou et descend vers le sud.

Vers le nord commence la très haute Épire, nommée ainsi d'après un roi : dans ses montagnes et près de la mer se situe la Troie d'Hélénus, aujourd'hui Buthrote, comme le dit Virgile :
Nous longeons le rivage de l'Épire, nous entrons dans le port

⁴⁷ Rhodes (15-9) : « Repperi ego in quodam Graeco volumine. »

⁴⁸ En Crète (13-10) : « quo in templo Graecia sculpebatur litteris » et à Constantinople (67-26) : « agulia cum inscriptione ».

⁴⁹ Legrand, *op. cit.*, p. 182. Rhodes (15-8) : « Sed aliqui vero volunt, quod propter crebra terremota colosum atque turres magna hominum cede fonditus periere, quorum opinionones multe atque diverse predicantur, ideo nihil audeo et rem tam antiquam ignorantie mee mihi conscius affirmare. » Silvestri décrit le Colosse parmi les sept merveilles du monde mais ne mentionne pas le tremblement de terre, dans *De insulis, op. cit.*, p. 189-192.

⁵⁰ Chio (60-11). Legrand (p. 231) traduit par « campagne d'Homère » l'expression « rure Homeri dictum ». Plusieurs biographies – fictives et contradictoires – du poète Homère ont circulé dans l'Antiquité, dont celle d'Hérodote. La plupart placent la mort du poète à Ios (Nio). Il s'agit peut-être d'une confusion de Buondelmonti entre les deux îles. G. Lambin, *Le roman d'Homère. Comment naît un poète*, Rennes, 2011, p. 91-135.

⁵¹ Ithaque (6-5 et 6).

Rappelons le contexte : arrivé à Buthrote, Énée y retrouve la malheureuse Andromaque, devenue après la défaite de Troie la captive de Pyrrhos, fils d'Achille. Mais Pyrrhos lui préfère finalement Hermione, et remet la veuve d'Hector à Hélénos, le frère de ce dernier. Hélénos et Andromaque reconstituent ensemble une « nouvelle Troie » en Chaonie, région de l'Épire (aujourd'hui en Albanie). On constate que la version grecque traduite par Legrand prend quelques libertés avec le texte d'origine, puisqu'Andromaque y est évoquée non pas comme l'épouse mais comme la mère d'Hélénos⁵³ (« μετερ του ελενου »). Virgile est ensuite cité par Buondelmonti en Crète (13-27), à Myconos (33-12), et à Délos (34-19), où l'auteur semble même s'identifier au héros troyen : comme ce dernier, le voyageur fatigué ne vient-il pas se recueillir sur les vestiges des temples antiques⁵⁴ ?

Aux côtés de Virgile, Ovide est le deuxième auteur le plus souvent mentionné avec sept citations, par exemple pour rappeler l'abandon d'Ariane à Chio par Thésée, qui lui préfère Phèdre (Chio, 60-6). Pour Corfou encore, Buondelmonti raconte d'après les *Métamorphoses* la légende de la forêt sacrée de Dodone (Corfou, 3-6 et 7). Néanmoins, le détail des colombes, absent d'Ovide, provient d'Hérodote⁵⁵. Par ailleurs, les copistes qui ont reproduit les cartes de l'île de Corfou n'ont pas tous accordé la même importance à cette forêt de Dodone et ont eu quelque peine à la situer : ici soigneusement figurée par des alignements d'arbres sur le littoral du continent⁵⁶, là elle sera seulement signalée par une légende⁵⁷.

Après les références mythologiques, ce sont les épisodes historiques qui sont le plus fréquemment cités par Cristoforo Buondelmonti, qui rappelle souvent l'appartenance de la Grèce à la sphère culturelle de l'empire romain. Le dernier livre de l'*Énéide* décrit un bouclier sur lequel est représenté le triomphe d'Octave à Actium : ainsi Virgile achève-t-il son œuvre sur le lien entre l'épopée d'Énée et le destin d'Auguste. Buondelmonti reprend cette idée en unissant en un même lieu les deux événements fondateurs de la Grèce romanisée (Leucade, 5-8 et 9). Outre Virgile, Tite-Live permet de mettre en avant la conquête romaine de l'espace grec. Le général Titus Quinctus Flaminius (198 av. J.-C.), vainqueur de Philippe V de Macédoine (238-179 av. J.-C.), apparaît ainsi à propos de Corfou et de Céphalonie (d'après Tite-Live, livre XXXII-XXXIII). La conquête de l'île par Metellus en 69 avant J.-C. est rappelée pour la Crète, de même que la guerre civile entre César et Pompée, puis entre Octave et Antoine, avec la bataille d'Actium (31 avant J.-C.). À Lesbos, Cristoforo Buondelmonti évoque encore « le grand Pompée » qui y laissa sa femme avant de livrer bataille à César. À Samos, il écrit que le général romain Paul-Émile vainquit Persée, roi de Macédoine. L'utilisation de l'histoire romaine s'inscrit dans une représentation politisée de l'espace grec. Buondelmonti présente ainsi les Italiens en Grèce comme les successeurs naturels des Romains. Mais il présente aussi la Grèce et ses îles comme un espace commun qu'il faut

⁵² Ma traduction d'après Bayer, Corfou (3-12) : « Ad trionem vero epyrrus a rege dictus altissimus. Incipit montibus, in quibus eleni propinqua mare troia, que et butrento nunc panditur. Ut ait Virgilius : Littoraque epirri legimus portumque subimus/ Caonio et celsam butroti ascendimus urbem. »

⁵³ Legrand, *op. cit.*, p. 162 : « Du nord de l'île on aperçoit les premiers contreforts des grandes montagnes de l'Épire, contrée ainsi appelée du nom de son plus ancien roi. On y trouve la ville de Buthrotum où se réfugia la mère d'Hélénos après la prise de Troie, comme dit Virgile [...] »

⁵⁴ Délos (34-19), la citation réunit deux vers de Virgile, *Énéide* (III, 78) et (III, 84) : « Huc feror ; haec fessos tuto placidissima portu / accipit : egressi ueneramur Apollinis urbem » (« Je m'y rends : elle accueille dans son port paisible et sûr des hommes épuisés ; aussitôt débarqués, nous rendons hommage à la ville d'Apollon ») ; « Templi dei saxo uenerabar structa uetusto » (« Je vénérerais le temple du dieu, fait de vieilles pierres »).

⁵⁵ Legrand, *op. cit.*, p. 161 : « Dodone possédait un temple de Jupiter, dans lequel dit-on, deux colombes avaient coutume de descendre du ciel [...] ; l'une paraît-il s'envola à Delphes et l'autre au temple d'Ammon en Afrique. » Voir Hérodote, *Histoires*, II, 55 ; Ovide, *Métamorphoses*, 13, 715.

⁵⁶ Paris, BnF, Latin 4823, fol. 3.

⁵⁷ Paris, BnF, CPL, GE FF 9351, fol. 2 v.

défendre contre de nouveaux envahisseurs. Il mentionne ainsi le général de Justinien Bélisaire, qui combattit contre les Goths à Céphalonie en 534-535 (dont l'histoire est rapportée par Procope de Césarée), puis le duc de Normandie Robert Guiscard, l'un des fameux conquérants de la première croisade. C'est aussi la fonction d'une citation de Démosthène racontant la traversée du Pont d'Asie en Europe par l'armée perse de Xerxès près de Gallipoli⁵⁸. La présence des Turcs à Gallipoli et en mer Égée est décrite ainsi comme l'irruption d'un nouvel adversaire dans cet espace gréco-romain christianisé.

Néanmoins, Buondelmonti ne cite que rarement ses sources, qu'il connaît essentiellement de seconde main, peut-être en partie par Silvestri, bien que les points de vue et les méthodes soient différents⁵⁹. Pour Corfou par exemple, Silvestri cite Boccace, Martial, Pomponius Mela et Pline, à propos du promontoire de Phalarium, et il rappelle lui aussi les conquêtes de Titus Flaminus. En revanche, contrairement à Buondelmonti, il n'utilise ni Ovide ni Virgile et n'évoque pas l'Épire ni la forêt de Dodone. Autre exemple : l'île de Zante, donne aussi lieu chez Silvestri à un développement sur Robert Guiscard et le lieu-dit de « Jérusalem⁶⁰ », baptisé ainsi en souvenir des croisades, d'après la chronique de Giovanni Villani. Buondelmonti reprend brièvement l'histoire de Robert Guiscard, mais signale surtout la tombe d'une de ses tantes et la présence de sa famille dans les îles ioniennes⁶¹. À Rhodes, Silvestri emprunte à Lactance la description des rites païens et sa critique morale de leurs superstitions, mais Buondelmonti n'en retient qu'une ligne à propos d'Hercule⁶².

L'ensemble des citations et des sources utilisées par Cristoforo Buondelmonti ramène ainsi non pas à des textes directement lus (sauf Virgile), mais de manière plus générale à la culture scolaire et humaniste de Florence au début du xv^e siècle, forgée dans l'admiration pour les œuvres de Pétrarque et de Boccace, mais peu précise ni systématique. D'autres passeurs de textes antiques interviennent aussi dans le *Liber insularum Archipelagi*. Dans la description de Cythère, on lit une longue digression sur l'iconographie d'Aphrodite, à l'occasion du récit du choix de Pâris et du déclenchement de la guerre de Troie :

Aphrodite, sculptée sous les traits d'une jeune fille très belle, nageant dans la mer et tenant dans la main droite une conque marine ; elle était parée de roses et escortée de colombes volant autour d'elle [...]. Devant elle se tenaient trois jeunes filles d'une merveilleuse beauté, les Grâces, dont deux regardaient tandis que la troisième lui tournait le dos⁶³.

Cette description, qui semble annoncer le *Printemps* et la *Naissance de Vénus* du peintre Sandro Botticelli (1445-1510), pourrait provenir du religieux français Pierre Bersuire (1290-1362), ami de Pétrarque à Avignon et à Paris, et premier traducteur de Tite-Live pour Jean le Bon ; il est l'auteur du *Reductorium morale*, dont le livre XV, connu sous le nom d'*Ovidius moralizatus*, est l'une des principales sources de diffusion des *Métamorphoses* en Occident⁶⁴. Dans le premier chapitre, Bersuire commente l'iconographie des dieux dans les sculptures et

⁵⁸ Gallipoli (63-6).

⁵⁹ D'après E. Edson, *op. cit.*, p. 4, l'histoire de Metellus proviendrait du compilateur romain Florus (v. 70-140 après J.-C.). Voir Lucius Annaeus Florus, *Epitome of Roman History*, éd. et trad. E. S. Foster, Cambridge MA, 1929.

⁶⁰ Domenico Silvestri, *De insulis*, *op. cit.*, p. 133.

⁶¹ Iacintus (8-5 et 12).

⁶² Rhodes (15-19), « in quo sacra herculi fuerunt instituta ceterorum ritu diversa, quia carnem diis sacrificabant ». La même phrase est suivie dans *De insulis* de Silvestri (éd. cit., p. 189-190) par une trentaine de lignes de commentaire citant Lactance.

⁶³ Cythère (11-6). Legrand, *op. cit.*, p. 172-173.

⁶⁴ C. Samaran, « Pierre Bersuire. Prieur de Saint-Éloi de Paris », dans *Histoire littéraire de la France*, t. 39, 1962, p. 259-450 ; M.-H. Tesnière, « Pierre Bersuire », dans *Dictionnaire des lettres françaises : le Moyen Âge*, éd. G. Hasenohr et M. Zink, Paris, 1992, p. 1161-1162.

peintures antiques⁶⁵, associée à des considérations morales et médicales, reprises mot pour mot dans le *Liber insularum* : la planète nommée « Venus » est de complexion féminine, elle est associée à la jeune fille au tempérament chaud et humide ; elle passe pour aimer la mer, parce que c'est en combinant l'humidité et la chaleur qu'elle enfante Éros, le dieu de l'amour, c'est-à-dire le plaisir charnel, « car l'étoile de Vénus excite les hommes au coït⁶⁶ ». Les trois jeunes filles symbolisent le péché : l'avarice, la luxure, l'infidélité⁶⁷. Néanmoins, il est probable que ce passage bien différent par son ton et son contenu soit plutôt dû à un ajout de copiste intervenu au cours de la transmission de l'œuvre⁶⁸.

Si l'utilisation directe de Pierre Bersuire n'est pas certaine, Cristoforo Buondelmonti mentionne en revanche explicitement Barlaam (1290-1348) à propos du nom donné au Péloponnèse, l'île de Pélops⁶⁹. On ne sait pas cependant de quel texte il tire ce renseignement. Ce moine de Calabre enseigna le grec à Florence au début du XIV^e siècle et mourut à Avignon⁷⁰. Il donna des leçons à Pétrarque lui-même, et il est cité comme source par Boccace dans les *Genealogie deorum gentilium*. Il fait partie de ces précurseurs de la réintroduction du grec antique en Italie auprès des premiers cercles humanistes, avec Léonce Pilate, lui aussi originaire de la Calabre byzantine, qui traduisit l'*Illiade* et l'*Odyssee* en latin à la demande de Boccace, et fournit ainsi la base des traductions latines humanistes de l'œuvre d'Homère à la Renaissance.

De manière plus générale, l'association des îles avec un ou plusieurs personnages célèbres s'inspire du courant humaniste de biographies des hommes et femmes illustres, tels le *De viris illustribus* de Pétrarque et le *De casibus virorum illustrium* de Boccace. Buondelmonti est lui-même l'auteur d'un recueil intitulé *Nomina virorum illustriorum*, conservé dans un seul manuscrit, et dont il n'existe pas à ce jour d'édition⁷¹. L'œuvre a été composée en 1423 pour le roi Jean de Chypre : il serait intéressant de comparer la documentation de ce livre avec celle du *Liber insularum* : on y retrouverait certainement la lecture attentive des humanistes florentins qui l'ont inspiré. D'ailleurs, Coluccio Salutati et Domenico Bandini y sont mentionnés parmi les « hommes illustres » de son temps et l'un et l'autre sont qualifiés par l'auteur de « preceptor meus⁷² ». Dans le *Liber insularum*, les anecdotes concernant le consul romain Titus Q. Flaminius (présentes également sous une autre forme dans le *De insulis* de Domenico Silvestri) proviennent certainement des *Vies parallèles* de Plutarque, traduites par Leonardo Bruni vers 1405-1406 avec une préface dédiée à Coluccio Salutati. La vie de Philippe V de Macédoine, l'adversaire de Flaminius, est également détaillée dans le *De casibus virorum illustrium* de Boccace, de même que la vie du

⁶⁵ Pierre Bersuire, *Reductorium morale*, XV, 1. J. Engels, *Petrus Berchorius, Reductorium morale, Liber XV : Ovidius moralizatus, cap. I, De formis figurisque deorum. Textus e codice Brux., Bibl. Reg. 863-869 critice editus*, Utrecht, 1966, p. 40-41. W. Reynolds, « *De formis figurisque deorum / On the Images and Figures of the Gods* », *Allegorica*, 2/3 (1977), p. 62-89.

⁶⁶ Cythère (11-6), Legrand, *op. cit.*, p. 173, « quia stella ista excitat concupiscentiam ». La proximité textuelle avec la description de Pierre Bersuire est claire, par exemple dans le manuscrit de Paris, BnF, Latin 15145, fol. 16 v : ark:/12148/btv1b9067112p/f17. Ce texte mentionne la conque tenue dans la main droite, précision que l'on ne trouve pas dans toutes les éditions.

⁶⁷ E. H. Wilkins, « Description of Pagan Divinities, from Petrarch to Chaucer », *Speculum*, 32 (1957), p. 511-522 ; B. Nye Quinn, « Venus, Chaucer, and Peter Bersuire », *Speculum*, 38/3 (1963), p. 479 ; Selon B. Bessi, (« Cristoforo Buondelmonti : Greek Antiquities », art. cit., p. 74-76), la description des statues d'Aphrodite et des Grâces par Cristoforo Buondelmonti pourrait peut-être provenir du *Libellus de deorum imaginibus*, dont un manuscrit daté vers 1420, conservé au Vatican, est muni d'illustrations. Par ailleurs, une description des dieux antiques apparaît déjà dans le livre III de l'*Africa* de Pétrarque, dédié à Robert I^{er} de Naples.

⁶⁸ Comme le souligne déjà B. Bessi, « Cristoforo Buondelmonti : Greek Antiquities », art. cit., p. 74.

⁶⁹ Sapienza (10-9). Legrand, *op. cit.*, p. 171. Bayer lit « Balaam » et n'identifie pas cet auteur.

⁷⁰ *Barlaam Calabro : l'uomo, l'opera, il pensiero*, éd. A. Fyrigos, Rome, 2001.

⁷¹ Rimini, Biblioteca Gambalunghiana, Cod. 124 (C 531), fol. 188 r-204 v.

⁷² C. Barsanti, « Costantinopoli e l'Egeo », art. cit., p. 97 et 98, n. 57 à 59.

duc Normand Robert Guiscard, mentionné par Buondelmonti comme par Domenico Silvestri⁷³. Nous pourrions fournir d'autres exemples de la continuité de l'œuvre de Buondelmonti avec ces fameux modèles italiens. Son *Liber insularum*, tout en présentant un rapport complet sur l'état des mers grecques dans la première moitié du XV^e siècle, rendait ainsi également hommage à ses maîtres et flattait la culture humaniste de ses commanditaires et protecteurs, Niccolò Niccoli et Giordano Orsini.

Comme l'ont bien montré Frank Lestringant et Georges Tolia, le petit *Liber insularum* a suscité bien des imitations à partir de la fin du XV^e siècle, aussi bien dans le genre des guides de voyages illustrés que dans celui des recueils de cartes assortis de commentaires littéraires, historiques et archéologiques. Au XIX^e siècle, il inspire encore le dictionnaire des îles grecques de Louis Lacroix (ancien membre de l'École française d'Athènes) en 1853, qui décrit les sites antiques et la beauté des paysages, tout en brochant sur le thème de la décadence des îles, autrefois prospères, à cause de l'incurie et de l'oppression de l'administration ottomane⁷⁴. Une lecture attentive de l'œuvre de Cristoforo Buondelmonti montre cependant que ses sources sont limitées : à la date de la rédaction du *Liber insularum*, l'auteur n'a pas encore accès à Pausanias ni à Strabon par exemple, ni même aux nombreux auteurs cités par Domenico Silvestri. Ses informations proviennent en réalité des cercles humanistes marqués par les intérêts des grandes figures du XIV^e siècle, Pétrarque et Boccace. L'espace des îles grecques est avant tout perçu dans la continuité d'une histoire commune, remontant aux mythes grecs et se prolongeant par l'histoire romaine et chrétienne. Buondelmonti présente ainsi une géographie et une histoire héroïsées des îles grecques, sur le mode des « Vies des hommes illustres » appréciées à la Renaissance, tout en proposant une description sensible et directe des espaces visités. On retiendra enfin son souci esthétique de laisser à son tour une trace écrite et visuelle de son voyage, et l'apport décisif de ses cartes dans la construction d'une cartographie locale, topographique et chorographique, appelée à une belle postérité.

⁷³ Boccaccio, *De casibus virorum illustrium*, livre V (Philippe de Macédoine) ; livre IX (Robert Guiscard), éd. P. G. Ricci et V. Zaccaria, dans *Tutte le opere di Giovanni Boccaccio*, t. 9, éd. V. Branca, Milan, 1983.

⁷⁴ L. Lacroix, *Îles de la Grèce*, Paris, 1853.

Imaginaire occidental et réalités orientales de l'espace grec. En voyageant à Rhodes aux XV^e et XVI^e siècles

Constantin Bobas

Univ. Lille, URL 4074 - CECILLE - Centre d'Études en Civilisations Langues et Lettres
Étrangères, F-59000 Lille, France

Des mouvements doubles, des phénomènes concomitants

Sans doute, représenter l'espace grec passe aussi par l'étude des mouvements qui le traversent ou qui l'ont traversé ainsi que par ceux qui entretiennent des relations particulières avec ses multiples projections culturelles, malgré toute la difficulté d'esquisser même sommairement les contours majeurs d'une question si complexe. En effet, à la Renaissance, au moment de ce nouveau commencement, au début de ce que nous appelons les temps modernes, un double mouvement semble se manifester. L'un – voyageur – va surtout vers l'ouest pour explorer et retrouver le Nouveau Monde, de nouvelles ressources, de nouveaux contacts, pendant que l'autre – investigateur – va vers l'est afin de retrouver une culture plus ou moins oubliée – la culture antique – dont les réalisations constitueront de manière substantielle l'un des fondements de la civilisation occidentale. Chaque fois, une autre découverte inattendue, et qui paraissait plutôt étrange, s'est produite, des peuples vivaient dans ces territoires et avaient développé avec eux des rapports tantôt organiques, tantôt intuitifs, qui portaient l'empreinte de la culture présente ou passée de ces lieux. En outre, d'un côté, il y a l'introduction dans un monde, une irruption dans un territoire, et de l'autre, un monde, souvent sous la forme d'une expérience intellectuelle, s'introduit dans un espace autre en projetant tout un imaginaire à travers sa présence qui ressemble à un retour aux sources plus virtuel que réel. Ces deux mouvements qui coïncident pratiquement dans leur temporalité, ils expriment aussi dans leur cheminement opposé et leur développement ultérieur le désir d'ouvrir ou de découvrir des horizons nouveaux tout en présupposant l'existence d'une certaine correspondance bijective. Bien évidemment, il s'agit de la culture grecque antique et classique qui à partir de cette époque commence à être connue et re-con nue et plus particulièrement réélaborée afin de s'intégrer dans cette nouvelle perspective. Et il s'agit aussi d'une culture autre dans un nouveau territoire, celui du *Mondus Novus*, qui finalement sera soit plus ou moins détruite, soit ignorée, afin d'être remplacée par de nouveaux éléments reconstruits. En réalité, toujours dans cette même perspective, il faudrait, sans doute, se rendre à l'évidence que les Grecs durant l'Antiquité n'ont pas fondé les principes démocratiques ou la pensée philosophique, par exemple, dans le but de nous les transmettre. Leur pensée correspondait, surtout, à des nécessités et des problématiques inhérentes à leur société pendant une période donnée de son histoire. Ainsi, selon un phénomène contingent, c'est l'Occident qui, au moment de la modernité, notamment à partir des Lumières, s'est réapproprié les idées et les savoirs issus de la culture grecque, en les transformant de façon à ce qu'ils correspondent aux aspirations de ses sociétés. Par ailleurs, le concept de modernité fondé notamment sur la raison et la foi dans le progrès se trouve aussi à l'origine de la constitution des sociétés occidentales et sera, d'une certaine manière, *imposé* à

d'autres cultures dans le cadre de la propension de l'Occident à l'universalisme qui constitue, sans doute, sa singularité substantielle¹.

En effet, c'est au XV^e siècle, pour des raisons économiques, par le hasard des pérégrinations et des devenir historiques, et pour des quêtes idéologiques et culturelles, que les Européens partent à la découverte, sans le savoir, de l'Extrême-Occident, tout en cherchant à contourner cette Méditerranée multiple à destination d'un Orient mythique. Presque en même temps – même si les premiers signes apparaissent un siècle plus tôt –, comme par une volonté de contrepoids, survient la redécouverte de ce que cette Méditerranée – en particulier centrale et orientale – a produit bien avant la période médiévale. Une forme de révélation se constitue par cette *révision* de la culture grecque et/ou gréco-romaine en tant que remède à une civilisation qui a commencé à réfléchir différemment. Sans doute, l'objectif était, entre autres, la revendication d'une expérience fondatrice et rénovatrice pouvant s'apparenter à ce qui, autrefois, correspondait au passage d'une époque de la culture du mythe à celle du logos. Et l'un des premiers points à aborder a été précisément la place de l'homme dans la société, et d'une manière plus générale, mais aussi plus cruciale, dans la vie, dans sa réalité originelle existentielle. Probablement, l'approche ou la redécouverte de cette culture antique et les exigences qui l'accompagnent pourraient expliquer un certain nombre de situations lors de la découverte en Extrême-Occident d'aires inexplorées et toutes neuves². Dans ce cadre, il faudrait aussi observer un autre mouvement de spatialité géographique dont le pendant pourrait être un mouvement de spatialité textuelle qui aura des prolongements divers, de progressions et suspensions, de régressions aussi. Ce double schéma peut être transposé dans le cadre des mouvements vers, ou depuis, l'espace grec à proprement parler, avec des résultats dont la valeur heuristique permettrait de saisir un processus de création culturelle à l'œuvre.

Textes et textualités, une transmission multiple de l'Orient grec à l'Occident latin

C'est vers la fin du XIV^e siècle, en 1396, que Manuel Chrysoloras, érudit byzantin, arrive à Florence pour enseigner, dans le cadre de la fondation de la première chaire de grec, sur invitation du chancelier Coluccio Salutati. Il apporte avec lui des manuscrits, ainsi que son hôte le lui a demandé³. La culture grecque, en partie disparue d'Occident pendant presque toute la période médiévale, revient lorsque les conditions sont réunies et que la demande se fait pressante, grâce aussi à l'accroissement des déplacements des individus. Des savants byzantins se rendent en Italie avant, mais surtout après la chute de Constantinople en 1453, ils apportent des manuscrits et transmettent la connaissance du grec. Des Occidentaux vont aussi à Byzance chercher les manuscrits qui vont permettre la redécouverte d'un monde nécessaire à une société prête à remettre en cause ses fondements. Et ce qui survient progressivement est que le matériau textuel quitte sa terre d'origine ou de consignation consécutivement à la chute

¹ F. Julien, « L'idéal européen, ou la singularité de l'universel », dans *Culture nationale et universalisme : optique française et chinoise*, éd. R. Debray et F. Julien, Paris, 2012, p. 46, ou bien F. Julien, *Il n'y a pas d'identité culturelle*, Paris, 2016, notamment p. 15-27.

² Sur cette question, voir aussi E. Vagnon, « De la Grèce antique au voyage de Magellan. Les modèles humanistes d'Antonio Pigafetta et de Maximilianus Transylvanus », *Médiévales, Humanisme et découvertes géographiques*, 58/1 (2010), p. 99-111.

³ « Fais en sorte que ne manque aucun des historiens qui puisse être repéré, aucun poète ou auteur qui aurait traité des fables des poètes. Fais aussi que nous ayons des traités de métrique. [...] Trouve-moi un Plutarque et achète tous les Plutarques que tu pourras. Achète aussi un Homère sur parchemin en grosses lettres, et si tu trouves un traité de mythologie, achète-le. » cité par J.-C. Saladin, *La bataille du grec à la Renaissance*, Paris, 2004, p. 46-47.

de Byzance, de l'empire romain d'Orient, pour venir cultiver un autre espace et se greffer à un autre territoire, contribuant de cette façon à sa transformation.

Paradoxalement, ou peut-être naturellement, ce mouvement ressemble, comme nous l'avons déjà évoqué, à cette autre période de la culture grecque, celle de l'Antiquité, où le passage du mythe au logos s'effectue en donnant naissance à la démocratie, au théâtre et à d'autres créations essentielles pour la civilisation occidentale. De même à partir de la Renaissance – dans son acception de période historique – la philosophie remplacera progressivement la théologie, et la place centrale dans les sociétés occidentales sera occupée par l'homme au détriment, de plus en plus flagrant, d'une perspective divine, ce qui mettra en cause une hiérarchisation des valeurs de plus en plus incompréhensible. En outre, une certaine sécurité métaphysique que la référence transcendante procurait vole en éclat aux siècles suivants, à travers le processus de la désacralisation de la société qui instaurera une autre perception de la destinée humaine.

Dans tous les cas, il est vrai qu'autour de 1400 les Byzantins avaient compris que la situation de l'empire était très difficile. L'issue était plus ou moins prévisible avec l'avancée des Ottomans et un territoire qui se réduisait fortement, composé à ce moment-là principalement de Constantinople, d'une partie du Péloponnèse et de quelques autres régions. Beaucoup, en réaction à cette catastrophe inexorable, ont commencé à envisager la possibilité d'un départ vers l'Italie où l'environnement culturel et social était propice à ces intellectuels nourris aussi de culture grecque antique dont le désir se faisait sentir en Occident latin⁴.

Les érudits byzantins ont joué un rôle important dans le développement de la culture grecque antique qui faisait partie intégrale de leur éducation d'origine, enveloppée, bien évidemment, par l'héritage chrétien et ses valeurs. Ils sont en nombre relativement élevé, même si tous n'ont pas laissé de traces perceptibles de leur contribution au mouvement de l'humanisme. Nous les retrouvons dans plusieurs villes de l'Italie avec une certaine concentration à Florence, Venise, Rome, mais aussi à Ferrare, Naples, Padoue et Milan. Leur apport principal consiste en l'enseignement de la langue grecque ancienne, les commentaires et les éditions de textes ainsi que la traduction en latin des manuscrits grecs, dont une partie nous est parvenue, parfois grâce à leur propre intervention. Les personnalités qui constituaient cette diaspora intellectuelle sont fort différentes et leur parcours en relation avec leur formation spécifique pourrait nous renseigner sur la position qui était la leur par rapport aussi bien au pays d'accueil qu'au territoire d'origine⁵.

Sans doute, l'un des aspects le plus singulier de cette diaspora était sa détermination de promouvoir la pensée mineure que représentait à cette époque la culture grecque en Occident afin de contribuer à un changement majeur de paradigme et d'établir un lien avec un monde à venir, avant de retourner à son propre statut de minorité, caractéristique de toute diaspora.

Temps et mouvements inversés dans la recherche de la *réalité* de la culture grecque

⁴ Cependant, ces intellectuels byzantins n'étaient pas les seuls à partir vers l'Italie, d'autres personnes, notamment des régions hellénophones, souvent en relation avec Venise, ont pris le même chemin, par exemple en provenance de Crète, de Corfou, d'Eubée, de Coron et Modon. Ainsi, il est possible de rencontrer différentes sortes de diaspora gréco-byzantine dans plusieurs villes ou régions italiennes avec des objectifs multiples. En effet, il ne s'agit pas toujours d'intellectuels, de savants, mais de gens qui travailleront, par exemple, à Venise où il y a eu une communauté grecque importante, souvent en rapport avec les activités commerciales et maritimes de la Sérénissime, tout en exerçant d'autres métiers. Et, il y a eu également des exilés politiques qui trouveront refuge surtout à Rome, en particulier après le Concile de Ferrare-Florence en 1438-1439 qui a proclamé l'union des deux Églises, romaine et byzantine, catholique et orthodoxe, et qui finalement n'a pas été suivi de l'effet attendu.

⁵ Voir aussi J.-C. Saladin, *La bataille du grec à la Renaissance*, op. cit., p. 53-55.

Il faudrait souligner que la culture grecque antique, pratiquement disparue en Occident pendant la plus grande partie de la période médiévale, a poursuivi son existence dans l'Orient byzantin sous une autre forme, fortement christianisée, où la tradition hellénistique, particulièrement présente, est nourrie par une éducation classique. Toutefois, dès le XIV^e siècle, une animosité croissante s'installe entre les villes italiennes et Byzance au sujet de la réalité ou de la vérité de la culture grecque antique. En effet, pour différents artistes et intellectuels italiens, la culture byzantine, malgré son rayonnement provenant du monde grec, n'était qu'une imposture manifeste destinée à masquer l'absence d'un véritable rapport avec la Grèce antique. Sans doute, cette vision antagonique de la Grèce ancienne est à l'origine d'une certaine *romanité* grecque⁶ qui s'oppose à la *maniera greca* byzantine, même si cette dernière reste toujours perceptible, surtout au travers de ses enjeux esthétiques et culturels transmis par les artistes et les érudits byzantins⁷ en tant qu'éléments constitutifs de la Renaissance⁸. En revanche, dans l'espace grec, aire complexe aux contours mouvants en fonction des différentes périodes historiques, une telle configuration ne pourrait exister que de manière très singulière, étant donné qu'une situation équivalente exigerait l'*invention* d'une autre Renaissance. Certainement, il serait presque impossible d'évoquer par exemple la redécouverte de la culture grecque dans une civilisation où elle n'a jamais été absente, ou bien il aurait fallu l'intégrer, la *redécouvrir* de manière tout à fait différente en lui donnant un sens inédit⁹.

C'est dans ce contexte culturel général que l'empire byzantin est en train de disparaître avec la chute de Constantinople en 1453. Et, justement, pendant cette dernière période de Byzance, les voyageurs occidentaux découvrent l'espace grec dans un objectif qui, souvent, n'est pas si éloigné de la volonté de retrouver les lieux de cette culture antique dans un mouvement inverse à celui des intellectuels byzantins, abordé précédemment. Le résultat de ces pérégrinations grecques – parmi d'autres manifestations de cette (re)découverte – est la rédaction des textes, des récits ou encore la production de commentaires ou de descriptions qui souvent à cette époque apparaissent dans les *isolarii* accompagnés de différentes représentations iconographiques. Ces livres cartographiques des îles constituent effectivement une des importantes sources pour la compréhension de cet espace aux XV^e et XVI^e siècles, même s'ils peuvent servir aussi d'autres objectifs.

Rhodes, une singularité ilienne entre passé, présent et futur

Parmi les îles grecques, Rhodes possède une place toute particulière que nous pouvons parfaitement comprendre, en tant que terre d'accueil ou terre conquise – cela dépend du point de vue où l'on se place – des chevaliers hospitaliers, ces moines-soldats de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. En effet, Rhodes à travers la présence des chevaliers depuis 1310 représente une configuration intéressante, un espace de culture latine et catholique, dans le prolongement, d'une certaine manière, des états latins d'Orient, habité par une population de

⁶ Pour une approche succincte de la perception romaine, latine du monde grec ancien à l'époque moderne et contemporaine, voir C. Bobas, « Reflets discursifs des élites intellectuelles et culture classique à l'époque contemporaine », *Cahiers Balkaniques*, hors-série 2015, notamment p. 55-57.

⁷ J.-C. Saladin, *La bataille du grec à la Renaissance*, op. cit., p. 41-76.

⁸ A. Chastel, *L'Italie et Byzance*, Paris, 1999, p. 84-88.

⁹ En réalité, suite à l'occupation ottomane, cette perspective singulière ainsi que le développement des aspects principaux de la Renaissance a bien eu lieu dans l'espace grec, mais soit à l'extérieur des territoires occupés, soit dans des régions où l'environnement culturel le permettait, comme cela a été le cas en Crète, par exemple.

culture grecque et orthodoxe¹⁰. Ainsi, l'île forme une physionomie mixte en revendiquant d'abord l'ancrage d'une latinité en terre grecque et, par la suite, l'ancrage d'une chrétienté au milieu d'un empire musulman, gardienne pour l'Occident de territoires éloignés¹¹. Rhodes constitue une étape incontournable sur la route de pèlerinage vers Jérusalem, située entre la Crète et Chypre, notamment aux XIV^e et XV^e siècles. Par ailleurs, il ne faudrait pas ignorer aussi un autre aspect de l'île : elle résiste aux Ottomans presque un siècle après la chute de Constantinople, jusqu'à 1522 ; et en dehors de l'admiration pour cet exploit, elle pouvait également anticiper l'histoire de Chypre ou de la Crète qui seront occupées par les Ottomans en 1570-1573 et 1669 respectivement.

Du christianisme ethnographique à l'Antiquité païenne et idolâtre

Dans tous les cas, l'intérêt pour l'Antiquité grecque paraît évident, et souvent il est doublé par une certaine attention portée à la religion de la population locale, comme il est aisé de le constater dans cet extrait de Nicolas de Martoni. Notaire italien, il visite Rhodes à deux reprises – à l'aller et au retour de son pèlerinage – à la fin du XIV^e siècle, en juillet 1394 et en janvier 1395. Il s'agit d'un récit dans le cadre de son voyage/pèlerinage qui a comme destination finale la Terre sainte. Son titre latin est *Liber peregrinationis ad loca sancta* :

Les prêtres de Rhodes

Les habitants de cette île sont Grecs et pratiquent la foi grecque. Les clercs de cette cité, qu'ils appellent popes, portent tous des barbes et des cheveux longs et abondants, sans capuchon sur la tête. Ils ne s'unissent qu'à des vierges, et c'est très volontiers que les laïcs donnent leurs parentes à ces clercs. Dans cette cité, les gens sont chrétiens. L'église principale est la cathédrale métropolitaine, assez riche¹².

[...] L'église de Saint-Nicolas et une idole

À la pointe du môle se dresse une église appelée Saint-Nicolas. Il m'a été rapporté, et certifié, un grand miracle. Dans les temps anciens, il y avait une grande idole si merveilleusement construite qu'un de ses pieds reposait sur la pointe du môle où se trouve l'église de Saint-Nicolas, et l'autre sur la pointe de l'autre môle où s'élèvent les moulins ; ces deux môles sont distants d'un demi mille. L'idole se dressait toute droite, et son corps était tellement haut que les navires et autres embarcations, quelle que fût leur hauteur, passaient, lorsqu'ils voulaient entrer dans le port de Rhodes, avec mats et voiles sous elle, entre ses jambes et ses pieds. Celui qui montait jusqu'à la tête de cette idole voyait à cent milles de distance, tant elle était haute. Par la suite, elle fut détruite¹³.

Le nom de l'idole

On appelait cette idole le Colosse, d'où le fait qu'on appelait les habitants de cette île, auxquels saint Paul adressa de nombreuses lettres pour les convertir à la sainte foi catholique, Colossiens, du nom de cette idole qu'ils ne manquaient pas d'invoquer¹⁴.

¹⁰ Sur l'image de Rhodes pendant cette période, voir aussi S. Roberts, « From Crusades to Colossus : Rhodes in the Early Modern European Visual Imagination », dans *Viewing Greece : Cultural and Political Agency in the Medieval and Early Modern Mediterranean*, éd. S. E. J. Gerstel, Turnhout, 2016, notamment p. 239-242.

¹¹ Concernant cette physionomie complexe de l'île dans le cadre de la présence des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, voir L. Vissière, « L'île utopique. Rhodes ou l'union des nations chrétiennes », dans *Nation et Nations au Moyen Âge*, XLIV^e Congrès de la SHMESP, Paris, 2014, p. 311-325.

¹² « Nicolas de Martoni, notaire, Relation du pèlerinage aux lieux saints (1394-1395) » : Nicolas de Martoni et Ogier d'Anglure, *Vers Jérusalem, itinéraires croisés au XIV^e siècle*, introduction, traduction et notes M. Taraye, Paris, 2008, p. 62-63. Voir aussi L. Le Grand, « Relations du pèlerinage à Jérusalem de Nicolas de Martoni, notaire italien (1394-1395) », *Revue de l'Orient latin*, 3 (1895), p. 566-669, ainsi que H. Duchêne, *Le Voyage en Grèce, Anthologie du Moyen Âge à l'époque contemporaine*, Paris, 2003, p. 12.

¹³ « Nicolas de Martoni, notaire, Relation du pèlerinage », *ibidem* p. 65.

¹⁴ *Ibid.*, p. 65.

Il n'y a pas de doute que Nicolas de Martoni maîtrise parfaitement l'art du récit ou l'art d'un conteur doué pour captiver son auditoire en développant une double perspective ou une double référence culturelle. Celle qui se rapporte aux habitants grecs de l'île, en particulier les popes, décrits de manière plutôt pittoresque, « ethnologique », et celle qui porte sur l'Antiquité grecque avec la mention du Colosse. Dans les deux cas, ce qui prédomine est un regard naïf, presque un premier regard, malgré quelques préjugés ou exagérations sur la foi grecque et la foi catholique. Cela est tout à fait normal pour l'époque. Cependant, en examinant plus précisément la double présence culturelle, nous remarquons qu'en réalité celle-ci concerne, avant tout, la religion chrétienne du présent et la culture païenne de l'Antiquité. Une telle démarche ou conception de l'espace et de la culture grecs est intéressante et prouverait, à un certain degré, une première approche renaissante ou humaniste d'un voyageur italien.

Dans ce cadre, il est à remarquer que l'histoire du Colosse n'a pas comme origine une source savante ou érudite, mais une légende, sans doute populaire : la conséquence majeure en sera la diffusion continue de la représentation de cette statue, qui persistera pendant plusieurs siècles, et même jusqu'à nos jours. En réalité, il s'agit de la première référence à l'époque moderne de la position du Colosse en tant que statue située à l'entrée du port de Mandraki, le port de la ville de Rhodes, jambes écartées, avec les bateaux qui peuvent passer en dessous¹⁵. Par ailleurs, une référence antérieure au Colosse, pas très éloignée chronologiquement, est celle du chroniqueur byzantin Nikephoros Grégoras au début du XIV^e siècle, ce qui montre l'intérêt pour ce sujet pendant cette période initiale de réflexion et de redécouverte de l'Antiquité classique¹⁶. Dans tous les cas, la présence simultanée d'une perspective religieuse – en l'occurrence chrétienne – et d'une référence antique est manifeste, étant donné que le nom du Colosse est mis en relation avec saint Paul. Il s'agit d'une erreur fréquente – induite, vraisemblablement, par la proximité lexicale de deux mots – chez les auteurs médiévaux qui confondent le Colosse avec les Colossiens, habitants de la ville de Colosses en Asie Mineure, à qui saint Paul adresse une de ses épîtres. De même, l'utilisation du terme « idole » et non pas du terme « statue » pour désigner le Colosse s'inscrit dans cette double référence. En outre, cette utilisation lexicale pourrait constituer aussi une mise en garde implicite contre l'idolâtrie à travers la référence au Colosse.

Légendes chrétiennes, mythes anciens et l'émergence de la « droite raison »

Quelques années plus tard, environ en 1420, la description de l'île de Rhodes par le religieux florentin, prêtre et humaniste, Cristoforo Buondelmonti, dans son *Liber insularum Archipelagi* (*Livre des îles de l'Archipel*¹⁷) n'est pas si différente quant à la présence du

¹⁵ Sur l'image du Colosse de Rhodes ainsi que ses différentes représentations et transformations de l'Antiquité à l'époque contemporaine, voir N. Badoud, « L'image du Colosse de Rhodes », *Monuments et mémoires de la Fondation E. Piot*, 91 (2012), p. 5-40.

¹⁶ Bien évidemment, pendant la période médiévale, nous avons aussi d'autres références au Colosse comme par exemple celle de Saewulf, voyageur et pèlerin anglais, qui a voyagé en Terre sainte en passant aussi par Rhodes au tout début du XII^e siècle et où le terme « idole » est utilisé ainsi que la référence à saint Paul. Voir *Relatio de peregrinatione Saewulfi ad Hierosolimam et Terram Sanctam annis dominicae incarnationis MCII MCIII - Relation des voyages de Saewulf à Jérusalem et en Terre-Sainte pendant les années 1102 et 1103*, éd. A. d'Avezac, Paris, 1839, p. 23.

¹⁷ Le texte original, écrit en latin, ne nous est apparemment pas parvenu dans sa forme initiale. Nous disposons de soixante copies et de plusieurs traductions, dont une en français mais aussi en grec. Voir Cristoforo Buondelmonti, *Christophori Buondelmontii Florentini Liber insularum Archipelagi*, éd. G. R. L. de Sinner, Leipzig et Berlin, 1824, et É. Legrand, *Description des îles de l'Archipel Buondelmonti. Version grecque par un anonyme publiée d'après le manuscrit du Sérail, avec une traduction française et un commentaire*, Paris, 1897. Sur l'une des dernières éditions du texte, voir E. Vagnon, « Siebert, Imgard, Plassmann, Max, Cristoforo Buondelmonti. Liber insularum archipelagi (ULBD Ms. G 13). Faksimile », *Revue*

christianisme et de l'Antiquité païenne, quoique le Colosse n'apparaisse pas de la même manière. C'est, avant tout, un travail cartographique comportant 79 cartes. Il est accompagné d'un commentaire textuel et de notices où les données géographiques sur les îles grecques et sur certaines villes intègrent des éléments historiques ou mythologiques. Par ailleurs, il faudrait mentionner une des motivations majeures de Buondelmonti, qui s'inscrit probablement, entre autres, dans une perspective non exclusivement géographique. Il s'agit de son intention d'apprendre le grec et/ou de collecter des manuscrits des auteurs grecs anciens¹⁸ lors de son séjour à Rhodes qui a duré, sans doute, une dizaine d'années. De même, il a beaucoup voyagé dans toute la Grèce en utilisant comme base l'île de Rhodes et il est considéré comme le premier « cartographe » à s'être intéressé spécifiquement à la Grèce tout en portant une attention intense à l'Antiquité grecque, notamment aux monuments antiques¹⁹.

Buondelmonti a produit une œuvre qui a connu une très grande diffusion, copiée et recopiée à plusieurs reprises. Il a écrit un ouvrage très apprécié par les voyageurs, surtout les antiquisants, où nous trouvons une perception de la Grèce qui reflète bien son époque grâce à un rapport direct avec cet espace, comme les extraits suivants l'attestent :

Rhodes a pris son nom de *ρόδος* [*rhodon*], en latin *rosa*, peut-être parce que cette fleur y est plus parfaite et plus belle que partout ailleurs ; mais son nom peut aussi venir de *ρόδι* [*rhodi*], en latin *malum punicum* (grenade), car cette ville était autrefois remplie d'hommes comme une grenade l'est de pépins. Par sa configuration circulaire, elle ressemblait à un bouclier. En effet, son enceinte, allant de Saint-Etienne à Saint-Jean-des-Lépreux, Saint-Antoine et Saint Callinique, et de ce point revenant à Saint-Jean, présentait la susdite forme. Au témoignage des auteurs qui ont traité de l'Antiquité, cette enceinte était protégée par deux cents tours, dont chacune atteignait une hauteur de cinquante coudées et que le Colosse dominait toutes de son imposante stature ; car ce Colosse avait soixante-dix coudées et portait une bannière que l'on distinguait à une distance de quatre-vingts milles ; par son élévation, il faisait paraître plus basses les parties hautes de la ville. Cette ville possédait une puissance extrêmement grande et fut longtemps florissante. Elle fit plus d'une fois la guerre aux Égyptiens, par lesquels elle fut enfin vaincue et détruite.

Quelques-uns veulent que le Colosse et toutes les tours aient été renversés par de fréquents tremblements de terre et aient de la sorte occasionné la mort d'une multitude de personnes ; mais, les avis étant partagés à ce sujet, je n'ose formuler le mien sur un fait aussi ancien, car j'ai conscience de mon ignorance. C'est une chose connue qu'il y a autant d'opinions que de cervelles et que presque tout le monde se laisse guider dans ses jugements plutôt par un sentiment personnel que par la droite raison. Toutefois, j'ai trouvé moi-même dans un livre grec que, comme je l'ai déjà dit, le Colosse était une statue en bronze de soixante-dix coudées, ayant au milieu de la poitrine un grand miroir dont l'éclat était assez considérable pour que les navires qui quittaient l'Égypte pussent l'apercevoir. Il y avait, en outre, plus de mille autres colosses disséminés par toute l'île et dressés sur des colonnes ; [...]

Si donc on la compare avec l'ancienne, la ville actuelle est bien peu de chose et ne comporte pas même la comparaison. Elle regarde le levant et est divisée en quatre quartiers : le premier est occupé par le grand maître de l'hôpital de Saint-Jean ; le deuxième par les frères dudit ordre ; le

de l'IFHA [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2008, consulté le 05 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1628> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.1628>

¹⁸ J. P. A. van der Vin, *Travellers to Greece and Constantinople. Ancient Monuments and Old Traditions in Medieval Travellers' Tales*, Istanbul, 1980, p. 134.

¹⁹ Pour une présentation synthétique de l'importante bibliographie consacrée à Buondelmonti, voir J.-M. Roger, « Christophe Buondelmonti, doyen de l'église cathédrale de Rhodes (1430) », *Byzantion*, 82 (2012), p. 323-346, ou bien concernant Rhodes, C. Barsanti, « L'isola di Rodi nel *Liber insularum Archipelagi* di Cristoforo Buondelmonti », *Nea Rhome*, 5 (2009), p. 357-380. Sur l'ensemble de l'œuvre de Buondelmonti, voir C. Barsanti, « Costantinopoli e l'Egeo nei primi decenni del XV secolo : la testimonianza di Cristoforo Buondelmonti », *Rivista dell'Istituto Nazionale d'Archeologia e Storia dell'Arte*, Série 3, 24 (2001), p. 83-253.

troisième par l'hôpital des chevaliers, édifice où ceux-ci ont l'habitude de se réunir ; le quatrième et dernier est habité par les marchands et les Grecs.

Les Rhodiens sont généralement appelés Colossiens, et ce nom leur vient du Colosse. [...]

Au centre de l'île s'élève le mont Artamiti, près duquel coule une rivière appelée Gadouras ; sur la gauche se trouve le village d'Apollonia, [qui possède] sous le vocable de la Vierge Marie mère de Dieu [une église], où s'opèrent de nombreux miracles. [...]

Le grammairien Apollonius, qui a publié un ouvrage *Sur les huit parties du discours* (ouvrage que Priscien a largement mis à contribution pour rédiger sa *Grammaire latine*), se déclare Rhodien.

Notre Tullius (Cicéron), s'étant jadis rendu dans cette ville, y rencontra un grand nombre de savants grecs ; il y prononça un excellent panégyrique en présence de tout le peuple et des savants eux-mêmes : ce qui lui valut les éloges et l'admiration des Rhodiens.

L'apôtre saint Paul adressa une épître aux Rhodiens, qu'il nomme Colossiens, à cause du Colosse. Aujourd'hui encore, on continue de les désigner ainsi tant verbalement que par écrit, comme nous l'avons déjà dit²⁰.

Dans le cas de l'*isolario* de Buondelmonti qui inaugure ce genre particulier d'œuvre²¹, à la fois littéraire et cartographique, nous suivons également l'évocation de différentes légendes, aussi bien anciennes que médiévales, étant donné que ce *Livre des îles* permet une certaine ambiguïté ou porosité entre fiction et réalité. Par ailleurs, ces légendes semblaient être si vivantes dans l'espace grec durant cette période, notamment en relation avec l'Antiquité, que Buondelmonti développe davantage, en laissant parfois libre cours à son imagination et en s'inspirant de la réalité de l'île et de ses habitants. Bien évidemment, la question religieuse reste toujours en vigueur, surtout avec la référence à saint Paul et l'épître aux Colossiens ainsi qu'avec la mention de l'église (grecque ?) où des miracles ont été constatés.

Plus précisément, nous retrouvons un grand nombre d'informations sur l'île et la cité de Rhodes, dont celles qui concernent le Colosse. La statue d'une grandeur exceptionnelle apparaît sous une forme différente – par rapport au récit de Nicolas de Martoni –, entourée de tours et portant une bannière visible de très loin. En outre, il serait intéressant de souligner la présence, selon Buondelmonti toujours, de plusieurs Colosses, « plus de mille autres colosses » disséminés sur toute l'île de Rhodes et dressés sur des colonnes (fig. 1.1). À signaler également que si l'auteur n'évoque pas la statue avec les deux jambes écartées, il ajoute un grand miroir au milieu de sa poitrine dont l'éclat était visible par les bateaux qui quittaient l'Égypte. Cependant, ce qui semble le plus signifiant – en relation avec le Colosse et selon la démarche particulière de l'auteur – est l'évocation de la « raison » en tant qu'élément décisif de la compréhension et de la découverte du monde ou du réel, y compris l'héritage antique. Et ce, malgré la reconnaissance implicite ou explicite des miracles opérés par la Vierge Marie, mère de Dieu – aspect qui pourrait apparaître contradictoire –, et en même temps la référence à des auteurs païens tels Apollonios Dyscole ou Cicéron. Effectivement, dans ce cadre, nous pouvons supposer qu'il s'agit d'une oscillation entre la réalité de l'espace grec, oriental en l'occurrence, que l'imaginaire occidental explore ou invente, et une nouvelle donne qui est en train de s'installer ou qui commence à émerger par la présence ou la prépondérance de la raison, de plus en plus évidente.

Pour une mise au point rationnelle entre le christianisme et l'Antiquité

²⁰ É. Legrand, *Description des îles de l'Archipel par Christophe Buondelmonti. Version grecque par un anonyme publiée d'après le manuscrit du Sérail, avec une traduction française et un commentaire*, Paris, 1897, dans H. Duchêne, *Le Voyage en Grèce, op. cit.*, p. 38-40.

²¹ Sur la définition et l'évolution des *isolarii*, voir F. Lestringant, *Le livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Paris, 2002, ou encore G. Toliás, « *Isolarii, Fifteenth to Seventeenth Century* », dans *History of Cartography, t. 3, Cartography in the European Renaissance, Part 1*, éd. D. Woodward, Chicago, 2007, p. 263-284, notamment p. 265-267, sur Buondelmonti.

Cela deviendra manifeste dans des textes plus tardifs qui se rapportent à Rhodes et notamment au Colosse en évoquant son origine ainsi que ses liens symboliques, mythologiques ou imaginaires avec l'île et la ville de Rhodes. Par exemple, c'est le cas dans le texte du franciscain André Thevet qui a visité l'espace grec, notamment la Crète et les îles de la mer Égée ainsi que Constantinople, l'Égypte, la Palestine et la Syrie de 1549 à 1552²². À son retour, il a publié son ouvrage à Lyon en 1554 sous le titre *La cosmographie du Levant*. Son livre n'est pas un récit de voyage à proprement parler, il s'agit surtout de réflexions historiques, de considérations géographiques et de questionnements moraux, en relation directe avec son expérience dans le cadre de son périple en Méditerranée orientale. En particulier, pour Rhodes, ses développements concernent la période après son siège de 1522 et sa prise par les Ottomans.

Il consacre plusieurs pages au Colosse ou plutôt aux Colosses tout en insistant sur l'origine du nom des Rhodiens :

Ici il convient de traiter du colosse des Rhodiens, chose entre toutes autres mémorable, pour son inusitée hauteur, et assiette du tout étrange. Les bons auteurs appellent colosses de grosses et hautes statues semblables aux grandes tours, lesquelles pour la grandeur et hauteur démesurée qu'elles ont, donnent grande frayeur aux regardants. Nous trouvons en écrit quatre colosses... [...]. Le quatrième est celui de Rhodes, compté parmi les miracles du monde ; il était sur le port ayant les jambes sur les deux arches du port, et il était si haut élevé que les navires entrant au port passaient entre ses deux jambes. Il tenait en la main droite une épée, et en la gauche une pique, et il avait devant la poitrine un miroir ardent²³ [...].

Sans grande difficulté, nous constatons que André Thevet, d'une certaine manière, procède à une synthèse dans la représentation du Colosse (fig. 1.2 et 1.3). Plus précisément, si de Martoni est le premier à mentionner la position du Colosse avec les jambes écartées qui permettaient aux bateaux de passer entre elles et Buondelmonti celui qui mentionne le miroir au niveau de la poitrine du statut, Thevet nous donne l'image complète d'une représentation qui connaîtra une belle fortune aux périodes postérieures.

Toutefois, ce qui semble encore plus intéressant dans l'approche de Thevet est l'interrogation sur le nom du Colosse de Rhodes :

Certains disent que du nom de ce colosse, les Rhodiens ont été appelés Colossenses, ce qui peut être ; mais ils ajoutent une chose que je ne puis croire. Car ils disent que les Rhodiens sont ces mêmes Colossenses, auxquels saint Paul écrit son Épître. Je confesse bien que certains auteurs profanes, même quelques-uns de scolastiques, ont été de cette opinion, et qu'ils en ont ainsi écrit : les uns comme par manière d'acquis, les autres, assez inconsidérément, et à crédit des premiers, ne considérant point qu'en cela ils contrarient à la raison, tombant en maintes absurdes conséquences ; de même ils contreviennent directement à l'autorité des saints docteurs, tant grecs que latins²⁴. [...]

Et il poursuit :

[...] saint Paul, ce grand adversaire et combattant de toutes idolâtries aurait bien omis le mot usité et commun (lequel même saint Luc, qui était tout d'un temps, a usé aux Actes des Apôtres,

²² Sur André Thevet, voir F. Lestringant, *Sous la leçon des vents. Le monde d'André Thevet, cosmographe de la Renaissance*, 2^e édition, Paris, 2021.

²³ André Thevet, *Cosmographie de Levant*, Lyon, 1556, éd. F. Lestringant, Genève, 1985. Voir H. Duchêne, *Le Voyage en Grèce*, op. cit., p. 80.

²⁴ *Ibidem*, p. 80-81.

vingt-huitième chapitre) pour user d'un terme nouvellement forgé, et qui aurait pris son origine et source d'une manifeste idolâtrie ? [...].

Sache donc, ami lecteur, que ceux auxquels saint Paul écrit sont nommés Colossenses, de Colosse, autrement Colossis, ville de Phrygie, non guère loin de Laodicée, et non du colosse de Rhodes ; auquel (pour revenir à notre matière) Solin a fait allusion, quand il dit que l'air n'était jamais tant obscur ni troublé, que Rhodes fut privée du soleil, car elle avait celui-ci en simulacre²⁵.

En effet, après Érasme et son introduction à l'édition imprimée ainsi qu'à la traduction en latin du Nouveau Testament en 1516²⁶, Thevet corrige cette erreur fréquente concernant la relation entre le Colosse, saint Paul et son Épître aux Colossiens. Ainsi, il souligne surtout l'inadéquation, l'incompatibilité entre une référence païenne et une réalité chrétienne qui ne peuvent pas être confondues. Par ailleurs, il est aussi significatif qu'il fasse appel à la raison pour sortir de cette impasse insensée et absurde qui conduit à allier l'idolâtrie et la vraie religion, le christianisme, en procédant parallèlement à une différenciation de la tradition savante entre auteurs profanes et docteurs de l'Église grecs et latins.

Somme toute, André Thevet semble avoir fait une première synthèse, ou une première étape vers la synthèse, qui était à faire ou qui restait toujours à faire. Dans tous les cas, en abordant la question religieuse au sujet du Colosse et des Colossiens ainsi que la confusion « naïve », « innocente », « profane », Thevet réussit d'une certaine manière à dissiper complètement, ou en grande partie, cette erreur récurrente²⁷.

Entre imagination et raison, un nouvel imaginaire possible pour la culture grecque

Nous concluons de manière schématique sans pouvoir nous appesantir sur certaines définitions ou sur certaines observations assez complexes dans le cadre d'une approche exploratoire qui ne peut qu'esquisser les grandes lignes d'une problématique multidimensionnelle. En réalité, il s'agit d'hypothèses susceptibles d'être remises en cause ou d'être confirmées par une analyse plus développée et l'utilisation d'un nombre plus important de documents textuels et iconographiques.

Le choix de l'île de Rhodes aux XV^e et XVI^e siècles semble être très fécond dans la représentation de la Grèce et de l'espace grec pour les raisons et dans les conditions exposées précédemment. À cela, il faudrait ajouter que par la référence à un monument majeur, entre fiction et réalité, le Colosse de Rhodes, la sixième des Sept Merveilles du monde de l'Antiquité, une autre possibilité apparaît pour découvrir et signifier cet espace. En effet, l'évocation du Colosse apporte une épaisseur dans la découverte de cet espace qui surpasse ou renforce les sources textuelles, avec une projection à la fois symbolique et idéologique. Et, dans ce cadre, le rapprochement qui s'opère avec la religion, avec le christianisme dans sa forme la plus puissamment grecque, celle des Épîtres de Paul, n'est pas fortuit. Bien sûr, cela

²⁵ *Ibid.*, p. 81-82.

²⁶ Le commentaire d'Érasme sur cette question où il essaie de corriger l'erreur dans son introduction au Nouveau Testament est tout à fait édifiant (*In novum Testamentum Annotationes*, Bâle, 1552, p. 661) : « in primis non possum non mirari, quid in mentem venerit iis qui Colossenses, ad quos scribit hanc epistulam Paulus, aiunt esse Rhodienses, ob nobilem ilium Colossum qui memoratur inter septem mundi miracula. Nam de statua quidem nullus non meminit scriptorum. At de civitate huius nominis, ne ii quidem ullum fecere verbum, qui totius insulae situm diligentissime literis prodiderunt. Quin potius Colossae civitas est Phrygiae, quae est in Asia minore, haud ita procul ab Hierapoli et Laodicea, quarum et in hac epistula meminit Paul us. »

²⁷ Cependant, il est étonnant, à première vue, de constater que dans un contexte de spéculation antiquisante et « païenne », ou de fabulation, la situation est tout autre concernant le fond iconographique, la représentation iconographique, même si les expressions littéraires ne manquent pas totalement. Dans ce cadre, la question religieuse est systématiquement évacuée ou détournée au profit d'une approche exclusivement culturelle qui est parfois fondée sur une sorte d'imagination démesurée ou foisonnante, surtout à partir du XVIII^e siècle.

pourrait apparaître comme une situation tout à fait naturelle, étant donné la présence des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem ou encore le fait que les voyageurs, auteurs de textes, ont été souvent des religieux dont la destination finale était la Terre sainte. Mais il y a une dimension beaucoup plus forte et fonctionnelle, l'association de la Grèce et de la culture grecque avec le christianisme. N'oublions pas que cet espace est aussi d'une certaine manière un espace originel pour le christianisme avec tous ces lieux de référence et de mémoire significatifs dans la constitution et la transmission de l'héritage chrétien.

Bien évidemment, une telle façon d'aborder la Grèce ne pouvait se produire qu'au début de la Renaissance ou à une période relativement précoce, même s'il est possible d'observer des développements équivalents dans des temps postérieurs. Dans tous les cas, cette volonté ou cet engagement de convergence *pagano-chrétienne* s'avèrent révélateurs des enjeux du rapport complexe entretenu avec la culture grecque antique, mais aussi avec le territoire grec. Certes, il est tout à fait loisible aussi de considérer que la confusion entre le Colosse et les Colossiens provient d'une ignorance primaire de la culture grecque, mais les raisons pourraient être autrement plus déterminantes pour la représentation de la Grèce aux XV^e et XVI^e siècles. Dans ce contexte si singulier, ce n'est pas sans importance que l'élément qui modifie cette combinaison de la religion chrétienne et de la culture grecque antique soit la raison, évoquée aussi bien par des religieux que par des voyageurs laïcs. Effectivement, la culture occidentale par la suite intégrera de plus en plus cette dimension rationnelle et le *logos* grec contribuera grandement à une certaine émancipation par la pensée religieuse²⁸.

Ainsi, il serait possible de proposer une cartographie succincte des mouvements ou des situations qui pourrait avoir une incidence sur la compréhension du cheminement de la culture grecque aux XV^e et XVI^e siècles, mais aussi par la suite, en utilisant comme exemple le voyage à Rhodes. Le double mouvement géographique et intellectuel ou culturel observé au début de l'article, qui part dans des directions opposées – vers l'Extrême-Occident et vers l'espace grec –, constituerait une configuration heuristique pertinente qui offrirait une autre forme d'accès à la représentation de la Grèce à cette période. Bien évidemment, le deuxième mouvement culturel – celui autour la culture grecque – qui se décompose en deux autres, celui des érudits byzantins et celui des voyageurs occidentaux vers la Grèce, a été abordé de manière privilégiée en tant que réalité nouvelle de la physionomie d'un espace, matérielle et immatérielle. Par ailleurs, ces deux autres mouvements de la culture grecque évoluent également dans des directions opposées : les érudits byzantins qui partent en Europe occidentale, les pèlerins ou les voyageurs occidentaux qui se déplacent vers l'espace grec et la Méditerranée orientale. Et, le plus souvent, ces deux mouvements dans des sens opposés ne se croisent pas et se réalisent de manière autonome, même s'il est possible de constater un processus d'acculturation dans un certain nombre de cas pour les érudits byzantins ou une relative adhésion culturelle pour les voyageurs.

Enfin, en observant attentivement le mouvement qui se dirige vers l'espace grec, une hybridité discursive transparait dans la conception et la compréhension de ce que la culture grecque pourrait représenter. Et, en même temps, cela reflète une réception de cette culture qui ne semble pas correspondre pas à la réalité de l'espace grec dans sa perspective diachronique ou dans sa configuration synchronique. Il s'agit plutôt de l'expression d'un imaginaire verbal et non verbal sublimé par un environnement occidental propice à l'épanouissement humain et au développement intellectuel pendant cette période. Une des hypothèses de travail émises au début de cette approche concernait le rapport entre la réalité de la culture grecque antique et son évolution ou adaptation dans les différentes cultures occidentales ou autres, y compris celles qui sont présentes actuellement ou ont existé autrefois dans le même espace. Or, il est possible de constater que cette double configuration, profane

²⁸ Dans cette même perspective, le fait que celui qui réfute cette acception du Colosse pour la première fois soit Érasme se révèle être un puissant facteur d'interprétation comme cela a été auparavant suggéré.

et sacrée, inhérente à cet espace, a contribué à la légitimation de la culture grecque et, surtout, a inauguré l'agencement de l'imagination et de la raison afin de créer un autre champ d'action aux potentialités considérables. C'est, sans doute ce qui a permis de fonder l'imaginaire occidental sur une indistinction entre les événements de la réalité et la construction d'un monde grec particulier.

Fig. 1.1 : Orazio Tigrini, *Li sette miracoli del' mondo*, Colosse de Rhodes ; BnF, Rés. GE DD-655 (95 RES) ; @ BnF.

Fig. 1.2 : André Thevet, *Cosmographie de Levant*, Lyon, Jean de Tournes, 1554, Colosse de Rhodes ; BnF, Rés. G-1410, p. 104 ; @ BnF.

Fig 1.3 : André Thevet, *Cosmographie universelle, I*, Paris, Guillaume Chaudière, 1575, Colosse de Rhodes ; BnF, Rés. G-450, f. 205 v ; @ BnF.

Géographie du Péloponnèse, aperçu par Belon, Thevet et Nicolay, voyageurs français du XVI^e siècle

Édith Karagiannis
Université de Strasbourg

En plein XVI^e siècle, trois Français, Pierre Belon, André Thevet et Nicolas de Nicolay cabotent dans les parages du Péloponnèse. Les deux premiers ont embarqué à Venise : Belon en 1547 sous François I^{er}, Thevet en 1549 sous Henri II. L'un et l'autre doivent accompagner à Constantinople les ambassadeurs du roi près la Sublime Porte. Recruté comme savant par le cardinal de Tournon, Belon suit M. d'Aramon lors de son premier voyage ; Thevet est missionné auprès de M. de Fumel grâce au cardinal Jean de Lorraine. Ils descendent l'Adriatique puis la mer Ionienne selon l'itinéraire habituel longeant « la Morée » avant de bifurquer soit vers la Crète, Rhodes et Jérusalem, soit vers le nord de la Grèce et Constantinople. Ils rendent compte de leur périple en français, la langue du roi : Belon en 1553 dans ses *Observations*¹, Thevet en 1554 dans sa *Cosmographie de Levant*², qu'il fond à partir de 1560 dans sa *Cosmographie universelle* (1575), y étoffant les informations sur le Péloponnèse. En 1551, Nicolay accompagne à son tour Aramon lors de sa seconde ambassade. Officieusement chargé de faire des relevés topographiques, il embarque à Marseille pour Céphalonie puis rejoint l'itinéraire classique. Il publie ses *Navigations* longtemps après son retour, en 1567³.

Si aucun ne s'attarde dans ce Péloponnèse sous domination ottomane, tous trois l'ont donc réellement entrevu. Sa situation géographique en fait une escale espérée autant qu'un passage redouté : à le doubler, on risque sa vie. Non que les navires français soient encore contraints de se cacher des Turcs comme entre 1500 et 1536. Mais corsaires, impératifs de ravitaillement, périls maritimes accentuent le sentiment de danger. Réputation et vécu contribuent au prestige de ces auteurs-voyageurs. Le Péloponnèse intéresse également pour sa prestigieuse Antiquité grecque et romaine et sa position stratégique : à l'heure de l'avancée ottomane en Méditerranée orientale, des prises de Modon (1500), Rhodes (1522) puis de la bataille de Lépante (1571), il se trouve à la charnière de deux mondes, chrétien et musulman.

Dans ces ouvrages, les informations géographiques sur la région sont très inégales : rares chez Belon, plus fournies chez Nicolay, abondantes chez Thevet, surtout en 1575. L'emploi du « je⁴ » ne doit pas masquer le fait que, fruit de l'expérience complétée par des témoignages oraux comme chez Hérodote, les récits sont également nourris des lectures de leur auteur et de ses éventuels collaborateurs. Percevoir la part de la tradition et celle de la nouveauté impose une recherche des sources. On se limitera ici à un rapide sondage dans quelques textes pour la plupart alors très connus en France : géographes antiques, textes en français composés entre le XIV^e siècle et les années 1540 dont la *Chronique de Morée*, la *Mer des histoires*, les relations de voyage de Jean Thenaud, Dom Loupvent, Bertrand de La

¹ *Voyage au Levant* (1553). *Les Observations de Pierre Belon du Mans*, éd. A. Merle, Chandeigne, 2001, désormais nommé Belon.

² André Thevet, *Cosmographie de Levant*, éd. F. Lestringant, 1985, désormais nommé CdL ; *Cosmographie universelle*, Paris, L'Huilier, 1575, désormais nommé Thevet CU.

³ Nicolas de Nicolay, *Dans l'empire de Soliman le Magnifique*, éd. M.-C. Gomez-Géraud et S. Yerasimos, Paris, 1989, désormais nommé Nicolay. Sur les voyageurs en Méditerranée orientale, voir S. Yerasimos, *Les voyageurs dans l'empire ottoman (XIV^e-XVII^e siècles)*, Ankara, 1991 ; F. Tinguely, *L'écriture du Levant à la Renaissance*, Genève, 2000 ; I. Vingopoulou, *Le monde grec vu par les voyageurs du XVI^e siècle*, Athènes, 2004.

⁴ Attesté dans ce type de récit dès la fin du XV^e siècle, voir *Le récit des voyages et pèlerinages de Jean de Tournai, 1488-1489*, éd. B. Dansette et M.-A. Nielen, Paris, 2017, p. 16.

Borderie, mais aussi la *Chronique de Nuremberg*, la *Peregrinatio in terram sanctam* de Bernard de Breydenbach traduit par Le Huen⁵, la *Géographie* de Ptolémée éditée en latin par Sebastian Münster qui publie en 1544 sa propre *Cosmographie universelle*⁶.

Du Péloponnèse, il a en effet été question depuis l'Antiquité dans des livres, cartes et figurations iconographiques de toutes époques et de tous genres ; par ailleurs, la recherche contemporaine a enquêté sur cette région⁷. Mais on s'est peu attaché à sa géographie telle qu'elle est diffusée en France à cette époque où la passion des découvertes, des voyages, de la culture humaniste, est portée par le plein essor de l'imprimerie et l'actualité politique ; où, dans le *Plan des études*, Érasme recommande de « bien posséder la géographie, qui rend des services même aux historiens, à plus forte raison aux poètes », celle de Pomponius Mela, Strabon, Pline, Ptolémée : « La tâche essentielle consiste à noter la correspondance entre les noms de montagnes, de fleuves, de régions, de villes, tels qu'ils sont reçus dans la langue vernaculaire, et leurs noms antiques⁸. » Comment ces trois voyageurs nomment-ils et figurent-ils le Péloponnèse, cette entité géographique tributaire d'une histoire mouvementée ? Quelles informations transmettent-ils et comment s'y prennent-ils pour en donner une image accessible et actualisée ?

Nommer le Péloponnèse

Péloponnèse ou Morée ?

Dans les textes français du XIV^e siècle jusqu'aux années 1570, les trois termes, Péloponnèse, Morée et Achaïe peuvent s'équivaloir, mais pas nécessairement. L'usage des deux premiers est souvent signalé comme renvoyant à des périodes différentes : *Pelopo(n)nese/Pelloponese*, avec ou sans accents, ou *Peloponesus*/parfois *Poloponesus*, est alors qualifié d'« ancien » c'est-à-dire antique. Orthographié avec un ou deux *n* et en général masculin, ce terme est aussi attesté au féminin⁹. En revanche, *Moree*, toujours féminin, est ressenti comme moderne et très fréquemment associé à l'isthme de Corinthe. Son origine et son usage sont attribués aux « Latins », c'est-à-dire aux Francs¹⁰ ou aux « Barbares¹¹ ». Quatre exemples montrent son évolution sémantique.

Au XIV^e siècle, la Morée désigne soit le Péloponnèse entier, soit seulement l'Élide : dans la *Chronique de Morée*, la Morée au sens restreint est considérée comme le centre du pouvoir dont dépend « tout le Péloponnèse¹² », terme peu fréquent¹³.

⁵ Voir B. Dansette, « Le voyage d'outre-mer à la fin du XV^e siècle : essai de définition de l'identité pèlerine occidentale à travers le récit de Nicole Le Huen », dans *Chemins d'outre-mer, Études d'histoire sur la Méditerranée médiévale offertes à Michel Balard*, éd. D. Coulon, C. Otten-Froux, P. Pagès et D. Valérian, Paris, 2004, p. 171.

⁶ Ptolémée, *Geographia universalis vetus et nova complectens*, Bâle, Henry Pierre, 1540, désormais nommé *Ptolemaeus*. Voir aussi N. Chalcondyle, *Histoire de la décadence de l'empire grec, et établissement de celui des Turcs [...]. De la traduction de Blaise de Vigenère*, Paris, N. Chesneau, 1577, désormais nommé Chalcondyle. Rédigée en grec vers 1463, cette œuvre est d'abord publiée dans la traduction latine de C. Clauser, à Bâle chez Oporin en 1556. Exilé à Mystra, N. Chalcondyle (1423-1490 ?) a été élève de G. Pléthon.

⁷ Voir notamment A. Avramea, *Le Péloponnèse du IV^e au VIII^e siècle*, Paris, 1997.

⁸ Traduction J.-C. Margolin dans *Érasme*, Paris, 1992, p. 449-450 ; désormais nommé *Érasme*.

⁹ Voir Thevet *CU*, *ibidem*, VII, 8 ; XVIII, 8, p. 794 v ; XXII, 2, p. 957 v. Edmond Huguet donne aussi des exemples tirés de la traduction des *Politiques* d'Aristote par Louis Le Roy, Paris, 1576 (II, 8, p.135 et III, 2, p. 155), *Le dictionnaire de la langue française du XVI^e siècle*, V, p. 708.

¹⁰ Sebastian Münster, *La Cosmographie universelle*, s. l. [Bâle], Henry Pierre, 1552, p. 1143 ; désormais nommé Münster *CU*.

¹¹ Thevet *CU*, *ibid.*, p. 796 v.

¹² Voir *Chronique de Morée*, trad. R. Bouchet, Paris, 2005, p. 139, 174 ; désormais nommé *Chronique*.

¹³ *Ibidem*, p. 92.

À la fin du XV^e siècle, l'usage de *Morea/Moree* en tant qu'alternative contemporaine à *Peloponnesus/Peloponese* est confirmé en français et en latin, comme au chapitre « De Peloponesso » de la savante *Chronique de Nuremberg* (1493) où deux précisions témoignent aussi de la connaissance des géographes antiques : sa définition par le contour en feuille de platane qualifiant le Péloponnèse chez Pline, Pomponius Mela et Ptolémée, et par sa configuration en presqu'île avec insistance sur l'isthme large de cinq mille pas, selon Pline¹⁴.

Au début du XVI^e siècle, en 1512, avant l'alliance avec Soliman, Jean Thenaud, précepteur puis aumônier de François I^{er}, accompagne une mission diplomatique en Égypte couplée à un pèlerinage aux Lieux saints. Sa relation de voyage indique aussi la largeur de l'isthme, mais cette fois selon Hérodote, Polybe ou Diodore de Sicile : Corinthe se trouve « au Pelloponese que aujourd'hui nommons La Morée, lequel est environné de mer fors d'ung costé qui ne dure que six milles¹⁵ ». Les tentatives anciennes pour isoler la péninsule à la hauteur de l'isthme suscitent alors un intérêt accru : plans pour creuser un canal énumérés par Pline, auxquels Thenaud ajoute celui d'Adrien¹⁶, et pour édifier un mur construit, détruit, reconstruit : « Les empereurs de Grece feirent une forte muraille de six mille pour soy cuyder deffendre des Turcs¹⁷. » Définir la Morée, c'est plus que jamais entremêler topographie, toponymie, démographie, histoire et politique :

Le pays qui s'étend depuis le port de Lépante jusqu'à Porto delle Quaje à la pointe du Cap Matapan et aussi jusqu'à la pointe de Capomali porte le nom de Morée. La Morée, aujourd'hui abandonnée par ses habitants, est sous le joug tyrannique du Turc¹⁸.

Enfin, vers 1531, Dom Loupvent relate à son tour son pèlerinage à Jérusalem *via* Venise. Dans son manuscrit en français parsemé de latin, Péloponnèse et Morée alternent. Celle-ci est décrite comme une presqu'île reliée au « royaume de Grèce [...] par l'isthme », mais « large à peu près de quatre milles », selon Pomponius Mela que Loupvent suit aussi pour la définition administrative et topographique :

Le Peloponese peut contenir entierement six regions et contrees comme Argolienne, Laconienne, Messenienne, Achayenne, Elis, et Arcadienne. En l'isthmus de celle peninsule est assize la cité de Corinth¹⁹.

Lettré et méthodique, le bénédictin dessine « pour effigie et figure ledict Peloponesus de Grece » (fol. 99 r, pl. I). Son croquis rassemble des connaissances acquises bien davantage lors de la préparation du voyage et de la rédaction du manuscrit que par l'expérience vécue.

Morée ou Achaïe ?

¹⁴ Hartmann Schedel, *Liber cronicarum*, Anton Koberger, Nuremberg, 1493, f. 275 v, désormais appelé *Nuremberg*. Voir Pline, *Historia naturalis*, IV (éd. princeps 1469) ; Pomponius Mela, *Géographie*, II, 3 (éd. princeps 1471) ; voir aussi Strabon, *Géographie*, VIII, traduit par Guarino de Verone, dont l'édition princeps est postérieure (1506). Ces précisions figurent déjà dans Chalcondyle.

¹⁵ *Le voyage d'outremer de Jean Thenaud* [par Z. Pagani], Paris, s. d. [entre 1525 et 1535], éd. Ch. Schefer, Paris, 1884, p. 140.

¹⁶ *Ibidem*, p. 140 : « Plusieurs empereurs et roys comme Demetrius, Cesar, Caius, Neron et Adrien ont voulu trancher pour que l'on peult aller facilement de la mer Ionicque en la mer Egée ; mais ils ne l'ont point consommé. »

¹⁷ *Ibid.*, p. 140-141.

¹⁸ *Ibid.*, p. 163.

¹⁹ Dom Loupvent, *Voyage itinéraire et transmarin de la sainte cité de Jérusalem*, manuscrit, deuxième version, Bibliothèque bénédictine de Saint Mihiel, cote Z0, fol. 27 r, fol. 99 r, en ligne sur http://archives.meuse.fr/ark:/52669/a011418741123s6Z1uC/from/a011418741123RPcAW4_; Pomponius Mela, II, 3.

Mais dans les années 1490, un autre terme féminin, « Achaïe », peut également désigner le Péloponnèse, comme du temps de la province romaine. Orthographié aussi « Achaye », ce mot a trois significations : il désigne tantôt, comme pour Strabon, cette plaine côtière que la *Chronique de Morée* situe « à quinze milles environ avant Patras », à l'ouest²⁰ ; tantôt, comme pour Breydenbach, la fertile presque île de Morée tout entière, entourée de mer « excepte un detour » par lequel est passé le Turc et incluant « la Morée illyrique », face à Corfou²¹ ; ou bien encore l'ensemble du Péloponnèse en tant que grande région constitutive de la Grèce, comme dans la *Mer des histoires* qui s'appuie explicitement sur Pline, Isidore de Séville, Varron, ainsi que sur Ptolémée, non mentionné : la Grèce y est définie soit comme l'Attique seule²², soit comme un vaste ensemble de sept provinces appartenant à l'Occident : « Dalmacie, Epirus, Elladas, Thessalie, Macedoyne, Achaye et deux ysles de mer, c'est asavoir Crete et les Cyclades²³. »

L'Hellade comprend deux grandes « parties », comme chez Ptolémée : l'Attique, à laquelle se rattache une « province », la Béotie ; l'Achaïe, caractérisée par l'importance de sa capitale, Corinthe²⁴, à laquelle se rattache une « province », le Péloponnèse :

Ellade est une province de Grece en Europe ainsy dicte et appelée de Hellena, premier fils de Deucalion et roy d'icelle region. Et en ceste province est Athique ou premier fust Athenes dont est dessus parlé. A laquelle se joint la province de Achaye. De Ellade sont deux parties et deux provinces, c'est assavoir Boecie et Pelopone[se]²⁵.

[L'Hellade est une province de Grèce en Europe, ainsi appelée car elle tire son nom d'Hellèn, premier fils de Deucalion et roi de cette région. Et c'est dans cette province que se situe l'Attique, où fut d'abord [fondée] Athènes dont il a été question plus haut. S'y joint la province d'Achaïe. L'Hellade comprend [donc] deux parties et deux provinces, c'est-à-dire la Béotie et le Péloponnèse.]

La configuration de cette grande Achaïe englobant le Péloponnèse correspond très approximativement à celle de la Morée sur la carte du monde (fig. 2.1) :

Toute ceste province est ainsi que une isle. Car depuis septentrion ou elle jointe a Macedoyne, elle est de tous costez environnee de la mer. Par devers orient elle a la mer cyrenee, vers le vent eurus la mer de Grece, vers midy la mer yonie et du costé d'occident les ysles Cassopies, mais par devers septentrion seulement est jointe a Macedoyne et Atthique de Grece²⁶.

[Toute cette province est semblable à une île. Car depuis le nord où elle rejoint la Macédoine, elle est de tous côtés environnée par la mer. Vers l'orient par la mer cyrénée, du côté du vent d'Eurus [sud-est] par la mer de Grèce, vers le midi par la mer Ionienne et vers l'occident par les îles Cassopées. Et c'est seulement vers le nord qu'elle est jointe à la Macédoine et à l'Attique de Grèce.]

À la même époque, la *Chronique de Nuremberg* (1493) transmet aussi les deux définitions, celle de Ptolémée²⁷, puis celle situant Lacédémone « in Achaia sive

²⁰ *Chronique, op. cit.*, p. 88. Voir aussi Chacondyle, *op. cit.*, p. 278 ; Strabon, VIII, 2 et 7.

²¹ Voir Bernard de Breydenbach, *Des saintes peregrinations de Jerusalem*, trad. Nicole Le Huen, Lyon, Michel Topié et Jacques Heremberck, 1488, f. lxxxiiij ; désormais nommé Breydenbach.

²² *Mer des hystoires*, Lyon, Jean du Pré, 1491, f. lx v et f. lvi v ; désormais appelé *Mer*.

²³ *Ibidem*, f. lxiv v.

²⁴ Ptolemaeus, III, xv.

²⁵ *Mer, ibid.*, f. lviii v.

²⁶ *Ibid.*, f. lvi v.

²⁷ *Nuremberg, op. cit.*, f. cclxxvi r : « Ptolemeus Achaias eius fines hoc modo describit. Ab occasu Epyrum. a septentrione macedoniam et partem egei pelagi collocat. ad orientem eiusdem maris terminos ponit usque ad summum promontorium. ad meridiem adriaticum pelagus iuxta litus quo acheolus amnis irrumpit in corinthico sinu. » [« Ptolémée décrit ainsi les limites de l'Achaïe : à l'ouest, [elle touche] l'Épire, au nord, la Macédoine et

Peloponneso » : fondée par Lacédaemon, la cité a donné son nom à cette région de Grèce et a aussi été appelée Sparte. Avec cette précision : selon Hérodote, Sparte désignait une ville, Lacédémone, une région²⁸.

Après 1535, on peut encore rencontrer dans un même ouvrage plusieurs définitions ou équivalences différentes. Dans son *Voyage de Constantinoble* (1542), La Borderie assimile d'abord Achaïe, Morée et Laconie. Lui aussi vient d'accompagner au Levant une mission diplomatique commanditée par François I^{er} :

Nous donc suyvantz la terre d'Achaïe,
Mesme Morée, autrement Laconie (...)

Mais plus bas, « Achaïe » désigne l'Argolide sans la région de Nauplie ou « Romanie²⁹ ».

Arcadie : région ou ville ?

Un autre terme polysémique peut prêter à confusion : *Arcadie/Arcadia* qui désigne soit, à l'antique, une région dont la définition varie elle aussi, soit une ville sur la côte ouest du Péloponnèse. Ces sens ne sont pas antinomiques et au XV^e siècle, ils peuvent cohabiter dans un même texte. Comme Strabon, Plin, Pomponius Mela pour qui le Péloponnèse est constitué de six régions énumérées dans le sens inverse des aiguilles d'une montre avec, pour finir l'« Arcadia »/Arcadie en plein centre, Chalcondyle évoque vers 1463 « le dedans du pays qu'anciennement on appelait l'Arcadie ». Mais à propos du mariage de Catarina Zaccaria avec Thomas Paléologue en 1430 à Mystra, il mentionne « la contrée d'Arcadie, qui est au long de la mer³⁰ ». Breydenbach parle aussi de cette baronnie : « Archadie » est le nom d'une place forte désormais aux mains des Turcs, à 50 milles au nord de Modon en direction de Raguse³¹. En revanche, pour la *Mer des histoires*, « l'Archadie est une isle située entre la mer yonienne qui est de Grece et la mer Egee, comme dit Ysido ». Avec cette précision : « Et aussi a esté après nommee Sycionie d'ung roy qui la conquist nommé Sycionius³². »

Les mises au point de Sebastian Münster

Face à cette complexité, Sebastian Münster procède à des mises au point dans son édition en latin de la *Géographie* de Ptolémée (1540, 1550) et dans sa *Cosmographie universelle* (1544), traduite en français en 1552 puis adaptée par Belleforest.

Dans la *Géographie*, la carte de l'Europe confirme l'équivalence *Peloponnesus/Morea* (**fig. 2.2**). Mais sur celle de la Grèce, « Peloponnesus », imposé par le *decorum*, est retenu, avec régions, fleuves et montagnes ; un cartouche répertorie les cités antiques (**fig. 2.3**). Dans l'appendice, Münster précise la définition de Ptolémée. Ouvrant par des ajouts la voie à

une partie de la mer Égée ; vers l'est, elle est limitée par la même mer jusqu'à un promontoire très élevé ; au sud, par la mer Adriatique près du rivage où le fleuve Acheloos se jette dans le golfe de Corinthe »].

²⁸ *Ibidem*, f. cclxxviii v. Voir Hérodote, *Histoires*, I, 145.

²⁹ V. 881-882 et 933-934, Bertrand de La Borderie, *Le discours du voyage de Constantinoble* (1542), éd. C. Barataud et D. Trudeau, Paris, 2003, p. 107 et 110 ; désormais nommé La Borderie.

³⁰ Chalcondyle, *op. cit.*, VIII, 1, p. 504 ; V, 6, p. 322.

³¹ Breydenbach, *op. cit.*, f. c.

³² « L'Arcadie est une île située entre la partie de la mer Ionienne bordant la Grèce et la mer Égée, comme dit Isidore. Elle a aussi après été appelée Sycionie, [du nom] d'un roi Sycionius qui la conquiert », *Mer, ibid.*, f. lxxviii. Autre curiosité, la définition de « Lacedemone autrement dite Sparcie ou Spartanie [qui] est province de Europe en la fin de Grece aupres de Trace (...) » (f. lxxv, « Lacédémone appelée aussi Sparcie ou Spartanie est une province d'Europe [située] au bout de la Grèce, près de la Thrace »).

Ortelius, il signale la modernité du terme Morée et rend limpides les sens d'« Achaia » et « Arcadia » :

[...] Arcadia in media Peloponneso est sita, et Achaia ora quaedam est Peloponnesi ab Achaia sic dicta. Achaia vero quae est extra Peloponnesum, vocatur alio nomine Hellas, et sunt in ea multae parvae regiones, ut Boeotia, Phocis, Attica³³ [...].

[[...] l'Arcadie est située au centre du Péloponnèse, et une région d'Achaïe actuellement dans le Péloponnèse tire son nom de l'Achaïe. L'Achaïe à proprement parler, qui se trouve hors du Péloponnèse, est appelée d'un autre nom : Hellas, et elle comprend de nombreuses petites régions comme la Béotie, la Phocis, l'Attique [...].]

Sa propre *Cosmographie universelle* modernise encore Ptolémée. Il ajoute des références à Strabon et Athénée. Sur la carte in-folio de la « Nouvelle Grèce », « Morea » remplace « Peloponnesus » et la topographie d'ensemble est schématisée (fig. 2.4). Beaucoup de toponymes antiques disparaissent. La petite carte du chapitre « Description de la Grèce » simplifie encore : seules demeurent les indications « Morea », « Corinthus », « Modon » (fig. 2.5). Un tableau synoptique expose « les vraies parties de la Grèce » : Macédoine, Épire, Achaïe et enfin Péloponnèse dont les huit régions sont énumérées dans le sens des aiguilles d'une montre³⁴.

Le texte présente la Morée d'abord comme une étape indispensable de la traversée vers Constantinople : de Venise, il faut que « la navire soit menée juxte la Morée en Septentrion par la mer Egée³⁵ ». Mais c'est « Peloponnesus » qui est choisi comme titre de la sous-partie consacrée à « la plus noble partie de la Grèce », « autrefois appelée la forteresse de toute la Grèce », comme le dit Strabon. Pour la largeur de l'isthme, Münster mentionne Plin et Hérodote : « On dict aussi que le detroit de terre dont nous avons parlé, contient de large cinq ou six mille pas. » Pour le reste, il suit Ptolémée : « Les Latins appellent aujourd'hui ceste province la Moree, et comprend Messanie (*sic*), Laconie, Argos et Archadie³⁶. »

La distorsion entre gloire antique et ruine moderne est rendue sensible par le recours à la dénomination classique : « Tout le pays de Peloponnesus fut alors assubjecty aux Turcz³⁷ », et accentuée par le rappel de l'histoire dans les paragraphes suivants. Ceux intitulés « Achaïe, Corinthe », « Arcadie », « Modone, Argos, Epidaure » livrent toutefois des précisions géographiques.

Belon, Nicolay et Thevet

Tributaires de ces traditions, Belon, Nicolay et Thevet confirment la double appellation Péloponnèse /Morée.

Pour Belon, qui s'y réfère peu, la distinction est implicite. La région se nomme actuellement « la Morée » : c'est ainsi qu'il la désigne pour parler de son propre périple malgré une confusion avec l'Eubée³⁸, de la promotion des gouverneurs turcs qui y sont envoyés, ou d'une sorte de luth de cette région³⁹. Mais « la Morée autrement est appelée le Péloponnèse », et c'est le mot antique qu'il choisit quand il se réfère à la nomenclature des

³³ Ptolemaeus, Appendix, *op. cit.*, p. 180.

³⁴ Münster CU, *op. cit.*, p. 1143.

³⁵ *Ibidem*, p. 44.

³⁶ *Ibid.*, p. 1143.

³⁷ *Ibid.*

³⁸ Belon, *op. cit.*, p. 262.

³⁹ *Ibidem*, p. 386 et 521. Il mentionne une fois l'Achaïe selon Plin, IV, 9.

« sinés [golfs] et promontoires du Péloponnèse » de Pomponius Mela « escrivant de Grece⁴⁰ ».

Dans ses *Navigations*, Nicolay s'intéresse au « Péloponnèse, aujourd'hui appelé la Morée⁴¹ » surtout pour les « Lois de Lycurgus données aux Lacédémoniens⁴² ». Cependant, il consacre à sa géographie quelques paragraphes du chapitre « Description de la Grèce », où il adopte la *dispositio* des Anciens. Pour la topographie, il suit Pline :

[La Grèce] à la fin se vient former en manière d'une péninsule. Laquelle fut anciennement appelée Appie et Pelasgie, puis Péloponnèse, à cause des golfs et promontoires desquels ces rives sont parties et divisées⁴³.

Côté onomastique, il ajoute que le Péloponnèse a « autrefois été appelé La Roque [=acropolis] et la plus noble province de la Grèce », selon Strabon qu'il suit également pour la configuration de la péninsule, mais avec une nuance : « Mais par les modernes est nommée Morée, laquelle à peu près est figurée comme la feuille du platane⁴⁴. » Pour le périmètre, il se réfère à Pline et à Polybe :

Le circuit de cette péninsule, selon Pline et Isidore, est de cinq cent septante trois mille pas. Mais qui y voudrait ajouter les contours de tous les golfs et promontoires, elle contiendrait [un] peu moins de deux fois autant. Toutefois, selon Polybe, laissant les confins, elle contient environ quatre mille stades, et de l'orient à l'occident, quatre mille quatre cents⁴⁵.

Pour les limites, il se tourne vers Ptolémée :

Ptolémée confine le Péloponnèse du septentrion avec le golfe de Corinthe, à présent golfe de Lépanto, et avec l'isthme, et de là après avec la mer Crétique. Vers l'occident et vers le midi, confine à la mer Adriatique, et de l'orient à la mer de Candie, jadis Crétique⁴⁶.

Comme Münster aussi, Nicolay énumère après les provinces de la Grèce les régions du Péloponnèse : Argolide, Laconie « qui auparavant eut nom Oebalie, en laquelle est la cité Amycle, patrie de Castor et Pollux », Messénie, Achaïe « anciennement dite Egial », Arcadie « qui a pris tel nom d'Arcade, fils de Jupiter » et lieu des travaux d'Hercule⁴⁷. Tel un guide, il parcourt les sites remarquables de chaque région, panachant toponymes antiques ou contemporains souvent francisés, références mythographiques, historiques, économiques et démographiques. Il s'efforce d'actualiser et, tout en restant précis, de mettre en valeur la beauté et la fertilité des lieux :

En Laconie est Térápne, Lacédémone, siège et habitation du roi Agamemnon, laquelle fut aussi nommée Sparthe, de Sparthus, fils de Phoronéus. Mais à présent s'appelle Mizithra [Mystra]. Il y a encore Amicle, distante vingt stades de Lacédémone, en pays abondant de tous bons et excellents arbres fruitiers et autres biens. Et en icelle est le temple d'Apollo, le plus excellent de tous les autres de la province, tant en richesses qu'en artifice, assis au quartier de la ville qui regarde la mer puis le mont Tayget⁴⁸.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 188.

⁴¹ Nicolay, *op. cit.*, p. 102.

⁴² *Ibidem*, p. 263.

⁴³ *Ibid.*, p. 256. Voir Pline, IV, 5,1.

⁴⁴ Nous soulignons. Voir Nicolay, *ibid.*, p. 256-257 ; Pline, V, 1 ; Strabon, VIII, 1, 3 et 2, 1 ; Münster traduit *acropolis* par « forteresse », Münster, *CU*, p. 1143.

⁴⁵ Nicolay, *ibid.*, p. 256 ; Pline donne 563 000 pas (IV, 5, 1) ; Polybe, *Histoires*, XXXIV, 12, 11.

⁴⁶ Nicolay, *ibid.* Voir *Ptolemaeus*, III, XVI.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 257-258.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 258-259. Voir Mela, II, 41 et 42.

Pour l'Arcadie :

L'Arcadie est tout alentour environnée des Péloponnésiens, et ses principales cités sont Psèse, Ténie et Orcomène ; les monts : Foloé, Cillène, Parthène et Ménale ; les fleuves : Erimanthe et Ladoen. En Arcadie fleurit grandement Prométhée⁴⁹.

Il vulgarise des détails frappants, quitte à confondre des toponymes homonymes comme *Methoni /Modon* et *Methone* de Thrace :

En Messénie, [il y a] Messène et Méthon, ou Modon, au siège de laquelle Philippe, roi de Macédoine, père du grand Alexandre, perdit un œil d'un coup de sagette⁵⁰.

Comme Pausanias, il signale tout ce qui est susceptible d'intéresser les amateurs d'art :

En Achaïe est Pise d'Oenomae Elis et le temple de Jupiter Olympien, fort renommé pour les jeux olympiques et par singulière dévotion, mais encore plus pour la statue faite de la main de Phidias⁵¹ [...].

ou d'antiquité chrétienne :

Cillène et Callipoli sont sur la rivière de Patras, qui fut anciennement appelée Aroë (auquel lieu saint André, apôtre de Jesus-Christ, reçut la couronne de martyr), en l'endroit où les fleuves Chelonates et Arasse y entrent⁵².

Au vécu, Nicolay combine donc des informations largement livresques mais sans plagier. La différence réside dans l'*inventio* et l'*elocutio* : ce qui pourrait être fastidieuse compilation devient propre à éveiller l'admiration et la curiosité. Les informations témoignent de ce même souci d'actualisation et de complétion qui tenaille un Thevet toujours plus en quête d'*animatio*.

Dans la *Cosmographie de Levant*, ce dernier raconte sa traversée de Raguse à Candie. Entre Zante et Crète, son navire se tient éloigné des rivages « pour creinte de telz surnommez escumeurs de mer⁵³ ». Aussi a-t-il seulement longé la péninsule, même s'il s'écrie plus tard : « me souvint du temps que j'estois en la Peloponnese⁵⁴. » En 1554, il en est très peu question d'un point de vue géographique : ce qui importe ici, ce sont les anecdotes et les références humanistes au « país des Lacédémoniens » parcouru par Lycurgue dont, avec Homère, il se veut l'épigone : Lysandre raillant « la couardise que les Corinthiens avoient » tels les lièvres aux portes de Corinthe⁵⁵, ou encore Terpandre, dont il fait l'éloge⁵⁶. Dans cet ouvrage, le Péloponnèse, c'est avant tout Sparte⁵⁷.

Pendant et malgré des incertitudes, l'isthme et l'Achaïe interviennent dans les définitions territoriales de la Grèce : cette « région d'Europe » est limitée, selon Pline et Solin,

⁴⁹ Nicolay, *ibid.*, p. 259.

⁵⁰ *Ibid.* ; Pomponius Mela, II, 42-43 ; Strabon, *Géographie*, Fragments, VII, 25 (*Exc. Palat.*), traduction A. Tardieu, Paris, 1867, <https://mediterranees.net/geographie/strabon/VII-8.html>.

⁵¹ Nicolay, *ibid.* p. 259 ; Pausanias, *Périégèse*, X, 2.

⁵² Nicolay, *ibid.*, p. 261.

⁵³ *CdL*, *op. cit.*, p. 33.

⁵⁴ *CU*, *ibid.*, XXII, 2, p. 957 v.

⁵⁵ *CdL*, *ibid.*, p. 55. Voir Plutarque, *Les dictz notables des Lacedemoniens, Les œuvres morales et meslées* [...] *translatées par Jacques Amyot*, Paris, Vascosan, 1572, p. 221 v.

⁵⁶ Le poète « qui par sa harpe causa la paix et union entre les Lacédémoniens » (*CdL*, *ibid.*, p. 49). Salut à Ronsard, surnommé en 1550 le nouveau Terpandre ?

⁵⁷ *Ibidem*, p. 55.

par « le detroit de Isthmos vers le midi⁵⁸ » (fig. 2.6). Thevet situe Athènes « entre Achaïe et Macedone, en la region qu'on apelle la terre Attique⁵⁹ », mais il connaît également Ptolémée et s'efforce, après Münster, d'expliciter les sens des trois toponymes, Achaïe, Péloponnèse et Morée :

Auparavant, cette region [l'Attique] se nommoit Actica [...] d'Acté qui signifie rivage, à cause que la plus part de ce pays-là est pres du rivage de la Mer. Ptolemee (qui estoit au temps d'Antonin) l'apele Achaye : ainsi il comprend Peloponese, dite pour le jourd'hui la Moree, et non tant seulement la region Attique, Boëtie (*sic*), Locres et Phocide : ce que fait Pline : Comme jusques aujourd'hui le nom ancien est demeuré⁶⁰.

Il mentionne également le Péloponnèse pour sa proximité avec la Crète, à laquelle il sert de faire-valoir : c'est une fois « porté en Candie » que le plant de Malvoisie a eu « bruit d'être sur tous autres meilleur⁶¹ » ; et si les deux régions sont montagneuses, le cosmographe est bien d'opinion que c'est sur le mont Ida que « fut né et nourri Juppiter : combien que aucuns disent que c'estoit en Arcadie⁶² ».

Ainsi, la géographie du Péloponnèse, ses ports ou places fortes intéressent cette relation au seul titre de points de repère ou de complément attendu, avec une double arrière-pensée : sous peine de passer pour rustre, Thevet se doit de mentionner des éléments humanistes « obligés » ; par ailleurs, rapprocher l'itinéraire des pèlerins contemporains de celui des navires qui, dans l'Antiquité chrétienne, « de Romme vouloient aller en Syrie, [et] apres avoir navigé la Mer de Sicile, faisoient voile en la Morée⁶³ », n'est-ce pas affirmer la continuité de la présence chrétienne en Méditerranée ? Entre Sicile et Cyclades, la Morée apparaît alors comme bordée d'une mer calme, offrant Modon pour agréable escale :

[O]n vient à Corfou, et puis de là en la Morée. Ainsi décrit le voyage de Pauline, S. Jerome ; laquelle se mettant de la Mer de Sicile dangereuse, en la Mer Adriatique, comme par un estang, vint à Modone, ville qui est en la Morée, ou elle print refreschissement⁶⁴.

Vingt ans plus tard, Thevet publie sa *Cosmographie universelle* (1575). Cette somme est le fruit de son expérience, d'informations collectées par toute une équipe et d'une écriture attentive à ménager ses effets⁶⁵. Sur la carte de l'Europe, c'est « Morée » qui désigne la péninsule, en français même si d'autres noms sont inscrits dans la langue de leur utilisation courante. Dans la table des matières, trois entrées renvoient aux chapitres VIII et X du livre XVIII. Mais le chapitre IX est également truffé de références à la Morée / Péloponnèse.

Le projet didactique est soutenu par la volonté de plaire et d'être utile : carte claire, information abondante et variée, manchettes et surtout, style vivant. Les données géographiques sont entrecoupées d'anecdotes ou de remarques personnelles, voire de jugements politiques, et de belles gravures. Thevet s'adresse directement au lecteur. Avant de le conduire à l'intérieur de la péninsule, il le fait mentalement voyager tout autour du littoral, de villes en golfes, promontoires et embouchures de rivières. Il commente les sites comme s'il l'accompagnait sur un navire ou devant une carte détaillée, en suivant les conseils

⁵⁸ *Ibid.*, p. 85 ; Pline, IV, 7.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 91.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 85. Il s'indigne à son tour que l'Achaïe / Grèce fasse désormais partie des « Empires, Royaumes, Isles et terres maritimes » que « Mahomet, par sa doctrine diabolique ha subverti[s] » (*ibid.*, p. 181).

⁶¹ *Ibid.*, p. 36.

⁶² *Ibid.*, p. 36.

⁶³ *Ibid.*, p. 204.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 204.

⁶⁵ Voir F. Lestringant, *André Thevet, cosmographe des derniers Valois*, Genève, 1991.

d'Érasme⁶⁶ : à partir de leur nom et position géographique et de leur importance économique ou stratégique, il précise situation actuelle et nom moderne, francisé ou non ; certains toponymes rares ou « vulgaires » sont en italiques, à l'intention des futurs voyageurs.

Le titre du chapitre VIII « Du païs de la Morée, jadis Achaïe et Péloponnèse, et bataille navale d'entre les Chrestiens et les Turcs⁶⁷ » manifeste d'emblée un double souci : renseigner sur la tradition péloponnésienne et son actualisation ; écrire en français l'histoire contemporaine. Mais il est essentiellement consacré à la récente victoire chrétienne (1571) et à son cadre, de l'Étolie à l'isthme de Corinthe, avec une perspective didactique :

[L]'Isthme ou petite (*sic*) espace de terre [...] empesche que la Moree ne soit entièrement Isle. Car ailleurs je vous ay dit, que Isthme est une petite estreisseuse de terre entre deux mers, telle que celle cy, qui jointct la Moree avec la Grece et sans laquelle la mer Egee et le goulfe de Corinthe ne seroient qu'un⁶⁸.

Seule l'introduction concerne en propre la Morée : toponymes, topographie, mythologie et histoire servent de pré-texte aux trois grandes pages du récit de la bataille exaltée par une grande vignette. L'actualité étant susceptible de vivifier l'intérêt pour le savoir humaniste, Thevet souligne que la Morée est distincte de la Grèce mais en fait partie, l'unité du pays reposant sur la « gent » qui l'a constituée et ses origines mythiques. Il entend montrer sa continuité : l'illustre Corinthe⁶⁹ fut fondée « en l'an du monde » 2446, au temps où le peuple fut appelé Hellade, ce qui assied sa primauté dans le Péloponnèse⁷⁰. Il y reviendra au chapitre IX. Pour les limites du pays, il assimile d'abord, selon Ptolémée, l'Achaïe à la Grèce, « laquelle aujourd'huy est du Gouvernement du Bascha de la Moree⁷¹ », et souligne à propos de l'Attique « jusques en Thessalie » : « Ce païs proprement s'appelle la Moree, ancien siège des Peloponnesiens⁷². » Puis sans transition, il passe à la définition de la Morée selon Strabon et Pline, actuellement « des plus beaux et honorables Gouvernemens qui soient soubz la puissance du grand Turc » :

Vers le Nort elle a le goulfe de Lepanthe, et partie de celuy de l'Egine : Au Su et Ouest, la mer Adriatique est sa borne, et à l'Est, la mer de Candie : l'Isthme luy est au Nort, lequel seul la fait terre continente⁷³.

Avant sa double dénomination et l'étymologie du toponyme antique, il évoque sa forme, réinterprétant la feuille de platane en feuille de vigne :

Elle est faite en forme d'une fueille de vigne, à cause que la mer fait plusieurs replis dans la terre, qui sont comme les decoupures que lon voit en ladicte fueille. Ceste region fut jadis nommée Agialee, puis Apie et en fin Peloponnese, qui a duré jusques à nostre temps, que les Barbares luy ont donné le nom de Moree, ne scay pour quelle occasion. Quant au mot de Peloponnese, elle l'a de Pelops, qui regna au royaume des Argives, qui est tirant à l'Est⁷⁴.

Vision personnelle du contour ou erreur de copie ? Imitant le « naturel », Thevet procède par association d'idées, passant des vestiges de la sépulture de Pélops à la ruine de la Morée qu'il

⁶⁶ Voir ci-dessus p. 1 et note 8.

⁶⁷ Thevet *CU*, *ibid.*, p. 790 r.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 794 r.

⁶⁹ Voir aussi *Chronique*, *op. cit.*, p. 89 ; *Mer*, *op. cit.*, f. lvi v ; *Nuremberg*, *op. cit.*, f. 286 [289].

⁷⁰ Thevet *CU*, *ibid.*, p. 791 v.

⁷¹ *Ibid.*

⁷² *Ibid.*, p. 796 v.

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ *Ibid.*

impute aux chrétiens ardents à se combattre au lieu de se préoccuper des Turcs⁷⁵. Avec ses digressions politico-historiques, la description suit partout le même principe : celui d'un va-et-vient entre les époques mettant en avant topographie, toponymes, économie et démographie, références mythographiques ou légendaires, antiquités et autres sites d'intérêt. Ainsi, au bord du golfe de Corinthe,

à present nommé goulfe de *Patras*, à cause d'une ville qui encor y est en pieds, de mesme nom, assise en la Moree, est le Promontoire *Rhium*, tirant à l'Ouest, où fut martyrisé, comme disent les Grecs du païs, l'Apostre Saint André⁷⁶.

En dépit du titre, le chapitre IX ne se limite pas à l'Attique. La seconde partie guide le lecteur tout le long de la côte nord et ouest du Péloponnèse. Thevet part de

Lesteicori, qui fut jadis l'Arsenal et port des Corinthiens voulans aller en Italie, esloigné de trois lieu de Corinthe, qui n'est rien à present, sinon que vous y voyez entrer en mer le fleuve Asope, maintenant dit d'Arbon, qui gist à cinquante un degré six minutes de longitude, trente sept degrez trente six minutes de latitude⁷⁷.

Une manchette signale « Corinthe jadis dite Achaïe » :

[E]t l'appelle l'on encor Goranthe. Ceste ville, selon le changement des temps, a eu divers noms : car elle fut premierement nommee Certyre, puis Ephire, et apres Corinthe, du nom du fils d'Oreste⁷⁸.

Le climat fournit l'occasion, au nom de la connaissance d'un terrain précis que lui-même n'a pas réellement foulé, de dénigrer son ancien ami Belleforest :

Je ne sçay où celui qui a glosé Munster, a trouvé qu'elle fut dite Heliopolis, à cause de l'ardeur du Soleil, à laquelle elle est merueilleusement sujette. Vrayement, s'il avoit esté sur les lieux, comme j'ay fait, il n'eust rédigé telles choses par escrit : d'autant que ceste contree est l'une des plus humides et mal saines (à cause des montaignes qui l'avoisinent) qui soient en Grece⁷⁹.

Après les rois de Corinthe, l'admiration pour la richesse de la cité antique et le renom que lui apportèrent Laïs d'abord (!), puis saint Paul, Thevet conclut sur le contraste avec la ville actuelle, ruinée. Par ailleurs, *via* l'Achaïe selon Pline et l'Élide, il descend jusqu'en Messénie, avec une attention particulière pour ce qui concerne la stratégie militaire, la navigation et les « fleuves », ces ressources si précieuses. Au passage, face à la manchette « Fables du fleuve Alphée », il se permet de corriger « les Anciens » et d'ironiser sur Sannazaro dont l'*Arcadie* connaît en France un grand succès :

De ce fleuve, les Anciens, je ne dis pas poètes, mais autres qu'on estime quelque grand chose, ont dit, que ayant fait un long cours, il se perd en terre, et que allant par dessoubz la mer, se va en fin joindre en Italie avec la fontaine Arethuse [...]. Mais sauf la reverence de si grands personnages, j'ay veu qu'il entre en mer de la part du Sudouest par dessoubz l'ancienne ville d'Olympie : pres laquelle et ses ruïnes est Belveder, que jadis on appelloit Elys⁸⁰.

Il s'intéresse également aux villes et aux sites construits par des Francs :

⁷⁵ *Ibid.*, p. 793 r, 797 r.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 795 r.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 797 r.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 800 v.

⁷⁹ *Ibid.*

⁸⁰ *Ibid.*, p. 797 v.

La premiere ville que vous voyez est EGINE nommee des Anciens, et du vulgaire *Xilocastro* [...] apres laquelle est *Vostize*, premierement dite *Aegion*, pour la multitude des Chevres qui y estoient nourries [...] Apres voyez Dimes, que à present on nomme Clarenze, posée sur une haulte roche : et un Chasteau, nommé Clermont, et jadis Thoas : qui me fait penser que ce soit la reparation faite par quelque Gentilhomme François : et soudain venez au promontoire *Araxe*, nommé à présent *Tornese*, qui regarde droictement la *Zephalonie*⁸¹.

Mais surtout, il y a les ports : Patras, Archadie, Zunchio et la fameuse Modon, « jadis Methone [...] assise en une belle plaine, le long de l'orée de la mer », avec son havre, « l'un des plus beaux que l'on sçauroit trouver, fait et tournoyé de grosses murailles et rochers de la part du Septentrion, en forme de Croissant⁸² ».

C'est la ville du Péloponnèse le plus souvent figurée. Avant 1500, tous les voyageurs y font étape, en louant la beauté et le port sécurisé (fig. 2.7) ; mais s'y attache aussi la mémoire de massacres et surtout celle de l'effroyable prise de la ville par Bajazet en 1500⁸³. Entre 1500 et 1536, les Français doivent se cacher des Turcs et l'évitent à tout prix. Mais même aperçu de loin, le port est si magnifique que Thenaud le compare à La Rochelle et que Dom Loupvent, admiratif de la quantité et de la beauté des villes du littoral, s'émerveille de l'importance de cette cité. Il tente de faire saisir le désastre que sa perte représente pour les Occidentaux et indique la place forte de Souchoy⁸⁴ (pl. II). Quand La Borderie y passe en 1537, la situation s'est retournée. À Corfou, ce sont les Vénitiens qui ont refusé au vaisseau français de se ravitailler en eau. Il navigue alors sous la protection de Barberousse. Mais tandis qu'il cabote le long des côtes, la tempête détruit une grande partie des navires turcs dans le port de Modon, « clef de Turquie, ou fault que chascun sorte / Qui veult entrer es fins de Mer Aegee⁸⁵ ». Après des périls dont le récit s'inspire du *Naufrage* d'Érasme, La Borderie le rejoint et y constate le désastre, avant de continuer vers Coron, Portecaille, Monemvassia, Porteboutte, Nauplie.

Thevet évalue aussi la sécurité des sites pour la navigation. Le cap Malée, comparé dans ses *Singularitez de la France antarctique* aux caps Saint-Augustin et de Bonne Espérance, est « fort dangereux à cause qu'il est tout cavernueux, et est fort craint de ceux qui font voyage le long de ceste coste⁸⁶ ». Expérience et *topos* s'amalgament : après Homère, Strabon, Ovide, Stace, les récits de voyageurs, surtout à partir de Breydenbach, relatent ces tempêtes, nourries également du *Naufrage* et de l'adage 1346 d'Érasme : « En vue du cap Malée, oublie ta maisonnée. » Nicolay déploie une grandiose mise en scène de ce cap « qui des modernes est nommé cap Saint-Ange, grand ennemi des navigants⁸⁷ ». Tous confirment que la mer et les vents en font le passage le plus périlleux de Grèce mais indispensable pour se rendre à Monemvassia⁸⁸. Malgré la fertilité des sites, leur abondance en poisson, Thevet déprécie en général les régions où la nature – l'eau en particulier – n'est pas maîtrisée.

Il mentionne des régions, des sous-régions et des sites considérables au Moyen Âge dont les toponymes apparaissent rarement en français au XVI^e siècle, comme Paléopoli ou

⁸¹ *Ibid.*, p. 797 r.

⁸² *Ibid.*, p. 798 r.

⁸³ Thevet, *CU, ibid.*, p. 797 v, 798 r. Voir aussi *Le récit des voyages et pèlerinages de Jean de Tournai, op. cit.*, p. 124-126 ; Breydenbach, *op. cit.*, f. c r ; Loupvent, fol. 188 r ; La Borderie, *op. cit.*, p. 97.

⁸⁴ Thenaud, *op. cit.*, p. 140 ; Loupvent, fol. 187 v.

⁸⁵ La Borderie, *ibid.*, vers 786-787.

⁸⁶ Voir *Les Singularitez de la France antarctique* (1557), éd. F. Lestringant, 2011, p. 305 ; *CU, ibid.*, p. 798 v.

⁸⁷ Nicolay, *op. cit.*, p. 100.

⁸⁸ Voir <https://mediterranees.net/geographie/strabon/VII-8.html>, *Éloge de la Folie* ; *Le Naufrage*, dans *Érasme, op. cit.*, p. 47 et 293 sq. ; *Adages*, adage 1346 : « Maleam legens, que sunt domi, obliviscere » ; F. Lestringant, « La famille des 'tempêtes en mer' », *Outre-Terre*, 1/2 (2013), p. 531-540 ; Loupvent, fol. 98 v ; Nicolay, *ibidem*, p. 100.

Githie. Parfois, la syntaxe peut être source de confusions pour le lecteur non averti, comme entre Tiros et Stelle⁸⁹ (Astros). Ailleurs, au contraire, c'est Thevet qui en signale de possibles, comme entre les trois « Epidaure », près d'Argos, en Laconie et en Albanie⁹⁰. Une fois la côte est remontée, Nauplie est célébrée par une belle vignette (fig. 2.8) :

J'avois oublié le goulfe de Napoli de Romanie, au bout duquel est la ville ancienne *Nauplium*, à present Napoli, où au plus hault y a une Citadelle avec garnison de Janissaires. Ceste ville porte le nom de tout le païs voisin. Elle est grande et populeuse, laquelle fut vendue aux Venitiens par un Empereur Grec. Sa situation est en la sorte que je vous la represente par ceste figure icy⁹¹.

Une fois bouclé le tour du littoral, Thevet décrit méthodiquement l'intérieur des terres : les « monts » et leur ressources minérales, les « fleuves », les villes et enfin, au centre, *last but not least*, Lacédémone, Cardamile et Misistre (Mystra) qu'il assimile comme Chalcondyle à Sparte,

qui est la propre ville de Lacedemone, qui avec sa grandeur a aussi perdu son nom. Elle fut jadis nommée Sparte, d'un Roy qui l'augmenta, ayant tel nom. Fut aussi ditte Cetesse, et puis Lacedemone, ayant vers l'Est le fleuve Iris, celuy qui des Anciens fut nommé Eurote : et gist ceste ville à cinquante degrez quinze minutes de longitude, trente cinq degrez trente minutes de latitude. Ce pendant que les Seigneurs Chrestiens tenoient l'empire de Constantinople, ces pauvres villes n'estoient tant à deplorer qu'elles sont à present [...]. Car depuis que Mahomet eut prins l'Empire Gregeois, de jour à autre ce plaisant païs et terre tresfertile, a petit a petit resseny l'orage et tempeste de ce furieux meurtrier [...]. Ainsy la ville si justement reglee n'est plus⁹².

À l'intention d'un lectorat varié, Belon, Nicolay et surtout Thevet contribuent à vulgariser dans un style « naturel » la géographie de la moderne Morée ou Péloponnèse, parfois nommée Achaïe. Nourris de travaux humanistes, de sommes et relations de voyage de leurs prédécesseurs, ils ont eux-mêmes longé cette « feuille de platane » et leurs récits sont aussi le fruit du vécu. Cartes et « portraits » montrent leur intérêt pour cette région. Le recours à telle de ses dénominations est conscient : la géographie et le périple ne s'imaginent pas coupés de l'histoire. Soutenue par l'étymologie si prisée au Moyen Âge, la toponymie savante constitue un aspect majeur de la description des lieux, qui livre aussi des toponymes « vulgaires » à l'intention des voyageurs. Mais de l'onomastique médiévale, seuls survivent quelques vestiges, sauvegardés essentiellement par Thevet comme avant lui Loupvent. Si l'on va toujours de port en port, place forte ou cité, ces pôles indispensables, l'évocation du territoire par l'énumération de ses « chasteaux » et des chemins les reliant notamment à l'intérieur des terres, essentielle avant 1500, tend à disparaître : le souvenir du Royaume franc de Morée s'efface. On s'emploie désormais, à partir du collationnement des Anciens, à vérifier la topographie et les distances, maritimes en particulier, et surtout, grâce à l'expérience, à informer des périls actuels ceux qui navigueront le long des côtes, notamment ouest et sud ; en quête d'animation, le récit des péripéties du trajet n'est pas simplement destiné à émouvoir ou plaire. Il vise aussi l'exactitude. Thevet tente de corriger certaines erreurs diffusées par l'imprimé. Il signale fleuves, montagnes, lieux habités et s'avère l'ancêtre des guides touristiques. Comme Hérodote, tous s'arrêtent également à la « géographie humaine », voire à l'ethnologie. Ils déplorent une démographie sinistrée, un monde contraint par l'impôt, la ruine semée par la conquête ottomane, ce qui n'est pas un pur

⁸⁹ Thevet, *CU*, p. 798 v.

⁹⁰ *Ibid.*

⁹¹ *Ibid.*, p. 799 r.

⁹² Thevet, *CU, ibid.*, p. 801 r et v.

topos. De l'époque de la *Chronique de Morée* à celle de Thevet, la géographie reste évidemment au service de la géopolitique et l'intérêt dont elle bénéficie résulte aussi de l'actualité. Néanmoins, par delà des impératifs « scientifiques », politiques, rhétoriques et parfois commerciaux, la vision essentielle que rapportent ceux qui ont senti l'air du Péloponnèse, entrevu Modon, Nauplie, Corinthe, est celle de son renom et de sa beauté, ancrés dans la tradition :

Prenons la volte envers Soleil levant,
De coste en coste au long de la Morée :
Region riche, antique, et decorée
Par maint autheur, Peloponese dicte,
Dont maint histoire est au long bien escrite.
Tout autour d'elle est la Mer expandue,
Fors un destroit qui comprend d'estendue
Six mil sans plus, Ysthmon dit, et nommé :
Ou de Corynthe est le lieu renommé
Ville jadis la premiere en delices,
En grans tresors et pompeux edifices⁹³.

Table des illustrations

Pl. I : Dom Loupvent, *Voyage itinéraire et transmarin de la sainte cité de Jérusalem*, 2^e version, Péloponnèse ; Bibliothèque bénédictine de Saint Mihiel, Ms. Z0, Archives départementales de la Meuse, fol. 99 r, © Ville de Saint Mihiel.

Fig. 2.1 (2 : *La mer des hystoires*, Lyon, Jean Du Pré, 1491, La Morée (détail de la carte du monde) ; Bibliothèque municipale de Lyon, Rés Inc 277, f. lv v, © Numelyo.

Fig. 2.2 (3 : Ptolemaeus, *Geographia*, éd. Sebastian Münster, Bâle, Henry Pierre, 1540, Peloponnesus / Morea, *Europa Prima Nova Tabula* ; Bibliothèque nationale universitaire de Strasbourg, R.10.831, carte 29 (détail), © Bibliothèque nationale universitaire de Strasbourg.

Fig. 2.3 (4 : Ptolemaeus, *Geographia*, éd. Sebastian Münster, Bâle, Henry Pierre, 1540, *Tabula Europae* x (détail) ; Bibliothèque nationale universitaire de Strasbourg, R.10.831, p. 48-49, © Bibliothèque nationale universitaire de Strasbourg.

Fig. 2.4 (5 : Sebastian Münster, *Cosmographie universelle*, traduction française anonyme, Bâle, Henry Pierre, 1552, « La nouvelle Grèce » ; Bibliothèque municipale de Lyon, Rés 107808, carte 11 (détail), © Numelyo.

⁹³ La Borderie, *ibid.*, p. 101, v. 772-782.

Fig. 2.5 (6 : Sebastian Münster, *Cosmographie universelle*, traduction française anonyme, Bâle, Henry Pierre, 1552, « Description de la Grèce » ; Bibliothèque municipale de Lyon, Rés 107808, p. 1142, © Numelyo.

Fig. 2.6 (7 : André Thevet, *Cosmographie de Levant*, Lyon, Jean de Tournes et Guillaume Gazeau, 1556, « De la Grèce » ; Bibliothèque municipale de Lyon, Rés 317074, p. 85, © Numelyo.

Fig. 2.7 (9 : Bernhard de Breydenbach, *Le saint voyage et pelerinage de la cite sainte de Hierusalem*, [Lyon, Gaspar Ortuin], 1489, Modon (détail) ; Bibliothèque municipale de Lyon, Rés Inc 238 (1), f^o c2, © Numelyo.

Pl. II (10 : Dom Loupvent, *Voyage itinéraire et transmarin de la sainte cité de Jérusalem*, 2^e version, Modon ; Bibliothèque bénédictine de Saint Mihiel, Ms. Z0, Archives départementales de la Meuse, fol. 188 r, © Ville de Saint Mihiel.

Fig. 2.8 (11 : André Thevet, *Cosmographie universelle*, Paris, Guillaume Chaudière, 1575, Napoli de Romanie [Nauplie] ; BnF, Rés. G-450, t. 2, f. 799 r, © BnF.

Géographie et histoire grecques

Topographie troyenne dans la Grèce franque du XIII^e siècle

Marilynn R. Desmond
Binghamton University

L'*Illiade* et l'*Odyssée* décrivaient des fédérations d'alliés, à la fois du côté grec et du côté troyen durant la guerre de Troie, de façon à ce que le récit du siège de la ville et du retour victorieux des Grecs englobe la globalité du territoire de la Méditerranée orientale ainsi que de l'arrière-pays anatolien. Dans l'ensemble des mondes antiques grec et romain, les épopées homériques permettaient ainsi de se souvenir d'un passé méditerranéen commun¹. Alors qu'elles ont continué d'être copiées et étudiées dans l'Orient byzantin à travers le Moyen Âge, les manuscrits grecs ont plus ou moins cessé de circuler dans l'Occident latin à la fin de la période carolingienne. La matière de Troie s'est cependant développée dans l'Europe latine en leur absence : sa transmission vers l'ouest a essentiellement dépendu de deux courtes proses latines, épitomés de textes grecs datant de la fin de l'Antiquité, attribuées à Darès le Phrygien et à Dictys de Crète, deux personnalités qui ont proclamé participer à la guerre de Troie et en être témoins². Aucun de ces textes ne s'appuie directement sur les œuvres d'Homère, et leurs versions de la guerre de Troie et de ses répercussions diffèrent considérablement des récits enregistrés dans l'*Illiade* et l'*Odyssée*. Ces deux textes ont servi à transmettre l'histoire de Troie vers l'Occident latin, en l'absence des épopées homériques, et ils fournissent des détails cartographiques représentant la guerre de Troie telle qu'elle était appréhendée en Europe occidentale.

Avec la composition du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure au XII^e siècle, les versions non homériques de la guerre de Troie écrites par Darès et Dictys ont été transmises aux cultures littéraires vernaculaires de l'Europe occidentale. Le *Roman de Troie* a été rédigé à la cour de Henri II, roi d'Angleterre, un espace éloigné des emplacements et itinéraires méditerranéens établis par Darès et Dictys, en particulier de la terre natale des Grecs, qui est précisément identifiée dans les deux textes latins. Le *Roman de Troie* a été largement diffusé, et le texte de Benoît a continué à être copié en Italie au XIV^e siècle alors que les romans français subissaient fréquemment un dérimage dans les régions périphériques de la francophonie : Marc-René Jung a distingué cinq remaniements en prose du *Roman de Troie*, dont trois produits en Italie et un dans la Grèce franque³.

Le tout premier remaniement, *Prose 1*, remonte à la deuxième moitié du XIII^e siècle et son manuscrit le plus ancien conservé, le manuscrit de Paris, BnF, fr. 1612, à la fin du siècle ; le texte

¹ I. Malkin, *A Small Greek World : Networks in the Ancient Mediterranean*, Oxford, 2011, p. 61.

² Dares Phrygius, *De excidio Troiae historia*, éd. F. Meister, Leipzig, 1873 ; Dictys Cretensis, *Ephemeridos belli Troiani libri*, éd. W. Eisenhut, Leipzig, 1973.

³ M.-R. Jung, *La légende de Troie en France au Moyen Âge*, Bâle et Tübingen, 1996, p. 440-503 ; F. Vieliard, « Du *Roman de Troie* à la 'vraie histoire de Troie' (*Prose 1* commune) : le choix de l'Histoire », dans *Conter de Troie et d'Alexandre : pour Emmanuèle Baumgartner*, éd. L. Harf-Lancner, L. Mathy-Maille et M. Szkilnik, Paris, 2006, p. 180. Voir aussi L. Barbieri, « Les versions en prose du *Roman de Troie* », dans *Pour un nouveau répertoire des mises en prose : roman, chanson de geste, autres genres*, éd. M. Colombo Timelli, B. Ferrari et A. Schoysman, Paris, 2014, p. 40 ; G. Raynaud de Lage, « Du *Roman de Troie* de Benoît au *Roman de Troie en prose* », dans *Les premiers romans français et autres études littéraires et linguistiques*, Genève, 1976, p. 205-209 ; A. Rochebouet, « Les deux destructions de la ville de Troie : de la dérimation à la compilation dans les première, troisième et cinquième mises en prose du *Roman de Troie* », dans *Mettre en prose aux XIV^e-XV^e siècles*, éd. M. Colombo Timelli, B. Ferrari et A. Schoysman, avec la collaboration d'I. Finotti, Turnhout, 2010, p. 225-233.

et le manuscrit suggèrent tous deux une provenance de la principauté de Morée⁴. Cette dernière, la région de la péninsule balkanique la plus au sud, connue sous le nom d'Achaïe dans l'Antiquité et de Péloponnèse dans les temps modernes, était une colonie administrative sous la suzeraineté angevine à la fin du XIII^e siècle⁵, ce qui relie *Prose 1* à la culture du livre du royaume de Naples, où est produite *Prose 5* plusieurs décennies plus tard, dans les années 1330⁶.

Prose 1 a apporté un récit de la guerre de Troie – sous la forme d'une version complètement non-homérique – dans la péninsule balkanique où les voyageurs et les colons de l'Occident latin avaient trouvé un souvenir topographique persistant dans les caractéristiques du paysage et des colonies urbaines de la Grèce franque, ce qui a permis aux lecteurs francophones de rapprocher le territoire de la Morée de l'ancienne histoire de Troie comme elle circulait dans l'Occident médiéval. La toponymie grecque utilisée pour les lieux de la péninsule du Péloponnèse, initialement transmise par Darès et Dictys à travers le *Roman de Troie*, a finalement facilité une idéologie néocoloniale dans *Prose 1* en tant qu'exercice cartographique de réélaboration de la matière de Troie et commentaire de la géopolitique de l'entreprise impériale angevine du XIII^e siècle.

Le pouvoir de la principauté de Morée avait brusquement basculé de l'est à l'ouest au début du XIII^e siècle lorsque Constantinople était devenue une colonie latine, conséquence de la quatrième croisade⁷. Initialement située en périphérie d'un empire oriental à l'époque byzantine, la Morée passa aux mains des conquérants occidentaux au XIII^e siècle, bien que les colons autonomes de la Bourgogne, de la Champagne et des Flandres ne représentassent aucun empire⁸. En 1261, lorsque l'empire byzantin fut rétabli sous Michel VIII Paléologue, la plupart des territoires du Péloponnèse, qui avaient été sous domination franque, restèrent hors du contrôle byzantin. Plusieurs suzerains de l'Europe occidentale continuèrent à gouverner la Morée, cependant, toujours sous une menace militaire directe de l'empire oriental de Constantinople⁹. Lorsque Charles d'Anjou, roi de Naples, acquit la principauté de Morée en 1267, les colonisateurs du nord de l'Europe, ainsi que la population indigène grecque, devinrent sujets du roi de Naples et de Sicile.

Charles d'Anjou (1226-1285), le frère cadet du roi Louis IX, réussit à exercer sa domination en Italie du Sud lorsqu'il prit le contrôle du *Regno* – le Royaume de Naples et de Sicile – en tant que fief papal en 1266, après avoir vaincu Manfred, héritier des Hohenstaufen qui prétendait à la région. La papauté avait pour but de placer Charles comme un soutien contre le Saint Empire romain germanique. Depuis que Charles, en possession des comtés d'Anjou, du Maine et de la Provence, était arrivé en Italie, l'acquisition du *Regno* lui avait donné un excellent emplacement depuis lequel étendre ses possessions territoriales vers la Méditerranée orientale. Avec le traité de Viterbe en 1267, le pape Clément IV transféra le territoire de la Morée à Charles ; il facilita également l'achat du titre du royaume de Jérusalem par Charles à Marie

⁴ M.-R. Jung, *op. cit.*, p. 440-442.

⁵ A. Bon, *La Morée Franque : recherches historiques, topographiques et archéologiques sur la principauté d'Achaïe (1205-1430)*, Paris, 1969, p. 151-173.

⁶ Comme l'ont documenté plusieurs spécialistes, *Prose 5* inclut une partie significative de *Prose 1* et de *Prose 3*, produits à Gênes au début du XIV^e siècle. Voir M.-R. Jung, *ibidem*, p. 503-531 ; L. Barbieri, *Le « epistole delle dame di Grecia » nel Roman de Troie in prosa*, Bâle et Tübingen, 2005, p. 22-28 ; A. Rochebouet, *Le Roman de Troie en prose : Prose 5*, Paris, 2021, p. 16-17.

⁷ J. Longnon, *L'Empire latin de Constantinople et la principauté de Morée*, Paris, 1949 ; W. Miller, *The Latins in the Levant : A History of Frankish Greece 1204-1566*, Londres, 1908, p. 1-161 ; A. Bon, *op. cit.*

⁸ N. Cheetham, *Medieval Greece*, New Haven, 1981, p. 56-77.

⁹ G. Page, *Being Byzantine : Greek Identity before the Ottomans*, Cambridge, 2008, p. 276.

d'Antioche dans l'espoir que Charles se sentît contraint de mener une croisade pour reconquérir la ville de Jérusalem. Ces acquisitions agrandirent les possessions territoriales angevines et firent aussi croître les fantasmes impériaux angevins en direction de la Méditerranée orientale¹⁰. En 1278, Charles, qui était comte du Maine, d'Anjou et de Provence, était déjà devenu roi de Naples et de Sicile, roi de Jérusalem et prince de Morée. Puis, vint la révolte des Vêpres siciliennes, qui stoppa net ses ambitions coloniales, puisque la reconquête de la Sicile absorba toutes ses ressources militaires pour le restant de son règne – ainsi que celui de ses deux successeurs, son fils et son petit-fils. Dans le cadre des réseaux textuels de « l'empire » angevin, la matière de Troie fournit un véhicule pour les idéologies impériales et coloniales des deux empires médiévaux de la Méditerranée occidentale, l'empire byzantin en déclin et l'ambitieux pouvoir angevin, lui-même formé dans l'ombre du Saint Empire romain germanique après la mort de Frédéric II en 1250. Les traditions textuelles du *Roman de Troie* passées dans *Prose I* peuvent donc être perçues comme une cartographie des réponses culturelles aux notions impériales de territoire, de centre et de périphérie à la fin du Moyen Âge méditerranéen.

Au moment où Charles acquit la suzeraineté de la Morée, plusieurs niveaux de domination coloniale y avaient été établis : une noblesse franque – qui était la troisième génération de colons à la fin du XIII^e siècle et une minorité démographique – travaillait avec les propriétaires grecs natifs ou *archontes*¹¹. Au cours du XIII^e siècle, les suzerains francs établirent des formes féodales de gouvernement, consignées dans les *Assises de Romanie*, un code juridique basé sur l'hommage, la fidélité et les dispositions pour la protection et la défense¹². Au milieu du XIII^e siècle, certains *archontes* avaient commencé à entrer dans les rangs les plus bas de la noblesse féodale aux côtés des Francs alors qu'une population indigène d'artisans et de fermiers grecs et slaves restait en bas de la structure sociale¹³. L'hybridité culturelle et sociale émergente vers la fin du XIII^e siècle déstabilisa l'identité francophone de la Morée : alors que *Prose I* et sa source, le *Roman de Troie*, étaient toutes deux écrites dans la langue des colons francophones, à la fin du XIII^e siècle, ces Francs de la troisième génération avaient été rejoints par des colons italiens, si bien que le français était devenu moins fonctionnel en tant que langue maternelle des suzerains ; il resta cependant un marqueur linguistique du pouvoir impérial adapté aux exigences politiques d'un avant-poste colonial. De plus, Charles d'Anjou considérait généralement la Morée comme une périphérie fortifiée : il laissa la gouvernance de cette région au prince d'Achaïe déjà établi, Guillaume de Villehardouin, et il revendiqua le titre de prince seulement lorsque Guillaume mourut sans héritier mâle en 1278¹⁴. Malgré son titre, Charles continua à gouverner à distance : il envoya des huissiers de justice du *Regno* pour exercer le pouvoir de suzerains en Morée, une décision politique qui ne lui permit pas d'instaurer la loyauté auprès de la noblesse franque ou

¹⁰ À propos du statut impérial du règne de Charles, voir J. Dunbabin, *Charles I of Anjou : Power, Kingship and State-making in Thirteenth-century Europe*, Routledge, 1998, p. 114-125 ; F. Sampsonis, « La place de la Morée Franque dans la politique de Charles I^{er} d'Anjou (1267-1285) », *Revue des études Byzantines*, 69 (2011), p. 81-109.

¹¹ D. Jacoby, « After the Fourth Crusade : The Latin Empire of Constantinople and the Frankish States », dans *Cambridge History of the Byzantine Empire c. 500-1492*, éd. J. Shepard, Cambridge, 2019, p. 767-770 ; P. Lock, *The Franks in the Aegean : 1204-1500*, Londres, 2014, p. 92 ; T. Shawcross, « Greeks and Franks after the Fourth Crusade : Identity in the *Chronicle of Morea* », dans *Languages of Love and Hate : Conflict, Communication, and Identity in the Medieval Mediterranean*, éd. S. Lambert et H. J. Nicholson, Turnhout, 2012, p. 141-157.

¹² P. W. Topping, *Feudal Institutions as Revealed in the Assizes of Romania, the Law Code of Frankish Greece : Translation of the Text of the Assizes with a Commentary on Feudal Institutions in Greece and Medieval Europe*, Philadelphie, 1949, t. 3.

¹³ D. Jacoby, « The Encounter of Two Societies : Western Conquerors and Byzantines in the Peloponnese after the Fourth Crusade », *American Historical Review*, 78 (1973), p. 891-899.

¹⁴ A. Bon, *op. cit.* p. 117-158.

des archontes. La Morée conserva alors le statut de territoire semi-autonome plutôt que celui d'avant-poste culturel d'un empire centralisé autour d'une métropole – que celle-ci fût à Constantinople ou dans le royaume de Naples¹⁵.

La matière de Troie avait acquis une présence significative dans la culture byzantine après la quatrième croisade. Comme Michael Angold le remarque, l'identité byzantine subit une transformation après la conquête latine de Constantinople lorsque les Latins vinrent représenter « l'autre », se substituant alors aux païens préchrétiens ; à ce moment-là, la culture hellénique ancienne vainquit les associations négatives qui l'avaient entachée dans le christianisme orthodoxe grec, et au cours du XIII^e siècle, pour la première fois, « the consciousness of a Hellenic past became an integral part of Byzantine identity¹⁶ ». Puisque la matière de Troie tirait son origine de ce passé et de ces espaces helléniques anciens, la Morée possédait, comme l'explique Teresa Shawcross, « a landscape already inscribed with the presence of Troy's adversaries¹⁷ ». Si les récits de la guerre de Troie pouvaient être évoqués comme une partie de l'héritage culturel byzantin de la Grèce classique, qui appartenait aux *archontes*, le parti pris explicite pour les Troyens dans l'Occident latin, particulièrement évident dans le *Roman de Troie*, a surdéterminé toute utilisation de la matière de Troie dans la Grèce franque. Le statut de la principauté de Morée en tant que colonie administrative franque dans un contexte culturel et territorial grec est particulièrement lisible à travers la révision du récit de la diaspora troyenne dans *Prose I*.

Le récit de *Prose I* conserve les grandes lignes de l'intrigue du *Roman de Troie*, bien qu'il élimine, dans beaucoup de passages, les descriptions, les discours et les scènes courtoises du texte de Benoît, retirant ainsi une bonne partie de l'*amplificatio* que ce dernier avait énergiquement insérée dans le plan narratif austère des textes sources latins de Darès et Dictys¹⁸. Les scènes de bataille sont raccourcies et résumées, les explications des mythes anciens sont absentes ; les longs discours qu'avait développés Benoît de Sainte-Maure dans son *Roman de Troie* sont presque totalement éliminés. Au fil du texte, le compilateur insère des leçons de morale et, de façon plus significative, ajoute un bref segment de récit à propos d'un survivant troyen, Landomata, pour que la conclusion du texte inverse la trajectoire de l'intrigue du *Roman de Troie*, comme nous le verrons. *Prose I* est par conséquent tant une version abrégée qu'une traduction intralinguistique du *Roman de Troie*, et ses transformations mettent l'accent sur le territoire de Morée comme terre natale des Grecs pendant la guerre de Troie.

La plupart des toponymes qui apparaissent dans le *Roman de Troie* de Benoît sont des transpositions directes des textes latins de Darès et Dictys et conservent donc leurs appellations géographiques¹⁹ – les noms des continents (Asie, Afrique ou Europe), les noms de régions (Achaïe, Thrace, Thessalie, Phrygie, Colchide ou Argolide), les noms de villes (Corinthe, Athènes) ou les noms d'îles (Chypre, Rhodes, Crète et Sicile). Pour les lecteurs de Benoît, des

¹⁵ Voir G. Page, *op. cit.*, p. 276.

¹⁶ M. Angold, « After the Fourth Crusade : The Greek Rump States and the Recovery of Byzantium », dans *Cambridge History of the Byzantine Empire c. 500-1492*, *op. cit.*, p. 758 : « la conscience d'un passé hellénique a alors fait partie intégrante de l'identité byzantine ». Voir aussi T. Shawcross, « Re-inventing the Homeland in the Historiography of Frankish Greece : The Fourth Crusade and the Legend of the Trojan War », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 27 (2003), p. 149.

¹⁷ *Ibidem*, p. 144 : « un paysage déjà marqué par la présence des adversaires de Troie ».

¹⁸ Voir M. Desmond, « Translatio in Wax : The Wax Tablet and the Composition of Benoît de Sainte-Maure's *Roman de Troie* », *Viator*, 49 (2018), p. 51-76.

¹⁹ Pour les détails sur les toponymes dans le *Roman de Troie* ainsi que dans *Prose I*, voir L.-F. Flutre, *Table des noms propres avec toutes leurs variantes, figurant dans les romans du Moyen Âge*, Poitiers, 1962.

lecteurs de l'Europe du Nord, ces toponymes évoquaient un espace lointain dans un passé lointain faisant partie de la mythologie ésotérique de la guerre de Troie ; jusqu'à la quatrième croisade, ces espaces avaient seulement été associés à des itinéraires de pèlerinage ou d'expéditions de croisés. En tant que résidents de la Morée, le compilateur et le lectorat impliqués dans *Prose I* devaient reconnaître dans les toponymes du *Roman de Troie* des espaces familiers au cœur d'un paysage connu ; un assemblage qui appartenait aussi bien au présent qu'au passé. Écrivant après la chute de l'empire romain, le compilateur évoque l'empire byzantin dans sa formation la plus ancienne sous Constantin, ce qui inclut les terres les plus à l'ouest du « plus grant país de Romanie²⁰ » (« plus grand pays de Romanie »), incorporant « Negrepont et Acaye, ce est la Moree, ou est la noble cité de Corinthe²¹ » (« Négrepont et l'Achaïe, c'est la Morée où se trouve la noble ville de Corinthe »). Le compilateur utilise « Romanie » pour désigner l'empire byzantin comme héritier direct de l'ancien empire romain, plutôt que l'empire romain, puisque « Romanie » était utilisée après la quatrième croisade²². Cette identification de l'Achaïe à la Morée associe la gloire de la Grèce ancienne aux territoires contemporains de la Grèce franque ; elle désigne également la « noble ville de Corinthe » comme capitale culturelle de la Morée.

Le compilateur de *Prose I* a cependant changé les noms de plusieurs lieux mentionnés par Benoît pour mettre en lumière un point de vue moréen. Au début du récit qui narre l'expédition de la Toison d'or, les origines de Jason sont plus précisément définies dans le texte en prose que dans le *Roman de Troie* afin qu'elles soient situées dans le royaume de Naples. Dans le texte de Benoît, l'oncle et le père de Jason, respectivement Pélias et Æson, sont identifiés comme rois de régions de Grèce. *Prose I* inclut en revanche Naples dans le territoire de Grèce lorsque le narrateur indique que Jason viendrait de la « la terre de Labour », particulièrement d'une ville nommée « Pénélope », identifiée à Naples :

En un de ces país de Grece dont je vos ai parlé desus, ce est en la terre de Labour, avoit une cité que Penelope fu apelee, qui hui est apelee Naple, en laquelle un roi avoit que l'en apeloit Pelleüs²³.

[Dans une de ces régions de Grèce dont je vous ai parlé plus tôt, c'est dans la terre de Labour, il y avait une ville appelée Pénélope, qui s'appelle Naples de nos jours, et qui avait un roi appelé Pélias.]

Ce passage est adapté de l'introduction à l'expédition de Jason dans le *Roman de Troie*, où Jason est présenté comme le fils d'Æson qui règne « [e]n Penelope la cité²⁴ » (v. 724, « sur la ville de 'Pénélope' »). On voit que Benoît a mal interprété Darès et l'emplacement que celui-ci avait donné du royaume de Pélias, à savoir dans le Péloponnèse : « Pelias rex in Peloponneso²⁵ »

²⁰*Le Roman de Troie en prose*, éd. L. Constans et E. Faral, Paris, 1922, p. 5. Le texte de *Prose I* n'est pas entièrement disponible dans une édition moderne ; la partie sur Landomata est éditée dans l'article de H. F. Williams, « Laodamas in the Prose *Roman de Troie* », *Romance Philology*, 7 (1953), p. 143-155, ainsi que dans la thèse de doctorat de J. W. Cross, « Le Roman de Landomata : A Critical Edition and Study », Université du Connecticut, 1974. Voir aussi *Le Roman de Troie par Benoît de Sainte-Maure publié d'après tous les manuscrits connus*, éd. L. Constans, t. 6, Paris, 1904, p. 264-314 : cette édition comprend des transcriptions de longs extraits qui restent inédits. Pour une comparaison de *Prose I* au *Roman de Troie*, M.-R. Jung, *op. cit.* p. 443-449, avec également de brèves transcriptions de la partie non éditée.

²¹*Le Roman de Troie en prose*, éd. L. Constans et E. Faral, p. 5.

²²R. L. Woolf, « Romania : The Latin Empire of Constantinople », *Speculum*, 23 (1948), p. 1-34.

²³*Le Roman de Troie en prose*, éd. L. Constans et E. Faral, p. 5.

²⁴*Le Roman de Troie par Benoît de Sainte-Maure* éd. L. Constans, t. 1, p. 12.

²⁵Dares Phrygius, *op. cit.*, p. 1.

(« Pélias roi du Péloponnèse »). L'auteur de *Prose 1* a retenu la référence confuse de Benoît à une ville appelée « Penelope » mais a identifié cette ville à Naples en spécifiant son emplacement sur la péninsule italienne « dans la terre de Labour », une traduction du nom italien « Terra di Lavoro » désignant une province du sud de l'Italie pendant la période normande. Au XIII^e siècle, « Lavoro » englobait des parties de la Campanie et du Latium modernes de sorte que Naples était située vers sa frontière sud. La localisation exacte de Naples au sein du « Lavoro » par le narrateur incorpore l'Italie angevine dans le monde grec. Dans cette vision cartographique, Naples n'est cependant pas désignée comme une métropole impériale mais plutôt comme un carrefour dans un réseau de villes grecques²⁶.

En mettant davantage l'accent sur une précision géopolitique, l'auteur de *Prose 1* affine aussi le récit de l'exil d'Anténor tel qu'il apparaît dans la première rédaction de *l'Histoire ancienne jusqu'à César* (où Anténor trouva Corcire Menelan dans la mer Adriatique), car il le désigne, lui et ses disciples, comme fondateurs de Venise et Padoue, dans la rubrique²⁷ « Comment Anthenor et les siens firent la cité de Venise » (« Comment Anténor et ses hommes fondèrent la ville de Venise »). Ensuite vint Padoue : « et puis après firent ilz la cité de Pade, ou Anthenor mourut, et la gist son corps²⁸. » Pour appuyer la légende selon laquelle Anténor aurait fondé Padoue, le texte mentionne la tombe de ce dernier – une structure monumentale érigée sur une place de la ville au XIII^e siècle pour marquer l'emplacement d'une tombe ancienne découverte peu avant et considérée comme celle d'Anténor. Dans un autre ajout au *Roman de Troie*, le compilateur fait un bref commentaire disant qu'Énée, après son badinage à Carthage avec Didon, voyage vers l'Italie²⁹. Les références aux mythes fondateurs de Venise et Padoue, et au rôle légendaire d'Énée dans la colonisation de l'Italie font concorder la filiation troyenne de l'Europe occidentale avec les traditions et un monument italiens de l'époque d'écriture du texte. De similaires ajustements à la géographie de l'intrigue apparaissent également vers la fin du récit : Idoménée, par exemple, est présenté comme roi de Corinthe³⁰, un territoire angevin au XIII^e siècle, plutôt que comme roi de Crète comme il est désigné dans le *Roman de Troie* : la raison est sans doute que cette île était alors occupée par les Vénitiens et donc au-delà du territoire de la principauté de Morée. Les détails géographiques dans *Prose 1* marquent un refus d'associer les Angevins francs aux réfugiés troyens Anténor et Énée, qui, tous deux connus pour leur trahison, se sont installés au nord de l'Italie. Ils permettent plutôt d'associer les Francs à l'histoire grecque du territoire qu'ils habitent alors. Le prosateur met donc l'accent sur un réseau spatial et nie totalement le transfert temporel qui associe la *translatio studii* à la *translatio imperii*.

L'ajout le plus significatif dans *Prose 1* est le court segment inséré après le retour des Grecs au pays et la mort d'Ulysse : il relate la façon dont Landomata, le fils d'Hector et Andromaque, grandit en exil en Grèce, puis retourne à Troie et se venge des Grecs qui ont détruit la ville. Ajouter l'histoire de Landomata au récit dérivé du *Roman de Troie* déplace l'attention vers cette migration d'ouest en est. L'histoire de Landomata développe l'ancienne tradition, mentionnée par Eusèbe et répétée par les premiers historiens médiévaux, selon laquelle les fils

²⁶ Pour la correction ultérieure de « Penelope » à « Partenope » dans *Prose 5*, voir M. Desmond, « Magna Graecia and the Matter of Troy in the Francophone Mediterranean », dans *Medieval Francophone Literary Culture Outside France : Studies in the Moving Word*, éd. N. Morato et D. Schoenaers, Turnhout, 2018, p. 424-425.

²⁷ M.-R. Jung, *op. cit.*, p. 448.

²⁸ M.-R. Jung, *op. cit.*, p. 448 : « puis, ils fondèrent la ville de Padoue où Anténor mourut et où gît son corps. »

²⁹ *Le Roman de Troie par Benoît de Sainte-Maure*, éd. L. Constans, t. 6, p. 308.

³⁰ *Ibidem*.

d'Hector ont reconquis Troie³¹. Aucune version du texte source du segment de Landomata ne survit, bien que Dictys appelle Landomata le fils d'Hector. Landomata apparaît ensuite dans le *Roman de Troie* comme le fils aîné d'Andromaque et d'Hector (v. 15271). Benoît note que lorsque les Grecs se préparent à exécuter Andromaque et ses deux fils après la chute de Troie, Agamemnon et Pyrrhos, le fils d'Achille, intercèdent pour les libérer et Pyrrhos prend Andromaque comme concubine. Lorsque Pyrrhos enlève et épouse par la suite Hermione, la femme d'Oreste, cette dernière demande à son père, Ménélas, de tuer Andromaque et Landomata. Benoît raconte qu'Andromaque et ses deux fils ont échappé à la colère d'Hermione, et Thétis et Pélée offrent à Andromaque et à Landomata, devenu alors un jeune homme, un refuge en Thessalie. Benoît laisse cependant Landomata en Thessalie.

La présence de Landomata comme fils d'Hector parmi les réfugiés troyens dans le *Roman de Troie* donne à l'auteur de *Prose I* le cœur de l'histoire d'un Troyen établi en Grèce qui devient le chef d'une expédition pour reconquérir Troie. Dans *Prose I*, la revanche de Landomata commence lorsqu'il reprend la forteresse de Troie qui avait été construite par Drual, le neveu du traître Anténor, dont le pouvoir était tyrannique ; après avoir vaincu Drual, Landomata le fait écorcher et pendre. Il cherche aussi Calchas et le fait jeter en prison où il meurt. Landomata poursuit ensuite Ménélas – un des rares Grecs qui avait survécu au retour dans son pays selon le *Roman de Troie*. Désormais veuf, Ménélas essaie d'échapper à la colère de Landomata, mais finit ruiné sur l'île de Rhodes, si bien que Landomata hérite de ses terres. Landomata construit une nouvelle ville à proximité des ruines de Troie ; il établit un nouveau réseau féodal à travers l'Anatolie avant d'étendre son territoire vers la Géorgie et l'Arménie où tous les barons locaux lui prêtent allégeance. En tant que suzerain féodal, Landomata se montre plus généreux et bienveillant que ne le sont ses ennemis : « [il] gaaigna tout le païs jusques a desers de Nubie et jusques a la mer d'Inde. Et que por amors que par force tous li païs oriental mout poi s'en failli mist il desous sa seignourie³². » Il épouse Thamerida, fille du roi de Coine³³ (Konieh de nos jours), une ville d'Anatolie tenue par les Turcs seldjoukides à la fin du XIII^e siècle, donnant ainsi un exemple de mariage comme mécanisme de parenté prédatrice souvent illustré dans la féodalité occidentale³⁴. Le texte en prose se termine sur l'idée que la conquête tombe naturellement entre les mains d'un bon suzerain ; les batailles menées par Landomata ont cependant dévasté les pays orientaux, « lesquels Landomata remist tout a point et les ordena par bone seignorie a vivre selonc droit, et lor dona nouvelle loi³⁵ ». Les conquêtes de Landomata sont donc marquées par la largesse, la loyauté et des prouesses militaires dans un réseau décentralisé – les idéaux féodaux qui distinguent l'expérience des colons francs de l'expérience des Grecs indigènes de la Morée sous la domination de l'empire byzantin centralisé qui avait situé la Morée comme une région périphérique sous l'administration de Constantinople.

³¹ Eusèbe de Césarée écrit : « Hectoris filii Ilium receperunt, expulsis Antenoris posteris, Heleno sibi subsidium ferente. » (« Les fils d'Hector reprirent Ilium après que les descendants d'Anténor eurent été chassés, et Hélénos leur apporta son aide. ») (« Interpretatio Chronicae Eusebii », dans *Patrologia Latina*, éd. J. P. Migne, t. 24, col. 38B ; cette phrase est répétée textuellement par Bède dans *De temporium ratione*, ainsi que par Adon de Vienne, Fréculfe de Lisieux, Ekkehard d'Aura et Pierre de Mangeur.

³² J. W. Cross, « Le Roman de Landomata », *op. cit.*, p. 70 : « [il] gagna tout le pays jusqu'au désert de Nubie et jusqu'à l'Océan indien. Et aussi bien par amour que par force, tous les pays orientaux furent mis sous sa seigneurie. »

³³ L.-F. Flutre, *op. cit.*, p. 25.

³⁴ E. Searle, *Predatory Kinship and the Creation of Norman Power : 840-1066*, Berkeley, 1988.

³⁵ J. W. Cross, *ibidem* : « que Landomata remit en état et dirigea en bon seigneur pour que leurs habitants vivent selon le droit, en leur donnant une nouvelle loi ».

L'histoire de Landomata conclut donc le récit de Troie avec une trajectoire paradigmatique de retour : par contraste avec la direction vers l'ouest de l'installation des Troyens en Europe (Énée en Italie et Anténor à Venise et Padoue) qui apparaît plus avant dans le texte, le récit imagine que Troie devient un centre impérial dans une zone de la Méditerranée orientale. La précision géographique des conquêtes de Landomata suggère que cette représentation d'un empire troyen mondial a été explicitement créée pour conclure *Prose 1*. Du point de vue angevin du XIII^e siècle, les colonies de la Morée, où ce texte fut écrit, pourraient représenter la première étape d'une avancée de l'Empire angevin vers l'est. Pourtant, la dimension éthique du texte met l'accent sur l'importance d'un pouvoir mondial bienveillant et sage, mais décentralisé, organisé autour de pratiques féodales plutôt qu'impériales³⁶.

L'épisode de Landomata est incorporé au texte dont l'autorité est soulignée dans le paragraphe final, par la notation de la présence matérielle de son texte source « original ». La filiation au texte source de Benoît est en effet esquissée à partir du prologue du *Roman de Troie* lorsque Cornélius, le neveu de Salluste, découvre un texte grec dans une armoire à livres à Athènes, texte qu'il traduit par la suite en latin et que Benoît traduit en français :

Cornelius ert apelez, / De letres sages e fondez. / De lui esteit mout grant parole : / A Athenes teneit escole. / Un jor quereit en un aumaire / Por traire livres de gramaire : / Tant i a quis e reversé / Qu'entre les autres a trové / L'estoire que Daire ot escrite, / En greque langue faite e dite. (v. 83-92)

[Il s'appelait Cornélius, il était sage et érudit. Il était de grande renommée : il tenait une école à Athènes. Un jour, il cherchait des livres sur la grammaire dans une armoire. Il avait tant cherché que parmi les autres livres, il trouva l'histoire écrite par Darès, composée et écrite en grec.]

Prose 1 déplace cette scène de découverte du prologue de Benoît vers l'épilogue, lorsque le narrateur conclut qu'il a traduit cette histoire de Troie en français à partir d'une traduction en latin d'un livre en grec trouvé dans une bibliothèque de l'église Saint-Paul à Corinthe :

Si vos ai ore menee a fin la vraie estoire de Troie selonc ce qu'elle fu trovee en l'almaire de saint Pol de Corrinte et grijois langage, et dou grizois fu mise en latin. Et je la translatai en françois et non pas par rime ne par vers ou il covient par fine force avoir maintes menchoinges. (71)

[Je vous ai terminé la vraie histoire de Troie telle qu'elle fut trouvée en grec, dans une armoire à livres de Saint-Paul de Corinthe, et du grec elle fut traduite en latin. Et je l'ai traduite en français, mais non en rimes ni en vers, ce qui contraint, par pure nécessité, à beaucoup de contre-vérités.]

Ce récit de découverte textuelle est, bien entendu, totalement fictif, puisque le traducteur de *Prose 1* a utilisé le roman en vers français plutôt que le texte source latin ; de plus, le statut historique que Benoît de Sainte-Maure donne au *Roman de Troie* est entièrement caché par l'emphase mise par l'auteur de *Prose 1* sur la valeur de la prose et son lien avec la vérité. Le nom de la ville où Cornélius découvre le texte grec de Darès est également modifié. Le choix du prosateur de localiser le livre dans l'église Saint-Paul de Corinthe coïncide avec une désignation plus récente de Corinthe comme ville de Morée (« ce est la Moree, ou est la noble cité de

³⁶ D. Jacoby, « After the Fourth Crusade », art. cit., p. 891 ; *idem*, « Knightly Values and Class Consciousness in the Crusader States of the Eastern Mediterranean », *Mediterranean Historical Review*, 1 (1986), p. 158-186 ; A. Ilieva, *Frankish Morea (1205-1262) : Socio-cultural Interaction between the Franks and the Local Population*, Athènes, 1991, p. 155-246 ; P. Topping, « Co-existence of Greeks and Latins in Frankish Morea and Venetian Crete », *XV^e Congrès international d'études byzantines*, Athènes, 1976, p. 1-23.

Corinthe³⁷ »). La Corinthe du XIII^e siècle était une ville fortifiée dominée par une citadelle où prenait place la cour des Angevins ; la ville basse quant à elle était dédiée au commerce, tourné vers le sud de l'Italie ; c'est à cet endroit que se trouvait une église consacrée à saint Paul³⁸. Corinthe elle-même était associée à la traduction de textes grecs. Le dominicain flamand Guillaume de Moerbeke devint évêque de Corinthe en 1278 : au moment de sa nomination, il avait déjà été engagé depuis des décennies pour traduire Aristote en latin³⁹. La nomination par le pape d'un évêque compétent en grec et impliqué dans la redécouverte de la philosophie grecque ancienne pour sa diffusion en Europe occidentale, témoigne de l'importance interculturelle de Corinthe en tant que ville identifiée aux Grecs dans la Morée.

Prose I s'ouvre par une déclaration sur l'importance du passé pour le futur : « Car par les choses passées puet l'on mout jugier de celes qui sunt a avenir⁴⁰. » Cette déclaration invite explicitement le lecteur à associer les toponymes de la Grèce franque à l'entreprise angevine en la Méditerranée orientale. Malgré la topographie grecque mise en avant dans *Prose I*, l'épisode de Landomata offre finalement une perspective pro-troyenne sur la promesse historique d'un retour vers Troie comme épisode final de la guerre de Troie. Landomata est distingué des deux exilés troyens, Énée et Anténor, qui survécurent à la guerre parce qu'ils livrèrent Troie aux Grecs : il est un fidèle Troyen dont l'exil en Grèce plutôt qu'en Europe occidentale facilita le retour. Étant donné le statut de la Morée comme région distincte et semi-autonome sous la domination angevine au XIII^e siècle, cette version de la guerre de Troie montre que les filiations imaginaires avec les Grecs ou avec les Troyens du monde antique étaient exceptionnellement fluides dans les colonies francophones de la Méditerranée orientale. Le commanditaire de *Prose I* avait peut-être envisagé cette interprétation du *Roman de Troie* comme une expression de l'imaginaire angevin d'un empire oriental. Cependant, par la promotion qu'elle fait du droit au retour des Troyens, en recourant à la figure de Landomata qui ne voyage jamais plus à l'ouest qu'en Grèce, et par son accent sur la noble ville de Corinthe comme centre intellectuel qui aurait préservé l'authentique texte source grec sur Troie, la compilation exprime une perspective grecque, plus spécifiquement moréenne : la Morée apparaît dans *Prose I* comme une région qui n'est ni byzantine ni angevine mais néanmoins identifiable comme grecque.

³⁷ *Le Roman de Troie en prose*, éd. L. Constans et E. Faral, p. 5 : « c'est la Morée, où se trouve la noble ville de Corinthe. »

³⁸ I. Ortega, « Permanences et mutations d'une seigneurie dans la principauté de Morée : l'exemple de Corinthe sous l'occupation latine », *Byzantion*, 80 (2010), p. 308-332.

³⁹ L. Minio-Paluello, « Moerbeke, William of », dans *Dictionary of Scientific Biography*, éd. Ch. C. Gillispie, New York, 1974, p. 434-440.

⁴⁰ *Prose I*, *op. cit.* : « Car par les choses passées, on peut mieux juger celles qui sont à venir. »

**Le continuum historique des espaces grecs :
les représentations géographiques dans la *Fleur des histoires* de Jean Mansel
(version courte)**

Valeria Russo

Univ. Lille, ULR 1061 - ALITHILA - Analyses Littéraires et Histoire de la Langue, F-59000
Lille, France
Post-doc ERC AGRELITA

L'écriture historiographique de la *Fleur des histoires* s'annonce d'emblée didactique et édifiante¹ : dès le prologue, Jean Mansel affirme qu'il mettra en scène dans son livre les vies exemplaires et « la maniere de vivre de plusieurs sains et saintes » (fol. 9 v, « le mode de vie de plusieurs saints et saintes »). Il ajoute, à la fin de ce prologue, que son livre pourra être appelé « la fleur des histoires », puisque les lecteurs engagés à célébrer la gloire du Seigneur feront fructifier le savoir qu'ils en auront tiré : « Comme de la fleur vient le fruit, ainsi de mirer et regarder souvent en ceste fleur puet venir bon fruit a ceulx qui se y occuperont a la longe de Dieu². »

Cette chronique universelle, comme il convient en général à l'historiographie, appelle cependant un exercice d'interprétation qui nécessite une lecture orientée du passé et dépasse le simple but pédagogique et moralisant. Un tel caractère n'apparaît pas de façon manifeste dans la version que Mansel donne de l'histoire biblique, qu'il relate en restant très fidèle à sa source³. La conception particulière transmise par la *Fleur des histoires* est en revanche sensible dans la narration de l'histoire profane, rangée, dans le premier livre, à la fin du récit de l'Ancien Testament. Mansel explique une fois encore dans le prologue la légitimité de cet agencement (fol. 9 v) :

Ou premier livre, je parle des sains et des saintes du Vielz Testament qui ont esté depuis la creation du monde jusques a l'advenement de nostre benoit Sauveur Jhesucrist, et y ay adjousté aucunes histoires notables qui advindrent en ce tamps comme pour entremés.

¹ Cet article a été écrit dans le cadre de mon post-doctorat dans le programme de recherches ERC Advanced Grant AGRELITA, « The Reception of Ancient Greece in Premodern French Literature and Illustrations of Manuscripts and Printed Books (1320-1550) : how invented memories shaped the identity of European communities », direction Catherine Gaullier-Bougassas, Université de Lille : « The project leading to this article has received funding from the European Research Council (ERC) under the European Union's Horizon 2020 research and innovation programme (grant agreement No 101018777). »

² Fol. 9 v : « Comme de la fleur naît le fruit, ainsi du fait d'observer et d'étudier régulièrement dans cette fleur [des histoires] peut naître un bon fruit pour ceux qui s'y engagent dans la louange du Seigneur. » Notre transcription est réalisée à partir de la copie ducale, le manuscrit de Bruxelles, KBR, 9231, correspondant au premier volume de l'ensemble KBR 9231-9232. La traduction est la nôtre. Ce manuscrit, contenant l'une des copies intégrales de la version courte, est indiqué et utilisé comme manuscrit de référence par G. De Poerck, *Introduction à la Fleur des histoires de Jean Mansel (XV^e siècle)*, Gand, 1936.

³ *Historia scholastica eruditissimi viri magistri Petri Comestoris*, dans *Patrologia latina*, éd. J.-P. Migne, t. 198, Paris, 1855, col. 1049-1644. Le prologue et la section consacrée à l'histoire biblique sont des adaptations fidèles de l'œuvre de Pierre le Mangeur, dans sa version latine. Sur le prologue de la version courte, voir E. Koroleva, « Écrire l'histoire universelle au Moyen Âge : Alexandre le Grand et l'histoire de la Macédoine dans les chroniques du nord de la France (XIII^e-XV^e siècles) », thèse sous la direction de C. Gaullier-Bougassas, Université de Lille, 2018, p. 144-151.

[Au premier livre, je parle des saints et des saintes de l’Ancien Testament qui ont vécu entre la création du monde et la naissance du glorieux Sauveur. Comme entremets, j’ai associé à cela des histoires dignes de mémoire qui sont survenues à cette époque.]

Dans une œuvre fondée sur la réécriture, ce sont la *dispositio*, le choix et l’amplification qui concourent à révéler la conception historique de l’auteur⁴. Or, les exigences qui motivent l’emploi de ces différents dispositifs sont nombreuses. Dans une chronique universelle comme la *Fleur des histoires*, fortement ancrée dans la culture curiale, le goût croissant des lecteurs pour le passé est sans doute intervenu comme l’un des facteurs majeurs, bien que l’auteur ne puisse l’exposer comme tel. C’est donc grâce à la métaphore nourricière – les « entremés » –, déployée à partir du prologue de Pierre le Mangeur⁵, que Jean Mansel parvient à cacher son intérêt (ou l’intérêt de ses lecteurs) pour l’histoire des Grecs et des Romains. Il devient ainsi possible de ranger l’histoire profane à la suite de l’histoire biblique, à condition de lui attribuer, du moins par le biais rhétorique, une place secondaire.

Toutefois, il en va autrement dans la pratique puisque l’histoire profane représente en réalité une partie conséquente du premier livre, et occupe une section indépendante du fait que Mansel évite de l’entrelacer avec le récit biblique⁶. Dans ce cadre, l’auteur sélectionne et adapte la narration de certains épisodes susceptibles de véhiculer une vision particulière de l’Antiquité, dans lesquels l’histoire grecque, au cœur de la *translatio imperii et studii*, se trouve amplifiée et souvent célébrée.

De plus, l’importance attribuée à certaines époques et à certains espaces grecs devient manifeste grâce à l’étude de la tradition textuelle de cette œuvre : rédigée à deux reprises par son auteur, la *Fleur des histoires* est conservée dans une version courte, en trois livres, écrite entre 1446 et 1451, et dans une version longue, en quatre livres, datée de 1460 environ⁷.

⁴ Voir F. Montorsi et F. Maillat, « Préface », dans *Les chroniques et l’histoire universelle. France et Italie (XIII^e-XIV^e siècles)*, éd. F. Montorsi et F. Maillat, Paris, 2021, p. 7-13, ici p. 11 : « Pendant les siècles médiévaux, il est impensable pour un historien d’écrire *ex novo* une narration sur les temps reculés alors que d’autres récits, composés par des modèles d’éloquence, en traitent déjà. Dans un monde où l’archéologie et les sciences auxiliaires n’existent pas et où le savoir est essentiellement livresque, l’œuvre sur les temps anciens ne peut qu’être traduction ou reprise. Pour la partie qui précède ce qu’il a pu connaître par lui-même, l’historien est par la force des choses un compilateur. La chronique universelle est donc, si ce n’est pour une moindre portion finale, une vaste compilation. »

⁵ *Historia scholastica*, *op. cit.*, col. 1053-1054.

⁶ Le refus de la pratique de l’entrelacement se présente comme l’un des caractères distinctifs de la *Fleur des histoires*, qui se différencie ainsi de la plupart des chroniques universelles ainsi que de sa source principale, avec Pierre le Mangeur : la *Chronique dite de Baudouin d’Avesnes* ; voir E. Koroleva, « Écrire l’histoire universelle au Moyen Âge », *op. cit.*, p. 174-176. M.-R. Jung remarque que Jean Mansel emprunte l’essentiel de l’histoire de Thèbes et des Amazones à cette chronique écrite en français à la fin du XIII^e siècle (*La légende de Troie en France au Moyen Âge. Analyse des versions françaises et bibliographie raisonnée des manuscrits*, Bâle et Tübingen, 1996, p. 634-637, p. 635. À propos de la *Chronique dite de Baudouin d’Avesnes*, voir F. Noirfalise, « Family Feuds and the (Re)writing of Universal History : The *Chronique dite de Baudouin d’Avesnes* (1278-84) », thèse de doctorat, Université de Liverpool, 2009.

⁷ L’œuvre n’a jamais fait l’objet d’une édition critique intégrale ; seuls les prologues et un petit nombre de chapitres ont été édités, à l’exception de la section sur Alexandre le Grand. Des monographies ont analysé sa tradition manuscrite et ses sources : G. De Poerck, *Introduction à la Fleur des histoires*, *op. cit.* ; E. Koroleva, « Écrire l’histoire universelle au Moyen Âge », *op. cit.*, qui étudie la tradition manuscrite des deux versions (p. 56-73), la conception de l’histoire de Jean Mansel et ses récits sur Alexandre le Grand ; elle édite et étudie les prologues des deux versions (t. 2, Annexes, p. 423-428), ainsi que le récit de la vie d’Alexandre le Grand (p. 505-609) ; il existe par ailleurs la thèse de N. Borel (« La version en trois livres de la *Fleur des histoires* de Jean Mansel. Étude de la tradition manuscrite et édition partielle du livre III », diplôme d’archiviste paléographe, École nationale des chartes, Paris, 1991) dont la consultation n’est pas autorisée, mais on renvoie à N. Borel, « La version en trois livres de la *Fleur des Histoires* de Jean Mansel. Étude sur la tradition manuscrite et édition partielle du livre III », dans *Position de Thèses de l’École des Chartes*, 1991, p. 25-31 ; signalons enfin la thèse inédite d’A. T. Nguyen, « Une définition du ‘geste compilatoire’ dans les textes français de la fin du Moyen

L'existence de ces deux versions témoigne non seulement d'une conversion dans le programme littéraire de l'auteur, mais aussi d'un effet de réception et de recentrement de l'œuvre à la faveur du goût des lecteurs et de celui de leur milieu⁸. Au fil des rédactions, la place qu'occupe l'histoire profane avant l'avènement de Jésus-Christ devient plus imposante ; les chapitres consacrés à la Grèce, quant à eux, augmentent exponentiellement⁹.

En ce qui concerne le livre 1 de la version courte, la Grèce occupe (ou est évoquée dans) le chapitre 9 et les chapitres de 97 à 117 ; en comptant les chapitres dont la numérotation est répétée, la somme totale est de vingt-huit chapitres. Une idée de la place qu'occupe l'histoire grecque au sein de l'œuvre, et le cadre dans lequel elle s'insère, est fournie par la table des matières selon le témoin KBR, 9231¹⁰, aux fol. 2 r-2 v :

Livre 1

Ch. 1-8 : Histoire biblique, de la Création jusqu'à l'époque de Noé

Ch. 9 : « Incidens du commencement des royaulmes d'Assurie, de Sichione, d'Arges et de Michaines »

Ch. 10-92 : Histoire biblique, de Jacob jusqu'à Hyrcanus

Ch. 93 : « C'est la division des sept eages du monde et la declaracion en brief des plus notables histoires qui sont avenues en chascun eage, et premierement de celles du premier eage »

Ch. 94 : « Cy après s'ensievent aucunes notables histoires du second eage, et premierement de la generacion de Caym et de Japhet, filz de Noé »

Ch. 95 : « Cy après s'ensievent les histoires du tiers eage du monde »

Ch. 96 : Épisode biblique tiré du livre des Juges

Ch. 97 : « Cy commence l'istoire de Thebes, qui advint ou temps des juges d'Israel »

Ch. 98-99 : « Cy sont aucuns notables incidens qui advinrent après la destruction de Thebes »

Ch. 100 : « Comment les dames de Sichés alerent vengier leurs maris et leurs enfans »

Ch. 101 : « Cy commence l'istoire de Troies, qui advint au temps de Jepté, juge d'Israel, qui fut chose grande et merveilleuse »

Ch. 102 : « Comment Jason conquist la thoison d'or et comment il ravy la belle Medee »

Ch. 103 : « Comment Troies la premiere fut destruite, et comment le roy Priant la fist refaire plus grande et plus noble que devant »

Ch. 104 : « Comment Paris ravy Helaine, et comment les Gregois alerent mectre le siege devant Troies la Grant »

Ch. 105-107 : « De pluseurs creuses batailles qui furent devant la noble cité de Troies durant le siege »

Ch. 108 : « Comment la cité de Troies fut trachie, arse et destruite, et le roy Priant occis »

Ch. 109 : « De la pestilence des Gregois en leur retour de Troies »

Ch. 110^I : « De la fondacion de la cité de Venise par les Troiens »

Ch. 110^{II} : « Du roy Codrus d'Athenes, qui vout mourir pour ses gens sauver »

Ch. 110^{III} : La translation du royaume d'Assyrie en Médie

Ch. 110^{IV} : « Des diz sebilles et de leurs prophecies »

Ch. 111^I : « Comment par merveilleuse aventure Gigés fu roy de Lide »

Âge : l'exemple de la *Fleur des histoires* de Jean Mansel », thèse de doctorat, sous la direction de T. Van Hemelryck, Université de Louvain, 2020.

⁸ Sur le rapport entre l'œuvre de Jean Mansel et la cour de Bourgogne sous Philippe III le Bon, voir E. Koroleva, « Les deux versions de la *Fleur des histoires* de Jean Mansel. Une œuvre en progression et son commanditaire », dans *Le texte médiéval dans le processus de communication*, éd. L. Evdokimova et A. Marchandisse, Paris, 2019, p. 329-341.

⁹ Certains épisodes représentent des amplifications exécutées à partir de la version courte ; d'autres chapitres résultent de l'interpolation du *Recueil des histoires de Troie* de Raoul Lefèvre. Dans une prochaine étude, nous proposerons un examen, accompagné d'une édition critique, de ces amplifications. Les données géographiques concernant la Grèce demeurent inchangées dans la rédaction longue, excepté pour certains détails que nous approfondirons dans la présente étude.

¹⁰ Nous fournissons les rubriques pour les chapitres qui concernent plus précisément la Grèce (ou son entourage textuel). La numérotation parfois défailante des chapitres suit de près celle du manuscrit de référence : le cas échéant, nous ajoutons des chiffres romains dans l'exposant pour distinguer les numérotations identiques.

Ch. 111^{II} : « De Symonides le poete, et d'un roy de Loctres, qui fist une merveilleuse justice de luy et de son filz »
 Ch. 111^{III} : « Du roy Falaris de Secille, qui fut cruel tirant »
 Ch. 112 : « D'unes tables d'or qui furent trouvees en la mer, et de Pitagoras, le bon philosophe »
 Ch. 113-115 : Cyrus le Grand et d'autres rois de Perse depuis la mort d'Énée jusqu'au temps d'Alexandre le Grand
 Ch. 116 : « Des fables Ysopet, qui fu ou temps du roy Cirus, ou il a de grans moralitez »
 Ch. 117^I : « De Philistratus, qui cauteusement acquist la seignourie d'Athenes »
 Ch. 117^{II} : « De la vaillance et grant sagesse de Solon, le duc d'Athenes »
 Ch. 117-118 : La création du royaume de Grande-Bretagne
 Ch. 119-170 : Histoire romaine (première partie), histoire de l'empire macédonien, histoire des Bretons

Outre la sélection, issue de l'acte de compilation, l'auteur dispose d'autres moyens pour mettre en exergue l'importance de l'histoire grecque. En effet, Mansel adhère parfaitement à la tradition des chroniques universelles, scandant les moments essentiels de l'histoire selon les théories des âges du monde et des quatre royaumes de Daniel. Dans la *Fleur des histoires*, toutefois, cette chronologie souple semble se préciser à l'aide des données géographiques.

L'espace délimite l'histoire et l'histoire définit les lieux¹¹ : cette idée émerge de façon saillante dans l'œuvre de Mansel, qui attribue à la topographie une section entière de son œuvre¹².

Plus précisément, la *Fleur des histoires* contient deux ordres de données et d'excursus géographiques. Dans le premier cas, au sein du livre 1, ils interviennent dans le cadre de la narration d'un épisode de l'histoire biblique ou profane : ces données géographiques sont présentes tout au long du récit ; au sein des chapitres suivant le récit de l'Ancien Testament et précédant l'histoire romaine, notamment, nous pouvons remarquer l'effort de localisation des batailles et des villes, ou d'ancrage des peuples et des dynasties dans des lieux précis. Dans le second cas, c'est toute une section de l'œuvre qui est occupée par un traité géographique (les *Provinces du monde*), occupant l'avant-dernière section du livre 2. Ce traité est la traduction du *De proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais, réalisée par Jean Corbechon, et occupant son livre XV¹³. Voici l'entourage textuel dans lequel est situé ce traité :

Livre 2

Ch. 171 : Prologue
 Ch. 172-231 : Histoire du Nouveau Testament (première partie)
 Ch. 231-260 : Vie et miracles de la Vierge
 Ch. 261-265^I : Histoire des Anges, une collection de miracles obtenus à leur intercession

¹¹ La compilation historique, en général, contient à la fois des *moments* et des *lieux*. Comme le souligne J.-C. Schmitt (*Les rythmes au Moyen Âge*, Paris, 2016, p. 500), on peut remarquer que de nombreuses sections des chroniques universelles recueillent « les informations livresques disponibles sur l'histoire de chaque ville, ses mythes de fondation et la gloire de ses citoyens les plus célèbres depuis l'Antiquité ». Ces textes combinent ainsi deux facteurs, s'inscrivant « dans la continuité de l'imaginaire géographique des auteurs antique ([par ex.] Pline) et des encyclopédistes médiévaux ([par ex.] Isidore de Séville) » (p. 501).

¹² La place qu'il attribue à la géographie est cependant loin d'être fréquente dans la tradition historiographique. Voir à ce propos P. Gautier Dalché, « L'espace de l'histoire : le rôle de la géographie dans les chroniques universelles », dans *L'historiographie médiévale en Europe*, éd. J.-Ph. Genet, Paris, 1991, p. 287-300, en particulier p. 287 : « Dans un chapitre introductif des *Historiae aduersus paganos*, Orose décrit en détail le théâtre des calamités de l'histoire humaine. [...] Les chroniqueurs, dans la majorité des cas, n'ont guère suivi son exemple. Sur environ 150 chroniques dont la date de rédaction s'échelonne entre le milieu du V^e siècle et le milieu du XIV^e siècle, on n'en relève qu'une quarantaine qui accorde quelque place à la description géographique ou à la carte. Encore ce nombre doit-il être diminué, car beaucoup de ces chroniques se bornent à reprendre, à propos de la descendance de Noé, le récit du peuplement de la terre tiré de la *Genèse* ou d'Arnobé. »

¹³ Selon E. Koroleva (« Écrire l'histoire universelle au Moyen Âge », *op. cit.*, p. 237-238) le traité a été « certainement repris à la version remaniée de la CBA [*Chronique dite de Baudouin d'Avesnes*] ».

Ch. 265^{II}-272 : Histoire romaine (deuxième partie), du règne d'Auguste jusqu'à l'avènement de Domitien et à la mort de Titus

Ch. 273-291 : Les « provinces du monde »

Ch. 292 : « De la noblesse des edifices de Rome et de la magnificence des royaumes qui eurent la seigneurie et domination sur toutes les provinces du monde »

Mansel conçoit donc une histoire qui se comporte assez librement à l'égard de la chronologie¹⁴, mais qui s'accroche fortement aux espaces. Comme nous le verrons, la Grèce, siège fondamental de l'histoire universelle dans la perspective de Jean Mansel, occupe une part non négligeable de cette géographie universelle. Pour justifier l'importance qu'il attribue à la Grèce dans l'histoire, l'auteur s'appuie également sur sa représentation dans l'*orbis terrarum*.

À partir du livre 3, la progression chronologique canalise le récit vers l'histoire moderne et contemporaine. Dès lors, les représentations de la Grèce et de son espace n'ont plus de place¹⁵.

L'analyse des sections contenant des descriptions de la géographie grecque, enchâssées dans le récit ou constituant une partie de l'œuvre, nous a permis d'identifier trois modes de représentations adoptés par Mansel. Premièrement, l'espace grec se configure autour des confins que la Bible dessine dans le livre 1 ; l'espace grec, en deuxième lieu, est celui que les Grecs créent et conçoivent, selon la manière dont l'histoire est représentée au sein de l'œuvre ; enfin, la place de la Grèce est celle qu'elle acquiert au sein de « l'universalité de l'espace¹⁶ » dans les *Provinces du monde*. Tous les moyens dont se sert l'auteur permettent ainsi de mettre en scène une vision de la géographie et de l'histoire liant tous les peuples à une origine commune, et dans laquelle toute l'humanité est impliquée.

« Janus, duquel descendirent les Gregois¹⁷ » : l'espace grec à travers le récit biblique

L'espace des Grecs est d'abord celui que la Bible leur attribue. Cette idée émerge des données que Mansel fournit sur les origines des peuples grecs et sur les lieux clés de leur histoire. Ces informations apparaissent, de façon significative, au moment du passage entre l'histoire biblique et l'histoire profane. À l'aide de plusieurs outils à la fois narratifs et structuraux, l'auteur souligne cette transition, placée entre les chapitres 93 et 95, c'est-à-dire entre la première et la deuxième partie du livre 1.

Au chapitre 93, d'abord, l'auteur présente pour la première fois une digression détaillée sur la division des six âges du monde ; à la suite de cette périodisation, le chapitre 94 est occupé par la reprise du thème des trois fils de Noé qui peuplent le monde. L'énumération et la localisation des descendants du patriarche sont présentes alors uniquement pour les fils de

¹⁴ En ce qui concerne les sept âges du monde, la durée des cinq premiers âges est absente dans tous les manuscrits de la version courte. Mansel semble avoir rajouté ces indications temporelles dans la version longue, non sans erreurs. D'ailleurs, les difficultés que les auteurs rencontraient avec la chronologie sont bien connues. Voir M. Paulmier-Foucart et M. Schmidt-Chazan, « La datation dans les chroniques universelles françaises, du XII^e au XIV^e siècle », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 126/4 (1982), p. 778-819.

¹⁵ Le livre 3 (KBR, 9232) contient la suite de l'histoire du Nouveau Testament (II), un résumé du *Dialogue de saint Grégoire*, un recueil d'exemples moraux, la troisième partie de l'histoire romaine (III). Commencent alors l'histoire de France (de la mort de Titus jusqu'à Charles VI), suivie par l'histoire des papes, l'*Histoire de Grisélidis* (traduction en français du récit de Pétrarque, version dite B), les *Chroniques de Hainaut*, des exemples à propos des vertus cardinales « des anciens princes » et une « Méditation prouffitable ». À propos de l'agencement des *Chroniques de Hainaut*, divisées dans la copie ducale en deux parties, voir G. De Poerck, *Introduction à la Fleur des histoires*, op. cit., p. 26.

¹⁶ P. Gautier Dalché, « L'espace de l'histoire », art. cit., p. 289.

¹⁷ Fol. 103 r : « Yavane, duquel descendent les Grecs ».

Cham (en Afrique) et pour les fils de Japhet (en Europe). Suivant la tradition biblique et celle de Flavius Josèphe, ce dernier est désigné comme l'ancêtre de plusieurs peuples grecs et d'Asie Mineure, cette dernière étant de ce fait située aux confins de l'Europe ([annexe 1](#)). Mansel fait référence à l'existence de la ville de « Mocha » (probablement Mazaca, comme dans Flavius Josèphe), en relation avec les fils de « Mochoch » (Mèshek), ancêtre des Cappadociens ; en ce qui concerne Tiras, père des Thraces, il nomme la ville principale de la région et ses deux toponymes, l'ancien, « Bisance » (« Byzance »), et le moderne, « Constantinoble » (« Constantinople »). La liste s'interrompt au septième enfant de Japhet, mais des informations plus détaillées sont consacrées juste après à certains ancêtres des peuples européens. Mansel revient en effet sur Gomère, fils aîné de Japhet, et sur la localisation des peuples issus de lui : ceux de « Penthaglonie » (Paphlagonie en Asie Mineure, entre la Bithynie et le Pont) et de « Frigie » (« Phrygie ») se trouvent associés. À la fin, d'autres informations sont données à propos de « Janus » (« Yavane »), traditionnellement¹⁸ désigné comme l'ancêtre des Grecs. La géographie des premiers Grecs est ensuite élargie, en circonscrivant leur espace à l'Illyrie, à la région de Tarse (la ville de saint Paul, précise l'auteur) et à l'île de Chypre¹⁹.

Ainsi, l'auteur semble vouloir démontrer la pertinence narrative de l'histoire grecque, issue de l'histoire biblique et de ses personnages, qui prendra place dans son œuvre. Cependant, il ne s'agit pas seulement d'associer les personnages de l'histoire sacrée, d'une part, et de l'histoire profane, de l'autre, qui deviennent ainsi les protagonistes d'une seule histoire universelle. La localisation des territoires semble centrale chez Mansel, qui déroule l'histoire des Grecs et de leurs territoires de l'époque de la fondation biblique jusqu'à l'époque contemporaine – dans le cas de la mention au toponyme de Constantinople.

Mansel fait de nouveau intervenir la généalogie biblique au chapitre 101 (et donc au sein de l'histoire profane), à propos du récit de la première destruction de Troie. La visée de cette interpolation biblique semble dépendre d'une volonté de clarification topographique et ethnographique : au cours de l'épisode relatant le premier conflit entre les Grecs et les Troyens, l'auteur interrompt la narration pour faire place à une digression sur les prédécesseurs de Laomédon, roi de Troie, d'un côté, et des Grecs, de l'autre ([annexe 2](#)). Pour la deuxième fois, après le chapitre 93, les Phrygiens et les Grecs se trouvent associés à travers une seule et même descendance : celle issue de Japhet, le fils européen de Noé.

En effet, Mansel montre que de Gomère, fils de Japhet, descend Friga²⁰, qui peupla la Phrygie ; son fils, Dardanos, en revanche, « habita en une partie de Frige » (« habita une partie de la Phrygie ») et y fonda une ville : Dardane, la future Troie ; nous arrivons ainsi à son petit-fils, Tros, attaqué par le roi grec Tantale. L'auteur développe ensuite une autre généalogie, celle des Grecs : celle-ci ne remonte cependant pas dans le passé, que le lecteur connaissait déjà grâce au chapitre 93, dans lequel Yavane est désigné comme l'ancêtre des Grecs. La généalogie des Grecs recommence donc à partir de Tantale, qui « regnoit en une des parties de Frige, nommée Mioine » (« il régna sur une autre partie de la Phrygie, nommée Méonie ») : il s'agit du grand-père d'Agamemnon, roi de Mycènes, et de Ménélas, roi de « Lachedemoine » (« Lacédémone »). Cette deuxième digression achevée, l'auteur revient aux Troyens : de Tros descend Ilos, qui nomme le château de Troie « Ilion », de son

¹⁸ Flavius Josèphe, *Les Antiquités juives*, éd. É. Nodet, Paris, 1990, I, 6.

¹⁹ Ce récit est présent aussi dans la section géographique du livre 2 : « Cypre est une isle de mer ainsi nommée d'une cité qui y est. [...] Ceste isle en la Sainte Escripiture est appelée Cethum d'un filz de Jonas qui fu filz de Japhet. » (fol. 285 v : « Chypre est une île ainsi nommée du nom d'une ville qui y est. Dans la *Sainte Écriture*, cette île est appelée 'Cethum' du nom du fils de Yavane, fils de Japhet. ») La superposition de deux digressions géographiques complémentaires, situées l'une dans le livre 1 et l'autre pour les *Provinces du monde*, rend explicite l'allusion au nom du personnage biblique, « Gethim », qui donne le nom à « Cethum ».

²⁰ Ce personnage est appelé chez Flavius Josèphe (*Les Antiquités juives*, *op. cit.*, I, 6) Thygramme, fils de Gomère : il s'agit d'un éponyme des Thygramméens, appelés Phrygiens par les Grecs.

nom ; enfin, Ilos engendre Laomédon, qui « regnoit lors à Troies quant Jason et Hercules arriverent à l'un de ses ports » (« régnaît alors à Troie quand Jason et Hercule débarquèrent dans l'un des ports de la ville »).

Dans ce passage, Mansel n'entend pas seulement préciser la localisation de Troie tout au long du périple des Argonautes. Outre le souci géographique lié aux étapes de l'aventure de Jason, cette digression renferme une image claire de la centralité, mais aussi du statut problématique de la Phrygie dans la mesure où cette région est représentée ici comme le lieu d'origine des Troyens et d'une partie des Grecs. Ainsi décrite, elle témoignerait d'une origine ethnographique commune pour les deux peuples. Toutefois, l'altérité entre Grecs et Troyens – que l'auteur tente de conserver pour justifier les conflits qui suivront dans le récit – est restaurée à l'aide d'un stratagème : Mansel représente la Phrygie comme une région divisée en deux. À partir de Dardanos, en effet, les Troyens (ou futurs Troyens) occupent seulement une partie de cette région. Qu'en est-il de l'autre ? Elle est habitée, du moins à partir de Tantale, par les Grecs. Il s'agit, nous dit l'auteur, de la Méonie, ce toponyme renvoyant en effet à une région confinante à la Phrygie, d'où des immigrés auraient envahi et peuplé la Lydie²¹. Malgré la localisation périphérique de la Phrygie en Asie Mineure, Mansel comprend donc la fonction décisive de cet espace et adhère à une représentation ambivalente, à la fois grecque et troyenne de ce lieu, futur berceau de conflits.

Cette stratégie est soutenue, de surcroît, par une représentation différente des origines des deux peuples. La généalogie du peuple troyen remonte en arrière, ce qui permet à l'auteur de passer en revue les phases de l'histoire de Troie et de ses toponymes (de « Dardane », à « Troies » jusqu'à « Ylion », nom de la forteresse de la ville) ; les Troyens sont ainsi, dès le début, situés à l'intérieur d'un espace précis, celui de la Phrygie. En revanche, quand il s'agit, au chapitre 101, du peuple grec, l'auteur n'emploie pas le thème des ancêtres bibliques. Son excursus a un autre but, celui de localiser les Grecs en Phrygie pour ensuite se tourner vers le futur, jusqu'à arriver à Agamemnon et à Ménélas. Le résultat de cette représentation des espaces et de leurs peuples est double. D'une part, il semble que, face au *continuum* caractérisant la topographie gréco-troyenne, émerge la nécessité d'un bilan : en parcourant l'origine de ces peuples, Mansel démontre comment un lieu (la Phrygie), central dans l'histoire, peut être la source à la fois d'une continuité et d'une opposition ethnique et géographique. D'autre part, dans le cadre du chapitre 101 où est insérée cette digression, il est question du conflit qui causera la première destruction de Troie : la narration offre ainsi l'occasion de présenter deux personnages centraux d'un autre conflit, impliqués cette fois dans la seconde destruction de Troie.

La linéarité de l'histoire n'empêche donc pas l'auteur de se servir de digressions pour anticiper des événements clés qui sont relatés plus loin. Cette projection vers le futur permet de faire le lien avec le temps de la narration et d'ancrer la chronologie aux lieux qui sont le siège de peuples, d'identités et de conflits.

Une telle combinaison d'espaces rattachés à des époques différentes se retrouve au chapitre 95. Même au sein du récit biblique, le texte fournit des informations sur la toponymie contemporaine : « En ce tamps fu un deluge en Achaïe, qui ores est appelle la Mouree, par lequel deluge le roy Egigés et toutes ses gens et tout le pays furent peris²². » L'épisode

²¹ Voir F. C. M. Martin, « Les Grecs face à la Lydie : visions d'une civilisation anatolienne dans la poésie archaïque », mémoire de Master, dirigé par P. Schubert, Université de Genève, 2021, p. 11 : « Les Méoniens, venus d'une autre région [...] se seraient installés en Lydie après l'effondrement de l'âge du bronze tardif et auraient adopté l'ethnonyme du substrat lydien. »

²² Fol. 103 v : « À cette époque-là, un déluge survint en Achaïe, qui est aujourd'hui appelée la Morée, un déluge qui causa la disparition du roi Ogygès, de son peuple et de tout le pays. »

suisant, caractérisé par la même *elocutio* synthétique, relate à son tour un déluge en Grèce : « En ce tamps fu le deluge en Thessale soubz Deucalion²³. »

Ce chapitre se situe au seuil de l'histoire biblique, qui cède ensuite la place au premier épisode de l'histoire profane, celui de Thèbes. Une tentative émerge, donc, dans ce lieu liminaire du texte : celle de faire correspondre deux époques de fondation, de l'histoire juive, d'une part, et, de l'histoire grecque, d'autre part. Bien que les renseignements que le texte réserve à ces deux épisodes soient assez minces, il est possible d'y voir un parallélisme. Dans le chapitre précédent (94), en effet, il est question du déluge et de l'arche de Noé, dont la conséquence essentielle, c'est-à-dire le peuplement de la terre, est rapportée d'emblée. Les épisodes des déluges grecs, placés au chapitre 95, semblent au premier abord résulter de la mise en scène de deux histoires comparables. Elles sont pourtant dissemblables dans leurs effets : en effet, le déluge en Achaïe ne produit qu'une extermination et l'aboutissement du déluge en Thessalie est omis complètement. Il sera significativement repris, une fois encore, au livre 2, dans le traité sur les *Provinces du monde*²⁴. L'auteur met ainsi l'accent sur le fait que seuls les descendants de Noé survivent dans cette phase de l'histoire, pour engendrer les peuples qui habiteront la terre et qui fonderont ainsi une universalité historique et géographique de l'humanité. En revanche, lorsque l'œuvre sort véritablement du cadre biblique (au livre 2), l'histoire d'une descendance alternative pour l'humanité peut enfin être racontée.

Cet épisode met aussi en avant un lieu géographique qui dominera, à partir de ce moment, la narration historique sur la Grèce. Il s'agit de l'Achaïe et de la Thessalie où, comme nous pouvons le lire au livre 2, « fu nez Achilles, le bon chevalier » (fol. 298 r, « est né Achille, le bon chevalier »). Cet espace dessine un périmètre autour du golfe de Corinthe, l'Attique et la Grèce centrale, où se trouve Thèbes, décor de l'épisode d'Œdipe. L'introduction de la géographie du peuple grec permet donc à Mansel de légitimer le *continuum* géographique entre l'histoire biblique et l'histoire des origines grecques avec ses épisodes capitaux.

Il n'est pas anodin que l'auteur, au chapitre 95, porte une attention particulière au repérage des espaces qui accueillent les événements. Cette exigence est d'ailleurs liée à l'ordre chronologique de ces derniers : en effet, Guy De Poerck remarque que, dans la *Fleur des histoires*, « l'ordre dans lequel [les épisodes] se succéderont est déterminé par leur place dans l'histoire universelle [et] les cadres de celle-ci sont fournis par l'histoire biblique²⁵ ». La chronologie ne peut toutefois dépendre d'une seule et unique logique. Les événements ont lieu également en dehors des confins de la Bible : comme l'observe Hervé Inglebert, « l'histoire divine s'étendait au-delà de l'histoire biblique²⁶ ». La présentation chronologique propre à l'œuvre de Mansel, généralement étrangère à la logique d'entrelacement, implique la séparation entre histoire sacrée et histoire profane. Cela force la narration à accomplir des détours constants, vers le passé (les origines bibliques des épisodes), mais aussi vers le moment de l'énoncé (le présent des événements relatés) et vers le moment de l'énonciation (le présent de la narration). L'auteur semble ainsi rehausser le statut de l'histoire grecque au sein de la structure de l'œuvre, en évitant son isolement au milieu d'histoires majeures

²³ Fol. 103 v : « À cette époque-là, un déluge survint en Thessalie sous le roi Deucalion. »

²⁴ « En Thessale ou tamps de Moïse advint ung deluge si grant que la plus grant partie du peuple du pays fu noyé et n'en eschappa, que ung peu de gens qui s'en fuient sur les montaignes et par especial sur le mont de Pernas, ou adont regnoit Deucalion, qui receut en ses nefes tous ceulx qui s'en fuioient pour le deluge et les nourry en celle montaigne. » (fol. 298 r, « En Thessalie, à l'époque de Moïse, survint un déluge si violent qu'une grande partie du peuple fut noyée, tandis que d'autres s'échappèrent ; certains s'enfuirent sur les montaignes et en particulier au Mont Parnasse, où régnaît Deucalion ; ce dernier reçut dans ses nefes ceux qui fuyaient à cause du déluge et les nourrit sur cette montagne. »)

²⁵ G. De Poerck, *Introduction à la Fleur des histoires*, op. cit., p. 24.

²⁶ H. Inglebert, *Le monde, l'histoire : essai sur les histoires universelles*, Paris, 2014, p. 364.

(notamment l'Ancien Testament et l'histoire romaine, occupant une cinquantaine de chapitres dans le livre 1). Dans les bornes d'un temps linéaire, dont la conception était imposée par le christianisme²⁷, l'histoire grecque se trouve encadrée dans un espace à la fois ancien et sacré (celui des fondations bibliques), présent et concret (à travers la création d'une continuité entre passé et présent). Cet effort se consolide dans la représentation de l'espace que les Grecs s'attribuent.

« La seigneurie des Gregois²⁸ » : la création par les Grecs de leur propre espace

La *Fleur des histoires* célèbre le rôle des Grecs comme fondateurs. Dans le catalogue des inventions (chapitre 95), qui est un *topos* de l'historiographie, Mansel illustre l'origine grecque de plusieurs arts : parmi d'autres mythes qui contribuent à cette représentation, Minerve invente les armures, Prométhée éduque les ignorants, Triptolème enseigne l'agriculture, Adraste apprend à récolter le miel. Le récit ne se contente pas de relater l'histoire des techniques, mais parle aussi d'une véritable création de l'espace. En effet, l'espace grec est aussi et surtout l'espace que les Grecs ont eux-mêmes créé autour d'eux, de façon démiurgique. Dans la perspective de Mansel, cet acte créateur leur confère un rôle de premier plan dans les origines de l'humanité et dans leur propre histoire : la géographie que les Grecs s'attribuent est celle des lieux fondés ou conquis par eux.

L'auteur place en effet au chapitre 9 du livre 1 un abrégé d'histoire des premiers empires contemporains de l'ère des Patriarches : « Incidens du commencement des regnes d'Assurie et de Sichione, d'Arges et de Michaines et d'Egipte²⁹ ». C'est ici l'occasion d'énumérer, à côté de la création des premiers empires, des événements liés à une Hellade primitive, créatrice et fondatrice. Le pouvoir et les inventions des Grecs sont ici représentés comme se répandant bien au-delà de leur territoire par le biais d'une action civilisatrice (annexe 3). En particulier, l'œuvre fait référence à l'invention par Phoronée du « forum » : à la fois une institution et un espace situé « en Grece », ce lieu devient le siège de la création des lois et de l'exercice d'une justice collective. Isis, sœur de Phoronée, est ensuite mentionnée comme figure-clé pour la civilisation de la région égyptienne : c'est elle qui exporte en Égypte l'alphabet et les techniques agricoles. Quant à la temporalité de l'espace grec à cette époque primordiale, le texte précise la durée du royaume de Sicyone (de l'époque de Nahor à celle d'Élie) et place à l'époque de Jacob la période de splendeur du royaume des Argiens, en anticipant sa « translation » à Mycènes grâce à Persée.

Un autre épisode fondamental de cette époque est relaté, à la fin de l'histoire de Thèbes, au chapitre 99, où le texte présente une sorte de compte rendu géographique et dynastique thébain (annexe 4). Au sein de cette digression, il met en scène les fondations de deux Thèbes, l'une en Égypte et l'autre en Achaïe (non en Béotie selon le texte), accomplies toutes deux par le héros grec Cadmos. L'attribution de la fondation de la ville égyptienne dépend de l'homonymie que le texte (ou sa source ici) constate dans la réalité topographique. Afin de résoudre cette homonymie, le texte s'appuie sur une invention surprenante : ce sera à la ville grecque de changer de nom, délaissant l'appellation de Thèbes pour « Estrues » / « Estrués³⁰ ».

²⁷ B. Guenée, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, 2011, p. 20.

²⁸ Fol. 113 r : « Le royaume des Grecs. »

²⁹ Fol. 17 v : « Épisodes de l'origine du royaume d'Assyrie, de Sicyone, d'Argos, de Mycènes et d'Égypte. »

³⁰ L'interprétation de ce toponyme est douteuse. Cette forme pourrait renvoyer à Estives, toponyme réinterprété que Thèbes a acquis pendant la domination franque : « Les noms de lieu grecs se présentaient souvent précédés de [...] l'ancienne préposition *εἰς*, prononcée *is* et souvent réduite dans la langue vulgaire au *ç* final. Ainsi réduite, elle s'est accolée fréquemment au toponyme [...]. Les Français ont adopté de la même manière certains noms au XIII^e siècle. [...] De même, Thèbes (*Θήβαι* prononcé Thivai) est devenue Stivas, qui a fait Estives » (J. Longnon, « Les noms de lieu de la Grèce franque », *Journal des savants*, 1960, p. 97-110, ici p. 99). Nous

Un autre moyen dont dispose l'auteur pour représenter l'espace grec est celui de dessiner les bornes d'une aire d'influence grecque, en mettant l'accent sur un espace bien plus large, et strictement européen, sur lequel les Grecs exercent un pouvoir géopolitique central, contrairement aux pouvoirs orientaux qui soutiennent les Troyens.

Au sein des chapitres sur la deuxième destruction de Troie³¹ (ch. 103-108), c'est surtout grâce à la mise en scène de cette opposition avec les Troyens que l'auteur parvient à représenter la création d'un espace géopolitique grec. Dans une scène de préparation au combat, en particulier, l'auteur montre que le pouvoir et la richesse des Grecs s'étendent à tout l'Occident. L'armée grecque, en effet, peut compter, parmi ses alliés, sur un nombre exceptionnel de souverains européens. C'est dans cet espace qu'émergent une richesse et une supériorité que la Grèce transmet, par osmose, à toutes les forces occidentales qui combattent avec elle :

Moult y avoit de richesses, de riches tentes et de riches pavillons, et tant de princes et de gens qu'il sambloit qu'il n'en eust plus ou monde, car les Grecs avoient mandé par tous les royaumes d'Europe et d'Occident tous les roys et les princes qui lors y demouroient ; car pour lors toutes les parties d'Occident estoient en la seigneurie des Gregois. Des Troiens fu mandé ayde es parties d'Orient, tant a leurs amis comme a souldars. (fol. 113 r)

[Il y avait beaucoup de richesses, beaucoup de tentes et de pavillons luxueux ; il y avait un tel nombre de princes et de soldats qu'il semblait que le monde n'en avait pas davantage, car les Grecs avaient sollicité tous les rois et les princes d'Europe et d'Occident ; en effet, à cette époque toutes les régions d'Occident étaient sous le pouvoir grec. Les Troyens avaient demandé l'aide des soldats et de leurs amis provenant des royaumes d'Orient.]

retrouvons le toponyme sous cette forme dans l'*Histoire ancienne jusqu'à César* (ch. 495) : « les povres gens se rassemblerent à Thebes et si restorerent la cité qui encor est Estiues nomee. » (Paris, BnF, français 20125, fol. 171 r). La forme « Estrues » que nous retrouvons chez Jean Mansel pourrait donc résulter d'une mauvaise interprétation d'Estives par la tradition manuscrite (la même forme se retrouve aussi dans le ms. de la Bibliothèque de Genève, français 64, fol. 147 r). Il n'est pas exclu qu'il s'agisse ici d'un toponyme de fiction, qui pourrait renvoyer à *estruire* < INSTRUERE (FEW 4,725a), avec le sens de « construite », « reconstruite » ; cette interprétation sous-tend pourtant un changement de suffixe verbal de IRE > ERE qui ne semble pas présent dans les attestations. Une autre interprétation possible pour « Estrues », ou « Estrués », est *estroer* < *TRAUCUM (FEW 13/2, 231b) « percer, trouser » : cela pourrait renvoyer à l'idée d'une ville qui, détruite et puis reconstruite, demeure toujours « trouée », donc « ruinée ». Il existe aussi une forme DESTRUERE > *destruire*, avec un changement de suffixe, qui pourrait avoir été ré-analysé comme *EX-struire, mais il s'agit d'une forme dont l'attestation est extrêmement rare. Enfin, signalons que « Estrues », Hestrus aujourd'hui, est le toponyme d'un village dans le Pas-de-Calais, situé près d'Escault. Voir G. de Nedonchel, *Des anciennes lois criminelles en usage dans la ville de Tournai et principalement des condamnations à mort depuis l'année 1313 jusqu'au mois de juillet 1553*, t. 9, Tournai, 1867, p. 199 ; la charte présentant cette forme du toponyme date de 1377. Mansel pourrait avoir créé un toponyme à partir d'un déverbal avec changement de suffixe (et déplacement de l'accent) pour calquer le nom d'un village connu, proche de son aire géographique, qu'il aurait réinterprété et réadapté au récit.

³¹ Jean Mansel semble avoir élaboré de façon originale le récit de la guerre de Troie. En effet, bien que sa source remonte à Benoît de Sainte-Maure et à ses remaniements, certains passages de la version de la guerre de Troie dans la *Fleur des histoires* se distinguent du récit de la guerre contenu dans d'autres chroniques (voir M.-R. Jung, *La légende de Troie en France*, op. cit., p. 636). Il en va différemment pour la version longue (*ibidem*, p. 637) : « Le livre I de cette version est entièrement nouveau [...]. Le premier livre, le seul qui nous intéresse ici, remplace le résumé de l'histoire de Troie de la première version par la troisième traduction de l'*Historia destructionis Troiae* de Guido delle Colonne (Guido C). L'insertion de ce texte dans la *Fleur des histoires* semble donc postérieure à la mort de Jean Mansel. Le livre I de cette nouvelle version n'est conservé que dans quatre manuscrits. [...] Le manuscrit Mazarine 1562 - Institut 312 contient les trois livres du *Recueil des histoires de Troyes* de Raoul Lefèvre, tandis que le manuscrit BN fr. 6361 donne, après les deux premiers livres de ce *Recueil*, l'*Histoire de Jason* de Raoul Lefèvre (copiée sur l'édition *princeps*, parue vers 1476, d'après Gert Pinkernell), puis le livre III du *Recueil*, suivi de *Landomata*. Les deux autres manuscrits donnent pour l'histoire de Troie une version légèrement remaniée de Guido C (sans Jason et Médée). »

L'espace des Grecs est d'abord celui de leur campement : un espace que le texte leur fait modeler selon les critères du luxe et de l'abondance, soulignés dans la description à travers l'*amplificatio*, dans un effort possible d'actualisation et de continuité entre l'esthétique grecque et celle du public de l'œuvre, qui reconnaît dans cette richesse une légitimation de son pouvoir. Mais l'espace grec, au sens large, est aussi celui que les Grecs construisent grâce à leur pouvoir et que le texte interprète au sens géopolitique, en célébrant les Grecs comme seigneurs « d'Europe et d'Occident ».

De l'autre côté, les Troyens dépendent, du point de vue géopolitique, des royaumes orientaux. Cette alliance transmet à la fois un sémantisme moral et esthétique, comme le démontre la présence du sagittaire³² dans l'armée troyenne, venu d'une région orientale et porteur d'une adhésion profonde à un univers monstrueux et, par conséquent, illégitime :

A l'une des batailles fu amené de par les Troiens un sagitaire d'une contree d'Orient qui portoit un grant arc ou il encochoit deux saiettes envenimees et a chacun cop il tuoit deux hommes, et fist grant occision de Gregois en celle bataille. (fol. 113 v)

[A l'une de ces batailles fut amené par les Troyens un sagittaire provenant d'une province orientale, qui portait un grand arc où il encochait deux flèches venimeuses à la fois, et à chaque coup il tuait deux hommes ; il causa la mort d'un grand nombre de Grecs pendant cette bataille.]

S'opposant à la richesse célébrée sur la base d'une esthétique actualisée de l'aristocratie grecque³³, la représentation orientalisante véhicule une idée de distinction identitaire entre les deux peuples. Cette opposition se reflète, d'ailleurs, dans les moyens rhétoriques employés dans la représentation, qui sont la *descriptio* et la *laus*, du côté grec, la mise en scène des *mirabilia*, du côté troyen. Dans l'apparat iconographique aussi, la mise à distance résulte de l'effort de saisir l'exotisme que renferme ce détail diégétique. La fascination pour l'image évoquée dans ce chapitre amène, dans le manuscrit de la Bibliothèque de Genève, français 64, à la représentation du sagittaire, figure centrale de l'illustration, peint comme un centaure portant un arc au milieu des deux armées ennemies (fol. 154 v).

L'espace troyen semble ainsi modelé par opposition à l'exemplarité de l'espace grec, qui se place en continuité (géographique, morale et esthétique) avec l'Europe de l'Antiquité et de l'âge contemporain. Nous ne pouvons manquer de remarquer que cette opposition est clairement exploitée dans le récit de la guerre, dans lequel le peuple troyen est sans cesse accusé de fautes, de faiblesse morale et de péchés³⁴. À l'inverse, l'espace grec est celui où se forge, à travers la guerre et les souffrances, une exemplarité victorieuse.

Siège de plusieurs épisodes, la Grande Grèce est aussi l'un des lieux fondamentaux de la géographie de l'Hellade classique dans l'œuvre. Les faits liés à ce territoire sont racontés dans trois chapitres successifs (ch. 111^{II}, 111^{III} et 112) : la justice de Zaleucos, roi de Locres (en Calabre), l'histoire du tyran de Sicile Phalaris et la sagesse de Pythagore (annexe 5). La présence de ce personnage dans ce lieu de l'histoire est particulièrement emblématique :

³² Voir à ce propos S. Cerrito, « De l'Antiquité au Moyen Âge : le Sagittaire dans les textes et les enluminures du *Roman de Troie* et sa mouvance », dans *Textes et cultures : réception, modèles, interférences*, éd. P. Nobel, t. 1, *Réception de l'Antiquité*, Besançon, 2004, p. 239-260.

³³ Sur la mise en scène de la permanence des valeurs de l'aristocratie antique dans l'historiographie médiévale, voir G. M. Spiegel, *The Past as Text : the Theory and Practice of Medieval Historiography*, Baltimore et Londres, 1997, p. 209.

³⁴ Dans sa réélaboration du mythe, Jean Mansel applique la rhétorique de l'*interpretatio*, selon une tradition bien connue de l'historiographie. Voir C. Buridant, « La traduction dans l'historiographie médiévale : l'exemple de la *Chronique des rois de France* », dans *Traduction et traducteurs au Moyen âge*, éd. G. Contamine, Paris, 1989, p. 243-263, ici p. 251 : « L'exemplarité de l'histoire est souvent renforcée par des leçons morales : la traduction [ou l'adaptation] amplifie volontiers les réflexions moralisantes qui parsèment les différents textes de l'original, appuie et développe les enseignements, les 'chastoiements' des modèles. »

Pythagore est lié à la Grande Grèce par la fondation de l'école de Crotona (en Calabre), un lieu qui n'est pas directement mentionné dans le texte, mais qui devait participer de l'image géographique que l'auteur possède de la *Magna Grecia*. Mansel aurait donc regroupé les histoires de Zaleucos, Phalaris et Pythagore parce qu'elles se réfèrent, selon lui, à un même ensemble historique et spatial.

De plus, le regroupement de ces épisodes à la presque fin de l'histoire grecque pourrait dériver du statut périphérique de la Grande Grèce, à la fois du point de vue historique et géographique³⁵. Un autre élément lié à l'organisation de la matière pourrait corroborer une telle perspective : l'épisode de Pythagore donne l'occasion à l'auteur d'introduire l'histoire de la fondation de Marseille, attribuée à des « gens qui vinrent du royaume d'Aise » (fol. 120 r, « un peuple provenant d'Asie ») : Mansel met ainsi en avant l'histoire d'un territoire périphérique, mais proche de l'univers des Grecs de par son emplacement géographique et son histoire de fondation.

D'ailleurs, la notion de Grande Grèce est clairement explicitée au livre 2. En effet, dans les *Provinces du monde*, la centralité de la Grèce, qui occupe une grande partie du traité, est renforcée par la description de régions qui ne sont pas (ou ne sont plus) grecques :

Italie est une grande region en Europe qui jadis fu occupee de ceulz de Grece et fu apellee la Grande Grece. Et depuis elle fu apellee Saturne pour Saturne le roy qui fu pere Jupiter [...]. Et finalement elle fu apellee Italie de Italus le roy de Sicile qui y regna. (fol. 290 r)

[L'Italie est une grande région en Europe qui fut jadis occupée par le peuple grec et fut alors appelée la Grande Grèce. Depuis, elle fut nommée « Saturne » du nom de son roi Saturne, père de Jupiter [...]. Enfin, elle prit le nom d'Italie du nom d'Italus, le roi de Sicile qui régna sur cette terre.]

La représentation de l'espace que les Grecs créent et forgent s'appuie donc sur une multitude de moyens, de l'évocation des inventions grecques, de la manipulation et de la traduction moderne des toponymes anciens, jusqu'aux récits relatant comment un pouvoir grec se répand au-delà de la Mer Égée (dans la Grande Grèce) et dans tout l'Occident (grâce à l'étendue d'une influence militaire et politique exercée sur l'Europe tout entière). L'enjeu dépasse la simple volonté d'alignement et de proximité entre l'Antiquité et l'époque de l'auteur : le texte essaie de concrétiser, à travers l'acte historiographique, la *translatio studii*, en situant en Grèce le berceau d'un pouvoir occidental perpétuel. Ce phénomène est démontré par l'adaptation des mots et des notions anciennes dans une langue et une culture nouvelles, puisque « chaque étape de cette translation géographique s'accompagne d'une translation linguistique³⁶ ».

« Ellade est une province de Grece³⁷ » : l'espace grec dans l'excursus géographique

Le dernier type de développement géographique et de mode de représentation de l'espace grec occupe, comme nous l'avons dit, une section entière de l'œuvre³⁸. Le traité sur les *Provinces du monde* (occupant les fol. 281 v-300 r du manuscrit KBR, 9231) est tiré de la

³⁵ Ces épisodes sont suivis des fables d'Ésope et de deux épisodes mineurs sur les gouverneurs d'Athènes.

³⁶ S. Lusignan, « La topique de la *translatio studii* et les traductions françaises de textes savants au XIV^e siècle », dans *Traduction et traducteurs au Moyen âge*, éd. G. Contamine, Paris, 1989, p. 303-315, ici p. 312.

³⁷ Fol. 286 r : « L'Hellade est une province de la Grèce. »

³⁸ Voir P. Gautier Dalché, « L'espace de l'histoire », art. cit., p. 291 : « Quant à la place de ces développements [géographiques], elle varie suivant les projets et l'ampleur des réflexions des chroniqueurs. Je distinguerai trois types de développements géographiques : ceux qui interviennent dans le courant de l'œuvre à l'occasion d'un événement particulier et qui, pour l'essentiel, relèvent de la rhétorique de la digression [...]; les tableaux géographiques, de taille plus importante en général [...]; enfin, ceux qui se déploient de telle sorte qu'ils constituent une partie fondamentale de la chronique, au même titre que les parties strictement historiques. »

traduction en français du livre XV du *De proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais par Jean Corbechon³⁹. Le texte contient 171 brèves descriptions des différentes parties habitées de la terre. Ces notices sont rangées alphabétiquement et sont organisées en vingt chapitres, soit un chapitre par lettre de l'alphabet⁴⁰.

Le récit s'interrompt à la fin de la deuxième partie de l'histoire romaine et cède ainsi la place à cette digression descriptive et savante qu'est le traité. À la fin de la section précédente, l'auteur explique ses intentions dans une déclaration programmatique : « Il m'a samblé bon de mettre icy par escript toutes les provinces et les isles du monde qui sont habitees, pour mieulx congnoistre comment la seignourie des Rommains estoit pour lors sur tout le monde⁴¹ ». Le traité sur les *Provinces du monde* est suivi, dans le livre 2, des *Édifices de Rome*, une traduction française des *Mirabilia urbis Romae*⁴². Ainsi, l'entourage textuel du traité témoigne clairement de l'intention de glorifier la puissance de l'empire romain au sein de l'histoire universelle.

La centralité de Rome dans le dessein de l'auteur est mise en évidence mais modifiée par la structure de la version longue : les *Histoires romaines*, œuvre indépendante rédigée par Jean Mansel en 1454, occupe l'intégralité du livre 2 de cette version en quatre livres dans laquelle elle est intégrée⁴³. Le traité géographique occupe désormais la section finale du livre 4 : l'appendice topographique qui dessinait, de façon livresque, les terres connues ou découvertes par l'empire romain devient superflu face à l'ampleur du livre 2, entièrement consacré à l'histoire de Rome. L'exkursus est donc déplacé – avec les *Mirabilia urbis Romae* – dans la partie finale de l'œuvre, où les deux traités acquièrent un statut d'outil pour le lecteur du texte historique. De plus, l'exceptionnalité de la géographie romaine ne sert plus qu'à démontrer la gravité du déclin de cette puissance : fortement blâmée, Rome ne fait plus l'objet des louanges de l'auteur dans la version longue.

Les terres décrites dans le traité s'étendent d'ailleurs bien au-delà des conquêtes romaines, et semblent coïncider significativement avec l'empire macédonien (notamment en ce qui concerne les provinces orientales jusqu'à l'Inde), voire avec les terres connues par la

³⁹ La source est identifiée par N. Borel, comme le signale E. Koroleva, « Écrire l'histoire universelle au Moyen Âge », *op. cit.*, p. 237. Voir les analyses d'E. Koroleva sur la section géographique de l'œuvre, *ibidem*, p. 237-244.

⁴⁰ G. De Poerck, *Introduction à la Fleur des histoires*, *op. cit.*, p. 31-32.

⁴¹ Fol. 281 r : « Il m'a paru convenable de parler ici de toutes les provinces et des îles du monde habité, afin de mieux connaître l'expansion de la puissance des Romains sur l'ensemble de la terre. »

⁴² D. J. A. Ross, « *Les Merveilles de Rome*. Two Medieval French versions of the *Mirabilia Urbis Romae* », *Classica et mediaevalia*, 30 (1974), p. 617-665. B. Guinée (*Histoire et culture*, *op. cit.*, p. 169) remarque que cette tendance au remploi livresque caractérise les sections géographiques dans l'historiographie du XI^e au XV^e siècle presque sans solution de continuité : « Au début de son *Histoire ecclésiastique* du peuple anglais, Bède décrivait la Bretagne ; Pline, Solin et Orose étaient ses principales sources. Au début de son *Histoire de France*, Richer décrivait le monde et la Gaule ; tout en venait d'Orose, Isidore et César. Aimoin de Fleury, décrivant lui aussi la Gaule, prenait tout chez Pline, Orose et César. Le monde d'Hugues de Saint-Victor était celui de Salluste, d'Orose et d'Isidore. Otton de Freising, quant à lui, se contentait du seul Orose auquel il renvoyait son lecteur. Au XII^e siècle, le *Livre du Trésor* de Brunet Latin répétait Solin et Isidore. [...] L'*Imago Mundi*, enfin, que Pierre d'Ailly composait en 1410, était presque tout entière le reflet direct, peut-être parfois indirect, de Pline, de Solin, d'Orose et d'Isidore. L'appétit géographique de nombreux historiens du Moyen Âge se nourrissait d'abord des mêmes textes cent fois répétés. »

⁴³ Il s'agit d'une compilation basée sur Pierre Bersuire, voir G. Veysseyre, « La *Fleur des histoires* de Jean Mansel, une réception de Tite-Live à travers la traduction de Pierre Bersuire », dans *Textes et cultures : réception, modèles, interférences*, t. 1, *Réception de l'Antiquité*, éd. P. Nobel, Besançon, 2004, p. 119-143. Voir aussi G. Doutrepoint, *La littérature française à la cour des Ducs de Bourgogne*, Paris, Champion, 1909, p. 137. Ce texte est conservé dans le manuscrit de Paris, BnF, Arsenal, 5087-5088, rédigé pour Philippe le Bon à Hesdin en 1454, voir L.-F. Flutre, « *Li Fait des Rommains* » dans *les littératures française et italienne du XIII^e au XIV^e siècle*, Paris, 1932 (reprint 1974), p. 124-125.

source « scolaire » de Mansel⁴⁴. Le traité contient en outre un nombre important de provinces nouvelles, localisées pour la plupart en Europe occidentale et en France.

En ce sens, il ne serait pas erroné de voir dans la proclamation du caractère romain du traité une tentative de mise en contexte de l'excursus géographique dans la structure de l'œuvre. La raison qui motive son insertion n'est pas explicitée par l'auteur, mais le contenu même du texte en clarifie le sens : l'auteur entend fournir au lecteur une image claire de l'universalité géographique qui accompagne la représentation de l'histoire universelle. L'illustration qui précède le traité des *Provinces du monde* dans la copie ducale (KBR 9231, fol. 281 v) en est la preuve : l'enluminure représente la mappemonde et montre les trois fils de Noé encadrés par les trois continents, l'Europe, l'Asie et l'Afrique⁴⁵. Le texte procède donc d'un jeu de renvois internes, au sein desquels toutes les parties communiquent : l'histoire biblique (où l'épisode tiré de la *Genèse* est reporté) et l'histoire profane (qui accueille le traité géographique), dans le but de démontrer l'universalité sacrée de l'œkoumène⁴⁶.

Dans ce cadre, la portée et la place de la géographie de la Grèce sont primordiales et se révèlent par un simple examen quantitatif : sur 171 provinces, trente-cinq entrées sont directement liées au territoire grec⁴⁷. En ce qui concerne la nature topographique et la typologie de ces « provinces », sur l'intégralité des territoires décrits on compte dix îles (Kos, Chypre, Crète, Chios, Délos, Mélos, Paros, Rhodes, Samos, Ténédos), dix-huit régions (Achaïe, Arcadie, Amazonie, Béotie, Cappadoce, Cilicie, Dalmatie, Phrygie, Lacédémone, Macédoine, Dalmatie, Magnésie, Mésie, « Spartie », Scythie, Sicyone, Trace, Thessalie), cinq macro-régions (Afrique « la Petite », Hellade, Grèce, Italie, « Rommenie »), un archipel (les Cyclades), une ville (Troie, mais l'entrée annonce la description de « la province de Troyes ») et un site géographique non régional (Hellespont).

Dans la plupart des cas, le lien entre chaque province et la région grecque est explicité par l'emploi du mot « Grece » dans des formules assez codifiées – « Achaïe est une province de Grece en Europe » (fol. 282 v, « L'Achaïe est une province de la Grèce en Europe ») ; « Archade est une province assise entre la mer de Grece et la mer d'Egee » (fol. 282 v, « L'Arcadie est une province située entre la mer 'de Grèce' [la mer de Crète ?] et la mer Égée ») ; « Boetie est une partie de Hellade qui est en Grece » (fol. 284 r, « La Béotie est une partie de l'Hellade qui est en Grèce ») ; « Magnesie est une province de Grece assise entre Thessale et Macedonie » (fol. 292 r, « La Magnésie est une province de la Grèce située entre la Thessalie et la Macédoine. »).

Il en va autrement pour les îles, dont la localisation est plus souvent rattachée à d'autres données topographiques ou à l'onomastique, mais ce mécanisme n'est pas systématique –

⁴⁴ Comme le remarque B. Guinée, *Histoire et culture, op. cit.*, p. 171-172 : « Les historiens du Moyen Âge avaient l'ambition de situer les événements dans l'espace, mais sur leurs descriptions, sur leur nomenclature et sur leur cartographie, le savoir livresque et la routine scolaire pesaient de tout leur poids. » Le processus d'adaptation chez Jean Mansel présente tout de même un caractère exceptionnel, puisque la source dans laquelle il puise n'est pas latine, mais c'est la traduction française d'un texte latin.

⁴⁵ L. Deam, « Mapping the Past : The *Fleur des histoires* (Brussels, Bibliothèque royale, ms. 9231-9232) in the Context of Fifteenth Century Burgundian Historiography », thèse, Université de Chicago, 2001, p. 111-128.

⁴⁶ À ce sujet, voir les remarques de P. Gautier Dalché, « L'espace de l'histoire », art. cit., p. 299 : « L'universalité implique que, au moins tendanciellement, la scène soit étendue à l'ensemble de l'œkoumène. Dans les faits d'ailleurs, l'horizon de la description géographique excède largement celui de l'histoire, puisque l'on connaissait l'existence de régions, que l'on pouvait situer grossièrement, sans que l'on disposât du moindre renseignement historique à leur sujet, comme l'Inde extrême par exemple après l'époque de l'expédition d'Alexandre. »

⁴⁷ Voici la liste des provinces dans l'ordre alphabétique que l'on trouve dans le texte (nous traduisons les toponymes sauf dans les cas où le nom indique une région historique dont le nom n'existe plus) : Afrique « la Petite », Achaïe, Arcadie, Amazonie, Béotie, Cappadoce, Kos, Cilicie, Chypre, Crète, Cyclades, Chios, Dalmatie, Délos, Hellade, Hellespont, Phrygie, Grèce, Italie, Lacédémone, Macédoine, Magnésie, Mésie, Mélos, Paros, « Rommenie », Rhodes, Samos, « Spartie », Scythie, Sicyone, Trace, Thessalie, Ténédos, Troie.

« Choé est une isle de mer entre Crete et Sirie » (fol. 285 v, « Chios est une île située entre Crète et la Syrie ») ; « Cipre est une isle de mer ainsi nommée d'une cité qui y est » (fol. 285 v, « Chypre est une île qui prend son nom de la ville qui se trouve là ») ; « Choes est une isle en Archade ou fu nez Ypocras le bon medecin » (fol. 285 v-286 r, « Kos est l'île en Arcadie où est né le bon médecin Hippocrate »). On compte au moins une exception, dans le cas de la Crète qui, sans doute à cause de ses dimensions, assume le statut de province tout en étant directement liée à la Grèce (« Crete est une isle en Grece ainsi appelée d'un roy qui eut nom Cres », fol. 285 v, « Crète est une île en Grèce qui prend son nom du roi 'Cres' »).

On signale par ailleurs la description d'une région, la Cilicie, dont la localisation est extérieure à la Grèce, mais qui est reliée à l'identité grecque à travers une référence mythographique (« Celice est une province d'Asie la petite ainsi appelée de l'ancien filz de Jupiter », fol. 285 v, « La Cilicie est une province en Asie Mineure qui prend son nom du fils aîné de Jupiter »). De façon significative, les données contenues dans le traité peuvent être en contradiction avec celles présentes dans la première partie de l'œuvre. Cela résulte du processus de compilation, mais aussi d'une recherche de détails géographiques que l'histoire profane, dans le livre 1, ne pouvait entièrement satisfaire. Ainsi, le traité localise en « Asie la petite » la Phrygie, dont le toponyme est lié à un élément mythographique « européen ». Elle est « ainsi appelée pour Frigie, la fille Europe » (fol. 288 r, « ainsi appelée pour le nom d'une fille d'Europe »). La division de la région, déjà décrite au chapitre 101, est récapitulée et approfondie – « Il y a Frigie la Grant [...] et Frigie la Petite, qui est appelée Frigie la Dardanique pour Dardanus qui vint de Grece. » (fol. 288 r, « Il y a la Grande Phrygie et la Petite Phrygie, qui est appelée Phrygie 'Dardanique' du nom de Dardanos qui arriva de la Grèce. ») Aucune mention de la Méonie et de Troie n'est présente ici, mais le texte reprend le premier toponyme de la ville (Dardane).

Troie, quant à elle, est la seule ville à occuper une entrée indépendante : cette unicité est dissimulée dans la didascalie, qui la présente en effet comme une « province ». Le traité retrace toute l'histoire des noms de la grande cité : « La province de Troyes la Grant est en Frigie qui premier fu appelée Dardane [...] et long tamps apres y regna ung autre qui eut nom Tros de qui la cité fu nommée Troyes⁴⁸. »

D'ailleurs, l'absence d'entrées réservées aux villes implique, dans un cas, un court-circuit : la région de Sparte, déjà appelée « Lacedemonie » dans le livre 1 et dans le traité, occupe une entrée à part, qui sert pourtant uniquement de renvoi interne : « Spartie est la region de Lacedemonie, dont mention est faite cy dessus⁴⁹. » Mais à l'entrée correspondante se trouve la mention d'une ville qui est bizarrement décrite comme une province : « Lacedemonie, qui autrement est nommée Spart, est une province d'Europe en la fin de Grece⁵⁰. »

Une question taxinomique cruciale touche au concept de « province » lorsqu'il s'agit de territoires plus vastes, c'est-à-dire de régions qui englobent à leur tour d'autres provinces. Ce problème ne concerne pas la description de la Grèce, définie comme un « pays » contenant dans son territoire des « provinces » : « Grece est ainsi appelée d'un roy qui eut nom Grec qui habita en ce pays. Il a en Grece sept provinces, c'est à savoir : Dalmacie, Epire, Elade, Thessale, Macedonie, Achaïe et deux isles de mer : Crete et Cielade⁵¹. »

⁴⁸ Fol. 299 r : « La province de Troie la Grande se trouve en Phrygie ; cette ville s'appela premièrement Dardane ; longtemps après régna sur cette ville un autre roi nommé Tros, duquel la ville prit le nom de Troie. »

⁴⁹ Fol. 297 r : « La 'Spartie' correspond à Lacédémone mentionnée ci-dessus. »

⁵⁰ Fol. 291 r : « Lacédémone, autrement appelée Sparte, est une province de l'Europe située aux confins de la Grèce. »

⁵¹ Fol. 288 v : « La Grèce prend son nom du roi Grec qui habita dans ce pays. En Grèce il y a sept provinces : la Dalmatie, l'Épire, l'Hellade, la Thessalie, la Macédoine, l'Achaïe et deux îles : Crète et [les] Cyclades. »

Le traité signale des synonymes du toponyme « Grèce » à travers des entrées indépendantes. Le premier, très emblématique, semble le double spéculaire d'« Asie la Petite » : « L'Auffrique la Petite et Grece est toute une province ou fu assise la noble cité d'Athenes⁵². » À l'Hellade, est attribuée une extension topographique inférieure. Bien qu'il s'agisse d'une macro-région contenant d'autres provinces (la Béotie et le Péloponnèse), elle ne couvre pas (ou plus) l'intégralité du territoire grec : « Ellade est une province de Grece assise en Europe et fu ainsi nommee d'Elenus le filz du roy Deucalion qui fu roy de Grece. Au tamps de cestui Elenus fu toute Grece apellee Ellenens. En ceste province d'Ellade sciet la cité d'Athenes⁵³. » De l'Hellade, donc, le texte fournit une présentation diachronique : le nom de cette région était autrefois celui de la Grèce tout entière, mais elle n'est désormais que l'une des provinces de ce pays, contenant entre autres la Béotie, qui est « une partie de Hellade qui est en Grece » (fol. 284 r, « une partie de l'Hellade en Grèce »).

Un cas d'ambiguïté dans l'usage de l'adjectif « grec » est résolu dans l'entrée « Rommenie », qui réfère au territoire de la péninsule italique. À la fin de l'entrée concernant cette province, le texte signale qu'entre les « Romains » d'Italie et les Grecs de l'Empire romain d'Orient (Constantinople est localisée en Grèce), il existait une homonymie : « Au tamps de l'empereur Constantin le grant, qui mua le siege de l'empire de Romme a Constantinoble en Grece, il apella le pays la entour Rommenie et se nomment ceulx du pays en leur langage romaisses et non pas grecs⁵⁴. »

Dans le traité des *Provinces du monde* comme dans l'histoire profane, la Grèce occupe un rôle de premier plan au sein de la géographie universelle de la *Fleur des histoires*. Sa présence est sans cesse mise en relation avec le passé biblique et avec l'époque contemporaine, dans un souci constant de projection de son histoire et de sa géographie vers le passé et le présent. La concrétisation de son espace permet l'ancrage de la Grèce dans la réalité contemporaine, favorisant la transition entre l'histoire ancienne et l'histoire contemporaine, celle des nouveaux royaumes.

L'emplacement même du traité géographique révèle la perspective téléologique de l'auteur : à la jonction entre le vieux et le nouveau monde, le traité fait face à toutes les terres de l'œkoumène, décrites à travers leur histoire passée et présente. La *Fleur des histoires*, qui s'efforce de démontrer la splendeur des civilisations anciennes dans les deux premiers livres, parvient au nouveau siège de la *translatio imperii* – dans le passage entre l'histoire romaine et l'histoire de France. La proximité entre les *Provinces du monde* et le traité sur les *Édifices de Rome* sous-tend l'exaltation de l'ancienne puissance de l'empire romain, désormais disparu, et passé dans les mains de nouveaux souverains élus selon le dessein divin. Ce discours sera ensuite explicité, ainsi que nous l'avons vu, dans la version longue : la cour de Bourgogne aura alors accompli un effort de codification d'une mythologie propre, peuplée de héros et héroïnes grecs. Le rayonnement de cette mythologie actualisée motivera dans la version longue de la *Fleur des histoires* les amplifications de la matière grecque que nous avons mentionnées. En ce sens, sans doute, les Grecs seront utilisés pour s'affranchir de l'histoire romaine, au sein d'une culture qui tente d'affirmer l'existence d'un humanisme qui lui soit

⁵² Fol. 288 v : « La Petite Afrique ou Grèce est toute une province où se trouvait la ville d'Athènes. » Voir aussi à ce sujet C. Gaullier-Bougassas, *supra*, p. XX.

⁵³ Fol. 286 r : « L'Hellade est une province de la Grèce située en Europe ; elle fut appelée ainsi du nom d'Hellèn, le fils de Deucalion, qui fut un roi grec. Au temps de cet Hellèn, toute la Grèce s'appelait Hellène. Dans cette province d'Hellade se trouve la ville d'Athènes. »

⁵⁴ Fol. 296 r : « À l'époque de l'empereur Constantin, qui déplaça le siège de l'empire de Rome à Constantinople en Grèce, il appela le pays environnant 'Rommenie' et ceux qui habitaient dans ce pays s'appelaient, dans leur langue, 'romaisses' au lieu de 'grecs'. »

propre : « Les Italiens font de l’histoire romaine leur chasse gardée. La civilisation française se définit alors par opposition à la civilisation romaine⁵⁵. »

Annexe 1 : les descendants de Japhet en Europe (chapitre 94)

KBR 9231, fol. 102 v- 103 r

Japhet, le tiers filz de Noé, eut VII filz.

L’ainsné eut nom Gomer et cil appella ses gens Gomain. Le second eut nom Magot et appella ses gens Achiens. Le tiers eut nom Madeus et appella ses gens Mediens. Le quart eut nom Janus, duquel descendirent les Gregois. Le quint eut nom Robel, duquel descendirent les Espaignos. Le VI^e eut nom Mochoch, de lui yssirent les Capadociens ; encores y a il une cité en Capadoce nomme Mocha. Le VII^e et mainsné eut nom Thira, qui appella sa terre Trace, ou la cité de Bisance est assise, qui ores est nommee Constantinoble.

Gomer, le filz Japhet, eut trois filz desquelz yssirent Regin et ceulx de Penthaglonie et ceulx de Frigie.

Janus eut trois filz : Eliza, Tharsis et Gethim. De Eliza descendirent les Yriliens ; de Tharsis les Tharsiens, et la cyté de Tharse dont saint Pol fu natif ; et Gethim peupla l’isle de Cypre.

Annexe 2 : les ancêtres des Troyens et des Grecs (chapitre 101)

KBR 9231, fol. 110 r

De Troies estoit roy un nommé Laomedon. Et vous diray dont il descendi : Japhet, qui fu filz de Noé, engenra Gomer ; Gomer engenra Friga, qui de son nom nomma la terre ou il habita Frige ; de Friga yssi Dardanius, qui habita en une partie de Frige et y fonda une cité et la nomma Dardane, et les habitans Dardaniens. De celui yssi Eritonius, qui tint le regne aprez lui. Eritomus engenra Troz, par qui la cité fu depuis appellee Troies. Troz eut deux filz, l’un eut nom Ylus et l’autre Ganimedon. Tantalus, qui adont regnoit en une des parties de Frige nommee Mioine, guerroya le roy Troz, qui moult estoit bon chevalier, et lui occist son filz Ganimedon, dont moult doloureuse bataille fu depuis moult longuement a grant dommage de l’une partie et d’autre. Ce roy Tantalus engenra Pelipon, duquel yssi Agamenon, le roy de Michaines, et Menelaus, le mary de Helaine, qui fu roy de Lachedemoine. Aprez Troz regna Ylus a Troies, qui ferma le maistre chastel de Troies et le nomma de son nom Ylion, et enforça moult la cité de bons murs. Aprez Ylus regna Laomedon, son filz, et regnoit lors a Troies quant Jason et Herculés arriverent a l’un de ses ports.

Annexe 3 : l’action fondatrice et civilisatrice des Grecs à l’époque des premiers royaumes

KBR 9231, fol. 17 v- 18 r

La royaume de Sichione commença l’an .XXIII. de Nachor, le tayan de Abraham, et dura jusques au .XVII.^e an de Hely, le juge d’Israel, par .IX^CLXXI. ans et par .XXXI. rois. Depuis Abraham jusques au tamps de Cambises, le filz du roy Cyrus de Perse, il eut .XVII. rois en Egypte, tous nommez pharaon l’un aprez l’autre. [...]

Au tamps de Ysaac, Foroneus, le filz Ynacus, donna premierement loix en Grece et commist juges en plusieurs lieux pour oyr les queeles des gens, et apela la place commune ou l’en usoit de justice de son nom : Foron. Sa sereur, Ysis, s’en ala en Egypte et aprint aux

⁵⁵ P. Bourgain, « L’historiographie humaniste en France (1400-1560), dans *La storiografia umanistica*, t. 2, Messine, 1992, p. 761-792, ici p. 779.

Egyptiens aucunes lettres qu'ilz ne sçavoient point, et si leur aprint a labourer la terre trop mieulx qu'ilz n'avoient acoustumé. Pour laquele cause, les Egyptiens la tinrent pour deesse après sa mort. Et aussi firent ilz Apis son frere et le nommerent Serapis.

Au tamps de Jacob estoit le roayulme d'Arges en grant honneur, le quel Perseus translata a Michaines.

Annexe 4 : la fondation des deux Thèbes par Cadmos (chapitres 97-99)

KBR 9231, fol. 107 v

Thideus delaisa un filz qu'il avoit de la fille du roy Adrastus, et avoit nom Dyomedés, qui puis fist mainte chevalerie devant Troies. Ainsi failly le royaume de Thebes, duquel Cathmus avoit esté le premier roy.

Et paravant, cestuy Cathmus avoit fondé Thebes en Egypte ; et de la vint a Thir et a Sidone, lui et Fenix son frere, et regnerent la. Aprez vint Cathmus en Achaie et y fonda Thebes, dont j'ay icy parlé. Il eut deux filz qui y regnerent après lui, Achamos et Pentras.

Aprez ceulx y regna Layus, qui fu de leur lignie. Et aprez lui Edipus, son filz, que nourry le roy Polibus d'Arcade. Edipus fu pere de Ethioclés et de Polinités, par lesquelz la cité de Thebes fu destruite, comme vous avez oÿ. Quant les povres gens qui de Thebes eschaperent veirent que le siege n'y fu plus, ilz y retournerent et se hebregerent entour les masieres des grans palais qui ars estoient ; et remplirent la ville au mieulx qu'ilz peurent, ne onques puis ne l'oserent appeller Thebes, mais le nommerent Estrues.

Annexe 5 : Zaleucos, Phalaris et Pythagore représentant la Grande Grèce (chapitres 111ⁱⁱ, 111ⁱⁱⁱ, 112)

KBR 9231, fol. 119 v

De Symonidés le poete, et d'un roy de Lottres, qui fist une merveilleuse justice de lui et de son fil.

Ou royaume de Lotres, en Grece, regnoit lors Zelenus, le bon preudomme qui donna loix a ses gens. Entre les autres il en fist une que quiconques seroit prins en adultere, il perderoit les deux yeulx de sa teste. Or advint que son propre filz, que plus n'en avoit, fu convaincu de cest criesme. [...] Et lors, pour sattifaire a ses gens, a amour naturele et a sa loy, il se fist oster l'un des yeulx de sa teste, et a son filz un autre. Ainsi laissa il a son filz l'usage de veoir, et si fu la loy garde.

KBR 9231, fol. 119 v -120 r

Du roy Falaris de Sezille, qui fu cruel tirant.

Il avoit environ ce tamps un roy en Sezile, nommé Falaris, mauvais tirant et cruel, qui s'esjoissoit en occision de gens. Duquel dist Oroses que, supposé que ce roy ne fust pas juste, toutesvoies il pugny un homme justement. [...] Ce tirant Falaris condempna a mort Zenon le philozophe pour ce qu'il admonestoit le peuple qu'ilz ne deussent point souffrir sa mauvaistié. [...]

Pancratés fu en ce tamps, qui fu moult victorieux es geus de Olimpias.

KBR 9231, fol. 120 r

D'unes tables d'or qui furent trouvees en la mer, et de Pictagora, le bon philosophe.

En ce tamps fu le bon philosophe Pictagoras, de l'isle de Samus. Il disoit que celluy lui sambloit orgueilleux qui se faisoit appeller saige. Et comme on lui demanda qui il estoit, il

respondi qu'il estoit ameur de science, qui vault autant a dire en grec comme philosophe. Il trouva l'art d'arismetique et de conter.

Environ ce tamps fu fondee la cité de Marseille d'une maniere de gens qui vinrent du royaume d'Aise. Et pour ce que la terre estoit petite et maigre, il estudierent a cultiver la mer plus que la terre et furent grans marchans. Ilz aprinrent a ceulx de Gaule a vivre plus humainement qui par avant vivoient trop sauvaigement. En celle cyté estoit justice bien gardee et oyseuse deboutee.

Retrouver la Grèce dans le temps et dans l'espace : la *Mer des histoires* face à la création d'une géographie antique

Valeria Russo

Univ. Lille, ULR 1061 - ALITHILA - Analyses Littéraires et Histoire de la Langue, F-59000
Lille, France
Post-doc ERC AGRELITA

La *Mer des histoires*¹ est une chronique universelle qui a vu le jour en 1488, dans un incunable en deux volumes réalisé par Pierre Le Rouge pour Vincent Commin². L'œuvre est une adaptation en moyen français du *Rudimentum novitiorum*, traité encyclopédique imprimé peu avant sa traduction, en 1475, à Lübeck³. Un projet d'édition de l'œuvre française est en cours, grâce auquel il sera possible de donner un nouvel élan à l'étude sur la *Mer des histoires* et de mieux cerner sa place dans l'histoire littéraire du XV^e siècle⁴.

Réalisée par un anonyme, chanoine de Mello en Beauvaisis, la *Mer des histoires* est le résultat d'un acte de traduction qui recherche l'innovation, tout en restant fidèle à son modèle. La mise en page se calque en effet sur celle de l'original. Toutefois, les capitales historiées,

¹ Cet article a été écrit dans le cadre de mon post-doctorat dans le programme de recherches ERC Advanced Grant AGRELITA, « The Reception of Ancient Greece in Premodern French Literature and Illustrations of Manuscripts and Printed Books (1320-1550) : how invented memories shaped the identity of European communities », direction Catherine Gaullier-Bougassas, Université de Lille : « The project leading to this article has received funding from the European Research Council (ERC) under the European Union's Horizon 2020 research and innovation programme (grant agreement No 101018777). »

² Dans les colophons, les dates sont indiquées à la fin du premier (« Ce premier volume fust achevé a Paris par Pierre Le Rouge, imprimeur du roy, l'an mil .IIII^e. .IIII^{xx}. et .VIII., ou mois de juillet ») et du second volume (« Ce present volume fust achevé ou mois de fevrier, pour Vincent Commin, marchand demourant a l'enseigne de la Rose, en la rue noefve de Nostre-Dame de Paris, et imprimé par maistre Pierre Le Rouge, libraire et imprimeur du roy nostre sire, l'an mil .CCCC. IIII^{xx}. et .VIII. »). L'année 1488 est donc présentée comme date de publication pour les deux volumes, mais les chercheurs semblent avoir systématiquement amendé la donnée, en corrigeant la deuxième indication chronologique (« février [...] de l'an 1488 ») par l'année suivante. L'imprimé sur lequel se base la présente étude est conservé à Paris, BnF, département Réserve des livres rares, VELINS-676-677 (numérisation disponible sur Gallica : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9946512/f11.item>). Voir la notice : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb33483501k> ; sur cette édition, R. Brun, « La *Mer des histoires* de Pierre le Rouge offerte à Charles VIII », dans *Humanisme actif : mélanges d'art et de littérature offerts à Julien Cain*, Paris, 1968, t. 2, p. 191-197. Cet exemplaire sur vélin a été offert à Charles VIII de Valois et a été imprimé peu après le tirage sur papier (la numérisation des tomes 1 et 2 est disponible en ligne, voir le tome 1 : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15102040> ; <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1510206t>). Une liste complète des catalogues mentionnant la *Mer des histoires* est disponible dans la notice n° 495, *Mer des histoires*, établie par J.-P. Boudet, dans *Translations médiévales. Cinq siècles de traductions en français au Moyen Âge. Étude et répertoire*, éd. C. Galderisi et V. Agrigoroaei, vol. 2, t. 2, Turnhout, 2011, p. 815. Pour les éditions anciennes du texte jusqu'en 1550, nous renvoyons au répertoire d'ARLIMA : <https://www.arlima.net/mp/merdeshistoires.html>. Pour la sitographie et une bibliographie exhaustive, voir M. Maulu, « La sezione geografica della *Mer des histoires* », dans *Balau annus et bonus. Studi in onore di Maurizio Virdis*, éd. P. Serra et G. Murgia, Florence, 2019, p. 103-114 ; *idem*, « Le rapport texte-image entre la *Mer des histoires* et sa source médiolatine », *Studi Francesi*, 193 (2021), p. 90-100.

³ *Rudimentum novitiorum*, Lübeck, Lucas Brandis, 1475. La présente étude renvoie à l'exemplaire de Munich, Bayerische Staatsbibliothek, 2 Inc.c.a. 408 m. Sur l'auteur et les sources de cette œuvre, voir T. Schwarz, *Über den Verfasser und die Quellen des Rudimentum novitiorum*, Rostock, 1888 ; sur la section géographique et son emploi scolastique, A.-D. von den Brincken, « Universalkartographie und geographische Schulkenntnisse im Inkunabelzeitalter », dans *Studien zum städtischen Bildungswesen des späten Mittelalters und der frühen Neuzeit*, éd. B. Moeller, H. Patze et K. Stackmann, Göttingen, 1983, p. 400-411.

⁴ Le projet dirigé par F. Duval et M. Maulu a pour objectif la réalisation de l'édition des deux tomes de la *Mer des histoires*, désormais disponible en ligne : https://github.com/chartes/mer_des_histoires.

les lettrines, les pieds de mouche, les gravures de petit format et les gravures en pleine page sont plus nombreuses et se détachent, en termes quantitatifs et qualitatifs, de la source médiolatine⁵. L'œuvre affiche par conséquent un programme éditorial très précis sur le plan iconographique.

Il en va de même pour les éléments paratextuels. L'adoption d'un nouveau titre, en ce sens, laisse postuler une référence à la tradition des chroniques universelles s'adressant surtout à un public composé de laïcs⁶, alors que le *Rudimentum novitiorum* était « probablement une *summa* indirizzata ai monaci novizi⁷ ». D'autres indices d'émancipation textuelle sont contenus dans le prologue, dont l'un des buts est de signaler les facteurs de transformation de l'œuvre française. L'origine germanique de l'hypotexte médiolatin n'est pas cachée dans la traduction, mais l'auteur de la version française affirme sa volonté de mettre en exergue l'histoire de France par rapport à celle de l'empire voisin. Des amplifications sont réalisées à cet effet par le traducteur et elles représentent le plus grand apport de nouveauté par rapport à l'original. Le prologue anticipe la nature de ces interventions⁸ :

L'acteur se tait des nobles rois de France, de leur triumphans gestes et glorieux fais lesquels [...] surmonteront de beaucoup non pas seulement les faitz des nobles Troyens et chevalereux Romains, mais aussy les puissans Grecz et haultains Assiriens. [...] J'ay voulu labourer a extraire et tirer des chroniques des François les excellences et choses singulieres dignes de memoire, d'ung chascun roy depuis le premier jusques au tres sutil et tres prudent roi Loys XI. (f. *Prologue* 2 r)

[L'auteur [du *Rudimentum novitiorum*] se tait sur les nobles rois de France, sur leurs exploits victorieux et sur d'autres faits glorieux qui [...] dépassent non seulement ceux des nobles Troyens et des valeureux Romains, mais aussi ceux des puissants Grecs et Assyriens. J'ai donc décidé d'extraire des chroniques des Français le récit des hauts faits dignes de mémoire, concernant chaque roi français, du premier jusqu'à Louis XI, le brillant et le sage.]

Le but est d'honorer ses propres origines françaises et de célébrer la couronne de France, dont l'importance – déclare le traducteur – a dépassé celle des Troyens, des Romains, des Grecs et des Assyriens. Cette stratégie est renforcée par la dédicace à Charles VIII, dont l'arrivée à Paris est présentée comme une apparition bénéfique patronnant ce travail :

Pour lesquelles additions faire et hystoires de France ainsy joindre, ay esté premierement incité et esmeu par le tres magnifique et tres joyeux advenement de Charles VIII [...] lequel parvint a la tres noble et tres digne coronne et fist son entree a Paris lors qu'en faisant ceste translation j'estoye es temps et passaiges ou les premiers François commencerent regner. (f. *Prologue* 2 r)

[J'ai été d'abord incité et encouragé à réaliser des amplifications et donc à ajouter l'histoire de France par l'avènement merveilleux et heureux de Charles VIII [...]. Au moment où il a obtenu la vénérable et noble couronne et a fait son entrée à Paris, je réalisais cette traduction

⁵ M. Maulu, « Le rapport texte-image entre la *Mer des histoires* », art. cit., p. 99.

⁶ Pour le titre de la *Mer des histoires*, le traducteur-adaptateur ne reprend pas le titre de la source médiolatine, mais calque celui-ci sur une autre chronique universelle plus ancienne : le *Mare historiarum* de Giovanni Colonna, datant de la première moitié du XV^e siècle. Sur cette œuvre et sur sa bibliographie, nous renvoyons à R. Modonutti, « La fortuna di un amico del Petrarca : la vita e le opere di fra Giovanni Colonna di Galliciano dal XV al XX secolo », *Filologia critica*, 37 (2012), p. 30-63 ; voir aussi *idem*, « Memorie e rovine di Roma imperiale nel *Mare historiarum* di fra Giovanni Colonna », *Italia medioevale e umanistica*, 52 (2011), p. 27-70.

⁷ « Sans doute une somme adressée aux moines novices », M. Maulu, « La sezione geografica della *Mer des histoires* », art. cit., p. 104.

⁸ Les feuillets du prologue ne sont pas numérotés, et occupent au total deux feuillets et demi. Nous les indiquerons comme suit : f. *Prologue* 1 r ; f. *Prologue* 1 v ; f. *Prologue* 2 r ; f. *Prologue* 2 v ; f. *Prologue* 3 r, à ne pas confondre avec les f. 1 r et suivants, régulièrement numérotés.

et j'étais arrivé au passage qui parle du moment où les premiers Français ont commencé à régner.]

Le traducteur fournit peu après une justification plus concrète au développement de la matière de France dans son œuvre, réalisée à la demande d'André de La Haye, seigneur de Chaumont, mécène finançant la traduction.

Les confins géographiques de l'histoire grecque

Comme son hypotexte, la *Mer des histoires* recueille l'histoire de l'humanité au fil des six âges du monde qui dictent la structure de l'œuvre, elle-même divisée en six parties. Le premier volume contient les quatre premiers âges : de la Création au Déluge, du Déluge à Abraham, d'Abraham à David, et de David à la captivité de Babylone. Au second volume incombent le cinquième âge, commençant avec l'avènement du Christ, et le sixième âge, courant jusqu'à l'époque de l'auteur⁹. Toutefois, ces histoires ne se succèdent pas de manière linéaire puisque la narration, souvent interrompue, renferme un nombre remarquable d'excursus sur des sujets variés, plus ou moins liés à la matière et à l'époque qui concernent la partie dans laquelle ils s'insèrent.

Démontrer la centralité du royaume de France dans l'histoire de l'humanité devient donc le nouvel objectif de cet ouvrage, qui se métamorphose dans les mains de son traducteur-adaptateur. Pour ce faire, la *Mer des histoires* s'offre comme une somme de savoirs divers mettant en scène la *translatio studii* : dans cette perspective, l'acte de transmettre l'érudition universelle en langue française s'avère un objectif central, puisque le savoir encyclopédique permet de construire l'histoire en dehors de ses événements.

Une telle mission demande un dispositif de synthèse servant *la* mémoire, qui est le support principal pour la construction d'une mémoire du passé. L'interdépendance entre les dimensions mnémonique et mémorielle constitue le thème d'une déclaration programmatique contenue elle aussi dans le prologue :

En ce present livre, qui peult estre nommé la *Fleur* ou la *Mer des histoires* – en latin est appelé *Rudimentum noviciorum*, c'est a dire en françois le « rudiment des novices » ou « l'enseignement des nouveaulx » – nous raconterons par ordre de degré en degré la greigneur partie des hystoires et des grandes choses dignes de memoire qui sont advenues depuis la Creation du monde jusques a present. Lesquelles seront seulement touchees en bref, affin qu'il les en soient mieulx et plus aiseement retenues, car briefveté est amye de memoire. (f. *Prologue* 1 v)

[Dans le présent livre qui peut être appelé la *Fleur* ou la *Mer des histoires* – le titre latin est *Rudimentum novitiorum*, c'est-à-dire « initiation pour les novices » ou « enseignement pour les débutants » – nous raconterons dans l'ordre, une étape après l'autre, la majeure partie des histoires et des grands faits dignes de mémoire, s'étant déroulés depuis la Création jusqu'à présent. Ces histoires seront relatées brièvement, afin que l'on puisse les retenir avec plus de précision et de facilité, car la concision est l'alliée de la mémoire.]

Suivant donc un critère chronologique, le récit historique combine histoires biblique et profane et, en y associant les savoirs encyclopédiques, ces matières se trouvent mêlées dans l'œuvre. Dans ce cadre, la Grèce occupe l'une des places consacrées aux peuples de

⁹ Cet élément n'est pas annoncé dans le prologue ; les ajouts provoquent en effet l'extension chronologique de l'histoire racontée : dans le modèle latin, les événements relatés par la chronique s'arrêtent en 1473 (*Rudimentum novitiorum*, f. 419 v), alors que dans le texte français, ils s'étendent jusqu'en 1483 (*Mer des histoires*, vol. 2, f. 270 v).

l'Antiquité, comme cela est signalé par les chaînes généalogiques qui décorent l'imprimé, accompagnant et décrivant le rythme de l'histoire :

En ce present euvre seront traictees les six aages du monde [...] selond l'ordre des temps des livres de la Bible et aultres ou elles sont escriptes et recitees. Avec ce seront mis es lignes collateralles les roys qui en divers royaumes ont regné, leurs commencemens et leur fin [...]. Entre lesditz royaumes, sont principalement mis et touchés ceulx de Babilonne, des Scithes, des Amasones, des Assiriens, des Egipitiens, des Siciomores, des Arguis ou Grecz, des Crethes, des Atheniens, des Macedoniens, des Lacedemoniens, des Alexandrins, des Albains, des Romains, de Sirie, de Israëel et de Judee. (f. *Prologue* 1 v)

[Dans la présente œuvre seront traités les six âges du monde [...] selon l'ordre chronologique de la Bible et d'autres livres où ces histoires anciennes sont racontées. Avec l'histoire biblique, des récits secondaires seront insérés, comme le montrent les lignées collatérales [des chaînes généalogiques] qui illustrent les rois de différents royaumes, de leur fondation jusqu'à leur fin. Entre autres, on racontera principalement l'histoire des Babyloniens, des Scythes, des Amazones, des Assyriens, des Égyptiens, des Sicyoniens, des Argiens ou Grecs, des Crétois, des Athéniens, des Macédoniens, des Lacédémoniens, des Alexandrins, des Albanais, des Romains, des Syriens et de la Terre Sainte.]

Signalons que la place qu'occupe la matière grecque (des Sicyoniens aux Lacédémoniens) est considérablement plus ample que celle accordée à l'histoire troyenne : l'œuvre ne fait que des brèves allusions aux deux destructions de Troie¹⁰ et ceci a des implications importantes.

L'auteur s'intéresse avant tout à l'histoire des royaumes, à leur fondation et aux généalogies des premiers rois de la Grèce ancienne jusqu'à l'histoire de ses *poleis*. En ce sens, on se retrouve moins face à une histoire de la Grèce qu'à l'ensemble des histoires de chacune de ses régions. Issue d'un fractionnement, cette histoire se présente dans l'œuvre sous forme d'un chapitre non continu de l'Antiquité. L'image du peuple grec offerte dans le prologue, qui parle des « puissans Grecz » tout comme des Troyens, des Romains et des Assyriens (f. 2 r), s'explique par l'assimilation des Grecs aux Argiens (f. 1 v). En revanche, aucun segment de la chronique n'est intégralement consacré au conflit gréco-troyen, et cette absence semble engendrer une lacune dans la mémoire, causée par l'absence du seul épisode qui représente les Grecs comme un unique ensemble ethnique affrontant un pouvoir étranger, incarné par Troie.

À côté des « grandes choses dignes de memoire » (f. 1 v), l'idée d'une unique identité grecque se construit grâce aux nombreuses digressions savantes, enchevêtrées à l'intérieur de certaines sections circonscrites de l'œuvre, entre le deuxième et le cinquième âge :

Deuxième âge

Du ch. 11 au ch. 60 : Excursus concernant le culte païen, en particulier sur les divinités gréco-romaines

Du ch. 61 au ch. 294 : Excursus géographique

¹⁰ Les mentions à la ville de Troie sont regroupées principalement dans les chapitres consacrés aux divinités païennes (ch. 11-60), en particulier à propos de Castor et Pollux ([annexe 1](#)) et de Vénus ([annexe 2](#)) ; des allusions sont également présentes dans les chapitres dédiés à Neptune (ch. 36) et à Concorde (44). Dans la section géographique de l'œuvre, les Troyens sont désignés comme les fondateurs de l'Angleterre (ch. 109) et de la France (ch. 126). Signalons, à ce propos, que le récit de la destruction de Troie est relié, à plusieurs reprises dans le texte, aux livres homériques, comme dans le chapitre consacré aux dix sibylles ([annexe 3](#)) : l'auteur semble suggérer que le conflit gréco-troyen, issu du « mensonge » poétique d'Homère, ne pouvait pas être confondu avec la matière historiographique de l'œuvre. D'autre part, l'année de la destruction de Troie demeure un critère temporel dans le cadre du comput chronologique de la *Mer des histoires* (par ex. au ch. 25 du quatrième âge : « Cartage fust fondee [...] cent et .XLII. ans après la destruction de Troye » (f. 301 r : « Carthage fut fondée [...] environ cent quarante-deux ans après la destruction de Troie »).

Troisième âge

Ch. 46 : Histoire grecque, en particulier sur Héraclès et Cécrops

Ch. 104 : Histoire grecque, en particulier sur Pandion et Cadmos

Ch. 112-115 : Histoire grecque, en particulier sur Pygmalion et la diaspora troyenne (Énée)

Quatrième âge

Ch. 41 et ch. 45-50 : Les sept sages de Grèce

Cinquième âge

Ch. 3-44 : Les philosophes grecs, l'histoire des Perses et les guerres médiques

Le but de cette chronique universelle n'est donc pas uniquement de retracer les événements de l'histoire événementielle et politique, mais aussi de rassembler et de synthétiser les connaissances de l'Antiquité, afin de reconstruire une histoire culturelle. Parmi les différents savoirs, la géographie joue un rôle fondamental dans la reconstruction mémorielle parce qu'elle permet d'ancrer les événements dans les lieux qui leur sont associés, comme cela est développé dans le prologue, à propos de la description de la Terre sainte¹¹ :

[...] par laquelle [description géographique] on peut savoir en quel lieu, vers quelle région ou climat et à quantes lieues de Hierusalem soit située chacune ville et place dont est faite mention es histoires du Vieil et Nouveau Testament. Sans laquelle description il est fort difficile de bien entendre le texte de la Sainte Bible. (f. 1 v-2 r)

[À travers cette description géographique, on peut savoir en quel lieu, dans quelle province ou région du monde, à combien de lieues de distance de Jérusalem se trouve chaque ville ou place auxquelles l'Ancien et le Nouveau Testament font mention. En l'absence de cette description, il serait fort difficile de bien comprendre le texte de la Sainte Bible.]

La mappemonde (f. 70 v-71 r) qui a rendu célèbre l'imprimé de la *Mer des histoires*, tout comme celui du *Rudimentum novitiorum*¹², est la preuve du rôle de premier plan que joue la représentation de la terre dans cette œuvre. Ouvrant la section géographique, cette gravure occupe deux pleines pages. La terre y est divisée en trois continents : l'Asie dans l'hémisphère septentrional, l'Europe et l'Afrique dans l'hémisphère méridional, l'une à gauche et l'autre à droite. Des didascalies distinguent les différentes entités géographiques, imaginaires – comme la « Terra Picinorum » en Asie (« Terre de ceux qui sont noirs comme la poix ») et le paradis – et réelles – comme le siège du Pape, qui occupe à lui seul une région, Jérusalem et différentes villes et provinces auxquelles l'histoire se réfère¹³.

Un tel ancrage de l'histoire dans un espace précis est une caractéristique constitutive de l'historiographie médiévale et prémoderne. Comme d'autres chroniques universelles françaises, la *Mer des histoires* cherche à reconstituer l'histoire à partir du temps, mais celui-ci demeure un paramètre vague, s'appuyant sur des repères spatio-temporels comme les lignées généalogiques et l'apparat figuratif qui les accompagnent¹⁴. La construction du récit

¹¹ À propos de cette section dans le modèle latin, voir A. Worm, « Mapping the History of Salvation for the 'Mind's Eyes' : Context and Function of the Map of the Holy Land in the *Rudimentum Novitiorum* of 1475 », dans *Visual Constructs of Jerusalem*, éd. B. Kühnel, G. Noga-Banai et H. Vorholt, Turnhout, 2014, p. 317-329.

¹² M. Maulu, « La sezione geografica della *Mer des histoires* », art. cit., p. 108-114.

¹³ M. Milanesi, « La rinascita della geografia dell'Europa. 1350-1480 », dans *Europa e Mediterraneo tra Medioevo e prima età moderna : l'osservatorio italiano*, éd. S. Gensini, San Miniato, 1992, p. 35-59 ; P. Gautier Dalché, « Pour une histoire du regard géographique : conception et usage de la carte au XV^e siècle », *Micrologus*, 4 (1996), p. 77-103.

¹⁴ Voir F. Ingledew, « The Book of Troy and the Genealogical Construction of History : the Case of Geoffrey of Monmouth's *Historia regum Britanniae* », *Speculum*, 69/3 (1994), p. 665-704, en particulier p. 667.

historique nécessite, en revanche, un processus de collecte d'éléments liés à la fois à l'érudition et à l'espace. La logique qui guide la construction d'une « universalité » est donc « d'abord géographique ou thématique (sacrée et profane, jusqu'au XVIII^e siècle), et enfin chronologique¹⁵ ». La *Mer des histoires* matérialise cette démarche : à l'histoire, conçue comme la suite des événements historiques, est attribué le même relief qu'aux données culturelles et aux descriptions géographiques. En nous attardant sur ce troisième aspect, nous tenterons de relever les dispositifs mis en œuvre pour représenter le passé grec à travers sa géographie et de montrer qu'un espace à la fois unitaire et fractionné reflète et explique la structure de l'histoire ancienne.

Le polycentrisme de l'espace grec

La topographie grecque que la *Mer des histoires* dessine est l'héritière de la tradition encyclopédique et historiographique. Le modèle suivi est connu, en français, au moins depuis le *Miroir historial* de Jean de Vignay.

À distance de deux siècles, les descriptions de la Grèce dans ces deux traductions françaises montrent une claire proximité. Un ensemble de repères géographiques demeure stable : ce sont les régions qui composent l'espace polycentrique de la Grèce et qui se sont figées dans la tradition en tant que parties constituant un continuum spatial. Les paragraphes qui ouvrent les chapitres consacrés à la « Grece » montrent ce parallélisme :

Grece si est dite du roy Grecus, qui fu roy de toute cele region, et a .vi. provinces : et est Damas la premiere de vers orient et puis Epirus et puis Elladas et puis Thesale, Macedoine, Achaye, et en la mer en a .ii., Crete et Ciclade. Et generaument toute Grece si est dite Yllirique. (Jean de Vignay, *Miroir historial*, livre II, ch. 72¹⁶)

[La Grèce est ainsi dite du fait du roi Grécus, qui fut roi de toute cette région. Elle compte six provinces : la première est la Dalmatie vers l'Orient, puis l'Épire, l'Hellade, la Thessalie, la Macédoine, l'Achaïe ; dans la mer il y a deux autres provinces : la Crète et les Cyclades. Généralement, toute la Grèce est dite « Illyrique ».]

Grece est ainsy nommee d'ung roy appellé Grec qui y regna et de son nom l'intitula, comme dit Ysidore en son .xiii.^e. Elle a sept provinces de la partie d'Occident : Dalmacie, Epirus, Elladas, Thessalie, Macedoine, Achaye et deux ysles de mer, c'est a savoir Crete et les Cielades. (*Mer des histoires*, f. 82 r)

[La Grèce reçoit son nom d'un roi appelé Grécus qui régna ici et de son nom la nomma, comme le dit Isidore dans le livre XIV des *Étymologies*. Elle compte sept provinces en Occident : la Dalmatie, l'Épire, l'Hellade, la Thessalie, la Macédoine, l'Achaïe ; deux îles forment la septième province, à savoir la Crète et les Cyclades.]

Cette introduction codifiée présente l'espace grec comme étant composé de six ou sept régions, dans un comput qui peut inclure ou exclure les îles. La description de la Grèce dans le *Miroir historial* ne concerne pas seulement la Dalmatie, l'Épire, l'Hellade, la Thessalie, la Macédoine, l'Achaïe et les îles (la Crète et les Cyclades) : les chapitres 72 et 73 contiennent trois régions supplémentaires, à savoir la Béotie, le Péloponnèse (provinces de l'Hellade) et l'Arcadie (province de l'Achaïe). Jean de Vignay semble ainsi avoir conçu son tableau de la Grèce comme une unité où, sur la base d'un schéma tiré d'Isidore de Séville, il fait suivre les six éléments régionaux majeurs par d'autres sous-espaces qui sont inclus dans ce grand

¹⁵ H. Inglebert, *Le monde, l'histoire : essai sur les histoires universelles*, Paris, 2014, p. 25.

¹⁶ *Le Miroir historial*, éd. M. Cavagna, Paris, 2007, p. 300.

ensemble¹⁷. L'une de ces provinces est cependant définie comme la « vraie Grèce », ce qui fournit une indication-guide sur la composition de cet espace et de son centre :

Elladas fu dite de Helena roy, filz Deucalion et de Pyrro, et de celui furent les Griex premier nommez Ellenes. [...] Ceste partie est la vraie Grece, ou la cité d'Athenes est, qui estoit norrice d'estude, de philosophe et des hommes lectrez, la plus noble cité de Grece et la plus souveraine. (*ibid.*, livre II, ch. 72)

[L'Hellade fut ainsi dite du nom du roi Hellèn, fils de Deucalion et de Pyrrha ; les Grecs ont anciennement été appelés Hellènes de son nom. [...] Cette région représente la vraie Grèce, siège de la ville d'Athènes qui est mère de tous les savoirs, de la philosophie et des hommes lettrés ; elle est, parmi les autres villes de Grèce, la plus noble et puissante.]

Il en va autrement dans la *Mer des histoires*. Dans la description donnée, qui est très proche du texte de Barthélemy l'Anglais traduit par Jean Corbechon¹⁸, la Grèce est considérée comme un unique et seul ensemble (« Ceste region de Grece est tres large¹⁹ »), tout en manifestant une identité polymorphe d'abord formulée par la multiplicité de ses toponymes (« nommee par plusieurs aultres noms²⁰ »). Ce qui est mis en avant est la richesse naturelle de ce territoire, l'éminence intellectuelle et militaire de son peuple, ainsi que l'excellence du système législatif et politique. Le mélange des sources fait de ce chapitre tant une digression savante qu'un panégyrique sur une Grèce stéréotypée. Les attributs mobilisés par cette image ne sont pas spécifiques d'un lieu grec, mais caractérisent l'ensemble de la Grèce.

La Grèce est donc dessinée comme un espace composite et polycentrique, formé par plusieurs régions²¹, dont la cohérence géographique est justifiée par un système culturel commun à plusieurs provinces. En ce sens, l'annotation concernant l'étendue et la variété des toponymes de la Grèce est très significative : le texte suggère un phénomène de rayonnement de l'identité grecque, qui concerne plusieurs lieux différents, de telle sorte qu'il est possible de considérer comme « grecques » des régions et des provinces qui possèdent aussi une identité propre, et par conséquent un toponyme spécifique.

Si la confrontation avec le *Miroir historial* permet de relever les conventions et les innovations de la tradition du discours géographique, d'autres originalités propres à la *Mer des histoires* émergent au fil de la lecture.

Observons donc de plus près la section géographique de la *Mer des histoires*, qui est structurée en trois parties, selon les trois continents issus de la division de la terre entre les fils de Noé. Dans chacune de ces trois parties, les régions sont décrites dans l'ordre alphabétique. Suivant ce modèle, la section géographique connaît aussi une nette amplification par rapport à la traduction de Vincent de Beauvais. Par conséquent, le nombre d'éléments topographiques liés à la Grèce augmente également par rapport au *Miroir historial*. Au-delà de la description de l'espace qui est nommé « Grece » (sous la lettre G, dans la partie consacrée à l'Europe), le texte explore les autres lieux que l'on désigne à travers cette étiquette géographique.

Nous avons déjà vu que l'Hellade est considérée comme la « vraie Grece » par Jean de Vignay. Quelle est la place de cette région dans la *Mer des histoires* ? À l'Hellade est consacré l'un des chapitres les plus détaillés de la section européenne :

¹⁷ Voir dans ce volume les analyses de C. Gaullier-Bougassas sur les descriptions de la Grèce par Jean de Vignay, *supra*, p. XX.

¹⁸ Sur cette description par Jean Corbechon C. Gaullier-Bougassas, *supra*, p. XX.

¹⁹ F. 82 r : « Cette région de Grèce est très vaste. »

²⁰ F. 82 r : « [Cette région] s'appelle de plusieurs manières différentes. »

²¹ Voir l'introduction de ce chapitre citée ci-dessus.

Ellade est une province de Grece en Europe ainsy dicte et appelee de Hellena, premier filz de Deucalion et roy d'icelle region. Et en ceste province est Athique ou premier fut Athenes dont est dessus parlé, a laquelle se joint la province de Achaye. Dans Ellade sont deux parties et deux provinces, c'est assavoir Boecie et Pelopone. De Boecie a esté dit cy devant, de l'autre sera dit cy après. Pres de Elade est la terre de Hellespont [...]. Hellespontus est ung bras de la mer Mediterranee vers Septentrion, qui se retorque par longues circuicions et grans tournemens jusques en Grece et Venise, ou elle se restrainct tellement qu'elle n'est large que de sept stades qui sont environ une lieue. Par tel lieu le roy Xerses entra en Grece au moyen d'un pont qu'il fist de navires. [...] Et est ainsy appelee icelle mer et region de Helles, seur de Frixus, laquelle fuyant sa maratre si noya, par quoy luy fust donné ce nom Hellespontus, car « pontus » en latin c'est a dire « mer » en françois, par ainsy Hellespontus, c'est a dire « la mer de Helles ». (f. 80 v-81 r)

[L'Hellade est une province de Grèce, en Europe, ainsi appelée à partir du nom d'Hellèn, premier fils de Deucalion et roi de cette région. Cette province englobe l'Attique, où se trouve Athènes, dont il a déjà été question ; à cette province se joint la province d'Achaïe. L'Hellade est divisée en deux parties, qui constituent deux provinces : la Béotie et le Péloponnèse. De la Béotie nous avons parlé ci-dessus, le Péloponnèse sera décrit ci-dessous. Près de l'Hellade est située la terre de l'Hellespont [...]. L'Hellespont est un bras de la mer méditerranéenne, au nord, qui évolue en longs détours et grands zigzags de la Grèce jusqu'à Venise, où il se resserre tellement qu'elle ne fait pas plus de sept stades, ce qui correspond environ à une lieue. C'est par ce lieu que le roi Xerxès entra en Grèce en traversant un pont qu'il créa à partir de navires. [...] Cette région et la mer sont ainsi appelées du nom d'Hellé, sœur de Phrixos, qui se noya en fuyant sa marâtre. C'est pourquoi on a attribué ce nom à l'Hellespont, car « pontus » en latin signifie « mer » en français, d'où ce nom qui signifie « la mer d'Hellé ».]

Sur l'origine du toponyme, l'œuvre transmet la même étymologie que celle qui apparaît chez Jean de Vignay (à partir de l'anthroponyme du fils de Deucalion), mais le passage suivant s'enrichit de nouvelles données. L'Hellade est composée de trois sous-régions – l'Attique, la Béotie et le Péloponnèse – et englobe une entité urbaine : la ville d'Athènes. Au-delà de ces provinces, le territoire de l'Hellade est décrit comme s'étendant jusqu'aux terres de l'Hellespont, aux confins de l'Asie Mineure²². Le rapprochement géographique entre l'Hellade et l'Hellespont pourrait surprendre : les Dardanelles sont situées dans une zone périphérique par rapport à l'Attique. Si la proximité sonore des noms de ces deux régions pourrait justifier leur position contiguë dans le chapitre, d'autres explications peuvent également être avancées. On trouve un indice dans le texte à ce propos : la référence aux guerres médiques et au pont de bateaux construit par Xerxès pour traverser la mer et rejoindre la rive européenne du détroit. Quel est le sens de cet excursus ? Le texte cerne ici un épisode

²² L'Hellespont est décrit comme une zone maritime très vaste, s'étendant de l'Asie Mineure jusqu'à Venise. Son extension occidentale est problématique. Dans le texte latin, on ne mentionne pas Venise, mais le peuple « illyrique » : « iuxta Grecias et Hiliricum » (Munich, Bayerische Staatsbibliothek, 2 Inc.c.a. 408 m, f. 96 r : « près de la Grèce et des Illyriens ») ; il en est de même chez Isidore, source principale dans ce passage du *Rudimentum*, (« iuxta Graecias et Illyricum », *Étymologies*, XIII, XVI, 3). Si l'auteur du *Rudimentum* a pu suivre les *Étymologies* sans problématiser ce passage, le traducteur français a dû soumettre ce passage à son interprétation. Sa traduction présente donc des imprécisions liées à deux ordres d'informations qu'il a traduites du texte latin. D'une part, dérouter par la localisation septentrionale de l'Hellespont (« ung bras de la mer Mediterranee vers Septentrion », cf. *supra*), il aurait prolongé l'Hellespont jusqu'au nord de la mer Adriatique, au lieu d'identifier cette zone septentrionale de la mer avec les Dardanelles, mentionnées plus loin en tant que décor de l'épisode de la seconde guerre médique. D'autre part, la mention du peuple « illyrique », d'abord chez Isidore et ensuite dans le *Rudimentum*, pourrait être liée à la synonymie, signalée justement dans les *Étymologies* (XIV, IV, 7), qui rend les ethnonymes « Graecus » et « Illyricus » équivalents. Ce dernier terme aurait été interprété par le traducteur comme le « peuple de l'Illyrie », située quant à elle dans la région occidentale de la péninsule balkanique, dans une zone confinant avec la Vénétie.

clef pour la construction de l'identité de *cette* Grèce, qui est celle des *poleis* ayant fait face à la guerre contre le grand ennemi étranger. Ces réalités géographiques feraient partie de l'Hellade au sens large, dans la mesure où elles se seraient forgées une identité grecque à travers le rapport avec l'univers extérieur.

Le fractionnement de l'espace : les régions grecques, du Péloponnèse aux Cyclades

À côté de l'Hellade, nous retrouvons donc les six autres grands centres régionaux. Dans ce cadre, l'Achaïe est représentée comme l'un des principaux. Cette prééminence est à attribuer à deux facteurs. D'une part, c'est l'étendue de ce territoire qui lui confère son importance : l'Achaïe, avec sa capitale Corinthe, correspond à tout le Péloponnèse. La précision des connaissances déployée par le texte, d'autre part, est liée à la géographie contemporaine et aux liens directs qui perdurent longtemps entre la France et la principauté de Morée, qui en 1460 appartenait désormais à l'empire ottoman.

Avant de se pencher sur l'histoire contemporaine, le texte décrit ce qui est connu de l'Achaïe antique, mais les confins de la région historique se dilatent au fil du récit. Le texte permet de suivre les successions au trône du Péloponnèse. Les étapes les plus anciennes du peuple « achaïque » sont celles relatives aux descendants d'Inachos, premier roi d'Argos :

En cest an commença le royaume des Argins, autrement nommez Achaïques [...]. Le premier roy fut nomme Ynachus. (f. 131 r)

[En cette année fut fondé le royaume des Argiens, appelés également Achaïques [...]. Le premier roi fut nommé Inachos.]

La généalogie des rois d'Achaïe (désormais appelés les « Arginiens ») continue, avec le fils d'Inachos, Phororée, dont le successeur est Apis, lequel règne pendant trente-cinq ans avant de céder la couronne à son frère Ægialée (selon la vulgate du pseudo-Apollodore) :

Apis, filz de Foroneus, ou de Foron, fut .III.^e roy des Arginiens. [...] Ledit Apis regna .XXXV. ans, après lesquels il preposa et prefist son frere Agialeus ou royaume de Achaÿe. (f. 61 v)

[Apis, fils de Phoronée ou de Foron, fut le troisième roi des Argiens. [...] Cet Apis régna 35 ans, après lesquels il assit sur le trône et préposa son frère Ægialée au trône de l'Achaïe.]

Devenu roi d'Achaïe, Ægialée fonde le royaume de Sicyone. La région qui sera ensuite appelée Péloponnèse, nous apprend le texte, prendra le nom d'« Agialee », éponyme de son nouveau souverain. La généalogie continue, donc, et la variété des toponymes y est expliquée :

Le Regne des Sicioniores commença [...] par Agialeus, premier roy [...] pour le nom duquel la terre a esté nommee Agialee, et maintenant Poleponensis. (f. 109 v-110 r)

[Le royaume des Sicyone commença [...] avec Ægialée, son premier roi [...] qui donna son nom à la terre dite Égialée, aujourd'hui appelée Péloponnèse.]

Dans l'exkursus géographique, enfin, le texte fait référence à l'ancienne royauté de Sicyone, en la reliant à un autre toponyme, celui de l'Arcadie :

Sicionie a esté anciennement ainsy appelée de ung roy nommé Sicion. [...] Ce dit royaume fut [...] premierement nommé Archadie. (f. 87 v)

[Sicyone a ainsi été appelée autrefois du nom d'un roi nommé Sicyon. [...] Ce royaume fut [...] originellement nommé Arcadie.]

En somme, la péninsule du Péloponnèse, confinant avec l'Hellade, acquiert plusieurs toponymes différents, selon les époques et les dominations. Cette variété montre la perception d'un pluralisme diachronique de l'espace, mais elle dévoile également un manque de conscience dans la distinction entre la péninsule du Péloponnèse et ses entités régionales internes, à savoir l'Argolide, l'Arcadie, l'Achaïe (ou Sicyone) : si, d'une part, les frontières naturelles du Péloponnèse en dessinent clairement la morphologie, d'autre part les confins des différents pouvoirs politiques et des régions internes restent insaisissables. Toutefois, cette géographie floue et l'absence de subdivisions internes n'empêchent pas de rendre compte de l'évolution des ethnonymes et des toponymes, dans lesquels l'histoire et les cycles de vie de cette région sont ancrés.

La fonction de repère chronologique qu'ont les noms de lieux est évidente dans d'autres chapitres de l'histoire grecque, comme celui concernant l'époque de l'hégémonie de Sparte, lors de son conflit légendaire contre Athènes, alors dominée par Codrus :

En aultres histoires est leu que les Peloponenses avoyent eu responce de Apollo qu'ilz seurmonteroyent les Atheniens mais qu'ilz ne occissent le roy Codrus. (f. 208 r)

[Selon d'autres histoires, les Péloponnésiens avaient reçu un oracle prédisant qu'ils vaincraient les Athéniens pourvu qu'ils ne tuent pas leur roi Codrus.]

La relation de complémentarité entre Sparte et Athènes, les deux *poleis* centrales de l'Antiquité grecque, apparaît donc comme le conflit entre les « Peloponenses » et les « Athéniens ». Soulignons ici que l'emploi de l'ethnonyme « Spartains » n'a rien de banal dans le texte. Les nombreuses occurrences du binôme « Spartains » et « Lacedemons » en est la preuve, puisque la juxtaposition des deux substantifs ou adjectifs, présentant un sens parfaitement équivalent, a une valeur explicative. Le texte revient à plusieurs reprises sur ce détail, comme dans le mode d'emploi de la section géographique, où l'auteur explique comment consulter les entrées en cas de synonymie :

Et est a noter que se nous ne trouvons ce que nous demandons a une diction, il fault avoir recours a son sinonime et a ung aultre mot qui luy soit equivalent en signification, car c'est presque tout ung Caldee, Babilone et Sennaar, semblablement Sicionie et Archadie, Hongrie et Pannonie, aussy Lacedemonie et Sparte. (f. 70 r)

[Il est à noter que si nous ne trouvons pas ce que nous cherchions dans une entrée, il faut recourir à son synonyme ou à un autre mot qui lui soit équivalent, car on peut considérer comme une seule chose la Chaldée, Babylone et le Shinar, tout comme Sicyone et l'Arcadie, la Hongrie et la Pannonie, la Lacédémonie et Sparte.]

Mis à part les passages de la chronique consacrés à la dyade Sparte-Athènes et à des rares mentions de Corinthe, l'espace grec n'est qu'exceptionnellement représenté par des réalités urbaines. Au sein de ce polycentrisme, ce sont plutôt les entités régionales qui composent l'espace de la Grèce ancienne.

Même une ville centrale comme Thèbes ne trouve pas sa place dans cette œuvre. Cela s'explique aussi par une lacune importante de la section géographique : on annonce consacrer un chapitre à la Béotie (voir f. 80 v-81 r), qui se trouve en réalité omis, et ce tant dans le *Rudimentum novitiorum* que dans sa traduction française. La Béotie est donc presque absente de cette chronique, dans laquelle manque dans son intégralité la saga thébaine, d'Œdipe à ses fils. Il est seulement fait mention de Thèbes, en particulier par le biais du récit de sa fondation par Cadmos²³ et lorsqu'il est question de la découverte du vin par Dionysos²⁴.

²³ Deuxième âge, ch. 39.

²⁴ Troisième âge, ch. 104.

Il en va de même pour les autres villes, auxquelles est attribué un rôle tout à fait secondaire dans le traité géographique. Certains noms de lieux mineurs apparaissent pourtant dans les digressions sur les divinités païennes, surtout pour signaler les sites où sont installés les principaux temples de la religion grecque²⁵.

Parmi les autres régions qui font partie de l'espace grec, la Thessalie ne se relie que difficilement à des événements historiques : en dehors de la section géographique, le texte se réfère à cette région pour préciser l'origine de certains personnages, comme à propos des Centaures²⁶, et dans les mentions des épisodes concernant le roi Deucalion²⁷. Une région, qui n'est pas mentionnée dans la liste principale, s'ajoute à l'espace grec : la Magnésie, dont seul un bref excursus rend compte²⁸.

Le nombre de provinces grecques est alimenté, naturellement, par les îles. Dans la section géographique, on trouve les sites insulaires suivants, par ordre alphabétique : Kos (ch. 244), Chypre (ch. 245), Crète (ch. 246), Cyclades (ch. 247), Karpathos (ch. 249), Cythère (ch. 250), Délos (ch. 251), Icarie (ch. 261), Mélos (ch. 262), Paros (ch. 266), Rhodes (ch. 267), Samos (ch. 270), Ténédos (ch. 272).

Trois autres régions restent à analyser, qui sont incluses par la *Mer des histoires* dans l'espace grec : la Dalmatie²⁹, l'Épire³⁰ et la Macédoine³¹. Parmi les « sept provinces » (f. 82 r), ces trois dernières détiennent, comme nous le verrons, un statut de région frontalière par rapport à la Grèce.

Aux confins de la Grèce : les régions frontalières

Certaines régions, d'abord désignées comme grecques, perdent cette identité au fil du récit et, dans le passage d'une époque historique à l'autre, elles semblent en acquérir une nouvelle, qui s'impose ensuite comme définitive : ceci est le cas de la Dalmatie, de la Macédoine et de l'Épire.

Contrairement au premier chapitre qui la mentionne (voir ci-dessous, f. 82 r³²), la Dalmatie est localisée plus loin dans la « Slavonie³³ », province historique située dans le nord de la Croatie :

Slavonie est partie de Messie contenant plusieurs regions, car les Bohemiens, Poloniens, Metaniens, Vuandales, Ruthenes, Dalmaciens et Charinthiens sont tous soubz ceste region et entendent l'ung l'aultre, et sont semblables en beaucoup de choses, c'est assavoir quant aux meurs et quant au langage, mais differens quant aux cerimonies, car les aucuns tiennent encor la secte des payens, les aultres des Grecz, et les aultres des Latins. (f. 87 r)

[La Slavonie est une partie de la Mésie comptant plusieurs régions, car les Bohémiens, les Polonais, les habitants de la Mésie, les Vandales, les Ruthènes, les Dalmatiens et le peuple

²⁵ Par exemple, dans le chapitre sur Athènes (f. 47 v) : « On l'appelle Pallas pour un lieu et une île en Trace nommée Pellene, en laquelle elle fut nourrie, ou pource qu'elle tua un géant nommé Pallas » ; dans le chapitre consacré à Apollon (f. 50 v) : « Il est dit Delphique pour le temple Delphos qu'il avoit en l'île Delos et aussi pour sa nativité » ; sur Cybèle, dont l'origine est localisée en Asie Mineure (f. 60 v) : « Ses prestres estoient appellés Galles pour un fleuve de Frigie nommé Gallus » ; sur Junon (f. 63 v) : « [Elle] estoit reveree et adree principalement en l'île Samos, par ceulx de Sparte et de Micenes en Grece. »

²⁶ Voir deuxième âge, ch. 9.

²⁷ Voir troisième âge, ch. 46.

²⁸ Dans la section géographique : deuxième âge, ch. 141.

²⁹ Deuxième âge, chapitre 252.

³⁰ Voir ci-dessous.

³¹ Deuxième âge, ch. 140.

³² Deuxième âge, ch. 131.

³³ Deuxième âge, ch. 162.

de la Carinthie se trouvent tous dans cette province et ils se comprennent les uns les autres. Ces peuples se ressemblent en beaucoup de choses, à savoir dans les mœurs et dans la langue. Ils se différencient cependant par la religion, puisque certains sont encore païens, d'autres adhèrent au culte grec (orthodoxe) et d'autres encore obéissent à l'Église de Rome.]

La « grécité » de la Dalmatie est celle de l'empire byzantin, ainsi que celle du culte chrétien que l'Occident médiéval considérait comme « grec ». La Dalmatie, désormais localisée dans la région des Slaves, ne fait plus partie de l'espace grec. Par ailleurs, la délocalisation diachronique de cette région est bien confirmée par le chapitre qui lui est spécifiquement consacré dans la section géographique³⁴ :

Dalmacie est province de Grece selon l'autentique division des terres, nommee principalement ainsi por Dalmi, cité d'icelle province. (f. 100 r)

[La Dalmatie est une province de la Grèce selon la géographie authentique (ou ancienne). Elle est ainsi nommée pour Dalmi, une ville située dans cette province.]

La Grèce dont la Dalmatie fait partie est celle des régions historiques de l'Hellade préclassique, mais elle est sans doute aussi la Grèce de l'empire byzantin. Le texte, en effet, n'apporte aucun élément qui permettrait de distinguer ces deux entités spatio-temporelles. Relever l'appartenance de la Dalmatie à cet espace selon l'« authentique division des terres » est très significatif dans un sens méta-topographique : ce détail montre à quel point l'authenticité est une notion moins liée à une géopolitique historique qu'à une tradition de discours géographiques, attestée sans solution de continuité d'Isidore jusqu'à l'époque de la *Mer des histoires*.

À la Macédoine est aussi consacré un chapitre dans la section géographique³⁵ : comme dans le cas précédent, elle n'est pas reliée de façon explicite à l'espace grec, sauf dans la mobilisation de son histoire ancienne : « En son commencement fust appelée Emacia [...] mais après que Macedo, nepveu de Deucalion, y domina, il luy mua le nom³⁶. » D'abord guidée par le neveu d'un roi mythologique de l'histoire grecque, elle perd ensuite son lien avec la Grèce classique, pour s'ancrer dans la biographie d'Alexandre le Grand (« Ce paÿs fust au roy Alexandre³⁷ »), le souverain macédonien qu'en a fait le centre de son empire.

Une perspective parallèle se déploie dans les représentations de l'Épire. Outre la description géographique qui l'inclut dans les « sept provinces », cette région est intégrée dans la Grèce historique par le biais de l'allusion à l'oracle de Dodone (f. 246 r³⁸). Mais l'identité de cette région se renforce dans la campagne militaire de Pyrrhos en Italie (entre 280 et 275 av. J.-C.). Les Épirotes qui ont défié les Romains sont perçus comme des Grecs par ces derniers, tandis qu'au sein de ce même espace, toutes les minorités sont reconnues et chaque peuple présente une identité propre. C'est une fois de plus la confrontation avec l'ennemi qui permet de ressembler la pluralité de régions que compose la Grèce :

³⁴ Deuxième âge, ch. 252. Au sein de l'excursus géographique, le texte place la Dalmatie dans la description des îles (ch. 239-274), ce qui semble entièrement le fruit d'une faute.

³⁵ Deuxième âge, ch. 140.

³⁶ F. 93 v : « À l'origine elle était appelée Émathie [...] mais après que Macedo, neveu de Deucalion, y installa son pouvoir, il lui donna son nom. » Le premier toponyme attribué à la Macédoine (« Emacia », tant dans le texte latin que dans sa traduction) correspond sans doute à celui de l'Émathie (ou Imathie), une province actuellement située en Macédoine centrale : il s'agit d'une zone de la Macédoine historique plus proche de la mer Égée, moins périphérique par rapport à la Grèce centrale (celle du Péloponnèse et de l'Attique).

³⁷ F. 93 v : « Ce pays a appartenu au roi Alexandre. »

³⁸ Quatrième âge, ch. 38 (à l'époque de Josias).

Pirrus, filz de Achilles et roy des Tarentins, eust bataille contre les Romains [...] Les Romains, pour venger telle injure, gasterent les regions et contrees des Tarentins, a l'aide desquelz Tarentins vint Pirrus roy des Epirotes lequel leur estoit voisin et cousin, car Tarente est es parties et fins de Grece et fut premierement fondee par les Lacedemoniens. (f. 55 r)

[Pyrrhos, fils d'Achille et roi de Tarente, était en guerre contre les Romains. [...] Les Romains, pour se venger d'une telle offense, pillèrent la région et les environs des Tarentins. Pyrrhuo, roi d'Épire, vint alors en aide aux Tarentins, puisqu'il était leur voisin et membre de la même parenté : en effet, la ville de Tarente – fondée par les Lacédémoniens – se trouve à l'intérieur des confins de la Grèce.]

Dans ce passage, le rayonnement de l'identité grecque s'opère sur deux niveaux parallèles : d'un côté, les Épirotes sont issus des Achéens ; de l'autre, la ville de la Grande Grèce que Pyrrhos secourt durant la guerre contre les Romains est Tarente, fondée elle-même par des Grecs (les Lacédémoniens).

Aux confins de la Grèce ancienne, mais au centre du nouvel espace grec, se situe, enfin, la ville de Byzance. Un lien avec l'Antiquité grecque est dévoilé dans la référence à la fondation de la cité par Pausanias, le général spartiate ; mais les Byzantins sont désormais « la nouvelle gent des Romains », d'où le toponyme « Romania », composé du nom de la ville de Rome et de l'adjectif grec « neos » (f. 86 r). Entre la Grèce ancienne et Rome, entre l'Antiquité et l'époque contemporaine, Byzance constitue un hybride géo-historique, ce qui est presque confirmé par la digression géographique qui situe Byzance sur le troisième continent, en Afrique :

Ceste tierce partie [l'Afrique] a plusieurs provinces, c'est assavoir Libie, Cyremne, Trepolis, Bezanze ou Constantinople, Cartage, Mauritanie ou Mortaigne, Ethiopie et aultres. (f. 90 v)

[Cette troisième partie de la terre contient plusieurs provinces, à savoir la Libye, Cyrène, Tripoli, Byzance ou Constantinople, Carthage, la Mauritanie, l'Éthiopie et d'autres encore.]

Il ne s'agit sans doute pas d'une tentative de localisation alternative : l'origine de cette référence est probablement à rechercher dans la tradition qui appelle occasionnellement la Grèce de l'époque (voire l'empire de Constantinople) « la Petite Afrique », une dénomination qui apparaît dans le *De proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais³⁹.

Des Grecs en dehors de la Grèce : l'Orient et l'Italie

Les confins que le texte attribue à la Grèce semblent parfaitement définis, surtout par rapport aux lieux qui sont situés en dehors de ces confins.

Comment se définit, dans ce cadre, un Orient proche géographiquement de la Grèce ou colonisé par des Grecs ? Au sein du système topographique de la *Mer des histoires*, l'espace que l'on nomme aujourd'hui Asie Mineure figure sous l'entrée « Asie ». Cette zone prend une seule dénomination, d'ailleurs majoritaire à cette époque, celle de « Petite Asye » (voir f. 72 v). De nombreuses régions liées à l'histoire ancienne et grecque sont mentionnées dans cette section : l'Arménie (f. 71 v), ainsi appelée du nom d'« Armenus », compagnon de Jason le Thessalien ; la Bithynie, où se situe entre autres la ville de Nicomédie ; la Phrygie, région

³⁹ Nous renvoyons au texte de Jean Corbechon selon la version qu'en donne la *Fleur des histoires*, dans laquelle ce texte est interpolé : « L'Auffrique la Petite et Grece est toute une province ou fu assise la noble cité d'Athenes qui fut jadis nourrice des philosophes et mere des sept ars » (Bruxelles, KBR, 9231, fol. 282 v). Voir mon article « Le continuum historique des espaces grecs : les représentations géographiques dans la *Fleur des histoires* de Jean Mansel (version courte) », *infra*, p. xxx (p. 15).

divisée en deux parties⁴⁰ et siège de la « Grande Troie ». Dans la *Mer des histoires* ainsi que dans son modèle latin, la cité de Sparte est située près de la Grèce mais en Asie⁴¹, alors que dans le chapitre qui est consacré à la Lacédémonie, cette région est située en Europe, aux confins de la Grèce⁴². L'Amazonie, quant à elle, acquiert un statut particulièrement intéressant : théâtre des exploits des héros grecs⁴³, cette région marque la frontière entre l'Europe et l'Asie, comme le montre aussi la mappemonde sur laquelle elle apparaît sous le nom de « Sitie » (f. 70 v, « Scythie ») :

Amazonie, qui autrement est appelée Femenie, est une region qui en partie est en Asye et partie en Europe, pres Albanie. (f. 72 r)

[L'Amazonie, qui autrement est appelée « Femmenie », est une région située en partie en Asie et en partie en Europe, près de l'Albanie.]

La ville de Rome affiche aussi une certaine « grécité » qui se construit, selon la tradition, par la diffusion du culte païen d'origine hellénique, comme le démontrent l'installation de Cronos-Saturne et la présence du temple de Zeus-Jupiter dans cette ville (« Les Romains firent un temple glorieux à Jupiter⁴⁴ »).

Hors de la Grèce, mais aussi à la périphérie de l'Italie, se situent enfin deux régions insulaires : la Corse et la Sardaigne. Ces provinces s'inscrivent de plein droit dans l'espace grec par le biais de leurs fondations légendaires, accomplies par des descendants d'Héraclès, mais aussi – dans le cas de la Corse – du fait de liens linguistiques et étymologiques :

Sardinie a esté denommee d'ung filz de Hercules nommé Sardos⁴⁵, lequel venant de Libie a tout grand multitude de gens occupa le pays et de son nom l'intitula. (f. 102 r)

[La Sardaigne a ainsi été nommée d'un fils d'Héraclès nommé Sardus qui vint habiter ce pays en amenant avec lui une multitude de gens provenant de la Libye.]

Corsica est une isle qui joint ses bous et extremités a maintes provinces. Elle fut ainsy nommee par les habitans Ligures ou Lombars, du nom de leur duchesse appelée Corsa. [...] Ceste isle en grec est appelée « Cyrne » pour Cyrne, filz de Hercules, qui y habita, dont Virgile parle en *Bucoliques* : « Cyrneas taxos ». [...] La est engendree et cree une pierre precieuse que les Grecz appellent « taticiren ». (f. 100 r)

[La Corse est une île dont les côtes et confins sont proches de plusieurs provinces. Elle fut ainsi nommée par les Ligures ou par les Lombards du nom de leur duchesse appelée Corsa. [...] Cette île en grec est appelée Cynos du nom d'un fils d'Héraclès qui habita dans cette

⁴⁰ *Ibid.*, p. xxx (6-7).

⁴¹ F. 77 r : « Sparciathe ou Sparcie est region pres de Grece, autrement dicte Lacedemonie, ainsy appelée de Lacedemon filz de Semeles. », f. 77 r, « Spartanie ou Spartie est une région près de la Grèce, appelée aussi Lacédémonie, de Lacédaemon, fils de Sémèle ».

⁴² « Lacedemonie, autrement dicte Sparcie ou Spartanie, est province de Europe, en la fin de Grece », f. 93 r, « Lacédémonie, autrement appelée Spartie ou Spartanie, est une province d'Europe située aux confins de la Grèce. »

⁴³ « La cruauté et domination d'icelles Amazones fust surmontee premierement par Herculés, et puis par Achillés, nonobstant que on trouve es gestes des Grecz qu'ilz les eurent plus par douceur et amour que par force. », f. 72 r, « La cruauté et le pouvoir de ces Amazones ont été dépassés d'abord par Héraclès et ensuite par Achille, malgré on lise dans les histoires des Grecs qu'ils les avaient dominées plus grâce à la douceur et à l'amour qu'à l'aide de leur puissance »).

⁴⁴ F. 46 r : « Les Romains construisirent un temple magnifique pour Jupiter. »

⁴⁵ Il s'agit d'un prétendu fils provenant de Libye, dont parlent aussi Silius Italicus et Solin. À propos des origines gréco-libyenne des Sardes, voir entre autres A. Farid Belkadi, « La Babel du Ponant (deuxième partie) », *Kadath*, (2016), p. 1-22.

région ; Virgile en parle dans ses *Bucoliques* : « Cyrneas... taxos⁴⁶ ». [...] Dans cette région est cultivée une pierre précieuse que les Grecs appellent « tatociren ».]

À ces provinces – d’Orient et d’Occident – la chronique consacrera d’autres chapitres proprement historiques. Cela concerne notamment la ville de Rome, dont l’histoire (entrelacée au récit biblique) occupe les deux volumes de la *Mer des histoires*, surtout dans la narration du quatrième jusqu’au sixième âge.

En conclusion, la *Mer des histoires* tisse des liens étroits entre l’histoire et la géographie de la Grèce ancienne. Le but d’une telle démarche est double. D’un côté, les détails géographiques – incorporés dans la narration ou approfondis dans les excursus descriptifs – permettent de scander la chronologie des événements racontés, comme le démontre la stratification des toponymes attribués à ses différentes provinces. La représentation de ces espaces, de l’autre, rend compte de la nature à la fois composite de la Grèce, où une pluralité de régions et de peuples est ramenée à une seule et unique entité géographique.

La manière dont la mappemonde⁴⁷ (f. 70 v-71 r) représente l’espace grec est la preuve de cette fragmentation créatrice d’homogénéité : une didascalie indique qu’une île située en Europe, près de la frontière avec l’Asie, correspond à la Grèce ; la Crète côtoie cette dernière. Le dessin de ces deux régions insulaires est enrichi par la représentation d’une forteresse surmontée par un souverain. Deux autres îles sont représentées, encore plus proches de l’Asie : Chypre et Rhodes (de gauche à droite). Au centre, un petit îlot ne présente aucune didascalie (il s’agit peut-être d’une synthèse iconographique des Cyclades). La Slavonie, enfin, constitue la frontière entre l’Europe et l’Asie.

Le texte développe et approfondit les informations sommaires fournies par la mappemonde. Au cœur de la « vraie Grèce », dans l’Antiquité, se trouve l’Hellade, qui constitue le centre propulseur de l’identité grecque. C’est à partir de ce pivot géopolitique que d’autres entités régionales et subrégionales viennent composer l’espace grec. Chacune de ces régions est dotée d’une autonomie dans l’œuvre, qui relate les histoires et les généalogies locales ; mais leur grécité est systématiquement confirmée, qu’elles soient proches du centre (l’Achaïe et les Cyclades, entre autres) ou périphériques (comme la Dalmatie et la Grèce contemporaine, dont le centre est Constantinople). L’effet obtenu est celui d’une géographie qui dépend enfin et surtout d’un rayonnement identitaire : les confins de la Grèce ne suivent pas seulement les frontières des différentes dominations, mais dessinent surtout l’espace concerné par une identité qui se répand de façon homogène dans plusieurs régions, bien au-delà de son centre.

ANNEXES

⁴⁶ Le vers signalé est tiré des *Bucoliques*, églogue 9, v. 30 : « Sic tua Cyrneas fugiant examina taxos ! » (« Puissent tes essaims ne se reposer jamais sur les ifs de Corse ! », trad. J. P. Charpentier).

⁴⁷ D’abord insérée dans le *Rudimentum novitiorum* et ensuite reprise par la *Mer des histoires*, cette mappemonde démontre que l’auteur disposait des connaissances les plus avancées de son époque. L’exemple que l’auteur de cette carte a pu suivre est sans doute la mappemonde élaborée par le cosmographe vénitien Fra Mauro (1385-1460), voir P. Falchetta, *Storia breve del mappamondo di fra' Mauro*, Venise, 2021. L’ancêtre de cette carte prémoderne est le diagramme T-O d’Isidore. Dans la *Mer des histoires*, la mappemonde présente une orientation est ; l’Asie y occupe, selon la tradition, l’hémisphère septentrional, tandis que l’Europe et l’Afrique sont placées respectivement au sud-est et au sud-ouest. À propos du diagramme T-O, voir Ch. Mauntel, « The T-O Diagram and its Religious Connotations – a Circumstantial Case », dans *Geography and Religious Knowledge in the Medieval World*, éd. Ch. Mauntel, Berlin et Boston, 2021, p. 57-82 ; sur les cartes médiévales et sur l’imaginaire insulaire, voir N. Bouloux, « Les îles dans les descriptions géographiques et les cartes du Moyen Âge », *Médiévales*, 47 (2004), p. 47-62.

Annexe 1 : Castor et Pollux. Un récit mythologique et l'origine de la destruction de Troie

Paris, BnF, Réserve des livres rares, VELINS-676, f. 59 v

Chapitre .XXXII.^e : de Castor et Pollux

Castor et Pollux, selon ung docteur nommé Remy, sont dieux victoriaulx. Saint Augustin, faisant mention d'iceulx ou livre .VIII.^e de la *Cité de Dieu* chapitre .V.^e, les appelle « freres tyndarides », car ilz furent filz de Leda, femme de Tyndarus, desquelx la seur fut celle Helene qui fut cause de la guerre des Grecz contre les Troyens. Et selon aulcunes fables, ilz furent filz de Jupiter et de Leda. Les aultres disent que Pollux et sa seur Helene furent filz de Jupiter et immortelz, mais Castor fust filz de Tyndarus et mortel, si n'eust esté que son frere partist avecques luy et divisa son immortalité en luy donnant partie d'icelle, selon la fiction de Virgile.

Castor et Pollux furent deifiez ou temps de Abessan, dont il est parlé ou .XII.^e chapitre des *Juges*, car quant ilz oyrent le ravissement de leur seur Helene, et comment le gentil Paris, filz de Priam, roy de Troye, vint en la cité de Micenes, en Grece, dont estoient seigneurs Agamenon et Menela. En laquelle, par ses secretez et soutilles entreprises, il ravist la dicte Helene, ilz en furent si indignés qu'ilz monterent sur la mer en laquelle pour la tempeste pericliterent et perirent, tellement que depuis n'en fust sceue aucune nouvelle. Pource sont ilz fains avoir esté ravis ou ciel et faits ung signe que nous appellons le signe des Gemins ou des Deux Freres, c'est assavoir Castor et Pollux, qui sont ou cierge du Zodiaque.

Annexe 2 : le jugement de Pâris et le conflit entre Grecs et Troyens

Paris, BnF, Réserve des livres rares, VELINS-676, f. 50 v

Chapitre .XV.^e : de Venus

Item faignent les poethes que Venus a tousjours aimé les Troiens. Mais par l'opposite Pallas et Juno les ont euz en hayne pour le jugement de Paris, filz de Pream, roy de Troye, auquel Paris endormant s'apparurent les .III. grandes deesses, c'est assavoir Venus, Juno et Pallas, contendans ensemble et estrivans de leur beauté, pource que la deesse discorde avoit geté ou milieu d'elles une pomme d'or ou estoit escript « Pulchriori detur », c'est a dire « Soit donnée a la plus belle ». Et pour juger de ceste beauté firent Paris juge, auquel Pallas promectoit sapience, Juno richesse, Venus la plus belle dame de Grece. Alexandre ou Paris juga pour Venus, dont vint l'amour aux Troiens et la hayne de Pallas et de Juno, ainsy que a touché saint Augustin ou chapitre du premier de la *Cité de Dieu*.

Annexe 3 : le « mensonge » homérique dans le récit de la guerre de Troie

Paris, BnF, Réserve des livres rares, VELINS-676, f. 218 v

Chapitre .III.^e : des dix Sibilles

La royne de Sabba, dont ou chapitre precedent est souvent faite mention, est l'une des Sibilles qui est nommee royne de Auster ou .XII.^e de saint Mathieu, ou chapitre .XI.^e de saint Luc et en la premiere question de la .VIII.^e cause, come dit Albert de Pade, esquelx chapitres est dit que elle jugera les hommes de son temps. Car ce mot Sibille est interpreté « sentence divine » ou « pensee de Dieu » et non pas a tort, car come les prophetes elles ont prophetisé des choses advenir. Et combien que toute prophetisse puist pour ceste cause estre nommee Sibille, toutesfois par anthonomasie et excellence on n'en compte que dix, tesmoing Ysidore ou .VIII.^e livre des *Ethimologies* et chapitre des Sibilles, et aussy tesmoing saint Augustin ou .XXIII.^e chapitre du .XVIII.^e de la *Cité*. La premiere fust Persique, la .II.^e Libique, la .III.^e

Delphique, engendree ou temple de Delphus, laquelle vaticina et predict les batailles troyennes dont Homere prist plusieurs vers qu'il mist en son livre ; la .iiii.^e est Cimmeria et fust nee en Ytalie ; la .v.^e est Erithrea, ainsy dicte pour l'isle ou elle nasquist en Babilone et par nom propre fust dite Erofila. Et semblablement declaira aux Grecz la Ruine de Troye et que Homere en escriroit plusieurs mensonges.

La *Chorographia* d'Étienne de Lusignan : sources et propositions

Gilles Grivaud
Université de Rouen

Étienne de Lusignan est un auteur singulier dans la production historique et géographique de langue française, durant les années 1570-1580 ; né à Chypre, apparenté à la dynastie qui règne sur l'île entre 1192 et 1474, il compose une dizaine d'ouvrages, auxquels s'ajoutent des publications d'armoiries et d'arbres généalogiques. En règle générale, ses traités historiques sont discrédités par la critique, qui pointe des erreurs factuelles, alors que sa participation à l'élaboration du chansonnier pétrarquiste chypriote reste sujette à discussions¹ ; pourtant, ses œuvres révèlent un esprit curieux, pétri d'un fort sentiment patriotique qui le mène à élaborer une authentique encyclopédie sur son île natale. Mesurer son apport à la diffusion des connaissances réelles ou imaginaires sur Chypre nécessite de revenir sur les notions géographiques auparavant élaborées dans l'île aux époques franque et vénitienne car elles dessinent son univers mental ; cette approche qualitative assure que la *Chorographia* marque une étape dans la promotion d'une géographie régionale des pays grecs.

Le royaume de Chypre possède une culture historiographique ininterrompue, associée à celle de l'Orient latin et des croisades. De ce fait, l'île appartient à un espace géostratégique distinct de celui de la Grèce, en particulier de l'Archipel des Cyclades ; logiquement, Chypre ne figure pas dans les insulaires de Cristoforo Buondelmonti, alors que le savant florentin n'ignorait rien de l'île, puisqu'il avait accepté une commande du roi Janus, en 1423². L'exclusion de Chypre des premiers insulaires illustre une tradition politique et culturelle établissant l'île en État indépendant, davantage lié aux destinées du royaume de Jérusalem qu'à celles de la Grèce franque et latine.

Ce que les premières chroniques du royaume franc restituent de la géographie chypriote se résume à peu, tant elles se concentrent sur le déroulement des événements politiques. Dans la tradition complexe des *Continuations de Guillaume de Tyr*, les descriptions de Chypre restent sommaires ; la *Chronique d'Ernoul et de Bernard le Trésorier*, dont la composition est arrêtée à l'année 1232, observe une île avec deux ports, Limassol et *Lequit*, une ville au centre des terres, *Licoissie* (Nicosie) ; aucune autre particularité géographique n'est évoquée, alors que la chronique insère, ailleurs, des descriptions nourries des sites de Jérusalem et de Naplouse³. À l'évidence, Chypre présente un intérêt mineur, une halte sur la route de la Terre sainte, privée de la dimension sacrée associée à la plupart des lieux de Palestine.

À la même époque, les *Mémoires* de Philippe de Novare, personnage étroitement associé aux destinées du royaume franc entre 1218 et 1264, se révèlent fort décevantes car la narration se limite au récit des querelles dynastiques et politiques. Les connaissances sur l'espace insulaire se résument à des éléments épars : sont cités deux caps et trois ports, quatre châteaux, la capitale à laquelle il associe deux monuments – le château et la cathédrale Sainte-

¹ M. Pieris, « Ο Στέφανος Λουζινιανός και τα Κυπριακά Ερωτικά του 16^{ου} αιώνα », dans *Μεσαιωνική Λευκωσία. Πρωτεύουσα ώσμωσης Ανατολής και Δύσης*, éd. D. Papanikola-Bakirtzi, Nicosie, 2020, p. 212-238.

² G. Tolia, *Ta vησολόγια η μοναζιά και η συντροφιά των νησιών*, Athènes, 2002, p. 30-33 ; *idem*, *Mapping Greece 1420-1800 : A History*, Athènes, Houten et New Castle (De.), 2011, p. 51-57 ; G. Grivaud, « Résonances humanistes à la cour de Nicosie (1411-1422) », dans *Poésie et musique à l'âge de l'Ars subtilior (1380-1430). Autour du manuscrit Torino, BNU, J.II.9*, éd. G. Clément, I. Fabre, G. Polizzi et F. Thoraval, Turnhout et Tours, p. 34-35.

³ *Chronique d'Ernoul et Bernard le Trésorier*, éd. L. de Mas Latrie, Paris, 1871, p. 107-108, 191-192, 270-272.

Sophie –, enfin quatre villages⁴. Ces *Mémoires* reflètent l'absence d'intérêt tant pour l'environnement physique que pour le passé antique de l'île.

Des progrès notables apparaissent dans la *Chronique du Templier de Tyr*, composée entre 1310-1320, accessible en une copie datée de 1343⁵. Le Templier de Tyr reprend les toponymes mentionnés par Philippe de Novare en les organisant ; il situe d'abord l'île dans son cadre géographique – à proximité de la Syrie –, puis livre des considérations sur la prospérité agricole, avant de se pencher sur les villes. Il précise que la capitale, Nicosie, au centre des terres, abrite les résidences des chevaliers francs ; il poursuit en listant quatre cités littorales, trois châteaux. Aussi succincte soit-elle, cette première description raisonnée de la géographie de Chypre ne contient aucun développement sur l'histoire antique.

De ce constat, on pourrait déduire que la conscience du monde physique ne préoccupe guère les lettrés, à l'écart des évolutions portées tant dans le monde byzantin qu'en Occident. Aussi rares soient-ils, des indices prouvent cependant le contraire, telle la carte de l'île exécutée sans doute par un médecin, au cours du XIV^e siècle⁶. Le contour des côtes y est tracé de manière libre, avec un littoral qui se caractérise par une exagération des baies et des promontoires ; les toponymes inscrits sont disséminés sur les côtes, à l'exception de Nicosie placée au centre. Le choix des sites révèle une attention particulière aux lieux de pèlerinage : Saint-Épiphane à Salamine, Stavrovouni. Schématique, cette représentation inaugure une conscience émergente des particularités de l'espace insulaire, créant un type de carte régionale inédit dans la production cartographique grecque médiévale⁷.

Au rang des frémissements à la connaissance géographique dans le royaume franc, on peut verser la copie de fragments de la *Géographie* de Claude Ptolémée accomplie entre 1406-1408, au palais royal de Famagouste, sans doute à l'initiative du roi Janus ; le manuscrit du mont Athos, *Iviron 126*, contient la description de Chypre, de la Syrie et de la Phénicie, telles qu'elles figurent dans le texte grec de Ptolémée. On ignore cependant quelle fut la circulation du texte, attesté à Chypre au moins jusqu'au milieu du XV^e siècle, probablement acquis par un lettré auteur de notes marginales en grec et en latin⁸.

Il faut attendre la Renaissance pour observer des avancées déterminantes dans l'appréhension de l'espace insulaire ; elles résultent, en partie, de conditions politiques nouvelles, puisque Chypre est intégrée au *Stato da Mar* vénitien à partir de 1474. L'administration coloniale est confiée à des officiers envoyés pour des mandatures biennales, en règle générale, ce qui nourrit une circulation régulière d'hommes entre l'Italie et l'île. De ce fait, les découvertes accomplies par les humanistes italiens gagnent Chypre, qui renoue progressivement avec son passé antique. On doute que les textes de Domenico Silvestri, Pie II, Pietro Ranzano circulent immédiatement à Nicosie, mais les méthodes utilisées par les humanistes pour classer leur matériel et leurs informations à caractère topographique et historico-mythologique purent être véhiculées par les officiers vénitiens⁹. Il faut aussi ajouter que de nombreux secrétaires de l'administration des derniers Lusignan fréquentent l'Université de Padoue, où ils enrichissent leurs connaissances auprès de célèbres

⁴ Filippo di Novara, *Guerra di Federico II in Oriente (1223-1242)*, éd. S. Melani, Naples, 1994, § 10, 31-37, 48-50, 62, 87, 90-96.

⁵ *Cronaca del Templare di Tiro (1243-1314)*, éd. L. Minervini, Naples, 2000, § 278.

⁶ M. Cronier et P. Gautier Dalché, « A Map of Cyprus in Two Fourteenth-Century Byzantine Manuscripts », *Imago Mundi*, 69/2 (2017), p. 167-187.

⁷ À comparer avec les données rassemblées par G. Tolia, *The Greek Portolan Charts 15th-17th Centuries*, Athènes, 1999, p. 17-20 ; *idem*, *Mapping Greece 1420-1800*, *op. cit.*, p. 48-58.

⁸ C. N. Constantinides et R. Browning, *Dated Greek Manuscripts from Cyprus to the Year 1570*, Nicosie et Washington, 1993.

⁹ Cf. les contributions rassemblées par G. Grivaud et G. Tolia, *Cyprus at the Crossroads. Geographical Perceptions and Representations from the Fifteenth Century*, Athènes, 2014.

professeurs¹⁰. En d'autres termes, plusieurs vecteurs agissent simultanément pour diffuser l'humanisme italien à Chypre.

C'est précisément pour assister les officiers vénitiens dans leurs fonctions que plusieurs Chypriotes intègrent des acquis de la culture de la Renaissance à leurs travaux. On doit à Francesco Attar un *Discorso intorno l'isola di Cipro*, composé à l'intention du gouverneur Sebastiano Moro, entre 1519 et 1522¹¹. Ce texte a beaucoup circulé sous forme manuscrite, puisqu'on possède au moins une vingtaine de copies dispersées dans les bibliothèques italiennes ; son contenu est même inséré au premier récit que le marchand Alessandro Magno accomplit à Chypre dans les années 1550¹². En d'autres termes, le traité de Francesco Attar établit une tradition nouvelle, qui fixe un état des connaissances dans l'île. Dans son préambule, Attar liste les auteurs consultés : Ptolémée, Pline, Strabon, Hérodote, Plutarque, Isocrate, auxquels il ajoute « altri storici et etiam poeti greci et latini » ; il fait de Salamine la patrie originelle d'Homère¹³.

Le traité commence par un résumé de l'histoire de l'île depuis l'époque paléochrétienne jusqu'à la cession de l'île à Venise ; suit une description géographique, où figure une liste des villes et des châteaux toujours peuplés au XVI^e siècle, associant à chaque lieu un toponyme antique. Lorenzo Calvelli a déterminé qu'une version latine de la *Géographie* de Ptolémée forme la principale source utilisée par Francesco Attar, qui suit son modèle dans l'organisation des citations, qu'il complète de ses propres commentaires topographiques pour identifier les sites¹⁴. Attar actualise les connaissances géographiques et historiques disponibles, démontrant que les élites insulaires savent tirer parti de leurs observations de terrain pour enrichir les acquis tirés des textes classiques.

Une démarche similaire inspire la carte que Leonida Attar dresse en 1542¹⁵ ; si on ignore la parenté exacte liant Francesco et Leonida, aucun doute n'est permis sur le fait qu'ils échangent des connaissances. Leonida est connu comme ingénieur en hydraulique et en architecture militaire, à Venise comme à Chypre, et ses compétences le font entrer au service du syndic Cosmo da Mosto, un magistrat chargé de vérifier le bornage des domaines féodaux, entre 1541 et 1543 ; une opération de contrôle fiscal et administratif se trouve donc à l'origine de la première carte moderne réalisée à Chypre. Riche de 623 toponymes, elle retient plusieurs symboles pour marquer cinq sites antiques : Amathonte, Paphos, Soloi, Salamine et « Frodisia » ; Leonida dessine les ruines du temple de Vénus, à proximité de Paphos, situe un temple imaginaire au sommet de l'île, lui aussi dédié à Vénus, assure par une brève inscription qu'Homère est natif de Salamine, dessine l'aqueduc romain de Kythréa. Ces informations confirment l'intérêt des érudits pour le passé anté-chrétien de leur île. Cette carte dessinée à Chypre n'a pas circulé parmi les cercles lettrés locaux, car elle servait de pièce justificative insérée aux rapports du syndic ; elle est restée enfouie dans les armoires de l'office des provéditeurs à Venise, d'où elle n'a été exhumée qu'en 1999. On peut donc la considérer comme un témoin ponctuel des connaissances acquises sur l'Antiquité, livrant une

¹⁰ P. Trélat, « Des bancs de l'université au service de l'État et de l'Église. Formations et carrières des élites urbaines chypriotes (1192-1570) », dans *Élites chrétiennes et formes du pouvoir en Méditerranée centrale et orientale (XIII^e-XV^e siècles)*, éd. M.-A. Chevalier et I. Ortega, Paris, 2017, p. 31-56.

¹¹ Édité par L. de Mas Latrie, *Histoire de l'île de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan*, t. 2, Paris, 1855, p. 519-536 ; sur ce texte : G. Grivaud, *Entrelacs chiprois. Essai sur les lettres et la vie intellectuelle dans le royaume de Chypre 1191-1570*, Nicosie, 2009, p. 235-239 ; L. Calvelli, *Cipro e la memoria dell'antico fra Medioevo e Rinascimento. La percezione del passato romano dell'isola nel mondo occidentale*, Venise, 2009, p. 117-121.

¹² Alessandro Magno, *Voyages (1557-1565)*, éd. W. Naar, Fassano, 2002, p. 544-578.

¹³ Calvelli, *Cipro e la memoria dell'antico*, op. cit., p. 119.

¹⁴ *Ibidem*, p. 120.

¹⁵ F. Cavazzana Romanelli et G. Grivaud, *Cyprus 1542. The Great Map of the Island by Leonida Attar*, Nicosie, 2006.

somme d'informations sur les reliefs, le littoral et l'habitat insulaires. Aucun territoire grec sous autorité vénitienne n'est aussi précisément décrit à la même époque, Crète comprise¹⁶.

Les progrès accomplis dans la prise de conscience des particularités historiques et géographiques de l'île aboutissent à une synthèse exceptionnelle, sous la plume de Florio Bustron, vers 1550-1570¹⁷. Notaire servant l'administration fiscale, traducteur averti de textes juridiques francs, Florio Bustron est un fidèle serviteur du gouvernement vénitien qui n'a, *a priori*, pas reçu de formation dans une université italienne ; aucun document d'archive n'atteste un voyage à Venise ou à Padoue : son savoir semble le fruit de ses lectures, et on sait que les bibliothèques de l'île disposaient de ressources considérables¹⁸. On peut affirmer que l'œuvre de Bustron offre une image du niveau d'érudition atteint par les élites locales à la veille de la conquête ottomane.

L'*Historia di Cipro* de Bustron est disponible par le filtre de huit manuscrits copiés, la plupart après 1600, en Italie¹⁹ ; un des manuscrits, celui de Paris, est précédé d'une carte de Chypre, assez originale par le fait qu'elle marque les limites des onze circonscriptions administratives (*contrade*) sans présenter de parenté avec celle dessinée par Leonida Attar²⁰. On comprend donc que Bustron agrège les connaissances disponibles, à partir de son expérience dans les bureaux administratifs, la combinant aux notes prises lors de ses lectures. Ainsi s'organise une synthèse inspirée des méthodes de l'historiographie de la Renaissance italienne.

Florio commence son récit par un prologue où il présente les sources utilisées, assurant qu'il a puisé à la fois dans les textes latins, grecs et français. Parmi les classiques, il cite Ptolémée, Pline l'Ancien, Tite-Live, Ovide, Hérodote, Thucydide, Homère, Pindare, Plutarque, Strabon, Isocrate, Pausanias²¹. Par rapport à Francesco Attar, Bustron élargit l'inventaire des auteurs consultés ; il puise chez Boccace, en particulier dans les *Genealogie deorum gentilium*, œuvre de compilation qui avait reçu un accueil spécifique à Chypre, puisque Boccace avait exécuté cet inventaire sur commande d'Hugues IV de Lusignan, dans les années 1330²².

L'*Historia* de Florio Bustron s'articule en trois livres organisés de manière chronologique afin de soutenir une démonstration qui vise un but essentiel : célébrer la noblesse de l'île en insistant sur les racines antiques de sa culture ; ce choix révèle une intention politique, en restaurant une identité particulière vis-à-vis de Venise, implicitement critiquée pour sa gestion des affaires insulaires. Aux yeux de Bustron, Chypre possède une histoire noble, antérieure à celle dont Venise peut s'enorgueillir, et il tire son argumentation de la confrontation des sources ; le début de son récit le mène à confronter les sources géographiques dont il dispose : il reprend d'une version latine de Ptolémée le catalogue complet des toponymes insulaires, auquel il ajoute quelques noms de villes tirés de Strabon.

Comme Francesco Attar avant lui, Florio tente des identifications audacieuses, propose des digressions à partir de quelques découvertes archéologiques accomplies par des officiers

¹⁶ Cf., à titre de comparaison, la carte de Crète de Georgio Sideri (Callapoha), datée de 1562 : Tolia, *The Greek Portolan Charts*, *op. cit.*, p. 38-40, 98-99.

¹⁷ Sur le personnage : Grivaud, *Entrelacs chiprois*, *op. cit.*, p. 257-260 ; I. Charkas, *Η ιστορία της Κύπρου του Φλωρίου Βουστρονίου : πηγές και επιδράσεις της ομμανιστικής ιστοριογραφίας*, thèse présentée à l'Université de Chypre, Département d'Histoire et d'Archéologie, 2020, p. 39-49.

¹⁸ Florio Bustron, *Chronique de l'île de Chypre*, éd. R. de Mas Latrie, Paris, 1886 [rééd. anast. sous le titre *Historia over Commentarii di Cipro*, Nicosie, 1998] ; sur les disponibilités offertes par les bibliothèques : G. Grivaud, « Συμβολή στην ιστορία των βιβλιοθηκών στην αναγεννησιακή Κύπρο », dans *Διά ανθύμησην καιρού και τόπου. Λογοτεχνικές αποτυπώσεις του κόσμου της Κύπρου*, éd. M. Pieris, Nicosie, 2015, p. 223-237.

¹⁹ Pour une description détaillée : Charkas, *Η ιστορία της Κύπρου*, *op. cit.*, p. 22-24.

²⁰ BnF, ital. 832, p. iv-v ; reprod. Cavazzana et Grivaud, *Cyprus 1542*, *op. cit.*, p. 110, fig. 45.

²¹ Grivaud, *Entrelacs chiprois*, *op. cit.*, p. 261-263 ; Calvelli, *Cipro e la memoria dell'antico*, *op. cit.*, p. 126-128 ; Charkas, *Η ιστορία της Κύπρου*, *op. cit.*, p. 51-220.

²² Grivaud, *Entrelacs chiprois*, *op. cit.*, p. 53, 261.

vénitiens. Il décrit ainsi le site de Kourion et son temple d'Appolon Ipatios, son théâtre, rapporte l'existence de sépultures où des fouilles mettent au jour des urnes contenant des médailles et des bijoux²³. Bustron se montre un observateur averti des progrès réalisés dans l'exploration du passé antique, qu'il confronte aux sources disponibles.

En dépit des informations tirées de l'actualité des recherches archéologiques, les textes littéraires structurent l'essentiel de son discours, combinant les auteurs classiques à Boccace. Au total, Florio Bustron évoque une centaine de sites antiques pour appuyer sa démonstration relative à la noblesse de l'île. Après cet exposé, Bustron poursuit sa présentation du cadre géographique en listant les toponymes relatifs à l'hydrographie et à l'orographie insulaires, eux aussi tirés des textes classiques et confrontés à sa propre connaissance du terrain. Là encore, Bustron prolonge un type de récit initié par Boccace, dont l'œuvre inspire le notaire, traducteur et historien chypriote. Par la multiplicité des sources mobilisées, Florio Bustron offre aux lettrés chypriotes une somme d'informations sur leur passé qui dépasse les brefs chapitres composés auparavant par les humanistes italiens.

Entre le XIII^e siècle et 1570, on assiste ainsi à des progrès réguliers dans la prise de conscience de l'environnement géographique et du passé historico-mythologique, notamment durant la période de l'administration vénitienne. Les Chypriotes se sont approprié les méthodes des humanistes italiens pour construire leur propre discours sur les particularités de leur île, et les informations géographiques se combinent au savoir historique pour caractériser l'identité insulaire. On insistera sur le fait que ce processus d'affirmation procède d'initiatives individuelles accomplies loin d'Italie, à l'écart d'autres foyers de la culture renaissante, car Nicosie, et encore moins Famagouste, ne sauraient être considérés comme d'authentiques foyers de culture²⁴. La maturation du processus identitaire relève d'une dynamique essentiellement endogène, et c'est dans ce contexte qu'Étienne de Lusignan émerge.

De sa biographie, ailleurs développée²⁵, on retiendra une naissance entre fin novembre 1527 et fin novembre 1528 ; il est le fils de Jason de Lusignan et de Lucia Flatro, baptisé du nom de Jacques qu'il transforme en Étienne à son entrée dans l'ordre des frères Prêcheurs, car Stéfanos, en grec, signifie « couronné », référence explicite à son origine princière. On ignore où il reçoit sa formation intellectuelle et religieuse, obtenant le vicariat de l'évêché de Limassol entre 1564 et 1568. Lorsqu'il entreprend un second voyage en Italie, en mai 1570, Étienne ignore qu'il part pour un long exil, puisque les armées ottomanes débarquent à Chypre en juillet, et s'emparent de l'île au bout de trois mois.

La captivité de ses frères et sœurs, comme celle d'autres membres de la noblesse chypriote, mobilise alors Étienne qui sollicite des aides financières afin d'obtenir leurs rachats. Commence une itinérance de Rome à Naples, où il entreprend la rédaction de la *Chorograffia*, qu'il achèverait à la fin novembre 1570, au monastère Sainte-Catherine de Formello. Durant les deux années suivantes, Étienne multiplie les voyages à travers l'Italie ; à Bologne, il rencontre Angelo Calepio, un dominicain chypriote capturé par les Ottomans, emprisonné à Istanbul, où il recueille les souvenirs de soldats sur les sièges de Nicosie et Famagouste ; ces témoignages seront ensuite insérés à la *Chorograffia*²⁶.

À la fin de l'année 1573, Étienne se tourne vers la France pour compléter sa collecte de fonds, sans succès ; il regagne l'Italie, semble passer plusieurs années à Padoue. Il s'installe définitivement en France, à partir de 1578, au couvent Saint-Jacques de Paris, où la

²³ Florio Bustron, *Chronique de l'île de Chypre*, op. cit., p. 16 ; Calvelli, *Cipro e la memoria dell'antico*, op. cit., p. 139.

²⁴ Grivaud, *Entrelacs chiprois*, op. cit., p. 75-77, 90 ; id., « Martiale et marcienne, Famagouste entre 1474 et 1571 », dans *Famagusta. Volume 2. History and Society*, éd. G. Grivaud, A. Nicolaou-Konnari et Ch. Schabel, Turnhout, 2020, p. 451-452.

²⁵ Grivaud, *Entrelacs Chiprois*, op. cit., p. 287-292, avec les références bibliographiques afférentes.

²⁶ Stefano Lusignano, *Chorograffia et breve historia universale dell'Isola di Cipro principiando al tempo di Noè per in fino al 1572*, Bologne, A. Benaccio, 1573 [rééd. anast. Nicosie, 2004].

composition de la *Description de toute l'île de Chypre* l'occupe du 9 mai au 23 novembre²⁷. Il enseigne la théologie au moins jusqu'en 1585, avant d'être créé évêque de Limassol *in partibus*, titre que le religieux garde jusqu'à sa mort, probablement à Paris vers 1590.

Jusqu'à son exil forcé, Étienne de Lusignan évolue dans le milieu lettré qui participe des premières entreprises de la Renaissance chypriote. Dans son île natale, Étienne fréquente des membres des clergés réguliers et séculiers, ainsi que des figures marquantes de l'aristocratie insulaire, ce qui lui permet de suivre l'actualité des « fouilles » archéologiques. Durant l'été 1567, il observe les destructions provoquées par la fortification de Nicosie, dirigée par l'architecte Giulio Savorgnan. En 1568, il rencontre Florio Bustron, qui lui présente quelques registres d'archives. Même si Étienne affirme demeurer peu dans son île natale, il y passe une quarantaine d'années qui le mettent en contact étroit avec des lettrés et des officiers du *Regno di Cipro*, vénitiens ou chypriotes ; logiquement, il tire de son environnement des informations sur la période 1565-1570 ailleurs corroborées.

Entretenant des relations avec des nobles chypriotes réfugiés à Venise et à Padoue, Étienne peut accéder à leurs précieuses bibliothèques, maîtrisant le latin et l'italien. Il acquiert sa connaissance du français tardivement, lors de son installation à Paris. En revanche, sa maîtrise du grec paraît solide, et il affirme traduire la chronique de Georges Bustron en italien et en latin. D'autres liens avec le monde orthodoxe peuvent être confirmés, puisque Hilario, frère aîné d'Étienne, intègre le clergé séculier orthodoxe au couvent d'Antiphonitis et, au titre de hiéromoine, se présente à l'élection de l'archevêché de Solia/Nicosie, en juin 1568. En dépit de son patronyme prestigieux, Étienne de Lusignan appartient de plain-pied au monde gréco-latin métissé de son île. De ce fait, sa production oscille entre le rappel des liens ayant associé les dynasties régnantes au trône de Chypre, et une exaltation de son île natale comme modèle de société chrétienne. Il laisse une œuvre abondante, essentiellement des compilations historiques, généalogiques composées durant les vingt dernières années de sa vie ; elles sont toutes imprimées en France, hormis deux ouvrages en Italie, dont la *Chorografia*.

Publié à Bologne en 1573 par l'imprimeur Alessandro Benaccio (1528-1591), l'ouvrage a pour titre complet *Chorografia et breve historia universale dell'Isola di Cipro principiando al tempo di Noè per in fino al 1572*. Derrière le terme « chorographie » se dessine une intention descriptive limitée dans ses dimensions, puisque l'intérêt est circonscrit à un seul territoire, en l'occurrence Chypre, et on peut souligner que l'insularité favorise ce type d'exercice, dont le principe rappelle la *Descritio Insule Crete* que Cristoforo Buondelmonti réalise entre 1415 et 1418²⁸. Ne faisant aucune référence aux travaux du savant florentin, Étienne s'inspire, plus probablement, du titre d'une traduction italienne de la *Cosmographie/Chorographie* de Pomponius Mela, accomplie par Tommaso Porcacchi, publiée à Venise, en 1557²⁹. Porcacchi et de Lusignan ont dû se croiser en Italie, car plusieurs anecdotes narrées par le dominicain figurent dans la seconde édition de l'ouvrage encyclopédique sur les îles que Porcacchi publie en 1576³⁰. La proximité des dates de publication de Porcacchi et de Lusignan, comme leur probable fréquentation, peut expliquer le choix du titre³¹.

²⁷ Étienne de Lusignan, *Description de toute l'isle de Chypre et des roys, princes et seigneurs, tant payens que chrestiens, qui ont commandé en icelle, contenant l'entière histoire de tout ce qui s'y est passé depuis le Déluge Universel, l'an 142 et du monde 1798, jusques en l'an de l'incarnation et nativité de Jésus-Christ mil cinq cens soixante et douze*, Paris, Guillaume Chaudiere, 1580 [rééd. anast. Nicosie, 2004].

²⁸ Tolia, *Mapping Greece 1420-1800*, op. cit., p. 48-55.

²⁹ Pomponius Mela, *De chorografia. Del sito, forma e misura del mondo*, trad. Tommaso Porcacchi, Venise, Gabriel Giolito de' Ferrari, 1557.

³⁰ Tommaso Porcacchi, *L'isole più famose del mondo*, Venise, Simon Galignani et Girolamo Porro, 1576, p. 145-153.

³¹ Récemment, le titre du traité a été rapproché de celui du récit attribué à Léontios Machairas : Pieris, « Ο Στέφανος Λουζινιανός και τα Κυπριακά Ερωτικά του 16^{ου} αιώνα », art. cit., p. 236.

La dédicace de la *Chorographia* est adressée au roi de France Charles IX et à son frère Henri, roi de Pologne. Dès les premières lignes, Étienne célèbre sa patrie perdue, brillante lumière ayant accueilli de sages philosophes, historiens et poètes ; après cette rapide évocation, il introduit la famille de Lusignan, rappelant que Guy fut baron de la couronne de France, avant de devenir roi de Jérusalem, puis roi de Chypre ; Guy a installé une dynastie sur un trône qui a professé et défendu la religion catholique pendant trois siècles, et qui l'a transmise à Venise. Fidèle à la rhétorique chrétienne, Étienne attribue la capture de l'île par les Ottomans aux péchés commis par les Latins ; il se proclame légitime dans sa volonté de présenter l'histoire de l'île du fait de son ascendance royale, et veut convaincre la chrétienté qu'elle a perdu un membre important de son corps. Ses origines nobles l'autorisent à interpeler les Valois pour qu'ils suivent les traces de Louis VIII et de Louis IX, qui ont combattu les musulmans durant les croisades. À l'évidence, son but consiste à multiplier les références historiques et religieuses afin de mobiliser les consciences chrétiennes pour secourir sa patrie perdue³².

Le prologue de deux pages creuse la veine historiographique chrétienne en affirmant que les lamentations du prophète Jérémie devant Jérusalem pourraient être reprises, mot à mot, pour pleurer la perte de Chypre. Suivent des arguments assez disparates où sont convoquées, pêle-mêle, les figures qui, à des titres divers, ont apprécié les bienfaits de l'île dans le passé, depuis l'Antiquité ; il amalgame les époques, insiste sur l'affection portée à Chypre par les esprits nobles. Il conclut son prologue en assurant qu'il réagit aux propos désobligeants à l'encontre de Chypre proférés par la noblesse napolitaine.

L'ouvrage comprend 124 feuillets, divisés en 35 chapitres inégaux que l'on peut répartir en quatre parties distinctes. La première partie (f. 2 r-19 r) présente l'île dans son contexte géographique ; la deuxième partie, nettement plus longue, comprend une narration purement historique (f. 19 v-83 v) ; la troisième partie (f. 84 v-88 v) liste les principales productions agricoles de l'île, ajoutant quelques informations sur la faune ; enfin la dernière partie est dévolue aux deux récits sur les sièges de Nicosie et de Famagouste rapportés par le dominicain Angelo Calepio en 1572 (f. 91 r-123 v). Loin de refléter les intentions liées au choix de son titre, la *Chorographia* accorde cinq fois moins d'espace à la description de l'île qu'à son histoire ; de ce fait, l'ouvrage acquiert principalement l'aspect d'une encyclopédie ; assurément, le terme *Chorographia* se révèle mal adapté au contenu de l'ouvrage, ce qui n'empêche pas l'auteur de le conserver dans l'adaptation française augmentée, imprimée à Paris en 1580, sous le titre *Description de toute l'île de Chypre*.

Les conditions de rédaction de la *Chorographia* ont été évoquées, lorsque Étienne, en exil, entend sensibiliser l'opinion occidentale au sort des Chypriotes captifs des Ottomans. La rédaction de la *Chorographia* occupe Étienne pendant les derniers mois de l'année 1570, puisqu'il affirme achever son texte fin novembre ; on peut cependant douter de cette date car il paraît compléter son récit pendant les mois suivants, mettant à profit ses voyages en Italie, de Naples à Venise en passant par Rome, Padoue et Bologne. Privé de l'accès aux bibliothèques chypriotes, il recourt aux documents et archives des villes qu'il traverse, exploitant les ressources offertes par les monastères dominicains qui l'accueillent. Lusignan cite scrupuleusement les auteurs auxquels il emprunte, en commençant par les ouvrages composés dans son île natale ; il utilise la chronique grecque de Georges Bustron, l'*Historia* de Florio Bustron et un *Supplément* dont il tait l'identité exacte, sans doute la *Chronique* attribuée à Léontios Machairas ; il recourt encore à une *Vie des saints Pères* de Léontide, évêque de Limassol, ainsi qu'au traité de philosophie politique attribué à Thomas d'Aquin et dédié à Henri II de Lusignan³³. De prime abord, il privilégie la littérature produite à Chypre et

³² Lusignan, *Chorographia*, *op. cit.*, feuillets préliminaires.

³³ *Ibidem*, f. 25 r, 54 v, 65 r, 75 r, 91 r ; Grivaud, *Entrelacs chiprois*, *op. cit.*, p. 292-293 ; Calvelli, *Cipro e la memoria dell'antico*, *op. cit.*, p. 135-136.

disponible en Italie, car il ne précise pas exploiter des notes prises lors de lectures dans des bibliothèques nicosiates. Le projet découle d'une intention spontanée : jamais l'auteur n'affirme avoir conçu son traité avant 1570 ; il compose la *Chorographia* dans la précipitation, sous la pression dictée par l'urgence des événements.

Dans son récit, Étienne de Lusignan met à profit sa culture religieuse, qui s'appuie sur la *Bible*, Eusèbe de Césarée, saint Jérôme, des ménologes grecs, une *Histoire ecclésiastique* de Nicéphore, un martyrologe, un catalogue de saints et une *Histoire sacrée*. Il puise sans retenue dans les auteurs de l'Antiquité, les Latins surtout (Pline, Virgile, Strabon, Horace, Valère, Ovide, Justin, Plutarque), qu'il complète de textes médiévaux, tels ceux de Vincent de Beauvais, sans oublier le traité de mythologie de Boccace et des chants de Dante ; il sait emprunter aux histoires et aux textes majeurs qui circulent dans l'Italie de la Renaissance, citant l'Arioste, Pie II, Marcantonio Sabellico, Flavio Biondo, Bartholomeo Platina ; aucun doute n'est permis sur le fait que l'auteur tire profit des riches collections italiennes. Enfin, il rappelle des légendes, des souvenirs familiaux et le fruit de ses propres expériences. Son dessein acquiert effectivement une dimension encyclopédique à l'échelle d'une nation, puisque l'ouvrage traite de Chypre, et de Chypre seulement.

Le plan suivi dans la *Chorographia* confirme une ambition globalisante marquée par la tradition des histoires universelles composées en milieu dominicain (Vincent de Beauvais). Dans le contexte savant propre à Chypre, la *Chorographia* s'inspire directement de Florio Bustron en ouvrant le récit sur des considérations géographiques (f. 3 v-5 v), qui permettent de situer l'île en Méditerranée, dévoilant une intention didactique à l'attention du lecteur italien/occidental ; comme Florio encore, Étienne se livre à de laborieuses recherches sur l'Antiquité chypriote (f. 6 r-28 r), qui débouchent sur un inventaire des sites maritimes, puis des châteaux et des villages ; à chaque fois, Étienne donne le fruit de ses investigations sous la forme de notices géographiques comprenant une localisation et une identification, une datation de fondation du site, et quelques citations extraites des classiques. Cependant, Étienne s'éloigne fréquemment de Florio, dont il n'a ni la rigueur intellectuelle, ni le sens critique, comme on va le constater avec un exemple.

La méthode suivie montre une propension à la compilation doublée d'une difficulté à classer les connaissances disponibles. Pour la partie géographique, Étienne commence par lister les noms de l'île à l'époque antique, comme Florio Bustron, sauf qu'Étienne est un fervent chrétien ; au lieu de suivre Florio, qui insiste sur les origines païennes de l'île, en rappelant Homère, Minos et d'autres figures de la mythologie antique, Étienne plonge les racines de l'histoire chypriote dans la Bible. Pour lui, le premier habitant de l'île est Céthim, arrière-petit-fils de Noé, qui s'installe après le Déluge ; Étienne ne justifie pas cette affirmation et cite des autorités renforçant son crédit : le chapitre 23 des prophéties d'Isaïe, le premier livre des Maccabées, saint Jérôme. En réalité, la référence à Céthim procède d'une interprétation étymologique fantaisiste, dérivée du nom du site antique de Kition, sur la côte orientale de l'île³⁴. L'assimilation onomastique sert de preuve pour rechristianiser les débuts de l'histoire chypriote, assurer que l'île fut d'abord incluse à l'Orient biblique, avant de basculer dans le monde antique grec. Sans doute paraissait-il plus facile de sensibiliser les princes d'Occident à la défense de Chypre en insistant sur un événement fondateur de la mythologie chrétienne.

L'inclination à tirer arguments d'approximations étymologiques se confirme lorsque Étienne de Lusignan évoque les noms antiques de l'île ; il affirme que de son premier habitant Céthim dérive le nom « Cerastin », ce qui signifie en latin « cornuta ». Il propose alors deux explications sur l'origine de ce nom : les cornes sont l'attribut d'une vipère très répandue dans les campagnes insulaires, les marins assimilent les deux principaux promontoires de l'île à des

³⁴ Lusignan, *Chorographia*, *op. cit.*, f. 2 r, 3 r, 10 r, 28 r.

cornes. Très vite, il se révèle incapable de justifier les noms antiques par des lectures érudites, et se contente de répéter des idées colportées sans fondement. Il prolonge cette veine en affirmant que le nom « Cripton » provient de marins inquiets de découvrir les rivages de l'île de manière subite, et non au terme d'une lente approche. Au total, Étienne considère dix épithètes et treize noms donnés à l'île, mélangeant des mentions tirées d'auteurs classiques à des considérations assimilables aux lieux communs qui circulent dans son entourage³⁵.

Cette méthode, qui ressemble à un bric-à-brac intellectuel, caractérise la partie consacrée aux lieux antiques de l'île, où l'auteur inventorie une quarantaine de toponymes ; s'inspirant de Florio Bustron, il suit approximativement l'ordre des citations géographiques de Ptolémée, qu'il complète de noms trouvés chez Strabon et chez d'autres auteurs latins et grecs. Là encore, Étienne de Lusignan s'éloigne de la tradition érudite de Bustron pour combiner des références littéraires à des anecdotes, parfois précieuses parce qu'elles révèlent les progrès des découvertes archéologiques.

L'exemple de la « vieille » Paphos démontre la méthode assez chaotique suivie par l'auteur dans le classement des informations³⁶. La *Chorographia* précise la distance qui sépare le site antique de la « nouvelle » Paphos (deux lieues), puis lui associe le nom « Citherea », tiré d'Hésiode et de Virgile, dont sont reproduites des citations. Arrive ensuite l'identification du site antique au village contemporain de Kouklia, dont il rappelle qu'il est un important centre de production de sucre et de coton au XVI^e siècle (informations exactes). On passe ensuite à l'examen des vestiges archéologiques, qui dévoilent une ville autrefois très belle, où on trouve de nombreuses antiquités et des objets précieux, notamment dans les sépultures creusées sous forme d'hypogées. On y a notamment découvert, quatre ou six ans plus tôt, le corps d'un roi presque entier, une pierre précieuse nommée escarboucle, enfin une licorne avec une corne entière aussitôt tombée en poussière après son exhumation. L'auteur complète sa notice en comparant ces sépultures à d'autres similaires à Amathonte, Salamine et ailleurs, dans lesquelles on a trouvé de beaux vases en terre, des plats décorés, des bijoux en or et en argent. À Limassol, Étienne assiste à une fouille clandestine qui livre un imposant vase de porphyre, pouvant être transformé en lampe, incorporé à la collection de Giulio Podocataro, capitaine de la ville.

L'exemple de la notice sur Paphos confirme que l'habitude de la digression ruine les tentatives de classement méthodique des arguments. Si Étienne de Lusignan garde en mémoire les principes d'organisation du matériel documentaire rassemblé par Florio Bustron, le dominicain s'éloigne vite du modèle pour incorporer ses propres souvenirs, qui deviennent une source d'informations placée sur le même plan que les mentions extraites des textes littéraires. De manière similaire, lorsqu'il développe la notice sur la capitale, Nicosie, Étienne relate le détail de la fortification engagée au printemps 1567 par l'architecte Giulio Savorgnan, qu'il illustre d'un plan original, inspiré d'un des prototypes ayant circulé à l'époque ; si le plan de la *Chorographia* schématise celui élaboré par Savorgnan, il restitue néanmoins la dimension novatrice de l'entreprise initiale³⁷. Il ressort de ces remarques que la *Chorographia* se présente comme un traité hétéroclite offrant une somme importante de connaissances disparates sur Chypre, connaissances adressées à un public qui méconnaît l'île, hormis qu'elle cristallise une gigantesque conflagration militaire aboutissant à la bataille de Lépante, le 7 octobre 1571.

³⁵ *Ibidem*, f. 2 r-3 r.

³⁶ *Ibid.*, f. 7 r ; Calvelli, *Cipro e la memoria dell'antico*, op. cit., p. 136-137.

³⁷ Lusignan, *Chorographia*, op. cit., f. 16 r, à comparer avec les dessins originaux, insérés à G. Grivaud, *Venice and the Defence of the Regno di Cipro. Giulio Savorgnan's Unpublished Cyprus Correspondence (1557-1570). Including Ascanio Savorgnan's Descrizione delle cose di Cipro from the Collections of the Bank of Cyprus Cultural Foundation*, Nicosie, 2016, p. 580-581.

Les chapitres centrés sur l'histoire de l'île participent de la même intention de renseigner le passé médiéval en mettant bout à bout des dates et des faits qui valorisent la dynastie des Lusignan. Les événements se déroulent dans les limites du cadre géographique précédemment définies et rendent explicites les liens entretenus avec l'Occident, dont l'île est un avant-poste face au monde musulman. La démonstration n'autorise aucun doute sur le fait que Chypre appartient à la chrétienté latine, dont elle prolonge la civilisation au Levant. En ce sens, le récit des règnes, des alliances et des batailles incorpore Chypre à la culture politique de la féodalité, ce qui facilite la compréhension de la place tenue par les Lusignan dans la mémoire chrétienne médiévale.

Après la partie historique, Étienne achève la *Chorographia* avec quatre folios, où il inventorie les productions insulaires ; il reste difficile d'expliquer pourquoi le dominicain renvoie en fin de volume ces considérations que Florio Bustron a, logiquement, placées au terme de son exposé sur la géographie de l'île, en suivant les leçons de Pline et de Strabon. Pour sa part, Étienne s'affranchit aussi bien de son modèle chypriote que des auteurs classiques, hormis Pline cité à deux reprises ; en conséquence, les passages sur les espèces cultivées, les fruits, la faune et les minerais semblent des réminiscences d'observations accomplies sur place ; ses souvenirs lui fournissent des détails assez fournis sur les différentes qualités de vins, leurs modes de conservation. On lui doit en particulier une description précise sur la capture des becfignes, une variété d'ortolans conservée au vinaigre, qui fait le bonheur des tables dressées durant les festins à Venise.

La *Chorographia* se révèle un ouvrage complexe, non par ses intentions mais par la mise en œuvre des arguments venant exalter la patrie perdue. L'intention encyclopédique initiale ne s'appuie pas sur une exploitation raisonnée des autorités, si bien que la *Chorographia* semble éloignée de l'inspiration humaniste qui anime Florio Bustron. Pourtant, la somme livrée par Bustron ne s'appuyait pas sur les ressources de ces bibliothèques italiennes qui pouvaient offrir à Étienne de Lusignan la possibilité d'enrichir l'ouvrage de Bustron. De prime abord, les deux auteurs s'opposent dans leurs buts et leurs méthodes ; à la détermination politique, à la rigueur intellectuelle et à l'inspiration humaniste de Florio répond un récit où l'émotion sous-tend la démarche du dominicain. Pour convaincre son lectorat, Étienne de Lusignan élabore une narration qui combine les habituelles références aux auteurs classiques avec ses souvenirs personnels, qui, eux, affirment un autre type d'autorité, celle du témoin direct.

Le caractère hybride des sources mobilisées par le dominicain ne procède pas d'une démarche maîtrisée ; il n'a pas le sens de l'érudition et les critiques reçues après la publication de la *Chorographia* le conduisent à proposer une version amendée de son texte, en français, en 1580. Il corrige alors des erreurs factuelles sans modifier l'organisation de l'ouvrage ; déçu par l'indifférence des pouvoirs italiens dans l'affaire du rachat de ses parents captifs, Étienne se tourne vers la France afin d'obtenir les soutiens qui lui manquent. Pour défendre sa position à la cour des Valois, il insiste sur la noblesse de la maison de Lusignan, souligne les liens qui attachent Chypre à la France. Une fois encore, les mobiles qui mènent à la *Description* ne relèvent pas d'une quête de science et d'érudition.

On peut formuler des reproches aux ouvrages d'Étienne de Lusignan, mais la *Chorographia* et la *Description* restituent les fruits de l'érudition de cette Renaissance chypriote, incarnée par la figure de Florio Bustron. Par sa médiation, le dominicain permet à cette production savante élaborée en un milieu périphérique de circuler en Europe. Dans les années 1570, les ouvrages qui prennent Chypre comme objet d'enquête sont, soit des rapports sur les capacités militaires de l'île – comme celui d'Ascanio Savorgnan³⁸ –, soit des témoignages sur les événements illustrant l'opposition entre chrétiens et musulmans, événements qui inquiètent l'opinion publique italienne et occidentale. Étienne de Lusignan

³⁸ Près de 90 copies du récit d'Ascanio Savorgnan ont été repérées dans les bibliothèques européennes et américaines : Grivaud, *Venice and the Defence of the Regno di Cipro*, op. cit., p. 175-178.

accompagne cette exploitation éditoriale de l'actualité, puisqu'il complète le texte de la *Chorographia* du récit d'Angelo Calepio, mais cette concession intervient après la rédaction de l'encyclopédie, qui fixe un modèle régional de récit géographique et historique dans le monde grec.

De ce fait, jusqu'à la redécouverte des manuscrits de Florio Bustron au milieu du XIX^e siècle, les fruits de l'érudition de la Renaissance chypriote sont transmis en Occident par le filtre d'Étienne de Lusignan. En dépit des imperfections contenues dans ses deux ouvrages, réédités seulement au début des années 2000³⁹, Étienne de Lusignan devient l'autorité de référence sur tous les sujets liés à Chypre, aussi bien dans l'île que dans l'Europe savante des siècles suivants⁴⁰.

³⁹ Cf. *supra* notes 26 et 27 ; notons également une récente traduction anglaise : *Lusignan's Chorography and Brief General History of the Island of Cyprus (A. D. 1573)*, trad. O. Pelosi, Altamont (N.Y.), 2001 ; C. Schabel, « Etienne de Lusignan's *Chorographia* and the Ecclesiastical History of Frankish Cyprus : Notes on a Recent Reprint and English Translation », *Modern Greek Studies Yearbook*, 18/19 (2002-2003), p. 339-353.

⁴⁰ Le texte est traduit en grec, à Chypre, vers 1622 : éd. S. Perdikis, *Λογίζου Σκευοφύλακος, Κρονικα ἤγουν χρονογραφία τοῦ νησιῶν τῆς Κύπρου*, Nicosie, 2004 ; il inspire ensuite les historiens des XVII^e et XVIII^e siècles : Gian Francesco Loredano, *Historie de' re' Lusignani, publicata da Henrico Giblet, cavalier*, Venise, Guerigli, 1651 ; Dominique Jauna, *Histoire générale des royaumes de Chypre, de Jérusalem, d'Arménie et d'Égypte*, Leide, Jean Luzac, 1747, 2 t. ; Johann Paul Reinhard, *Vollständige Geschichte des Königreichs Cypren*, Erlangen et Leipzig, Wolfgang Walther, 1766-1768, 2 t. ; Archimandrite Kyprianos, *Ιστορία χρονολογική της νήσου Κύπρου*, Venise, Nikolaos Glyzizis, 1788.

Écritures fictionnelles

Quelle place pour la Grèce dans la littérature romanesque byzantine (XII^e-XV^e siècle) ?

Corinne Jouanno
Université de Caen

La Grèce joue un rôle important dans le corpus des romans grecs, en tant que patrie des héros et pôle de référence éthique et sentimental, et il en va de même pour l'opposition Grecs / Barbares, souvent exploitée par les romanciers antiques, bien que sous un mode moins simpliste et moins systématique qu'on ne l'a parfois prétendu¹. Dans les romans byzantins, en revanche, la situation s'avère fort différente, dès le XII^e siècle, dans des œuvres qui sont pourtant les héritières très directes du roman antique, mais réservent à la Grèce une place assez problématique, et plus encore, dans les œuvres produites à l'époque tardo-byzantine, puisque la Grèce y disparaît parfois totalement du panorama, ou y figure sous un jour plutôt inattendu – ce qui amène à s'interroger sur la place qu'elle pouvait tenir dans la construction identitaire des Byzantins aux derniers siècles de l'empire.

Romans de l'époque des Comnènes

Les romans de l'époque comnène sont des œuvres archaïsantes, composées, en langue savante, à l'imitation des romans grecs. Leur composition s'inscrit, selon toute probabilité, sous les règnes de Jean II Comnène (1118-1143) et de son fils Manuel I (1143-1180), contemporain de la deuxième croisade. Ils ont été produits, à Constantinople, par des lettrés proches de la cour impériale. Il semble bien que ce soit Théodore Prodrome qui, le premier, dans les années 1130, ait remis à la mode un genre en sommeil depuis l'Antiquité tardive. Son roman, *Rhodanthe et Dosiclès*, a pour modèle principal le roman d'Héliodore, les *Éthiopiennes*, dont il imite notamment la structure *in medias res*. Mais, parmi les écarts qui différencient, de manière significative, le texte byzantin de son hypotexte antique, figure la très sensible atténuation de ce que l'on pourrait appeler le prisme hellénique². Alors que, chez Héliodore, figurent 72 occurrences des termes « Ἑλλάς », « Ἑλλην », « ἑλληνικός » (« Grèce, Grec, grec ») et autres dérivés, on ne trouve plus chez Prodrome que trois attestations de « Ἑλλην » – concentrées, de surcroît, dans un seul et unique passage imité des *Éthiopiennes* lorsque, au début du roman, les héros, tombés entre les mains d'une bande de brigands/pirates, découvrent qu'ils ont un compagnon de servitude grec. Chez Héliodore, il s'agit du jeune Athénien Cnémon, qui déclare à Théagène et Chariclée :

– Εἰ δέ μοι μέλει τῶν ὑμετέρων οὐκ ἄξιον ὑμῖν θαυμάζειν, τύχης τε γάρ μοι τῆς αὐτῆς εἰκόκατε κοινωνεῖν καὶ ἅμα Ἑλληνας ὄντας οἰκτεῖρω καὶ αὐτὸς Ἑλληὴν γεγονώς. – Ἑλληνη; ὃ θεοί, ἐπεβόησαν ὑφ' ἠδονῆς ἅμα οἱ ξένοι. – Ἑλληνη ὡς ἀληθῶς τὸ γένος καὶ τὴν φωνήν. (I, 8, 6)

¹ H. Kuch, « A Study on the Margin of the Ancient Novel : 'Barbarians' and Others », dans *The Novel in the Ancient World*, éd. G. Schmeling, 2^e éd., Boston, 2003, p. 209-220. Approche plus nuancée, tenant compte des spécificités de chacun des romanciers : E. L. Bowie, « Hellenes and Hellenism in Writers of the Early Second Sophistic », dans *Hellenismos. Quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque*, éd. S. Saïd, Leyde, 1991, p. 183-204 ; T. Whitmarsh, *Narrative and Identity in the Ancient Greek Novel : Returning Romance*, Cambridge, 2011.

² Contra P. Magdalino, « The Fourth Kingdom and the Rhetoric of Hellenism », dans *The Perception of the Past in Twelfth-Century Europe*, éd. P. Magdalino, Londres - Rio Grande, 1992, p. 117-156 (p. 148-152) ; A. Kaldellis, *Hellenism in Byzantium : The Transformations of Greek Identity and the Reception of the Classical Tradition*, Cambridge, 2007, p. 265-268.

[– Vous n’avez pas à vous étonner que je me soucie de vous : j’ai l’impression que vous partagez le même sort que moi et j’ai pitié de vous, qui êtes grecs, étant grec moi-même. – Grec ? Ô dieux ! s’écrièrent ensemble, ravis, les étrangers. – Mais oui, je suis vraiment grec, de naissance et de langue³.]

Chez Prodrome, c’est Dosiclès qui, entendant son codétenu, Cratandre, présenté quelques vers plus haut comme un « Ἕλληνα ἐκ Κύπρου » (I, 136 : « Grec de Chypre »), lui adresser un discours plein de sollicitude, s’exclame :

Ἕλληνα, θεοὶ σωτῆρες, οὗτος ὁ ξένος,
Ἕλληνα [...] ἀλλ’ ὧ μοι, ξένε,
σὺ τὰς σεαυτοῦ προφθάσας μᾶλλον λέγοις·
λέγων γὰρ ἴσως ἐξέωσεις τὸν πόνον
καὶ κουφιεῖς με τῶν μακρῶν στεναγμάτων. (I, 153-157)

[Cet étranger est un Grec, ô dieux sauveurs, un Grec ! [...] Eh bien, étranger, c’est à toi de prendre les devants et de raconter plutôt tes propres <malheurs> ; car en parlant, peut-être chasseras-tu ma peine et me soulageras-tu de mes longs gémissements⁴ !]

Si les deux passages peuvent paraître fort proches, on y relèvera toutefois deux différences notables : premièrement, Prodrome ne fait pas référence à un γένος, une « origine » grecque de Cratandre (c’est parce qu’il parle grec que Dosiclès l’identifie comme tel) ; deuxièmement, dans le roman byzantin, Dosiclès et sa compagne Rhodanthe ne sont pas explicitement désignés comme Grecs, et jamais ils ne le seront à aucun moment du récit – à la différence de Théagène et Chariclée, alors même que cette désignation, parfaitement justifiée pour Théagène, qui est originaire de Thessalie, ne l’est guère pour Chariclée qui, bien qu’élevée à Delphes, nombril de la Grèce⁵, est fille du roi et de la reine d’Éthiopie, comme le lecteur le découvrira ultérieurement⁶. Les héros de Prodrome, eux, sont d’Abydos, une cité qui, étant située sur le détroit de l’Hellespont, jouait un rôle essentiel dans le système de défense de la mer constantinopolitaine, en tant que porte maritime de la Propontide⁷. Pourquoi Prodrome n’a-t-il donné à ses héros que cette identité poliade, et ne les qualifie-t-il jamais de Grecs ? Abydos se trouve certes sur le littoral de la côte asiatique, mais il s’agissait d’une cité hellénisée de longue date, et considérée par conséquent comme faisant partie intégrante du monde grec – autant et même plus que Chypre, la patrie de Cratandre, parfois décrite par les intellectuels constantinopolitains comme une terre quasi étrangère⁸. Il est vrai que, dans l’Antiquité, les Grecs étaient plus enclins à mettre en avant leur cité d’origine que leur

³ Trad. D. Kasprzyk, « Héliodore, *Les Éthiopiennes* », dans *Romans grecs et latins*, éd. R. Brethes et J.-Ph. Guez, Paris, 2016.

⁴ *Il romanzo bizantino del XII secolo*, éd. et trad. F. Conca, Turin, 1994 ; traduction personnelle.

⁵ Héliodore, II, 26, 1 ; IV, 19, 8.

⁶ Sur le jeu subtil d’Héliodore autour de la notion d’hellénisme, voir Whitmarsh, *Narrative and Identity*, *op. cit.*, p. 126-128.

⁷ H. Ahrweiler compare le rôle d’Abydos à celui de Gibraltar dans les temps modernes : « L’escale dans le monde byzantin », *Recueils de la Société Jean Bodin*, 32 (1974), p. 161-178 (p. 167-169) ; repris dans *eadem*, *Byzance : les pays et les territoires*, Londres, 1976, n° VI.

⁸ Pour désigner les Chypriotes, le chroniqueur Jean Skylitzès (XI^e/XII^e siècle) utilise, à deux reprises, l’expression « τὸ ἔθνος τῶν Κυπρίων » (« le peuple des Chrypriotes »), alors que le terme « ἔθνος » est habituellement appliqué aux étrangers et aux barbares ; en 1161/1163, dans son *Hodoiporikon*, Manassès décrit l’île de Chypre en termes très dépréciatifs, comme un désert culturel, peuplé de rustres : textes cités par C. Mango, « Chypre, carrefour du monde byzantin », dans *XI^e Congrès international d’Études Byzantines, Rapports et co-rapports*, V/5, Athènes, 1976, p. 3-13 (repris dans *idem*, *Byzantium and its Image*, Londres, 1984, n° XVII).

appartenance à la communauté hellénique, comme l'atteste le témoignage des inscriptions⁹, et l'on pourrait donc imaginer que Prodrome a voulu imiter cet usage ancien, mais c'est sans doute lui prêter une conscience historique un peu trop aiguë ; le silence de notre auteur est plus vraisemblablement imputable à des motivations d'ordre religieux : le terme « Ἕλληνα », devenu, avec le triomphe du christianisme, synonyme de « païen¹⁰ », n'avait pas encore perdu toute connotation péjorative dans les premières décennies du XII^e siècle, même si l'on assiste à cette époque à un retour en grâce de l'hellénisme, encouragé par la Renaissance macédonienne et la remise à l'honneur de la littérature classique¹¹. En évitant de présenter Rhodanthe et Dosiclès comme des « Grecs », Prodrome souhaitait sans doute permettre aux lecteurs de s'identifier plus aisément à ses héros : sans aller jusqu'à les désigner comme « Romains » (appellation habituelle des Byzantins), puisque l'intrigue du roman est censée se dérouler dans l'Antiquité classique, il estompe ainsi discrètement leur altérité culturelle et surtout religieuse.

Bien qu'il n'attribue jamais à Rhodanthe et Dosiclès la qualité d'Hellènes, Prodrome ne se prive cependant pas de souligner la « barbarie » des prédateurs auxquels ses protagonistes sont confrontés¹², tout en laissant la géographie de leurs aventures dans un flou délibéré : la ville du pirate Mistyle n'est jamais localisée, et l'identité de la Pissa sur laquelle règne Bryaxès, seconde figure d'opposant, reste indécidable¹³. Les seules étapes du périple de Rhodanthe et Dosiclès qui appartiennent à la géographie réelle sont les îles grecques de Rhodes et de Chypre, première et avant-dernière stations d'un voyage en boucle, qui les ramènera au pays natal, selon la loi du genre. Or ce sont deux îles qui, vers la fin du XI^e siècle, servaient de frontière maritime de l'empire en Orient et qui, dans l'espace imaginaire mis en place par notre romancier, semblent par conséquent faire fonction de sas entre l'univers familier des protagonistes et le monde hostile où sévissent chefs de guerre et pirates¹⁴. La polarité classique Grecs/Barbares se transforme ainsi en une opposition où les Barbares, seuls désignés comme tels, s'opposent à un « nous » conçu par inversion, et dont les contours, assez indécis, paraissent éthiques plus que géographiques.

Dans *Drosilla et Chariclès*, Eugénianos, qui fut le disciple de Prodrome, a suivi l'exemple de son maître, en ne qualifiant jamais, lui non plus, ses héros de « Grecs », alors même qu'ils sont de Phthie, la patrie d'Achille, région située en plein cœur de la Grèce. Le terme « Grec » n'apparaît d'ailleurs qu'une seule et unique fois dans tout son roman, dans le neuvième et dernier livre où l'on apprend que le compagnon d'infortune de Drosilla et Chariclès, un dénommé Cléandre, originaire de Lesbos, s'est donné la mort, désespéré d'avoir perdu sa bienaimée, et qu'il a été incinéré « Ἑλλήνων νόμος » (F. Conca, éd. et trad. cit., IX, 4 : « selon la coutume des Grecs ») : l'expression est, bien évidemment, à prendre dans une acception religieuse, puisqu'elle renvoie aux rites funéraires du paganisme (les chrétiens, eux, pratiquent l'enterrement, et non la crémation). Comme Prodrome, Eugénianos n'en exploite pas moins, lui aussi, le paradigme de la barbarie, qu'il applique à vrai dire surtout aux premiers prédateurs de Drosilla et Chariclès, qualifiés de Parthes, mais beaucoup moins au

⁹ E. Frézouls, « L'hellénisme dans l'épigraphie de l'Asie Mineure romaine », dans *Hellenismos*, op. cit., p. 125-147 (p. 128-131).

¹⁰ G. Page, *Being Byzantine : Greek Identity before the Ottomans*, Cambridge, 2008, p. 63, note que Jean Moschos, au VI^e siècle, applique le terme « Ἕλληνα » aux Saracènes et que Psellos, au XI^e siècle, l'utilise pour parler des Chinois !

¹¹ Voir notamment Magdalino, « The Fourth Kingdom », art. cit., p. 139-156.

¹² Le terme « Barbare » apparaît à 37 reprises chez Prodrome – bien plus souvent, donc, que chez Héliodore, où l'on ne décompte que 13 occurrences.

¹³ F. Meunier, « Le voyage imaginaire dans le roman byzantin du XII^e siècle », *Byzantion*, 68 (1998), p. 72-90.

¹⁴ H. Ahrweiler, *Byzance et la mer. La marine de guerre, la politique et les institutions maritimes de Byzance aux VI^e-XV^e siècles*, Paris, 1966, p. 160 et 186.

second groupe de leurs opposants, désignés comme des Arabes. Ce roman ne présente donc guère d'éléments nouveaux pour notre thématique.

Macrembolite, lui, se distingue des deux autres romanciers du XII^e siècle dans la mesure où, dans *Hysminé et Hysminias*, il a réactivé, de manière ponctuelle mais très ostensible, la traditionnelle opposition Grecs/Barbares – ce qui constitue un double paradoxe : d'abord, parce qu'il s'écarte ainsi de son modèle principal, Achille Tatius, qui, contrairement à Chariton, Xénophon d'Éphèse ou Héliodore, n'exploitait guère le paradigme en question¹⁵, et surtout parce que les aventures de ses héros, Hysminé et Hysminias, se déroulent dans une géographie entièrement imaginaire, à Aulicomis et Eurycomis, leurs patries respectives, puis à Daphnopolis et Artycomis, où ils se retrouvent tous deux réduits en esclavage. Les occurrences des termes « Ἕλλην », « ἑλληνικός » et « βάρβαρος » se concentrent pour l'essentiel aux livres VIII, IX et X, dans les passages évoquant les pirates aux mains desquels tombent les protagonistes – des pirates qui, par leur brutalité, leur ivrognerie, leur intempérance, incarnent la quintessence de la barbarie ; le même vocabulaire est omniprésent aussi dans la séquence où Hysminias raconte comment, échappant à cette « βαρβαρικῆς δουλείας » (« servitude barbare »), il est tombé dans une servitude « ἑλληνικὴν » (« hellénique »), en devenant, à Daphnopolis, l'esclave d' « ὁμογλώσσοις Ἕλλησιν », de « Grecs parlant la même langue que lui » (F. Conca, éd. et trad. cit., VIII, 9, 2) – situation dont il dénonce avec indignation le caractère contre nature. Par delà la volonté de caricature – car l'effet de saturation sémantique créé par la reprise massive des mêmes termes ne laisse guère de doute sur l'ironie du traitement réservé par le romancier byzantin à l'opposition topique Grec/Barbare –, ce qu'il importe de souligner, dans le cadre de notre enquête, c'est que la « Grèce » dont il est question chez Macrembolite a perdu tout référent géographique pour devenir un pur symbole de liberté : Hysminias en agite le nom comme un véritable étendard.

Romans de l'époque tardo-byzantine

L'état des lieux s'avère fort différent pour les romans d'époque tardo-byzantine, qui s'inscrivent dans un contexte historico-politique profondément modifié, puisque, après la chute de Constantinople aux mains des Croisés en 1204, une vaste partie des territoires anciennement byzantins est passée sous la domination de puissances étrangères, Francs, Flamands ou Vénitiens – occupation qui eut une incidence importante sur l'image que les Byzantins avaient d'eux-mêmes, de leur place dans le monde et de leur rapport aux autres.

Nous examinerons tout d'abord trois romans d'aventure et d'amour lointainement inspirés des romans chevaleresques occidentaux : *Libistros et Rhodamné*, *Belthandros et Chrysantza* et *Callimaque et Chrysorrhoe*. Le premier des trois, *Libistros*, pourrait avoir été composé à la cour de Nicée, vers le milieu du XIII^e siècle, à l'époque de l'empire en exil, si l'on en croit Panayotis Agapitos, éditeur de la plus ancienne version conservée¹⁶. Des réserves ont toutefois été émises sur cette chronologie haute : Tina Lendari, qui a édité un remaniement du même roman, penche pour sa part pour une date plus proche de celle de *Belthandros* et *Callimaque*, vers la fin du XIII^e ou le début du XIV^e siècle, en raison des affinités thématiques et stylistiques des trois œuvres, et elle estime plus probable aussi que *Libistros* ait vu le jour à Constantinople, comme les deux autres romans, en lesquels on

¹⁵ Peut-être parce que ses protagonistes sont originaires de lieux qui à l'époque romaine étaient périphériques – Tyr et Byzance. Sur cette forme de « dissidence », voir Bowie, « Hellenes », art. cit., p. 192-193, et surtout Whitmarsh, *Narrative and Identity*, op. cit., p. 69-107.

¹⁶ *Αφήγησις Λιβίστρου και Ροδάμνης : κριτική έκδοση της διασκευής α*, éd. P. A. Agapitos, Athènes, 2006, p. 51-53.

s'accorde à reconnaître des produits littéraires de la cour constantinopolitaine¹⁷. Insistant sur le coloris épico-héroïque de *Belthandros*, Agapitos propose de placer la rédaction de cet ouvrage au début de l'époque paléologue, peu après la reconquête de Constantinople par Michel VIII Paléologue, en 1261¹⁸. Quant au roman de *Callimaque*, il a sans doute été composé, entre 1310 et 1340, par un membre de la famille impériale, Andronic Doukas Paléologue, fils du *sébastokrator* Constantin et neveu de l'empereur Michel VIII¹⁹.

Il n'est jamais question ni de la Grèce ni des barbares dans *Belthandros* et *Libistros*, que l'on pourrait qualifier de romans de la « mixité²⁰ ». Bien que le nom de Constantinople n'apparaisse jamais dans *Belthandros*, l'identité « romaine », autrement dit « byzantine », du protagoniste y est mise en avant avec beaucoup d'insistance²¹ : présenté comme « ῥωμογενής » (v. 357, « Romain d'origine »), Belthandros a pour père le « κρατάρχου στέμματος πάσης τῆς γῆς Ῥωμαίων » (v. 385, « souverain couronné de tout le pays des Romains ») ; fils de *basileus*, titre que les Byzantins réservaient à leur propre empereur, il est « πορφυρογέννητος » (v. 8, « né dans la pourpre »), c'est-à-dire au palais impérial, dans la salle de la Porphyra, et le récit est jalonné d'allusions à sa patrie et à son apparence « romaines²² ». S'estimant méprisé de son père, il décide de partir à l'aventure, et la suite de l'intrigue se déroule en terres orientales : il parcourt les régions d'Anatolie et de Turquie, jusqu'en bordure de l'Arménie, se rend à Tarse, puis à Antioche, où il tombe amoureux de Chrysantza, la fille du roi, qu'il finira par épouser et par ramener dans sa patrie à la fin du roman. Bien que ces différents lieux soient présentés comme extérieurs à la « Romanie », l'auteur n'emploie jamais le terme « barbare » pour en désigner les habitants. À trois reprises, il utilise néanmoins l'adjectif « ἔθνικός », non pas au sens religieux de « non-chrétien, infidèle », qu'il possédait habituellement, mais en guise de substitut euphémisant de « βάρβαρος²³ », « barbare », pour opposer aux Byzantins ces « autres » auprès desquels Belthandros s'en va chercher fortune.

L'auteur de *Libistros* est allé encore plus loin dans le rejet des oppositions manichéennes, en attribuant à son protagoniste masculin une identité latine : Libistros est présenté comme le fils du roi de la terre de Libandros, lieu certes imaginaire, mais très explicitement qualifié de « γῆς λατινικῆς », « pays latin » (v. 611, 1415) ; son père est d'ailleurs un « ρήγας » (équivalent grec de *rex*), et non un *basileus*. L'héroïne, elle, est fille du *basileus* Chrysos, donné pour roi d'Argyrokastron, le Château d'Argent : si cette localité est tout aussi imaginaire que Libandros, son nom possède un caractère clairement hellénique²⁴, et le fait que Libistros y soit proclamé empereur au moyen du rite, typiquement

¹⁷ *Αφήγησις Λιβίστρον καὶ Ροδάμνης (Livistros and Rhodamne). The Vatican Version. Critical Edition with Introduction, Commentary and Index-Glossary*, éd. T. Lendari, Athènes, 2007, p. 65-71.

¹⁸ P. A. Agapitos, « Η χρονολογική ἀκολουθία τῶν μυθιστορημάτων *Καλλίμαχος, Βέλθανδρος καὶ Λιβίστρος* », dans *Origini della letteratura neogreca. Atti del Secondo Congresso Internazionale 'Neograeca Medii Aevi' (Venezia, 7-10 Novembre 1991)*, éd. N. M. Panagiotakis, Venise, 1993, t. 2, p. 97-134 (p. 131-132).

¹⁹ *Le Roman de Callimaque et de Chrysorrohé*, éd. et trad. M. Pichard, Paris, 1956, p. XV-XXXI.

²⁰ C. Cupane parle de *Mischkultur* : « Topica romanzesca in oriente e in occidente : 'avventure' e 'amour' », dans *Il Romanzo tra cultura latina e cultura bizantina*, éd. C. Roccardo, Palerme, 1983, p. 47-72 (p. 72).

²¹ P. A. Agapitos, « In Rhomaian, Frankish and Persian Lands : Fiction and Fictionality in Byzantium and Beyond », dans *Medieval Narratives between History and Fiction : From the Centre to the Periphery of Europe, c. 1100-1400*, éd. P. A. Agapitos et L. B. Mortensen, Copenhague, 2012, p. 235-367 (p. 287-288).

²² Éd. C. Cupane, *Romanzi cavallereschi bizantini*, Turin, 1995, p. 227-305.

²³ Belthandros part en exil « εἰς χώρας ξένας, ἔθνικός » (v. 62, « vers des contrées inconnues, étrangères »). Voir ensuite v. 96 et 176. Sur cet emploi particulier de ἔθνικός : Cupane, *Romanzi cavallereschi, op. cit.*, p. 232-233, n. 12.

²⁴ Des localités de ce nom sont attestées dans le Péloponnèse (A. Bon, *La Morée franque : Recherches historiques, topographiques et archéologiques sur la Principauté d'Achaïe (1205-1430)*, Paris, 1969, p. 404-

byzantin, de l'élévation sur le bouclier²⁵ incite à y voir un double fantasmé de la capitale de l'empire (Nicée ou Constantinople) – mais une capitale où les éléments occidentaux ne manquent pas, puisque dans le pays d'Argyrokastro résident des « γένη λατινικά » (v. 3340, « gens d'origine latine »), qu'on y organise des tournois à la mode franque, et que Rhodamné elle-même porte des « λατινικά ρούχα » (v. 2307, « vêtements latins »).

Bien que l'intrigue du roman fasse intervenir Arméniens, Perses, Égyptiens et « Saracènes », jamais aucun d'entre eux n'est qualifié de « barbare » ou d'*ethnikos*, pas même Berderichos, le roi d'Égypte, qui joue le rôle de prédateur en enlevant l'héroïne. La dialectique Grec/Barbare est totalement étrangère à ce roman, où l'élévation consentie du Latin Libistros au trône d'un pays qui paraît être une image idéale de Byzance signe le triomphe du métissage culturel. Bien que Agapitos insiste sur la présence de l'élément latin à la cour de Nicée²⁶, l'importance prise, à l'époque de l'empire en exil, par l'exaltation de la grécité, en réaction au choc identitaire suscité par la chute de Constantinople²⁷, semble assez peu en phase avec la perspective adoptée dans notre texte – ce qui incite à privilégier l'hypothèse d'une production constantinopolitaine, postérieure à la reconquête de la capitale en 1261 : le rétablissement de l'empire byzantin imposa en effet un coup d'arrêt au développement de la rhétorique « hellénique²⁸ ».

L'opposition binaire Grecs/Barbares n'est pas présente non plus dans *Callimaque et Chrysorrhoe*, bien que l'on trouve dans ce roman une occurrence du terme « Ἑλληναί » et une autre de « βάρβαρος » – mais utilisés à contre-emploi, puisque βάρβαρος est associé au protagoniste, et « Ἑλληναί » à son rival ! De fait, Callimaque est présenté, au tout début du récit, comme le fils d'un « βάρβαρος βασιλεύς, δυναστής ἐπισημῶν, πολλῶν χρημάτων ἀρχηγός, πολλῶν χωρῶν ἀθρόου »²⁹. Pareil portrait ne laisse pas de surprendre, mais peut-être le terme « barbare » est-il utilisé ici en un sens moral, et non ethnique, afin d'insister sur la dureté d'un homme qui choisit de mettre ses trois fils à l'épreuve pour déterminer quel est le plus digne de devenir son héritier – à moins que l'expression « roi barbare » ne signifie simplement, comme le suppose Carolina Cupane, « roi d'un pays lointain³⁰ ». En effet, *Callimaque et Chrysorrhoe* est une œuvre aux allures de conte populaire, où règne la plus extrême indétermination géographique. De son père, Callimaque dira plus loin que c'est un roi puissant régnant « εἰς τόπον πολύν, καλόν, ἐξαιρετόν ὑπὲρ τοὺς τόπους ὅλους » (v. 2505-2506, « sur un vaste et beau pays, magnifique entre tous »), et l'héroïne, Chrysorrhoe, est donnée pour fille de « λαμπρῶν, φρικτῶν ἀτοκράτορων » (v. 649, « redoutables et illustres empereurs »). Quant au roi rival, anonyme, qui va enlever Chrysorrhoe, son royaume n'est pas mieux localisé. On n'en est que plus surpris de voir apparaître une référence à la Grèce, dans le portrait de ce personnage qui, en dépit de son rôle d'opposant, est introduit sous l'aspect, plutôt flatté, d'un lettré curieux d'antiquités : il aimait visiter « τόπους καὶ χώρας καὶ

405) ou dans le nord-ouest de la Grèce (D. M. Nicol, *The Despotate of Epiros 1267-1479 : A Contribution to the History of Greece in the Middle Ages*, Cambridge, 1984, p. 220).

²⁵ P. A. Agapitos, « The 'Court of Amorous Dominion' and the 'Gate of Love' : Rituals and Empire in a Byzantine Romance of the Thirteenth Century », dans *Court Ceremonies and Rituals of Power in Byzantium and the Medieval Mediterranean : Comparative Perspectives*, éd. A. Beihammer, S. Constantinou et M. Parani, Leyde, 2013, p. 389-416 (p. 412-413).

²⁶ Agapitos, « In Rhomaian, Frankish and Persian Lands », art. cit., p. 310 et 331.

²⁷ M. Angold, *A Byzantine Government in Exile : Government and Society under the Laskarids of Nicaea 1204-1261*, Oxford, 1975, p. 29-31.

²⁸ D. Angelov, *The Byzantine Hellene : The Life of Emperor Theodore Laskaris and Byzantium in the Thirteenth Century*, Cambridge, 2019, p. 229.

²⁹ *Le Roman de Callimaque*, op. cit., v. 25-26 : « un roi barbare, un orgueilleux souverain, maître de grandes richesses, seigneur de grands territoires ».

³⁰ C. Cupane, « Lo straniero, l'estraneo, la vita da straniero nella letteratura (tardo) bizantina di finzione », dans *Identité et droit de l'Autre*, éd. L. Mayali, Berkeley, 1994, p. 103-126 (p. 116).

βουνοὺς καὶ ποταμοὺς καὶ βρύσας, βράχη καὶ κάμπους, σπήλαια, κτίσματα τῶν Ἑλλήνων³¹ ». Pareil intérêt, quasi archéologique, pour les reliques du passé grec semble avoir été assez fréquent chez les intellectuels de l'époque tardo-byzantine³². L'exemple le plus célèbre nous en est fourni par une lettre de l'empereur de Nicée Théodore II Lascaris (1254-1258), dans laquelle le souverain exprime l'émotion qu'il a éprouvée à la vue des ruines de Pergame :

Ἑλληνικῆς γὰρ μεγαλονοίας ὑπάρχει ταῦτα μεστὰ, καὶ σοφίας ταύτης ἰνδάλματα· δεικνύει δὲ ταῦτα πρὸς ἡμᾶς ἡ πόλις κατονειδίζουσα, ὡσπερ ἀπογόνους τινάς, τοῦ πατρῶου κλέους τῶ μεγαλείῳ. Σμερδαλέα γὰρ εἰσι ταῦτα πρὸς τὰς νῦν ἀνοικοδομάς. (*Epistula* 80)

[Ces édifices sont marqués du génie des Hellènes et constituent une image de leur ingéniosité. La ville nous les montre comme du doigt ainsi qu'à des épigones à qui on fait honte de la renommée ancestrale ; comparés aux constructions d'aujourd'hui, ils sont gigantesques³³.]

Avec ses distractions de Byzantin nostalgique de la Grèce classique, le roi rival de notre roman est aux antipodes de la figure traditionnelle de l'opposant barbare.

La Grèce ne reparaît de façon notable que dans trois romans à sujet troyen, l'*Achilléide*, l'*Iliade byzantine* et la *Guerre de Troie*. Précisons d'emblée qu'il s'agit d'un corpus assez peu homogène, puisque les deux premiers romans, de longueur assez modeste, sont des œuvres d'inspiration authentiquement byzantine, alors que le troisième, qui dépasse les 14 000 vers, est la traduction d'un modèle occidental, le *Roman de Troie*, composé, dans les années 1160, par Benoît de Sainte-Maure, à la cour d'Henri II Plantagenêt. De ces trois œuvres, c'est la traduction de Benoît de Sainte-Maure qui est la première chronologiquement : l'ouvrage en question a sans doute été produit en Morée, à l'époque où la principauté était administrée par la monarchie angevine, donc à partir de 1267. Selon Elizabeth Jeffreys, cette traduction pourrait avoir été réalisée pour Leonardo de Veroli, qui était le chancelier de la principauté, ainsi qu'un proche ami du roi Charles d'Anjou ; c'était un lettré, possesseur d'une bibliothèque qui, à sa mort, en 1281, comportait pas moins de quatorze romans, ainsi qu'« un livre grec³⁴ ». La rédaction de la *Guerre de Troie* s'inscrirait donc dans une fourchette chronologique comprise entre 1267 et 1281. Cette adaptation grecque du *Roman de Troie* semble avoir bénéficié d'une diffusion assez conséquente, et pourrait avoir inspiré la production de romans originaux exploitant eux aussi le filon troyen³⁵ : l'*Achilléide* a probablement été composée dans la première moitié du XIV^e siècle, et l'*Iliade byzantine*, qui raconte l'histoire de Pâris, est généralement datée de la fin du XIV^e ou du début du XV^e siècle³⁶. Comme ces deux ouvrages sont plus proches, par leur contenu, des romans tardo-

³¹ *Le Roman de Callimaque*, *op. cit.*, v. 856-857 : « des pays, des montagnes, des fleuves, des sources, des rochers, des plaines, des cavernes, les monuments des Grecs ».

³² Les prémices de cette curiosité pour le passé sont repérables dès le XI^e siècle, dans les lettres de Psellos, d'après Magdalino, « The Fourth Kingdom », *art. cit.*, p. 143-144. Sur le lien entre hellénisme et intérêt pour les anciens monuments au XIII^e siècle, voir aussi Kaldellis, *Hellenism*, *op. cit.*, p. 74.

³³ *Theodori Ducae Lascaris epistulae CCXVII*, éd. N. Festa, Florence, 1898 ; trad. S. Antoniadis, « Sur une lettre de Théodore II Lascaris », *L'Hellénisme contemporain*, 8 (1954), p. 356-361 (p. 357).

³⁴ E. M. Jeffreys, « From Herakles to Erkoulios, or the Place of the *War of Troy* in the Late Byzantine Romance Movement », dans *Reading the Late Byzantine Romance : A Handbook*, éd. A. J. Goldwyn et I. Nilsson, Cambridge, 2019, p. 166-187 ; *eadem*, « Byzantine Romances : Eastern or Western ? », dans *Renaissance Encounters. Greek East and Latin West*, éd. M. S. Brownlee et D. H. Gondicas, Leyde, 2013, p. 221-237 (p. 230-232).

³⁵ Jeffreys, « Byzantine Romances », *art. cit.*, p. 235-236.

³⁶ R. Lavagnini cite pour preuve de l'influence exercée par le texte de la *Guerre de Troie* sur l'*Achilléide* et l'*Iliade byzantine* le nom de « Pandrouklos » donné à Patrocle : « Tales of the Trojan War : Achilles and Paris in

byzantins dont nous avons déjà parlé, c'est à eux que nous nous intéresserons tout d'abord, en réservant pour la fin l'étude de la *Guerre de Troie* qui, caractérisée par la présence massive de références grecques, nécessite un examen plus approfondi.

Sensiblement contemporaine de *Belthandros* et *Callimaque*, l'*Achilléide* raconte, elle aussi, une histoire d'amour dont le lien avec la tradition homérique s'avère assez ténu. Mais, à la différence des deux autres romans paléologues, elle a un héros explicitement présenté comme hellénique – fait exceptionnel dans notre corpus tardo-byzantin³⁷. Dans le manuscrit de Naples, qui nous a conservé la version la plus complète de l'*Achilléide*, et la plus aboutie littérairement³⁸, le père d'Achille est qualifié tantôt de « Μυρμιδόνων βασιλεύς » et « τῆς Ἐφθίας δεσπότης » (v. 25, 55, « roi des Myrmidons » et « seigneur de la Phthie »), tantôt de « τῶν Ἑλλήνων βασιλεύς » (v. 27, 43, « roi des Grecs ») – comme le sera aussi Achille lui-même à la fin du roman (v. 1880). Dans le bref passage qu'il a consacré à l'enfance de son héros, l'auteur précise que « γράμμασιν ἐπαιδεύετο ἑλληνικοῖς παντοίοις » (v. 48, « il reçut une éducation hellénique complète »). Il le décrit ensuite sous les traits d'un guerrier admirable, « τὸ φρόνος τῶν Ἑλλήνων » (v. 1348, « l'orgueil des Grecs »). Ses allusions répétées à la Phthie et aux Myrmidons rappellent évidemment l'*Iliade*, où la Phthie est donnée pour patrie d'Achille, tandis que ses compagnons sont régulièrement qualifiés de Myrmidons. L'éditeur de l'*Achilléide*, Ole Smith, se montre toutefois peu convaincu par l'hypothèse d'un écho d'Homère, dans une œuvre pour le reste fort peu homérique³⁹. Peut-être les références en question témoignent-elles plutôt de l'influence croisée de la chronique universelle de Manassès, où Achille est présenté comme « Φθιώτης⁴⁰ » (v. 1236, « Phthiotide »), et du poème de la *Guerre de Troie*, où l'association du Péléide aux Myrmidons est bien établie⁴¹. Ole Smith signale par ailleurs que, à l'époque byzantine, le terme « Myrmidons » servait d'appellation archaïsante pour les Bulgares⁴², et cette acception moderne ne saurait être exclue dans l'*Achilléide*, où les anachronismes abondent : Achille, bien que censé être un héros antique, arbore en effet une coupe de cheveux à la « franque », sa bienaimée, fille d'un roi ennemi, est elle aussi habillée à la mode occidentale, et l'auteur nous fait assister à une scène de tournoi entre Achille et un redoutable chevalier franc – tous éléments qui renvoient évidemment au contexte de composition du roman, où la Grèce était partiellement occupée par les Francs. Paul Magdalino a émis l'hypothèse d'un lien de l'*Achilléide* avec la Thessalie du Sud (patrie d'Achille) et la cour de Néopatras où, de 1267 à 1318, les princes Comnenodoukas régnaient sur « une formidable aristocratie militaire, qu'un historien byzantin contemporain (Georges Pachymère) égalait aux 'anciens Hellènes', menés par Achille⁴³ ». Or Pachymère parle en ce passage de Jean I^{er} Doukas⁴⁴, fils bâtard du despote d'Épire Michel II Angelos (1230-1267/8), dont les troupes à la valeur « hellénique » étaient

Medieval Greek Literature », dans *Fictional Storytelling in the Medieval Eastern Mediterranean and Beyond*, éd. C. Cupane et B. Krönung, Leyde, 2016, p. 234-259 (p. 239).

³⁷ *The Byzantine Achilleid. The Naples Version*, éd. O. L. Smith, éd. posthume P. A. Agapitos et K. Hult, Vienne, 1999, p. 83.

³⁸ O. L. Smith, « Some Features of Structure and Narrative in the Byzantine *Achilleid* », *Hellenika*, 42 (1991-1992), p. 75-94 (p. 77).

³⁹ Smith, *The Byzantine Achilleid*, *op. cit.*, p. 84.

⁴⁰ *Constantini Manassis Breviarium chronicum*, éd. O. Lampsidis, Athènes, 1996.

⁴¹ On trouve dans la *Guerre de Troie* vingt-trois occurrences du terme « Myrmidons ».

⁴² Smith, *The Byzantine Achilleid*, *op. cit.*, p. 83 : cf. G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, 3^e éd., Leyde, 1983, t. 2, p. 207.

⁴³ P. Magdalino, « Between Romaniae : Thessaly and Epirus in the Later Middle Ages », dans *Latins and Greeks in the Eastern Mediterranean after 1204*, éd. B. Arbel, B. Hamilton et D. Jacoby, Londres, 1989, p. 87-110 (p. 89) ; repris dans *idem*, *Tradition and Transformation in Medieval Byzantium*, Aldershot, 1991, n° XIII.

⁴⁴ À la mort de son père, Jean Doukas hérita de la partie de la Grèce du Nord et de la Grèce centrale occupée par les Pélasges et Phthiotiens, Thessaliens et Locriens. Voir Nicol, *The Despotate of Epiros*, *op. cit.*, p. 9-10.

en fait composées de Valaques thessaliens, que Jean appelait ses « Grands Valaques⁴⁵ ». Lorsque l'auteur de l'*Achilléide* attribue pour patrie à son héros le pays des Hellènes et des Myrmidons, imagine-t-il la coexistence, au royaume d'Achille, de Grecs et d'étrangers d'origine slave ou balkanique, comme c'était le cas, de son temps, dans les régions en question ?

Le peuplement du nord-ouest de la Grèce était si mêlé à l'époque tardo-byzantine que certains auteurs se refusaient même à y voir des territoires « helléniques ». C'est le cas de l'historien Georges Akropolitès, qui décrit les montagnes du Pinde comme la frontière entre l'Épire et « τῆς Ἑλληνίδος καὶ ἡμετέρας γῆς » (« notre terre hellénique⁴⁶ ») : la perspective adoptée en ce passage est certes très polémique, puisque Akropolitès y fait référence au royaume de Nicée qui, après la prise de Constantinople, se revendiquait comme le seul et unique héritier légitime de l'empire byzantin, face aux prétentions du royaume d'Épire⁴⁷. Mais cette tendance à exclure les Épirotes de l'héritage « hellénique » n'est pas spécifique à l'époque de l'empire en exil : on la retrouve, dans la première moitié du xv^e siècle, chez Isidore de Kiev qui, évoquant, dans un panégyrique de Jean VIII Paléologue (1425-1448), le territoire régi par le « despote » Carlo Tocco, affirme que les zones côtières de son domaine sont habitées par des « Hellènes », mais l'intérieur peuplé de « Barbares⁴⁸ ».

L'existence de pareilles fluctuations concernant la délimitation de l'Hellade et le sens précis du terme en question peut-elle contribuer à expliquer l'étrange présentation que l'*Iliade byzantine* trace de son héros Pâris, le fils maudit du roi Priam ? Au tout début du roman, Priam en effet est décrit comme « ὁ θαυμαστός ἐκεῖνος, ὁ δυνατὸς καὶ ἰσχυρὸς, ὁ πλούσιος καὶ μέγας, καὶ τῶν Ἑλλήνων ἀρχηγὸς καὶ βασιλεὺς εἰς πάντας⁴⁹ ». Exposé par ses parents, Pâris est recueilli et élevé dans la ville de Tarse, où il reçoit une « Ἑλληνικὴν παιδείαν » (v. 166, « éducation grecque ») – sans doute parce que l'auteur s'inspire, pour tracer le portrait de son héros, du protagoniste de l'*Achilléide*⁵⁰, et attribue par conséquent au jeune Troyen, par un effet de mimésis mal inspiré, une formation intellectuelle identique à celle d'Achille, et totalement insoucieuse du changement de contexte. Renata Lavagnini, à qui l'on doit une traduction italienne commentée de l'*Iliade byzantine*, qualifie la relation que l'auteur entretenait avec l'Antiquité de « vague et hasardeuse⁵¹ ». Le flou de ses connaissances en matière de géographie antique est confirmé par le passage évoquant la rencontre d'Hélène et

⁴⁵ Georges Pachymère, *Relations historiques. Livres I-III*, I, 30, éd. et trad. A. Failler et V. Laurent, Paris, 1984 : « τοὺς γὰρ τὸ παλαιὸν Ἑλληνας, οὓς Ἀχιλλεὺς ἤγε, Μεγαλοβλαχίτας καλῶν, ἐπεφέρετο » (« Il entraînait en effet ces Grecs des temps antiques que conduisait Achille et qu'il appelait les Grands Valaques »).

⁴⁶ Georges Akropolitès, *Rédaction historique*, 80, éd. A. Heisenberg, revue par P. Wirth, *Georgii Acropolitae opera. Volumen I*, Stuttgart, 1978, p. 166.

⁴⁷ Akropolitès a vécu à Nicée à l'époque de l'empire en exil, et Page qualifie son ouvrage historique, composé dans les années 1260, d'œuvre de propagande en faveur de la « Nouvelle Rome » nicéenne (*Being Byzantine*, *op. cit.*, p. 98). Sur l'évocation de Nicée comme terre « hellénique », voir M. Angold, « Byzantine 'Nationalism' and the Nicaean Empire », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 1 (1975), p. 49-70 (p. 64-65) ; Angelov, *The Byzantine Hellen*, *op. cit.*, p. 202. Page signale toutefois la possibilité d'une interprétation alternative de la formule « τῆς Ἑλληνίδος καὶ ἡμετέρας γῆς », où *Hellenis* serait à entendre comme une variante de *Hellas*, pour désigner, non la Grèce, mais la province byzantine qui incluait Attique et Thessalie : Akropolitès parlerait alors de « l'Hellade et de notre terre », *i-e* Nicée (*Being Byzantine*, *op. cit.*, p. 128-129).

⁴⁸ *Palaiologea kai Peloponnesiaka*, éd. S. P. Lambros, Athènes, 1926, t. 3, p. 194-195 : texte cité par Nicol, *The Despotate of Epiros*, *op. cit.*, p. 192-193.

⁴⁹ *Iliade byzantine*, v. 4-6, éd. L. Nørgard et O. L. Smith, *A Byzantine Iliad. The Text of Par. suppl. gr. 926*, Copenhague, 1975 : « cet homme admirable, puissant, fort, riche et grand, chef des Grecs et monarque universel » (trad. personnelle). La bizarrerie d'une telle présentation est curieusement passée inaperçue des commentateurs – si l'on excepte une brève remarque de Smith, *The Byzantine Achilleid*, *op. cit.*, p. 79, n. 4.

⁵⁰ *Ibidem*, p. 88.

⁵¹ R. Lavagnini, *I Fatti di Troia : l'Iliade bizantina del Cod. Paris. suppl. gr. 926*, Palerme, 1986, p. 60.

de Pâris : on y lit qu'Hélène vit dans une île avec son époux (v. 592) – souvenir probable de la *Guerre de Troie*, où la scène de première vue entre les deux amants a lieu à Cythère. Mais, alors qu'il est aussi question de Sparte dans la *Guerre de Troie*, le nom de la cité lacédémonienne n'apparaît même pas dans l'*Iliade byzantine*. Et si, dans la seconde partie du roman, consacrée à la guerre des Grecs contre Troie, l'auteur prétend imiter Homère, qui a raconté « τὰ τῶν Ἑλλήνων πάθη » (v. 797, « les épreuves des Grecs »), son catalogue des guerriers grecs est des plus sommaires, puisqu'il ne comporte que quatre noms (v. 785-794, Ajax, Ulysse, Tlépomène de Rhodes et Achille), dont deux sont, de surcroît, estropiés, puisqu'il est question d'Ulysse « ἐκ τῆς Συνθήκας » (*ek tês Synthêkas*, « de Synthêka »), corrigé par Nørgaard et Smith en « ἐκ τῆς Ἴθῆκας » (*ek tês Ithêkas*, « d'Ithaque »), et d'Ajax « τῆς ἀλαμόνης » (*tês alamonês*, « d'alamonê »), que les éditeurs, soupçonnant l'un de ces anachronismes si fréquents dans les romans d'Antiquité⁵², ont transformé en « τῆς Ἀλαμανίας » (*tês Alamanias*, « d'Allemagne »).

Le nombre de références à la Grèce figurant dans la *Guerre de Troie* est sans commune mesure avec le matériau présent dans les deux autres romans troyens : on y recense en effet plus de 400 occurrences de « Ἕλλην » et termes apparentés – contre seulement dix dans l'*Achilléide* (version N) et vingt-sept dans l'*Iliade byzantine*⁵³. On remarquera tout d'abord que l'auteur emploie exclusivement « Ἕλλην » pour désigner les Grecs, qui chez Homère étaient qualifiés d'« Achéens », d'« Argiens » ou de « Danaens⁵⁴ » : ce terme traduit celui de « Grezeis », uniformément utilisé par Benoît de Sainte-Maure⁵⁵. Si le traducteur n'a recouru ni à « Γραικός », transcription littérale de *Graecus*, dont les Occidentaux usaient pour désigner les Grecs du Moyen Âge⁵⁶, ni à « Ῥωμαῖος » (« Romain »), dont les Byzantins se servaient habituellement, peut-être est-ce, comme le suggère Gill Page⁵⁷, afin d'éviter toute confusion entre les Grecs d'autrefois et ceux qui, dans la Morée du XIII^e siècle, constituaient un groupe ethnique spécifique – ce qui aurait pu avoir pour conséquence d'empêcher les Francs de s'identifier aux héros de la Grèce ancienne dont ils détenaient désormais les terres. Deux lapsus montrent qu'une telle assimilation entre Grecs de jadis et Byzantins n'en était pas moins sous-jacente dans l'esprit du traducteur⁵⁸ : le premier figure dans une scène de combat, évoquant un assaut des « bâtards » de Priam contre « τοὺς Ῥωμαίους » (v. 6852, « les Romains »), dont l'auteur souligne ensuite la bravoure. Le second, de moindre portée, se trouve dans la section consacrée aux retours des Grecs, en un passage où l'auteur signale l'humiliation subie, après la mort d'Ajax, par Agamemnon et Ménélas, qu'on cesse d'appeler fils d'Atrée, pour les qualifier de « Πλεισθénιδας » (« Plisthénides ») – « ὃ λέγεται

⁵² A. Petit, *L'anachronisme dans les romans antiques du XI^e siècle*, Lille, 1985, p. 38-39.

⁵³ Les trois ouvrages sont certes de dimensions fort différentes, puisque la *Guerre de Troie*, avec ses 14 401 vers, est sept fois plus longue que l'*Achilléide* (1926 vers dans le ms. N), et douze fois plus longue que l'*Iliade byzantine* (1166 vers) : la *Guerre de Troie* conserve néanmoins son avance, si l'on calcule le pourcentage des occurrences rapportées au nombre total de mots – ce qui aboutit aux résultats suivants : 0,07 % pour l'*Achilléide*, 0,32 % pour l'*Iliade byzantine* et 0,39 % pour la *Guerre de Troie*.

⁵⁴ E. Lévy, « Apparition des notions de Grèce et de Grecs », dans *Hellenismos*, *op. cit.*, p. 49-69 (p. 53-55).

⁵⁵ Darès utilise indifféremment les termes « Grecs » ou « Argiens » et, à trois reprises, « Achéens », aux ch. 19-21 (trad. G. Fry, *Récits inédits sur la guerre de Troie*, Paris, 1998).

⁵⁶ Sur les connotations généralement péjoratives du terme en question, voir Page, *Being Byzantine*, *op. cit.*, p. 66-67 et p. 87 : c'était, dit-elle, le « vocabulaire de l'ennemi ».

⁵⁷ G. Page, « Literature in Frankish Greece », dans *A Companion to Latin Greece*, éd. N. Tsougarakis et P. Lock, Leyde, 2015, p. 288-326 (p. 321-324).

⁵⁸ Lapsus signalés par E. M. Jeffreys, qui n'hésite pas à qualifier le traducteur de « patriote grec » : « Place of Composition as a Factor in the Edition of Early Demotic Texts », dans *Origini della letteratura neogreca*, *op. cit.*, I, p. 310-324 (p. 320).

καταλειψίας κατὰ Ῥωμαίων γλώττη » (v. 12945, « ce qui dans la langue des Romains veut dire déserteurs⁵⁹ »).

Outre les multiples occurrences du terme « Ἕλλην » et de ses dérivés, le texte de la *Guerre de Troie* est riche aussi en toponymes évoquant les diverses cités ou régions d'origine des guerriers grecs. Les deux séquences qui constituent des pièces maîtresses pour notre étude sont deux catalogues, de vingt-quatre et trente entrées (v. 2266-2311 et 3327-3407), dont l'un correspond au fameux catalogue des vaisseaux iliadique, tandis que l'autre énumère les chefs grecs sur le point de participer à la deuxième des vingt-deux batailles décrites dans le roman. Il convient d'en confronter les données à celles de leur source immédiate, le *Roman de Troie*, mais aussi, pour la première liste, au catalogue de Darès, source de Benoît de Sainte-Maure, et à celui du chant II de l'*Iliade*, dont s'inspire Darès⁶⁰. La comparaison est toutefois rendue délicate par l'extrême instabilité de ce matériau onomastique, en raison des multiples variantes figurant dans les manuscrits du texte byzantin comme dans ceux du roman français⁶¹, où les noms de lieux grecs sont souvent très déformés. La première constatation que l'on peut tirer de l'examen des deux listes du texte grec et de Benoît, c'est la fidélité du traducteur à l'original français⁶². Il a en effet reproduit beaucoup des noms déformés fournis par son modèle : sa « Βοέκη » (« Boécie ») transpose la « Boëce » du *Roman de Troie*, produit d'une métathèse du nom « Béotie » ; la « Πίζα » (« Piza ») de Nestor correspond à « Pise », version alternative de « Pile » figurant dans certains manuscrits du texte français ; « Θολιά » (« Tholia ») vient de « Tolia », qui résulte de l'aphérèse du nom de l'Étolie ; « Ἐξιμίονη » (« Eximione ») dérive de « Essimiëis », dont l'étrange dénomination procède du latin « ex Syme⁶³ », après soudure de la préposition et du nom propre ; le nom de « Καλκεδόνα » (« Chalcédoine ») figurait dans l'une des versions du *Roman de Troie*, qui a ainsi substitué aux îles Calydnes, voisines de Cos, une cité, beaucoup plus connue, qui faisait face à Constantinople, à l'entrée du Bosphore⁶⁴. Non content de recopier les erreurs de son modèle, il arrive au traducteur de les aggraver ou d'en ajouter de nouvelles : dans la première liste, la Phthie d'Achille, devenue « Phice/Fice » dans le texte français, se transforme en « Σίκος » (« Sikos ») ; la mention de « Περγίον » (« Reggion ») aux côtés de la Crète tient à la transformation en nom propre de la locution « et sa région » ; et le traducteur, incapable de retrouver la Phères antique sous la « Pigris/Tigris » de Benoît de Sainte-Maure, a introduit parmi les contingents grecs des troupes venues des « σύνορα τοῦ ποταμοῦ τοῦ Τίγρη » (v. 2292, « frontières du fleuve Tigre »), sans songer à l'incongruité d'une telle indication géographique. Dans la seconde liste, il a, tout aussi malencontreusement, associé le Crétois Idoménée à des « βασιλεῖς τῆς Θράκης » (v. 3363, « rois de Thrace »), alors que la mention de la Crète figurait bien dans le texte français, et lorsqu'il évoque « Γεώνιος ὁ βασιλεὺς μετὰ καὶ τοὺς Κυπραίους » (v. 3396, « le roi Géônios, avec les Chypriotes »), en lieu et place de « ceux de Cipe, avec Cuneüs », il s'éloigne encore plus que Benoît de la version originale du

⁵⁹ Remarque reprise de Dictys, V, 16.

⁶⁰ *Roman de Troie*, v. 5582-5702 (première liste) et v. 8165-8328 (seconde liste) ; Darès, chap. 14 ; *Iliade*, II, 484-760.

⁶¹ Il arrive que les noms propres du texte grec (d'ailleurs très instables d'un manuscrit à l'autre) soient en désaccord avec le texte édité par L. Constans, *Le Roman de Troie par Benoît de Sainte-Maure publié d'après tous les manuscrits connus*, Paris, 1904-1912, mais correspondent à des leçons figurant dans son appareil critique, comme cela est signalé dans *Ο Πόλεμος της Τρωάδος (The War of Troy)*, éd. E. Jeffreys et M. Papatomopoulos, Athènes, 1996, p. LIV. Les deux listes y figurent aux vers 5582-5702 et 8165-8328.

⁶² Sur cette caractéristique de la *Guerre de Troie*, voir Jeffreys et Papatomopoulos, *ididem*, p. LXIII.

⁶³ Petite île située au nord de Rhodes : cf. G. S. Kirk, *The Iliad : a Commentary. Volume I. Books 1-4*, Cambridge, 1985, p. 227.

⁶⁴ Pour une étude des principaux processus de déformation, voir J. Longnon, « Les noms de lieu de la Grèce franque », *Journal des savants*, 3 (juillet-septembre 1960), p. 97-110.

catalogue, puisque Homère, et Darès à sa suite, parlaient de « Gouneus » (Guneus) et de « Kyphos » (Cyphus) : mais il est vrai que, sur ce point, notre auteur avait des circonstances atténuantes, puisque « Gouneus » et sa ville (ou région) sont inconnus des commentateurs. On ne s'étonnera pas qu'un auteur incapable de restituer à Achille sa patrie d'origine et qui paraît donc avoir eu des connaissances fort limitées concernant la géographie de la Grèce ancienne, n'ait que très rarement procédé à des corrections sur le texte de son modèle français : citons, dans la première liste, le cas de Ménélas, correctement associé à Sparte, et non à « Parte », comme dans le texte de Benoît de Sainte-Maure. Notre rédacteur a aussi pris l'initiative de réintroduire le nom d'Ithaque, au vers 2114, pour qualifier Ulysse, peut-être sous l'influence de la chronique de Manassès, puisque ce nom était absent du *Roman de Troie*⁶⁵ – ce qui ne l'empêche d'ailleurs pas, dans le deuxième de ses catalogues, de présenter le héros de l'*Odyssee* comme le chef de « τὸν λαὸν τῆς Ἀχαΐας » (v. 3374, « l'armée d'Achaïe »).

Reste à signaler l'élément le plus remarquable : la désignation d'Ajax, fils d'Oïlée, comme originaire de « Μάγη » (du « Magne »), dans ces deux listes, mais aussi, de façon constante, tout au long du récit. Car nous n'avons pas affaire ici à la simple bévue d'un traducteur ignorant, mais à un choix concerté, qui confirme, sans doute, l'hypothèse d'une production moréote⁶⁶, et pourrait même constituer un discret signal de patriotisme hellénique, si l'on en croit certains commentateurs⁶⁷ : en remplaçant la Locride, patrie du héros antique, située en Grèce continentale, entre la Phthie et la Béotie, par une région qui se trouve à l'extrême sud du Péloponnèse, et dont l'appellation, récente, n'apparaît dans les textes qu'à partir du X^e siècle⁶⁸, le traducteur de Benoît de Sainte-Maure inscrit la matière de Troie dans la géographie contemporaine et, même si l'intrusion du « Magne » dans le paysage du roman tient à un faux sens du traducteur⁶⁹, le fait que lui soit venu sous la plume le nom de cette contrée caractérisée par son particularisme⁷⁰ peut difficilement passer pour anodin. Guillaume II de Villehardouin avait certes réussi à conquérir la région en 1248, mais il ne la conserva pas longtemps : ayant été fait prisonnier par Michel VIII Paléologue, il fut contraint, pour recouvrer sa liberté, de lui céder des places importantes dans le Péloponnèse ; le Magne figurait, aux côtés de Monemvassie ou de Mistra, parmi les régions qui furent restituées aux Byzantins en 1261/1262⁷¹. Que les Maniotes et leurs voisins, les Mélingues, habitants du Taygète – habituellement désignés dans les textes français, latins ou vénitiens sous le nom

⁶⁵ Suggestion de Jeffreys, « Place of Composition », art. cit., p. 311 : cf. Manassès, *Chronique*, 1232.

⁶⁶ E. M. Jeffreys, « The Morea through the Prism of the Past », dans *Viewing the Morea : Land and People in the Late Medieval Peloponnese*, éd. S. E. J. Gerstel, Washington DC, 2013, p. 9-20 (p. 18).

⁶⁷ T. Shawcross, « Re-inventing the Homeland in the Historiography of Frankish Greece : The Fourth Crusade and the Legend of the Trojan War », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 27 (2003), p. 120-152 (p. 144-145).

⁶⁸ La première mention du Magne figure chez Constantin Porphyrogénète, dans le traité *De administrando imperio*, 50, éd. G. Moravcsik, trad. anglaise R. J. H. Jenkins, Washington DC, 1967, p. 236-237. L'empereur affirme en ce passage que « οἱ τοῦ κάστρου Μαΐνης οἰκητόρες » (« les habitants de la forteresse de Maïna ») descendent « ἐκ τῶν παλαιότερων Ῥωμαίων » (« des anciens Romains »), et qu'ils sont encore appelés « Ἕλληνες » (« Hellènes ») par les gens du pays, parce que, à une époque reculée, ils étaient des « εἰδωλολάτραι » (« païens ») et adoraient les idoles « κατὰ τοὺς παλαιοὺς Ἕλληνας » (« suivant les coutumes des anciens Grecs ») (trad. D. A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée. Vie et institutions*, éd. révisée par C. Maltézou, Londres, 1975, p. 7).

⁶⁹ Au v. 2285, l'expression « Ἀπὸ τὴν Μάγην ὁ υἱὸς Ὀϊλεὸς ὁ Αἴας [...] » (« Du Magne, Ajax fils d'Oïlée [...] ») correspondrait à un malentendu sur « de Logres, sa terre *demeine* » (*Roman de Troie*, v. 5635), où « *demeine* » signifie « domaniale », d'après J. Schneider, « Ὁ Πόλεμος τῆς Τρωάδος (*The War of Troy*) κριτική ἔκδοση μὲ εἰσαγωγή καὶ πίνακες, M. Papathomopoulos, E. M. Jeffreys », *Kentron*, 17/1 (2001), p. 93-102 (p. 93-94).

⁷⁰ Zakythinos, *Le Despotat*, op. cit., p. 6-14.

⁷¹ J. Longnon, *L'empire latin latin de Constantinople et la principauté de Morée*, Paris, 1949, p. 217-218 et 228-229.

d'« Esclavons⁷² » – aient été considérés comme des populations belliqueuses et irréductibles, est bien attesté dans la version grecque de la *Chronique de Morée*, où ils sont décrits comme des « ἀνθρώπους ἀλαζονικούς κι οὐ σέβονται ἀφέντην » (« gens farouches, qui ne respectent aucun seigneur⁷³ »).

Une dernière particularité notable mérite d'être soulignée dans la *Guerre de Troie* : la mise en valeur de la figure de Ménesthée, le chef du contingent athénien⁷⁴. Si le roi d'Athènes fait l'objet d'un éloge appuyé dans le catalogue de l'*Iliade* (II, 546-556), il ne joue qu'un rôle très limité dans la suite du poème. L'importance du personnage est encore plus réduite chez Darès, qui s'est d'ailleurs abstenu de reproduire la vignette louangeuse d'Homère : Ménesthée n'est mentionné que deux fois dans l'*Histoire de la destruction de Troie*, aux chapitres 14 et 19. C'est à Benoît de Sainte-Maure que revient l'initiative d'avoir mis en avant celui qu'il appelle « le duc d'Athènes » et désigne de maints qualificatifs élogieux, l'appelant « li beaus, li proz Menesteüs » (v. 8150, 8185), « li preisiez » (v. 8545, 11441, 18627), « li enseigniez » (v. 8546), « li bons dus Atheniëns » (v. 14495, 18627), « le pro, le sage » (v. 24547). Ménesthée déploie sa bravoure dans maintes scènes de bataille du *Roman de Troie*, il figure parmi les chefs chargés d'accueillir Briséida à son arrivée dans le camp grec (v. 13519-13520), c'est lui qui donne la réplique à Achille, lorsque celui-ci propose de mettre fin au siège de Troie, et il recueille l'approbation générale, en critiquant le défaitisme du Péléide (v. 18340-18399) ; il intervient enfin, dans la section des retours, lors du procès d'Oreste, pour aider celui-ci à obtenir son acquittement (v. 28498-28522). Suivant fidèlement son modèle occidental, l'auteur de la *Guerre de Troie* a repris ces diverses séquences, et lui non plus n'est pas avare de formules louangeuses à l'égard de l'Athénien, sans pour autant procéder à une traduction littérale de l'original français, car il invente des périphrases de son cru, qui n'apparaissent d'ailleurs pas toujours aux mêmes emplacements dans la narration : dans le récit grec, Ménesthée devient donc « ὁ λαμπρός », « le brillant » (v. 3345, 4004, 7546...) ou « ὁ θαυμαστός », « l'admirable » duc d'Athènes (v. 4144), « ὁ δοῦξ ὁ φουμισμένος » (v. 9405, « le fameux duc »), « ὁ μέγας δούκας Ἀθήνας, ὁ λαμπρός, ὁ καλὸς Μενεστεύς » (v. 10308, « le grand duc d'Athènes, le brillant, le beau Ménesthée »), « ὁ δοῦξ ὁ γενναῖος » (v. 13541, « le noble duc »), « ὁ δοῦξ ὁ βριαροχείρας, ὁ καλὸς Μενεστεάς » (v. 13554, « le duc aux bras vigoureux, le beau Ménesthée »).

Il convient toutefois de souligner que, en dépit de la proximité des deux textes, la mise en valeur de Ménesthée n'a pas du tout la même portée dans l'original français et dans sa traduction grecque, en raison du contexte radicalement différent dans lequel s'inscrivent les deux œuvres. On peut supposer que Benoît de Sainte-Maure a choisi de flatter la figure de Ménesthée parce qu'il était sensible au prestige de l'Athènes antique, dont les clercs médiévaux n'ignoraient pas le rayonnement culturel⁷⁵. S'il qualifie Ménesthée de « duc d'Athènes », c'est en vertu de l'anachronisme habituel qui veut que les romanciers médiévaux costumant en chevaliers les guerriers antiques. La situation est bien différente pour l'auteur de la *Guerre de Troie*, car dans la Grèce occupée par les Francs, l'expression « duc d'Athènes » renvoyait à l'actualité politique la plus contemporaine : il y avait bel et bien, à l'époque de composition du roman, un « duc d'Athènes », celui que les Grecs appelaient le *Megas Kyr*,

⁷² Sur Mélingues et Esclavons, voir Zakythinou, *Le Despotat*, op. cit., p. 25-29.

⁷³ *Chronique de Morée*, v. 2992-2995, éd. J. J. Schmitt, *The Chronicle of Morea : A History in Political Verse*, Londres, 1904 (reprint 1967) ; trad. R. Bouchet, *Chronique de Morée*, Paris, 2005, p. 130.

⁷⁴ Jeffreys, « The Morea », art. cit., p. 18.

⁷⁵ Longnon, *L'empire latin*, op. cit., p. 75. Voir aussi K. M. Setton, « Athens in the Later Twelfth Century », *Speculum*, 19 (1944), p. 179-208 (repris dans *idem*, *Athens in the Middle Ages*, Londres, 1975, n° III), p. 184 sur le rôle de médiateurs joués par des auteurs comme Cicéron, Cornelius Népos, Horace ou les Pères de l'Église latins – *auctores* que les clercs médiévaux connaissaient fort bien.

« Grand Sire⁷⁶ », puisque, après la chute de Constantinople en 1204, Athènes était passée sous la domination de la famille de La Roche. Si la *Guerre de Troie* a été produite, comme le suppose Elizabeth Jeffreys, entre 1267 et 1281, le « duc » qui exerçait alors le pouvoir devait être Jean I de La Roche (1262/1268-1280) ou son fils Guillaume de La Roche (1280-1287), et c'est à eux que le lecteur (ou l'auditeur) du poème pouvait songer, en entendant relater les hauts faits du brillant Ménésthée. Est-ce pure coïncidence, si une anecdote fameuse attribuée à Jean I une vaillance digne d'un héros homérique, doublée d'une connaissance des historiens antiques ? En 1275, venu, avec trois cents chevaliers francs, porter secours à son allié Jean I^{er} Doukas de Thessalie, assiégé à Néopatras par Jean Paléologue, frère de l'empereur Michel VIII, il aurait déclaré, en grec, en constatant la supériorité numérique des troupes byzantines, qu'il y avait là « une grande armée, mais peu d'hommes », paraphrasant ainsi une formule d'Hérodote (7, 210) à propos des Perses à la bataille des Thermopyles⁷⁷. Quant à Guillaume de La Roche, la *Chronique de Morée* se montre fort élogieuse à son sujet : c'était, dit l'auteur de la version grecque, un « καλὸς ἀφέντης » (v. 7960, « bon seigneur »), « φρόνιμος, φιλόανθρωπος εἰς πάντα » (v. 8015, « plein de sagesse et humain avec tous »). On remarquera toutefois que, si le « duc Ménésthée » sert de miroir à l'un ou l'autre des ducs de La Roche, l'image des plus flatteuses qu'il en renvoie est aux antipodes de la lecture quasi nationaliste que l'invention d'Ajax « du Magne » a suggérée à certains chercheurs. Tout en reconnaissant la présence, dans la *Guerre de Troie*, d'échos sporadiques de l'actualité géopolitique grecque, sans doute est-il plus prudent de ne pas chercher à transformer la traduction du *Roman de Troie* en ouvrage engagé.

Une ultime remarque, avant de conclure : on constate que l'*Achilléide*, l'*Iliade byzantine* et la *Guerre de Troie* ont pour point commun de ne pas comporter la moindre occurrence du terme « βάρβαρος » ou de ses dérivés. Sur ce point, les trois récits troyens ne se démarquent donc pas des autres romans, d'aventure et d'amour, composés à l'époque tardo-byzantine : jamais les adversaires des Grecs n'y sont traités de « barbares », et le terme *ethnikos* n'y a pas non plus droit de cité. Pareille absence confirme l'érosion de ce que Gill Page appelle le « sens binaire de l'altérité », qui était encore prédominant à l'époque des Comnènes, mais s'effondra après quelques décennies de cohabitation avec les occupants occidentaux⁷⁸ : aux XIV^e et XV^e siècles, le monde byzantin était devenu une société métissée.

Force est de conclure que la Grèce n'occupe qu'une place assez décevante dans la géographie des romans de notre corpus. Dans les œuvres du XII^e siècle, sa présence est indubitable, mais s'accompagne de réticences sans doute imputables à l'étroite imbrication qui existait à Byzance entre hellénisme et paganisme. Elle semble perdre ensuite son pouvoir d'attraction au point de disparaître parfois tout à fait du paysage romanesque, au profit de lieux périphériques ou totalement inventés. Et si l'exploitation de la matière de Troie en impose la réapparition dans l'espace narratif des romans troyens, la manière dont elle est évoquée est souvent fort imprécise : même dans la *Guerre de Troie*, pourtant beaucoup plus riche que tous les autres textes en références grecques, ce qui prédomine, c'est la confusion des indications topographiques, l'absence de tout élément concret ou pittoresque, comme si nos auteurs ne s'intéressaient pas à la Grèce, à sa physionomie, voire ne savaient plus très bien ce qu'elle était exactement.

⁷⁶ La *Chronique de Morée* affirme que ce titre venait des « Ἑλλήνων » (v. 1557, 7242 et 8050, « Hellènes »).

⁷⁷ Anecdote évoquée par A. Papalexandrou, « The Architectural Layering of History in the Medieval Morea : Monuments, Memory, and Fragments of the Past », dans *Viewing the Morea, op. cit.*, p. 23-54 (p. 52). La source en est Marin Sanudo Torsello (ca 1270 - 1343), *Istoria di Romania*, éd. E. Papadopoulou, Athènes, 2000, p. 132-133 : « Il duce [...] disse in greco : 'Poli laos oligo atropi', cioè grande essercito e pochi vuomini. »

⁷⁸ Page, *Being Byzantine, op. cit.*, p. 45-46 et 276-277.

Paysages palimpsestes : les espaces imaginaires grecs dans l'églogue du XIV^e siècle¹

Daisy Delogu
University of Chicago

La poésie pastorale en langue grecque la plus ancienne que nous connaissions est celle du poète Théocrite, qui écrit au III^e siècle avant notre ère². Ses églogues partagent avec l'épique et la poésie dramatique l'emploi du vers hexamétrique, mais transmettent un épisode circonscrit, à la différence des poèmes narratifs célèbres tels ceux d'Homère³. Théocrite qualifie ses poèmes d'*idylles*, ou *eidyllia*, diminutif de « eidos » (« image » ou « forme »), nom qui suggère donc une « petite scène ». Les personnages principaux de l'églogue sont des pasteurs qui habitent une nature verdoyante et plantureuse, et qui chantent souvent dans la joie, parfois dans la rivalité, ou bien pour se consoler d'un amour non réciproque⁴ ou de la mort de l'un des leurs⁵. Quoique né à Syracuse, Théocrite élabore un paysage fait de prés, de bois, de cavernes et d'eau douce, intimement associé au Péloponnèse, en particulier à l'Arcadie. En langue latine, c'est Virgile, le poète de Mantoue, qui développe la poésie pastorale dans ses bucoliques et ses églogues ; cette production lyrique reste enracinée dans un espace grec à travers les nombreuses références aux montagnes, aux fleuves et aux régions de la Grèce.

Dans cet article, il sera question non pas de l'églogue classique, grecque ou latine, mais de la réinvention de cette forme lyrique un millénaire plus tard, dans l'Italie du XIV^e siècle, d'abord chez Dante Alighieri, puis sous la plume de Boccace. Ces poètes ont transformé l'espace imaginaire de l'Arcadie, se servant de sa représentation pour effectuer une *translatio* littéraire et culturelle de la Grèce ancienne vers l'Italie de leur temps. L'univers arcadien de l'Antiquité semble à la fois présent et absent de l'églogue du XIV^e siècle, les frontières qui le définissent sont poreuses, et ses points de repère mobiles. Nous verrons que chez Dante l'Arcadie s'avère fracturée, les sites pastoraux existant dans la proximité mais toujours à distance les uns des autres, de manière à suggérer une société à la fois menaçante et menacée, où la méfiance se substitue à l'hospitalité qui fait partie de l'idéal du poème pastoral⁶. Boccace, quant à lui, situe ses églogues dans une Arcadie qui est, elle aussi, étrangement éclatée, mais dans le but de faire de ses paysages, marqués de noms propres – des toponymes, des noms de personnages historiques et littéraires – un espace palimpseste au sein duquel le lecteur est invité à lire plusieurs systèmes de références.

L'églogue renaît, chez Dante, dans le cadre d'un échange épistolaire. En 1319, Giovanni del Virgilio, professeur à l'Université de Bologne, qui enseigne les œuvres de Virgile, d'Ovide, de Lucain et de Stace, envoie à Dante, alors en exil à Ravenne, une lettre en hexamètres latins dans le style d'Horace et dans laquelle il demande au poète la raison pour laquelle celui-ci rédige

¹ Nous tenons à remercier ceux et celles qui ont assisté à la présentation orale de ce travail pour leurs questions et leurs commentaires, ainsi que Lucy Pick, Jonathan Lyon et Michele Lodone, qui ont fourni de précieuses suggestions en vue de sa révision.

² R. Hunter, « Introduction », Theocritus, *Idylls*, trad. A. Verity, Oxford, 2002, p. VII-XXII.

³ R. Coleman, « Introduction », Virgil, *Eclogues*, Cambridge, 1977, p. 1-40.

⁴ Songeons à l'Idylle 11 de Théocrite ou à l'Églogue 2 de Virgile.

⁵ Telle la lamentation célèbre sur la mort de Daphnis (Idylle 1 de Théocrite) ; voir également l'Églogue 5 de Virgile.

⁶ Voir R. Coleman, « Introduction », *Eclogues*, *op. cit.*, p. 32.

ses plus beaux vers en italien, langue accessible au « vulgo » (v. 6, « vulgaire ») et à la « gens idiota » (v. 10, « gens idiots »), ce qui en outre permet à ces ignorants d'en parler aux carrefours (v. 12, « triviis ») et dans les lieux publics⁷ (v. 18, « forensi »). C'est une langue d'ailleurs, poursuit del Virgilio, qui n'assurera de gloire durable ni au poème, ni au poète⁸. Pourquoi, implore-t-il, Dante n'écrit-il pas de poème épique en latin, à la manière d'Albertino Mussato, au profit duquel on a fait revivre quelques années auparavant la coutume de couronner publiquement de *laures* les poètes célèbres ? Del Virgilio propose quelques sujets dignes, selon lui, du destinataire de son épître, et conclut en lui assurant que s'il écrit une telle œuvre, il garantira son couronnement à Bologne.

En guise de réponse, Dante envoie à del Virgilio une églogue de 68 vers en hexamètres latins, une performance poétique qui constitue une réplique détournée aux critiques et à la prière de son correspondant⁹. L'épître pastorale de Dante met en scène un échange entre le berger Tityrus, qui a reçu une lettre de Mopsus, et son ami Meliboeus. Celui-ci trouve que Mopsus ne mérite pas la bienveillance de Tityrus, mais ce dernier décide néanmoins d'envoyer à Mopsus dix mesures de lait de sa brebis la mieux aimée de Virgile, d'Ovide, de Lucain et de Stace (v. 58, « ovis gratissima »). Ainsi Dante fait-il preuve de sa maîtrise parfaite de l'hexamètre latin et remet-il en question la hiérarchie des genres proposée par la *Rota Virgilii*, qui trouve dans les *Bucoliques* de Virgile le modèle du genre humble, dans les *Géorgiques* le paradigme du style médiocre, et dans son épopée, l'*Énéide*, l'apogée de l'œuvre sublime. En outre, Dante réintroduit et anime la tradition de l'églogue virgilienne dans le contexte littéraire et politique de l'Italie du XIV^e siècle. Enfin, il fracture l'Arcadie en espaces disjoints, reliés néanmoins par son écriture¹⁰.

Del Virgilio répond à l'églogue-épître de Dante avec enthousiasme et joie. Dans sa propre lettre-églogue, il se figure lui aussi berger à qui la chanson de Tityrus a été apportée par le vent. Évoquant une scène typique de la pastorale – des troupeaux qui paissent paisiblement, des bosquets aromatisés de myrte, le clapotis des ruisseaux –, il invite Tityrus à le rejoindre dans ce lieu délicieux où, il l'assure, les autres pasteurs se réjouiront de l'accueillir¹¹.

Dans le dernier épisode de cet échange poétique, rédigé au cours de l'été 1321 et peu avant la mort du poète, Dante insiste de nouveau sur la fragmentation du paysage arcadien au moyen d'une autre mise en scène de la réception à distance. Cette fois-ci, il s'agit non pas d'une missive, mais d'une transmission orale. Le messenger, Meliboeus, arrive en haletant – détail qui souligne la distance qui sépare les correspondants. Ayant pris connaissance de l'appel de

⁷ L'édition critique la plus récente de la correspondance lyrique entre Dante et del Virgilio se trouve dans *Dante and Giovanni del Virgilio, Including a Critical Edition of the Text of Dante's 'Ecloge Latinae' and of the Poetic Remains of Giovanni del Virgilio*, éd. P. Wicksteed et E. Gardner, Westminster, 1902. Les églogues ont été réimprimées avec une traduction en italien, des notes et commentaires dans *Dante Alighieri, Opere*, éd. M. Santagata, t. 2 : *Convivio, Monarchia, Epistole, Egloge*, éd. G. Fioravanti, C. Giunta, D. Quaglione, C. Villa et G. Albanese, Milan, 2014. Voir aussi M. Petoletti, « Egloge », dans *Dante*, éd. R. Rea et J. Steinberg, Rome, 2020, p. 149-162.

⁸ D'après del Virgilio, les langues vernaculaires sont instables et multiples (v. 15-16).

⁹ J. Combs-Schilling caractérise cette lettre, qui est rédigée entre le printemps et l'automne 1320, de « poem, polemic, and meta-literary self-assessment » « poème, polémique et auto-évaluation méta-littéraire » (« Pastoral at the Boundaries : The Hybridization of Genre in the Fourteenth-Century Italian Eclogue Revival », thèse de l'Université de Californie, Berkeley, 2012, p. 13).

¹⁰ La première églogue de Dante met en relief la rencontre avec un texte écrit : « Vidimus in nigris albo patiente lituris » (v. 1, « Nous avons vu en lettres noires, soutenues par le blanc »).

¹¹ Les autres bergers sont Alexis, Corydon, Nisa et Testilis, qui figurent tous dans les églogues de Virgile (églogues 2, 7, 8). Mopsus prévoit cependant que son invitation risque de se voir refusée car Iolas ne le permettra pas (v. 80 : « non permittet »). Iolas est le rival heureux de Corydon dans l'églogue 2 de Virgile ; ici ce personnage pourrait renvoyer à Guido Novello, mécène et protecteur de Dante à Ravenne.

Mopsus, Tityrus et son compagnon Alpheus se demandent comment répondre. Alpheus, qui s'était déjà étonné du fait que Mopsus « arida Cyclopi placeant quod saxa sub Aetna » (v. 27, « puisse se plaire parmi les pierres des Cyclopes asséchées sous l'Etna »), craint une trahison. Tityrus en revanche s'y rendrait volontiers, dit-il, pour l'amour de Mopsus, s'il ne craignait Polyphème. « Quis Polyphemus [...] non horreat » (v. 76, « Qui n'aurait horreur [...] de Polyphème »), qui déchira Acis, et tua les compagnons d'Achéménide, s'exclame Alpheus.

Le surgissement d'un Polyphème sauvage dans cette églogue a quelque chose d'inattendu. Chez Théocrite (idylles 6 et 11), Polyphème est une figure malheureuse, voire ridicule, dont la violence éventuelle n'a pas encore été réalisée¹². Dans l'églogue 2 de Virgile, qui s'inspire de l'idylle 11, Corydon est un pasteur consciencieux¹³ et un poète joyeux. Au livre XIII des *Métamorphoses* (v. 750-897), Ovide raconte l'amour du géant pour la nymphe Galatée qui, de son côté, n'aima qu'Acis, mais il prolonge le récit pour transmettre la fin violente de cette déception (v. 874-897). Chez Ovide, le géant jette une pierre à son rival heureux qui est transformé en fleuve, mais dans l'églogue de Dante, Alpheus décrit un démembrement sanglant qui évoque le repas horrifiant que fait Polyphème des compagnons d'Ulysse dans l'*Odyssée* d'Homère (IX, v. 312-318). C'est dans l'*Odyssée* que nous retrouvons une communauté de Cyclopes qui semblent vivre loin de toute civilisation ; sans lois pour gérer leur société, sans connaissance de la navigation ou du travail de la terre et vivant de leurs troupeaux, ce sont des êtres pré-civilisés ou non civilisés, confinés d'ailleurs sur leur île de laquelle ils ne peuvent s'échapper¹⁴. Virgile et Ovide nous racontent, chacun d'un point de vue différent, l'histoire d'Achéménide, abandonné par mégarde sur l'île des Cyclopes lors de la fuite précipitée d'Ulysse, et sauvé par Énée qui, quoique Troyen, prend pitié du Grec oublié des siens¹⁵. Ainsi Dante s'inscrit-il dans une généalogie littéraire qui le relie à Théocrite et à Homère à travers Ovide et Virgile, et qui fait de son églogue la suite des poèmes les plus importants de la littérature classique.

Dans son églogue, Dante brouille également des traditions littéraires diverses ; son Polyphème sauvage vit au sein de l'univers pastoral, sa caverne est le lieu duquel Mopsus envoie son invitation au Florentin exilé¹⁶. À la fois monstre sauvage et poète-berger, un être en marge de la civilisation qui se trouve par conséquent à une proximité inquiétante, Polyphème est une figure troublante qui incarne le statut transformé de l'Arcadie italienne du XIV^e siècle : une Arcadie déchue, marquée par l'exil, l'isolement et la rupture.

¹² On peut voir des allusions au destin homérique de Polyphème dans les idylles 6 (v. 22-24) et 11 (v. 11 et v. 61-62).

¹³ Voir l'églogue 2, v. 21-22. Les Cyclopes chez Homère savent bien s'occuper de leurs troupeaux et en exploiter les ressources (*Odyssée*, IX, v. 195-200, v. 232-233, v. 258-271, v. 365-372, v. 481-494).

¹⁴ *Ibidem*, v. 134-140.

¹⁵ Ovide raconte cette histoire du point de vue d'Achéménide (*Métamorphoses*, XIV, v. 154-222), tandis que Virgile nous offre la perspective d'Énée (*Énéide*, III, v. 588-681). Sur cet épisode, voir le commentaire de G. Albanese (*op. cit.*, p. 1774-1778). On peut mettre en rapport l'expérience d'Achéménide, abandonné des siens, et celle de Dante (*Paradis*, XVII). Voir également *idem*, *Purgatoire*, XIV, v. 58-64, qui décrit la violence de Fulcieri da Calboli. Sur l'emploi que fait Dante d'Ovide et de Virgile, surtout en ce qui concerne la figure de Polyphème, voir aussi G. Raffa, « Dante's Mocking Pastoral Muse », *Dante Studies*, 114 (1996), p. 271-291.

¹⁶ Les tentatives de ce dernier de rassurer son destinataire en lui disant qu'il n'a pas à craindre des pièges ou des blessures (v. 75, « non hic insidiae non hic injuria ») ne font que mettre en relief le danger que pose le Cyclope et dont Mopsus, malgré sa bonne volonté, serait incapable de protéger Tityrus, car lui-même il dépend de Polyphème.

Si d'une part l'Arcadie de Dante s'avère fragmentée et fragile, pénétrée par des forces littéraires et historiques¹⁷, elle est en même temps transformée et investie de nouvelles énergies. En remettant l'églogue sur le devant de la scène et en lui apportant des innovations, le Florentin fournit à ses successeurs un modèle à la fois fécond et incontournable. Dante défriche un nouveau champ virgilien pour les poètes de la fin du Moyen Âge, riche en possibilités de continuation et d'innovation, et dont Boccace saura profiter pleinement.

Boccace, lecteur précoce et perspicace de l'ouvrage pastoral de Dante¹⁸, travailla à son *Buccolicum carmen*, un ensemble de seize églogues, durant une période qui s'étale sur deux décennies, du milieu des années 1340 à la fin des années 1360¹⁹. Quoique l'œuvre de Boccace soit conséquente sur plusieurs plans, nous souhaitons ici mettre en valeur la création de ce que nous appellerons « paysages palimpsestes ». Du grec *palimpsestos*, ou « gratté à nouveau », le palimpseste désigne au sens propre un manuscrit dont l'écriture a été effacée pour donner place à un nouveau texte, mais imparfaitement, de manière à laisser transparaître le texte originel²⁰.

Suivant la piste que Gérard Genette ouvre, mais qu'il ne poursuit pas, nous nous intéresserons aux possibilités du palimpseste comme outil herméneutique et méthode de lecture²¹. Dans un palimpseste paléographique, l'écriture antérieure n'est pas dans une relation de nécessité avec l'écriture postérieure et n'en détermine aucunement le sens. L'activité de réécriture crée une proximité fortuite entre de multiples textes qui peut néanmoins donner lieu à de nouvelles perspectives. Sarah Dillon se sert de l'idée du palimpseste pour explorer, justement, l'intertextualité ; selon elle, le palimpseste serait « an involuted phenomenon where otherwise

¹⁷ Des chercheurs ont essayé de faire un lien entre Polyphème et des figures historiques : Robert de Naples, dont le vicaire a condamné Dante, ou Romeo de' Pepoli, chef de Bologne à son expulsion de la ville en juillet 1321, ou Fulcieri da Calboli, d'abord podestat de Florence, puis capitaine du peuple à Bologne. D'autres ont interprété allégoriquement le Cyclope, comme une représentation des guelfes noirs. Voir Wicksteed et Gardner, *Dante and Giovanni del Virgilio*, op. cit., p. 241.

¹⁸ Dans son *Trattatello in laude di Dante*, Boccace rédige une épithète latine pour le poète qu'il attribue à del Virgilio mais qui n'a jamais été gravée et qui nous est connue uniquement à travers lui. Boccace est également notre unique source de l'échange entre Dante et del Virgilio, qui paraît pour la première fois dans le *Zibaldone laurenziano*. Il crée ensuite une anthologie d'églogues qui incorpore des ouvrages de Virgile, Dante, del Virgilio, Pétrarque, Checco di Meletto, et lui-même. Voir A. Ascoli, « Blinding the Cyclops. Petrarch after Dante », dans *Petrarch and Dante : Anti-Dantism, Metaphysics, Tradition*, éd. Z. Barański et T. Cachey, Notre Dame, 2009, p. 114-173.

¹⁹ Boccace expérimente de manière précoce l'écriture pastorale et celle de l'églogue : voir ses *Caccia di Diana* (1334 ?), *Filocolo* (1336) et *Comedia delle ninfe fiorentine* (c. 1342) ; voir également J. Smarr, « Introduction », Giovanni Boccaccio, *Eclogues*, New York, 1987, p. VIII-LXXXVI ; eadem, « Boccaccio pastorale tra Dante e Petrarca », dans *Autori e lettori di Boccaccio: atti del Convegno internazionale di Certaldo*, éd. M. Picone, Florence, 2002, p. 237-254. Boccace fait partie des premiers lecteurs (probablement en 1347) de l'églogue célèbre de Pétrarque, « Argus », qui circule avant et indépendamment du *Buccolicum carmen*. La tradition savante a souvent qualifié Boccace d'imitateur plus ou moins servile de Pétrarque : B. Zumbini, « Le egloghe del Boccaccio », *Giornale storico della letteratura italiana*, 7 (1886), p. 94-152 et S. Carrai, « Pastoral as Personal Mythology in History », dans *Petrarch : A Critical Guide to the Complete Works*, éd. V. Kirkham et A. Maggi, Chicago, 2009, p. 165-177. Nous tenons en revanche à mettre en valeur l'originalité du poète de Certaldo.

²⁰ Voir la définition de G. Genette : « l'on voit, sur le même parchemin, un texte se superposer à un autre qu'il ne dissimule pas tout à fait, mais qu'il laisse voir par transparence », dans *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, 1982, p. 451.

²¹ Pour Genette, lire tout texte comme hypertextuel « fait un crédit, et accorde un rôle, pour moi peu supportable, à l'activité herméneutique du lecteur » (*ibidem*, p. 16). Dillon remarque que « Genette struggles to accept the radical consequences for the responsibility of the reader and the transtextuality of literature that arise from the figuration of textuality as palimpsestuous » (« Genette s'efforce d'accepter les conséquences radicales de cette responsabilité accordée au lecteur, et de la transtextualité de la littérature qui procède de la figuration de la textualité comme palimpseste »), *The Palimpsest. Literature, Criticism, Theory*, New York, 2007, p. 91.

unrelated texts are involved and entangled, intricately interwoven, interrupting and inhabiting each other²²) ». Laura Campbell en revanche parle du palimpseste comme d'un phénomène archéologique, où les niveaux les plus anciens, quoique couverts et cachés, restent malgré tout présents et contribuent à soutenir et à déterminer la forme de tout ce qui vient après²³. Nous suggérons que dans les églogues de Boccace l'espace arcadien, déjà fragmenté chez Dante, se trouve découpé et rassemblé dans une pratique « rel[evant] du *bricolage*²⁴ » et de la superposition, qui fait du paysage grec un espace composite et multiple capable de créer des juxtapositions surprenantes et des contiguités inattendues sur le plan spatial comme sur le plan temporel, et qui invite à un travail d'interprétation de la part du lecteur.

Dans le *Buccolicum carmen* de Boccace, nous constatons que sur une même étendue géographique le poète se sert de points de repère topographiques (des fleuves, des montagnes), civils ou politiques (par exemple des villes), historiques (le nom du lieu d'une bataille célèbre), ou mythologiques (la caverne de Polyphème), entre autres. Ces points de repère créent des systèmes de référence hétéroclites dont aucun n'exclut l'autre ; au contraire, simultanément visibles, tous restent en vigueur en même temps. L'églogue 12, « Saphos », nous fournit un exemple de ce paysage palimpseste et du travail herméneutique qu'il invite ou provoque.

Presque tous les noms propres de « Saphos » font référence à l'Arcadie et à la poésie de l'Antiquité. Dans ce poème, Aristeus, à la recherche de Sappho²⁵, retrouve à sa place Calliope. La muse se moque d'abord de ses prétentions poétiques, mais Aristeus insiste sur le fait qu'il est méritant et bien né, fils de la nymphe thessalienne, Cyrène, et d'Apollon, et de surcroît arcadien. Calliope, le tournant en dérision, compare Aristeus à « Ysmarius [...] grandis²⁶ » (v. 47, « le grand Ismarien ») et le désigne comme « Critis [...] Yde²⁷ » (v. 47, « le Critis ou juge du mont Yde »), des comparaisons qui suggèrent la prédilection d'Aristeus pour la poésie amoureuse plutôt que pour la poésie philosophique ou théologique²⁸. Aristeus a abandonné, dit-il, la poésie peu sérieuse de sa jeunesse ; il a même donné ses premiers poèmes au dieu de Lemnos²⁹. La réponse de Calliope met en avant les deux montagnes les plus célèbres de la Grèce antique, le Parnasse et l'Olympe, qui sont respectivement les demeures des muses et des dieux. En se pensant digne de la première, Aristeus aura besoin de l'appui des habitants de la deuxième.

Cette mise en scène grecque cède à un déplacement subit quand Aristeus dit avoir entendu les poètes illustres, Silvanus et Minciades, chanter des louanges à Sappho, alors qu'il se trouvait près de la Sorgue qui coule à travers le Vaucluse. Les noms de ce fleuve et de cette région situent la scène dans la partie sud-est de la France, en Avignon, et renvoient à l'habitation préférée de Pétrarque. Le nom Minciades en revanche fait référence à un autre fleuve, le Mincio, près de Mantoue, détail qui nous permet de relier cette figure à Virgile. Le poète de l'empire romain et celui de l'Italie contemporaine se trouvent ainsi réunis ; leur concours lyrique auquel assiste Aristeus offre un spectacle qui provoque sa transformation. Sappho, quant à elle, n'a pas quitté le

²² *Ibidem*, p. 4, « un phénomène où des textes, autrement sans lien entre eux, sont impliqués et emmêlés l'un à l'autre, finement entrelacés, de manière à se perturber et à s'habiter mutuellement ».

²³ Elle parle d'un « cumulative palimpsest », notion archéologique qu'elle emprunte de G. Bailey. Voir L. Campbell, *The Medieval Merlin Tradition in France and Italy. Prophecy, Paradox, and 'Translatio'*, Cambridge, 2017, p. 24.

²⁴ Pour reprendre les mots de Genette, à propos de l'hypertextualité (*Palimpsestes, op. cit.*, p. 451).

²⁵ D'après Boccace, Sappho représente la poésie.

²⁶ Allusion à Orphée, démembré par les Cicones sur le mont Ismarus.

²⁷ C'est sur le mont Ida que Pâris prononce son malheureux jugement.

²⁸ Ces citations de Boccace proviennent de ses *Eclogues*, trad. J. Smarr, New York, 1987 ; nous avons consulté ses traductions anglaises.

²⁹ Référence à Vulcain, qui y vécut.

sommet du mont Parnasse, pas plus que la source gorgonienne. Aristeus implore Calliope de l'aider à la trouver, et il souligne sa persévérance et sa dévotion : pour preuve, il a déjà gravi les pentes raides et rebutantes du mont Lycée. Cette montagne, située en Arcadie, est présentée comme le lieu de naissance de Pan.

La géographie étonnante de cette églogue réduit la distance entre la Grèce et l'Italie, et diminue, voire élimine, l'intervalle de temps entre l'Antiquité grecque, la Rome impériale de Virgile, et le XIV^e siècle. Aristeus et les poètes Silvanus et Minciades semblent passer d'un espace-temps à un autre, voire coexister simultanément dans l'Arcadie de la Grèce antique et la France et l'Italie contemporaines de Boccace. Ainsi, Silvanus chante avec Minciades, alors que les vers qui suivent le disent mort (v. 197) ; Silvanus se trouve près de la Sorgue, tout en ayant peu avant poursuivi Sappho sur le mont Parnasse (v. 195-196) ; Aristeus est témoin d'un concours de chant improbable au bord d'un fleuve dans le sud-est de la France et croise la neuvième muse dans une forêt de l'Arcadie.

Ce poème nous fournit un exemple du paysage palimpseste, qui comprend en même temps et sans contradiction apparente des indications spatiales qui appartiennent à des lieux, périodes historiques et traditions littéraires distinctes, et qui nous invitent en outre à faire des liens entre eux. Les paysages de Boccace sont à la fois ancrés dans le réel, imaginaires en ce qu'ils font appel aux espaces littéraires ou mythologiques, et fantastiques dans la mesure où ils combinent des éléments qui, dans une perspective strictement logique, ne peuvent s'allier.

Si d'une part, par ces paysages, Boccace révèle la fragmentation du monde pastoral et ses frontières incertaines, déjà visible chez Dante, d'autre part il tisse des liens à travers le temps et l'espace au moyen de sites palimpsestes, où de nombreux sens et cadres de référence multiples existent et persistent, visibles les uns à côté des autres ou les uns à travers les autres. Ainsi, le paysage chez Boccace est l'un des éléments les plus féconds et innovants de son œuvre pastorale³⁰.

Au début de son *Buccolicum carmen*, Boccace démontre sa maîtrise parfaite de l'églogue virgilienne, tout en effectuant la *translatio* du genre classique vers l'Italie du XIV^e siècle. Dans « Galla », poème qui ouvre le *Buccolicum carmen*, le malheureux Damon se plaint à son ami Tindarus du mépris que la nymphe éponyme témoigne pour son amour. Celui-ci, plus raisonnable, invite son ami à mettre fin à ses lamentations et à oublier sa bien-aimée capricieuse. Damon répond par une longue série d'adynatons – figure de rhétorique qui repose sur une impossibilité : quand les brebis mangeront des chèvres, quand le loup mangera de l'hibiscus, et ainsi de suite ; alors, dit Damon, une jeune fille inconstante restera fidèle à son ami, et alors il réussira à faire revenir Galla (v. 99-104). L'adynaton est une figure répandue dans la littérature classique – on en rencontre dans l'œuvre de Virgile, comme dans l'églogue de Plutarque –, mais au Moyen Âge, elle est plutôt tombée en désuétude³¹. Ici, dans sa première églogue, Boccace met en avant sa maîtrise de cette figure insolite, comme de ce genre original.

Nous constatons également que les bergers se retrouvent dans un paysage pastoral conventionnel qui comprend des prés verts, des bois qui reverdissent, et de petits ruisseaux qui plaisent aux troupeaux. Tindarus invite Damon à se reposer dans sa caverne fraîche, à l'abri du soleil, et à partager la raison de sa douleur, car « leviat mentes recitasse dolores » (v. 27,

³⁰ Voir aussi le bel article de D. Lummus, « The Changing Landscape of the Self », dans *Boccaccio : A Critical Guide to the Complete Works*, éd. V. Kirkham, M. Sherberg et J. Smarr, Chicago, 2014, p. 155-169.

³¹ Sur l'emploi de cette figure dans un autre contexte lyrique, voir P. Cherchi, « Gli 'adynata' dei trovatori », *Modern Philology*, 68/3 (1971), p. 223-241.

« raconter ses malheurs est un soulagement »). Cette hospitalité spontanée et bienveillante représente l'idéal du monde pastoral³².

Si, dans « Galla », on peut se croire en Arcadie, néanmoins les précisions topographiques suggèrent un emplacement alternatif. Damon dit à son interlocuteur qu'il vaudrait mieux habiter près du Vésuve et du Mont Gaurus que de rôder dans le plat pays sec et stérile près du fleuve Arno³³. Les montagnes volcaniques Vésuve et Gaurus situent le texte en Campanie, la région près de Naples, tandis que le fleuve Arno traverse la Toscane. Il s'agit donc non pas de lieux lointains, voire quasi imaginaires, mais d'un espace que le public de Boccace pouvait connaître³⁴. D'autres noms propres – les Alpes et le mont Ugo près de Florence – renforcent cette localisation italienne et peuvent contribuer à une familiarité, une domestication pour ainsi dire, de l'églogue classique. Avec ce vocabulaire topographique, Boccace effectue un déplacement ou une *translatio* de l'églogue de la Grèce vers l'Italie, en s'insérant lui-même à la place de Virgile : l'Arcadie du XIV^e siècle se trouve ainsi en Italie, et Boccace est désormais son poète.

Le deuxième poème du *Buccolicum carmen*, « Pampinea », ajoute à la *translatio studii* de « Galla » l'idée de *translatio imperii*, et ce, toujours au moyen de la spatialisation. Comme « Galla », « Pampinea » se situe dans un paysage bucolique conventionnel où les éléments de la nature illuminent l'état intérieur du « je » lyrique, l'amant malheureux de la nymphe éponyme, qui se lamente longuement de la perte de son amie. Le poème fait clairement référence à l'œuvre de Virgile. Dans les deux cas, il s'agit du deuxième poème du recueil lyrique, et chaque œuvre livre la lamentation lyrique d'un amant infortuné, Corydon dans le texte de Virgile et Palemon chez Boccace. Les noms propres relient également les deux poèmes. Dans l'églogue de Virgile, Corydon aime Alexis mais sans réciprocité, tandis que Palemon s'imagine des rivaux plus heureux que lui, nommés Corydon et Alexis.

À la différence de son modèle virgilien, Palemon se trouve en désaccord avec la scène qui l'environne. La nature se repose ; les cigales, les troupeaux, les oiseaux sont tranquilles. Il n'y a que Palemon qui s'agite et s'active (« me miserum [...] solum », v. 9, « moi seul, je me désole »), lancé à la poursuite de la nymphe. Il se trouve même déçu par les signes envoyés par la nature, par exemple quand il voit remuer les arbres et s'imagine, à tort, que c'est son amie qui revient auprès de lui. La nature favorise les amours des animaux, car elle a fait pour chacun un partenaire : « stant ducibus pecudes, tauro dilecta iuvenca ; / turtur in arboribus socium, sociumque columba / turribus insequitur³⁵. » Il n'y a que le berger qui se trouve privé du plaisir de l'amour (« pastori grata voluptas / tollitur », v. 37-38, « du pasteur le plaisir est retiré »).

Le Corydon de Virgile, tout aussi malheureux en amour, trouve néanmoins du réconfort dans ses propres capacités lyriques. Il loue Pan, de qui vient le don de savoir jouer de la flûte et qui s'occupe des brebis et des bergers³⁶. Palemon en revanche, tout en chantant, ne trouve pas de

³² Lummus dit qu'une « ethics of care » caractérise la société pastorale, dans « The Changing Landscape of the Self », art. cit., p. 164.

³³ La description peu exacte du paysage toscan que donne Damon semble renvoyer davantage à la situation politique de cette région qu'à sa topographie ou à son climat.

³⁴ Ce sont aussi les régions où le poète a vécu ; en 1341, il a fait le voyage de Naples à Florence.

³⁵ V. 35-37 : « pour les moutons il y a des brebis, pour le taureau la génisse, la tourterelle suit son amie aux arbres et la colombe son pair au pigeonnier. »

³⁶ « Pan primum calamos cera coniungere pluris / instituit » (v. 32-33, « Ce fut Pan d'abord qui apprit [aux bergers] à lier plusieurs roseaux avec de la cire ») ; « Pan curat ovis oviumque magistros » (v. 33, « Pan s'occupe des brebis et des maîtres des brebis »). La chanson de Corydon le lie à Polyphème. Ils énumèrent tous deux leurs qualités, ainsi que les avantages de leur manière de vivre.

soulagement dans ses capacités lyriques et se désespère ; il souligne l'inutilité et l'amertume de sa vie (v. 135-137) et invoque la mort (v. 125). Au temps cyclique de la nature se substitue celui, linéaire et fini, de la vie d'un individu : « En redeunt flores, redeunt et gramina pratis ; tempora non redeunt³⁷. » La conclusion du monologue de Palemon marque une autre différence avec son modèle virgilien. Corydon se dit heureux dans les bosquets loin des villes³⁸, tandis que Palemon habite un espace identique à celui de Pampinea, mais séparé de celle-ci : « dum montes silvasque coles et roscida rura, / ipse colam montes, silvas, et roscida rura³⁹ ». Ce sont les éléments traditionnels du paysage arcadien, ceux précisément qui font le bonheur du Corydon de Virgile, mais Palemon se trouve aliéné dans cet espace verdoyant et idyllique, incapable de se faire aimer, ou de trouver quelque réconfort dans son art.

Les quatre derniers vers de l'églogue révèlent la présence inattendue et insoupçonnée d'un témoin et scribe, un certain Melampus qui, supposons-nous, est responsable de la mise en écrit de cette lamentation. C'est lui également qui situe géographiquement – et pour la première fois – le poème : « Hec secus umbrosas ripas quis defluit Arnus / lenis ad alpheos, prostratus mente Palemon / deflebat lacrimans⁴⁰. » Ces vers installent la scène non pas en Arcadie mais en Toscane, près du fleuve Arno. Comme dans « Galla », c'est une indication topographique, « Arnus », qui nous permet de localiser le poème, et non une mention relative aux villes.

L'autre nom propre, « Alpheos », mérite notre attention ; il ne désigne pas une ville mais un peuple, les anciens fondateurs et habitants de Pise⁴¹. Une ville s'appelle également Pise dans la région nord-ouest du Péloponnèse, Élis, laquelle se trouve justement à côté de l'Arcadie, et selon le géographe grec Strabon, la Pise italienne a été fondée par des natifs de la Pise grecque (Epeius, précisent certains écrivains) ; ces derniers ont accompagné Nestor à Troie et, en revenant, se sont retrouvés dans les plaines de l'Arne. De là le nom « alphéen » ou « éléan ». Par l'usage de ces noms propres, Boccace évoque simultanément la topographie de cette région d'Italie, son histoire politique et ses liens avec la Grèce antique. Il renverse en quelque sorte le geste colonisateur des fondateurs de la Pise italienne en revendiquant lui-même la maîtrise de l'églogue, s'appropriant et expropriant la forme et la matière des auteurs classiques pour fonder une nouvelle tradition littéraire ancrée dans un espace italien, quoique grécisant. C'est Melampus – double du poète dont le retour crépusculaire avec des troupeaux évoque les églogues 6 et 10 de Virgile – qui incarne ce geste dans le cadre du poème.

Dans « Lipis », Boccace explore davantage les aléas de la gloire, mais en relation cette fois avec l'actualité du poète. Cette églogue met en scène un dialogue entre une dame, Batracos, et un étranger et exilé, Archas, dont le nom même veut dire « Arcadien⁴² » mais qui peut se rapporter, selon Boccace dans sa lettre à Fra Martino, à n'importe quel étranger⁴³. Batracos informe le nouveau venu des dernières nouvelles de son pays, notamment du couronnement récent – et immérité, à son avis – de Circius.

³⁷ V. 145-146 : « les fleurs reviennent, la verdure revient aux prés ; le temps ne revient pas. »

³⁸ « [N]obis placeant ante omnia silvae. », v. 62, « que nous plaisent les forêts avant tout. »

³⁹ V. 153-155 : « pendant que tu demeures aux montagnes, aux bois, aux prés couverts de rosée, je demeurerai aussi aux montagnes, aux bois, aux prés couverts de rosée. »

⁴⁰ V. 156-158 : « Ces mots Palemon, pleurant et prostré d'esprit, s'est exclamé, le long des bords ombragés entre lesquels l'Arne tranquille coule vers les Alpheos. »

⁴¹ W. Smith, *Dictionary of Greek and Roman Geography, Illustrated by Numerous Engravings on Wood*, Londres, 1854.

⁴² « Archas se dit autrefois Arcadien et berger. », v. 2, « Archas eram quondam pastorque. »

⁴³ Giovanni Boccaccio, *Le lettere edite e inedite, tradotte et commentate con nuovi documenti*, éd. F. Corazzini, Florence, 1877, p. 270 : « Arcas enim pro quocumque homine extero potest accipi. », « Archas, au vrai, on peut le prendre pour n'importe quel homme venant de l'étranger. »

Dans ce poème les nombreux points de repère géographiques tracent des zones différentes – la Grèce, l’Italie, et le nord de l’Europe – représentées par les personnages principaux. C’est Archas, associé aux Doriens (peuple hellénique) et aux Thraces⁴⁴ (peuple du rivage nord de la mer égéenne), qui sert de synecdoque pour une région, mais aussi pour une période. Qualifié de « senex » tout au long de l’églogue (v. 6, 23, 56, 196) et désigné par un nom qui évoque la poésie pastorale, Archas semble provenir d’un espace plus littéraire que réel, antique de surcroît. Batracos, qui s’indigne de voir des lauriers italiens posés sur des cheveux du nord, incarne la situation de l’Italie des années 1350, et l’absent Circius, nom d’un vent du nord, suggère la domination du pouvoir germanique.

Batracos célèbre longuement la gloire de l’Italie au moyen d’une spatialisation de l’histoire militaire de l’empire romain. L’évocation d’Opheltes, par exemple, subjuguant les lions arméniens, les chameaux portant des fardeaux syriens, et des troupeaux assyriens (v. 66-69) suggère les victoires de Pompée. Semblablement, Daphnis, dit-elle, mit des chaînes ou des cordes aux taureaux allobroges et éduens, aux veaux belges (v. 73-74). Ici les noms des peuples de la Gaule transalpine renvoient à Jules César. Batracos s’engage dans une sorte de cartographie historique qui lui permet d’évoquer, mais d’une manière détournée, les conquêtes de ceux qui furent dignes, selon ses dires, de recevoir des lauriers.

Outre ceux qui ont remporté des victoires militaires, de grands poètes méritent également des lauriers, et Batracos en donne trois, toujours par le biais d’adjectifs qui les situent selon leur lieu d’origine et celui où ils ont vécu et écrit : « smirneus pastor, venetusque et grandis etruscus/meonios dudum tauros ytalosque leones / et tyrios apros stipulis domuere canoris⁴⁵. » Ces références à Homère, Virgile et Dante (ou Pétrarque ?), retracent clairement le mouvement de la *translatio studii* à travers l’espace, mais surtout à travers le temps, aboutissant à l’époque de Boccace. Si le « grandis etruscus » a été substitué au « venetus », il n’a pas pour autant emporté la gloire poétique en-dehors de l’Italie, au contraire : le texte que nous lisons en est la preuve.

Batracos semble concevoir la *translatio* comme recevable uniquement lorsque celle-ci s’opère au profit de l’Italie. Nous constatons qu’elle se sert presque toujours des noms propres relatifs à des données politiques plutôt que de se référer aux contours, aux frontières naturelles, et aux caractéristiques du relief. L’espace qu’elle trace ainsi est marqué et défini par l’activité humaine et les mouvements, voire les conflits, des peuples. Puisque Batracos ancre la gloire de l’Italie dans les lieux qu’elle a dominés, elle s’imagine peut-être que cette gloire est aussi durable que les terres conquises. Le couronnement de Circius de lauriers italiens (v. 48, « ytalas [...] lauros ») la laisse indignée et amère.

Archas en revanche se montre plus philosophe à cet égard ; peu importe que Circius ne soit pas italien, « est magnus » (v. 93, « il est magnifique »). Reconnaisant l’instabilité du pouvoir, il rappelle à Batracos qu’autrefois Eurotas (le nom d’un des fleuves principaux du Péloponnèse) et Aracynthas (des montagnes en Étolie) prononcèrent des lois pour leurs colons maeoniens (v. 135, « meoniis [...] colonis »), c’est-à-dire que ce fut la Grèce antique qui établit les lois de l’Italie actuelle. La conquête ne confère pas aux vainqueurs une supériorité quelconque, et d’ailleurs elle n’a rien de nouveau, ni de stable : « Nil sub sole novum », affirme-t-il, « rapuistis, nunc rapit alter⁴⁶ ». Si, d’après Batracos, l’Italie a dominé d’autres peuples parce qu’elle était plus valeureuse qu’eux, selon Archas, ce fut simplement parce qu’elle était alors plus forte.

⁴⁴ « Vous, les Doriens et les Thraciens, vous méprisez nos autels. », v. 24, « despictis dori tracesque altaria nostra. »

⁴⁵ V. 81-83 : « le berger de Smyrne et de Vénétie et le grand étrusque ont dompté il y a longtemps les taureaux maeoniens et les lions italiens et les sangliers tyriens avec leurs flûtes mélodieuses. »

⁴⁶ V. 138 : « il n’y a rien de nouveau sous le soleil ; vous avez volé autrefois ; maintenant un autre vole. »

La quantité de noms de lieux dans cette églogue – anciens et contemporains, de villes ou de pays, de peuples, d'éléments topographiques – devient presque vertigineuse : on en compte une soixantaine. Les déplacements imaginaires que provoquent ces noms chez le lecteur, ou dans certains cas l'incertitude quant au lieu indiqué, suggèrent une poursuite fébrile du pouvoir à travers l'espace et le temps, ainsi que la dimension éphémère de toute victoire militaire.

La fin du poème suggère un mérite plus sûr que la recherche de la gloire politique et militaire. « Lipis » conclut sur un geste d'hospitalité ; Batracos invite le « senex Archas » (v. 196, « vieil Archas ») à rester chez elle, car la nuit obscure vient, et déjà les étoiles montent au ciel (v. 197, « nox atra venit ; iam sydera »). Cette invitation au vieil Archas se conforme aux valeurs arcadiennes, dont l'amitié, la générosité et l'accueil fait aux autres, et qui offrent peut-être plus de bonheur que la soif de domination qui pousse certains à traverser mers et montagnes à la recherche d'une gloire éphémère.

En tant qu'espaces poétiques, les églogues de Dante et Boccace ont en commun d'ouvrir de nouveaux horizons à la poésie, plus libres et novateurs. Ces grands poètes italiens font preuve d'une conscience vive de se lancer dans une nouvelle direction et de s'approprier une forme d'écriture et un espace imaginaire riche en possibilités. L'espace pastoral s'avère ainsi un site de liberté poétique.

Les paysages palimpsestes de Boccace éveillent une multiplicité d'interprétations possibles qui s'informent mutuellement et offrent au lecteur une densité et une richesse de signification qui font l'intérêt et le génie de l'églogue de Boccace. Il n'est pas question simplement d'intertextualité, de sources, d'allusions ou d'échos tels que nous les avons observés par exemple chez Dante, où la figure de Polyphème renvoie à plusieurs textes, auteurs et traditions littéraires, mais d'un ancrage dans un espace réel, ainsi que le désamorçage et la recombinaison potentielle du paysage – du temps comme dans l'espace – dans un processus de transformation continue. Chez Boccace, l'expérience textuelle et l'expérience vécue (du passé comme du présent) convergent dans l'espace de l'églogue, le lecteur se trouve impliqué dans son univers poétique et devient ainsi un acteur dynamique dans la création de sa signification.

La Grèce de Thésée d'après la *Teseida* de Boccace et ses adaptations françaises

Pascale Mounier
Université Grenoble Alpes, UMR 5316 Litt&Arts

La *Teseida* de Boccace, composée entre 1339 et 1341, est une œuvre en vers à sujet mythologique intégrant des éléments des romans de chevalerie. Le long récit rapporte la façon dont deux Thébains, Arcita et Palemone, capturés par Teseo lors d'une bataille contre Creonte, et unis par l'amitié entrent en rivalité pour obtenir en mariage Emilia, la sœur d'Ippolita, reine des Amazones récemment épousée par Teseo. Il donne une approche idéalisante des faits d'armes et des rapports entre les individus en montrant le dévouement total d'Emilia à l'époux que le sort lui attribue, Arcita, et l'altruisme de celui-ci ; vainqueur d'un grand combat contre son rival Palemone mais mortellement blessé, Arcita demande en effet finalement à ce dernier d'épouser la jeune femme. Boccace fond ici les codes de deux genres, l'épopée antique et le roman français médiéval¹. La prépondérance du moule épique justifie qu'il revendique à la fin du livre XII le fait d'être le premier à avoir fait parler la muse d'Arès en langue vulgaire².

L'épopée romanesque a connu un grand succès en Europe jusqu'à la fin du XVI^e siècle, comme le prouvent les nombreux manuscrits qui ont circulé et les traductions et les adaptations qui en ont été faites. Deux reprises successives écrites en français, en rapport l'une avec l'autre et diffusées exclusivement sous forme manuscrite, sont particulièrement remarquables³. Un traducteur anonyme de la cour italianisante de René d'Anjou a donné de fait vers 1457 une version en prose fidèle des 9898 hendécasyllabes italiens⁴. C'est cette traduction angevine qu'Anne de Graville, lettrée de la cour de François I^{er}, a mise en vers autour de 1522, sous la forme de 3631 décasyllabes à rimes plates⁵. Les deux œuvres s'éloignent chacune à leur manière de la facture de l'épopée latine et se rapprochent de celle du roman français. *Thezeo*, rédigé en prose, découpe les douze livres en nombreux chapitres. *Palamon et Arcita* s'organise essentiellement en groupements de vers qui marquent à eux seuls les étapes de la narration ou des discours des personnages. Il s'agit ainsi d'une façon ou d'une autre pour les auteurs français d'inscrire davantage ce poème d'un nouveau type dans la tradition romanesque nationale.

¹ La matière propre à la mythologie antique, la forme de l'*ottava rima* d'hendécasyllabes et le dispositif de division en douze livres, renforcé par la présence de sonnets annonçant le contenu de chaque livre, rappellent l'épopée latine. Le rôle prépondérant des sentiments sur les exploits guerriers, la nature chevaleresque des combats, la nature courtoise des relations amoureuses et les intertitres des chapitres constitués par des subordonnées ouvertes par *come* renvoient pour leur part au roman en prose français.

² Il a répondu à la recommandation de Dante aux poètes italiens dans le *De vulgari eloquentia* de faire une œuvre illustre en vers ; parmi les trois thèmes proposés, à savoir la prouesse guerrière, l'amour et la vertu, il a choisi le premier.

³ Les deux autres versions produites durant la période sont indépendantes de celles-ci. Geoffrey Chaucer a, d'un côté, composé vers 1380 *The Knight's Tale*, adaptation de 2200 vers environ, qu'il a ensuite intégrés dans les *Canterbury Tales*. Jeanne de La Font, femme de Jacques Thiboust, valet de chambre et secrétaire de Marguerite de Navarre dans les années 1520, a, d'un autre côté, réalisé à une date indéterminée une traduction en vers en français aujourd'hui perdue.

⁴ *Thezeo* constitue la seconde traduction d'un texte de Boccace en français à partir de l'italien, après celle du *Filostrato* par Louis de Beauvau.

⁵ L'adaptatrice appartient à une grande famille de France liée d'abord à la cour de Louis XI puis à celle de Louis XII, dont son père, l'amiral Louis Malet de Graville, a été un des bras droits.

L'œuvre de jeunesse de Boccace mentionne différentes réalités grecques en même temps qu'elle rapporte le devenir des quatre héros, Teseo, Arcita, Palemone et Emilia. Elle reflète l'intérêt précoce de l'auteur pour la Grèce ancienne⁶. Celui-ci fait montre de zèle en la matière : il cultive régulièrement l'obscurité, convoquant de façon allusive des références à l'astronomie, au zodiaque ou au symbolisme des nombres, et le style élevé, usant de mots rares, d'images et de phrases amples. Les éléments de la narration relatifs à la topographie constituent en particulier un bon poste d'observation de la représentation de l'Antiquité. Ils sont de deux natures, réelle et imaginaire : le monde humanisé coexiste dans la fiction avec le monde céleste ou infernal des dieux et des autres créatures surnaturelles. Les sites de la réalité dominant par le fait qu'ils se rattachent au personnage principal, Teseo. Il semble ainsi intéressant de voir ceux qui sont sélectionnés et la façon dont ils sont nommés et présentés. Dans les deux versions françaises du long récit du XIV^e siècle Thésée reste-t-il fédérateur ? Les visions de l'espace se maintiennent-elles ou se modifient-elles ? Une telle enquête prend sens par le fait que les trois œuvres considérées, par-delà leur différence générique, forment un réseau serré autour d'un même sujet. D'où l'intérêt d'envisager successivement la *Teseida*, la traduction de celle-ci et l'adaptation de la traduction.

Teseida

La *Teseida* est conservée à ce jour dans soixante-huit manuscrits. On repère dans la constellation de ceux-ci, complets ou incomplets et dotés ou non de gloses rédigées par Boccace lui-même, un large ensemble, constitué de trois familles principales, α , β et γ , renvoyant à une première rédaction⁷. Deux copies isolées témoignent d'une seconde et d'une troisième phrase d'écriture. Le manuscrit de Florence, Biblioteca Medicea Laurenziana, Acquisti e Doni 325 (désormais *Aut*), autographe, composé entre 1348 et 1350, présente un état avancé du texte et un appareil important de gloses, l'un et l'autre retravaillés durant une dizaine d'années d'après des changements de plume et d'encre. Le manuscrit de Naples, Biblioteca Statale Oratoriana dei Girolamini, CF 2.8 (désormais *NO*), quoique copié vers 1450, dérive directement d'une copie autographe perdue datable de 1350 environ. Le manuscrit *Aut* est le plus fiable, même si certains feuillets sont endommagés et que d'autres ont disparu⁸. Il ne porte pas de titre. Mais le paratexte étoffé de l'auteur supplée le manque⁹. Les Muses suggèrent en effet ultimement au poète d'intituler l'œuvre *Teseida di nozze d'Emilia* (« Théséide des noces d'Emilia », « Risposta delle Muse », v. 12), ce qui correspond au titre adopté dans plusieurs témoins. La formule exhibe le modèle épique et la dimension

⁶ Boccace a pu être instruit par Paolo da Perugia, un collectionneur de mythes qu'il a fréquenté à Naples, ville en lien avec l'empire byzantin ; il a été plus tard en contact avec Roberto d'Angiò, le père de Maria d'Aquino, la jeune femme cachée derrière le nom Fiammetta, à qui il a dédié dans un second temps l'œuvre.

⁷ Pour une présentation et un classement des copies, qui renouvelle des travaux antérieurs déjà poussés, voir l'appendice 1 d'E. Agostinelli et de W. Coleman à leur édition de la *Teseida delle Nozze d'Emilia*, Florence, 2015, p. XXXIII-XLIII. Nous reprenons les sigles attribués aux copies par les éditeurs. L'œuvre a été fortement révisée et dotée d'un commentaire par Pier Andrea de' Bassi vers 1430 et à nouveau commentée par un auteur anonyme avant 1487. Quelques éditions ont été publiées à partir de 1475, certaines présentant la version infidèle de Bassi.

⁸ E. Agostinelli et W. Coleman sur lui dans leur édition (*ibidem*, appendice 1, p. XXXIII-XLIII), que nous suivrons sans indiquer les numéros de pages. Signalons que ni celui-ci ni le manuscrit *NO* n'est encore accessible en ligne.

⁹ L'auteur-narrateur donne des indications sur son projet ou le contenu du récit dans de multiples pièces situées à des endroits clés : la dédicace à Fiammetta, un sonnet intitulé « Argomento generale a tutto i libro », douze sonnets placés en tête des livres résumant le contenu de chacun, trois strophes intitulées « Parole dell'autore al libro suo » à la fin du livre XII, un sonnet aux Muses et la réponse que celles-ci lui font.

amoureuse du récit, annonçant l'action de Teseo en faveur du mariage d'Emilia. La Grèce et l'Antiquité apparaissent à deux niveaux dans le témoin : dans le texte, qui les intègre à la matière narrative, et dans le commentaire, placé dans les marges ou éventuellement entre les lignes.

Le texte mentionne de nombreux lieux, en l'occurrence sous la forme d'un nom propre italianisé, tels « Scitia » (I, 6, v. 2) et « Boezia » (IV, 2, v. 8), ou d'un syntagme associant un substantif de sens topographique et un nom propre, comme « [la] terra de' Ciclopi » (VI, 34, v. 1, « [la] terre des Cyclopes »). La plupart ne sont pas décrits dans leur organisation ni présentés du point de vue de leur histoire, leur fonctionnement social ou leurs coutumes. Même les temples d'Athènes sont mentionnés avant tout en tant que cadres d'actions, à savoir la prière et le dépôt de cendres funéraires. Les sites dont le poème prend le temps de mentionner des composantes naturelles ou urbaines ont un lien avec Teseo. Ils interviennent spécialement dans les livres I et II, qui mettent en place le contexte de l'aventure en rapportant deux épisodes de la geste du héros. Le combat contre les Amazones explique l'arrivée d'Emilia à Athènes et celui contre Creonte, fait roi de Thèbes après la guerre des Argiens contre Étéocle, la venue d'Arcita et de Palemone dans la ville. L'espace parcouru par le personnage est important. Sur le chemin de retour de Thèbes, où il a participé à la guerre contre Étéocle, Teseo se rend en effet au royaume des Amazones en Scythie en passant par la Thrace : il parvient à Sestos et Abydos dans les Dardanelles puis débarque dans un port de Scythie qui n'a pas de nom et se place sur un petit mont en face de la forteresse d'Ippolita. Une fois qu'il a vaincu les femmes du royaume, il revient par la mer à Athènes, où, descendant de navire, il rencontre des femmes argiennes venues de Thèbes se plaignant à lui ; il laisse alors Ippolita et sa sœur à Athènes et dirige immédiatement son armée vers Thèbes, dont il revient ensuite, tandis que les épouses éplorées brûlent la ville où leurs maris ont trouvé la mort et rentrent à Argos. Le récit intègre ainsi à son ouverture un vaste territoire en puisant notamment dans le livre XII de la *Thébaïde* de Stace, épopée en latin du 1^{er} siècle après J.-C. qui rapporte la façon dont Thésée affronte Créon car celui-ci refuse d'enterrer les morts de l'armée argienne partie à l'assaut de Thèbes. La spécificité de Boccace est de poursuivre la geste contre Thèbes et de choisir comme figure d'explorateur un conquérant séducteur¹⁰. Certains sites, grecs ou non, acquièrent ainsi une visibilité.

Celui qui préside aux destinées des trois héros amoureux inscrit autrement encore la fiction dans l'espace. Il incite de nombreux personnages à se déplacer avec ou sans lui dans la ville, autour de celle-ci ou dans des régions plus éloignées. Ses faits et les discours qu'il adresse aux alliés ou aux ennemis ont dans leur ensemble une portée géopolitique. Quand il entreprend de combattre les Amazones, le « duca d'Acthene » (I, 13, v. 4, « duc d'Athènes »), fils d'Egeio, lui-même « re d'Acthene » (I, 6, v. 1, « roi d'Athènes »), se pose en défenseur de la gent masculine, molestée par les femmes du royaume. Ce sont bien « li baron' greci » (I, 16, v. 2, « les barons grecs ») qui se rassemblent autour de lui pour se rendre en Scythie et qui finissent, comme lui, par contracter un mariage avec certaines des Amazones. Quand il appelle à nouveau « li Greci » (II, 13, v. 1) pour contrer l'impiété de Creonte, il se montre à l'écoute des « donne argolice » (II, 14, v. 1, « dames d'Argos ») qui dans leur discours de plainte lui rappellent que leurs défunts maris étaient grecs comme lui¹¹. Les deux cousins

¹⁰ Il en va différemment pour Arcita au livre IV, qui quitte contre son gré Athènes et rejoint différentes cités jusqu'à y revenir *incognito*. Son parcours n'a rien de cohérent : l'amoureux se rend dans son exil au mont Parnasse, voit Thèbes détruite, s'avance en Béotie, va à Corinthe puis à Mycènes, où il sert Menelao, puis se rend à Égine, où il entre au service du roi Peleo. Rien ne précise non plus la situation respective des lieux : Égine, où il regarde dans la direction d'Athènes, n'est pas présentée comme une île proche de la ville où se trouve Emilia.

¹¹ « furon teco già d'un sangue nati, / et come te ancor Greci chiamati » (II, 34, v. 7-8, « Ils furent nés du même sang que toi, / et comme toi aussi appelés Grecs »).

qu'il ramène avec d'autres prisonniers de guerre s'avèrent des descendants de la famille royale de « l'antica Thebe » (III, 36, v. 2, « l'ancienne Thèbes »). Là encore l'assimilation à l'univers athénien réussit : après avoir fait enfermer Palemone et Arcita dans une pièce de son palais, il commue la peine de prison d'Arcita en exil puis, une fois qu'il a assisté à un duel entre les jeunes gens dans un petit bois et qu'il a réalisé qu'ils aimaient Emilia, il les pousse à s'affronter un an plus tard dans un grand combat dont le prix sera la main de celle-ci et leur rend leur liberté et leurs biens. On peut ainsi comprendre que le mariage pour lequel il œuvre dans les livres XI et XII concerne un Thébain devenu athénien et une Amazone grécisée. La réussite de son action de rassemblement éclate avec l'accueil à Athènes, du livre VI jusqu'à la fin du livre XII, de princes sélectionnés à sa demande par Palemone et Arcita parmi leurs amis, c'est-à-dire à ce moment-là de l'action parmi les meilleurs de la Grèce¹². La fiction esquisse donc progressivement des frontières au monde grec et renforce la cohésion entre certaines régions. Comme la confédération de Délos, alliance militaire défensive réelle que les cités grecques ont formée en 477 avant J.-C. pour lutter contre les Perses, l'accord entre les dignitaires grecs donne un rôle de commandement à Athènes. Celle que le récit appelle régulièrement « [la] città » (V, 103, v. 8) apparaît comme la plus grecque des cités. Trois défilés triomphaux, deux de Teseo de retour de guerre et un d'Arcita vainqueur du grand combat, et des festivités à l'occasion du mariage d'Emilia y ont lieu. Le récit construit ainsi une vision athéno-centrée de la Grèce sans situer les cités géographiquement les unes par rapport aux autres ni développer de réflexion sur leurs rapports.

Dans le commentaire élaboré par le poète, présent dans quatorze témoins dont les manuscrits *Aut* et *NO*, des informations viennent régulièrement éclairer certains aspects de la topographie esquissée par la fiction. Un locuteur omniscient, distinct de l'« auteur », dont il parle en troisième personne, apporte à l'occasion des informations sur des sites antiques connus ou non des lecteurs du XIV^e siècle. Il y a tout lieu de penser que Boccace a souhaité par cet appareil péritextuel savant renforcer le lien de la *Teseida* avec l'épopée, comme le prouve le fait qu'il a possédé une copie de la *Thébaïde* présentant les gloses de Lactance Placide¹³. Les remarques, disposées le plus souvent dans la marge face au texte, transcrites lui-même dans des lignes peu longues, ont un rôle de clarification. Alors que le paratexte livre surtout des résumés de tout ou partie du récit, ces indications à caractère optionnel ont vocation à aider à l'identification de réalités variées : l'auteur, ayant pris conscience de l'obscurité de nombreuses allusions, a travaillé au total une vingtaine d'années à les augmenter¹⁴. Les notes ont trois vocations, selon leur contenu et leur longueur. Elles viennent d'abord indiquer de façon lapidaire le référent d'un nom propre ou d'une périphrase présentant un nom propre, comme *Cupido*, *Baccho* et *el sangue di Cadmo* (« le sang de Cadmos »), ainsi que le référent d'un pronom de rappel. Elles donnent ensuite, de façon plus ou moins ample, le sens d'autres mots ou expressions : le bûcher construit à partir d'une forêt

¹² Teseo reçoit à son palais des nobles « d'ogni paese » (VI, 13, v. 6, « de chaque pays »), désignés alternativement mais de façon de plus en plus insistante comme « li baroni egregi » (VII, 2, v. 3), les « greci re » (X, 100, v. 4) et « li Greci » (X, 10, v. 1 ; XII, 3, v. 3). La longue énumération des participants au grand combat (VI, 13-65) indique des lieux de provenance variés, comme la Béotie, la ville d'Anthédon Dircea et le fleuve Assopos. Les noms des personnages ne renvoient pas toujours aux héros légendaires connus vu la quête que le poète leur attribue. Les combattants se répartissent toutefois, semble-t-il, de façon aléatoire dans chacun des camps, ce qui suggère que les lieux sont choisis ici largement de façon gratuite.

¹³ Il a même comblé des feuillets manquants en transcrivant personnellement les gloses et a eu en prêt un des nombreux manuscrits possédant le commentaire d'un anonyme français mis en circulation depuis le XII^e siècle ; voir l'introduction de G. Bianciotto à son édition du *Livre de Thezeo. Traduction anonyme du XV^e siècle du Teseida de Boccace*, Turnhout, 2017, p. 202-204.

¹⁴ Le manuscrit *Aut*, transcrite une dizaine d'années après la première rédaction, est ainsi passé en à peu près dix ans d'environ 1075 gloses à 1300. Presque toutes les difficultés liées aux allusions culturelles utilisées sont finalement levées.

ancienne pour brûler le corps d’Arcita appelé *pirra* est présenté comme un monticule de bois à caractère funéraire propre aux Grecs et comme un synonyme de *rogo*. Les gloses peuvent enfin développer un savoir mythologique : la mention de l’origine du nom *Acthene* dans un débat entre Pallas et Poséidon donne lieu à des précisions sur les circonstances de la querelle de dieux. Les noms propres renvoyant à un lieu ou les termes dérivés de tels noms font en l’occurrence l’objet de deux types de commentaires. De nombreuses remarques permettent premièrement l’intégration d’un savoir mythologique, tiré notamment de la *Thébaïde* mais aussi directement des *Métamorphoses* d’Ovide, de l’*Illiade* et des tragédies d’Eschyle et d’Euripide. Elles indiquent l’histoire d’une divinité qui aurait fréquenté autrefois le lieu. Les êtres surnaturels sont toutefois clairement coupés de l’action du récit : une formule de renvoi à un savoir livresque de type poétique ouvre systématiquement de telles notes¹⁵. Rien de commun avec les êtres mythiques du récit qui investissent occasionnellement l’espace humain, à savoir les nymphes d’Artémis qui sortent soudainement d’un bosquet près du temple de la déesse à Athènes, les divinités Arès et Aphrodite, qui regardent le grand combat qui se déroule dans la plaine autour de la ville, et l’Érinie qui sort des enfers à la demande d’Aphrodite. Les lieux mythiques restent quant à eux très discrets dans le poème : ils sont simplement mentionnés par les personnages¹⁶. Les demeures d’Arès et Aphrodite font par exception l’objet d’une véritable description¹⁷, qui les situe respectivement dans les « campi tratii » (VII, 30, v. 4) froids et ventés et le « monte Cytherone » (VII, 50, v. 3). Tous les sites fictifs restent placés en arrière-plan dans l’univers référentiel du récit, vu qu’aucun des héros ne s’y rend. De même que les héros mythiques des notes n’augmentent pas la part surnaturelle de la narration, ils ne s’intègrent en somme pas vraiment à l’espace de l’aventure des héros. Quand il concerne des lieux, le mythe, legs principal de l’Antiquité pour un humaniste versé dans les lettres, est surtout prétexte à l’exhibition d’un savoir de type culturel.

Le commentaire offre deuxièmement de manière ponctuelle des considérations proprement géographiques. Un nom de lieu ou un nom de peuple qui en dérive reçoit alors soit une brève définition de sa nature soit quelques précisions relatives à sa position dans le monde habité. Dans le premier cas un substantif tel *città*, *contrada* et *fiume* apparaît seul. Dans le second d’autres appellatifs sont convoqués pour localiser le site ou identifier l’origine d’un personnage ou d’un groupe de personnages. Le lecteur apprend ainsi que la « Boezia » (IV, 12, v. 6) est un « paese in Grecia, come è Toscana in Ytalia, nella quale Boetia è la città di Tebe » (p. 102, « pays en Grèce, comme l’est la Toscane en Italie, dans laquelle Béotie il y a la cité de Thèbes ») ou que les « baroni acthei » (II, 35, v. 6, « barons athéniens ») sont les Athéniens parce que l’Attique est le territoire d’Athènes¹⁸. Le locuteur signale dans un ou deux cas une évolution dans la dénomination des sites par rapport à l’Antiquité : quand Arcita parvient à « Bisanzio » (I, 41, v. 3), il précise que l’on parle à son époque de « Constantinopoli » (p. 20). Certaines données paraissent apporter de la vraisemblance au

¹⁵ Voir par exemple : « si come i poeti scrivano » (p. 19) et « secondo le fictioni poetiche » (p. 23). Ici et ensuite nous citons les gloses en indiquant les numéros de pages de l’édition d’E. Agostinelli et de W. Coleman de la *Teseida delle Nozze d’Emilia*, *op. cit.*

¹⁶ Les femmes d’Argos affirment que les âmes de leurs maris errent dans le marais de la région du Styx, « la padule oscura / di Stigia » (II, 31, v. 5-6, « le marais obscur / de Stygie »). Arcita envisage à l’article de la mort que son âme trouvera bientôt les rives proches de l’Achéron, « d’Acheronte vicine / le triste ripe » (X, 101, v. 4-5, « de l’Achéron voisin / les tristes rives »).

¹⁷ L’auteur-narrateur rapporte l’arrivée respective des prières d’Arcita et de Palemone par les airs au séjour d’Arès et Aphrodite. La présentation du temple d’Arès, empruntée à la *Thébaïde*, et celle du temple d’Aphrodite, qui imite celle-ci, donnent lieu aux plus longues gloses de l’ouvrage (p. 192-195, p. 201-211). La référence à la Thrace, choisie par Stace pour son caractère hostile d’un point de vue climatique, et au mont Cithéron près de Thèbes, qui vient d’un rapprochement erroné de la part de Boccace entre *Citerea* et *Citerone*, est gratuite.

¹⁸ « Acthei, cioè Acthensi, perciò che’lla contrada nella quale à Actene si chiama Attica » (p. 57, « habitants de l’Attique, c’est-à-dire Athéniens, parce que la contrée où se trouve Athènes s’appelle l’Attique »).

déplacement de Teseo vers la Scythie. Après avoir quitté l'Attique, Teseo passe ainsi selon le texte par trois îles, « Macroni » (I, 40, v. 3), « Andro » (I, 40, v. 4) et « Tenedòs » (I, 40, v. 6), atteint le détroit de Constantinople, arrive à « Bisanzio » et entre dans « nel mar Tanao » (I, 41, v. 6), où il voit le pays des Amazones. Deux notes insistent sur le mouvement de la navigation vers le nord-est, soutenant en quelque sorte le positionnement de la Scythie au bout du monde connu, en l'occurrence à l'entrée de la mer d'Azov, située à l'extrémité nord-est de la mer Noire. Une première remarque indique qu'il va vers « [el] mare della Tana » (p. 19), sans plus de précision, et une seconde que si l'on suit « la carta da navicare » (p. 19, « la carte de navigation ») et qu'on quitte la mer de Grèce pour entrer dans la mer de Tana, on passe par le détroit de Constantinople, où il y a deux rives, « Aveo » et « Sexto » (p. 19). La suite de la seconde note développe le mythe de Léandre et d'Héro associé au détroit. L'arrivée d'Arcita à Égine durant son exil fait aussi l'objet d'un court commentaire. Deux gloses de la strophe IV, 21 renseignent sur l'île¹⁹. La première indique qu'« Egina » est peut-être à soixante milles d'Athènes, ce qui justifie le fait que le départ du Thébain de Mycènes tient à une volonté de celui-ci de se rapprocher d'Emilia. Mais l'effort de localisation reste rare et rapide dans l'ouvrage. Le souci du réalisme n'en est pas non plus forcément l'objectif, comme le montrent les remarques sur la provenance des nobles grecs venus à Athènes pour participer au grand combat. Si les appellatifs « Evandro » (VIII, 18, v. 5) et « Admeto » (VIII, 19, v. 2) donnent l'occasion de mentionner des villes, des monts et des fleuves respectivement d'Arcadie et de Thessalie, les nombreux adjectifs ou noms créés à partir d'un nom de lieu réel qui font l'objet de commentaires trahissent des imprécisions voire des erreurs dans les connaissances géographiques de l'auteur²⁰. Les notes sur les néologismes montrent ainsi une recherche de l'obscurité pour le profane et par conséquent une connivence avec un lecteur érudit, au détriment de l'exactitude sur la provenance des combattants. L'ambition des gloses en général n'est pas de faire découvrir un territoire dans sa globalité mais de livrer des données topographiques éparpillées, de façon plus ou moins sérieuse.

La *Teseida* mentionne donc beaucoup de sites grecs réels, soit très connus soit inconnus, ce qui est rare pour un texte en vernaculaire à l'époque. La fiction et le commentaire autographe participent chacun à leur manière à une identification de ceux-ci, bénéficiant des préoccupations géographiques et historiques relatives à l'Antiquité de quelques érudits. La première confère une portée géopolitique à l'espace arpenté et dominé par Teseo. Elle esquisse une carte imaginaire dont Athènes est le centre, les cités grecques alliées ou ennemies de la cité la périphérie et la Scythie et la Thrace les extrémités nord-orientales. Le second exhibe sous forme didactique un encyclopédisme largement mythographique. On comprend par lui que la mention de lieux qui n'ont pas de rapport référentiel ou symbolique avec l'action répond à un enjeu culturel.

Thezeo

Thezeo nous est parvenu dans cinq copies. Les quatre témoins qui offrent l'intégralité du récit, réalisés dans la seconde partie du XV^e siècle, dérivent tous d'un modèle perdu et sont

¹⁹ Voir : « perciò che Egina è forse xl miglia presse ad Acthene » (p. 106, « parce qu'Égine est peut-être à 40 milles d'Athènes ») et « isola » (p. 106, « île »).

²⁰ Le syntagme « il theumesio Alphisibeo » (VIII, 13, v. 6) est glosé par « cioè di Teumesia » (p. 241, « c'est-à-dire de Teumesse ») : Boccace croit que Teumeso est une ville alors qu'il s'agit d'un mont de Béotie près de Thèbes. Le passage « solea / di Calidonio le grotte cercare » (VIII, 75, v. 2) révèle qu'il comprend « Calidonio », commenté par « fiume » (p. 256, « rivière »), comme un nom de fleuve de Béotie, alors que dans les *Métamorphoses*, VIII, v. 727, sa source probable, le groupe nominal « calydonius amnis » (« le fleuve de Calydon ») présente un adjectif dérivé de *Calydon*, nom d'une cité de Béotie.

indépendants les uns des autres²¹. Le manuscrit de Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, 2617 (désormais *W*¹), le plus ancien, copié entre 1457 et 1461, possède le texte le plus correct et l'ensemble du paratexte élaboré par le traducteur angevin, hormis le titre²². Le manuscrit de Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, 2632 (désormais *W*²) contient aussi la totalité du texte et du paratexte et donne en surplus un titre au colophon, à savoir *La noble ystoire de Theseo, d'Arcita Palamon et la belle Emille*. Le manuscrit de Chantilly, Musée Condé, 601 (905) (désormais *C*) présente des lacunes dans le paratexte mais utilise au colophon la formule titulaire *Le livre de Thezeo*. Le manuscrit d'Oxford, Bodleian Library, Douce 329 (désormais *O*) a l'air d'avoir été amputé de nombreux passages à une date ancienne et possède des leçons fautives. Il est difficile de savoir sur quel manuscrit de la *Teseida* le traducteur a travaillé ; mais celui-ci s'est à coup sûr appuyé sur une copie présentant des gloses et l'intitulé *El libro del Theseo*²³. Le résultat manifeste, quoi qu'il en soit, une grande fidélité au texte italien. L'élaboration d'un programme d'illustration infléchit pour sa part de façon marquée la vision de la Grèce forgée par Boccace.

La traduction, presque littérale, restitue l'essentiel des références topographiques du poème. Celles-ci apparaissent sous la forme d'un terme francisé, soit déjà attesté dans des œuvres françaises antérieures soit nouveau dans notre langue. Les noms connus sonnent généralement bien français²⁴. Les noms plus rares, fondés parfois sur de mauvaises leçons, sont repris à l'identique²⁵. Ils donnent une forte coloration italienne aux lieux, l'effet exotique rompant souvent le rapport avec la langue grecque. Le traducteur restitue en outre parfaitement les enjeux idéologiques des termes et des expressions qui illustrent l'action de Thezeo. Le discours de Thezeo aux nobles grecs assemblés pour le grand combat insiste par exemple de façon similaire sur l'importance du vivre ensemble malgré la perspective d'un affrontement entre Grecs²⁶. L'intertitre qui évoque la façon dont les nobles font enterrer leurs gens après le combat développe même « li re greci » (X, « les rois grecs ») par « les roys,

²¹ Pour une description et une analyse des cinq manuscrits, qui aboutit à un stemma, voir l'introduction de G. Bianciotto à son édition du *Livre de Thezeo*, *op. cit.*, p. 21-36 et p. 97-149. Nous reprenons les appellations des témoins proposées par l'éditeur.

²² Une table des chapitres indique à l'ouverture du livre l'ensemble des intertitres apparaissant en tête des chapitres, auxquels elle ajoute un numéro ; un prologue vient ensuite, en partie inspiré de la dédicace de la *Teseida*, suivi de cinq huitains résumant le contenu du récit, en lien avec la fin de la dédicace et l'« Argomento generale a tutto il libro » du poème italien ; un épilogue du traducteurs adressé aux dames s'appuie de loin sur les « Parole dell'autore al libro suo », le sonnet aux Muses et la réponse de celles-ci. G. Bianciotto prend le manuscrit *W*¹ comme texte de base dans son édition du *Livre de Thezeo* (*op. cit.*), que nous suivrons sans indiquer les numéros de page. Signalons que le manuscrit *W*¹ est le seul des témoins qui bénéficie à ce jour d'une reproduction en ligne (numérisé dans ÖNB Digital).

²³ Le manuscrit de Paris, BnF, it. 580 (désormais nommé ici *Pr*) donne cette formule titulaire en tête de la dédicace mais ne contient pas de gloses et présente de mauvaises leçons. Selon G. Bianciotto dans l'introduction de son édition (*ibid.*, p. 82-96), la traduction suit un modèle non retrouvé qui se rapproche à la fois de la famille β et du manuscrit *Aut*. L'éditeur indique que le traducteur n'a pas travaillé à partir du manuscrit *Pr* ; celui-ci a au mieux pris en compte le modèle de ce manuscrit.

²⁴ Il faudrait faire une enquête pour savoir s'il y a un rapport entre les noms propres de *Thezeo* et ceux des romans antiques, notamment le *Roman de Thèbes*.

²⁵ G. Bianciotto ajoute dans l'introduction de son édition du *Livre de Thezeo* (*op. cit.*, p. 194-197), qu'il y a des graphies différentes des noms propres entre le manuscrit *Pr* et le manuscrit *W*¹ de *Teseida* : *Thezeo* donne par exemple, comme le manuscrit *Pr*, *Cadin* au lieu de *Cadmo* et *Sithia* au lieu de *Scitia*. Cela le conforte dans l'idée d'un lien possible entre le texte français et le modèle du manuscrit *Pr*.

²⁶ « che tutta Lernea / sotto li regi achivi » (VII, 5, v. 1-2, « que toute Lerne ») est rendu par « le pais de Grece » (VII, ch. [1]) et « [noi] che, ben che siam creati / chi qua chi là, pur d'un sangue siam nati » (VII, 8, v. 7-8, « nous qui, bien que nous ayons été créés ici ou là, sommes bien nés d'un même sang ») par « sommes touz d'un sang » (VII, ch. 1).

ducs, barons et seigneurs de Grece²⁷ » (X, ch. 1). La précision sur le rang hiérarchique de chacun des alliés vient renforcer l'unité des seigneurs autour du représentant des Grecs.

Quelques choix de traduction modifient toutefois légèrement l'approche du monde grec. Le traducteur peut ajouter une précision au récit, s'inspirant pour cela soit du commentaire de Boccace disponible dans les marges ou entre les lignes du témoin de la *Teseida* auquel il a eu accès, soit de sa propre connaissance des réalités antiques, forgée éventuellement à partir des romans antiques du XII^e siècle ou encore d'Ovide et de Stace²⁸. La formule « país de Lerne – c'est une part de Grece » (XI, ch. [1]) s'appuie sur la définition de « lernea » (XI, 3, v. 2) par « greca » (p. 332) et le passage « Ysmeno, fleuve de Thebe fort sanglant, et Assopy, l'orgueilleux fleuve » (XI, ch. [10]) sur la glose « fiume di Tebe » (p. 357, « fleuve de Thèbes ») pour l'extrait « il sanguinoso Ysmeo / et il superbo Asopo » (XI, 72, v. 1-2, « le sanglant Ysmeno / et le fier Asopo »). Inversement « vint au port de Thenedos pres de Troye la Grant » (I, ch. [7]) transpose de façon originale « pervenne ad Tenedòs » (I, 40, v. 6, « il parvint à Tenedos ») : le fait que l'île de la mer Égée présente un port n'apparaît pas dans les notes de Boccace. Le traducteur anonyme a-t-il une connaissance de la Grèce suffisante pour ajouter cette précision ou se fonde-t-il sur un appareil de notes différent de ceux de la *Teseida* que l'on connaît, dont le plus complet est celui du manuscrit *Aut*²⁹ ? Il peut en tout cas sans difficulté être informé de la géographie de l'Italie du Sud, étant donné que le duché d'Anjou, dont il fréquente la cour, a occupé la région³⁰. *Thezeo* présente cependant plusieurs lacunes et même des erreurs dans les noms de lieux ou de peuples. Certains termes associés aux nobles rassemblés à Athènes pour le grand combat disparaissent purement et simplement. Les adjectifs forgés à partir d'appellatifs de villes ou les compléments de noms renvoyant à des sites sont supprimés ou déformés³¹. L'approximation est ici peu gênante, du fait de la gratuité relative de la sélection des sites dans cette liste. L'attribution d'une nature erronée au référent de noms propres associés à des déplacements de personnages pose davantage problème. Rifeo devient par exemple un personnage mort dans une vallée en Thrace (I, ch. [2]), alors que le syntagme « nelle valli del monte Ripheo » (I, 15, v. 6, « dans les vallées du mont Riphée ») en fait un mont et qu'une note de Boccace précise que les poètes disent que la demeure d'Arès est en Thrace au pied du mont Riphée (p. 13). Asopo, qui est dans le poème un fleuve au-dessus duquel Teseo vainqueur de Creonte fait dresser son camp (II, 74, v. 2) et qui est glosé par « un fiume presso a Tebe » (p. 67, « un fleuve près de Thèbes »), est remplacé par « la montaigne de Sappo » (II, ch. [10]), ce qui fait penser que le héros fait prendre de l'altitude à son armée. Le traducteur se trompe même au sujet de lieux mythiques connus, comme les

²⁷ L'intertitre de la source « come li re greci andarono di nocte ad dare sepoltura a' morti loro » (« comment les rois grecs allèrent de nuit donner sépulture à leurs morts ») est traduit par « Comment les roys, ducs, barons et seigneurs de Grece allerent de nuyt donner sepulture a leurs gens trespassez ».

²⁸ G. Bianciotto indique dans l'introduction de son édition du *Livre de Thezeo* (*op. cit.*, p. 204), que dans l'ensemble il ne tire pas beaucoup parti des gloses, ce qui suggère qu'elles sont présentes en nombre limité dans le témoin qu'il consulte ou qu'elles lui paraissent insuffisantes ou obscures. L'éditeur donne une liste exhaustive des notes qu'il intègre dans le texte (p. 213-230) ; mentionnons « la montaigne de Maczon » (I, ch. [7]) et « l'isle d'Andros » (I, ch. [7]).

²⁹ La question est posée par G. Bianciotto pour les rares cas où le traducteur enrichit le texte de son propre savoir (*ibid.*, p. 729).

³⁰ G. Bianciotto repère de façon judicieuse la formule « la mer du far de Mecine » (VI, ch. [7]) alors que le texte italien présente l'expression « sentir di Silla nel turbato / mare » (VI, 28, v. 6-7, « entendre Scylla dans la mer troublée ») (*ibid.*, p. 740-741). Le traducteur a reconnu la référence à l'écueil de Scylla situé dans le détroit de Sicile, présenté par ailleurs dans la glose d'un passage d'un autre livre.

³¹ Le syntagme « Phytio Phylacido » (VIII, 77, v. 7), où l'adjectif renvoie à Ftia, une ville de Thessalie, est rendu par « Philado » (VIII, ch. [9]). Le syntagme associant « larisseo » à « Dodoneo » (VIII, 75, v. 7-8), où le qualificatif se rapporte à Larissa, une autre ville de Thessalie, est rendu par deux noms de personnages, « Lariseo, Dodoneo » (VIII, ch. [9]).

champs Élysées³². De tels écarts discréditent le souci de didactisme que manifestent par moments l'auteur-narrateur et le commentateur de la *Teseida*. Ils rendent plus douteuse la motivation géopolitique de l'origine des nobles grecs convoqués à Athènes et sapent la vraisemblance du rendu des pérégrinations du héros.

Les enluminures prévues dans trois des manuscrits conservés de *Thezeo* contrent quant à elles les flous ménagés par Boccace sur l'apparence des sites sélectionnés et sur l'espace qui entoure ceux-ci. Toute illustration implique en effet une mise en forme concrète et immédiatement perceptible pour le lecteur d'éléments présents ou non dans le texte. Deux des copies de la *Teseida* qui nous sont parvenues ont déjà l'ambition d'illustrer l'œuvre dans son entier. Il s'agit des manuscrits *Aut* et *NO*, ce qui prouve que l'auteur a eu la volonté d'associer de l'image au texte³³. Le manuscrit *Aut* contient une représentation du don du poème par l'auteur à Fiammetta, dessinée à l'encre colorée, et cinquante-huit autres images en attente dans la zone du texte³⁴. Le manuscrit *NO* possède un projet plus avancé dans sa réalisation : trente-cinq enluminures esquissées au crayon et à l'encre s'ajoutent à vingt-cinq illustrations en attente³⁵. L'examen des emplacements choisis révèle que les responsables de chaque programme ont procédé à un suivi méticuleux de la progression de la partie guerrière du récit et ont sélectionné les épisodes clés des amours de Arcita, Palemone, et Emilia³⁶. Chaque image illustre une strophe précise : elle donne à voir les Grecs plantant leurs tentes devant Thèbes en vue de faire le siège de la cité (II, 53), Arcita délivré de ses fers devant une porte d'Athènes (IV, 1) ou encore Teseo montrant le champ clos du grand combat à l'assemblée des nobles grecs (VI, 1). Pour autant qu'on puisse en juger, les enluminures ébauchées dans le manuscrit *NO* reproduisent parfois le paysage de la Grèce. Certaines de celles qui rendent compte de faits situés à l'extérieur d'Athènes présentent de fait un arrière-plan constitué d'une étendue en partie désertique bordée par la mer ou occupée par des monts.

Les enlumineurs de la traduction angevine limitent quant à eux fortement la part de la géographie de la Grèce. Trois copies répondent à un projet d'illustration complète du texte³⁷. Les manuscrits *W²* et *C* contiennent seulement des espaces réservés, dix-neuf pour le premier et trente environ pour le second. L'illustrateur du manuscrit *W²* se concentre sur les livres VII à XII et offre, selon Gabriel Bianciotto, des « scènes choisies hors de toute vision d'ensemble du poème, et pour l'essentiel concentrées sur le personnage d'Arcita³⁸ ». Celui du manuscrit *C* répartit mieux les images dans l'ouvrage, pointant des moments forts de l'action. Le manuscrit *W¹*, offert à René d'Anjou, est pour sa part doté de seize enluminures peintes, qui

³² Le nom « Elixo » (X, 95, v. 2) reçoit une définition erronée en raison d'une faute de transcription ou de lecture du début de la glose de Boccace, à savoir « Eliseo è uno luogo delectevole » (p. 325, « Élysée est un lieu délectable ») : « Eclisse – c'est un lac de repos en enfer » (X, ch. [14]).

³³ Pour une présentation et une comparaison des deux programmes voir l'appendice 4 de l'édition d'E. Agostinelli et de W. Coleman de la *Teseida delle Nozze d'Emilia*, *op. cit.*, p. LXXXIII-XCI.

³⁴ E. Agostinelli et W. Coleman remarquent en outre la présence d'onze espaces laissés libres par le copiste dans la marge (*ibid.*, p. XL), ce qui suggère que Boccace a prévu soixante-dix peintures, même si une seule a été finalement exécutée.

³⁵ L'appendice 7 de l'édition d'E. Agostinelli et de W. Coleman reproduit les trente-cinq esquisses d'illustrations (*ibid.*, p. CIV-CXXVIII).

³⁶ Selon E. Agostinelli et W. Coleman, les places choisies pour les illustrations dans les deux copies sont les mêmes dans 70 % des cas (*ibid.*, p. LXXXIII). G. Bianciotto confirme dans l'introduction de son édition du *Livre de Thezeo* que les deux manuscrits offrent « un commentaire visuel continu du récit épique » (*op. cit.*, p. 65) qui accentue le rapport de l'ouvrage à l'épopée.

³⁷ Pour une présentation et une analyse de ces programmes, voir G. Bianciotto (*ibid.*, p. 44-68). L'éditeur conclut que ceux-ci sont indépendants non seulement les uns des autres mais aussi de ceux des deux copies prévues pour être entièrement illustrées de la *Teseida*, même s'ils choisissent à plusieurs reprises les mêmes épisodes (*ibid.*, p. 67-68).

³⁸ *Ibid.*, p. 65.

ont été réalisées en deux étapes, d'abord par Barthélemy d'Eyck vers 1460 puis par le Maître du Boccace de Genève vers 1470, deux artistes de la cour provençale du duc dédicataire de la copie. Les deux peintres manifestent une liberté par rapport à l'avancée et au contenu de la narration. Ils se refusent d'abord à transposer toutes les étapes du récit : ils sélectionnent les épisodes centraux de chaque livre, quitte à livrer deux images en vis-à-vis de façon à présenter l'évolution de l'action, ou offrent une transition entre un livre et celui qui le précède. Ils ne s'astreignent ensuite pas à suivre de près les informations géographiques que tel ou tel livre qu'ils ouvrent par une peinture peut livrer. Le débarquement de la flotte de Thezeo en Scythie et le combat contre les Amazones ont par exemple lieu dans un lieu sans coloration grecque : des navires sont accostés en bord de mer sous les murs d'une forteresse assiégée, tandis que des chevaliers armés d'arcs, de lances et d'épées s'affrontent à des femmes vêtues comme eux. Les lieux situés à l'intérieur ou à proximité d'Athènes sont en outre présentés à l'occidentale. Cela est le plus manifeste pour les images à plan resserré³⁹. Quelques éléments à l'antique s'introduisent dans la représentation du palais et du char de Thezeo défilant en triomphe avec Hippolyte et Emilia et des temples où prient les trois héros, où trône d'ailleurs une statue d'Artémis sous les traits de la Vierge (fol. 102). Mais la tenue des personnages, qui correspond aux standards de la noblesse du XV^e siècle en Europe, réduit le possible effet de décentrement culturel donné par l'architecture et la sculpture italiennes de la Renaissance. Il en va de même des espaces privés : la chambre où Arcite est alité en présence de Palamon, Emilia et une foule de nobles présente quelques colonnes de style grec à la façon des palais et hôtels particuliers des riches contemporains (fol. 169). L'interprétation visuelle livrée dans le manuscrit *W*¹ accentue donc la part chevaleresque au détriment de la part épique de l'œuvre. Quand ils s'écartent pour les épisodes curieux des habitudes d'enluminure pratiquées pour les romans en prose bretons ou antiques, les peintres n'ajoutent pas de touche exotique aux sites qu'ils saisissent, à la différence de ce que fait parfois l'artiste du manuscrit *NO* de la *Teseida*.

Les copies qui font connaître la traduction anonyme témoignent par conséquent d'une reprise des principaux éléments de l'approche de l'espace associé à Teseo chez Boccace. Mais elles traduisent une difficulté plus grande à nommer, décrire et figurer les sites grecs. Le récit se voit de fait marqué par un filtre italien au niveau de l'onomastique et par des ajouts ou des omissions qui limitent ou déforment les précisions géographiques. Le traducteur ne cherche à s'appuyer ni sur l'évolution historique récente de la Grèce, marquée par la fin de l'empire byzantin consécutive à la montée des Ottomans, ni sur le progrès dans le savoir géographique, apporté notamment par les voyages, pour décrypter certaines allusions. Les images proposées dans le manuscrit *W*¹ témoignent quant à elles d'une imprégnation forte de la culture des artistes, nourrie par les habitudes françaises dans l'illustration des romans médiévaux et par le poids grandissant des décors à l'antique dans l'art urbain contemporain en Italie.

Palamon et Arcita

Palamon et Arcita nous est connu dans six manuscrits. Anne de Graille a commandé la réalisation de ces copies entre 1522 environ et 1524, année de la mort de Claude de France qui l'a choisie pour mettre en vers *Thezeo*. Elle a la particularité de s'être impliquée dans cinq cas à tous les niveaux de la chaîne de production du livre, soit en transcrivant elle-même le

³⁹ Émile dans son jardin est regardée par les deux cousins depuis la fenêtre d'un château, qui figure le palais de Thezeo ; la jeune femme, participant à une chasse au vol, arrive à cheval à la lisière du petit bois où Arcite et Palamon s'affrontent à la lance, représenté comme un ensemble verdoyant de feuillus ; le « theatre » du grand combat est un rectangle fermé par une bordure rempli de chevaliers, que regardent Thezeo et Émile assis sur des sièges surélevés.

texte ou la dédicace à la reine soit en imposant sa signature sur la copie⁴⁰. Un témoin paraît être le modèle des autres. Le manuscrit de Paris, BnF, n. a. fr. 719, apparemment autographe, porte en l'occurrence le titre *Le beau Rommant des deulx amans Palamon et Arcita et de la belle et saige Emylia* ; il a le texte le plus fiable et offre un découpage du récit en dix chapitres. Le manuscrit de Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, 5116, intitulé *Le beau Romant des deux amans Palamon, et Arcita, Et de la belle et saige Emilia*, contient de son côté aussi dix chapitres⁴¹. Les quatre autres manuscrits présentent une légère modification au niveau du texte, à savoir un ajout de dix vers, et n'ont ni titre ni chapitres. Le manuscrit de Paris, BnF, n. a. fr. 6513, lui aussi probablement autographe, très endommagé, possède des retouches substantielles au plan du lexique et de l'orthographe, à la différence du manuscrit de Paris, BnF, fr. 25441, très légèrement corrigé de façon apparente par Anne de Graville, du manuscrit de Chantilly, Musée Condé, 513, simplement signé, et du manuscrit de Paris, BnF, fr. 1397, non signé. Le manuscrit *O* de *Thezeo*, sur lequel l'adaptatrice a travaillé, présente quant à lui des lacunes importantes⁴². Il a pu avoir appartenu à Louis Malet de Graville avant de devenir sa propriété, vu qu'elle a hérité de la bibliothèque de son père. L'opération effectuée à l'instigation de la cour de France au début des années 1520 s'avère très marquée par le nouveau contexte de réception de l'œuvre. La transposition en vers et le raccourcissement du long texte de la traduction angevine ainsi que les enluminures proposées dans une des copies forgent une image de la Grèce proche de l'univers des lecteurs.

L'adaptatrice supprime le découpage en livres de *Thezeo*, réduit beaucoup le nombre des chapitres et calibre en contrepartie de façon précise des groupements de vers pour faire apparaître les divisions internes du récit. Son travail à partir d'un manuscrit présentant une version incomplète de *Thezeo* l'amène à effectuer des raccords en lieu et place de passages disparus et à inventer le contenu de plusieurs feuillets dans le cas du dialogue de Palamon et Theseus pour évaluer les raisons d'épouser Emilia (XII, ch. [2-3]) et de celui des réjouissances et de la nuit des noces de Palamon et d'Emilia⁴³ (XII, ch. [15-16]). La réduction du volume du texte est en partie une nécessité et en partie un choix de sa part⁴⁴. Le résultat est une baisse sensible des éléments concernant les vastes déplacements de Thezeo et d'Arcite. La guerre de Theseus contre les Amazones est purement et simplement laissée de côté au profit d'une présentation d'Emilia : le syntagme « l'amazone terre » (ch. [1], v. 3) et la phrase « à son retour de siche / Vint Theseus en Athenes la riche » (ch. [1], v. 27-28) suffisent à résumer le premier exploit du héros. L'exposé des faits qui conduisent celui-ci à

⁴⁰ Pour un repérage des mains qui interviennent dans chacun des témoins avec la prise en compte du texte ou du paratexte concerné et une proposition de stemma voir notre ouvrage *En style poétique. L'écriture romanesque en vers autour de 1500*, Turnhout, 2020, p. 107-112 et p. 118-123. Précisons que cinq manuscrits de *Palamon et Arcita* sont actuellement accessibles en ligne (numérisés dans Gallica ou dans la Bibliothèque virtuelle des manuscrits médiévaux).

⁴¹ L'adaptatrice n'a pas corrigé les quelques leçons fautives introduites par le scribe, de peur sûrement de diminuer la belle facture du livre. Nous nous fonderons sur ce manuscrit de présentation pour citer la nouvelle version en vers ; nous moderniserons la ponctuation et introduirons entre crochets le numéro du chapitre cité.

⁴² Dans le chapitre « Anne de Graville » de l'introduction de son édition du *Livre de Thezeo* (*op. cit.*, p. 277-301), G. Bianciotto établit que la dame d'honneur de la reine s'est fondée sur cette seule copie, qui possède trente et un manques importants. Les passages absents concernent la traduction de deux à treize strophes consécutives de la *Teseida*. Ils se situent pour vingt-neuf d'entre eux en pleine page sans dégradation matérielle apparente, ce qui laisse supposer que le modèle du manuscrit *O* était déjà lacunaire. Les deux autres lacunes concernent plusieurs feuillets et se situent au livre XII. Ajoutons qu'il n'est pas exclu que l'adaptatrice ait aussi eu accès à l'un des nombreux manuscrits dans lesquels le long poème circulait.

⁴³ G. Bianciotto dresse dans l'introduction de son édition du *Livre de Thezeo*, une liste précise des trente et une lacunes liées à une défektivité du manuscrit *O* présentes certainement avant qu'Anne de Graville ou son père n'ait acquis le manuscrit (*op. cit.*, p. 285-300).

⁴⁴ Pour une analyse de passages témoignant d'une difficulté liée à un manque ou à des défauts du manuscrit *O* et inversement d'autres extraits montrant des suppressions délibérées voir *En style poétique* (*op. cit.*, p. 249-251).

affronter Créon est limité à la mention de la rencontre de femmes venues de Thèbes pendant qu'il défile en triomphe ; le trajet vers Thèbes, appelée « la cité, / Laquelle estoit de grande antiquité » (ch. [1], v. 245-246), est passé sous silence ; la fin de l'épisode signale que les femmes « emport[ent] les cendres en ung lieu / Nommé Argos » (ch. [1], v. 265-266) sans donner d'explication⁴⁵. Les cités phares qui jalonnent les pérégrinations d'Arcita en Grèce sont citées sans plus de précisions : l'amant malheureux laisse « le pays d'Athenes tout entier » (ch. [3], v. 631) pour la « Boitie » (ch. [3], v. 629), « voit Thebes en ruyne » (ch. [3], v. 637) et se rend à « Mycena » (ch. [3], v. 654) puis « en engine » (ch. [3], v. 659). Indépendamment de l'emploi récurrent des formules d'abrégement des mises en prose de chansons de geste et de romans, Anne de Graille marque son souci de la concision en réduisant la plupart des lieux de l'action à leur fonction⁴⁶. L'importance nouvelle accordée à ces endroits sans spécificité géographique tient au resserrement du récit sur l'action et les émotions des trois héros projetant de se marier, dont les noms apparaissent d'ailleurs dans le titre de deux des manuscrits.

Les repères principaux de la Grèce et des territoires extérieurs contribuent tout de même à l'ébauche d'une carte du monde. Les noms propres qui les désignent, comme « Siche », sont francisés, sur le modèle de *Thezeo*⁴⁷. Les enjeux idéologiques des actions militaires et diplomatiques de *Thezeo* sont maintenus malgré le moindre développement de la geste de celui-ci. La mise en vers renforce en l'occurrence les références au fonctionnement de la royauté française de l'époque. Theseus a tout d'un roi, plutôt que d'un duc, qui se montre fort mais cherche à ménager ses conseillers et ses alliés en politique extérieure et qui encourage un culte de la personnalité⁴⁸. Les époux des femmes d'Argos et les nobles grecs venus pour le grand combat sont présentés de façon originale comme de « bons amys » (ch. [1], v. 256 ; ch. [4], v. 1009) respectivement de Theseus et d'Arcita. La narratrice use proportionnellement plus que le narrateur de *Thezeo* de la description définie *les princes grez* et s'attarde à une occasion à décliner les statuts de ceux-ci dans la hiérarchie royale⁴⁹. Elle recourt aussi à trois reprises au substantif *Atheniens*, apparu certes en français dans le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure mais encore rare au début du XVI^e siècle, alors que le narrateur du texte

⁴⁵ Le livre II de *Thezeo* mentionne au contraire à plusieurs reprises avant ce passage « la cité d'Argos » (II, ch. [11]). Mais le traducteur angevin ne restitue pas directement les deux gloses qui éclairent les dénominations des épouses éplorées dans la *Teseida* : Boccace commente « le donne argolice » (II, 14, v. 1) par « Argos in Grecia famosissima città, et da llei furono li Greci et sono chiamati Argivi et Argolici » (p. 51, « Argos est en Grèce une très célèbre cité, et c'est d'elle que furent les Grecs, appelés Argiens et Argoliques ») et « l'achiva / turba » (II, 25, v. 3-4, « l'argienne / foule ») par « Li Greci sono chiamati Archivi da une contrada ch'è in Grecia, chiamata Achaya » (p. 54, « Les Grecs sont appelés Argiens d'une contrée qui est appelée Achaïe »).

⁴⁶ Les personnages vont au « camp » de Thèbes ou du grand combat sans que l'on sache où celui-ci se situe par rapport à Athènes. On ignore aussi où sont localisés dans « la ville » le « logis » qu'occupent les nobles venus prêter main forte aux soupirants et le « palais » ou « la court » de Theseus.

⁴⁷ Les appellatifs des personnages et des lieux mythiques, tel « le hault mont Parnasus » (ch. [3], v. 635), sont au contraire plutôt latinisés, ce qui apporte une touche antique.

⁴⁸ Voir les formules ajoutées dans le propos de la narratrice ou des personnages pour le désigner : « Theseus, le Seigneur de hault pris » (ch. [1], v. 93), « ung tel seigneur qu'on peult nommer sans vice » (ch. [3], v. 710) et « il avoit l'audace / D'homme royal yssu de bonne race » (ch. [5], v. 1473-1474). Le début du discours que lui fait Palamon pour le remercier de dénouer la question du mariage d'Emilia introduit la notion morale de confiance : l'apostrophe « O chier seigneur d'Athenes que j'ayme dignement plus que ne fais ma vie » (XI, ch. [3]), qui rend fidèlement « Caro signor, da me più degnamente / che'lla mia vita amato » (XII, 21, v. 1-2, « Cher seigneur, de moi plus dignement / aimé que ma vie »), devient « Prince puissant, là où gist ma fiance » (ch. [9], v. 3259).

⁴⁹ « ces ducz, comtes, princes et roys » (ch. [7], v. 2330).

source le fait en tout quatre fois seulement⁵⁰. Elle montre ainsi le rôle du peuple dans l'organisation du pouvoir et l'administration du royaume de celui qui a l'étoffe de François I^{er}⁵¹. Elle insiste en outre davantage sur les combats et les jeux funéraires. Le « theatre » du grand combat se voit par exemple décrit succinctement à deux reprises⁵². Le lieu n'est plus circulaire, comme dans *Thezeo* (VII, ch. [13]) et la *Teseida* (VII, 108, v. 1-2) : sa forme presque carrée en fait un champ clos de type médiéval. Alors que le traducteur anonyme ne présente l'endroit qu'une fois et évite de mentionner la réalité culturelle associée à celui-ci dans les autres passages, à savoir un lieu de spectacle public, Anne de Graville ajoute la présence aux abords de l'endroit d'« eschaffaulx » ornés de « triumphes » et de tapisseries armoriées⁵³. Elle affecte ainsi aux lieux de sociabilité une dimension curiale. L'insistance sur les activités et les sentiments des individus qui occupent l'espace dominé par Theseus entre en correspondance avec la destination royale de l'œuvre, à la différence de ce qui se produit pour *Thezeo*.

L'appareil illustratif qui accompagne le roman dans le manuscrit de Paris, Bibliothèque de l' Arsenal, 5116, conçu par l'adaptatrice elle-même pour être remis à Claude de France et dont la richesse équivaut à celle du manuscrit *W^l* de *Thezeo*, rend plus saillante encore l'empreinte de la culture d'accueil⁵⁴. Les onze peintures de *Palamon et Arcita* ont été réalisées par deux artistes travaillant en collaboration et celles qui ouvrent respectivement l'*Epistre de Cleriande la Romaine* et l'*Epistre de Maguelonne à Pierre de Provence*, deux courtes héroïdes d'autres auteurs, par un troisième du même atelier⁵⁵. Dix d'entre elles sont placées à l'endroit où apparaît l'intertitre « hystoire » dans le manuscrit de Paris, BnF, n. a. fr. 719⁵⁶. La dernière, qui correspond à l'illustration de la dédicace, est en revanche un ajout par rapport au programme d'ornementation primitif. Les épisodes sélectionnés correspondent aux moments principaux de l'action, déjà mis en avant dans les manuscrits enluminés de *Thezeo*, sans que ceux-ci aient été consultés. Les deux peintres ne s'astreignent pas à suivre de près le texte mais rendent fidèlement l'esprit de la version de celle qui, si elle n'a pas nécessairement supervisé l'exécution de leur travail, leur a du moins passé commande. L'arrière-plan de

⁵⁰ Trois des quatre occurrences de *Thezeo* sont situées au livre XII, alors que celles de *Palamon et Arcita* se répartissent de façon aléatoire dans le récit. La *Teseida* présente pour sa part une dizaine d'occurrences d'*Actheniesi*, toutes placées dans un contexte où Teseo est mis en vedette.

⁵¹ Elle signale aussi que « Tous les sujetz de la cité d'athenes » (ch. [9], v. 2935) viennent « à milliers et centenes » (ch. [9], v. 2936) se recueillir sur le corps d'Arcita lors de la cérémonie funéraire qui a lieu à l'extérieur de la ville.

⁵² Voir : « J'ay ordonné ung sumptueux theatre / Qui a de long bien ung grant mil et plus, Dont la largeur equipolle au surplus. » (ch. [4], v. 1172-1174) et « Place y eut belle en lieu ample et uny, / Tout alentour de noblesse garny, / Grans eschaffaulx, menuysez à triumphes, / Plus excellens que pour lors on veist oncques. / Bien enrichiz de grans tapisseries, / Où y avoit d'antiques armaries » (ch. [5], v. 1503-1508). G. Bianciotto indique dans l'introduction de son édition du *Livre de Thezeo* que Boccace donne au substantif *theatro* un sens antique et que la description est inspirée du Colysée, même si les dimensions rendent le lieu propre à accueillir deux cents combattants à cheval (*op. cit.*, p. 742-743). Voir aussi la glose de « theatri » (II, 20, v. 2, « théâtres ») dans un autre passage : « ogni luogo publico come oggi sono le logge e i ridocti » (p. 53, « tout lieu public comme sont aujourd'hui les loges et des réduits »).

⁵³ Les « eschaffaulx » de *Palamon et Arcita* ne correspondent pas exactement aux « eschalons » (VII, ch. [13]) de *Thezeo*, sur lesquels des gens de toutes les conditions se massent pour voir les affrontements.

⁵⁴ Sur la décoration de l'ensemble des copies de *Palamon et Arcita* voir *En style poétique, op. cit.*, p. 123-126 et p. 170-175.

⁵⁵ M. D. Orth indique que dans le manuscrit de Paris, Bibliothèque de l' Arsenal, 5116 les images 1 à 4 du manuscrit sont attribuables au Maître d'Anne de Graville, qui a effectué aussi pour elle, avec Étienne Collault et le Maître de Puy de Rouen, la décoration d'un recueil de poèmes composés au Puy de Rouen, les illustrations 5 à 11 à Collault lui-même et les illustrations 12 et 13 à un troisième peintre adoptant le même style que les deux premiers (M. D. Orth, *Renaissance Manuscripts. The Sixteenth Century*, Londres, 2015, t. 2, p. 102-105 et plus précisément p. 104).

⁵⁶ Voir *En style poétique, op. cit.*, p. 124-125. A. de Graville a donc prévu dès le début de faire illustrer le roman.

plusieurs « hystoire[s] » est constitué par un vaste espace naturel, aménagé alternativement de collines verdoyantes entourées de montagnes enneigées ou de bosquets d'arbres. Malgré le caractère assez indéterminé des motifs topographiques retenus, le choix du plan large rappelle que Theseus, présent dans presque toutes les images, éventuellement affublé d'une couronne et d'un sceptre, est en rapport avec un vaste territoire. Les lieux intimistes, où Emilia prend plus d'importance que celui-ci, ont quant à eux des traits des salles des riches demeures à l'italienne de la Renaissance. La touche antique est renforcée ici par le fait que Palamon et Arcita ainsi que Theseus portent à deux occasions une armure sous leur tunique (fol. 2 et 8 v⁵⁷). Le resserrement progressif du dispositif visuel sur le drame amoureux n'empêche en outre pas l'omniprésence de l'espace semi-privé de la cour, occupé par des hommes et des femmes vêtus à la mode du temps. Le « theatre » prend une dimension italienne, renouant avec le sens du mot à l'époque, c'est-à-dire « endroit où l'on représente des pièces ». Il apparaît dans une image sous une forme circulaire et entouré de loggia où des ensembles de dames regardent et commentent les faits d'armes (fol. 36). Theseus et Palamon viennent sur scène dans l'image suivante voir Emilia à genoux tenant Arcita blessé dans ses bras, toujours sous les yeux des spectateurs disposés sur les « eschaffaulx » (fol. 41). Le choix de situer une histoire pathétique à fin heureuse dans un cadre princier où les individus sont soumis au roi et s'intéressent aux divertissements et aux nouveautés culturelles venues d'Italie ne pouvait que plaire à la dame qui reçoit le livre dans la première illustration.

La mise en vers de *Thezeo* imprègne donc fortement le monde grec des préoccupations de la cour de France des années 1520. Les références géographiques passent à l'arrière-plan du récit : elles sont réduites quantitativement et peu présentées, plutôt que maintenues et de temps en temps déformées comme dans le texte source. Grâce au double rôle joué par Anne de Graville dans la conception du texte et dans la diffusion des manuscrits, les éléments spatiaux maintenus portent la trace du souci du roi de souder les siens autour de lui et d'unifier ses sujets dans la défense d'une même cause, d'un côté, et de la cour, des femmes surtout pour l'adaptatrice, de créer une culture associant la redécouverte de l'Antiquité et la préservation de l'héritage national, de l'autre.

La représentation des lieux dans l'épopée romanesque italienne et dans ses deux adaptations françaises s'adresse par conséquent à des lecteurs familiers du manuscrit. Elle s'appuie sur toutes les ressources offertes par ce type de livre, à savoir le texte, la glose et l'image, pour faire connaître des régions grecques à un public occidental. L'approche des sites réels diffère selon les ensembles de lettrés et d'artistes qui s'emparent de cette narration. Dans les témoins de la *Teseida* envisagés, les références foisonnantes se trouvent organisées pour certaines d'entre elles par l'action civilisatrice d'un conquérant redresseur de torts, tandis que les réalités incontournables ou au contraire méconnues d'un territoire aux contours mal définis font l'objet d'un éclairage métatextuel. Dans ceux de *Thezeo*, les cités et les paysages sont maintenus pour l'essentiel ; mais leur perception se voit parfois compliquée par une appellation italianisante ou déformée par une présentation erronée. Dans ceux de *Palamon et Arcita*, les composantes spatiales se réduisent drastiquement, en même temps que la trame se resserre sur les jeunes héros, mais s'unifient autour d'un roi attaché à la confiance et l'harmonie de ses sujets. L'image de l'Antiquité brossée pour l'Occident n'évolue ainsi pas de façon continue entre le XIV^e siècle et le XVI^e siècle. Elle échappe d'ailleurs en partie aux progrès historiques dans le savoir topographique, linguistique ou scientifique. Elle dépend plutôt du genre sur lequel tel ou tel auteur, traducteur ou adaptateur choisit d'insister pour rapporter les aventures guerrières et amoureuses et du poids que celui-ci et les responsables

⁵⁷ Voir aussi les encadrements à colonnes grecques ou romaines des enluminures.

éventuels d'un programme iconographique donnent à la culture d'accueil du texte cible par rapport à celle du texte source.

**« Ancrer sa galee » en Grèce : stratégies textuelles et dispositifs visuels
dans l'*Histoire de Jason* et le *Recueil des histoires de Troie* de Raoul Lefèvre**

Clarisse Evrard

Univ. Lille, ULR 1061 - ALITHILA - Analyses Littéraires et Histoire de la Langue, F-59000 Lille,
France

Post-doc ERC AGRELITA

« Ancrer sa galee » en Grèce^{1 2}, tel est le propos liminaire qui reflète parfaitement le projet auctorial de Raoul Lefèvre, lorsqu'il écrit l'*Histoire de Jason* et le *Recueil des histoires de Troie* pour Philippe le Bon dans les années 1460³. Ce contexte de la cour de Bourgogne n'est bien sûr pas anodin dans le choix de raconter les exploits de Jason puis ceux d'Héraclès, puisque la Grèce y est considérée comme une terre des origines et un espace de reconquête, lié à l'idéal de croisade, et que la renommée du duché se construit sur le passé mythique de grandes figures héroïques⁴, suivant une *translatio* croisée de la Grèce antique à la Bourgogne d'un point de vue culturel et de la Bourgogne à la Grèce d'un point de vue politique et militaire, ce dont témoignent de nombreux écrits de la seconde moitié du XV^e siècle⁵. Le rôle de Raoul Lefèvre à la cour de Bourgogne reste obscur, on sait peu de choses de sa vie : il est le plus souvent considéré comme chapelain de Philippe le Bon, mais Marc Gil a émis l'hypothèse qu'il serait plutôt le chapelain de Jean V de Créquy, d'après le testament de ce dernier qui mentionne un certain « Raoul Lefèvre, prestre du château de Fressin », qui se trouve non loin du château ducal d'Hesdin⁶. Cette hypothèse est d'autant plus convaincante qu'un *Livre de la destruction de Troies* (Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, 3326) figurait dans la bibliothèque du conseiller du duc. Quoi qu'il en soit, la figure de l'écrivain s'efface derrière la postérité de ses ouvrages : l'*Histoire de Jason* rédigée en 1460 et le *Recueil des histoires de Troie* en 1464⁷. De fait, ces deux romans

¹ Cet article a été écrit dans le cadre de mon post-doctorat dans le programme de recherches ERC Advanced Grant AGRELITA, « The Reception of Ancient Greece in Premodern French Literature and Illustrations of Manuscripts and Printed Books (1320-1550) : how invented memories shaped the identity of European communities », direction Catherine Gaullier-Bougassas, Université de Lille : « The project leading to this article has received funding from the European Research Council (ERC) under the European Union's Horizon 2020 research and innovation programme (grant agreement No 101018777). »

² Paraphrase de l'expression employée par Raoul Lefèvre dans le prologue de l'*Histoire de Jason* quand le héros s'adresse à l'auteur : « ancre ta galee icy », G. Pinkernell, *L'Histoire de Jason : ein Roman aus dem fünfzehnten Jahrhundert*, Francfort, 1971, p. 125.

³ Gaston Paris est le premier à avoir souligné l'intérêt de ces œuvres dans l'étude de la réception de l'Antiquité au XV^e siècle dans son compte rendu « The Recuyell of the Historyes of Troye », *Romania*, 94 (1895), p. 298. Deux thèses ont été consacrées à l'édition de ces textes : G. Pinkernell, *L'Histoire de Jason, op. cit.* et M. Aeschbach, *Raoul Lefèvre - Le Recueil des histoires de Troyes*, Berne, Francfort et New York, 1987.

⁴ Ces aspects ont été bien étudiés : J. Devaux, « L'identité bourguignonne et l'écriture de l'histoire », *Le Moyen Âge*, 92 (2006), p. 467-476 ; E. Doudet, « Le miroir de Jason : la Grèce ambiguë des écrivains bourguignons au XV^e siècle », dans *La Grèce antique sous le regard du Moyen Âge occidental*, éd. J. Leclant et M. Zink, Paris, 2005, p. 175-193 ; A. T. Nguyen, « Une mythisation littéraire de l'Ordre de la Toison d'or ? Une étude dans quelques chroniques et mémoires bourguignons du XV^e siècle », dans *Autour de la Toison d'or. Ordres de chevalerie et confréries nobles aux XIV^e-XV^e siècles*, éd. A. Marchandisse et G. Docquier, Neuchâtel, 2019, p. 151-169 ; T. van Hemelryck, « Les figures exemplaires au secours du héros bourguignon : exemples de chroniqueurs », dans *Le héros bourguignon, histoire et apogée*, éd. J.-M. Cauchies, G. Small et A. D. Brown, Neuchâtel, 2001, p. 39-51.

⁵ E. Doudet, art. cit., p. 176-177.

⁶ M. Gil, « Le mécénat littéraire de Jean V de Créquy, conseiller et chambellan de Philippe le Bon », *Eulalie*, 1 (1998), p. 69-95 ; voir en particulier p. 75.

⁷ Un ouvrage dédié à Jason un siècle plus tard est particulièrement intéressant à cet égard : le *Livre de la Conquête de la Toison d'or* de Jacques Gohory édité à Paris en 1563. L'auteur a pour source l'*Histoire de Jason* dont il semble bien connaître le contenu comme en témoignent la paraphrase du prologue (« la galée de son engin (comme il dit) voguant en la profondeur de la mer des histoires anciennes ») et la mention du destinataire (« Ce personnage

ont un tel succès qu'ils font rapidement l'objet d'une édition imprimée et de traductions en anglais et en néerlandais : pour le premier un imprimé en français en 1476 et pour le second une traduction anglaise par William Caxton en 1474, le *Recuyelle of the historyes of Troye* – le plus ancien imprimé en anglais –, éditions auxquelles il faut ajouter celles du *Livre du fort Hercule* au XVI^e siècle⁸.

Pour présenter succinctement les deux textes, rappelons que Raoul Lefèvre écrit l'*Histoire de Jason* dans le contexte d'une commande ducal et de l'Ordre de la Toison d'or : il s'agit de revaloriser la figure de Jason qui ne fait pas l'unanimité à la cour de Philippe le Bon et de compléter la tradition antique et médiévale en expliquant pourquoi Jason répudie Médée et ne participe pas à la guerre de Troie. Seulement cinq manuscrits ont été conservés, tous enluminés à une exception, et on compte sept éditions imprimées en langue française, parues entre 1476 et 1530, ainsi que des traductions anglaises et hollandaises⁹. S'agissant du *Recueil des histoires de Troie*, il existe deux états du texte : une première rédaction vers 1464, dédiée à Philippe le Bon, comprenant les deux premiers livres de la main de Raoul Lefèvre, et une seconde rédaction, sous Charles le Téméraire, vers 1467-1469 et en trois livres. Ce troisième livre est un ajout d'une traduction française de l'*Historia destructionis Troiae* de Guido delle Colonne (*Guido C*), ajout qui s'explique par le prologue de l'œuvre annonçant le récit de quatre destructions de la cité. Raoul Lefèvre n'ayant finalement raconté que les deux premières, il est apparu comme cohérent d'ajouter *Guido C* qui porte sur la troisième destruction. Les deux premiers livres du *Recueil* présentent un déséquilibre important entre le récit de la première destruction de Troie, qui est prétexte à raconter les aventures de Cronos, de Zeus et de Persée jusqu'à la punition divine de Laomédon, et le second récit consacré à la geste herculéenne sur plus de la moitié du texte, la deuxième destruction de Troie n'occupant qu'un seul chapitre. C'est donc moins l'histoire de Troie que les exploits des grandes figures grecques qui intéressent l'auteur. Cette disproportion au profit de l'Alcide justifie aussi la troisième version de l'œuvre dès 1467 : le *Livre du fort Hercule* qui extrait la partie consacrée au héros pour composer un récit autonome. La fortune du *Recueil* est bien plus importante que celle du *Jason* : vingt-cinq manuscrits ont été conservés, dix-neuf imprimés français entre 1474 et 1550, auxquels s'ajoutent des tapisseries, un mimodrame joué en 1468 pour le mariage de Charles le Téméraire et de Marguerite d'York et le succès de la traduction anglaise de Caxton avec une réimpression continue de 1473 à 1738¹⁰.

Ces deux ouvrages, qui ont fait l'objet de quelques articles sur des témoins spécifiques ou des sujets thématiques, invitent le lecteur à un voyage en « terre de Grece », expression récurrente sous la plume de Raoul Lefèvre, et le chercheur à comprendre comment est défini cet espace grec dans ces textes et les illustrations qui les accompagnent¹¹. Dans cet article, nous

adressa son œuvre au bon Duc Philippe de Bourgogne »), mais il ignore le nom de Raoul Lefèvre tombé dans l'oubli (on trouve l'annotation « auteur incertain » dans la marge), *Livre de la Conquête de la Toison d'or, par le Prince Jason de Tessalie, fait par figures avec exposition d'icelles*, Paris, 1563, n.p., Paris, Bibliothèque numérique de l'INHA (consultable en ligne).

⁸ Cf. **Annexe 1 pour une vue d'ensemble des manuscrits conservés et éditions anciennes, p.**

⁹ G. Pinkernell, *op. cit.*, p. 17-31.

¹⁰ M. Aeschbach, *op. cit.*, p. 24-66.

¹¹ N. Bercea-Bocskai, « La part de l'imaginaire chez Raoul Lefèvre : Jason à la cour de la reine Mirro », *Questes*, 13 (2008), p. 81-95 ; W. Bulst, « Die Illustrationen des *Livre du fort Hercules* (Vienne, ÖNB cod, 2586) : Unterzeichnungen des Meisters des Jacques d'Armagnac », dans *Dessin sous-jacent et autres techniques graphiques*, éd. D. Hollanders-Favart et R. Van Schoute, Louvain-la-Neuve, 1985, p. 74-102 ; S. Cerrito, « L'*Histoire de Jason* de Raoul Lefèvre copiée par David Aubert (ms. Paris, BnF, fr. 331) », dans *Raconter en prose XIV^e-XVI^e siècle*, éd. P. Cifarelli, M. Colombo Timelli, M. Milani et A. Schoysman, Paris, 2017, p. 43-62 ; D. le Corfec, « La question du sacré dans le *Recueil des histoires de Troie* », *Camenuiae*, 7 (2011), s. p. ; G. Pinkernell, « Die Handschrift BN ms. fr. 331 von Raoul Lefevres *Histoire de Jason* und das Wirken des Miniaturisten Lievin van Lathem in Brügge. Philologie und Kunstgeschichte bei der Datierung von Text und Miniaturen einer Handschrift », *Scriptorium*, 27-2 (1973), p. 295-301 ; D. Quérueu, « Jason, héros d'une biographie chevaleresque », *Bien dire et bien apprendre*, 20 (2002), p. 159-170.

avons nécessairement dû sélectionner un nombre limité de témoins¹². Aussi avons-nous seulement choisi, pour le *Jason*, les quatre témoins enluminés conservés et, pour le *Recueil*, quatre témoins parmi les plus décorés, tandis que nous avons laissé de côté les imprimés qui présentent une iconographie assez générique et répétitive. Par ailleurs, choisir les témoins manuscrits permet de privilégier la question de la construction de l'espace grec dans son contexte bourguignon originel. En outre, c'est dans cette sphère qu'évoluent la plupart des commanditaires des manuscrits : trois des six témoins dont on connaît le commanditaire appartiennent au duc de Bourgogne lui-même, ce qui ne surprend pas étant donné le goût bien connu de Philippe le Bon pour l'Antiquité¹³. On reste dans l'environnement immédiat du duc avec Louis de Bruges, seigneur de Gruuthuse et chevalier de la Toison d'or, qui possède un exemplaire richement enluminé pour chacun des textes, auquel il faut ajouter un autre exemplaire du *Recueil des histoires de Troie*, conservé à Turin¹⁴. Ses goûts de bibliophile ont également été bien étudiés : le diplomate a ainsi constitué l'une des plus grandes bibliothèques du duché après Philippe, dont l'inventaire révèle l'importance de la matière antique, avec notamment des traductions d'Aristote, un roman d'*Athis et Prophilias*, une *Histoire de la Toison d'or*, la *Bouquechardièrre* et des traductions de Quinte-Curce, Tite-Live et Jules César¹⁵. Le troisième commanditaire est une fois encore l'une des figures majeures de la bibliophilie bourguignonne : Jean de Wavrin, dont la bibliothèque laisse la part belle à la matière antique. S'y trouvent, par exemple, un *Apollonius de Tyr*, un *Romuléon*, un *Roman de Thèbes* et une *Histoire de Troie*¹⁶. C'est donc dans ce milieu politique et culturel bourguignon cherchant à réactualiser les mythes antiques que sont commandés la plupart des témoins de notre étude, facteur essentiel à l'analyse de la constitution d'un espace textuel et visuel perçu comme grec.

Outre la nécessaire prise en compte du contexte de production des textes et des images, un dernier élément primordial pour analyser les caractéristiques de la représentation de l'espace grec dans l'*Histoire de Jason* et le *Recueil des histoires de Troie* est la définition de la notion d'espace médiéval. Un article de Jean-Claude Schmitt, « De l'espace aux lieux : les images médiévales », est, en ce sens, éclairant¹⁷. L'historien y revient sur les quatre sens donnés au terme *spatium* dans la Vulgate, à savoir ceux d'intervalle, de mesure de distance entre deux points, de distance temporelle et d'ensemble de lieux, quatre sens qui nous ont servi de points de repère à l'analyse des textes et des images¹⁸. Notre réflexion s'est également nourrie d'un texte

¹² Index des manuscrits, p.

¹³ Sur le goût de l'antique, A. Bayot, *La légende de Troie à la Cour de Bourgogne*, Bruges, 1908 ; N. Bock, « Dreaming of Antiquity, Trojan Heroes and Their Public at the Court of Burgundy », dans *The Antique Memory and the Middle Ages*, éd. I. Foletti et Z. Frantová, Rome, 2015, p. 149-170 ; M. Cheyens-Condé, « L'épopée troyenne dans la librairie ducal bourguignonne au XV^e siècle », dans *À la cour de Bourgogne. Le duc, son entourage, son train*, éd. J.-M. Cauchies, Turnhout, 1998, p. 85-113. Plus généralement sur la librairie du duc de Bourgogne, *The Library of the Dukes of Burgundy*, éd. B. Bousmanne et E. Savini, Turnhout, 2020 ; *La librairie des ducs de Bourgogne : manuscrits conservés à la Bibliothèque royale de Belgique*, éd. B. Bousmanne, F. Johan, T. van Hemelryck et C. van Hoorebeck, Turnhout, 2000-2015, 5 t. ; G. Doutrepoint, *La littérature française à la cour de Bourgogne*, Paris, 1909.

¹⁴ Raoul Lefèvre, *Recueil des histoires de Troie*, Turin, Biblioteca Nazionale, ms. L-I-10.

¹⁵ I. Hans-Collas et P. Schandel, *Manuscrits de Louis de Bruges*, Paris, 2009 ; M.-P. Laffitte, « Les manuscrits de Louis de Bruges, chevalier de la Toison d'or », dans *Le banquet du faisan*, éd. M.-T. Caron et D. Clauzel, Arras, 1997, p. 241-255 ; J. van Praet, *Recherches sur Louis de Bruges, seigneur de la Gruuthuyse*, Paris, 1831.

¹⁶ Sur la bibliothèque de Jean de Wavrin, A. Naber, « Jean de Wavrin, un bibliophile du quinzième siècle », *Revue du Nord*, 273 (1987), p. 281-293 et « Les manuscrits d'un bibliophile bourguignon du XV^e siècle, Jean de Wavrin », *Revue du Nord*, 284 (1990), p. 23-48.

¹⁷ J.-C. Schmitt, « De l'espace aux lieux : les images médiévales », dans *Construction de l'espace au Moyen Âge : pratiques et représentations*, éd. T. Lienhard, Paris, 2007, p. 317-346.

¹⁸ *Ibidem*, p. 320 : « Dans la Vulgate, ce n'est pas un mot très fréquent : on ne le trouve que vingt-quatre fois. Il désigne soit un intervalle (*spatium inter columnas*), soit plus précisément une mesure de distance entre deux points (*ad mensuram calami sex cubitorum spatium*), soit une durée temporelle (*spatium unius diei*), soit un lieu ou des lieux

de Paul Zumthor, dans lequel ce dernier souligne que l'espace médiéval ne peut exister que comme un ensemble de *loci* qui ne prend forme qu'en tant qu'il est vécu¹⁹. Ces considérations sur l'espace médiéval ont orienté notre problématique : comment les textes de Raoul Lefèvre et les images qui les illustrent informent-ils une représentation de l'espace grec et des Grecs en tant qu'assemblage de *loci*, qui vise à réduire l'intervalle et la distance spatio-temporelle entre l'espace de la narration, lieu d'une immersion dans la Grèce héroïque, et l'espace contemporain de l'élaboration des œuvres, de manière à actualiser et à assimiler cet imaginaire grec ? Pour ce faire, nous envisagerons la question de la reconstitution d'un espace grec dans les deux romans de Raoul Lefèvre, afin d'éclairer les modalités de transposition des textes aux images et les rapports qu'ils entretiennent et, *in fine*, de déterminer les spécificités de la représentation de la Grèce et les significations des stratégies visuelles mises en œuvre dans ce corpus.

Entre *realia* et *mirabilia* : re-crée l'espace grec dans les textes

Un simple relevé des lieux traversés par les personnages principaux de l'*Histoire de Jason* et du *Recueil des histoires de Troie* suffit à se rendre compte de l'importance qu'accorde Raoul Lefèvre au champ spatial. En effet, dans le premier, le héros multiplie les voyages indiqués par les toponymes : « Mirmidoine », « Thebes », « Mirmidoine », « Thessaille », « Thessalonique », « Molose », « Thessalonique », « Olyferne », « le port de Trace », « Athenes », « Mirmidoine », « Seseire », « Tenedon », « Lennos », « Jacointe », « Colcos », « Jacointe », « Lennos », « Seseire », « Elsebee », « Pintaquo », « Chorinte », « Elsebee », « Olyferne », « de payz en payz par plusieurs jours », « Thessaille », « Mirmidoine ». Cette énumération révèle que la Grèce de Raoul Lefèvre est bien conçue comme un espace à remplir de lieux, de ces « morceau[x] de la terre où l'on séjourne, que l'on peut quitter et où l'on peut revenir²⁰ » pour reprendre la définition de Zumthor, un espace expérimenté par Jason qui quitte régulièrement la Mirmidoine pour toujours y revenir. Ce nom de Mirmidoine pour renvoyer à la cité thessalienne d'Iolchos sert dès lors de point de repère spatial structurant le récit, ce qui est d'autant plus intéressant qu'il n'est attesté ni dans les sources antiques ni dans les textes médiévaux. Cela montre d'emblée que le récit prend place dans un espace de re-création où se mêlent toponymie grecque, néologismes et invention pour donner forme à un espace grec au sens d'agrégat de lieux et pour en permettre la compréhension en réduisant la distance entre cet espace et celui du lecteur.

Cette dimension est moins prégnante dans le *Recueil des histoires de Troie*, ce qui s'explique naturellement par la structure plus éclatée de la narration en de multiples récits et au sein même de chacun de ces récits. Ainsi, les chapitres 1 à 37 du livre I consacrés aux aventures de Cronos et de Zeus énumèrent les lieux suivants : « Crete », « isle de Delphes », « Oson », « Parthemie », « Chorinte », « Samos », « Troyes », « Pellage », « cloistre de dame Diane », « Crete », « Paphes », « Parthemie », « Archade », « Arges », « Troyes », « Crete », « Troyes », « Arges », « Troyes », « Crete », « Lennos », « Archade », « Arges », « Troyes », « Secille », « Ytalye », « Esperie », « Athenes », « Esperie », « Septe », « Arges », « Secille », « Joppen », « Sirye », « Thebes », « Arges », « Thebes ». La geste d'Héraclès qui suit ce premier cycle du chapitre 37 du livre I à la fin du livre II fait, quant à elle, voyager le lecteur dans de nombreuses régions de Grèce et du bassin méditerranéen : « Thebes », « Athenes », « le mont de Olympus », « Athenes », « Esperie », « Troyes », « Thebes », « Troyes », « Crete », « Thebes », « Nemece »,

précis (*spatia in terra Pheresaei ; fac mihi spatium ut habitem ; nec spatium manducandi habebant*), mais à aucun moment une étendue homogène, une surface continue, ce que nous nommons un 'espace'. »

¹⁹ P. Zumthor, *La mesure du monde : représentation de l'espace au Moyen Âge*, Paris, 2014, en particulier p. 36.

²⁰ *Ibidem*, p. 51 : « L'«espace» médiéval est donc ce qui est entre deux : un vide à remplir. On ne le fait exister qu'en le parsemant de sites. Le lieu est, lui, lourd d'un sens positif, stable et riche : discontinu, il fait événement dans l'étendue ; il est le morceau de la terre où l'on séjourne, que l'on peut quitter et où l'on peut revenir. »

« Crete », « Egipte », « Crete », « Thebes », « Thessalonique », « Enfer », « Thessalonique », « Enfer », « Thebes », « Troyes », « Alixandrie », « Libye », « mer Mediterranee », « Gibraltar », « Egipte », « Affrique », « Patras », « Calidonie », « Thessaille », « Lerne », « Athenes », « Licie », « Affrique », « Galice », « Megida », « La Courrongne », « Megida », « Castille », « la Casteloigne », « Lombardie », « Cremone », « Aventin », « Calidoine », « Trace », « Licie », « temple de Diane ». Ces deux listes soulignent que Troie est conçue comme un lieu de convergence, assurant ainsi un fil conducteur et justifiant le titre de l'œuvre, et aussi comme un point de passage à partir duquel se tisse un réseau d'exploration de l'espace de plus en plus éloigné dans des mouvements de va-et-vient entre les régions de la Grèce, Troie et les régions explorées, orientales et occidentales.

Enfin, à travers la comparaison des listes toponymiques des deux œuvres se dessine une carte de la Grèce héroïque perçue avant tout comme un espace maritime, ouvert sur l'extérieur : ses « royaumes » sont autant de portes menant vers l'Orient, l'Afrique, l'Espagne et l'Italie et ils forment une sorte de point focal du bassin méditerranéen, et donc bien une terre des origines. Les prologues permettent d'approfondir ce point, particulièrement celui de l'*Histoire de Jason*²¹. À travers la métaphore de la navigation et de la « galée » de l'inspiration, suivie de la prosopopée de Jason qui surgit sur son navire, transparait l'idée d'un voyage spatio-temporel et d'un espace à combler : le héros franchit une frontière, passant de l'espace de la fiction fabuleuse à l'espace réel de la Bourgogne de Raoul Lefèvre. Dès lors, le discours du personnage a pour fonction de remplir cet interstice, en créant une généalogie mythologique qui mène de la Crète à la Mirmidoine et une sorte de lien direct entre Jason, héros de la conquête de la Toison d'or, et le duc de Bourgogne qui s'est nourri de toutes ses histoires. Cette réduction de la distance spatio-temporelle est, par ailleurs, intrinsèque au projet d'écriture, puisqu'il ne s'agit pas pour l'auteur de seulement proposer une nouvelle réécriture de la matière antique, mais de réhabiliter la figure de Jason à la cour de Bourgogne.

Le prologue du *Recueil des histoires de Troie* conduit, quant à lui, à la question des sources utilisées par Raoul Lefèvre, en définissant le projet comme une compilation²². L'auteur insiste sur la traduction et l'adaptation d'ouvrages antérieurs permettant de traiter une ample matière. Celle-ci devait donc, suivant ce propos liminaire, comporter quatre livres, menant de la construction de Troie à sa ruine en 85 avant J.-C. par le consul Fimbria, puis racontant en une sorte de compilation les aventures de Cronos, de Zeus, de Jason, d'Héraclès, de Pâris, d'Ulysse et de tous les acteurs grecs et troyens de la guerre. Pour ce faire, l'auteur s'appuie sur deux sources principales : les *Genealogie deorum gentilium* de Boccace qu'il nomme une vingtaine de fois, et ce qu'il appelle les « Chroniques d'Espagne » mentionnées à quatre reprises, autrement dit les *Sumas de historia troyana* de Leomarte, sans que l'on connaisse précisément le texte dont il disposait²³. Plus on avance dans la lecture du texte, et moins il cite ses sources, ce qui révèle un récit de plus en plus indépendant, le fil conducteur troyen initial se transformant en une véritable vie d'Héraclès. S'agissant de l'*Histoire de Jason*, Raoul Lefèvre utilise surtout trois sources²⁴ : l'*Histoire ancienne jusqu'à César*, l'*Ovide moralisé* et les *Genealogie deorum gentilium*, auxquelles s'ajoutent des recours ponctuels à d'autres textes, notamment le *Roman de Troie*, l'*Historia destructionis Troiae* de Guido delle Colonne ou le *Livre de la mutacion de Fortune* de Christine de Pizan. La combinaison de ces différentes sources permet ainsi à l'auteur de créer un espace textuel au sein duquel le lecteur est invité à voyager, un imaginaire de la Grèce héroïque qui n'est donc pas décrit par le biais de sources géographiques ou didactiques mais par le prisme de compilations.

²¹ G. Pinkernell, *op. cit.*, p. 125.

²² M. Aeschbach, *op. cit.*, p. 125.

²³ *Ibidem*, p. 94-109.

²⁴ G. Pinkernell, *op. cit.*, p. 66-96.

Ces premières considérations posent la question des modalités de création et d'appropriation de cet espace grec. Or, une lecture attentive révèle quelques caractéristiques communes aux deux textes, permettant de « greciser » les récits : le recours fréquent à la toponymie dans une dynamique performative, la caractérisation de cet espace par des références culturelles et l'assimilation de l'espace des Grecs à un univers de l'aventure et de la merveille. Par conséquent, conformément à la définition de l'espace médiéval envisagée précédemment, ce n'est pas un espace délimité que l'on parcourt et où l'on voyage, mais un ensemble de lieux où l'on arrive. Autrement dit, l'espace ne prend forme et existence que par cette exploration par les personnages principaux. En effet, les deux récits se caractérisent par une chronologie des voyages elliptique ; cet extrait du chapitre 1 de l'*Histoire de Jason* en est un exemple significatif :

Nouvelles vindrent adont en *Mirmidoine* que le roy de Thebes devoit faire une moult solempnelle feste en sa cité pour l'amour d'un chevalier nouveau qu'il vouloit faire [...]. Pelleus et Jason alerent en Thebes au jour que la feste devoit estre demenee, et trouverent illec pluseurs princes, roys et chevaliers, dont ilz furent festoyez [...]. [Pirithous de Thessaille] pria a tous ceulx qui la estoient de ce jour en vij. moix ilz vouldissent estre a ses nopces. Que vous en diroye je plus : Aulcuns en y eut qui dirent qu'ilz iroient, et les autres nons. Le souper se passa. Jason fu illec festoié longuement, puis *s'en retourna en son payz*. Et après, quant il sceut qu'il estoit temps d'aler aux nopces de Pirithous, *il y ala* du gre de son pere, et Pelleus avec lui ; et firent qu'*ilz se trouverent en la cité de Thessalonique* [...]. Adont Peleus fist seller ses chevaulx, et tandis il mena Jason prendre congié a la royne Yxione, a Pirithous, a Ypodame, a Herculés et aux aultres, puis *s'en retournerent en leur logis*²⁵.

[Le bruit courut un jour à Mirmidoine que le roi de Thèbes allait donner dans sa cité une fête solennelle en l'honneur d'un nouveau chevalier qu'il voulait armer [...]. Péleus et Jason se rendirent à Thèbes le jour où la fête devait avoir lieu, et ils y trouvèrent de nombreux princes, rois et chevaliers qui les accueillirent joyeusement [...]. [Pirithoüs de Thessalie] convia tous les présents à venir à ses noces sept mois plus tard jour pour jour. Que vous en dire d'autre ? Certains acceptèrent, d'autres déclinèrent son invitation. Le dîner se déroula. Jason y fut longuement fêté, puis retourna en son pays. Ensuite, quand il sut que le moment était venu de se rendre aux noces de Pirithoüs, il y alla avec l'accord de son père, accompagné de Péleus ; si bien qu'ils se trouvèrent dans la ville de Thessalonique [...]. Péleus fit seller les chevaux ; pendant ce temps, il mena Jason prendre congé de la reine Ixione, de Pirithoüs, d'Ypodame et d'Hercule, entre autres, puis ils regagnèrent leur logis.]

Jason se rend dans telle ou telle cité au gré des événements auxquels il doit participer, ici une fête à Thèbes puis les noces de Pirithoos. Raoul Lefèvre abolit toute idée de distance et toute temporalité du voyage : l'espace grec se construit uniquement par la mention de la toponymie et comme un ensemble de lieux compartimentés qu'on parcourt au gré des actions à accomplir par les personnages.

Si une géographie de la Grèce et de ses régions ne se dessine pas par le récit des voyages des héros qui la parcourent, l'auteur utilise néanmoins un autre procédé qui permet de spatialiser le récit : la saturation du texte par la toponymie. Ainsi, lors du récit de l'histoire de Dardanos et de la fondation de Troie, au chapitre 5 du livre I du *Recueil des histoires de Troie*, l'écrivain précise les cités, les régions, la mer, les noms des peuples et donne même quelques indications géographiques qu'il puise dans les *Genealogie deorum gentilium* de Boccace²⁶. La Grèce est ainsi pensée comme un conglomérat de « royaumes » et de « provinces » à l'exemple de l'énumération de toponymes au chapitre 38 du même livre, dans lequel Héraclès envoie un héraut annoncer dans toutes les régions de Grèce l'organisation de jeux sur le mont Olympe²⁷.

²⁵ *Ibidem*, p. 127-131 et traduction de L. Marignac dans D. Régner-Bohler, *Récits d'amour et de chevalerie XII^e-XV^e siècle*, Paris, 2000, p. 1101-1105.

²⁶ M. Aeschbach, *op. cit.*, p. 142-144.

²⁷ *Ibidem*, p. 277 et p. 279.

Ce procédé de saturation par la toponymie confère au récit une couleur grecque qui transparait également à travers des précisions sur les peuples, leurs us et coutumes et leur religion²⁸. La distance temporelle, que met en valeur la fréquence d'expressions comme « en ce temps », est à chaque fois réduite par une explicitation : Raoul Lefèvre indique ainsi au chapitre 6 que les Pélasgiens sont désormais appelés les Arcadiens, les principes de l'éducation des enfants grecs sont éclairés par une loi de Lycurgue au chapitre 38, et, au chapitre 62, l'écart entre les religions grecque et chrétienne est réduit par le traitement du rite polythéiste à la manière d'une prière dans une église. L'arrivée de Jason à Jacointe au chapitre 14 de l'*Histoire de Jason* condense ces quelques caractéristiques : ce passage est typique de la manière dont l'auteur modèle, par quelques références toponymiques et géographiques et par les références aux dieux, l'espace grec comme une contrée maritime et une terre des *mirabilia*, à l'image de l'île de Colchos où Argos, effrayé, voit des tourbillons de feu²⁹. Il est aussi caractéristique de la manière dont la distance temporelle, soulignée par ces mêmes références, se trouve réduite par l'appréhension de cet espace en des termes contemporains, tant à propos des rues de Jacointe et du banquet au palais que des prières au temple de Diane.

Si ces quelques traits donnent une couleur grecque aux deux récits, on n'y décèle aucune trace d'un réel intérêt géographique. Les connaissances de Raoul Lefèvre sont, par ailleurs, imprécises et reprises de ses différentes sources. Par exemple, au chapitre 7 de l'*Histoire de Jason*³⁰, il reprend à son compte l'habituelle confusion entre l'île de Délos et Delphes et fait de Ténédos un port à côté de Troie, alors que c'est l'île qui lui fait face. Pour nommer Iolchos, il semble forger « Mirmidoine » à partir du nom des « Mirmidonois » que l'on trouve dans l'*Ovide moralisé*³¹. Le port de « Seseire » est certainement aussi un nom inventé. De fait, ce qui intéresse davantage l'auteur est ce qui constitue cet espace d'un point de vue matériel et culturel, c'est-à-dire les *realia*. C'est ainsi l'espace d'une altérité marquée d'une distance spatio-temporelle qu'il convient à la fois de mesurer et de réduire comme le prouvent ces deux extraits du *Recueil des histoires de Troie* des chapitres 24 et 29 :

Se assey sus sa tente qui estoit faite de branches et de vers rainceaux, car *alors les tentes et les pavillons de toilles n'estoient point en usage, jassoit ce que la maniere de faire toilles et drapz d'or et de soie fust trouvee [...]*.

[Il s'assit sous la tente qui était faite de branches et de verts rinceaux, car alors les tentes et les pavillons de toile n'étaient pas en usage, bien que la manière de tisser des toiles et des draps d'or et de soie fût inventée.]

Et prindrent terre au tiers jour quand la tempeste fu censee, *non pas en Crete n'en la mer d'Europe, mais en la Mer Occeane, sy parfont qu'ils ne sçavoient entendre le langage de ceulz qui habitoient le port ou ilz ancrerent*. Quant Jupiter et ses gens veirent *la diversité du peuple habitant en ce port et leur manière de vivre, ils congnuent que loingz estoient de leur region [...]*, ils desriverent de ce port et prindrent leur chemin vers orient. Et tant exploiterent par jours sus jours et moix sus moix qu'ilz *entrent en la Mer Egee [...]*. En *Secille alla et la conquist avec l'isle de Lenno*. Quand il eut ce fait, il *s'en alla en Italye* et descendy en la maison du roy Janus [...]. [Jupiter] ala vers lui et trouva qu'il *fondoit une cité au lieu ou maintenant siet le capitole de Romme [...]*, il *retourna en Crete*³².

[Et ils débarquèrent le troisième jour quand la tempête fut terminée, non pas en Crète ni en la mer d'Europe, mais en la mer Océane, si loin qu'ils ne pouvaient comprendre le langage de ceux qui habitaient le port où ils ancrèrent. Quand Jupiter et ses gens virent la diversité du peuple habitant ce port et leur manière de vivre, ils surent qu'ils étaient loin de leur pays [...],

²⁸ Voir par exemple, *ibid.*, p. 145, p. 277 et p. 379.

²⁹ G. Pinkernell, *op. cit.*, p. 191-193 et p. 195-196.

³⁰ *Ibidem*, p. 164-168.

³¹ D. Régner-Bohler, *op. cit.*, p. 1099.

³² M. Aeschbach, *op. cit.*, p. 230 et p. 233-234.

ils quittèrent ce port et firent route vers l'Orient. Et ils naviguèrent tant, jour après jour, mois après mois, qu'ils parvinrent en la mer Égée [...]. Il conquiert la Sicile et l'île de Lemnos. Quand il l'eut fait, il alla en Italie et se rendit dans la maison du roi Janus [...]. [Jupiter] alla voir [Saturne] et le trouva en train de fonder une cité là où se trouve désormais le Capitole de Rome [...], il retourna en Crète.]

Le premier extrait, qui décrit le campement de l'armée de Zeus, met en relief le processus par lequel est mesurée, dans le texte, cette distance temporelle par la comparaison entre les usages antiques et ceux contemporains pour fabriquer les tentes. S'agissant de la distance spatiale, elle est, quant à elle, jaugée à l'aune de la langue et des coutumes locales qui permettent aux personnages de déterminer s'ils se trouvent dans un espace conçu comme grec ou comme étranger. C'est le cas dans le deuxième extrait qui narre les voyages de Zeus dans le bassin méditerranéen : les régions proches de la Crète jusqu'à la Sicile et l'Italie font partie d'une *koinè* culturelle, tandis que la péninsule Ibérique est décrite comme un ailleurs, tant par la langue que par la « manière de vivre », deux signes d'une altérité absolue qui amènent les marins à rebrousser chemin pour retourner dans un territoire perçu comme grec, celui de la mer Égée.

Dès lors, cet espace grec apparaît avant tout comme un ensemble culturel et comme une terre des origines. C'est ainsi qu'au chapitre 29, le transfert des connaissances en permet l'enrichissement et le développement comme *koinè*, à l'exemple des découvertes de Nicostrate transmises à Héphaïstos – et donc d'Italie à la Grèce – par l'intermédiaire de Zeus³³. De même, dans le chapitre 60, la narration des pérégrinations d'Héraclès met en relief cette dimension d'un espace fondateur et civilisateur, que ce soit parce qu'il maîtrise les créatures qui le peuplent, telle l'hydre de Lerne dont il résout les énigmes, ou parce qu'il y introduit de nouveaux savoirs, à l'exemple d'Athènes, centre de connaissances grâce à l'Alcide qui y diffuse, avec l'aide d'Atlas, l'astronomie et la philosophie au point d'« enluminer » toute la Grèce³⁴.

Cet aspect explique peut-être la volonté de l'auteur de réduire l'intervalle spatio-temporel, de manière à faire en creux de l'espace bourguignon une nouvelle Grèce. On a déjà vu que Raoul Lefèvre invente des noms de lieux. Il imagine même dans l'*Histoire de Jason* une cité complète, Oliferne dirigée par la reine Mirro, et ajoute parfois des références à des événements et au monde contemporains. Par exemple, l'intervention du roi d'Esclavonie qui attaque Oliferne, épisode qui occupe un quart de l'espace textuel, des chapitres 2 à 5, fait référence à la « Slavonie » définie, dans la *Fleur des histoires* de Jean Mansel, comme « comprenant de nombreuses régions telles que la Bohême, la Pologne, la Dalmatie et la Carinthie, qui toutes se touchent et sont semblables en beaucoup de choses, mais qui diffèrent par les mœurs de leurs habitants, car certains suivent la loi des païens, d'autre celle des Grecs et d'autres celle des chrétiens³⁵ ». Plus précisément, selon Lucie Marignac, c'est une façon de rappeler la menace des Sarrasins qui avaient vaincu les croisés menés par Jean sans Peur en 1396. Dans le *Recueil des histoires de Troie*, se trouvent également de nombreuses allusions à l'univers bourguignon, dont l'écrivain s'inspire pour donner corps à l'espace de sa fiction. Outre les batailles rangées, villes assiégées, combats, conseils des ministres, tournois, adoubs, pas d'armes et autres diatribes de guerre qui scandent le récit, certains détails renvoient directement à la cour ducale³⁶. Par exemple, Cronos tient une épée pour rendre la justice au chapitre 2, Héraclès fait figure de double mythologique de Philippe le Bon par son vif intérêt pour les livres au chapitre 65. Au chapitre 62, les statues du temple de Géryon deviennent même de véritables gisants, tels ceux de Jean sans Peur et de Marguerite de Bavière sculptés par Jean de la Huerta et Antoine le Moiturier,

³³ *Ibidem*, p. 234.

³⁴ *Ibid.*, p. 374.

³⁵ Ces précisions sont données par L. Marignac dans D. Régner-Bohler, *op. cit.*, p. 1105-1106.

³⁶ M. Aeschbach, *op. cit.*, p. 106-109.

dans une réduction de l'écart entre la religion païenne et la religion chrétienne, de manière à créer *in fine* un espace partagé entre les deux univers.

Donner forme à l'espace grec : des textes de Raoul Lefèvre aux enluminures

Cet espace partagé prend également forme grâce aux illustrations qui accompagnent les textes. En effet, les deux romans de Raoul Lefèvre ont été décorés de nombreux cycles iconographiques tant pour les manuscrits que pour les imprimés. Ainsi, pour l'*Histoire de Jason*, quatre manuscrits enluminés ont été conservés et au moins deux imprimés illustrés, révélant une fortune générale de l'œuvre plutôt limitée à la cour de Bourgogne. Le *Recueil des histoires de Troie* connaît, quant à lui, une plus large diffusion sous ce titre ou dans la version du *Livre du fort Hercule* : au moins treize manuscrits enluminés ont été conservés et le même nombre d'éditions illustrées³⁷. Cette plus large diffusion apparaît aussi dans la circulation des gravures entre les imprimés mais également entre les imprimés et les manuscrits. Par exemple, les bois gravés de l'édition lyonnaise de Michel Topié et Jacques Heremberck ont servi de modèles pour la réalisation des miniatures du Maître d'Antoine Rolin³⁸.

Dans les deux ouvrages, du point de vue du contexte général de production des manuscrits étudiés, l'enluminure flamande prédomine, remarque qui prévaut, par ailleurs, pour l'ensemble des témoins conservés. Cela correspond naturellement aux goûts artistiques de la cour de Bourgogne et au mécénat actif des grands bibliophiles, tels que Philippe le Bon, Marguerite d'York, Antoine de Bourgogne, Marie de Bourgogne, Louis de Gruuthuse, les Lalaing ou encore Jean de Wavrin. L'exposition consacrée à l'enluminure flamande à la Bibliothèque royale de Belgique et à la BnF en 2011-2012³⁹ a notamment bien montré l'essor de l'activité créatrice dans les Pays-Bas bourguignons à la fin du Moyen Âge, tout particulièrement dans les centres de production de manuscrits enluminés comme Bruges, Gand, Tournai, Lille, Bruxelles ou encore le Hainaut et le Brabant⁴⁰. De fait, si Philippe le Hardi, Jean sans Peur et, dans un premier temps, Philippe le Bon s'adressent principalement à des artistes parisiens, ce dernier, à partir des années 1440, et Charles le Téméraire choisissent les meilleurs artisans de leurs territoires, à l'exemple de l'atelier valenciennois de Simon Marmion ou de celui de Loyset Liédet à Hesdin⁴¹.

Les images de notre corpus témoignent de cette intense activité de l'enluminure flamande des années 1450-1480 avec des cycles réalisés par des ateliers renommés. Deux manuscrits de l'*Histoire de Jason* ont ainsi été décorés par le Maître du Champion des Dames, actif à Lille dans les années 1465-1475⁴². On compte parmi ses commanditaires principaux des personnages importants de la cour de Bourgogne comme Jean de Wavrin et Jean V de Créquy. On conserve aussi de son atelier un *Recueil des histoires de Troie* et un *Romuléon*⁴³. Loyset Liédet a également peint les enluminures de deux manuscrits du corpus, une *Histoire de Jason* et un *Recueil des histoires de Troie*⁴⁴. Cet artiste est, quant à lui, bien documenté : il est actif de 1454 à

³⁷ Cf. **Annexe 1, p.**

³⁸ Sur ce sujet, D. Mercuzot, « Le *Recueil des histoires de Troie* de Raoul Lefèvre : l'impact de l'édition de Caxton sur la production de manuscrits », *Bulletin du Bibliophile*, 1 (2016), p. 36.

³⁹ *Miniatures flamandes, 1404-1482*, éd. B. Bousmanne et T. Delcourt, Paris et Bruxelles, 2011.

⁴⁰ Sur ces différents centres, B. Bousmanne et T. Delcourt, *ibidem*, p. 20-37 et L. M. J. Delaissé, *Le siècle d'or de la miniature flamande : le mécénat de Philippe le Bon*, Bruxelles, 1959.

⁴¹ B. Bousmanne et T. Delcourt, *op. cit.*, p. 103-105.

⁴² New York, Morgan Library, M. 119 (partiellement consultable en ligne sur le site de la bibliothèque) et Paris, BnF, fr. 12570 (consultable sur Gallica). Sur cet enlumineur, B. Bousmanne et T. Delcourt, *op. cit.*, p. 367-371 et P. Charron, *Le Maître du Champion des Dames*, Paris, 2004.

⁴³ Paris, BnF, Arsenal, 3326 (consultable sur Gallica) et Bruxelles, KBR, 10173-10174.

⁴⁴ Paris, BnF, Arsenal, 5067 (consultable sur Gallica) et Bruxelles, KBR, 9261 (consultable sur le site de la KBR).

1483, à Hesdin, à Bruges à partir de 1468 et à Lille⁴⁵. Il entre dans le cercle ducal vers 1460, sûrement par l'intermédiaire de Jean Mansel. De nombreux manuscrits lui sont attribués, dont quelques-uns à sujet antique comme les *Histoires romaines* de Mansel pour Philippe le Bon, un *Livre des faits et gestes d'Alexandre* et un *Romuléon* pour Charles le Téméraire. Le livre II de l'exemplaire du *Recueil* de Philippe le Bon⁴⁶ a été réalisé par le Maître d'Antoine de Bourgogne, qui, actif à Bruges dans les années 1460-1490, a participé à l'illustration de plusieurs manuscrits pour Louis de Gruuthuse et pour Antoine de Bourgogne, notamment les *Chroniques* de Froissart et les *Dits et faits mémorables*⁴⁷. Le dernier témoin de l'*Histoire de Jason* dont l'enlumineur est connu a été peint par Liévin Van Lathem, autre figure majeure de l'enluminure flamande, elle aussi bien documentée⁴⁸. Né vers 1438 et mort en 1493, il évolue en Flandre, à Gand et à Anvers. Il travaille pour les ducs de Bourgogne pour lesquels il réalise notamment des décors de fête, par exemple pour les festivités de la Toison d'or et du mariage de Charles le Téméraire et de Marguerite d'York en 1468. Outre le manuscrit de l'*Histoire de Jason*, il décore un *Livre des conquêtes et faits d'Alexandre* et un *Romuléon*. L'avant-dernier témoin du corpus, un *Recueil des histoires de Troie*, a été décoré par trois maîtres anonymes actifs à Bruges : le Maître de la Chronique d'Angleterre, le Maître du Hiéron et le Maître du Froissart de Philippe de Commines, les deux derniers ne réalisant que sept miniatures du cycle⁴⁹. Le Maître de la Chronique d'Angleterre en est donc le principal peintre, ce qui n'est pas surprenant, étant donné qu'il travaille pour les grands bibliophiles de la cour ducale et qu'il se spécialise dans les textes historiques, notamment à sujets antiques⁵⁰. Dans sa production, on ne dénombre ainsi pas moins de quatre manuscrits du *Recueil des histoires de Troie*, cinq des *Faits et gestes d'Alexandre*, un de la *Fleur des histoires* et un de la *Cyropédie*⁵¹. Enfin, le dernier peintre du corpus est le Maître d'Antoine Rolin, bien étudié par Anne-Marie Legaré : actif entre 1490 et 1520 à Mons ou à Valenciennes, il a pour principaux clients des nobles du Hainaut, tels qu'Antoine Rolin, Marie d'Ailly, Pierre de Hennin-Liétard et Isabelle de Lalaing⁵². Outre un manuscrit du *Recueil des histoires de Troie*, il réalise un exemplaire du *Livre des échecs amoureux moralisés*⁵³. Ce rapide panorama met en exergue ce prisme flamand par lequel sont illustrés les ouvrages de Raoul Lefèvre et souligne que tous ces enlumineurs ont aussi été amenés à proposer d'autres peintures à sujet antique et, par conséquent, à représenter l'Antiquité grecque⁵⁴. Cela conduit à interroger les images de ces manuscrits dans leurs rapports aux textes de Raoul Lefèvre et à en définir les caractéristiques dans le traitement de l'espace grec, tout en les comparant à la tradition

⁴⁵ B. Bousmanne et T. Delcourt, *op. cit.*, p. 266-277, A.-M. Legaré, « Loysel Liédet : un nouveau manuscrit enluminé », *Revue de l'art*, 126 (1999), p. 36-49 et *Illuminating the Renaissance : The Triumph of Flemish Manuscript Painting in Europe*, éd. S. McKendrick et T. Kren, Los Angeles, 2003, p. 230-233.

⁴⁶ Bruxelles, KBR, 9262 (consultable sur le site de la KBR).

⁴⁷ B. Bousmanne et T. Delcourt, *op. cit.*, p. 310-322 et S. McKendrick et T. Kren, *op. cit.*, p. 264-265.

⁴⁸ Paris, BnF, fr. 331 (consultable sur Gallica). Sur cet enlumineur, B. Bousmanne et T. Delcourt, *op. cit.*, p. 287-294 et S. McKendrick et T. Kren, *op. cit.*, p. 239-245.

⁴⁹ Paris, BnF, fr. 59 (consultable sur Gallica). Sur ces enlumineurs, B. Bousmanne et T. Delcourt, *op. cit.*, p. 264-265 et p. 323-335.

⁵⁰ Sur cet enlumineur, B. Bousmanne et T. Delcourt, *op. cit.*, p. 323-330 et I. Hans-Collas et P. Schandel, *Manuscripts de Louis de Bruges*, *op. cit.*, p. 183-199.

⁵¹ Bruxelles, KBR, 9254, Paris, BnF, fr. 59, Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana, Pal. Lat. 1962 et Wolfenbüttel, Herzog August Bibliothek, cod. Guelf. A.1 Aug. 2° ; Copenhague, Kongelige Bibliotek, Thott 540, Londres, British Library, Burney 169, Oxford, Bodleian Library, Laud. Misc. 751, Paris, BnF, fr. 47-49 et Stockholm, Skokloster Castel Library, F. 131 ; Copenhague, Kongelige Bibliotek, Acc. 2008/74 et Thott 568 f° ; Londres, British Library, Royal 16 G X.

⁵² Sur cet enlumineur, cf. A.-M. Legaré, « The Master of Antoine Rolin : A Hainaut Illuminator Working in the Orbit of Simon Marmion », dans *Margaret of York, Simon Marmion and The Visions of Tondal*, éd. T. Kren, Los Angeles, 1992, p. 209-222 et S. McKendrick et T. Kren, *op. cit.*, p. 407-409.

⁵³ Paris, BnF, fr. 22552 (consultable sur Gallica) et fr. 9197.

⁵⁴ Sur la représentation de l'Antiquité grecque par le prisme flamand, voir *infra*, C. Evrard, « Représenter la Grèce et les Grecs par le prisme flamand : le cas des manuscrits enluminés de la bibliothèque de Louis de Bruges », p.

iconographique et à d'autres réalisations de ces artistes pour déterminer s'il y a des spécificités pour ce type de représentation⁵⁵.

S'agissant de ces rapports entre textes et images, il convient, tout d'abord, de déterminer quels sont les sujets qui ont été les plus illustrés dans le corpus⁵⁶. L'analyse des six témoins de l'*Histoire de Jason* montre que l'espace grec est un espace narratif représenté sous trois facettes : le voyage, la conquête et l'altérité par la représentation du merveilleux et des rites religieux. Par ailleurs, une place plus importante est accordée aux personnages féminins dans les imprimés, ce qui est conforme aux goûts d'un lectorat plus large pour les romans chevaleresques et la littérature courtoise, tandis que les manuscrits, dont la circulation est restreinte à la cour de Bourgogne, valorisent davantage la sphère masculine héroïque.

Ces mêmes caractéristiques se retrouvent dans les cycles iconographiques plus amples des témoins du *Recueil des histoires de Troie*. On y remarque, en outre, un intérêt pour les *realia*, tels que les scènes d'oracle, les rites religieux ou les banquets, intérêt qui varie en fonction des peintres. Ainsi, les deux manuscrits de la KBR ayant appartenu à Philippe le Bon montrent un traitement différent de la matière antique : si le livre I décoré par Liédet accorde de l'importance aux *realia* et à la représentation de l'architecture, le livre II peint par le Maître d'Antoine de Bourgogne met l'accent sur les exploits guerriers. Comme pour les manuscrits du *Jason*, les costumes et décors sont transposés dans l'univers du XV^e siècle selon le principe de disjonction cher à Erwin Panofsky mais que des études de cas permettront de nuancer⁵⁷. S'agissant des imprimés, il y a peu d'éléments de décor, une grande simplification des compositions, ce qui s'explique par la technique, par le recours aux mêmes matrices pour représenter des épisodes différents, et par l'adaptation au marché et aux goûts des lecteurs d'où la primauté à l'action guerrière. L'analyse quantitative des cycles les plus représentés correspond à l'espace textuel accordé aux différents personnages : prédomine sans surprise la représentation de la geste d'Héraclès en tant que personnage central du roman de Raoul Lefèvre et référence antique primordiale de la cour de Bourgogne. Les aventures de Persée, bien qu'évoquées seulement dans trois chapitres, sont intégralement illustrées, ce qui renforce cette idée d'une représentation de l'espace grec comme espace d'une altérité, une terre des origines et du merveilleux.

De plus, la question de la transposition du texte en image implique d'envisager comment les peintres ont pu transcrire visuellement l'importance textuelle accordée à la toponymie pour créer une couleur grecque. Pour comprendre les stratégies d'illustration des lieux et leurs spécificités par rapport aux caractéristiques textuelles dégagées précédemment, nous nous appuierons sur quelques exemples du manuscrit fr. 59 de la BnF du *Recueil des histoires de Troie*.

Le premier exemple (**fig. 3.1**) est celui d'une enluminure au folio 1 r comportant deux scènes au début du chapitre 1 : la naissance de Jupiter en Crète et la consultation de l'oracle d'Apollon par Cronos à Delphes. Coupée de son environnement textuel, rien ne permet d'identifier la composition comme représentation d'un espace grec ni les personnages comme Grecs. Cette composition condense la narration des chapitres 1 à 4, consacrés à Cronos qui devient roi de Crète et qui promet à son frère Titan de ne pas avoir de descendance. Les éléments descriptifs disséminés au fil des chapitres sont trop peu nombreux pour orienter le peintre dans sa composition : on trouve par exemple des expressions comme « île de Crète » et « terre de Crète » ainsi que quelques remarques descriptives éparses évoquant la construction d'une cité, d'un palais, d'un temple, d'un autel, d'une statue sans le moindre détail permettant de se les représenter. Le Maître du Hiéron ne reprend aucune de ces indications pour la Crète, à peine suggère-t-il qu'il s'agit d'une île par une ouverture sur l'eau en arrière-plan et aucun souci de restitution, géographique ou historicisante, ne transparaît dans la composition : le palais de

⁵⁵ Sur ces aspects méthodologiques, M. Jacob, *op. cit.*, p. 13-20.

⁵⁶ **Annexe 2, p. .**

⁵⁷ E. Panofsky, *La Renaissance et ses avant-courriers dans l'art occidental*, Paris, 1976 (reprint 2012), p. 131-136.

Cronos, symbole de l'âge d'or crétois, devient une demeure flamande, Delphes est un petit promontoire juste à côté du palais, seule l'imbrication des plans évoque l'idée d'une distance, et, le temple d'Apollon, s'il reprend la structure du texte avec l'autel, la statue et l'étroit passage qui y mène, présente une architecture d'église du XV^e siècle. Si l'on compare cette image à d'autres réalisations contemporaines flamandes et françaises de la Crète, par exemple, dans un autre manuscrit du *Recueil des histoires de Troie* peint par l'enlumineur lillois connu sous le nom de Maître aux grisailles fleurdelisées, ou dans deux représentations de la Crète du *Secret de l'histoire naturelle*, on constate même que le Maître du Hiéron s'éloigne encore plus de tout souci de rendu géographique insulaire ou symbolique de terre d'inventions et de richesses⁵⁸. Cela pourrait s'expliquer par une volonté de transcrire visuellement la réduction de la distance spatio-temporelle que l'on trouve dans le texte, ce que tendrait à confirmer la comparaison avec la composition de Loyset Liédet dans le manuscrit bruxellois pour le même sujet⁵⁹.

Un autre exemple, au folio 31 v (**pl. III**), est celui de Paphos, cité devant laquelle Asclépios aide un berger aux prises avec un basilic et qui subit ensuite le siège de Zeus au chapitre 12. À nouveau, une composition bipartite condense la narration du chapitre qu'elle illustre. L'auteur ne fournit aucune description : seuls le rocher, le bois et la ville en arrière-plan rappellent le texte. La composition est centrée sur l'image du basilic et donc sur la référence au merveilleux comme dans le manuscrit de la KBR (9261, fol. 56 r) qui insiste sur cette dimension, mais l'écart entre espace mythologique et monde contemporain est immédiatement réduit par la représentation de Paphos qui n'est plus une cité chypriote mais une citadelle médiévale assiégée et menacée par une bombarde.

Il peut néanmoins arriver que le peintre s'appuie sur des éléments textuels. C'est le cas au folio 42 v pour la représentation de la cité d'Argos et de la tour d'airain dans laquelle est emprisonnée Danaé. L'artiste a ici recours à la description de Raoul Lefèvre pour représenter la tour, dont la couleur évoque le bronze (ch. 18, fol. 42 v). Toutefois, l'ensemble de la composition a d'abord un intérêt narratif : il s'agit de souligner l'éloignement grâce au chemin tortueux du deuxième plan et à Argos en arrière-plan et de multiplier les indices visuels montrant à quel point il est difficile de pénétrer dans la cité. De même, au folio 78 r, la figuration d'Athènes forme une sorte de synecdoque visuelle : un trait de côte, quelques bateaux et le temple d'Athéna suffisent à sa représentation, en réponse au texte elliptique qui ne fournit aucune description ni de la ville ni du temple (ch. 30, fol. 78 v). Le peintre ne sélectionne que quelques détails représentatifs, ce qui permet de suggérer l'espace athénien. Ce choix paraît délibéré si l'on compare avec des représentations contemporaines d'Athènes qui sont réalisées dans des ateliers français ou flamands et qui montrent une ville définie par son espace maritime⁶⁰, alors que, pour notre manuscrit, ce sont à nouveau les personnages et leurs actions qui agencent la composition comme ils occupent l'espace textuel.

Un dernier exemple de ce manuscrit (**pl. IV**) témoigne néanmoins d'une autre stratégie visuelle pour suggérer l'altérité de l'espace grec et pour souligner l'écart spatio-temporel : il s'agit, au folio 137 r, d'un processus d'*amplificatio* de certains détails de la composition, à l'exemple de la longueur de la massue d'Héraclès et de la taille des trois lions de Némée (ch. 43, fol. 138 v). Ce choix semble conscient de la part de l'enlumineur comme le prouve la comparaison avec d'autres illustrations du même épisode plus proportionnées⁶¹. De fait, la

⁵⁸ *Recueil des histoires de Troie*, Paris, BnF, Arsenal, 3692, fol. 8 r et le *Secret de l'histoire naturelle*, Paris, BnF, fr. 1377, fol. 19 r et fr. 22971, fol. 14 v.

⁵⁹ *Recueil des histoires de Troie*, Bruxelles, KBR, 9261, fol. 9 r.

⁶⁰ Par exemple, la représentation d'Athènes dans l'*Histoire romaine*, « Arrivée d'Attale I^{er} à Athènes », Rouen, Paris, BnF, fr. 33, fol. 225 v ou dans les *Faits et gestes d'Alexandre*, « Arrivée des Thébains rescapés à Athènes », Bruges, Paris, BnF, fr. 47, fol. 27 r.

⁶¹ Par exemple, la représentation du même épisode dans deux manuscrits du *Recueil des histoires de Troie* : Bruxelles, KBR, 9261, fol. 129 v et Paris, BnF, fr. 252, fol. 99 r.

transcription visuelle est traitée sur un mode hyperbolique : ce choix permet de montrer au lecteur qu'on entre dans un espace de la démesure qui est celui de la Grèce héroïque et fabuleuse.

Stratégies visuelles de mise en scène de l'espace grec

Outre ces rapports entre textes et images, les enlumineurs du corpus adoptent différentes stratégies pour créer de manière autonome un espace narratif évoquant la Grèce antique. Une analyse comparée des différents cycles iconographiques permet d'en distinguer trois principales : le recours aux inscriptions, l'association d'éléments contemporains et fantaisistes et le traitement des costumes comme transposition visuelle de la distance spatio-temporelle.

Le premier procédé qui vise à construire l'espace grec comme un ensemble de *loci* se déploie dans le manuscrit de Paris, BnF, fr. 22552. Il est le seul du corpus à présenter des inscriptions permettant l'identification des lieux et des personnages. C'est également le cycle iconographique le plus développé des trois livres du *Recueil des histoires de Troie* avec cent vingt-deux enluminures de grand format, peintes par le Maître d'Antoine Rolin à partir des gravures de l'édition lyonnaise de 1490 de Topié et Herembeck, réinterprétées selon les critères stylistiques de l'enluminure flamande⁶². Le peintre conserve les inscriptions présentes sur les modèles gravés, de manière à créer un espace grec spécifique, en dépit du traitement général de ses compositions qui se réfèrent à l'univers contemporain de l'artiste. Ainsi, la miniature du folio 4 v (**pl. V**), qui illustre le couronnement et la déification de Cronos en Crète, relève d'une transposition de la cour de Bourgogne dans la sphère antique par l'architecture, les costumes, les musiciens, le dais et même le petit lévrier du premier plan. Ce parallélisme entre Grèce antique et Bourgogne ducale est renforcé par la proximité spatiale entre cette composition et celle du folio 1 r de la présentation du livre à Philippe le Bon (**pl. VI**). Seuls les ajouts du nom du dieu sur le dais et de l'indication « ydolle de Saturne » sur la statue dorée autorisent à replacer l'image dans le contexte de la Crète de l'âge d'or de Cronos.

Les ajouts d'inscriptions permettent aussi de souligner la toponymie du texte et d'esquisser une topographie imaginaire, à l'exemple de la Crète, de Troie et d'Athènes qui sont transformées en grandes villes flamandes aux coloris pastel, caractéristiques de la palette de l'artiste. L'inscription d'un nom de lieu dans l'image s'accompagne parfois d'une volonté de rendre compte d'une topographie minimale, à l'exemple de l'arrondi du mont Olympe au folio 98 r, de la végétation du palus de Lerne au folio 160 r ou du bord de côte de l'île de Delphes au folio 225 r (**fig. 3.2**), éléments absents des xylographies dont s'inspire le Maître d'Antoine Rolin. Cette volonté de figurer la géographie de la Grèce transparaît dans de nombreuses compositions où les noms des cités apparaissent en arrière-plan, mis en valeur par le ciel bleu et en suivant une perspective atmosphérique suggérant la distance entre chaque point. D'ailleurs, certaines enluminures fonctionnent en unités, ce qui concourt à transcrire visuellement l'idée de voyage et de distance à parcourir par le jeu sur l'échelle de représentation ou les angles de représentation. Ainsi, les trois miniatures des folios 52 r, 61 r et 67 r déclinent les points de vue jouant du cadrage et de l'échelle des navires : la flotte troyenne qui quitte la cité pour aller au secours de Cronos, cette même flotte au loin qui poursuit les navires de Zeus et ces derniers qui rejoignent la mer Égée. Enfin, la couleur « antiquisante », conférée par les inscriptions qui accompagnent la figuration des personnages principaux, est redoublée par le recours à des armures fantaisistes, à l'exemple de la cuirasse et du casque de Cerbère et de l'armure recouverte d'une peau de bête d'Héraclès sur l'enluminure représentant la libération de Perséphone de l'Enfer au folio 133 r (**pl. VII**).

⁶²D. Mercuzot, art. cit., p. 36 et, pour une étude comparée des illustrations du manuscrit et de l'imprimé, voir C. Evrard, « *Ut pictura incunabula* : procédés hypericoniques dans les illustrations du *Recueil des histoires de Troie* de Raoul Lefèvre », à paraître.

La Grèce antique devient, en outre, un espace entre imaginaire d'un ailleurs et réalité flamande. Ce sont les enluminures de Loyset Liédet pour les deux manuscrits de Philippe le Bon qui témoignent le mieux de cette stratégie de représentation des Grecs et de leur espace. Le premier manuscrit, comprenant l'*Histoire de Jason*⁶³, comporte un cycle de neuf enluminures qui sont disposées en début de chapitre et occupent un tiers du folio, au-dessus ou imbriquée à la rubrique. Le rythme d'illustration est significatif – huit miniatures pour vingt et un chapitres – et implique une sélection qui ne cherche pas une régularité de la répartition des images dans le manuscrit, mais qui semble plutôt correspondre aux changements de lieu importants dans le déroulé de la narration, de manière à dessiner en quelque sorte une carte des voyages de Jason. Ainsi, la première composition (ch. 1, fol. 1 r) reprend l'épisode thébain de l'apprentissage du jeune Jason, la deuxième (ch. 4, fol. 20 v) se déroule à Oliferne, lieu inventé de l'histoire courtoise avec Mirro et du combat contre le géant Corfus, la troisième (ch. 7, fol. 52 v) à Athènes où le héros rencontre Thésée et Égée, la quatrième (ch. 8, fol. 58 r) à Ténédos et à Troie, espace du conflit avec Laomédon, la cinquième (ch. 9, fol. 69 r) au temple athénien d'Arès, excursus permettant de revenir sur la fondation de Jacointe, la sixième (ch. 14, fol. 89 v) à Jacointe pour le banquet chez Ætès au cours duquel Jason rencontre Médée, la septième (ch. 15, fol. 105 r) sur Colchos, île de l'accomplissement de l'exploit, la septième (ch. 16, fol. 117 v) est consacrée au *nostos* criminel : Jason fuit Jacointe et Médée disperse le corps de son frère, et la dernière (ch. 17, fol. 130 r) à Pintaquo où Médée rajeunit Æson. Cette disposition souligne dès lors, comme l'a montré Stefania Cerrito⁶⁴, que les miniatures de Liédet visent à scander les moments cruciaux du mythe, tout en soulignant le jeu entre les emprunts à la tradition antique et médiévale et les innovations ajoutées par Raoul Lefèvre. Mais, elles reconstituent aussi un espace imaginaire de l'histoire de Jason sous forme d'escaliers visuelles permettant de retracer l'itinéraire du héros.

Cela correspond bien à cette définition de l'espace comme agrégat de *loci*, qui permet de former une « chambre de la mémoire », pour paraphraser Lina Bolzoni, de la mythologie grecque, et qui réduit en même temps l'intervalle et la distance spatio-temporelle entre l'espace de la narration et l'espace contemporain, de manière à réactualiser cet espace mythologique dans l'univers bourguignon, conformément aux attentes du commanditaire du manuscrit. Cette réactualisation est, de surcroît, marquée visuellement par la symétrie inversée entre les compositions des deux premières miniatures aux folios C et 1 r (fig. 3.3 et 3.4) : l'auteur présente le manuscrit au duc de Bourgogne comme Jason est présenté au roi Æson. Ce sont deux invitations à entrer dans l'univers des exploits du héros par un effet de mise en abîme faisant du duc adulte arborant le collier de la Toison d'or l'actualisation et l'accomplissement du jeune Jason. Aussi, si l'on compare plus précisément les huit compositions du cycle qui rassemblent à chaque fois plusieurs épisodes, on observe qu'elles visent à reconstituer l'espace grec par la récurrence de scènes types transformant, pour reprendre la terminologie de Charles Sanders Peirce⁶⁵, les signes iconiques en objets symboliques, tels que le combat contre des monstres, la navigation, la religion païenne, l'ambassade royale, la magie, qui structurent ainsi l'espace représenté. Cet aspect amène à nuancer la question de l'anachronisme dans la représentation des Grecs et de leur espace⁶⁶. Certes, l'artiste s'appuie sur sa réalité contemporaine pour leur donner forme, ce qu'indiquent les nombreux détails relevant de l'architecture, du mobilier, de

⁶³ *Histoire de Jason*, Paris, BnF, Arsenal, 5067.

⁶⁴ S. Cerrito, art. cit., p. 51.

⁶⁵ C. S. Peirce, *Écrits sur le signe*, Paris, 1978, p. 138-166.

⁶⁶ Sur le concept médiéval d'Antiquité et la question du rapport entre Antiquité et anachronisme, nous renvoyons aux réflexions de F. Duval, « Petite enquête lexicologique sur l'Antiquité », dans *L'Antiquité entre Moyen Âge et Renaissance*, éd. C. Blondeau et M. Jacob, Paris, 2011, p. 19-44. Dans cet article, l'auteur appelle à une nécessaire prudence par rapport à l'anachronisme médiéval et à reconstituer « les réseaux d'associations d'idées, d'événements et d'hommes » de manière à faire « progresser sensiblement l'étude de l'imaginaire et de la représentation de l'Antiquité au Moyen Âge » (p. 44).

l'orfèvrerie, de la vie curiale, des costumes et coiffures. Mais la structuration des images par scènes topiques et l'attention accordée à certains éléments plus fantaisistes, tout particulièrement dans les statues, les colonnes et les armures invitent à prendre en compte des réseaux d'associations référentielles entre les deux sphères, l'une permettant de comprendre l'autre et l'ensemble d'éclairer l'imaginaire grec et sa représentation tels qu'ils se constituent à la cour de Bourgogne.

Les mêmes remarques s'appliquent au manuscrit bruxellois des deux premiers livres du *Recueil des histoires de Troie*. La structure de l'ouvrage étant moins cohérente, le cycle ne présente pas la même unité, mais on y retrouve la construction de réseaux référentiels par lieux et par scènes types. Ainsi, une grande importance est accordée à la représentation des temples⁶⁷ et à l'association d'éléments contemporains, relevant de la culture matérielle (architecture, objets, costumes, armements), à des détails plus fantaisistes, tels que l'opulence du décor, la variété dans le rendu du matériau des colonnes, les costumes et coiffes, et des inscriptions dans un alphabet latin ornementé que l'on trouve parfois sur les vêtements, les chevaux et les navires. Cela contribue à fonder la représentation de l'espace des Grecs sur le mode de l'intervalle et d'une mise en images d'une distance spatio-temporelle, à la fois mesurée et réduite par l'association de deux espaces-temps au sein d'une même composition. D'ailleurs, certains motifs combinent un détail contemporain à un élément fantaisiste. Par exemple, la miniature du folio 31 r montre un intérieur typiquement flamand : ses boiseries et sa fenêtre ornée de vitraux et de volets en bois ressemblent à celle qu'on peut voir dans l'enluminure de Jan van Eyck représentant la naissance de saint Jean Baptiste ou dans la *Mort de la Vierge* de Petrus Christus⁶⁸. Mais, ce renvoi à la culture matérielle du XV^e siècle se trouve en quelque sorte contredit par l'ajout d'une colonne dorée massive, placée à l'intérieur, au milieu de la fenêtre, détail d'architecture qui renvoie à une époque antérieure. Un autre exemple est celui de la miniature du folio 207 v qui représente le combat de Laomédon contre Héraclès devant Troie. Le choix des armures et des armes est ici significatif : Laomédon, en tant que Troyen, est dépeint comme un cavalier oriental, comme le suggèrent le casque-turban pointu, le cimenterre et les inscriptions exotiques, tandis qu'Héraclès brandit une épée et porte une armure de chevalier occidental et une salade, casque typique du XV^e siècle. Cette représentation antithétique a, dans le contexte bourguignon et des rêves de croisade du duc de Bourgogne, une signification symbolique évidente. De même, la composition du folio 118 r figure Acrisios donnant l'ordre à deux pêcheurs de se débarrasser de Danaé et de Persée : les pêcheurs portent un cotteron et un capuchon et Acrisios une robe royale, éléments certes traditionnels mais qui ne correspondent pas à la mode contemporaine. Celle des pêcheurs évoque, en effet, plutôt le XII^e siècle, notamment la tenue du berger sculpté sur le portail royal de la cathédrale de Chartres, la distance temporelle étant renforcée par l'emploi de couleurs vives. La robe royale d'Acrisios, avec sa fourrure, les multiples broderies et l'échancrure, fait référence au costume royal français et non à la mode bourguignonne des années 1460-1470⁶⁹ : les manches amples ajoutent un détail métachronique, puisqu'elles correspondent davantage aux habitudes vestimentaires du XIV^e et du début du XV^e siècle, tout comme le bonnet haut à bords rebrassés qui n'est pas en usage dans le duché de Bourgogne à cette période.

Enfin, cette stratégie de mise en scène de l'espace grec comme figure de l'autre à l'aune du même est encore plus fortement marquée dans le cycle de l'*Histoire de Jason* peint par Liévin Van Lathem qui comprend le cycle iconographique le plus riche en détails⁷⁰. L'ensemble se

⁶⁷ Par exemple aux fol. 2 v, 9 r, 59 v, 71 r et 198 r.

⁶⁸ *Naissance de saint Jean Baptiste et Baptême du Christ, Heures de Turin-Milan*, Turin, Museo Civico, ms. 47, fol. 93 v et *Mort de la Vierge*, huile sur bois, c. 1460-1465, San Diego, Timken Museum of Art.

⁶⁹ À titre d'exemple, on pourra comparer le costume d'Acrisios au portrait de Charles VII du manuscrit de la BnF, fr. 5054, fol. 62 r et à celui de Charles le Téméraire du manuscrit de la BnF, fr. 932, fol. 5 r.

⁷⁰ *Histoire de Jason*, Paris, BnF, fr. 331.

compose de dix-huit miniatures, presque une par chapitre, occupant la moitié du folio, au-dessus de la rubrique du chapitre qu'elles illustrent, et accompagnées d'une bordure décorée de motifs floraux et de *marginalia*. Elles forment des compositions équilibrées : les différentes scènes sont démarquées par un changement d'échelle et donnent une place importante aux personnages, à leurs attitudes, leurs gestes et leurs interactions, ce qui confère aux images leur intensité narrative et dramatique. On retrouve, comme chez Loyset Liédet, l'association d'éléments contemporains et de détails fantaisistes dans des compositions qui évoquent la réalité flamande de la seconde moitié du XV^e siècle, la culture matérielle à la cour de Bourgogne ou encore la peinture contemporaine. L'enluminure du folio 78 v (pl. VIII) en est représentative : l'architecture du palais de Jacointe renvoie à la sphère contemporaine tout comme la salle de l'audience royale avec le dais sous lequel se trouve Apollon, tandis que les deux petits personnages, le dos tourné au lecteur-spectateur, qui observent, au deuxième plan, Zéphius et ses compagnons périr sur l'île de Colchos, constituent une allusion claire à ceux de la *Vierge au chancelier Rolin* de Jan van Eyck⁷¹. D'autres éléments cherchent à créer une couleur grecque et à marquer l'altérité de l'espace mythologique, notamment les colonnes salomoniques et composites qui donnent un effet de *variatio* et de *copia*, la représentation de rites religieux, tout particulièrement le sacrifice animal effectué par Médée, et les inscriptions sur les tentes royales⁷².

Mais, l'élément qui paraît le plus remarquable est l'inventivité dont fait preuve Van Lathem dans le traitement des costumes. Comme l'ont démontré les travaux d'Anne Van Buren⁷³, de nombreuses conventions codifient la représentation des vêtements dans l'art médiéval, par exemple les turbans pour les païens, les chapeaux pointus pour les juifs, des tuniques et longs manteaux pour les personnes bibliques et autres religieux, des tenues sobres et légèrement démodées pour les personnages vertueux, des costumes contemporains pour tous les autres, quelle que soit l'époque représentée⁷⁴. Les compositions de Loyset Liédet comme celles de Liévin Van Lathem témoignent d'un changement qui s'est opéré dans les années 1450 dans l'enluminure flamande où l'on recourt à des vêtements de la mode des années précédentes pour marquer visuellement une rupture temporelle et une séparation géographique par cet aspect démodé perçu comme exotique⁷⁵. C'est le cas dans ce luxueux manuscrit réalisé pour Louis de Bruges. Les costumes que revêtent les personnages reprennent les formes habituelles de la mode contemporaine. Ainsi, sur l'enluminure du folio 132 r, Médée et sa suivante portent une longue robe au décolleté arrondi et une coiffure à bourrelet recouverte d'un voile transparent, alors que, sur la miniature du folio 78 v (pl. VIII), les courtisans d'Apollon ont des pourpoints à collar, des robes courtes et des chausses en pointes, et qu'on y décèle la mode bourguignonne des épaules bouffantes, des plis structurés et du chaperon avec une cornette enroulée en turban⁷⁶.

⁷¹ Jan van Eyck, *Vierge au chancelier Rolin*, vers 1435, huile sur bois, Paris, Louvre, inv. 1271.

⁷² Par exemple, fol. 52 v, 58 v, 72 r, 92 r, 132 r et 153 v.

⁷³ A. H. van Buren, « Van Lathem's Costumes », dans *Invention : Northern Renaissance Studies in Honor of Molly Faries*, éd. J. Chapuis, Turnhout, 2008, p. 95-103. Plus généralement, sur l'étude des costumes dans les manuscrits, *eadem*, « Le sens de l'histoire dans les manuscrits du XV^e siècle », dans *Pratiques de la culture écrite en France au XV^e siècle*, éd. M. Ornato et N. Pons, Louvain-la-Neuve, 1995 et *Illuminating Fashion : Dress in the Art of Medieval France and the Netherlands, 1325-1515*, New York et Londres, 2011.

⁷⁴ A. H. van Buren, art. cit., 2008, p. 95.

⁷⁵ *Ibidem*, p. 95, où la spécialiste écrit que certains artistes, à partir des années 1450, « began to convey a sense of the exotic, a geographical separation, by increasing their use of fantastic garments for foreigners and the inhabitants of distant lands » (ils « ont commencé à véhiculer un sens de l'exotisme, une démarcation géographique, en augmentant leur usage de vêtements fantaisistes pour les étrangers et les habitants de pays lointains »).

⁷⁶ Sur la mode et les vêtements à la cour de Bourgogne, M. Beaulieu et J. Baylé, *Le costume en Bourgogne de Philippe le Hardi à Charles le Téméraire (1364-1477)*, Paris, 1956, et S. Jolivet, « Pour soi vêtir honnêtement à la cour de monseigneur le duc : costume et dispositif vestimentaire à la cour de Philippe le Bon, de 1430 à 1455 », thèse de doctorat, Université de Bourgogne, 2003. Sur le vêtement au Moyen Âge, F. Boucher, *Histoire du costume en Occident de l'Antiquité à nos jours*, Paris, 1983 et F. Piponnier et P. Mane, *Se vêtir au Moyen Âge*, Paris, 1995.

Mais les couleurs sont plus intenses et l'artiste ajoute des détails fantaisistes⁷⁷, comme le manteau découpé d'Héraclès, l'agencement du pourpoint de Thésée et le drapé de Jason au folio 58 v. Ces costumes des trois héros sont représentatifs de cette propension aux courbures exagérées et aux agencements originaux qui fait toute l'originalité de Van Lathem. Le peintre propose ainsi une représentation inhabituelle des Grecs par la disposition, l'ampleur et les coloris des tissus. Loin de la volonté de réduire l'écart spatio-temporel comme on a pu le voir dans d'autres exemples, Van Lathem l'accentue en donnant un caractère exotique à ses compositions. Cela peut surprendre par rapport au commanditaire qui est un chevalier de la Toison d'or, contexte que Van Lathem a pourtant bien à l'esprit comme le montre l'écho visuel en antithèse qu'il crée entre la scène du massacre perpétré par Médée à Thèbes et une enluminure antérieure du banquet du paon tué par Porus dans le *Livre des conquêtes et faits d'Alexandre* de Jean Wauquelin⁷⁸, ce qui pourrait signifier que la Bourgogne est la nouvelle Grèce civilisatrice qui doit l'emporter sur un Orient vu comme destructeur. En tout cas, ce cycle iconographique de Van Lathem, par sa recherche de *mirabilia* qui confine aux *exotica*, traduit une évolution de l'enluminure flamande dans la représentation de l'altérité et de l'historicisation, qui justifie à nouveau une prudence dans la conception d'une représentation de la Grèce régie par l'anachronisme et le principe de disjonction.

Ces différentes stratégies de mise en scène de la Grèce et des Grecs visent ainsi à créer un espace narratif caractérisé par quelques traits permettant de donner un effet de distance spatiale et temporelle et de conférer une teinte « antiquisante » à cet espace. Les choix formels dans les compositions des enlumineurs et dans l'agencement des cycles qu'ils réalisent complètent en images le voyage qui n'est pas raconté dans les textes. Mais ces marques de différenciation sont aussi un mode d'intégration : l'iconographie générale de ces manuscrits, « qui travaillent l'espace, le modèlent et le pensent à leur manière » pour reprendre le propos de Jean-Claude Schmitt mentionné précédemment⁷⁹, contribue à l'assimilation de l'Antiquité grecque à la sphère bourguignonne et, par conséquent, à la création d'un espace éprouvé et arpenté, dans lequel la représentation de la Grèce héroïque ne relève pas d'une logique de *mimesis* mais de *poiesis*, qui en fait un espace partagé de réactivation d'un passé et de création d'une mémoire culturelle.

Annexe 1 : Liste des témoins manuscrits et imprimés conservés de l'*Histoire de Jason* et du *Recueil des histoires de Troie*⁸⁰

Histoire de Jason

Manuscrits :

New York, Morgan Library, M. 119 (vers 1470, 106 fol., 12 miniatures en grisaille).

Paris, BnF, Arsenal, 5067 (vers 1460, 158 fol., 10 miniatures de Loyset Liédet).

Paris, BnF, fr. 331 (vers 1470, 163 fol., 18 miniatures de Liévin Van Lathem).

Paris, BnF, fr. 6361 (XV^e siècle, incorporé dans la *Fleur des histoires* de Jean Mansel, 516 fol., blancs pour les enluminures).

Paris, BnF, fr. 12570 (1467-1471, 193 fol., 13 miniatures en grisaille du Maître du Champion des Dames).

Imprimés :

⁷⁷ A. H. van Buren, art. cit., 2008, p. 100.

⁷⁸ *Histoire de Jason*, Paris, BnF, fr. 331, fol. 139 v et Jean Wauquelin, *Livre des conquêtes et faits d'Alexandre*, avant 1448, Paris, Petit Palais, Dutuit 456, fol. 91 r.

⁷⁹ J.-C. Schmitt, art. cit., p. 318.

⁸⁰ Liste établie à partir des catalogues en ligne des bibliothèques, de G. Pinkernell, *op. cit.*, p. 17-31 et M. Aeschbach, *op. cit.*, p. 24-66.

Le roman de Jason et Medee, Gand ou Bruges ?, vers 1476.
Le roman de Jason et Medee, Lyon, Nicolaus Philippi et Marcus Reinhart, vers 1478-1480.
Le roman de Jason et Medee, Lyon, Guillaume Le Roy, vers 1487.
Le roman de Jason et Medee, Haarlem, Jacob Bellaert, vers 1486-1488.
Le roman de Jason et Medee, Lyon, Jacques Maillet, 3 novembre 1491.
C'est l'histoire du preux et vaillant chevalier Jason..., Paris, Philippe Le Noir, 8 avril 1528.
C'est l'histoire du preux et vaillant chevalier Jason..., Paris, Alain Lotrian, vers 1530.

Recueil des histoires de Troie

Manuscrits :

Arras, Bibliothèque municipale, 1075 (après 1464, 310 fol., 2 dessins à la plume).
Bruxelles, KBR, 9254 (après 1464, 197 fol., 3 miniatures).
Bruxelles, KBR, 9261 (vers 1464-1470, 215 fol., 22 miniatures de Loyset Liédet).
Bruxelles, KBR, 9262 (après 1464-1467, 147 fol., 13 miniatures du Maître d'Antoine de Bourgogne).
Bruxelles, KBR, 9263 (vers 1464-1467, 189 fol., 3 miniatures du Maître d'Antoine de Bourgogne).
Genève, Bibliothèque de Genève, Comites Latentes 190 (vers 1470, 347 fol., 44 miniatures de Loyset Liédet ?).
La Haye, Koninklijke Bibliotheek, 78 D 48 (vers 1476, 233 fol., 62 miniatures).
Londres, British Library, Royal 17 E II (vers 1475-1483, 375 fol., 65 miniatures).
New Haven, Yale University, Beinecke Library, MS 216 (dernier tiers du xv^e siècle, 264 fol., sans miniatures).
Paris, BnF, Arsenal, 3692 (1468, 242 fol., 32 miniatures du Maître des grisailles fleurdelisées).
Paris, BnF, fr. 59 (avant 1492, 329 fol., 46 miniatures du Maître de la Chronique d'Angleterre, du Maître du Hiéron et du Maître du Froissart de Philippe de Commynes).
Paris, BnF, fr. 252 (1496-1500, 231 fol., 4 miniatures de Robinet Testard).
Paris, BnF fr. 253 (1470-1500, 221 fol., blancs pour les décors).
Paris, BnF, fr. 255 (1465-1485, 225 fol., 1 miniature).
Paris, BnF, fr. 697 (fin du xv^e siècle, 146 fol., blancs pour deux enluminures).
Paris, BnF, fr., 6361 (xv^e siècle, incorporé dans la *Fleur des histoires* de Jean Mansel, 516 fol., blancs pour les enluminures).
Paris, BnF, fr., 22552 (1495, 293 fol., 122 miniatures du Maître d'Antoine Rolin).
Paris, BnF, nouvelles acq. fr., 13263 (dernier tiers du xv^e siècle, 229 fol., 86 miniatures).
Rome, Biblioteca Apostolica Vaticana, Palatini latini, 1962 (dernier tiers du xv^e siècle, 309 fol., 5 miniatures).
Turin, Biblioteca Nazionale, ms. L-I-10 (dernier tiers du xv^e siècle, 247 fol., 47 miniatures).
Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, 2586 [*Livre du fort Hercule*] (1472-1476, 112 fol., 41 dessins à la plume du Maître de Jacques d'Armagnac).
Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, 3298 (vers 1470, 254 fol., 5 miniatures).
Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, 3439 (dernier tiers du xv^e siècle, 287 fol., sans miniatures).
Wolfenbüttel, Herzog August Bibliothek, Cod. Guelf. A.1 Aug. 2° (dernier tiers du xv^e siècle, 309 fol., 62 miniatures du Maître de Vienne).

Imprimés

Recueil des histoires de Troie en trois livres
Le recueil des hystoires troyennes, Gand ou Bruges, David Aubert pour William Caxton ?, vers 1474-1475.
Le recueil des hystoires troyennes, Lyon, Michel Topié et Jacques Heremberck, 1486.

Le recueil des hystoires troyennes, Haarlem, Jacob Bellaert, vers 1486-1488.
Le recueil des hystoires troyennes, Anvers, Gerard Leeu, entre 1480 et 1490.
Le recueil des hystoires troyennes, Lyon, Michel Topié et Jacques Heremberck, 10 octobre 1490.
Le recueil des hystoires troyennes, Paris, Antoine Vérard, vers 1494.
Le recueil des hystoires troyennes, Lyon, Jacques Maillet, 10 avril 1495.
Le receuil des histoires troyennes et la genealogie de Saturne et de Jupiter son filz, Paris, Michel Le Noir, 22 novembre 1508.
Le recueil des hystoires troyennes, ou est contenue la genealogie de Saturne et de Jupiter son filz avec leurs gestes et beaulx faitz d'armes..., Lyon, Jacques Saccon, 17 septembre 1510.
Le recueil des hystoires de Troye, Lyon, Antoine du Ry, 2 décembre 1529.
Le recueil des hystoires troyennes, Paris, Philippe Le Noir, [s. d.]
Le recueil des hystoires troyennes, Paris, Denis Janot et Philippe Le Noir, 1532.
Le recueil des hystoires troyennes, Lyon, Denis de Harsy, 1544.

Livre du fort Hercule

Les prouesses et vaillances avec la mort du tres vaillant Hercules, Paris, Michel Le Noir, 2 octobre 1500.
Les prouesses et vaillances avec la mort du tres vaillant Hercules, Paris, Michel Le Noir, 1^{er} mars 1508.
Les proesses et vaillances du preux Hercules..., Paris, Jean Trepperel, 12 juin 1511.
S'ensuyt les proesses et vaillances du preux et vaillant Hercules..., Paris, Veuve Jean Trepperel, vers 1520.
S'ensuyt les proesses et vaillances du preux et vaillant Hercules..., Paris, Alain Lotrian, vers 1536.
La vie du preux et vaillant Hercules, Lyon, [s. n.], [s. d.].
La vie du preux et vaillant Hercules, Lyon, James Musnier, [s. d.].
L'hystoire de Hercules, Paris, [s. d.], [s. d.].

Annexe 2 : Typologie des scènes représentées dans les enluminures du corpus

New York, Morgan Library, 119, Maître du Champion des Dames
 12 enluminures sans légendes, traitement contemporain des décors et costumes.
 Types de scènes : 8 d'extérieur (guerre : 4, voyage : 4), 7 scènes d'intérieur (palais : 3 et temple : 4), références à des *realia* : 2.

Paris, BnF, fr. 12570, Maître du Champion des dames
 13 enluminures sans légendes, traitement contemporain des décors et costumes.
 Types de scènes : 9 d'extérieur (guerre : 5, voyage : 4), 6 scènes d'intérieur (palais : 4 et temple : 2), références à des *realia* : 1.

Paris, BnF, Arsenal, 5067, Loyset Liédet
 9 (plus une de présentation du livre) enluminures sans légendes, traitement contemporain des décors et costumes avec des éléments fantaisistes.
 Types de scènes : 7 d'extérieur (guerre : 4, voyage : 3), 6 scènes d'intérieur (palais : 5 et temple : 1), références à des *realia* : 3.

Paris, BnF, fr. 331, Liévin Van Lathem

17 (plus une de présentation du livre) enluminures avec quelques initiales et noms, traitement contemporain des décors et costumes avec des éléments fantaisistes.

Types de scènes : 14 d'extérieur (guerre : 8, voyage : 4, construction d'un bateau : 2), 17 scènes d'intérieur (palais : 12 et temple : 5), références à des *realia* : 6.

Bruxelles, KBR, 9261 (I), Loyset Liédet

21 (plus une de présentation du livre) enluminures avec quelques initiales, traitement contemporain des décors et costumes avec des éléments fantaisistes.

Types de scènes : 19 d'extérieur (combat : 10, voyage : 4, personnages devant un édifice : 5), 13 scènes d'intérieur (palais : 8 et temple : 5), références à des *realia* : 7.

Bruxelles, KBR, 9262 (II), Maître d'Antoine de Bourgogne

13 enluminures sans légendes, traitement contemporain des décors et costumes.

Types de scènes : 13 d'extérieur (combat : 11, personnages devant un édifice : 2), 4 scènes d'intérieur (palais : 3 et temple : 1), références à des *realia* : 0.

Paris, BnF, fr. 59 (I-III), trois maîtres anonymes

45 (plus une de présentation du livre) enluminures sans légendes, traitement contemporain des décors et costumes avec des éléments fantaisistes.

Types de scènes : 35 d'extérieur (combat : 27, voyage : 4, personnages devant un édifice : 4), 11 scènes d'intérieur (palais : 4 et temple : 7), références à des *realia* : 6.

Paris, BnF, fr. 22552 (I-III), trois maîtres anonymes

12 (plus une de présentation du livre) enluminures avec noms des lieux et des personnages, traitement contemporain des décors et costumes avec des éléments fantaisistes.

Types de scènes : 68 d'extérieur (combat : 44, voyage : 7, personnages devant un édifice : 17), 18 scènes d'intérieur (palais : 9 et temple : 9), références à des *realia* : 8.

Table des illustrations

Fig. 3.1 : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, naissance de Zeus et Cronos consultant l'oracle de Delphes ; Paris, BnF, fr. 59, fol. 1 r, © BnF.

Pl. III : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, Asclépios combattant le basilic ; Paris, BnF, fr. 59, fol. 31 v, © BnF.

Pl. IV : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, Héraclès contre les lions de Némée ; Paris, BnF, fr. 59, fol. 137 r, © BnF.

Pl. V : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, Cronos couronné roi et dieu de Crète ; Paris, BnF, fr. 22552, fol. 4 v, © BnF.

Pl. VI : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, présentation du livre ; Paris, BnF, fr. 22552, fol. 1 r, © BnF.

Fig. 3.2 : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, consultation de l'oracle de Delphes ; Paris, BnF, fr. 22552, fol. 225 r (détail), © BnF.

Pl. VII : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, Perséphone délivrée des Enfers par Héraclès et Thésée ; Paris, BnF, fr. 22552, fol. 133 r, © BnF.

Fig. 3.3 (7.1 : Raoul Lefèvre, *Histoire de Jason*, présentation du livre ; Paris, BnF, Arsenal, 5067, fol. C (détail), © BnF.

Fig. 3.4 (7.2 : Raoul Lefèvre, *Histoire de Jason*, Jason devant Æson ; Paris, BnF, Arsenal, 5067, fol. 1 r (détail), © BnF.

Pl. VIII : Raoul Lefèvre, *Histoire de Jason*, Apollon dans son palais de Jacointe et Zéphius à Colchos ; Paris, BnF, fr. 331, fol. 78 v, © BnF.

Figurations visuelles

Imaginer et représenter l'espace grec en Italie au Moyen Âge : le laboratoire de l'*Histoire ancienne jusqu'à César*

Ilaria Molteni

Univ. Lille, ULR 1061 - ALITHILA - Analyses Littéraires et Histoire de la Langue, F-59000 Lille,
France
Post-doc ERC AGRELITA

Cet article est consacré à la représentation et à la visualisation de l'espace grec dans les manuscrits de l'*Histoire ancienne jusqu'à César* copiés et illustrés en Italie aux XIII^e et XIV^e siècles¹. Tant les caractéristiques thématiques et structurelles de l'œuvre littéraire que sa réception dans l'espace italien en font une étude de cas idéale. En effet, tout au long de sa trajectoire, les thèmes et les contenus de l'*Histoire ancienne* entrent en résonance avec l'actualité politique et culturelle des centres urbains italiens. L'œuvre devient ainsi une toile où projeter dans les contours d'un passé lointain les caractéristiques qui définissent l'identité collective dans ces centres, du paysage visuel aux réseaux commerciaux et aux inventions mythographiques. En conséquence de ce phénomène d'historicisation, l'espace grec devient un lieu de cohésion civique et un instrument de promotion de l'identité historique². Les images jouent un rôle central dans ce processus : en Italie, les sections de l'*Histoire ancienne* consacrées à l'espace grec sont illustrées par des cycles narratifs inédits.

L'*Histoire ancienne jusqu'à César* (dorénavant *HAC*) est une chronique en langue d'oïl, en prose et, dans une moindre mesure, en vers, composée au début du XIII^e siècle dans le nord de la France³. L'œuvre est conservée dans plus de soixante-dix manuscrits datant du milieu du XIII^e siècle à la fin du XV^e siècle et provenant de la France du Nord, du Val de Loire, d'Italie, d'outremer⁴. Son succès est sans doute dû en grande partie à sa nouveauté : pour la première fois, le modèle prestigieux de l'histoire universelle latine est adapté, transposé en prose et traduit en fr.. Ainsi, un

¹ Cet article a été écrit dans le cadre de mon post-doctorat dans le programme de recherches ERC Advanced Grant AGRELITA, « The Reception of Ancient Greece in Premodern French Literature and Illustrations of Manuscripts and Printed Books (1320-1550) : how invented memories shaped the identity of European communities », direction Catherine Gaullier-Bougassas, Université de Lille : « The project leading to this article has received funding from the European Research Council (ERC) under the European Union's Horizon 2020 research and innovation programme (grant agreement No 101018777). »

² À ce sujet, en se référant en particulier à l'*Histoire ancienne jusqu'à César*, sont très utiles les considérations de G. Spiegel, *Romancing the Past : The Rise of Vernacular Prose Historiography in Thirteenth-century France*, Berkeley, 1993 ; G. Spiegel, « History, Historicism and the Social Logic of the Text in the Middle Ages », *Speculum*, 65 (2006), p. 59-86 ; cf. aussi éd. A. Hedeman et E. Morrison, *Imagining the Past in France. History in Manuscript Painting 1250-1500*, Los Angeles, 2010.

³ Les sections qui composent l'œuvre ont été éditées séparément : Section I, *Genèse* : éd. M. Coker Joslin, *The Heard Word : A Moralized History (the Genesis Section of the Histoire ancienne in a Text from Saint-Jean-d'Acres)*, Université du Mississippi, 1986 ; sections II-IV, *Orient I, Thèbes, Grecs et Amazones* : éd. M. de Visser van Terwisga, *L'Histoire ancienne jusqu'à César (Eistoires Rogier)*, Orléans, 1999, 2 t. ; section V, *Troie* : éd. M.-R. Jung, *La légende de Troie en France au Moyen Âge*, Bâle et Tübingen, 1996, p. 334-430 ; section VI, *Énéas* ; section VII, *Rome I : The Histoire ancienne jusqu'à César : A Digital Edition ; BNF, Fr20125 (interpretive edition) : Eneas (6) and Assyrian Kings (6bis), Rome I (7), Rome II (10) and Caesar (11)*, éd. H. Morcos, S. Gaunt, S. Ventura, M.T. Rachetta, H. Ravenhall et N. Romanova ; éd. technique G. Noël, P. Caton, G. Ferraro et M. Husar, consultable sur <http://www.tvof.ac.uk/textviewer/> ; section VIII, *Orient II* : éd. A. Rochebouet, *L'Histoire ancienne jusqu'à César ou Histoires pour Roger, châtelain de Lille, de Wauchier de Denain. L'histoire de la Perse, de Cyrus à Assuérus*, Turnhout, 2015 ; section IX, *Alexandre* : éd. C. Gaullier-Bougassas, *L'Histoire ancienne jusqu'à César ou Histoires pour Roger, châtelain de Lille, de Wauchier de Denain - L'Histoire de la Macédoine et d'Alexandre le Grand*, Turnhout, 2012 ; section X, *Rome II* ; section XI, *Jules César : The Histoire ancienne jusqu'à César : A Digital Edition ; BNF, Fr20125 (interpretive edition), op. cit.*. Pour les questions concernant la datation de l'œuvre, F. Montorsi, « Sur l'intentio auctoris et la datation de l'*Histoire ancienne jusqu'à César* », *Romania*, 134 (2016), p. 151-168.

⁴ Concernant les manuscrits, C. Gaullier-Bougassas, *op. cit.*, p. 40-45 et n. 78.

vaste ensemble de connaissances – allant des temps bibliques de la création aux campagnes de Jules César en Gaule – est rendu accessible à un large public de profanes.

Les frontières de l'espace grec dans l'*Histoire ancienne jusqu'à César* : textes, tradition manuscrite, images

Depuis les études de Paul Meyer, une subdivision canonique du texte en onze sections aux titres conventionnels a été établie⁵ : section I : *Genèse* ; section II : *Orient I* ; section III : *Thèbes* ; section IV : *Grecs et Amazones* ; section V : *Troie* ; section VI : *Énéas* ; section VII : *Rome I* ; section VIII : *Orient II* ; section IX : *Alexandre* ; section X : *Rome II* ; section XI : *Jules César*.

L'espace grec occupe l'ensemble des sections III à VI, quelques chapitres dans les sections I, II, VIII et une partie importante de la section IX, soit environ un quart de l'œuvre⁶. Notre analyse se concentrera sur les sections I-VI, dédiées à l'espace grec des origines et comprendra donc aussi le récit de la guerre de Troie, présenté en tant qu'élargissement de l'espace grec dicté par le projet de conquête de la ville et d'expansion tant territoriale que culturelle. En déplaçant notre attention du texte à sa tradition manuscrite, cependant, nous nous rendons compte que les frontières de cet espace sont mobiles et perméables, extensibles et susceptibles d'intégrer d'autres matériaux littéraires. Cette malléabilité s'explique par la réception extrêmement diversifiée que l'*HAC* a rencontrée lors de sa diffusion en Europe⁷. Naturellement, les caractéristiques de la réception se reflètent dans la physionomie des manuscrits qui, dans de nombreux cas, sont le résultat d'opérations éditoriales visant à modifier le texte par des coupures, des interpolations ou des ajouts. En Italie, le phénomène connaît des proportions et des connotations très intéressantes, au point que Keith Busby l'a défini comme « the most extraordinary instance of reception of French historical writing », et l'*HAC* joue un rôle majeur⁸. Outre Busby, d'autres chercheurs ont noté que ces projets d'édition, bien que divers, sont unis par un grand intérêt pour l'espace consacré à l'histoire ancienne, en particulier grecque⁹.

Ces opérations d'« épaissement textuel » autour du noyau grec ont lieu dans le nord comme dans le sud de la péninsule. Le manuscrit de Paris, BnF, n.a.f., 6774, par exemple, probablement copié à Venise au milieu du XIV^e siècle, associe l'*HAC* et le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure : le *Roman de Troie* est suivi des sections de l'*HAC* consacrées à la guerre de Troie (V), à l'histoire d'Énée (VI) et à celle de Romulus (VII) (fol. 240 v-263 v¹⁰). Dans la traduction en langue vernaculaire vénitienne transmise par le manuscrit de Florence, Biblioteca

⁵ P. Meyer, « Les premières compilations françaises d'histoire ancienne », *Romania*, 14 (1885), p. 1-81 ; D. Oltrogge, *Die Illustrationszyklen zur Histoire ancienne jusqu'à César (1250-1400)*, Francfort, Berne, New York et Paris, 1989 ; M-R. Jung, *La légende de Troie en France au Moyen Âge*, Bâle et Tübingen, 1996, p. 334-340 ; pour une mise en question de la légitimité de cette répartition, A. Rochebouet, « Organiser une histoire universelle. Effets de lecture et dispositifs visuels et textuels dans quelques manuscrits de l'*Histoire ancienne jusqu'à César* », dans *Les chroniques et l'histoire universelle. France et Italie (XIII- XIV^e siècles)*, éd. F. Montorsi et F. Mailet, Paris, 2021, p. 63-84.

⁶ D. Beneteau, « Per un'edizione critica della versione toscana dell'*Histoire ancienne jusqu'à César* contenuta nel manoscritto Hamilton 67 : *La verace istorie romane* », *Carte Romanze*, 9/2 (2021), p. 135-163, p. 138.

⁷ A. Rochebouet, art. cit. et *eadem*, « De la Terre sainte au Val de Loire : diffusion et remaniement de l'*Histoire ancienne jusqu'à César* au XV^e siècle », *Romania*, 134 (2016) p. 169-203.

⁸ K. Busby, « Vernacular Literature and the Writing of History in Medieval Francophonia », dans *Imagining the Past, op. cit.*, p. 27-42, p. 28 : « le cas le plus extraordinaire de réception d'écrits historiques français ». Sur la diffusion de l'*HAC* en Italie, M. L. Palermi, « *Histoire ancienne jusqu'à César* : forme e percorsi », *Critica del Testo*, 7 (2004), p. 213-256 ; M. Cambi, *L'histoire ancienne jusqu'à César in Italia : manoscritti, tradizioni testuali e volgarizzamenti*, Pise, 2020.

⁹ R. M. Rodríguez Porto, « The *Histoire ancienne jusqu'à César* in Italy. An Overlooked Episode in the History of Book Illustration », texte de la conférence tenue à Florence, Fondazione Ezio Franceschini et consultable à l'adresse suivante :

https://findresearcher.sdu.dk/ws/portalfiles/portal/160024179/The_Histoire_ancienne_jusqu_a_C_sar_Project_F._E._Franceschini.pdf (dernier accès : 01.09.2022).

¹⁰ M. Cambi, *ibidem*, p. 36-37.

Nazionale Centrale, Pal. 502, les opérations d'assemblage prennent des formes encore plus sophistiquées¹¹. Le manuscrit contient une traduction de l'*Historia destructionis Troiae* de Guido delle Colonne, dans laquelle se trouvent des passages de l'*HAC*, insérés dans le but d'amplifier certains épisodes : l'*HAC* est donc utilisée pour créer une histoire exhaustive des événements de la ville de Troie, comme l'indique explicitement le prologue.

Dans le manuscrit de Paris, BnF, fr. 821, provenant de la bibliothèque des ducs de Milan, les sections IV-VII et IX de l'*HAC* cohabitent avec d'autres textes, le *Roman d'Hector et Hercule*, le *Roman de Troie*, des traductions de Boèce et de Caton, et forment ainsi un recueil d'histoire et de sagesse antique¹².

Dans la zone comprise entre la Toscane et la Ligurie, où se trouve un atelier très important dans la tradition de l'*HAC*, l'espace des héros grecs et troyens suscite également un intérêt particulier : le manuscrit de Tours, Bibliothèque Municipale, 953, en effet, réalisé à Gênes au début du XIV^e siècle, ne contient que les sections V et VI de l'œuvre, sélectionnées dans le but de créer un « livre troyen », comme l'annonce explicitement le copiste au début du volume¹³. De plus, du même atelier qui a produit le manuscrit de Tours, pourrait être issu le plus ancien témoignage d'une des mises en prose du *Roman de Troie*, *Prose 3*¹⁴.

Un intérêt tout aussi fort pour la matière grecque et troyenne caractérise également la réception de l'*HAC* dans les milieux culturels d'Italie du Sud. À la cour des rois de Naples est réalisée la deuxième rédaction de l'*HAC* dont les transformations les plus substantielles consistent en la suppression de toutes les séquences consacrées à l'histoire biblique, le remplacement de la section troyenne originale par une nouvelle mise en prose du *Roman de Troie : Prose 5*¹⁵ et la suppression de la section sur Alexandre. *Prose 5* n'est d'ailleurs pas la seule mise en prose du *Roman de Troie* d'origine angevine : déjà l'une de ses sources, *Prose 1*, de la fin du XIII^e siècle, a été écrite au dernier quart du XIII^e siècle dans la Morée, un territoire sous contrôle des rois de Naples¹⁶. Avec l'élimination de la matière biblique et l'expansion de l'espace grec des origines, qui dans la deuxième rédaction occupe plus de la moitié de l'ouvrage, l'*HAC* se transforme en une vaste compilation d'histoire ancienne.

Ces exemples montrent comment, dans tous les grands centres de réception et de production de la littérature française dans l'Italie des XIII^e et XIV^e siècles, on constate un intérêt marqué pour les sections de l'*HAC* consacrées à la matière ancienne. En influençant la mouvance du texte, cet intérêt affecte la représentation de l'espace grec, en redéfinissant ses frontières et son contenu. Selon Keith Busby, ce phénomène doit être lu par le prisme d'intérêts politiques ponctuels d'une part, et de la construction de l'identité historique des lecteurs d'autre part : « It seems clear that Italian readers chose these works because of local interest and an awareness that Italy was the inheritor of Greece and the intermediary between antiquity and the culture of France¹⁷. »

Cette réflexion peut être approfondie au travers de l'analyse des images. Les amples cycles d'illustrations qui accompagnent de nombreux manuscrits italiens de l'*HAC* représentent en effet un

¹¹ *Id.*, « Fortune dell'*Historia antica* jusqu'à César nel Veneto medievale », dans *Les chroniques et l'histoire universelle*, *op. cit.*, p. 113-127.

¹² Éd. F. Avril et M.-T. Gousset, *Manuscrits enluminés d'origine italienne*, 3. XIV^e siècle, 2. *Émilie-Vénétie*, Paris, 2012, p. 119-20.

¹³ M. Cambi, *L'Historia antica*, *op. cit.*, p. 41.

¹⁴ Voir aussi pour la bibliographie, la notice de L. Barbieri : <http://users2.unimi.it/lavicienproses/index.php/titres/162-roman-de-troie-prose-3> ; F. Viellard, « Le *Roman de Troie* en prose dans la version du ms. Rouen, Bibl. mun. O.33. 'Membra disjecta' d'un manuscrit plus ancien? », *Romania*, 109 (1998), p. 502-539.

¹⁵ Éd. A. Rochebouet, *Le Roman de Troie en prose. Prose 5*, Paris, 2021 ; L. Barbieri, « La versione 'angioina' dell'*Historia antica* jusqu'à César. Napoli crocevia tra cultura francese e Oriente latino », *Francigena*, 5 (2019), p. 1-26.

¹⁶ F. Tanniou, « 'Racontar la vraie estoire de Troye'. Histoire et édification dans le *Roman de Troie en prose (Prose 1, version commune)* », thèse de doctorat, Université de Paris X-Nanterre, 2009, p. 59-96. Voir dans ce volume l'article de M. Desmond, *infra*, p. XX.

¹⁷ K. Busby, *art. cit.*, p. 38 : « Il semble évident que les lecteurs italiens ont choisi ces œuvres en raison de l'intérêt local et de la conscience que l'Italie était l'héritière de la Grèce et l'intermédiaire entre l'Antiquité et la culture française. »

point d'observation privilégié pour décrire les stratégies à travers lesquelles l'espace grec devient le lieu où les revendications politiques, les inventions historiques, les programmes culturels sont visualisés. Le tableau suivant répertorie les manuscrits d'origine italienne contenant des cycles d'illustration. Pour chacun sont indiqués la cote et les sections de l'*HAC* ; la localisation et la datation (certaines ou présumées), le nombre d'illustrations totales et celui des illustrations dédiées aux sections « grecques » III-VI.

Manuscrit	Localisation et chronologie	Illustrations / ill. sections III-VI
Chantilly, Musée Condé, 726 <i>HAC</i> : sections I-X	Émilie, fin XIII ^e siècle	19 / 4
Paris, BnF, fr. 1386 <i>HAC</i> : sections III-IX	Gênes, fin XIII ^e – début XIV ^e siècle	99 / 37
Paris, BnF, fr. 9685 <i>HAC</i> : sections I-VIII	Gênes, fin XIII ^e – début XIV ^e siècle	78 / 24
Cité du Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. Lat. 5895 <i>HAC</i> : sections I-IX	Gênes, fin XIII ^e – début XIV ^e siècle	83 / 26
Carpentras, Bibliothèque Inguimbertaine, ms. 1260 <i>HAC</i> : sections I-IX	Gênes, fin XIII ^e – début XIV ^e siècle	60 / 21
Tours, Bibliothèque Municipale, 953 <i>HAC</i> : sections V-VI	Gênes, fin XIII ^e – début XIV ^e siècle	16
Londres, British Library, Royal 20.D.I <i>HAC</i> : Version 2	Naples, 1335-1340	303 / 164
Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, cod. 2576 <i>HAC</i> : sections	Venise, moitié du XIV ^e siècle	45 / 11
Paris, BnF, fr. 686 <i>HAC</i> : sections I-XI	Padoue, moitié XIV ^e siècle	48 / 15
Paris, BnF, fr. 168 <i>HAC</i> : sections I-VII	Bologne, moitié XIV ^e siècle	31 / 12
Venise, Biblioteca Marciana, fr. Z II <i>HAC</i> : sections I-X	Lombardie, fin du XIV ^e siècle	40 / 8

À l'exception partielle de celui de la British Library, les manuscrits italiens occupent un espace marginal dans les études de l'illustration de l'*HAC*. L'attention des chercheurs s'est concentrée sur la phase la plus ancienne de la tradition, en particulier sur les manuscrits réalisés outre-mer, à Saint-Jean d'Acre¹⁸. L'étude la plus exhaustive disponible est la monographie de Doris Oltrogge, où un corpus de 33 manuscrits illustrés, copiés au cours du XIII^e et du XIV^e siècle et provenant de France, d'Italie, de Flandres et d'outremer sont analysés¹⁹. Croisant des critères

¹⁸ H. Buchthal, *Historia Troiana : Studies in the History of Mediaeval Secular Illustration*, Londres, 1971 ; J. Folda, *Crusader Art in the Holy Land, From the Third Crusade to the Fall of Acre*, Cambridge, 2005 ; E. Maraszak, *Les manuscrits enluminés de l'Histoire Ancienne jusqu'à César en Terre Sainte*, Dijon, 2015 ; R. M. Rodríguez Porto, « Beyond the Two Doors of Memory. Intertextualities and Intervisualities in Thirteenth-century Illuminated Manuscripts of the *Roman de Troie* and the *Histoire Ancienne* », dans *Memory and Commemoration in Medieval Culture*, éd. E. Brenner, M. Cohen et M. Franklin-Brown, Ashgate, 2013, p. 55-76.

¹⁹ D. Oltrogge, *op. cit.*

iconographiques, stylistiques et codicologiques, Oltrogge décrit six groupes de manuscrits, A à F, dont trois, C-D-E, comprennent les témoins italiens (en gras dans le tableau).

Groupe C Chantilly, Musée Condé, 726 La Haye, Königliche Bibliothek, 78 D 47	Groupe D Dijon, Bibliothèque Municipale, 562	Groupe E Paris, BnF, fr. 1386
Londres, British Library, Add. 19669	Bruxelles, Bibliothèque Royale de Belgique, 10175	Paris, BnF, fr. 9685
Pommersfelden, Schlossbibliothek, 295	Londres, British Library, Add. 15268	Cité du Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. Lat. 5895
Paris, BnF, fr. 17177	Paris, BnF, fr. 20125	Carpentras, Bibliothèque Inguimbertaine, 1260
Venise, Biblioteca Nazionale Marciana, fr. Z II	Paris, BnF, fr. 686	Tours, Bibliothèque Municipale, 953
	Paris, BnF, fr. 168	Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, cod. 2576

De cette classification ressortent clairement les différences iconographiques entre les manuscrits italiens : alors que les manuscrits italiens faisant partie des groupes C et D peuvent être considérés comme des cas de réception de la tradition iconographique française et d'outremer, en raison de leur chronologie plus tardive par rapport au reste des manuscrits des groupes, ceux qui composent le groupe E élaborent des cycles d'illustrations inédits. L'espace italien a donc un rôle clé dans l'élaboration de l'imaginaire historique profane²⁰.

Notre objectif est de mettre en lumière certains aspects particulièrement importants pour le thème de la représentation de l'espace grec, lesquels aident à comprendre les processus d'assimilation de cet espace au sein de réalités différentes. Globalement, les manuscrits en question sont datés et localisés de manière assez précise ; il est donc possible de reconstituer un tissu littéraire et artistique composé de trois réalités géoculturelles en interaction entre elles : l'Italie du Nord, c'est-à-dire la région comprise entre Bologne, Venise et les cours seigneuriales de Lombardie et de Vénétie ; l'espace toscano-ligure sous les républiques maritimes de Pise et de Gênes ; le règne angevin en Italie du Sud. Notre analyse appréhendera successivement ces trois régions. En fait, chacune d'entre elles est caractérisée par des attitudes différentes dans la représentation de la matière grecque. Il sera alors nécessaire de faire une distinction entre 1. les villes du nord de l'Italie, liées aux tendances artistiques promues par les cours seigneuriales, 2. les villes maritimes, dont la culture visuelle se définit dans une large mesure par rapport aux intérêts commerciaux et politiques dans l'aire de la Méditerranée, 3. le royaume angevin, où l'espace grec devient un espace de propagande, une toile sur laquelle projeter les alliances dynastiques et les ambitions territoriales.

L'espace grec visualisé dans les villes d'Italie du Nord (Bologne, Padoue, Venise)

Les trois manuscrits de Venise, Biblioteca Marciana, fr. Z II et Paris, BnF, fr. 686 et fr. 168 appartiennent à la typologie des livres de luxe, de grand format et enluminés. Le premier est certainement un produit à destination courtoise, comme l'indiquent les blasons de Francesco et d'Agnès Gonzague représentés au fol. 1 r²¹. Nous ne connaissons pas les destinataires des

²⁰ R. M. Rodríguez Porto prépare un livre sur ce thème, jusqu'à présent largement négligé par les spécialistes de l'art médiéval.

²¹ Le manuscrit est consultable en ligne sur le site de la bibliothèque Marciana.

manuscrits de Paris²², cependant, la mise en page élégante et les riches décorations suggèrent que ces manuscrits étaient peut-être destinés aux bibliothèques de ces mêmes cours, comme celles des familles Este, Visconti et Gonzague, dont les inventaires font état de plusieurs exemplaires de l'*HAC*²³. Dans les trois, la représentation de l'espace grec est caractérisée par une évidente actualisation du récit, qui se fait de plusieurs manières : par la représentation d'architectures médiévales, basiliques avec rosaces gothiques élaborées, citadelles fortifiées, tours surmontées de gâbles, ainsi que par des nombreuses références à la mode contemporaine, des coiffes aux armures. Dans les enluminures du manuscrit fr. 686, les actions des héros grecs et troyens ont lieu dans des scénarios urbains très élaborés et dont la verticalité crée un contraste raffiné avec le caractère bidimensionnel des fonds dorés ou décorés de losanges. Outre les solutions iconographiques et les choix de composition, le style des enluminures, qui a été comparé à celui d'artistes actifs dans le circuit des cours de Lombardie, confère à la décoration de chaque manuscrit une atmosphère élégante de roman courtois, en déformant ainsi les modèles iconographiques d'outremer²⁴.

Dans les mêmes décennies à Venise, une représentation de l'espace grec très différente se trouve dans l'*HAC* de Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, cod. 2576²⁵. Déjà Otto Pächt, en identifiant l'existence de liens très étroits entre les mosaïques de la Genèse de la basilique Saint-Marc et les miniatures du manuscrit, remarquait que les enlumineurs ont eu recours à un archétype paléochrétien²⁶. Il en va de même dans les sections grecques de l'*HAC*, où l'emploi de modèles de l'Antiquité tardive a été relevé également²⁷ (fig. 4.1). Le style des miniatures, quant à lui, rappelle à plusieurs égards celui de Paolo Veneziano, le plus important artiste vénitien du milieu du XIV^e siècle. Il existe de fortes similitudes dans le modelé des visages, dans le rendu des silhouettes des personnages, dans les détails des habits et des armures tels qu'on les retrouve par exemple dans le polyptique du *Couronnement de la Vierge*, exécuté vers 1340 et conservé aujourd'hui aux Gallerie dell'Accademia de Venise. Il en résulte un effet d'hybridation : grâce à l'utilisation de formules iconographiques antiques et prestigieuses combinées à un langage stylistique en usage dans l'art vénitien contemporain, la représentation de l'espace grec rappelle à la fois la tradition de l'Antiquité tardive et la réalité contemporaine.

Pour être comprise, cette opération doit être interprétée à la lumière de la politique culturelle de l'époque, promue par le doge Andrea Dandolo²⁸ (1343-1354). Dans le but de donner à Venise un passé historique aussi illustre et légitime que possible, Dandolo s'engage dans la rédaction de deux chroniques de la ville²⁹. Le doge remanie ici l'histoire mythique de Venise : l'invention des origines de l'église vénitienne, liée à l'évangéliste saint Marc, est précédée du récit de l'ascendance antique de la ville, troyenne. Les premiers habitants de Venise seraient les descendants d'une colonie fondée par Anténor. Dans le domaine artistique, Dandolo commande de nouvelles décorations

²² Également consultables en ligne sur Gallica.

²³ Pour les copies de l'*HAC* enregistrées dans les inventaires des bibliothèques seigneuriales, G. Braghirolli, P. Meyer et G. Paris, « Inventaire des manuscrits en langue française possédés par Francesco Gonzaga, capitaine de Mantoue », *Romania*, 9 (1880), p. 497-514 ; A. Thomas, « Les manuscrits français et provençaux des ducs de Milan au château de Pavie », *Romania*, 40 (1911), p. 571-609 ; V. Cassi, « I codici estensi dell'*Histoire ancienne jusqu'à César* », *Annali online di Ferrara – Lettere*, 8/1 (2013), p. 37-141.

²⁴ Pour le style du manuscrit de Venise, Biblioteca Marciana, fr. Z II, S. Bisson, *Il fondo francese della Biblioteca Marciana di Venezia*, Rome, 2008, p. 6-10 ; M. Cambi, *L'Histoire ancienne*, op. cit., p. 38 ; pour les manuscrits fr. 168 et fr. 686 de la BnF, F. Avril et M.-T. Gousset, op. cit., p. 113-115 et 177-181.

²⁵ Le manuscrit a été digitalisé et est consultable sur le site de l'Österreichische Nationalbibliothek.

²⁶ O. Pächt, « A Giottoesque Episode in English Medieval Art », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 6 (1943), p. 51-70, en particulier p. 65-67.

²⁷ K. Koshi, *Die Genesisminiaturen in der Wiener « Histoire Universelle », Cod. 2576*, Vienne, 1973.

²⁸ P. Fortini Brown, *Venice and Antiquity : the Venetian Sense of the Past*, New Haven et Londres, 1996, p. 34-42 ; eadem, « Committenza e arte di stato », dans *Storia di Venezia. Dalle origini alla caduta della Serenissima*, t. 3, *La formazione dello stato patrizio*, éd. G. Arnaldi, G. Cracco, Rome, 1997, p. 783-824.

²⁹ *Chronica brevis* et *Chronica extensa*. Sur le rôle de l'historiographie dans la politique culturelle de Dandolo, voir M. Kuha, « The Elaboration and Transmission of Historical Knowledge in Fourteenth-Century Venice ; Andrea Dandolo's *Chronica Brevis* as a Catalyst of History Writing », *Viator*, 48 (2017), p. 233-262.

pour les principaux monuments civiques de Venise, l'église Saint-Marc et le palais des Doges, et, surtout il est le destinataire probable d'un manuscrit à sujet troyen – l'*Historia destructionis Troiae* – de Madrid, Biblioteca Nacional de España, 17805 – qui, comme l'*HAC* de Vienne, est enluminé d'après un modèle paléochrétien : la célèbre Genèse de Vienne (Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, cod. thel. gr. 31), dont de nombreuses solutions de composition et de formules iconographiques sont adaptées à l'illustration du récit troyen³⁰. Comme l'a observé Patricia Fortini Brown à propos des commandes officielles de Dandolo, dans son projet de redéfinition du passé civique, les images jouent un rôle central car elles sont appelées à soutenir et à « documenter » les inventions mythographiques, créant ainsi un effet de continuité entre le présent et le temps des origines de la ville³¹. Ce mécanisme de légitimation est également à l'œuvre dans le manuscrit de Vienne. Le recours à un prototype paléochrétien déjà utilisé pour les mosaïques de Saint-Marc pour l'illustration de la Genèse sert à suggérer un lien entre ce monument pivot de l'identité vénitienne et les débuts de l'histoire du monde. La réinterprétation de modèles de l'Antiquité tardive avec un langage visuel contemporain pour représenter les histoires de la Grèce et de Troie fait résonner ces dernières avec les toutes nouvelles images voulues par Dandolo pour façonner l'espace visuel vénitien : la *Pala d'oro*, les mosaïques du baptistère³². La création d'une temporalité fictive, dans laquelle les frontières entre le temps des anciens et celui des contemporains sont brouillées, permet de visualiser la généalogie troyenne de Venise.

Entre Pise et Gênes : l'invention d'un espace composite

Les manuscrits de l'*HAC* qui composent le groupe E d'Oltrogge sont l'œuvre d'un atelier génois employant des copistes pisans, actif entre la fin du XIII^e et les premières décennies du XIV^e siècle, et dont le public est très probablement composé de laïcs issus des hautes classes marchandes³³. Ils font partie d'un vaste ensemble de témoins comprenant aussi des œuvres hagiographiques et didactiques, ainsi que des romans arthuriens. Beaucoup de ces manuscrits sont illustrés par des dessins à la plume aquarellés³⁴. Au niveau linguistique également, ce contexte est très réceptif et dynamique : Fabio Zinelli a identifié dans la *scripta* pisano-génoise des éléments français et toscans, ainsi que des traits méditerranéens. Zinelli lie la diffusion de ces traits au tissu socio-économique de Pise et de Gênes, villes qui possèdent d'importants intérêts commerciaux en Méditerranée et où la langue française est largement utilisée dans les cercles notariaux et marchands³⁵.

³⁰ H. Buchthal, *Historia Troiana*, *op. cit.*, p. 14-32 ; le manuscrit est consultable sur le site de la Biblioteca Nacional de España.

³¹ P. Fortini Brown, *Venice and Antiquity*, *op. cit.*, p. 36-37.

³² H. Belting, « Dandolo's Dreams : Venetian State Art and Byzantium », dans *Byzantium : Faith and Power (1261-1557) : Perspectives on Late Byzantine Art and Culture*, éd. S. T. Brooks, New York, 2006, p. 138-153 ; D. Pincus, « Venice and Its Doge in the Grand Design : Andrea Dandolo and the Fourteenth-Century Mosaics of the Baptistery », dans *San Marco, Byzantium, and the Myths of Venice*, éd. H. Maguire et R.S. Nelson, Washington, 2010, p. 245-272 ; S. Gerevini, « Art as Politics in the Baptistery and Chapel of Sant'Isidoro at San Marco, Venice », *Dumbarton Oaks papers*, 74 (2020), p. 243-268.

³³ Cette hypothèse de localisation a été émise en premier par R. Benedetti, « Qua fa' un santo e un cavaliere... » : aspetti codicologici e note per il miniatore », dans *La grant Queste del Saint Graal: versione inedita della fine del 13. sec. del ms. Udine, Biblioteca arcivescovile, 177*, éd. A. Rossellini, Udine, 1990, p. 33-47.

³⁴ La bibliographie sur ces manuscrits est très vaste, voir notamment F. Cigni, « Manuscrits en français, italien et latin entre la Toscane occidentale et la Ligurie à la fin du XIII^e siècle : implications codicologiques, linguistiques, et évolution des genres narratifs », dans *Medieval Multilingualism : The Francophone World and its Neighbours*, éd. C. Kleinhenz et K. Busby, Turnhout, 2010 ; F. Fabbri, « Romanzi cortesi e prosa didattica a Genova alla fine del Duecento fra interscambi, coesistenza e nuove prospettive », *Studi di storia dell'arte*, 23 (2012), p. 9-32 ; F. Zinelli, « I codici francesi di Genova e Pisa : elementi per la definizione di una 'scripta' », *Medioevo Romano*, 39/1 (2015), p. 82-127.

³⁵ F. Zinelli, « Au carrefour des traditions italiennes et méditerranéennes. Un légendier français et ses rapports avec l'Histoire ancienne jusqu'à César et les Faits des romains », dans *L'agiografia volgare : tradizioni di testi, motivi e linguaggi*, éd. E. De Roberto et W. Raymund, Heidelberg, 2016, p. 63-132 ; l'importance des corporations de marchands et de notaires dans le tissu social génois est analysée par A. Musarra, *In partibus ultramaris : i Genovesi, la*

On peut donc se demander dans quelle mesure cette culture, qui intègre des apports des principales régions de langues romanes, a contribué à façonner la réception de la matière antique et donc la représentation de l'espace grec. En dépit de la matière littéraire commune, les séries décoratives de ces manuscrits ne sont pas identiques : le nombre d'images, le choix des épisodes et donc le rythme de la narration varient de l'un à l'autre. Cependant, ces variations s'inscrivent dans un schéma commun : tous les manuscrits organisent leurs images en bandes horizontales dépourvues de cadre, et tous contiennent des illustrations qui, concentrées dans les sections *Genèse* et *Troie*, occupent une page entière ou deux pages adjacentes. Ainsi, un espace grec inédit est mis en scène. Les nouveautés concernent non seulement le nombre et la typologie d'illustrations, mais aussi les répertoires visuels et culturels de référence. Alessandra Perriccioli Saggese, par exemple, a comparé les architectures des villes de Thèbes et de Troie à celles représentées sur deux calices en verre émaillé fabriqués à Alep entre 1250 et 1275³⁶. Cette ressemblance, ainsi que la présence de formules iconographiques empruntées aux manuscrits réalisés à Acre dans la section *Genèse*³⁷, témoigne de l'existence d'un lien entre les intérêts économique-commerciaux génois dans l'outremer et les caractéristiques de la culture visuelle de la ville. Avec la défaite de Pise et la crise de Venise, Gênes est alors à l'apogée de sa puissance en Méditerranée orientale, avec des contacts qui s'étendent de l'Égypte à la côte syro-palestinienne, en passant par Chypre et la zone égéenne, l'Empire byzantin, la mer Noire, la Perse et l'Asie³⁸. L'espace grec représenté dans les manuscrits génois de l'*HAC* conserve le reflet de cet immense réseau commercial, avec la circulation de lecteurs, de livres enluminés et des produits d'exportation de luxe qui en découle.

D'autres formules iconographiques, comme les duels, les batailles et les banquets, sont presque parfaitement superposables à celles des romans arthuriens en prose produits par cet atelier. Il s'agit de solutions passe-partout, qui peuvent être utilisées pour illustrer un grand nombre de situations narratives. La mobilité iconographique est sans doute liée au contexte de production, où domine une pratique sérielle consistant à utiliser peu de modèles pour illustrer un grand nombre de manuscrits de l'*HAC*, du *Lancelot*, du *Tristan* et du *Guiron*. Cependant, ce phénomène peut également indiquer une caractéristique de la réception. Il est possible qu'aux yeux du public, ces œuvres aient été liées non seulement sur le plan linguistique mais aussi sur le plan thématique. Tant l'espace des chevaliers arthuriens que celui des héros grecs peuvent être assimilés à un passé prestigieux, auquel la *civitas* génoise pouvait se rapporter³⁹.

Les grandes illustrations en pleine page, en revanche, sont l'élément le plus original de l'espace grec tel qu'il est représenté dans ces manuscrits. Cette composition ne semble pas avoir de précédent dans les manuscrits de matière antique enluminés au XIII^e siècle ; il est donc probable qu'elle soit une invention des enlumineurs pisano-génois, peut-être parce que les illustrations troyennes disponibles étaient perçues comme insuffisantes pour représenter des actions dramatiques impliquant un grand nombre de personnages. Ainsi, une solution nouvelle, chorale et articulée, est élaborée à partir de différents modèles⁴⁰. Une fois encore, il s'agit d'une trame commune sur

Crociata, la Terrasanta (secc. XII-XIII), Rome, 2017, p. 509-521 ; sur le profil intellectuel des classes dirigeantes génoises, G. Petti Balbi, « Intellectual Life », dans *A Companion to Medieval Genoa*, éd. C. E. Beneš, Manchester, 2018, p. 320-344.

³⁶ A. Perriccioli Saggese, « I più antichi cicli illustrativi dell'*Histoire ancienne jusqu'à César* sulle coste del Mediterraneo », dans *Res gestae – res pictae. Epen-Illustrationen des 13. bis 15. Jahrhunderts*, éd. C. Cipollaro et M. Theisen, Purkersdorf, 2014, p. 7-13.

³⁷ *Ibidem*, p. 9-10.

³⁸ Musarra, *op. cit.*, p. 489-532.

³⁹ Outre la littérature, ce phénomène se fonde sur des objets acquis lors de la première croisade ainsi que sur de nouvelles inventions mythographiques. À ce sujet, G. Petti Balbi, « Il mito nella memoria genovese (secoli XII- XV) », *Atti della società ligure di storia patria*, 29 (1989), p. 213-232 ; R. Müller, « Il 'Sacro Catino' Percezione e memoria nella Genova medievale », dans *Intorno al Sacro Volto : Genova, Bisanzio e il Mediterraneo (secoli XI- XIV)*, éd. A. R. Calderoni Masetti et G. Wolf, Venise, 2007, p. 93-104.

⁴⁰ Sur l'absence de modèles pour l'illustration de la guerre de Troie au Moyen Âge tardif, A. Iacobini et G. Toscano, « Illustrare Omero nell'Italia del Quattrocento, Sanvito, Rhosos e Gaspare da Padova nell'Iliade vaticana », dans *Come nasce un manoscritto miniato. Scriptoria, tecniche, modelli e materiali*, éd. F. Crivello, Modène, 2010, p. 63-80.

laquelle les enlumineurs interviennent en la modifiant. Les manuscrits de Paris, BnF, fr. 9685 (fig. 4.2), Carpentras, Bibliothèque Inguimbertaine, 1260⁴¹ et Paris, BnF, fr. 1386 (pl. IX) illustrent le début des hostilités entre Grecs et Troyens en représentant sur une double page l'arrivée de la flotte grecque et la première bataille devant Troie. Dans le BnF, fr. 9685, Troie est une ville en briques, entourée d'une haute muraille avec trois grandes ouvertures, à l'intérieur de laquelle se trouvent plusieurs bâtiments avec des toits en cuspide ou en dôme, couronnés par des corniches décorées de frises de différentes sortes. Des éléments antiquisants et d'autres d'inspiration exotique sont réunis dans un ensemble éclectique. Dans le manuscrit de Carpentras, en revanche, la ville se développe verticalement et est dominée par des tours crénelées au dessin simple et sobre. Dans le BnF, fr. 1386, Troie est une véritable citadelle fortifiée entourée d'un mur avec des tours de guet ; à l'intérieur, des bâtiments aux toits à pignons coexistent avec d'autres aux dômes surmontés d'éléments anthropomorphes. L'illustration du sac de Troie montre également des variations sur un thème commun. Dans les manuscrits de Carpentras, Bibliothèque Inguimbertaine, 1260 (fol. 30 r) et Tours, Bibliothèque Municipale, 953 (fol. 30 r), la ville en flammes s'effondre sous les coups de pioche des Grecs. Les manuscrits de la BnF, en revanche, se distinguent clairement par leur complexité et leur richesse narrative, à l'image du BnF, fr. 1386 (fol. 41 r). Dans tous ces cas, en effet, les enlumineurs transmettent le drame et la violence du récit en représentant diverses actions qui se déroulent simultanément : l'assassinat du roi Priam en prière (BnF, fr. 1386, fol. 41 r); des hommes sur les toits (Tours, Bibliothèque Municipale, 953, fol. 30 r), des soldats sur le point de quitter les portes de la ville, un groupe de prisonniers ligotés et gardés par des soldats grecs, les Grecs quittant la ville en emportant un riche butin, ou encore le meurtre de Polyxène (BnF, fr. 1386, fol. 41 r).

Toutes ces scènes sont structurées à partir d'une même formule, dont le modèle semble avoir une origine antique : à bien des égards, en effet, ces images rappellent la scénographie des tables dites iliennes. Il s'agit d'une série de tablettes de petite taille (environ 20 cm de diamètre) provenant de Rome et de ses alentours, réalisées pendant le 1^{er} siècle après J.-C., décorées de reliefs qui mettent en scène les cycles épiques⁴². La mieux conservée d'entre elles se trouve aujourd'hui à Rome, Musei Capitolini (fig. 4.3) : les reliefs sont organisés à l'intérieur de frises qui encadrent une grande scène centrale. Ici, un mur d'enceinte hexagonal entoure les principaux bâtiments de la ville de Troie, dont chacun abrite un noyau narratif : le cheval des Grecs et la bataille devant le temple d'Athènes, la mort de Priam dans son palais, la fuite d'Énée par la porte de la ville. À l'extérieur des murs se trouvent les tombes d'Hector et d'Achille, où Polyxène est sacrifiée, et les navires grecs. Ces scènes présentent des points de contact avec les illustrations des manuscrits pisano-génois, tant du point de vue de la composition que de la multiplication des noyaux narratifs. Les enlumineurs du XIV^e siècle ne pouvaient pas connaître les tables iliennes, qui n'ont été découvertes qu'au XVII^e siècle, mais il est possible que la mémoire de ce genre d'image troyenne soit restée vivante au Moyen Âge, accessible par d'autres médias visuels⁴³. Enfin, il existe d'autres éléments dans les illustrations pisano-génois dont l'origine antique ou tardo-antique est plus évidente pour nous, comme le sarcophage à strigiles dans lequel Achille est enterré, représenté tant dans le manuscrit fr. 6895 de la BnF (fol. 106 v) que dans le manuscrit Vat. Lat. 5895 de la bibliothèque du Vatican (fol. 97 v).

Les illustrateurs puisent ainsi dans une grande variété de traditions figuratives pour développer de nouvelles formules. Les cycles d'illustrations qui en résultent présentent un espace grec composite, dont les éléments reflètent le milieu visuel des copistes, des artistes et des destinataires des manuscrits. Dans le paysage monumental, la cathédrale de San Lorenzo représente un manifeste de cet espace visuel : sa décoration comprend des éléments très hétérogènes, tels les

⁴¹ L'image est numérisée à l'adresse suivante : <https://bvmm.irht.cnrs.fr/iiif/17520/canvas/canvas-1429245/view>

⁴² M. Squire, *The Iliad in a Nutshell : Visualizing Epic on the Tabulae iliadae*, Oxford, New York, 2011.

⁴³ Le passage de certaines de ces formules dans l'iconographie chrétienne a été étudié par K. Weitzmann, « The Survival of Mythological Representations in Early Christian and Byzantine Art and Their Impact on Christian Iconography », *Dumbarton Oaks papers*, 14 (1960), p. 45-68.

sarcophages antiques murés sur le côté sud et les incrustations de mosaïques réalisées à partir de céramiques islamiques sur la façade. De manière spéculaire, la cathédrale et les manuscrits de l'*HAC* offrent donc de nouvelles coordonnées temporelles et spatiales dans lesquelles inscrire l'histoire d'une communauté civique qui, en ces années, acquiert un mythe fondateur troyen.

Troie et les rêves d'hégémonie angevins à Naples

La mise en page et l'iconographie des manuscrits pisano-génois vont rayonner dans d'autres régions, sans doute encouragé par la circulation de ces livres au cours du XIV^e siècle. Au début du XV^e siècle, les inventaires des bibliothèques nobles d'Italie du Nord enregistrent la présence de romans arthuriens produits par cet atelier, tandis que l'*HAC* de Paris, BnF, fr. 1386 est conservé dans la bibliothèque des rois de Naples. Ce manuscrit constitue peut-être le lien et le véhicule de transmission des nouveautés en matière d'illustration de l'espace grec dans le royaume angevin⁴⁴.

Ces nouveautés se retrouvent dans les miniatures du manuscrit de Londres, British Library, Royal 20.D.I. réalisé à la cour de Robert d'Anjou entre 1335-1340⁴⁵. Le manuscrit se démarque dans le panorama de l'illustration de l'*HAC* par son extraordinaire ensemble décoratif composé de grandes initiales enluminées, de lettrines en filigrane, de 299 enluminures en bas de page et de quatre grandes images en pleine page, exécutées par une équipe d'enlumineurs de différentes provenances⁴⁶.

Les enluminures ont été étudiées surtout en relation à deux thèmes : les stratégies d'autoreprésentation des souverains et leurs ambitions territoriales en Méditerranée. L'héraldique joue un rôle clé dans la construction de ce double discours. Costanza Cipollaro a relevé un réseau complexe de références héraldiques dans les miniatures, permettant d'identifier de nombreux personnages historiques sous les traits des héros grecs et romains⁴⁷. L'attribution des blasons suit une logique rigoureuse qui permet d'établir une série de références à la réalité politique angevine de l'époque. Hercule, par exemple, est systématiquement associé aux armes de Robert d'Anjou et de son épouse Sancia de Maiorca (fol. 35 r et v). Ménélas porte également les armes de Robert, tandis que son frère Agamemnon porte celles du frère du souverain, Philippe de Tarente (fol. 88 r). De même, les autres membres de la fratrie royale prêtent leurs emblèmes aux héros grecs engagés dans le siège de Troie, tandis que dans la section de Thèbes, les Anjou sont associés aux Athéniens. À côté du noyau héraldique représentant la famille royale, il y en a deux autres, également associés aux Athéniens et aux Grecs dans le récit. Le premier est constitué des armoiries des nobles qui occupent les postes les plus prestigieux au sein de l'administration napolitaine. Le deuxième comprend les armes de familles illustres qui, liées aux Angevins par des liens de mariage ou politiques, possèdent d'importants titres et possessions : l'empire de Constantinople, dont la descendante Catherine II de Valois-Courtenay a épousé le frère de Robert, Philippe de Tarente ; la principauté de Morée et d'Achaïe, dont est issue Mathilde de Villehardouin, épouse de Jean Anjou de Gravina et de Durazzo ; le comté de Céphalonie et de Zante, état vassal du royaume de Naples et gouverné par la famille Orsini de Céphalonie. Les emblèmes héraldiques tissent un véritable réseau de références au microcosme angevin, qui est ainsi transposé dans l'histoire ancienne. Par cercles concentriques, sont représentés la famille royale, le monde de la haute aristocratie du royaume de Naples, les titres assurant la présence territoriale angevine dans les territoires d'outremer et sur lesquels se basent d'ambitieux désirs d'hégémonie.

⁴⁴ R. M. Rodríguez Porto, « The Histoire », art. cit.

⁴⁵ Entièrement digitalisé et consultable en ligne sur le site de la British Library.

⁴⁶ Le manuscrit est décrit dans plusieurs catalogues : *Royal Manuscripts. The Genius of Illumination*, éd. S. McKendrick, J. Lowden et K. Doyle, Londres, 2011, p. 382-383 ; concernant la composition de l'atelier, voir aussi A. Perriccioli Saggese, « Cristophoro Orimina : An Illuminator at the Angevin Court of Naples », dans *The Anjou Bible, a Royal Manuscript Revealed : Naples 1340*, éd. L. Watteeuw et J. van der Stock, Paris, 2010, p. 113-126.

⁴⁷ C. Cipollaro, « Una galleria di battaglie per Roberto d'Angiò : nuove riflessioni su l'*Histoire ancienne* jusqu'à César di Londra (British Library, Ms. Royal 20 D I) », *Rivista d'arte*, 5/3 (2013), p. 1-34.

Dans la mise en scène d'un projet visant à célébrer la maison régnante et à promouvoir la politique internationale poursuivie par Robert le Sage, le manuscrit de l'*HAC* n'est pas isolé, au contraire, il fait partie intégrante d'une propagande textuelle et visuelle combinant différentes stratégies de représentation et dans laquelle les livres illustrés jouent un rôle central⁴⁸. Comme le manuscrit de l'*HAC* conservé à Londres, la célèbre Bible de Malines (Louvain, Maurits Sabbe Bibliotheek, ms. 1), enluminée vers 1340, présente le portrait de groupe de la famille royale, en soulignant la succession dynastique⁴⁹. Deux grandes miniatures représentent respectivement le souverain entouré de vertus : *Fortitudo* vêtue d'une peau de lion suggère l'association avec Hercule et sa généalogie. En signalant la continuité du lignage royal, les enluminures réaffirment la légitimité de la succession de Robert et de Jeanne, héritière désignée⁵⁰. À côté de la représentation héraldique et de celle du « portrait de groupe », les livres enluminés liés à Robert développent un autre type d'image, une représentation physiologique du souverain, à l'instar du retable de Saint-Louis de Toulouse peint par Simone Martini. C'est le cas du manuscrit de *Carmina Regia* (Londres, British Library, Royal 6.E.IX.), dont les miniatures développent le thème de la nécessité pour les communes italiennes de se soumettre au contrôle angevin afin de détourner les ingérences étrangères gibelines et avignonaises⁵¹. La représentation du jugement de Pâris au feuillet 22 r participe également à ce discours ; comme l'a observé Marilyn Desmond, l'épisode troyen devient une métaphore de la nécessité d'être gouverné par des souverains clairvoyants et vertueux⁵².

Utilisant différentes stratégies visuelles, ainsi que des références d'intensité variable à l'espace grec et troyen, ces livres abordent les grands problèmes angevins de l'époque : la succession dynastique, le rôle de la maison régnante en Italie, la politique coloniale outremer⁵³. Le rôle du manuscrit Royal 20.D.I. dans la formulation des revendications territoriales angevines a été étudié par Luca Barbieri et Marilyn Desmond, qui y voient un manifeste des ambitions impériales dont Robert hérite de son père et qu'il poursuit avec une stratégie sans précédent, non pas militaire mais culturelle⁵⁴.

En effet, les nombreux titres royaux de Robert ne s'accompagnent pas du contrôle effectif d'autant de territoires⁵⁵. Ainsi, il garde jalousement le titre de roi de Jérusalem et de Sicile, bien que les deux royaumes soient irrémédiablement perdus ; en 1313, grâce au mariage de son frère Philippe avec Catherine de Valois-Courtenay, les Angevins obtiennent le droit au titre d'empereur latin de Constantinople, mais en réalité les seuls territoires sous influence angevine en Orient sont réduits à des avant-postes dans les régions de Morée et d'Albanie. De plus, à la fin des années 1330, la situation en Morée devient très tendue, au point que Catherine de Valois-Courtenay, régente au nom de son fils cadet, est contrainte d'organiser une expédition pour défendre le territoire⁵⁶.

Ainsi, pour compenser l'absence de projets visant à conquérir ou à reprendre des territoires sur lesquels la couronne revendique des droits, et pour corriger l'image d'un royaume fragile et

⁴⁸ Les formes et les instruments qui caractérisent cette propagande ont été étudiés par A. Barbero, « La propaganda di Roberto d'Angiò re di Napoli (1309-1343) », dans *Le forme della propaganda politica nel Due e nel Trecento. Relazioni tenute al convegno internazionale di Trieste (2-5 marzo 1993)*, Rome, 1994, p. 111-131 ; S. Kelly, *The New Solomon, Robert of Naples (1309-1343) and Fourteenth-Century Kingship*, Leyde et Boston, 2003, p. 22-72.

⁴⁹ *The Anjou Bible*, *op. cit.*

⁵⁰ La même stratégie visuelle est à l'œuvre sur les reliefs qui ornent la sépulture de la mère de Robert, Marie de Hongrie, où, sur une frise sculptée, tous les frères sont représentés de manière paratactique.

⁵¹ Voir la notice consacrée au manuscrit, consultable en ligne, dans *Royal Manuscripts*, *op. cit.*, p. 380-381.

⁵² M. Desmond, « *Translatio imperii* and the Matter of Troy in Angevin Naples : BL Royal MS 20 D I and Royal MS 6 E IX », *Italian Studies*, 72/2 (2017), p. 177-191.

⁵³ Il existe aussi un motet de Philippe de Vitry qui compare le courage du souverain à celui des héros troyens, voir S. Kelly, *op. cit.*, p. 33.

⁵⁴ M. Desmond, « *Magna Graecia* and the Matter of Troy in the Francophone Mediterranean », dans *Medieval Francophone Literary Culture Outside France : Studies in the Moving Word*, éd. N. Morato et D. Schoenaers, Turnhout, 2018, p. 411-431 ; L. Barbieri, « La versione », *art. cit.*

⁵⁵ M. Desmond, « *Translatio imperii* », *art. cit.*, p. 177-178 ; S. Kelly, *op. cit.*

⁵⁶ P. Topping, « The Morea, 1311-1364 », dans *A History of the Crusades, 3. The Fourteenth and Fifteenth Centuries*, éd. K. M. Setton et H. W. Hazard, Londres, 1975, p. 104-140.

incapable de conserver ses territoires, Robert et son entourage mettent en place une politique alternative, définie comme « impérialisme culturel », dans laquelle l'acquisition de livres compatibles avec l'idéologie angevine joue un rôle important⁵⁷. Cet objectif affecte tous les domaines de l'activité bibliophile du souverain, entraînant un accroissement significatif de la bibliothèque royale fondée par Charles I^{er}⁵⁸. Robert emploie des traducteurs grecs recrutés dans le sud de l'Italie et acquiert des livres qui répondent au rêve d'un vaste empire angevin à l'est de la Méditerranée : épopées et chroniques, ouvrages géographiques et textes à contenu « grec » tels que *De regimine principum* par Gilles de Rome ; *De bello macedonia* de Tite-Live ; *De viris* de Cornelius Nepos⁵⁹. La rédaction de la version 2 de l'*HAC* et la préparation du manuscrit Royal 20.D.I. sont à situer dans ce contexte culturel particulier⁶⁰. Dans cette conjoncture historico-politique s'explique l'attitude du compilateur de *Prose 5* qui, en amplifiant une opération d'appropriation angevine de l'espace grec déjà présente dans *Prose 1*, intègre de nombreux ajouts détaillant les liens entre les héros grecs et les territoires du royaume angevin⁶¹. Par exemple, nous apprenons qu'Achille est seigneur de Sicile et Patrocle de Thessalie (fol. 58 r⁶²), Ulysse est roi de Céphalonie (fol. 28 r). Certaines de ces variations ont été faites *a posteriori*, sur un texte déjà copié (telles celles des fol. 58 r ; fol. 179 r) ; il s'agit donc d'un manuscrit conçu très rapidement. Ces éléments ont conduit Luca Barbieri à émettre l'hypothèse qu'il s'agirait d'un outil de propagande en vue de la campagne militaire organisée pour sauvegarder le contrôle angevin de la Morée⁶³. D'après lui, outre l'utilisation de l'héraldique, l'image en pleine page ouvrant la section troyenne contribue également à promouvoir les désirs angevins d'expansion en Orient (fig. 4.4). En représentant Troie et Constantinople face à face, l'image suggère une correspondance directe entre les deux villes, tout comme le texte correspondant, où Troie est décrite à partir des caractéristiques de Constantinople⁶⁴. Le texte et l'image concourent ainsi à établir un lien de filiation entre Troie et Constantinople : Constantinople est la nouvelle Troie, et les Angevins, les nouveaux Grecs, sont destinés à la conquérir.

Les stratégies de mise en scène d'une Grèce angevine

Le message ne semble pas se limiter à cette seule miniature. Tout au long du récit imagé, en effet, la représentation de l'espace grec est parsemée de références qui donnent une forme visuelle au rêve d'un empire angevin d'Orient. Cette stratégie est visible à plusieurs niveaux, à commencer par la position des images par rapport au texte et leur format. Les images grand format, en effet, au nombre de trois, se trouvent exclusivement dans la section troyenne, celle d'où découle la métaphore sur laquelle se fonde le discours visuel. Alors que la première enluminure assimile Troie à Constantinople, dans la deuxième, le débarquement des Grecs à Troie fait allusion à la mission militaire des Angevins à Constantinople (pl. X et XI) ; la troisième, quant à elle, représente la prise de Troie, image de la conquête de Constantinople et de la fondation d'un empire angevin (pl. XII).

Le discours visuel ainsi structuré autour des grandes images en pleine page est développé plus largement dans le reste du cycle d'enluminures, où tant le style que l'iconographie contribuent

⁵⁷ M. Desmond, *ibidem*, p. 179-181 ; S. Kelly, *op. cit.*, p. 211-214.

⁵⁸ A. Perriccioli Saggese, « Le spese per la cultura alla corte angioina di Napoli », dans *Périphéries financières angevines. Institutions et pratiques de l'administration de territoires composites (XIII^e-XV^e siècle)*, éd. S. Morelli, Rome, 2018, p. 375-386.

⁵⁹ M. Desmond, *ibid.*, p. 180.

⁶⁰ Concernant la position du manuscrit Royal dans la tradition de la version 2 de l'*HAC*, dont il pourrait constituer l'archétype, voir L. Barbieri, « La versione », art. cit., p. 14-19 et A. Rochebouet, *Réécrire l'histoire de Troie. La cinquième prose du Roman de Troie, compilation et création*, Paris, 2022, p. 21-47.

⁶¹ *Ibidem*, p. 3-4.

⁶² Le compilateur explique la correspondance entre la région antique de Thessalie et le Despotat d'Épire contrôlé par les Anjou (fol. 58 r).

⁶³ L. Barbieri, « La solitude d'un manuscrit et l'histoire d'un texte : la deuxième rédaction de l'*Histoire ancienne jusqu'à César* », *Romania*, 138 (2020), p. 39-97.

⁶⁴ L. Barbieri, « La versione », art. cit., p. 7-9.

à représenter la guerre de Troie comme une chronique de la conquête angevine de territoires d'outremer et de la fondation d'un nouvel empire. Dans la représentation du débarquement des Grecs et de la première bataille devant Troie, par exemple, la formule iconographique de dérivation pisano-génoise est modernisée et mise en harmonie avec les canons de la peinture des années 1330. Des similitudes existent, par exemple, avec les paysages urbains inventés par Ambrogio Lorenzetti en 1338 pour la décoration du Palazzo Pubblico de Sienne. Par ailleurs, grâce à la présence de la cour, à sa position géographique et à son rôle dans la politique internationale, Naples à cette époque est un centre artistique de premier plan, parfaitement en phase avec les dernières modes artistiques internationales. Des documents relient les noms des artistes italiens les plus fameux de ces décennies à la figure de Robert, un mécène important également dans le domaine de l'art monumental : Pietro Cavallini, Giotto, Simone Martini, Tino di Camaino⁶⁵. En 1340, de nombreuses traces de leur travail devaient subsister en ville, dans les églises ainsi que dans les collections de livres de la classe dirigeante. En outre, les contacts angevins avec le chantier de Saint-François à Assise et avec la cour d'Avignon, deux grands foyers de la culture artistique en Europe, sont alors fréquents⁶⁶.

Les enlumineurs du manuscrit Royal 20.D.I. montrent cependant une attitude sélective à l'égard des différents langages visuels disponibles. Dans l'exécution des personnages, par exemple, les volumes solides et le traitement des visages, avec des yeux subtils et un modelage plastique, présentent des affinités avec le style de Tino da Camaino et des peintres giottesques dont il reste des fresques fragmentaires à Santa Chiara⁶⁷.

Une ligne majeure dans l'art de Cavallini et de Giotto est l'élaboration de solutions novatrices dans le domaine de la représentation spatiale, particulièrement évidentes dans la représentation de décors architecturaux et d'intérieurs de bâtiments, caractérisés par de nombreux plans spatiaux. Les résultats de ces recherches, clairement visibles par exemple dans les fresques de Cavallini à Santa Chiara à Naples, ont également eu un impact manifeste sur l'enluminure courtoise des années 1320 et 1330, comme le démontre la Bible dite de Clément, Londres, British Library, Add. 47672, enluminée pour un membre de l'entourage du roi Robert vers 1330⁶⁸. À l'exception partielle des paysages urbains des miniatures en pleine page, les enlumineurs travaillant au manuscrit Royal 20.D.I. ne semblent pas intéressés par ce type de représentation, préférant construire des ensembles de modules architecturaux ornés de créneaux et chargés de reliefs en faux-marbre, de statues dorées et d'éléments matériels de différentes sortes⁶⁹ (fig. 4.4 ; pl. X, XI et XII). Pour l'élaboration de ces décors riches et ornés, la préférence va à l'extension spatiale selon les axes verticaux et horizontaux plutôt qu'en profondeur ; les personnages qui les habitent, disposés hiérarchiquement, encombrant l'espace qui leur est imparti. Avec ces traits distinctifs, le style des enluminures n'est pas facile à contextualiser dans la scène artistique napolitaine de la fin des années 1330 et semble être ancré dans une tradition locale plus ancienne, liée à l'illustration de livres et en particulier de chroniques historiques. En effet, certaines caractéristiques de ces miniatures font écho à celles de livres d'histoire illustrés dans le sud de l'Italie à l'époque normande et souabe, tels que

⁶⁵ À propos de la création d'un « art de cour » sous Robert d'Anjou, C. A. Fleck, « The Rise of the Court Artist : Cavallini and Giotto in Fourteenth-Century Naples », dans *Art and Architecture in Naples, 1266-1713. New Approches*, éd. C. Warr et J. Elliott, Hoboken, 2010, p. 38-61 ; pour la sculpture, N. Bock, « A Kingdom in Stone. Angevin Sculpture in Naples », dans *The Anjou Bible, op. cit.*, p. 95-111.

⁶⁶ D. Norman, « Sanctity, Kingship and Succession : Art and Dynastic Politics in the Lower Church at Assisi », *Zeitschrift für Kunstgeschichte*, 73 (2010), p. 297-334.

⁶⁷ C. Bruzelius, *The Stones of Naples : Church Building in Angevin Italy, 1266-1343*, New Haven, 2004, p. 142 ; C. A. Fleck, art. cit., p. 45-46.

⁶⁸ C. A. Fleck, *The Clement Bible at the Medieval Courts of Naples and Avignon. A Story of Papal Power, Royal Prestige, and Patronage*, Farnham, 2010.

⁶⁹ L'intérêt pour ces faux matériaux dans la production visuelle liée à la cour angevine a été récemment analysé par S. S. Kozłowski, « Stone, Paint, Flesh : Fictive Porphyry Exteriors in a Group of Multipart Panel Paintings from Angevin Naples », dans *New Horizons in Trecento Italian Art*, éd. B. C. Keene et K. Whittington, Turnhout, 2020, p. 23-37.

le *Liber ad honorem Augusti* de Pietro da Eboli (Berne, Burger Bibliothek, Codex 120 II⁷⁰) et, surtout, la *Chronique* de Jean Skylitzès (Madrid, Biblioteca Nacional de España, cod. gr. Vitr. 26-2). Le premier, réalisé à Palerme à la fin du XII^e siècle et probablement destiné à l'empereur Henri VI, célèbre la conquête du royaume de Sicile par les Souabes et est orné d'illustrations en pleine page dont l'organisation rappelle celle du manuscrit de Londres, Royal 20.D.I⁷¹. Le deuxième, une chronique des empereurs byzantins copiée et décorée vers le milieu du XII^e siècle dans un scriptorium lié à la cour normande, présente plusieurs similitudes avec les miniatures du manuscrit angevin : le choix de la mise en page, la disposition des miniatures en bandes horizontales sans encadrement, la représentation de l'architecture, espaces bidimensionnels encadrés par des murs crénelés⁷².

Il est difficile d'interpréter l'existence d'affinités entre des manuscrits produits à près de deux siècles d'intervalle, hormis une destination commune – le royaume de Sicile – et un lien commun avec l'idéologie impériale⁷³. Le caractère exceptionnel du manuscrit de la *Chronique* de Skylitzès et son excentricité par rapport aux contextes d'appartenance possibles rendent malaisée la reconstitution de la lignée culturelle dont les commanditaires du manuscrit Royal 20.D.I auraient pu s'inspirer, bien que certaines traces, comme l'intérêt manifesté par les souverains angevins pour les manuscrits d'origine souabe, témoignent de la valeur de la culture livresque du royaume de Sicile à leurs yeux⁷⁴. L'hypothèse est que cette valeur, en plus d'être matérielle et idéologique, était également visuelle, c'est-à-dire que pour les destinataires de l'*HAC* angevine, l'existence d'un lien entre les conventions visuelles, la matière littéraire et l'horizon d'attente de l'œuvre était claire. Par conséquent, l'adoption d'un langage formel issu de l'illustration d'œuvres épiques et historiographiques d'origine royale et impériale contribuerait à présenter le récit de la guerre de Troie comme la chronique de la fondation de l'Empire angevin dans les territoires d'outremer.

L'efficacité de ce projet de propagande dépend également de l'iconographie, dont le rôle dans la construction d'un espace angevin est particulièrement évident dans la manière dont les monuments mentionnés dans le texte sont représentés. En effet, comme le *Roman de Troie* dont elle s'inspire, *Prose 5* contient également un certain nombre de descriptions d'œuvres d'art, dont deux en particulier se distinguent par leur longueur et leur complexité : la Chambre de Beautés, une pièce au décor prodigieux par ses techniques, ses matériaux et son habileté artistique située dans le palais du roi Priam (Royal 20.D.I, fol. 41 v), et le tombeau d'Hector (Royal 20.D.I, fol. 115 v-116 r), un imposant monument qui frappe par sa richesse matérielle et son articulation. Dans la tradition manuscrite italienne du roman, ces deux œuvres d'art ont suscité l'intérêt des artistes. Dans plusieurs manuscrits, en effet, la description de Benoît a été transposée en images, véritables preuves d'habileté technique et d'imagination. C'est également le cas de la représentation de la Chambre de Beautés dans le manuscrit Royal 20.D.I où les enlumineurs, suivant fidèlement le texte, mettent en scène quatre statues surmontées d'automates engagés dans différentes actions (fol. 108 r). L'illustration du sépulcre d'Hector (fol. 121 r), en revanche, est bien différente. Dans le texte, la sépulture est caractérisée par sa structure complexe, composée de plusieurs niveaux et dominée par la figure du héros assis⁷⁵. Dans l'enluminure est représenté un sarcophage aux formes antiques, strigilé et orné d'une tête de lion, au-dessus duquel s'élève un couronnement sculptural

⁷⁰ Digitalisé dans le cadre du projet *E-codices*, le manuscrit est consultable en ligne.

⁷¹ S. Kraft, *Ein Bilderbuch aus dem Königreich Sizilien. Kunsthistorische Studien zum Liber ad honorem Augusti des Petrus von Eboli (Codex 120 II der Burgerbibliothek Bern)*, Weimar, 2006.

⁷² V. Tsamakda, *The Illustrated Chronicle of Ioannes Skylitzes in Madrid*, Leyde, 2002 ; E. N. Boeck, *Imagining the Byzantine Past : the Perception of History in the Illustrated Manuscripts of Skylitzes and Manasses*, Cambridge, 2015.

⁷³ Pour les implications de la transition entre l'empire frédéricien et le royaume angevin dans le domaine de l'enluminure profane et de la peinture, A. Perriccioli Saggese, *I romanzi cavallereschi miniati a Napoli*, Naples, 1979 ; P. Leone de Castris, *Arte di corte nella Napoli angioina : da Carlo I a Roberto il Saggio (1266-1343)*, Florence, 1986.

⁷⁴ A. Perriccioli Saggese, « Le spese », art. cit.

⁷⁵ H. Buchthal, « Hector's Tomb », *De artibus opuscula, Essays in Honor of Erwin Panofsky*, 60 (1961), p. 29-36 ; M-R. Jung, « Hector assis », dans *Romania ingeniosa. Festschrift für Prof. Dr. Gerold Hilty zum 60. Geburtstag*, éd. G. Lüdi, H. Stricker et J. Wüest, Berne, 1987, p. 153-169.

constitué d'une triple flèche percée de pinacles d'où pendent deux boucliers portant les insignes héraldiques du héros troyen (fol. 121 r). En général, dans le manuscrit Royal 20.D.I, les représentations de sépultures font fi des indications données par le texte et reprennent des typologies gothiques, des éléments contemporains ainsi empruntés à la sculpture funéraire locale.

Une large gamme de formes est utilisée dans ces représentations, témoignant d'un goût pour la variation qui reflète le dynamisme et la tendance novatrice de la sculpture funéraire napolitaine de l'époque⁷⁶. La sépulture d'Achille, par exemple, est organisée sur une structure à trois niveaux, composée d'un sarcophage, d'une chambre tripartite et d'une longue gâble (fol. 148 v). La tombe du héros grec reprend la verticalité et l'articulation des monuments funéraires angevins, avec un sarcophage surélevé, un pavillon abritant l'image du défunt et un couronnement en cuspide. Le monument funéraire de Robert d'Anjou, haut de quinze mètres et organisé sur sept niveaux, représente le développement ultime de cette typologie architecturale⁷⁷. Mais ce ne sont pas seulement les toutes récentes tombes gothiques napolitaines qui attirent l'attention des enlumineurs. Le sépulcre de Pâris, par exemple, appartient à une autre classe de monuments funéraires (pl. XIII). La structure, qui consiste en un sarcophage soutenu par deux lions, décoré de trois reliefs et couronné par une sorte de cuspide, ressemble beaucoup à la tombe en porphyre qui, à Palerme, a été exécutée à l'époque de Roger II et a ensuite été utilisée pour la sépulture de Frédéric II (fig. 4.5). On retrouve, en effet, les supports léonins, la frise décorative composée de trois médaillons, la structure de colonnes supportant un toit triangulaire. Une fois encore, donc, des traces visuelles liées à la tradition artistique normande et souabe transparaissent à travers les miniatures de l'*HAC*. Globalement, cependant, les iconographies du manuscrit Royal 20.D.I provoquent un effet de résonance entre l'espace de Troie et la réalité environnante, c'est-à-dire au paysage monumental lié à la présence et à l'image de la famille royale.

L'espace grec tel qu'il est représenté dans le manuscrit Royal 20.D.I est le résultat d'un projet extrêmement raffiné, mais aussi expérimental : il s'agit en effet d'un volume conçu pour un moment *ad hoc*, pour des contingences urgentes et spécifiques. Et ce sont probablement ces contingences qui déterminent le recours à des modèles et à des traditions importantes non seulement pour leurs caractéristiques formelles mais aussi pour leur potentiel d'exploitation politique et idéologique. C'est peut-être pour cette raison que le langage stylistique et les solutions de composition qui caractérisent les miniatures du manuscrit n'auront pas de véritable suite dans l'art napolitain, et ce malgré la richesse des matériaux et l'abondance des illustrations. En effet, comme l'a observé Barbieri, de nombreux éléments indiquent que, bien qu'il s'agisse sans aucun doute d'un objet de luxe, le manuscrit Royal 20.D.I est réalisé à la hâte, voire avec négligence.⁷⁸ Il présente de nombreuses corrections et ratures, erreurs et oublis. De plus, le texte renie en partie la version pro-troyenne de Benoît de Sainte Maure et les choix iconographiques la contredisent. On a alors l'impression que, dans ce chantier, « les images comptent plus que le texte⁷⁹ ».

Cette remarque est particulièrement vraie dans le cas du manuscrit de Naples, mais elle peut également s'appliquer à l'ensemble de la tradition italienne. En général, à la suite de la diffusion de l'*HAC* dans les centres de l'Italie de la fin du Moyen Âge, l'impression est que partout les images comptent autant que le texte, voire plus, et que, dans les différents projets éditoriaux, leurs caractéristiques sont soigneusement calibrées pour faire de l'espace grec un miroir au travers duquel la réalité contemporaine peut être comprise et interprétée. Ainsi, dans les cycles d'illustrations des manuscrits italiens, les événements de l'histoire de Thèbes, de Troie et d'Énée sont visualisés à travers différents paradigmes : en termes d'idéalisation courtoise dans les centres du continent vénitien, en tant que documentation d'une histoire civique inventée à Venise, miroir de l'identité

⁷⁶ N. Bock, art. cit.

⁷⁷ S. D'Ovidio, « Osservazioni sulla struttura e l'iconografia della tomba di re Roberto d'Angiò in Santa Chiara a Napoli », *Hortus Artium Medievalium*, 21 (2015), p. 92-112.

⁷⁸ L. Barbieri, « La versione », art. cit., p. 9.

⁷⁹ *Ibidem*, p. 9.

d'une république maritime en quête d'hégémonie commerciale à Gênes, ou encore véritable manifeste visuel d'un empire grec angevin à Naples.

Table des illustrations

Fig. 4.1 : *Histoire ancienne jusqu'à César*, bataille ; Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, cod. 2576, fol. 67 r, © ÖNB.

Fig. 4. 2 : *Histoire ancienne jusqu'à César*, débarquement des Grecs à Troie et première bataille devant la ville ; Paris, Bibliothèque nationale de France, français 9685, fol. 94 v-95 r, © BnF.

Pl. IX : *Histoire ancienne jusqu'à César*, première bataille devant Troie ; Paris, Bibliothèque nationale de France, français 1386, fol. 30 r, © BnF.

Fig. 4. 3 : *Tabula Iliaca*, Rome, Musei Capitolini. © 'Antico-mix' *Antike in Comics*, éd. T. Lochman, Bâle, 1999.

Fig. 4. 4 : *Histoire ancienne jusqu'à César*, Troie, Rome, Constantinople et Galata ; Londres, British Library, Royal 20.D.I, fol. 26 v, © British Library Board.

Pl. X : *Histoire ancienne jusqu'à César*, débarquement des Grecs à Troie ; Londres, British Library, Royal 20.D.I, fol. 66 v-67 r, © British Library Board.

Pl. XI : *Histoire ancienne jusqu'à César*, première bataille devant la ville-; Londres, British Library, Royal 20.D.I, fol. 66 v-67 r, © British Library Board.

Pl. XII : *Histoire ancienne jusqu'à César*, la prise de Troie ; Londres, British Library, Royal 20.D.I, fol. 169 r, © British Library Board.

Pl. XIII : *Histoire ancienne jusqu'à César*, le sépulcre de Pâris ; Londres, British Library, Royal 20.D.I, fol. 151 v, © British Library Board.

Fig. 4. 5 : Tombeau de Frédéric II, Palerme, cathédrale. © J. Deér, *The Dynastic Porphyry Tombs of the Norman Period in Sicily*, Cambridge, 1959.

L'espace grec à la cour de France (1380-1422) : De l'*Histoire ancienne jusqu'à César* à l'*Épître Othéa*

Ilaria Molteni

Univ. Lille, ULR 1061 - ALITHILA - Analyses Littéraires et Histoire de la Langue, F-59000 Lille,
France

Post-doc ERC AGRELITA

Cet essai est consacré à la représentation des Grecs et de l'espace grec telle qu'elle ressort des collections de livres des princes des fleurs de lys au cours des décennies au tournant du XV^e siècle¹. Il s'agira donc d'étudier la configuration de cet espace textuel et figuratif au sein d'un imaginaire largement partagé par les membres de cours par ailleurs distantes politiquement et géographiquement. Il s'agit d'une étude de cas idéale pour plusieurs raisons, à commencer par l'origine et le contenu des œuvres : bien que différentes par leurs configurations et leurs proportions, les bibliothèques de Charles V et Charles VI, de Jean de Berry et de Philippe le Hardi se caractérisent par un effet de stratification. En effet, elles abritent des manuscrits produits des décennies plus tôt, hérités ou acquis donc, contenant des œuvres dont la circulation est bien attestée au XIV^e siècle, comme l'*Histoire ancienne jusqu'à César* ou l'*Ovide moralisé*. À côté de ceux-ci, il y a des *codices* plus récents, qui contiennent les mêmes textes mais qui ont été produits spécifiquement pour ces lecteurs ; et puis, dans ces collections, nous trouvons des œuvres nouvelles, comme les traductions de Boccace ou la production de Christine de Pizan, dont le contenu ouvre de nouvelles possibilités dans la représentation des Grecs et de l'espace grec. En comparant les cycles d'enluminures des différents manuscrits, nous pourrions mesurer l'impact de ces nouveautés littéraires sur l'imaginaire grec dans les cours princières.

La période 1380-1422 coïncide avec la diffusion de nouveaux goûts figuratifs, dont les œuvres qui nous intéressent sont des témoignages importants. On assiste à un renouvellement des répertoires formels et iconographiques, ce qui a pour effet que le potentiel d'adhésion des images à la réalité vécue par leurs destinataires augmente. Il sera donc possible de vérifier si l'adoption de nouveaux styles va de pair avec un changement d'intérêt pour les possibilités de représentation de l'espace grec, tant au niveau des thèmes et des concepts – liés principalement à des discours politiques – qu'au niveau des exigences d'identification du lecteur. De plus, les manuscrits que nous allons étudier sont au centre d'un mécanisme de production et de réception très articulé, qui implique de nombreux acteurs et dont la ville de Paris est le pivot. Ce sont tout d'abord les destinataires des livres, qui séjournent régulièrement à Paris, dans leurs hôtels respectifs. Les artistes travaillant sur les différentes œuvres de notre corpus sont également concentrés dans la capitale. Et de puissants marchands étrangers y ont également leurs bases. Ceux-ci jouent un rôle clé car ils favorisent la circulation des œuvres et des artistes et l'ancrage du réseau des cours de France et de Bourgogne dans un scénario international. Enfin, il y a aussi les auteurs qui jouent un rôle de médiation entre les artistes et les lecteurs. C'est le cas de Christine de Pizan : celle-ci est à la tête d'un atelier où elle supervise personnellement l'élaboration de nouveaux cycles iconographiques pour ses textes, qu'elle offre ensuite aux princes de la maison de Valois. En tenant compte du fonctionnement de ce réseau et des compétences respectives des acteurs qui y sont

¹ Cet article a été écrit dans le cadre de mon post-doctorat dans le programme de recherches ERC Advanced Grant AGRELITA, « The Reception of Ancient Greece in Premodern French Literature and Illustrations of Manuscripts and Printed Books (1320-1550) : how invented memories shaped the identity of European communities », direction Catherine Gaullier-Bougassas, Université de Lille : « The project leading to this article has received funding from the European Research Council (ERC) under the European Union's Horizon 2020 research and innovation programme (grant agreement No 101018777). »

impliqués, il sera possible d'évaluer le rôle de l'espace grec comme espace géopolitique, c'est-à-dire comme lieu de projection des ambitions politiques, des inventions généalogiques et des revendications dynastiques de cette catégorie de lecteurs.

L'essai sera divisé en trois parties. Premièrement, à partir des inventaires des bibliothèques princières, nous esquisserons le panorama des œuvres consacrées à la Grèce ancienne dans ces collections, et nous décrirons les dynamiques de stratification et de circulation des livres qui façonnent un imaginaire partagé. Les deuxième et troisième parties seront consacrées à deux études de cas spécifiques. L'analyse des manuscrits de l'*Histoire ancienne jusqu'à César* permettra d'observer l'impact de la circulation des manuscrits produits à l'étranger sur la tradition du XIV^e siècle, l'instauration de nouvelles dynamiques de collaboration entre images et textes, et de nouvelles possibilités de visualiser les espaces grecs et la guerre de Troie. L'illustration de l'*Épître Othéa* de Christine de Pizan nous permettra d'observer la mise en place d'un véritable laboratoire artistique où, par le recours à une imagerie largement partagée, s'élabore un programme d'illustrations inédit et aux fonctions spécifiques par rapport à la réalité politico-culturelle des cours.

L'objectif est également méthodologique, puisque nous considérerons des thèmes et des domaines traditionnellement étudiés séparément – œuvres littéraires, manuscrits de luxe, commerce des livres, langages artistiques – qui, cependant, lorsqu'ils sont observés dans la perspective de la représentation de l'espace grec, participent à l'élaboration de nouvelles possibilités d'appropriation et de visualisation de la matière littéraire relative à la Grèce ancienne, adaptées à la physionomie de cette classe dirigeante.

Les bibliothèques de Charles V, Jean de Berry et Philippe le Hardi

Les bibliothèques offrent une perspective privilégiée pour décrire la réception de l'espace grec chez les princes de la maison de Valois. Charles V, Jean de Berry et Philippe le Hardi ont fondé leurs bibliothèques respectives dans la seconde moitié du XIV^e siècle. De plus, nous savons que les frères s'échangeaient et s'empruntaient fréquemment des livres, en particulier des livres enluminés. Cette circulation se reflète dans la physionomie des bibliothèques respectives, qui présentent des points de contact mais aussi des divergences intéressantes. Grâce aux études approfondies des inventaires et au travail d'identification des volumes, il est possible d'étudier les librairies princières comme lieux de formation d'un nouvel imaginaire grec et de mettre en évidence les spécificités de chacune². On peut distinguer trois noyaux thématiques, diversement représentés dans ces collections : un ensemble de textes à sujet historique, des compilations consacrées en tout ou partie à l'histoire grecque et troyenne ; un noyau didactique-moral, comprenant des traductions d'œuvres de l'Antiquité ainsi que des textes médiévaux ; puis des textes plus spécifiquement littéraires, des « classiques » comme le *Roman de Troie* et l'*Ovide moralisé*, mais aussi des œuvres toutes récentes, les traductions de Boccace et la production de Christine de Pizan.

La Librairie de Charles V acquiert une physionomie stable lorsqu'elle est transférée au Palais du Louvre, vers 1370. À la mort de Charles V en 1380, la Librairie du Louvre compte 917 ouvrages, auxquels s'ajoutaient 115 manuscrits répertoriés dans les autres résidences royales³. Il s'agit de la plus grande bibliothèque princière en Europe, qui présente deux spécificités par rapport

² J. Guiffrey, *Inventaires de Jean duc de Berry*, Paris, 1894-1896, 2 vol. ; L. Delisle, *Recherches sur la librairie de Charles V*, Paris, 1907 ; P. de Winter, *La bibliothèque de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne (1364-1404). Étude sur les manuscrits à peintures d'une collection princière à l'époque du « style gothique international »*, Paris, 1985 ; pour un aperçu général, F. Autrand, « Les livres des hommes du pouvoir : de la pratique à la culture écrite. Pratique diplomatique et culture politique au temps de Charles V », dans *Pratiques de la culture écrite en France au XV^e siècle*, éd. M. Ornato et N. Pons, Louvain-la-Neuve, 1995, p. 193-204.

³ M.-H. Tesnière, « La librairie de Charles V : institution, organisation et politique du livre », dans *Traduire au XIV^e siècle. Évrard de Conty et la vie intellectuelle à la cour de Charles V*, éd. J. Ducos et M. Goyens, Paris, 2015, p. 363-378 ; et aussi le recueil virtuel des livres composant la bibliothèque élaboré dans le cadre d'un projet de recherche de la BnF : <https://gallica.bnf.fr/html/und/manuscrits/la-librairie-royale-sous-charles-v-et-charles-vi?mode=desktop>.

aux autres collections, tant institutionnelles que privées : l'importance attribuée aux textes scientifiques et le nombre élevé des traductions en langue vernaculaire⁴. Comme l'observe Marie-Hélène Tesnière, la présence massive d'ouvrages d'étude, traités politiques et traductions en français, place la librairie à la croisée entre une politique d'État et une collection personnelle. Elle a donc une dimension qui en fait un symbole du pouvoir royal⁵. La physionomie des collections royales ne change que très peu sous le règne de Charles VI, durant lequel, du fait de circonstances politiques et personnelles particulièrement difficiles, on assiste à un appauvrissement progressif de la bibliothèque⁶.

Concernant la matière de la Grèce antique, sa nature de bibliothèque institutionnelle la rend moins avant-gardiste à certains égards. D'ailleurs, les noyaux historique et moral sont majoritairement représentés. À côté d'une *Historia destructionis Troiae*⁷, on trouve plusieurs copies de l'*Histoire ancienne jusqu'à César*⁸, un « Ector de Troyes » en vers, deux « Troye en prose » et un volume comprenant les histoires de Troie, Rome, Thèbes et d'Alexandre le Grand⁹. La section des textes didactiques et moraux comprend plusieurs volumes de la *Cité de Dieu* d'Augustin traduite par Raoul de Presles sur commande de Charles V¹⁰, ainsi que des traductions d'Aristote et de Boèce¹¹, et de nombreux exemplaires du *Trésor* de Brunetto Latini¹². Les connaissances littéraires et mythologiques sont principalement transmises par Ovide, dont on trouve plusieurs exemplaires en latin et en français¹³ ; finalement, les romans d'Antiquité ne font pas défaut : plusieurs exemplaires du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure et un *Roman de Thèbes*¹⁴.

Par rapport à la collection royale, les bibliothèques de Jean de Berry et de Philippe le Hardi sont naturellement bien plus petites mais aussi plus dynamiques, et plus orientées vers les dernières nouveautés littéraires. Nous disposons de nombreux inventaires de la bibliothèque du duc de Berry, dont le dernier, établi en 1416 à l'occasion de la liquidation des biens du défunt duc, comprend 1335 articles, dont environ 300 sont des livres. La plupart de sa collection était conservée à Mehun-sur-Yèvre mais on sait que, comme Charles V, le duc se fournit principalement à Paris, auprès d'artistes ou de marchands et changeurs, qui fournissent aussi le roi et les autres princes¹⁵. Aujourd'hui, nous connaissons environ 90 manuscrits qui ont appartenu à Jean de Berry.

La bibliothèque du duc de Berry s'apparente à celle de Charles V par la nature des ouvrages conservés et, plus généralement, par la préférence pour les traductions françaises. Il y a certainement un moins grand souci intellectuel et un intérêt très marqué pour la valeur matérielle des livres, un goût pour les éditions de luxe. Les nombreuses mentions de manuscrits « historiés » montrent que le duc était un grand amateur de livres richement enluminés. En croisant les informations des inventaires avec les caractéristiques des manuscrits identifiés, il est possible de suivre l'évolution du goût de leur propriétaire¹⁶. Dans les années 1370, le duc acquiert des volumes qui ne se différencient guère de ceux de Charles V ; en revanche, dans les décennies suivantes, on assiste à une ouverture vers d'autres époques et d'autres cultures : il apprécie ainsi les livres enluminés par Jean Pucelle, enlumineur parisien des années 1320-1330, et possède des ouvrages

⁴ O. Bertrand, « La constitution d'une bibliothèque royale : la Librairie de Charles V », dans *Bibliothèques d'écrivains*, éd. O. Belin, C. Mayaux et A. Verdure-Mary, Turin, 2018, p. 3-13 ; M.-H. Tesnière, « Librairie et politique du livre sous Charles V », dans *Book in Context*, éd. O. Merisalo, *Renaissance Forum*, 15 (2019), p. 1-14.

⁵ *Id.*, « La librairie modèle ? », dans *Paris et Charles V. Arts et architecture*, éd. F. Pleybert, Paris, 2001, p. 225-237.

⁶ É. Taburet-Delahaye, « Le couple royal : Charles VI et Isabeau de Bavière », dans *Paris 1400. Les arts sous Charles VI*, éd. É. Taburet-Delahaye, Paris, 2004, p. 113-115.

⁷ Delisle, *op. cit.*, n° 968 bis.

⁸ *Ibidem*, n° 969-973.

⁹ *Ibid.*, n° 1125, 1205-1206, 1211.

¹⁰ *Ibid.*, n° 295-297.

¹¹ *Ibid.*, n° 472, 486-488, 493-499.

¹² *Ibid.*, n° 451-456.

¹³ *Ibid.*, n° 1054-1062.

¹⁴ *Ibid.*, n° 1054-1062, 1192, 1207-1210.

¹⁵ F. Avril et É. Taburet-Delahaye, « Jean de Berry, bibliophile et amateur d'art », dans *Paris 1400, op. cit.*, p. 98-99.

¹⁶ *Ibidem*

désignés comme « ouvrage romain » ou « ouvrage de Lombardie »¹⁷. Certains parmi eux ont été identifiés : deux manuscrits d'origine napolitaine, un manuscrit bolonais et un *Sénèque* lombard¹⁸. Les caractéristiques des livres de matière grecque reflètent la curiosité intellectuelle et la sensibilité artistique du duc. Il possédait plusieurs ouvrages à sujet troyen, à l'image de ceux de la bibliothèque de Charles V¹⁹. Comme le roi, Jean de Berry collectionne également de nombreuses traductions de la *Cité de Dieu* ; la spécificité de ses volumes réside toutefois dans le fait qu'ils sont tous historiés, c'est-à-dire dotés d'un riche dispositif iconographique²⁰. L'autre différence majeure entre la bibliothèque du roi et celle du duc concerne l'intérêt marqué de ce dernier pour la mythologie et pour les dernières nouveautés littéraires. Outre plusieurs copies de l'*Ovide moralisé* et une de l'« Ovide de l'art d'amours²¹ », l'inventaire fait état de la présence des traductions de Boccace et de sept œuvres distinctes de Christine de Pizan²². Et ces mentions sont riches en détails sur les circonstances dans lesquelles le duc a acquis les œuvres. Dans le cas des volumes de Boccace, par exemple, le nom de l'intermédiaire et l'occasion du don/achat sont mentionnés :

993. Un livre de Jehan Boccasse des Cas des nobles hommes et femmes, translaté de latin en François par Laurens de Premierfait, clerc, escript de lettre de forme, bien enluminé et historié, lequel monseigneur l'evesque de Chartres donna à Monseigneur aux estraines le 1er janvier 1411²³.

940. Un livre des Femmes nobles et renommées, que fit Jehan Bocasse, escript en François, de lettre de forme, lequel Jehan de La Barre donna à Monseigneur en fevrier 1404²⁴.

Christine de Pizan, en revanche, prend souvent l'initiative de remettre personnellement ses œuvres entre les mains des destinataires :

949. Le livre de l'Epistre que Othea la deesse envoya à Ector, compillé par Cristine de Pizan, escript en François de lettre de court et très bien historié, lequel la dite Cristine donna à Monseigneur²⁵.

Tout comme le duc de Berry, Philippe le Hardi et son épouse Marguerite de Flandres cultivent des intérêts bibliophiles. Leur collection n'a pas d'emplacement unique : Philippe a fondé la bibliothèque des ducs de Bourgogne à la fin du XIV^e siècle, mais a conservé la plupart de ses livres à Paris, tandis que ceux de sa femme se trouvaient à Arras. L'inventaire des livres du duc de Bourgogne à sa mort en 1404 mentionne 69 manuscrits, tandis qu'à la mort de la duchesse en 1405 on en dénombre 146 pour un total de 215 livres²⁶. Parmi les manuscrits de matière grecque, on remarque que des œuvres illustres manquent à l'appel. Par exemple, les ducs ne possèdent pas d'ouvrages de théologie morale tels que la *Cité de Dieu* d'Augustin ou le *Miroir historial*. Et ceci malgré la lecture de ces livres dans de nombreux milieux aristocratiques. En contrepartie, on note que, pour ce qui est du noyau littéraire, les œuvres les plus contemporaines sont présentes, comme la plus ancienne copie de luxe des *Cleres et nobles femmes* de Boccace, et les œuvres de Christine de Pizan, qui sont placées à côté du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure²⁷.

Les espaces grec et troyen entre tradition et innovation

¹⁷ Guiffrey, *op. cit.*, t. 2, p. 313-314.

¹⁸ C. Rabel, « Le Sénèque des ducs : un cadeau lombard pour Jean de Berry », *Revue de l'art*, 135 (2002), p. 7-22.

¹⁹ Guiffrey, *op. cit.*, n° 866, 903, 910, 912, 919, 925, 937.

²⁰ *Ibidem*, n° 864-865, 927, 942, 964.

²¹ *Ibid.*, n° 859, 873, 914.

²² *Ibid.*, n° 932, 940, 949, 952, 959, 993.

²³ *Ibid.*, t. 1, p. 265.

²⁴ *Ibid.*, t. 1, p. 246.

²⁵ *Ibid.*, t. 1, p. 249.

²⁶ De Winter, *La bibliothèque de Philippe le Hardi*, *op. cit.*, p. 31-35.

²⁷ *Ibidem*, n° 48, 61-63 et 115.

Ainsi, les trois bibliothèques composent un espace grec dont la physionomie présente certaines spécificités. Dans le cas de la bibliothèque de Charles V et de Charles VI, par exemple, un noyau troyen particulièrement diversifié et stratifié est attesté. À côté de l'*Historia destructionis Troiae* de Guido delle Colonne, trois ouvrages en français sont représentés : le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure, l'*Histoire ancienne jusqu'à César*, sa version la plus ancienne (I) et sa seconde version (II) dans laquelle une mise en prose du *Roman de Troie* est incorporée (*Prose 5*) et dont le matériel biblique est expurgé. Les manuscrits correspondant aux numéros 969 et 970 sont des exemplaires de l'*Histoire ancienne I*, le second, peut-être suivi des *Faits des Romains*, est enrichi par un cycle d'enluminures :

969. Un livre escript en lettre de forme, qui commence de Genezis en françois et aussi traicte des faiz de Julius Cezar, appelé Suetoine.

970. Un livre escript en lettre de fourme, qui commence de Genezis en françois, et traite des faiz de Julius Cezar et des Rommains [...], et s'appelle Lucain et Suetoine, bien escript et bien historié²⁸.

Ces volumes font très probablement partie d'un ensemble de manuscrits, somptueux mais peu illustrés, qui témoignent de la diffusion de l'*Histoire ancienne jusqu'à César* dans les cours princières de la seconde moitié du XIV^e siècle²⁹. Les manuscrits correspondant aux numéros 1205 et 1206 de l'inventaire, par contre, se réfèrent à la deuxième version du texte :

1205. Une histoire de Troye, en prose, de lettre de forme boulenoise, en françois, à deux coulombes, très bien historiée et enluminée, à histoires de Boulongne.

1206. Troye en prose, bien hystorié, que donna au Roy mons^r le duc de Berry, son frère³⁰.

Le premier est très probablement un manuscrit d'origine italienne, écrit en *litera bononiense* et enluminé en Italie du Nord ; du deuxième, nous connaissons la provenance : il s'agit soit d'un prêt, soit d'un don de Jean de Berry. Le numéro 1211, également d'origine italienne, est orné d'un cycle de miniatures en bas de page :

1211. Des Faiz de Troye, des Roumains, de Thèbes, de Alixandre le Grant, hystorié au commencement, escript de lettre boulenoise, et sont les hystoires par les marges très anciennes³¹.

Il s'agit en majorité de manuscrits de luxe, historiés, qui comprennent à la fois des textes en circulation depuis longtemps et une nouveauté : la version II de l'*Histoire ancienne jusqu'à César*, incluant *Prose 5*. La présence de cette dernière est liée à la circulation du plus ancien exemplaire contenant cette rédaction entre les cours de Charles V et de Jean de Berry : le manuscrit conservé à Londres (British Library, Royal 20.D.I.), enluminé à Naples dans les années 1330-1340, et très probablement destiné au roi Robert d'Anjou (pl. XIV). Les premières recherches sur le passage de ce manuscrit dans les bibliothèques princières remontent à François Avril, qui l'a identifié à un *codex* inventorié en 1413 dans la bibliothèque du duc de Berry : « n° 226 Un livre des histoires de Troye, d'Alixandre et des Romains, ouquel fault le commencement, lequel fut du Roi » ; d'après Avril, ce *codex* coïnciderait avec la pièce n° 1211 de la bibliothèque de Charles V³². Avril repère

²⁸ Delisle, *op. cit.*, p. 159-160.

²⁹ Il s'agit des manuscrits suivants, selon le regroupement d'Anne Rochebouet : 1. Dublin, National Library of Wales, ex-Chester Beatty 74 (vers 1375 ; 78 illustrations) ; 2. Paris, BnF, n.a.f. 3576 (1365-75, 17 illustrations) ; 3. Paris, BnF, fr. 246 (1365, 24 illustrations) ; 4. Londres, British Library, Royal 16.G.VII (26 illustrations). Voir A. Rochebouet, « De la Terre Sainte au Val de Loire : diffusion et remaniement de l'*Histoire ancienne jusqu'à César* au XV^e siècle », *Romania*, 134 (2016), p. 169-203.

³⁰ Delisle, *op. cit.*, p. 196.

³¹ *Ibidem*.

³² F. Avril, « Trois manuscrits napolitains des collections de Charles V et de Jean de Berry », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 127 (1969), p. 291-328 ; toutefois, cette identification a été contestée par M. L. Palermi, « *Histoire*

aussi deux manuscrits qui dépendent iconographiquement du manuscrit Royal 20.D.I. – le manuscrit de Londres, British Library, Stowe 54 et celui de Paris, BnF, fr. 301 (fig. 5.1 et pl. XV) –, et identifie ce dernier dans l’inventaire de 1413 :

n° 227 Item un livre de Troye la grant, escript en françois de lettre de fourme, et au commencement du second feuillet a escript : les parolles ; et est couvert de veluiau vermeil fermant à deux fermouers d’argent dorez, roons ; lequel fut achat é par mondit seigneur de Bureau de Dampmartin, bourgeois et changeur de Paris, ou mois d’avril mil CCCC et II³³.

Tout en reproduisant intégralement *Prose 5*, les manuscrits Stowe 54 et fr. 301 ne sont pourtant pas les plus anciennes copies tirées du Royal 20.D.I. Cinq manuscrits copiés à Paris dans le dernier quart du XIV^e siècle intègrent déjà une partie de *Prose 5* dans la section de l’*Histoire ancienne jusqu’à César* consacrée au récit de la guerre de Troie. Cet ensemble a été décrit de plusieurs points de vue : alors qu’Anne Rochebouet observe qu’il n’y a pas de parfaite homogénéité en termes de contenu textuel³⁴, Doris Oltrogge attribue trois des cinq manuscrits au même atelier³⁵. Cependant, nous avons peu d’informations concernant les destinataires : le manuscrit de Londres, British Library, Add. 25884, aurait appartenu à la duchesse de Berry³⁶. D’ailleurs, bien que textuellement novateurs, ces *codices* ne s’écarterent pas de la tradition antérieure du point de vue de la représentation de l’espace grec. Conformément à cette dernière, peu d’épisodes sont transposés en images : l’introduction partielle de *Prose 5* n’affecte donc pas la tradition iconographique de l’*Histoire ancienne* telle qu’elle est représentée dans le circuit des cours.

Les possibilités de représentation de la matière grecque changent avec les programmes iconographiques des deux manuscrits qui incluent *Prose 5* dans son intégralité. Présentant un nombre inédit d’enluminures, ces manuscrits ouvrent à un plus grand éventail de possibilités de représentation de l’espace grec : tous deux, en effet, s’inspirent de la décoration du Royal 20.D.I. avec ses 303 miniatures. Le manuscrit de Jean de Berry, Paris, BnF, fr. 301, comprend 227 illustrations : quatre images en pleine page, quatre autres disposées horizontalement et 219 placées à l’intérieur des colonnes de texte. La décoration est due à deux artistes : Perrin Remiet, enlumineur attesté à Paris entre 1383 et 1415, et le Maître d’Orose, dont l’activité s’est déroulée entre 1400 et 1420 environ³⁷. Les images consacrées à la représentation de l’espace grec marquent un grand écart par rapport à la tradition d’illustration de l’*Histoire ancienne* en France : 17 pour l’histoire de Thèbes, 2 consacrées aux aventures d’Hercule, 13 à celles d’Énée et pas moins de 124 pour la guerre de Troie, suivies de 22 autres illustrations représentant le retour des Grecs dans leur patrie et l’histoire de Landomata. En fonction des nombreux types de scènes représentées, l’espace grec acquiert également de nombreuses facettes : les enlumineurs représentent des scènes urbaines (parmi lesquelles, pourtant, seule la ville de Troie bénéficie d’une représentation détaillée aux folios 25 r, 37 v, 42 r et 59 r), des batailles et des épisodes d’aventures se déroulant à l’extérieur, ou encore des scènes se situant à l’intérieur des temples (voir par exemple le temple où Œdipe se rend pour consulter l’oracle au folio 2 v ; celui à l’intérieur duquel a lieu l’enlèvement d’Hélène au folio 45 r ; ou encore ceux qui abritent les tombes d’Hector et d’Achille aux folios 105 r et 130 r) et des

ancienne jusqu’à César : forme e percorsi del testo », *Critica del testo*, 7 (2004), p. 213-256, en particulier p. 254-256 ; cf. aussi Rochebouet, art. cit., p. 169.

³³ J. Guiffrey, *op. cit.*, t. 1, p. 237, n° 912.

³⁴ A. Rochebouet, art. cit., p. 179-181 ; voir aussi L. Barbieri, « Trois fragments peu connus du *Roman de Troie* en prose », *Cahier de recherches médiévales et humanistes*, 23 (2012), p. 335-375.

³⁵ D. Oltrogge, *Die Illustrationszyklen zur Histoire ancienne jusqu’à César (1250-1400)*, Francfort, Berne, New York et Paris, 1989, p. 33-35.

³⁶ L. Barbieri, « Trois fragments », art. cit., p. 340.

³⁷ La répartition du travail entre les deux enlumineurs est la suivante : Perrin Remiet : fol. 1-88, 99-102, 105-144, 161-168, 177-184, 193-200, 209-288 ; il a réalisé les trois premières grandes peintures. Maître d’Orose : fol. 89-96, 97 v, 104 v, 145-160, 169-176, 185-192, 201-208 ; sur ce manuscrit, F. Avril, art. cit., p. 305-310 et *idem*, « 118. *Histoire ancienne jusqu’à César* », dans *Paris 1400, op. cit.*, p. 206 ; S. Gaunt, « Philology and the Global Middle Ages : British Library Royal ms. 20.D.I. », *Medioevo Romanzo*, 40 (2016), p. 27-47.

habitations (par exemple, le palais d'Étéocle au folio 8 r ; celui de Priam au folio 78 v ; la Chambre des Beautés au folio 94 r).

Bien que la quantité de miniatures soit sans précédent dans le panorama figuratif de l'*Histoire ancienne jusqu'à César* en France, le manuscrit de Paris, BnF, fr. 301 garde un rapport de continuité avec la tradition en termes de formules iconographiques, de solutions de composition, de choix de mise en page et de style. Par exemple, la mise en page du Royal 20.D.I. n'est pas suivie : les enlumineurs du fr. 301 ont réinséré les illustrations en bas de page dans le corps du texte, conformément aux habitudes parisiennes en matière d'édition de livres. La miniature-frontispice qui ouvre le *codex* est également étrangère à la tradition de l'enluminure italienne du XIV^e siècle et se rapproche plutôt des manuscrits de l'*Histoire ancienne* émanant de la cour de Charles V, tel le Royal 16.G.VII. de la British Library, avec lequel il partage le choix de placer les scènes à l'intérieur de quadrilobes décorés de bandes de trois couleurs. Comme l'ont observé Marilyn Desmond et Pamela Sheigorn, l'intérêt pour le montage narratif des séquences d'épisodes est également différent dans les deux manuscrits³⁸. En insérant les images dans le corps du texte, la continuité narrative qui caractérise le *codex* italien, est perdue. Les enlumineurs du manuscrit BnF, fr. 301, en revanche, fragmentent le déroulement des actions en images séparées et isolées, chacune étant consacrée à un seul moment chronologique. Le rythme narratif des images et leur relation avec la structure du texte changent donc complètement. Sur le plan iconographique, la relation du BnF, fr. 301 avec son modèle est tout aussi libre. L'épisode de la mort d'Achille au fol. 128 v (fig. 5.2), par exemple, n'est que partiellement repris. Perrin Remiet modifie la représentation de l'espace : alors que dans le manuscrit Royal 20.D.I., l'enlumineur dépeint soigneusement l'architecture du temple dans lequel se déroule l'action, Remiet situe la scène dans un espace intérieur, dont seule la présence de l'autel indique au lecteur qu'il s'agit d'un temple. Il reproduit la figure de l'archer (Pâris) à côté de l'autel, auquel il ajoute un tabernacle gothique très élaboré et la mêlée des cavaliers. Toutefois, il omet l'élément le plus dramatique de la scène : Pâris s'apprêtant à démembrer Achille, un élément que la représentation spatiale elle-même met en évidence³⁹. Le traitement de l'espace de la part de Perrin Remiet correspond donc au changement du registre rhétorique de la représentation, qui ne se concentre pas sur les aspects violents et dramatiques mais privilégie plutôt la richesse du décor de l'arrière-plan et l'opulence de la décoration sculpturale.

D'autres formules iconographiques du manuscrit Royal 20.D.I., comme celles des images en pleine page, sont au contraire reprises fidèlement, mais transposées dans le style bidimensionnel et très ornemental de Remiet, qui tend à accentuer la richesse chromatique et matérielle de la miniature, par la multiplicité des détails décoratifs et le traitement chromatique des surfaces, peintes en couleurs pleines et uniformes. Cela est évident, par exemple, dans l'image du débarquement des Grecs à Troie, aux fol. 58 v-59 r (fig. 5.1). Ici, l'utilisation de fonds dorés ou décorés de motifs géométriques, va de pair avec le choix de représenter des surfaces complètement lisses et uniformes, très différentes de celles de son modèle, où les miniaturistes représentent soigneusement des murs de briques de différentes sortes ou décorés d'inserts sculpturaux. Le rendu visuel de l'espace urbain à partir d'une composition identique apparaît donc très différent dans les deux *codices*. Bien que plus novateur et désinvolte que son collègue, le Maître d'Orose ne déroge pas à ce canon. Certes, ses personnages et ses architectures ont plus de volume, il élabore des compositions plus dynamiques et s'intéresse à la représentation des effets atmosphériques, comme le montre clairement la miniature représentant la flotte grecque surprise par une violente tempête lors de son voyage de retour de Troie (fol. 153 v, pl. XVI), mais un intérêt dominant pour l'esthétique de l'alternance des couleurs et l'effet ornemental des surfaces persiste. Dans l'ensemble, donc, le programme de miniatures du BnF, fr. 301 vise à maintenir une position d'équilibre entre tradition et renouvellement, tant sur le plan iconographique que stylistique.

³⁸ M. Desmond et P. Sheingorn, *Myth, Montage, & Visuality in Late Medieval Manuscript Culture. Christine de Pizan's Epistre Othea*, Chicago, 2003, p. 159-165.

³⁹ Sur le traitement du thème de la violence dans les manuscrits de l'*Histoire ancienne*, voir M. Desmond et P. Sheingorn, *ibidem*, p. 157-194.

Quelques années plus tard, l'autre manuscrit dérivé de Royal 20.D.I. est copié et enluminé : le manuscrit de Londres, British Library, Stowe 54. Très peu de temps s'est écoulé, mais la conception des scènes, la relation avec le modèle italien et la représentation de l'espace grec ont profondément changé⁴⁰. Nous ne disposons pas de beaucoup d'informations sur la destination du manuscrit ; l'hypothèse la plus solide identifie le destinataire initial comme étant Béraud III de Clermont-Sancerre, dauphin d'Auvergne⁴¹. Jean de Berry semble constituer le trait d'union entre la connaissance du manuscrit Royal 20.D.I. de la part des artistes et l'exécution des miniatures de Stowe 54. À la tête de cet atelier se trouve un artiste à la culture néerlandaise, dont reconnaît le style dans un autre manuscrit appartenant au duc de Berry, le manuscrit de Paris, BnF, fr. 373, contenant l'*Ovide moralisé*. Il est donc possible que le duc ait servi d'intermédiaire entre l'exécution du manuscrit de Stowe 54 et son don au dauphin d'Auvergne⁴².

Les miniaturistes sont très sélectifs en ce qui concerne leur modèle, ils n'exécutent que 37 miniatures, dont 29 sont consacrées aux trois premières sections : 10 pour l'histoire de Thèbes, 2 pour Hercule, 3 pour les aventures de Jason et des Argonautes, 15 pour la guerre entre les Grecs et les Troyens⁴³. Il y a également une scène consacrée au suicide de Didon et une autre à l'histoire du Minotaure.

Comme dans le BnF, fr. 301, les nombreux types de scènes – batailles, sièges, ambassades de cour et rencontres avec des êtres fantastiques – correspondent ici aux différentes représentations de l'espace grec, qui vont de l'espace urbain à la forêt, des scènes d'intérieur se déroulant dans un palais à d'autres ayant lieu dans des temples et des édifices religieux. Une différence majeure, cependant, réside dans la représentation des épisodes directement sur la surface du parchemin, sans utilisation de fonds colorés. En termes d'organisation du travail, l'absence de décoration des arrières-plans avec des ornements géométriques est difficile à interpréter : il pourrait s'agir d'une volonté de se conformer à l'exemple du manuscrit Royal 20.D.I., où les fonds sont dépourvus de décoration, ou bien d'une phase de travail qui, prévue après l'exécution des miniatures, n'a jamais été réalisée. Ce qui est certain, c'est que cette variation marque une nette rupture avec l'opulence chromatique du BnF, fr. 301, par rapport à laquelle l'espace est représenté selon de nouvelles lignes directrices. Le traitement accordé aux éléments végétaux et à l'architecture répond à différents objectifs : ils donnent de la profondeur à la représentation spatiale, comme dans la scène du siège de Thèbes (fol. 24 r), ou bien ils délimitent la surface de la page consacrée à l'illustration, comme dans le cas de la bataille contre le Sagittaire (fol. 116 r), mais ces éléments servent aussi à rendre compte des éléments spectaculaires que le texte décrit, comme le magnifique arbre doré qu'Ulysse et Diomède observent dans la résidence de Priam (fol. 76 r) et que les enlumineurs représentent en recourant exceptionnellement à la feuille d'or. Les sections consacrées à l'histoire romaine, en revanche, sont presque dépourvues d'illustrations ; il est difficile de dire si cela est dû à un intérêt plus prononcé pour les sujets grecs et troyens ou bien à une interruption du travail des artistes.

Du point de vue des compositions et de l'iconographie, le lien avec le manuscrit napolitain est indéniable. Là aussi pourtant, il est évident que les enlumineurs se sont intéressés à d'autres aspects des miniatures napolitaines que Perrin Remiet et le Maître d'Orose. L'image à double page représentant le débarquement des Grecs à Troie aux fol. 58 v-59 r du fr. 301 (fig. 5.1), par exemple, est reprise dans le manuscrit Stowe 54 (fol. 82 v-83 r, pl. XV), où toutefois d'importants changements sont apportés afin de mettre en valeur les éléments spatiaux et dramatiques de la scène. La ville de Troie, en effet, n'est plus figurée de manière frontale mais suivant une ligne oblique marquée ; de cette façon, la possibilité de représenter des personnages à l'intérieur de la

⁴⁰ F. Avril, « n° 164. Histoire ancienne jusqu'à César », dans *Paris 1400, op. cit.*, p. 268.

⁴¹ I. Villela-Petit, « Béraud III, dauphin d'Auvergne, ou Guichard II Dauphin ? Un cas d'homonymie héraldique », *Revue française d'héraldique et de sigillographie*, 71-72 (2001-2002), p. 53-72.

⁴² *Ibidem*, p. 61-63.

⁴³ Le manuscrit Stowe 54 suit la répartition suivante : III. *Thèbes* : fol. 2-25, 10 enluminures ; IV. *Grecs et Amazones* : fol. 25-30, 1 enluminure ; V. *Troie* : fol. 30 v-231 v, 18 enluminures ; VI. *Énée* : fol. 231 v-266 v ; VII. *Rome* : fol. 266 v-414.

citadelle, déjà présente dans le *codex* Royal 20.D.I., est développée de manière nouvelle, plus convaincante en termes de profondeur spatiale et d'effet tridimensionnel. De plus, la disposition des éléments architecturaux permet de mettre en valeur les actions des guerriers qui s'affrontent devant les murs de la ville. Alors que dans les manuscrits Royal 20.D.I. et fr. 301, leur disposition sur un seul plan spatial visait à saturer la surface picturale disponible, ici les personnages sont moins nombreux, mais leurs actions sont différenciées, ce qui accentue le caractère dramatique de la scène. En effet, outre les soldats à cheval qui s'affrontent, l'artiste représente, au premier plan, un fantassin qui, transpercé par une épée dans le dos, s'accroche à la cotte de mailles de son adversaire, dans un geste mêlant surprise et désespoir. Cet intérêt pour la spatialité et les émotions des personnages marque de nombreuses autres miniatures que le manuscrit Stowe 54 partage avec les manuscrits fr. 301 et Royal 20.D.I. En revenant à l'épisode de l'assassinat d'Achille, par exemple, l'on remarque comment, contrairement à Perrin Remiet, l'artiste a été séduit par la solution spatiale audacieuse adoptée par les enlumineurs napolitains, qui représentent plusieurs actions se déroulant à l'intérieur et à l'extérieur d'une pièce, dont l'exemple le plus spectaculaire est certainement l'épisode de la mort d'Achille (Royal 20.D.I., fol. 148 r et Stowe 54, fol. 178 r, pl. XIV et XVII). Mais là encore, l'effet spectaculaire de cette solution est accentué par quelques ajustements dans le rendu de l'architecture qui, représentée de biais et dotée d'un beau pinacle gothique, permet de figurer Pâris au seuil de la porte et de mettre en valeur l'élément le plus dramatique de la scène : Achille, inerte, tenu par les cheveux. En sélectionnant moins d'images et en privilégiant certains épisodes, un nouvel accent est ainsi mis sur les valeurs spatiales, dramatiques et psychologiques du récit. Il est tout aussi évident que le style adopté par l'atelier de Stowe 54 est particulièrement propice à la réalisation de cet objectif, car il offre une gamme de nuances dans la représentation des corps et des sentiments des personnages impensables dans le cas de Perrin Remiet et du Maître d'Orose.

Plus généralement, donc, les nouveaux styles figuratifs qui s'imposent à Paris au tournant du XV^e siècle semblent avoir une fonction clé dans la communication des nouveaux contenus des œuvres littéraires. Ne pouvant être conçu comme un simple épisode d'histoire des formes, ce phénomène paraît répondre à la nécessité de développer un langage formel plus riche en allusions à la réalité, par un mimétisme autant physique que psychologique, et par conséquent, un langage artistique efficace pour communiquer de nouvelles lectures de l'Antiquité grecque, fondé sur les exigences politiques et sur la construction de l'image de la classe dirigeante. À cet égard, il est possible de lire les caractéristiques des illustrations à la lumière de deux polarités : d'une part, elles découlent du partage et de la circulation de ces volumes dans un cercle extrêmement restreint, celui des princes des fleurs de lys, ce qui conduit par conséquent à une individualisation des illustrations des Grecs antiques pour qu'elles correspondent à l'image de ces mécènes ; d'autre part, cependant, les artistes sont confrontés à la nécessité de développer un langage formel hautement partageable et compétitif dans la sphère internationale, capable de refléter les ambitions politiques des princes, ce qui implique nécessairement une confrontation avec les modes figuratives en vogue dans les grandes cours européennes.

Christine de Pizan: un laboratoire d'images

Les manuscrits de l'*Épître Othéa* de Christine de Pizan, œuvre dont l'*Histoire ancienne jusqu'à César* est une source importante, illustrent parfaitement ce double mécanisme. Plusieurs études récentes ont permis de préciser le rôle de Christine et son implication dans les différentes étapes de la réalisation de ses œuvres⁴⁴. Auteur et éditrice, elle coordonne un atelier prolifique dans lequel elle supervise personnellement la production de manuscrits et participe également à l'élaboration des cycles iconographiques. En outre, elle choisit stratégiquement les destinataires des

⁴⁴ I. Villela-Petit, *L'atelier de Christine de Pizan*, Paris, 2020.

volumes de présentation parmi les membres de la Maison de Valois, et a aussi un accès direct à leurs collections de livres⁴⁵. Christine se sert de ces livres à la fois pour écrire ses textes et pour élaborer les cycles d'illustrations qui les accompagnent, en établissant de cette manière un réseau de références à l'imagerie grecque déjà largement partagée par son public-cible ; elle peut ainsi jouer sur l'effet de dissonance et de variation pour communiquer de nouvelles lectures de la matière grecque et de nouvelles représentations de l'espace grec. Ce procédé est particulièrement évident dans le cas de l'*Épître Othéa*, une œuvre dont la nature même repose sur un équilibre intertextuel et intervisuel raffiné⁴⁶.

La forme choisie pour l'œuvre, celle d'une épître que la déesse Othéa adresse au jeune prince troyen Hector pour assurer les principes de son éducation, dénonce clairement le but politique de l'œuvre. Comme Sandra Hindman l'a relevé, la forme choisie est au service d'une « advice-giving strategy⁴⁷ ». La structure est très rigide, elle est composée de cent unités textuelles très courtes et tripartites : quatre vers octosyllabiques fournissant la matière, l'*exemplum* ; une glose dans laquelle Christine explique la signification des vers et une allégorie dans laquelle elle fournit une interprétation morale. Dans son travail consacré aux fonctions de l'intertextualité dans l'*Épître*, Gabriella Parussa a observé que Christine pense à la forme d'une *summa* lorsqu'elle décide de la structure de son œuvre⁴⁸. En effet, l'extrême brièveté des unités textuelles renvoie nécessairement à d'autres ouvrages dans lesquels ces épisodes sont relatés plus longuement et, par conséquent, le lecteur est censé déjà les connaître. En fait, parmi les textes utilisés par l'autrice, figurent les plus importants ouvrages de matière grecque conservés dans les bibliothèques princières, comme l'*Ovide moralisé* et *Prose 5*, transmise par la deuxième version de l'*Histoire ancienne jusqu'à César*⁴⁹.

Christine a présidé à la préparation de deux manuscrits de luxe, faisant partie de séries qui véhiculent un ensemble de ses œuvres, dont l'*Épître Othea* : le manuscrit de Paris, BnF, fr. 606⁵⁰, initialement destiné à Louis d'Orléans mais acquis par Jean de Berry après la mort du duc d'Orléans en 1407 alors qu'il était encore en préparation, et celui de Londres, British Library, Harley 4431, offert à la reine Isabeau de Bavière⁵¹. Ces volumes de présentation comportent de longues séries de miniatures, dont la plupart sont concentrées dans le texte de l'*Épître Othéa*, qui en contient cent, une pour chaque unité narrative. Les autres œuvres de Christine contenues dans les deux recueils, en revanche, sont accompagnées de 32 miniatures au total⁵². Ces chiffres traduisent l'importance que Christine accorde aux images pour la compréhension de son œuvre.

L'espace grec se décline selon de multiples thèmes. Celui consacré aux dieux et aux épisodes mythologiques, le plus riche en représentations, compte 48 épisodes ; il est suivi par les illustrations consacrées à la guerre de Troie et au retour des Grecs dans leur patrie, avec 28 épisodes. Beaucoup moins représentés sont les événements thébains, avec 4 épisodes, les histoires d'Hercule et des Amazones, avec 2 épisodes chacun, et les aventures des Argonautes, avec 3 illustrations.

La variété des noyaux thématiques se répercute sur la représentation de l'espace, qui acquiert une pluralité sans précédent. Les illustrations d'événements merveilleux, par exemple, se déroulent dans différents contextes : du paysage marin où Persée sur un cheval ailé affronte un monstre

⁴⁵ M. Meiss, *French Painting in the Time of Jean de Berry. The Limbourgs and their Contemporaries*, Londres, 1974, p. 24-28.

⁴⁶ Christine de Pizan, *Epistre Othea*, éd. G. Parussa, Genève, 1999.

⁴⁷ S. Hindman, *Christine de Pizan's « Epistre Othéa »*. *Painting and Politics at the Court of Charles VI*, Toronto, 1986.

⁴⁸ G. Parussa, « Le concept d'intertextualité comme hypothèse interprétative d'une œuvre : l'exemple de l'*Epistre Othea* de Christine de Pizan », *Studi francesi*, 111 (1993), p. 471-493.

⁴⁹ P. Campbell, *L'Épître Othéa. Étude sur les sources de Christine de Pizan*, Paris, 1924.

⁵⁰ Pour les manuscrits-recueils, cf. *Album Christine de Pizan*, éd. G. Ouy, C. Reno et I. Villela-Petit, Turnhout, 2012, p. 173-185.

⁵¹ M. Meiss, *French Painting in the Time of Jean de Berry*, *op. cit.* ; S. Hindman, *Christine de Pizan's « Epistre Othéa »*, *op. cit.* ; A.-M. Barbier, « Le cycle iconographique perdu de l'*Epistre Othea* de Christine de Pizan », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 16 (2008), p. 279-299 ; I. Villela-Petit, « L'épître des ducs : les enluminures du fr. 606 », *L'art de l'enluminure*, 51 (2014), p. 12-65.

⁵² *Album Christine de Pizan*, *op. cit.*, p. 241-266, 316-332.

émergeant de l'eau (BnF, fr. 606, fol. 4 v) à la terre aride où Orphée et Eurydice sont représentés devant une structure rocheuse dans laquelle s'ouvre une porte en bois gardée par des démons (fol. 32 v). Ne manquent pas les forêts luxuriantes et les paysages sauvages comme celui dans lequel se situe la représentation d'Orphée jouant de la lyre (fol. 31 v) : une île arborée entourée d'eau et peuplée d'oiseaux de formes diverses et d'animaux sauvages. On trouve aussi la nature domestiquée par les travaux agricoles et botaniques : c'est le cas des représentations des déesses Cérès et Isis, la première semant dans un champ et la seconde greffant des plantes (fol. 13 v). Il y a ensuite l'espace urbain des villes, représentées comme des ensembles de bâtiments gothiques très élaborés avec des tours, des pinacles et des arcs boutants (fol. 15 r, 18 v, 37 r, 41 v), et encore celui des palais et des temples, dont les détails architecturaux sont minutieusement enregistrés : voûtes en ogive, nervures, plafonds colorés, autels avec gâbles dorés, murs ajourés avec rosaces (fol. 16 v, 17 v, 20 r, 36 r, 43 r).

Les analyses de l'iconographie, des modèles et du rapport texte-image ont clarifié de nombreux aspects concernant le rôle des miniatures dans l'économie de l'œuvre et nous permettent d'observer la construction particulière de cet espace grec si large et diversifié. Les caractéristiques du cycle d'illustrations du manuscrit BnF, fr. 606 montrent le large éventail de modèles iconographiques, la versatilité de leur utilisation et la grande capacité d'invention de Christine : il s'agit d'un véritable laboratoire d'images dans lequel des formules tirées de différentes sources sont adaptées au contenu de l'*Épître* et associées à d'autres solutions, créées *ex novo*⁵³.

Le lecteur-cible était Louis d'Orléans que Christine, dans la dédicace du manuscrit BnF, fr. 606, décrit comme « d'estoc troyan ancianne noblece⁵⁴ ». Ainsi, raconter l'histoire de Troie, c'est parler de sa généalogie et mettre en évidence des caractéristiques qui conviennent également à son gouvernement. Visuellement, ce double niveau de lecture est déclaré dans la double scène de dédicace, très individualisée (fol. 1 r et v, fig. 5.3). La superposition presque parfaite entre le jeune Hector recevant la lettre d'Othéa et le duc d'Orléans à qui Christine offre son travail fait de Louis un Hector moderne ; Christine, quant à elle, dispensant des conseils de bonne gestion du pouvoir, revendique le rôle actif de la production artistique et intellectuelle sur la scène politique⁵⁵.

Ce n'est donc pas surprenant que, comme l'a noté Sandra Hindman, pas moins de 36 chapitres de l'*Épître Othéa* reprennent des éléments de l'*Histoire ancienne jusqu'à César*, en grande partie de la version 2, comprenant *Prose 5*. Pourtant, les miniatures correspondant à ces chapitres ne contiennent presque aucune référence à des illustrations de cet ouvrage, alors qu'il est probable que Christine ait eu accès à un manuscrit contenant *Prose 5*⁵⁶. Dans une large mesure, il s'agit d'images liées à la mise en scène de l'espace de la violence, qui, comme nous l'avons vu, a suscité de nombreuses réflexions chez les enlumineurs de la version 2 de l'*Histoire ancienne* et qui est, au contraire, transfiguré dans l'*Épître Othéa*. La représentation de la violence dans l'œuvre de Christine a été étudiée par Marilyn Desmond et Pamela Sheingorn, qui ont montré comment les formules iconographiques sont sélectionnées par Christine pour répondre à des intentions très distantes de celles liées à la tradition épique, didactique et éthique⁵⁷. Accompagnées par les rubriques, les scènes de guerre, par exemple, ne s'attardent pas sur les détails dramatiques ou sur les gestes d'héroïsme, mais cherchent à fournir des indications pratiques en matière de stratégie militaire. En revanche, si la mise en scène de la mort d'Achille offre un espace actif à l'instigatrice du meurtre, Hécube, exaltant son rôle politique par sa représentation en tant que figure d'autorité royale dotée d'une couronne, la position d'Achille en prière au fol. 20 r rappelle au contraire les scènes de martyr des saints chrétiens (pl. XIX⁵⁸). L'utilisation de modèles extrêmement éloignés

⁵³ S. Hindman, *ibidem*, p. 61-100 ; F. Joubert, « L'appropriation des arts visuels par Christine de Pizan », dans *Poètes et artistes. La figure du créateur en Europe au Moyen Âge et à la Renaissance*, éd. S. Cassagnes-Brouquet et M. Yvernault, Limoges, 2007, p. 103-119.

⁵⁴ BnF, fr. 606, fol. 1 r.

⁵⁵ S. Hindman, *op. cit.*, p. 33-51.

⁵⁶ S. Hindman, *op. cit.*, p. 94-99.

⁵⁷ M. Desmond et P. Sheingorn, *op. cit.*, ch. 4, p. 157-194.

⁵⁸ *Ibidem*, p. 173.

de ceux proposés par les manuscrits de l'*Histoire ancienne jusqu'à César* permet ainsi de mettre en évidence des lectures inédites d'épisodes célèbres bien présents dans la mémoire visuelle des lecteurs, en créant donc des nouveaux contextes spatiaux, aptes à mettre en valeur les figures et les thèmes qui intéressent Christine. Dans l'épisode des Argonautes chassés par Laomédon, par exemple (BnF, fr. 606, fol. 18 v), l'artiste crée un espace très élaboré : une ville des murs de laquelle Laomédon se penche pour menacer les Argonautes, qui se dirigent vers leur bateau amarré au rivage. Grâce à cette construction spatiale, l'action de Laomédon devient le point focal de la scène, ce qui permet de rendre parfaitement visible la position de Christine, qui fait de ce personnage un exemple d'arrogance.

En effet, dans la majorité des cas, les enlumineurs de l'*Épître Othéa* ont abondamment utilisé des modèles issus de textes bien connus des lecteurs aristocratiques, comme l'*Ovide moralisé*, mais aussi de sources plus proches de la culture cosmopolite de Christine, comme les copies illustrées de la *Commedia* de Dante, où les furies représentées dans le neuvième chant constituent des précédents pour la représentation d'Atropos (BnF, fr. 606, fol. 17 r), comme l'a montré Millard Meiss⁵⁹. Il est certain, cependant, que l'image d'Atropos présente un fort indice d'innovation qui réside dans la représentation de l'espace, caractérisé par un nuage sombre d'où émerge le personnage.

Mais à côté de ces espaces représentés à partir de modèles connus et partagés par les lecteurs, on en trouve d'autres qui sont inédits, élaborés directement par Christine. C'est le cas de la série de miniatures qui, dans la première partie de l'œuvre, dépeint les sept planètes et leur influence sur les activités des humains. Il s'agit d'un espace très intéressant, expérimental et composite, qui sert à relier la sphère des divinités grecques à celle des humains (BnF, fr. 606, fol. 6 r, pl. XVII). C'est un aspect difficile à thématiser visuellement, comme le montre le fait que Christine a consacré une attention particulière à cette série de miniatures en élaborant des solutions *ad hoc*. En résultent donc des solutions iconographiques très innovantes et l'auteure en est consciente : en effet, dans les rubriques associées à ces images, plus longues que toutes les autres et écrites dans une couleur différente, elle décrit les miniatures en donnant des instructions pour en comprendre le sens⁶⁰. En effet, comme l'a montré Sandra Hindman, ces formules ont de multiples ancrages dans la tradition de la miniature et de la peinture du XIV^e siècle, mais aucun n'est satisfaisant pour expliquer les compositions de l'*Épître* dans leur ensemble⁶¹. Les dieux assis sur un arc, par exemple, ont des antécédents dans la miniature lombarde de l'époque gothique tardive mais aussi un précédent direct dans l'*Ovide moralisé* du manuscrit de la BnF, fr. 373 appartenant à Jean de Berry. Assis sur des arcs, les dieux et déesses du manuscrit BnF, fr. 606, surgissent d'un manteau de nuages (fol. 24 r, 67 r), une invention que l'on retrouve déjà dans le *Des cleres et nobles femmes* du manuscrit BnF, fr. 12420 (fol. 11 r). L'enlumineur de l'*Épître* ajoute cependant un fond très spectaculaire, de forme absidale et couvert d'étoiles dorées, soulignant ainsi la nature divine des personnages. À partir d'éléments disparates, l'atelier de Christine élabore donc une solution inédite, fonctionnelle pour expliquer le sens du texte et très allusive pour le lecteur, dont elle exalte le statut politique et économique par des références à la réalité courtoise dans laquelle il vit. Ce deuxième aspect est évident dans les sections inférieures des miniatures, où la formule iconographique des enfants des planètes est actualisée en fonction de la mode en vogue dans les cours de France et de Bourgogne⁶². Les personnages portent des habits à la mode, des coiffures très élégantes et de nombreux bijoux.

⁵⁹ M. Meiss, *op. cit.*, p. 23-41 ; F. Joubert, « L'appropriation des arts visuels », art. cit., p. 107-108.

⁶⁰ Le but didactique des images est explicité par Christine dans la rubrique au fol. 1 v du manuscrit de Paris, BnF, fr. 606 : « Affin que ceulx qui ne sont mie clers pouetes puissent entendre en brief la signification des hystoires de ce livre, est assavoir que par tout ou les ymages sont en nues, c'est a entendre que ce sont les figures des dieux ou deesses de quoy la lettre ensuivant ou livre parle, selon la maniere de parler des anciens pouetes. » (« Afin que ceux qui ne sont ni des clercs ni des poètes puissent comprendre en bref la signification des histoires de ce livre, il faut savoir que partout où les personnages sont dans des nuages il faut comprendre que ce sont les figures des dieux ou des déesses dont la lettre suivante du livre parle, d'après la manière de parler des poètes anciens. »)

⁶¹ S. Hindman, *op. cit.*, p. 77-94.

⁶² Des exemples de cette formule que Christine aurait pu connaître ont été étudiés par M. Meiss, *op. cit.*, p. 24-28 et S. Hindman, *op. cit.*, p. 77-89.

Les images, donc, sont nécessaires à tous les niveaux de compréhension de l'œuvre, en particulier les nombreux contenus mythologiques et historiques offerts par l'*Épître*. Mais, en même temps, elles servent à atteindre l'objectif idéologico-politique avec lequel Christine compose l'œuvre : en faisant référence à l'actualité, les illustrations doivent favoriser l'identification du lecteur aux personnages qui habitent l'espace grec, lui donner le sentiment de faire partie de l'histoire.

L'image de la Grèce offerte par l'illustration de l'*Épître Othéa* résulte donc d'une véritable mosaïque de références à la culture littéraire et figurative partagée par l'auteur et ses lecteurs. Ces derniers ont sûrement été flattés par les allusions à l'illustration de livres de luxe à sujet grec en circulation dans leurs cours. L'identification de Louis d'Orléans à Hector et l'exaltation des origines troyennes de la maison de Valois montrent combien l'espace grec est devenu un lieu de projection efficace de l'image du prince et de ses revendications généalogiques. La culture de l'artiste principal joue également un rôle dans l'élaboration de ce réseau de références entre l'espace grec et le monde réel. Le Maître de l'*Épître Othéa* a attiré l'attention des spécialistes pour sa verve créative, notamment dans la représentation de l'espace, où il se lance dans des élaborations très suggestives et expérimentales, et pour ses relations avec la culture artistique lombarde⁶³. Son style trouve en effet des points de contact avec la miniature à la cour des Visconti⁶⁴. Très en vogue à cette époque dans les cours européennes avec la diffusion de l'« ouvrage de Lombardie », cette culture a une signification particulière, dynastique et politique, à la cour de Louis d'Orléans, qui épouse en 1389 Valentina Visconti, fille du duc de Milan, Gian Galeazzo⁶⁵. Il est intéressant à cet égard que la descendance troyenne ait déjà été instrumentalisée dans le manuscrit contenant l'éloge funèbre de Gian Galeazzo Visconti (Paris, BnF, lat. 5888), qui se considère comme un descendant d'Anténo⁶⁶. Et en même temps, cette culture d'ascendance lombarde intervient en modifiant les modèles iconographiques que Christine sélectionne pour construire son cycle. Tel est le cas, par exemple, de l'épisode de Narcisse et Écho (fol. 10 r, pl. XX). Le modèle iconographique provient de l'*Ovide moralisé* du duc de Berry, le manuscrit de Lyon, Bibliothèque Municipale, 742, que Christine connaît très probablement⁶⁷. Toutefois, alors que le noyau iconographique est identique dans les deux *codices*, le Maître de l'*Épître Othéa* transforme le cadre dans lequel celui-ci se déroule : il élabore une image bien plus riche, un véritable *locus amenus* habité par toutes sortes d'animaux. L'opération d'enrichissement de l'image ne sert pas seulement à augmenter le luxe et la valeur économique du livre, et donc à obtenir une rémunération plus élevée, mais elle a aussi pour but de favoriser la projection du lecteur dans l'espace grec, par des références à sa réalité culturelle et politique. En fait, la représentation mimétique de la végétation et des animaux est un point fort de la miniature à la cour des Visconti, et en particulier de l'enlumineur préféré de ses membres, Giovannino de' Grassi⁶⁸. Son inclusion dans la scène reflète l'internationalité de la cour de Louis d'Orléans, mais vise également à dépasser le modèle lombard. Le Maître de l'*Épître Othéa* parvient ainsi à créer un nouveau paradigme stylistique, un langage caractéristique de la cour française et en même temps doté de caractéristiques rhétoriques et formelles le rendant immédiatement reconnaissable par les plus importantes personnalités du réseau courtois international.

Véritables fers de lance dans les collections de livres grecs des bibliothèques aristocratiques, les exemplaires de luxe de l'*Histoire ancienne jusqu'à César* et de l'*Épître Othéa* jalonnent un parcours de construction d'un espace grec renouvelé, le résultat de la convergence des efforts et des intérêts de nombreux acteurs au sein d'un réseau complexe qui réunit la réception d'œuvres

⁶³ I. Villela-Petit, « L'épître des ducs », art. cit.

⁶⁴ Voir en dernier *Album Christine, op. cit.*, p. 131-142 ; I. Villela-Petit, « L'épître des ducs », art. cit.

⁶⁵ Une étude fondamentale pour comprendre la fortune de l'« ouvrage de Lombardie » reste celle de P. Toesca, *La pittura e la miniatura nella Lombardia. Dai più antichi monumenti alla metà del Quattrocento*, Milan, 1912, p. 407-428.

⁶⁶ Éd. F. Avril et M.-T. Gousset, *Manuscrits enluminés d'origine italienne, 3. XIV^e siècle, 2. Émilie-Vénétie*, Paris, 2012, n° 58.

⁶⁷ S. Hindman, *op. cit.*, p. 82-84.

⁶⁸ M. Rossi, *Giovannino de' Grassi : la corte e la cattedrale*, Milan, 1995.

littéraires, la production et la circulation de manuscrits de luxe, l'élaboration de nouveaux cycles iconographiques et l'adoption de modèles iconographiques disparates associés à des langages stylistiques actualisés et partagés. C'est ainsi que naît un espace grec sur mesure, fondé sur des modèles éclectiques, mais en même temps hautement personnalisable pour correspondre au mieux aux caractéristiques politiques et culturelles des différentes cours et aux besoins distincts des membres de l'aristocratie de la maison de Valois. Sa valeur est double : d'une part, il s'appuie sur des éléments nouveaux par rapport à la tradition antérieure dans le but de favoriser l'identification du destinataire avec le contenu idéologique et politique des textes ; d'autre part, fort de la circulation des livres, des artistes et des modèles, cet espace acquiert un haut potentiel de rayonnement vers d'autres centres politiques et artistiques, devenant ainsi un manifeste de la culture des cours et du statut politique de leurs dirigeants au niveau international.

Pl. XIV : *Histoire ancienne jusqu'à César*, la mort d'Achille ; Londres, British Library, Royal 20.D.I, fol. 148 r, © British Library Board.

Fig. 5.1 : *Histoire ancienne jusqu'à César*, le débarquement des Grecs à Troie ; Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 301, fol. 58 v-59 r, © BnF.

Pl. XV : *Histoire ancienne jusqu'à César*, le débarquement des Grecs à Troie ; Londres, British Library, Stowe 54, fol. 82 v-83 r, © British Library Board.

Fig. 5.2 : *Histoire ancienne jusqu'à César*, la mort d'Achille ; Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 301, fol. 128 v, © BnF.

Pl. XVI : *Histoire ancienne jusqu'à César*, la flotte grecque surprise par une tempête ; Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 301, fol. 153 v, © BnF.

Pl. XVII : *Histoire ancienne jusqu'à César*, la mort d'Achille ; Londres, British Library, Stowe 54, fol. 178 r, © British Library Board.

Pl. XVIII : Christine de Pizan, *Épître Othéa*, Aphrodite et les amoureux ; Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 606, fol 6 r, © BnF.

Fig. 5.3 : Christine de Pizan, *Épître Othéa*, Othéa remettant l'épître à Hector ; Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 606, fol. 1 v, © BnF.

Pl. XIX : Christine de Pizan, *Épître Othéa*, la mort d'Achille ; Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 606, fol. 20 r, © BnF.

Pl. XX : Christine de Pizan, *Épître Othéa*, Narcisse et Écho ; Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 606, fol. 10 r, © BnF.

Représenter la Grèce et les Grecs par le prisme flamand : le cas des manuscrits enluminés de la bibliothèque de Louis de Bruges

Clarisse Evrard

Univ. Lille, ULR 1061 - ALITHILA - Analyses Littéraires et Histoire de la Langue, F-59000
Lille, France
Post-doc ERC AGRELITA

Durant le xv^e siècle, les enluminures flamandes qui ornent les manuscrits de puissants commanditaires se font les réceptacles du goût bourguignon pour les figures antiques qui y trouvent un lieu de réactualisation tant d'un point de vue culturel que politique¹. Envisager cette problématique de la représentation de l'espace grec par le prisme flamand dans l'ensemble des manuscrits enluminés de la cour de Bourgogne permettrait d'apporter un éclairage sur les modalités de création et de réception de cette mise en images de la Grèce et des Grecs². Face à l'ampleur d'un tel corpus, nous nous restreindrons dans le cadre de cet article à une seule étude de cas : celle de la bibliothèque de Louis de Bruges ou Louis de Gruuthuse. Ce choix se justifie principalement pour deux raisons : il permet, d'une part, de cerner la notion de bibliothèque privée comme matérialisation de l'espace mental de celui qui en est le propriétaire et comme mise en scène d'un lieu et d'un dispositif intellectuel³ et, d'autre part, de dégager les caractéristiques formelles d'une bibliothèque qui n'est pas le fruit d'une élaboration familiale longue mais qui a été entièrement conçue par Louis de Bruges lui-même.

Il convient en préambule de rappeler succinctement qui est Louis de Gruuthuse. Sa carrière et sa bibliothèque ont fait l'objet de plusieurs études, que l'on pense au travail pionnier de Joseph van Prat, *Recherches sur Louis de Bruges*, en 1831 ou, pour les publications plus récentes, au catalogue de l'exposition qui lui a été consacrée à Bruges en 1992 ou au volume dédié à ses manuscrits édité en 2009 par Ilona Hans-Collas et Pascal Schandel⁴. Ainsi, né vers 1427, Louis de Bruges tient son titre de seigneur de Gruuthuse de son fief dans la région de Bruges. Il poursuit une carrière militaire et diplomatique brillante à la cour de Bourgogne. Il devient d'abord l'échanson de Philippe le Bon et se voit ensuite

¹ Cet article a été écrit dans le cadre de mon post-doctorat dans le programme de recherches ERC Advanced Grant AGRELITA, « The Reception of Ancient Greece in Premodern French Literature and Illustrations of Manuscripts and Printed Books (1320-1550) : how invented memories shaped the identity of European communities », direction Catherine Gaullier-Bougassas, Université de Lille : « The project leading to this article has received funding from the European Research Council (ERC) under the European Union's Horizon 2020 research and innovation programme (grant agreement No 101018777). »

² Sur l'Antiquité et la cour de Bourgogne, voir notamment A. Bayot, *La légende de Troie à la cour de Bourgogne*, Bruges, 1908 ; N. Bock, « Dreaming of Antiquity, Trojan Heroes and Their Public at the Court of Burgundy », dans *The Antique and the Middle Ages*, éd. I. Foletti et Z. Frantová, Rome, 2015, p. 149-170 ; M. Cheyns-Condé, « L'épopée troyenne dans la librairie ducal bourguignonne au xv^e siècle », dans *À la cour de Bourgogne. Le duc, son entourage, son train*, éd. J.-M. Cauchies, Turnhout, 1998, p. 85-113 ; E. Doudet, « Le miroir de Jason : la Grèce ambiguë des écrivains bourguignons au xv^e siècle », dans *La Grèce antique sous le regard du Moyen Âge occidental*, éd. J. Leclant et M. Zink, Paris, 2005, p. 175-193 ; A. T. Nguyen, « Une mythisation littéraire de l'Ordre de la Toison d'or ? Une étude dans quelques chroniques et mémoires bourguignons du xv^e siècle », dans *Autour de la Toison d'or. Ordres de chevalerie et confréries nobles aux XIV^e-XV^e siècles*, éd. A. Marchandise et G. Docquier, Neuchâtel, 2019, p. 151-169.

³ N. Seffouh, « L'espace de collection », dans *Le livre et ses espaces*, éd. A. Milon et M. Perelman, Nanterre, 2007, p. 549, édition en ligne consultable sur : <http://books.openedition.org/pupo/453>.

⁴ J. van Praet, *Recherches sur Louis de Bruges, seigneur de la Gruuthuse*, Paris, 1831 ; M. P. J. Martens, *Lodewijk van Gruuthuse : mecenas en Europees diplomaat ca. 1427-1492*, Bruges, 1992 ; I. Hans-Collas et P. Schandel, *Manuscrits de Louis de Bruges*, Paris, 2009.

confier plusieurs missions diplomatiques et des commandements militaires qu'il accomplit avec succès, si bien que le duc le récompense en le faisant gouverneur de Bruges en 1452, chevalier de la Toison d'or en 1461 et Stadhouter de Hollande, de Zélande et de Frise en 1463. Louis continue à occuper une place de premier plan sous Charles le Téméraire, il obtient d'Édouard IV d'Angleterre le titre de « Earl of Winchester » en 1472 et il est nommé premier chambellan de Marie de Bourgogne à la mort du duc en 1477. Des relations plus difficiles avec Maximilien d'Autriche entraînent sa disgrâce. Il meurt dans son palais brugeois en 1492, y laissant notamment la plus prestigieuse bibliothèque des états bourguignons après celle du duc⁵.

Dès lors, centrer notre propos sur une telle figure a semblé pertinent afin d'envisager quelle vision de l'Antiquité grecque se dessine dans une bibliothèque représentative des goûts de la noblesse bourguignonne, autrement dit en quoi l'espace de la bibliothèque donne forme à un espace grec, dont la mise en images se conforme aux goûts et aux attentes de Louis de Bruges et de ses hôtes. Pour apporter des éléments de réponse, il sera nécessaire d'analyser quelle image de la Grèce est (re)présentée dans la bibliothèque du seigneur de Gruuthuse, d'en souligner les particularités formelles et stylistiques et les enjeux, notamment dans la conception du passé antique et dans ses rapports au monde contemporain. Cette réflexion prend appui sur une idée de Nadia Seffouh, qui nous paraît éclairer la conception de la bibliothèque comme matérialisation de l'espace mental de son possesseur :

Une bibliothèque contient par ailleurs des ouvrages donnant accès à une multiplicité d'espaces, intérieurs, extérieurs, visibles et invisibles... Cette imbrication d'espaces permet la rencontre, voire la coïncidence. Les ouvrages sont autant de morceaux de mondes, de fragments. La bibliothèque contient le monde démultiplié ; c'est un point nodal à partir duquel on peut tracer une infinité de déambulations [...]. C'est un espace mental projeté au mur, elle est préétablie mentalement, en « projet » dans une logique perceptive et mentale. Elle devient une sorte de mémoire extérieure à nous-mêmes [...]. Une bibliothèque est la constitution d'une sphère commune aux êtres de fiction et aux êtres réels. Les frontières, les limites du rêve et de la réalité sont abolies. La bibliothèque est le lieu d'expression de l'irréel. Elle fait le lien entre le visible et l'invisible. Elle permet le dialogue avec des auteurs d'un autre temps, le croisement de mondes et de temporalités différentes. C'est un lieu de communication, le point d'intersection de mondes qui ne sont plus et d'une conscience⁶.

Il s'agira dès lors de montrer comment les manuscrits peints de la bibliothèque de Louis de Bruges donnent forme à une vision flamande de la Grèce antique, en mesurant, dans un premier temps, la place de la Grèce antique dans cette bibliothèque et ses caractéristiques générales afin d'envisager, dans un second temps, les spécificités de la mise en images de l'espace grec dans les manuscrits peints pour Louis de Gruuthuse qui seront comparés à d'autres réalisations contemporaines.

La Grèce antique dans la bibliothèque de Louis de Gruuthuse

En prolégomènes à l'étude de la place de la Grèce antique dans la bibliothèque du seigneur de Gruuthuse, il est indispensable de revenir rapidement sur son histoire, ses modalités de composition et son contenu⁷ : cette bibliothèque relève d'un projet individuel

⁵ Pour une biographie détaillée de Louis de Bruges, Martens, *Lodewijk van Gruuthuse, op. cit.*, p. 11-84 et van Praet, *Recherches sur Louis de Bruges, op. cit.*, p. 1-42.

⁶ Seffouh, « L'espace de collection », art. cit., p. 550-551 et p. 553.

⁷ Pour une présentation complète du contenu de la bibliothèque de Louis de Bruges, cf. Hans-Collas et Schandel, *Manuscrits de Louis de Bruges, op. cit.*, p. 34-328 ; M.-P. Laffitte, « Les manuscrits de Louis de Bruges,

constitué par Louis de Bruges dans les années 1470 pour l'essentiel. Cent quarante-six manuscrits ont pu en être identifiés et leur analyse quantitative permet d'éclairer le projet de leur possesseur. C'est d'ailleurs l'une des raisons du choix de cette étude de cas qui, pour reprendre la remarque de François Avril, Ilona Hans-Collas et Pascal Schandel⁸, « offre [par rapport à celle des ducs de Bourgogne] des contours peut-être plus nets parce qu'elle est celle d'un individu ». D'un point de vue chronologique, quarante-deux manuscrits datent du XIII^e siècle jusqu'à 1450, contre cent quatre réalisés entre 1450 environ et la mort du chambellan en 1492. Cette répartition reflète le caractère individuel de ce projet pour lequel Louis de Bruges a privilégié les commandes directes auprès des ateliers, tandis que les manuscrits anciens, qu'il a pu acheter, à Londres notamment, ou recevoir par héritage, ne constituent qu'à peine un tiers de l'ensemble.

Trois autres données générales sont déterminantes et justifient en même temps le choix de cette bibliothèque. La première d'entre elles relève d'un critère linguistique, à savoir que pratiquement tous les manuscrits sont en français (plus de 95 % de l'ensemble), à quelques rares exceptions latines et néerlandaises. Le deuxième point est lié à leur provenance : les lieux de production varient, selon que la commande a été faite par Louis ou qu'il s'agit d'un autre type d'acquisition. Ainsi, avant 1450, les ateliers parisiens prédominent (environ 70 % des manuscrits de cette période sont réalisés en France), tandis que, dans la seconde période, il ne s'agit quasiment plus que de manuscrits flamands (environ 95 %), essentiellement exécutés à Bruges et à Gand, ce qui est conforme au rôle de mécène du seigneur de Gruuthuse, qui favorise l'artisanat local et, plus généralement, aux goûts des bibliophiles de la noblesse bourguignonne. Cette prédominance flamande est confirmée par le troisième critère artistique : presque tous les ouvrages sont enluminés (plus de 90 % de l'ensemble), dans une proportion encore plus forte lorsqu'il s'agit des commandes du chambellan lui-même qui fait appel aux peintres les plus renommés de Flandre pour faire décorer les ouvrages de sa bibliothèque. La place laissée aux enluminures est très variable : cela va d'une seule miniature – une scène de dédicace du livre ou un frontispice –, comme celle de l'*Épître Othéa*, à plus d'une centaine, à l'exemple du cycle de cent trente-deux miniatures peint à Bruges par Guillaume Vrelant vers 1455⁹.

S'agissant du contenu textuel même de la bibliothèque, trois thématiques principales ont pu être distinguées¹⁰. La première comprend, conformément aux goûts des bibliophiles bourguignons, un ensemble d'œuvres historiographiques, telles que les *Chroniques d'Angleterre* de Jean de Wavrin (Paris, BnF, fr. 74-85), la *Chronique dite de Baudouin d'Avesnes* (Paris, BnF, fr. 279) ou encore les *Chroniques* de Jean Froissart (Paris, BnF, fr. 2643-2646). Un deuxième pan comporte un ensemble plus hétéroclite d'ouvrages se rapportant à l'Antiquité, notamment des traductions d'auteurs antiques. On y trouve par exemple un manuscrit de l'*Histoire de Jason* (Paris, BnF, fr. 331) et deux du *Recueil des histoires de Troie* (Paris, BnF, fr. 59 et Turin, Biblioteca Nazionale Universitaria, Ms. L.I.10) de Raoul Lefèvre, la traduction de l'*Histoire d'Alexandre* par Vasque de Lucène (Paris, BnF, fr. 257), celle de l'*Histoire romaine* de Tite-Live (Paris, BnF, fr. 34 et 267) ou encore un *Ovide moralisé en prose* (Paris, BnF, fr. 137). Enfin, la bibliothèque du chambellan présente de nombreux traités didactiques, moraux et religieux comme une Bible moralisée (Paris, BnF,

chevalier de la Toison d'or », dans *Le Banquet du Faisan. 1454 : l'Occident face au défi de l'Empire ottoman*, éd. M.-Th. Caron et D. Clauzel, Arras, 1997, p. 241-255 ; Martens, *Lodewijk van Gruuthuse, op. cit.*, p. 124-199 ; van Praet, *Recherches sur Louis de Bruges, op. cit.*, p. 81-324.

⁸ Hans-Collas et Schandel, *Manuscrits de Louis de Bruges, op. cit.*, p. 13.

⁹ Christine de Pizan, *Épître d'Othéa*, Paris, BnF, fr. 1185 et Vincent de Beauvais, *Miroir historial*, Paris, BnF, fr. 308.

¹⁰ Nous empruntons cette tripartition à Hans-Collas et Schandel, *Manuscrits de Louis de Bruges, op. cit.*, p. 12-14.

fr. 897), *l'Instruction d'un jeune prince* (Londres, British Library, Cotton Vespasian B I), le *Miroir de salvation humaine* (Paris, BnF, fr. 188) ou encore le *Traité du crime de vauderie* de Jean Tinctor (Paris, BnF, fr. 961). Ce dernier aspect n'est pas sans conséquence sur les visées de la représentation de la Grèce antique au sein de cette bibliothèque qui se veut le reflet des valeurs de son possesseur à la recherche d'*exempla* adaptés tant à sa carrière militaire qu'à son rôle politique à la cour. Cette idée d'une bibliothèque à vocation didactique est d'autant plus probante que Louis de Bruges choisit presque uniquement des textes en français, décorés par des artistes flamands, en une sorte d'uniformisation linguistique, formelle et visuelle traduisant cette visée didactique dans l'organisation même de la bibliothèque.

Cette dernière remarque amène à analyser plus précisément la place occupée par les textes en langue française sur la Grèce antique au sein de la bibliothèque. Quantifier cette place en fonction des titres a semblé hasardeux du fait de la porosité générique entre les ouvrages et des modes de référence à la Grèce antique, allant de simples mentions, comme dans les traités moraux, à des ouvrages complets, en passant par sa présence dans plusieurs parties d'un texte comme pour les *Cas des nobles hommes et femmes* de Boccace (Paris, BnF, fr. 132). Par conséquent, il a paru pertinent d'opter pour un recensement en deux parties : les manuscrits où la Grèce est au cœur du contenu textuel et ceux où elle est évoquée de manière plus ou moins prégnante.

Pour la première partie, on dénombre ainsi les sept ouvrages suivants, tous enluminés et exécutés par un atelier flamand dans les années 1470-1480 : Raoul Lefèvre, deux exemplaires du *Recueil des histoires de Troie*¹¹ et un de *l'Histoire de Jason*¹², un *Ovide moralisé en prose*¹³, la traduction de Vasque de Lucène de *l'Histoire d'Alexandre*¹⁴, celle des *Économiques* d'Aristote¹⁵ (Paris, BnF, fr. 1085) et *l'Épître Othéa* de Christine de Pizan¹⁶ (Paris, BnF, fr. 1185). Pour la seconde partie, une douzaine de manuscrits évoquent plus ou moins longuement la Grèce. Quatre sont des réalisations parisiennes antérieures, sans doute héritées de son père Jean de Bruges : *l'Anseïs de Carthage* et *Athis et Prophilias* (Paris, BnF, fr. 793), la *Consolation de Philosophie* de Boèce (Paris, BnF, fr. 812), une compilation d'œuvres de Christine de Pizan (Londres, British Library, Harley 4431) et un exemplaire de la traduction française de la *Cité de Dieu* de saint Augustin (Paris, BnF, fr. 174). Les autres sont essentiellement des commandes de Louis auprès d'ateliers flamands : un second exemplaire de la traduction de la *Cité de Dieu*¹⁷ (Paris, BnF, fr. 17), le *Miroir historial* de Jean de Vignay¹⁸ (Paris, BnF, fr. 308-311), *Des cas des nobles hommes et femmes*¹⁹ (Paris, BnF, fr. 132) et *Des cleres et nobles femmes* de Boccace (Paris, BnF, fr. 133), la *Bouquechardièrre* de Jean de Courcy²⁰ (Paris, BnF, fr. 65-66), *l'Histoire de la Toison d'or* de Guillaume Fillastre²¹ (Paris, BnF, fr. 139-140), *l'Histoire ancienne jusqu'à César*²² (Paris, BnF, fr. 39), trois manuscrits pour les *Chroniques de Hainaut* de Jean Wauquelin (Paris, Bibliothèque Sainte-

¹¹ Sur le manuscrit de la BnF, M. Aeschbach, *Raoul Lefèvre - Le Recueil des histoires de Troyes*, Berne, Francfort et New York, 1971, p. 41 et Hans-Collas et Schandel, *Manuscrits de Louis de Bruges, op. cit.*, n° 50, p. 184-188 et, sur celui de Turin, Aeschbach, *Raoul Lefèvre, op. cit.*, p. 50.

¹² Sur ce manuscrit, cf. Hans-Collas et Schandel, *Manuscrits de Louis de Bruges, op. cit.*, n° 18, p. 79-82 et G. Pinkernell, *L'Histoire de Jason : ein Roman aus dem fünfzehnten Jahrhundert*, Francfort, 1971, p. 22-24.

¹³ Sur ce manuscrit, Hans-Collas et Schandel, *Manuscrits de Louis de Bruges, op. cit.*, n° 27, p. 113-120.

¹⁴ Sur ce manuscrit, *ibidem*, n° 28, p. 120-125.

¹⁵ Sur ce manuscrit, *ibidem*, n° 37, p. 145.

¹⁶ Sur ce manuscrit, *ibidem*, n° 11, p. 63-64.

¹⁷ Sur ce manuscrit, *ibidem*, n° 23, p. 99-102.

¹⁸ Sur ces manuscrits, *ibidem*, n° 2, p. 24-36.

¹⁹ Sur ce manuscrit, *ibidem*, n° 26, p. 111-113.

²⁰ Sur ces manuscrits, *ibidem*, n° 25, p. 107-110.

²¹ Sur ces manuscrits, *ibidem*, n° 7, p. 53-56.

²² Sur ce manuscrit, *ibidem*, n° 5, p. 45-49.

Geneviève, 809-811), et les *Dits des philosophes* de Guillaume de Tignonville²³ (Paris, BnF, fr. 1105). À ce panorama de l'Antiquité grecque dans la bibliothèque du seigneur de Gruuthuse, il faut ajouter, à titre de comparaison, onze manuscrits traitant de l'Antiquité romaine, ce qui confirme un intérêt prononcé du chambellan pour les manuscrits peints flamands portant sur la matière antique dans les années 1470-1480²⁴, qui représentent presque un quart des ouvrages de la bibliothèque.

Conséquemment, c'est bien une Grèce antique vue par le prisme flamand qui prend forme au sein de la bibliothèque de Louis de Bruges et qui en « in-forme » la réception auprès des lecteurs. Puisqu'il s'agit de commandes exécutées à la demande de Louis de Bruges, il est intéressant de voir quels sont les peintres qu'il a privilégiés. De manière générale, l'on sait qu'il a souvent eu recours aux mêmes artistes, parmi lesquels le Maître de Marguerite d'York pour environ vingt-cinq volumes, Loyset Liédet et le Maître du Boèce flamand pour une vingtaine de manuscrits, le Maître de la Chronique d'Angleterre et le Maître d'Édouard IV pour une dizaine²⁵. Les douze manuscrits flamands de notre corpus lié à la Grèce antique forment un noyau exemplaire de la production brugeoise de la fin du XV^e siècle autour des deux figures majeures que sont le Maître de Marguerite d'York et Loyset Liédet et confirment l'idée d'une unité visuelle des représentations de la Grèce antique. Au-delà de la valorisation du marché local attendue de la part du seigneur de Gruuthuse, on peut voir aussi dans ce choix de Louis de Bruges une volonté d'uniformisation formelle des manuscrits qu'il rassemble dans sa bibliothèque dans les années 1470-1480, en conformité avec l'orientation didactique qu'il donne à son projet. Or, cette unité est rendue possible par les associations visuelles entre les compositions ornant différents manuscrits. Par exemple, Liévin van Lathem utilise la même composition pour représenter la cour d'Apollon à Jacointe dans l'*Histoire de Jason* que pour celle du sultan dans *Gillion de Trazegnies*²⁶. Cet écho visuel tendrait à montrer que l'altérité, qu'elle soit temporelle parce qu'elle renvoie à la sphère mythologique ou qu'elle soit spatiale en référence au monde oriental, est représentée suivant les mêmes codes iconographiques. Ces associations visuelles posent également la question d'éventuels rapprochements sémantiques en relation avec la visée didactique dans la constitution de la bibliothèque, autrement dit : est ce que les fonctions et valeurs qu'incarnent les personnages prévalent sur l'univers générique et référentiel auxquels ils appartiennent ? Cette double question de la figuration de l'altérité spatio-temporelle et des codes iconographiques pour la représentation des personnages semble centrale dans la mise en images par le prisme flamand de la Grèce antique et mérite une attention toute particulière.

Mettre en images l'espace grec dans les manuscrits peints de Louis de Gruuthuse

De fait, l'espace grec tel qu'il est mis en œuvre au sein des manuscrits peints de Louis de Bruges est conditionné par les codes de représentation de l'enluminure flamande. Pour en

²³ Sur ce manuscrit, *ibid.*, n° 75, p. 293.

²⁴ Leonardo Bruni, *Guerres Puniques*, Paris, BnF, fr. 724, Bruges, vers 1470-1480 ; Jules César, *Commentaires*, Paris, BnF, fr. 38, Gand, 1482 ou peu après ; *Faits des Romains*, Londres, British Library, Royal 17 F ii, Bruges, 1479 ; Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques* et *Guerre des Juifs*, Londres, Musée John Soane, Ms. 1, Bruges, vers 1478-1480 et Paris, BnF, fr. 11-16, Gand et Bruges, 1480-1483 ; *Histoire ancienne jusqu'à César* et *Faits des Romains*, Paris, BnF, fr. 39-40, Bruges, vers 1470-1480 ; Roberto della Porta, *Romuléon*, Turin, Biblioteca Nazionale Universitaria, Ms. L.I.4, Bruges, vers 1470-1480 ; *Romans des Sept sages de Rome et de Marques fils de Caton*, Paris, BnF, fr. 1421, France, dernier quart du XIII^e siècle ; Tite-Live, *Première décade*, Paris, BnF, fr. 34, Bruges, vers 1470-1480 et *Deuxième et troisième décades*, Paris, BnF, fr. 267, Paris, premier quart du XV^e siècle ; Valère Maxime, *Dits et faits mémorables*, Paris, BnF, fr. 288-289, Bruges, vers 1470-1480.

²⁵ Hans-Collas et Schandel, *Manuscrits de Louis de Bruges*, *op. cit.*, p. 16.

²⁶ Paris, BnF, fr. 331, fol. 1 r et Los Angeles, Getty Museum, 111, fol. 78 v.

dégager les caractéristiques formelles et les effets de sens, rappelons, de manière schématique, les trois modes de représentation qui prédomine dans l'enluminure européenne de la fin du XV^e siècle²⁷ : une voie « italienne » qui s'appuie sur la médiatisation de l'Antiquité romaine et les traces matérielles disponibles, une voie « française », initiée notamment par Jean Fouquet, montrant une recherche de vraisemblance historique et associant différentes références, et une voie « flamande », liée à la cour de Bourgogne, qui vise à réduire l'écart temporel entre univers antique et monde contemporain et sur laquelle nous souhaitons revenir plus précisément.

En effet, l'étude de quelques exemples des manuscrits peints de Louis de Bruges vient confirmer cette idée de réduction du cadre spatio-temporel à un univers proche des *realia* contemporaines du lecteur dans la production flamande des années 1450-1480, et pose, concomitamment, la question plus large du rapport entre passé et présent sous la forme d'un double mouvement entre des signes référentiels d'assimilation et des marques de distanciation. Pour ce faire, nous nous appuyerons sur l'exemple du traitement de l'espace grec chez Liévin van Lathem. Cet enlumineur²⁸, actif à Gand et à Anvers, décore *Gillion de Trazegnies* vers 1464, dont il reprend plusieurs motifs et compositions pour illustrer quelques années plus tard, vers 1470, l'exemplaire de l'*Histoire de Jason* de Louis de Bruges²⁹. S'il s'agit d'une pratique commune au sein des ateliers, ce choix paraît ici signifiant du point de vue de la réception, dans la mesure où les deux manuscrits sont associés, matériellement, au sein du même espace et se font écho du point de vue textuel, ces deux romans en prose étant écrits dans le même contexte bourguignon et dédiés à Philippe le Bon. Bien plus, leur contenu narratif explique que l'enlumineur ait pu s'inspirer des compositions de l'un pour décorer l'autre. En effet, *Gillion de Trazegnies*³⁰ célèbre la noble famille du Hainaut en racontant les exploits du héros qui, parti à Jérusalem, se retrouve prisonnier du sultan du Caire. Gillion, pensant que son épouse Marie est morte en Hainaut, se marie avec Gratiennne, la fille du sultan. Mais ses deux fils partent à sa recherche en Orient et lui révèlent que Marie est bel et bien en vie. Marie et Gratiennne, convertie au christianisme, se retirent au couvent, tandis que Gillion repart combattre en Orient. De même, l'*Histoire de Jason* de Raoul Lefèvre vise à valoriser la figure du héros grec par son voyage en Colchide pour conquérir la Toison d'or et, surtout, par la métamorphose de son attitude d'ami infidèle en preux chevalier³¹. Les deux romans entrent ainsi en résonance avec les projets de croisade du duc : Jason comme

²⁷ Sur les caractéristiques stylistiques des enluminures italiennes, françaises et flamandes à la fin du XV^e siècle, J. G. Alexander, *The Painted Book in Renaissance Italy*, New Haven et Londres, 2016, F. Avril et N. Reynaud, *Les manuscrits à peintures en France 1440-1520*, Paris, 1993, Jean Fouquet : *peintre et enlumineur du XV^e siècle*, éd. F. Avril, Paris, 2003 et *Miniatures flamandes, 1404-1482*, éd. B. Bousmanne et T. Delcourt, Paris et Bruxelles, 2011. Sur l'apport de Fouquet à la représentation de l'Antiquité dans l'enluminure française, M. Jacob, *Dans l'atelier des Colombes (Bourges 1470-1500). La représentation de l'Antiquité en France à la fin du XV^e siècle*, Rennes, 2012, p. 128-148.

²⁸ Sur cet enlumineur, B. Bousmanne et T. Kren, « Liévin Van Lathem », dans *Miniatures flamandes, 1404-1482*, *op. cit.*, p. 287-294 et *Illuminating the Renaissance : The Triumph of Flemish Manuscript Painting in Europe*, éd. S. McKendrick et T. Kren, Los Angeles, 2003, p. 239-245.

²⁹ Sur ce manuscrit, voir *supra*, C. Évrard, « 'Ancrer sa galee' en Grèce : stratégies textuelles et dispositifs visuels dans l'*Histoire de Jason* et le *Recueil des Histoires de Troie* de Raoul Lefèvre » et Hans-Collas et Schandel, *Manuscrits de Louis de Bruges*, *op. cit.*, n° 18, p. 79-82.

³⁰ Sur l'édition de ce texte, S. Vincent, *Le Roman de Gillion de Trazegnies*, Turnhout, 2011.

³¹ Sur la réhabilitation de l'Argonaute dans le roman de Raoul Lefèvre, N. Bercea-Bocskai, « La part de l'imaginaire chez Raoul Lefèvre : Jason à la cour de la reine Mirro », *Questes*, 13 (2008), consultable en ligne : <http://journals.openedition.org/questes/1534>, et, sur l'évolution de la figure de Jason dans la tradition textuelle, D. Quérue, « Le personnage de Jason : de la mythologie au roman », dans *Le Banquet du Faisan*, *op. cit.*, p. 145-162.

Gillion sont tout à la fois des chevaliers et des croisés partis combattre en Orient³², doubles héroïques de la figure ducale et, les deux protagonistes s'y trouvent confrontés, symboliquement, à une véritable psychomachie les amenant à choisir entre les valeurs associées aux personnages féminins, Mirro, Médée et Créuse pour l'un, Marie et Gratiennne pour l'autre. Dès lors, l'association des deux manuscrits au sein de la bibliothèque invite naturellement à mettre en relation l'espace grec des aventures de Jason avec l'espace oriental de celles de Gillion et l'on peut ainsi présumer que, pour le lecteur, les échos visuels entre les images renforçaient ce parallèle sémantique entre les deux histoires. Par exemple, la miniature du folio 20 r, représentant le combat de Jason contre le géant Corfus, emprunte deux motifs des compositions des folios 134 v et 177 r (pl. XXI, XXII et XXIII), de manière à signifier visuellement, par l'attitude et le traitement des costumes, une équivalence entre la représentation du Grec et celle du Flamand et entre l'altérité du géant toscan et celle du roi oriental. De même, tout souci de rendu historicisant ou de référence topographique est aboli dans le traitement de l'espace narratif au folio 29 r : le champ de bataille opposant l'armée grecque à celle du roi d'Esclavonie est traité de la même manière que celui qui oppose l'armée occidentale à celle de l'émir au folio 49 v. On observe le même décor de plaine ouvrant, à gauche, sur les campements des armées et, à droite, sur quelques édifices esquissant une ville, l'ensemble se prolongeant vers une ouverture sur un paysage de collines par la perspective atmosphérique. Enfin, la palette vive et l'association d'éléments architecturés contemporains à des détails fantaisistes et exotiques (pl. XXIV et XXV) permettent de rapprocher les lieux et les personnages, au-delà de leur ancrage narratif. Ainsi, Médée est une Gratiennne mythologique, la cour de son père évoque celle du sultan du Caire. Ces comparaisons confirment ainsi la prévalence de la signification symbolique des lieux et des personnages sur leur univers référentiel et la dimension exemplaire dans la figuration de la Grèce et des Grecs qui ne vise pas à rendre compte d'un passé mythologique et d'un espace pensé comme grec, mais à souligner des jeux d'opposition entre Occident et Orient, bien et mal, assimilation et conflit culturels, par lesquels la Grèce se fait duché de Bourgogne, et les Grecs des contemporains, tandis que l'Esclavonie et la Colchide évoquent l'Égypte et leurs habitants des ennemis à combattre, deux faces complémentaires d'une pensée de l'altérité.

Une autre étude de cas nous a paru pertinente pour poursuivre cette approche comparée et pour comprendre les spécificités de l'enluminure flamande dans la figuration de l'espace grec. Il s'agit de celles des représentations de l'architecture grecque, dans la mesure où elles permettent d'analyser le traitement de *realia* propres à cet espace-temps et perçus comme radicalement autres. Dans *Peindre l'architecture durant la Renaissance italienne*, ouvrage qui fait suite à sa chaire au Musée du Louvre de 2020³³, Sabine Frommel a souligné l'intérêt de l'étude des architectures fictives pour l'histoire de l'art en tant qu'elles sont « riches en valeurs narratives et sémantiques susceptibles de révéler les strates sous-jacentes et l'imaginaire symbolique d'une période³⁴ » : elle met ainsi en avant que, si certaines stratégies iconographiques visent à traduire un intérêt historique ou archéologique, d'autres permettent de révéler le pouvoir expressif des images. Or, c'est ce pouvoir expressif qui semble prédominer dans les architectures de la Grèce antique peintes par le prisme flamand, comme en témoignent certains manuscrits de Louis de Bruges, dont les images proposent des architectures relevant d'une forme de gothique fantaisiste à la finalité à la fois esthétique et

³² Sur l'utilisation du mythe de Jason à la cour de Philippe le Bon, E. Doudet, « Le miroir de Jason : la Grèce ambiguë des écrivains bourguignons au XV^e siècle », dans *La Grèce antique sous le regard du Moyen Âge occidental*, éd. J. Leclant et M. Zink, Paris, 2005, p. 175-193 et D. Quérueu, « Jason, héros d'une biographie chevaleresque ? », *Bien dire et bien apprendre*, 20 (2002), p. 159-170.

³³ S. Frommel, *Peindre l'architecture durant la Renaissance italienne*, Paris, 2020.

³⁴ *Ibidem*, p. 27.

symbolique. Prenons l'exemple des stratégies de représentation des temples grecs, édifices symboliques, dans la mesure où ils marquent une altérité spatio-temporelle, religieuse et culturelle entre l'univers de la Grèce antique et le monde contemporain.

Une première stratégie est une pleine actualisation de l'architecture grecque qui est représentée suivant les critères contemporains, conformément au principe de disjonction tel que défini par Erwin Panofsky³⁵. C'est le cas dans l'exemplaire du *Recueil des histoires de Troie* conservé à la BnF³⁶. Ce manuscrit a été enluminé par trois maîtres anonymes de Bruges : le Maître de la Chronique d'Angleterre, le Maître du Hiéron et le Maître du Froissart de Philippe de Comynnes³⁷, les deux derniers n'exécutant que sept des quarante-six miniatures. Le peintre adopte les normes de l'architecture chrétienne gothique afin de figurer les temples et les rites. Par exemple, au folio 1 r (fig. 6.1), le temple de Cronos en Crète devient une chapelle aux formes élancées évoquant l'espace du chœur et du maître autel des églises du XV^e siècle, comme le chœur de Saint-Pierre de Louvain. De même, la célébration de l'union de Zeus et d'Héra devant le temple de Cybèle devient un mariage chrétien, tel qu'on en trouve de nombreuses représentations dans la peinture contemporaine, à l'exemple du mariage de Marie et de Joseph peint par Jean Fouquet³⁸. Les statues du temple de Géryon (fig. 6.2) se métamorphosent en gisants au folio 188 r et les idoles en bronze du temple d'Héraclès prennent l'apparence assagie de saints, rappelant les statues d'ébrasement ou ornant les trumeaux des édifices gothiques. Les autels pour les sacrifices à Arès et à Artémis, aux folios 66 r et 233v (fig. 6.3 et 6.4), ressemblent davantage aux maîtres-autels et aux tabernacles qui font partie de la culture religieuse et visuelle du lecteur. Ainsi, la déesse de la chasse prend un aspect marial et l'autel du dieu de la guerre sur lequel Zeus sacrifie son aigle évoque la forme d'un tabernacle ou d'un ciboire. Ce traitement de l'architecture des temples grecs permet de réduire visuellement l'écart entre la religion païenne et la religion chrétienne, de manière à créer, au sein de la bibliothèque, un espace partagé entre la sphère référentielle du manuscrit et l'univers du lecteur, et à en renforcer la dimension didactique.

Une seconde stratégie consiste en un assemblage de différents modèles, ce qui permet de marquer visuellement la distance spatio-temporelle et culturelle. Par exemple, dans *l'Histoire de Jason*, Liévin van Lathem propose une vision éclectique de l'architecture grecque suivant une esthétique de la *variatio* qui l'amène à représenter des édifices à plan centré combinant différents types de colonnes et d'ornements. Ainsi, pour présenter l'oracle d'Apollon, les temples d'Arès et d'Aphrodite aux folios 52 v, 72 r, 106 v et 132 r, il recourt à des structures de plan centré, dont la coupole repose généralement sur six colonnes. Ces colonnes, surmontées de statues et de pinacles, sont traitées avec une ornementation variée, évoquant parfois les nervures complexes que l'on trouve dans les édifices religieux médiévaux dans les Flandres et les Pays-Bas comme celles de la façade de la basilique du Saint-Sang de Bruges. Si le premier présente un arc brisé, le deuxième a une forme quadrilobée reliant les colonnes dont aucune surface ne comporte les mêmes motifs géométriques. Au folio 106 v, le temple d'Arès sur l'île de Colchos est constitué, quant à lui, de colonnes salomoniques. La juxtaposition de ces quelques exemples souligne la vision

³⁵ E. Panofsky, *La Renaissance et ses avant-courriers dans l'art occidental*, Paris, 1976 (reprint 2012), p. 131-136.

³⁶ Sur ce manuscrit, Hans-Collas et Schandel, *Manuscrits de Louis de Bruges*, op. cit., n° 50, p. 184-189.

³⁷ Sur ces trois enlumineurs, B. Bousmanne, « Le Maître du Hiéron » et P. Schandel, « Le Maître de la Chronique d'Angleterre » et « Philippe de Mazerolles », dans *Miniatures flamandes*, op. cit., p. 264-265 et p. 323-335. Sur leurs réalisations pour Louis de Bruges, Hans-Collas et Schandel, *Manuscrits de Louis de Bruges*, op. cit., p. 174-199.

³⁸ Jean Fouquet, *Mariage de la Vierge*, enluminure du livre d'heures d'Étienne Chevalier désormais démembré, Chantilly, Musée Condé.

fantaisiste de l'enlumineur de Gand qui sollicite toutes les formes, les structures et les ornements à sa disposition pour donner une couleur grecque aux temples qu'il représente.

On retrouve ces mêmes caractéristiques, avec une exécution de moindre qualité, dans le manuscrit de la *Cité de Dieu* décoré par le Maître de Marguerite d'York³⁹ pour Louis de Bruges. L'intention critique est bien sûr liée au contenu textuel qui cherche à signifier l'antagonisme entre la religion chrétienne et le culte païen, ce que marque visuellement la miniature du folio 49 v (pl. XXVI) qui oppose à la sobriété architecturale de l'église chrétienne la surcharge du temple païen. Le recours à un dégradé de gris et le refus de l'ornementation symbolisent une intériorité et une spiritualité qui tranchent avec la bigarrure chromatique et ornementale du temple ouvert. Cette représentation de l'architecture grecque comme hors des normes se retrouve dans plusieurs compositions. Par exemple, au folio 111 r, le peintre reprend des caractéristiques gothiques, mais il les traite sur un mode hyperbolique par la forme élancée exagérée et l'étroitesse du temple qui parvient à peine à contenir toutes les divinités compressées sur le socle. Cette accumulation et cette juxtaposition de couleurs, de formes et de statues disparates s'observent dans chaque image comportant un temple païen, les codes iconographiques étant clairement ici au service d'une intention symbolique.

Ce choix iconographique visant à une représentation bigarrée et fantaisiste se retrouve dans de nombreux manuscrits contemporains. À cet égard, le manuscrit 9242 de la KBR, qui appartient à un ensemble de trois volumes contenant les *Chroniques de Hainaut* de Jean Wauquelin⁴⁰, dont Louis de Bruges possède également un exemplaire, est significatif d'une esthétique de l'hyperbole. Au livre I, neuf chapitres sont consacrés à la description des temples érigés dans la cité de Belgis, en l'honneur du dieu Baal et de huit Olympiens⁴¹. Le peintre anonyme prend ses distances par rapport au texte pour offrir au lecteur une série d'édifices⁴² suggérant l'antique par la traduction des marbres de couleurs et par une esthétique de l'hyperbole, comme le montre, par exemple, le décalage entre la représentation du temple de Dionysos au folio 173 v et sa description textuelle :

Du temple et l'idole de Bachus. XXXIXe. capitle. [...] En ce temple avoit .I. autel de bos ouvret et fait tres notablement de oliviers, vignes et pommiers entailliés, la ou estoient grapes, pommes et olives de fin or tresgettees moult notablement ; sus le quel autel avoit une idole de fin or, a la maniere d'un enfant qui avoit la fache d'une femme ; et estoit nuds jusques au desoubz de la poitrine, li chief cornut et chevauchant sus une beste que on appelle tigre ; et estoit coronés de vignes ; et s'appelloit Bachus Dyonius a cause d'une montaigne d'Inde, la ou il avoit esté nourris⁴³.

[Du temple et de l'idole de Bacchus. 39^e chapitre. [...] En ce temple il y avait un autel de bois travaillé, réalisé de manière très remarquable d'oliviers, de vignes et de pommiers sculptés, avec, disposées remarquablement, des grappes, des pommes et des olives en or fin ; au-dessus de l'autel il y avait une idole en or fin, représentée à la manière d'un enfant ayant le visage d'une femme ; et il était nu jusqu'au-dessous de la poitrine, la tête pourvue de cornes, et chevauchant une bête qu'on appelle tigre ; et il était couronné de feuilles de vigne, et il s'appelait Bacchus Dionysos à cause d'une montagne en Inde, là où il avait été élevé.]

³⁹ Sur ce manuscrit, Hans-Collas et Schandel, *Manuscrits de Louis de Bruges*, op. cit., n° 23, p. 99-102. Sur cet enlumineur, Schandel, « Le Maître de Marguerite d'York », dans *Miniatures flamandes*, op. cit., p. 295-297.

⁴⁰ Sur cet ouvrage, *Les Chroniques de Hainaut ou les ambitions d'un prince bourguignon*, éd. P. Cocksham et C. Van den Bergen-Pantens Turnhout, 2000.

⁴¹ Sur les dieux dans les *Chroniques de Hainaut*, M. H. Tesnière, « Les dieux antiques dans les *Chroniques de Hainaut* de Jean Wauquelin », dans *Jean Wauquelin, de Mons à la cour de Bourgogne*, éd. M.-C. de Crécy, Turnhout, 2006, p. 225-243.

⁴² Ces enluminures sont consultables en ligne sur le site de la KBR : <https://uurl.kbr.be/1310113>.

⁴³ *Ibidem*, p. 228-229.

Ainsi, alors que le texte évoque une statue d'or du dieu et un autel de bois, l'image présente un Dionysos vivant juché sur un tronçon de colonne en marbre rouge, au milieu d'un temple ouvragé surmonté d'une colonne en marbre rouge. Cette esthétique bigarrée se traduit aussi par les colonnes répétées à l'envi, par exemple pour les temples de Cronos et de Zeus au folio 174 r. Les structures varient : au folio 174 v, le temple ouvert d'Arès évoque le gothique flamboyant, alors que celui d'Apollon se compose de formes massives et de colonnes torsadées. Les contrastes chromatiques sont particulièrement forts dans le parallèle entre le temple d'Aphrodite et celui d'Hermès au folio 175 r, tant pour le rendu de l'architecture que pour celle de la sculpture de la divinité, Aphrodite semblant prendre vie telle Galatée dans le premier, tandis qu'Hermès a la rigidité du bronze qui lui est alloué dans le texte. Cette esthétique fantaisiste atteint son paroxysme au folio 175 v, avec le temple d'Artémis qui accumule différentes couleurs et formes pour rendre compte des matériaux et d'un vocabulaire ornemental éclectiques. Mais il se trouve, en même temps, naturellement intégré à la ville de Belgis, figurée à la manière d'une cité flamande du XV^e siècle.

Un dernier point concerne la récurrence, dans l'enluminure flamande de la fin du XV^e siècle, du plan centré pour figurer les temples grecs, comme nous avons pu le voir à travers ces différents exemples. Différents modèles ont pu servir aux peintres pour figurer ce type d'architecture circulaire⁴⁴ : la rotonde du Saint-Sépulcre de Jérusalem bien sûr, comme archétype présent dans tout l'imaginaire européen, et d'autres modèles plus diffus de réalisations architecturales, tels que les dais associés à des niches, les fontaines, les reliquaires, comme la rotonde de Saint-Maurice à la cathédrale de Constance, les tabernacles ou encore les diverses représentations du temple de Salomon. La référence à la rotonde du Saint-Sépulcre de Jérusalem est, de fait, prégnante dans l'enluminure flamande pour figurer un temple grec, ce qui est d'autant plus intéressant qu'elle permet de traduire une distanciation temporelle, puisque l'édifice dont on pensait qu'il datait de la mort du Christ est assimilé à un monument antique, tout en créant une continuité – c'est l'archétype du temple chrétien – qui permet d'appréhender l'*Autre* par le biais du *Même*. Ces quelques exemples montrent, du point de vue de la réception, comment les miniatures de ces manuscrits conditionnent la vision du lecteur, en suggérant deux approches : l'une permet, par l'actualisation à la sphère contemporaine, de créer un espace partagé entre l'univers référentiel des textes et le monde contemporain du lecteur, et l'autre permet de visualiser l'écart culturel par une esthétique bigarrée. Certes, les enlumineurs flamands restent peu sensibles aux nouvelles connaissances et représentations des monuments antiques et des ordres architecturaux, que l'on trouve depuis les années 1430 au nord de l'Europe, au profit d'un vocabulaire décoratif gothique. Mais c'est une forme de gothique fantaisiste jouant avec les références à l'architecture contemporaine, des couleurs et des agencements afin de marquer, tant d'un point de vue esthétique que symbolique, le passage dans un autre espace-temps et, en quelque sorte, inviter notre noble lecteur bourguignon à se créer un imaginaire de l'espace grec.

Pour conclure cet itinéraire au sein de l'espace grec tel qu'il est mis en images dans les manuscrits enluminés de la bibliothèque de Louis de Gruuthuse, il a semblé opportun de citer un passage de Christian Jacob sur la carte et la bibliothèque comme lieux de processus mémoriels et de projection mentale. Cet extrait éclaire d'un point de vue conceptuel les perspectives que nous souhaitons entrouvrir au cours de cette étude :

⁴⁴ Nous remercions Étienne Hamon et Marie Jacob pour leurs suggestions de modèles possibles.

La carte et la bibliothèque sont des dispositifs qui externalisent la mémoire et les savoirs [...]. L'une et l'autre ont à faire avec la totalisation. La carte totalise et englobe les expériences individuelles, particulières et partielles de l'espace [...]. La bibliothèque totalise les lectures et les savoirs des individualités qui la fréquentent [...].

De même qu'une carte à petite échelle signifie autre chose que les multiples cartes à grande échelle qu'elle synthétise, de même le sens, le pouvoir d'une bibliothèque ne sont pas simplement l'addition du sens, du pouvoir de chacun des livres qu'elle renferme. Pour la bibliothèque comme pour la carte, l'accumulation induit des effets de sens qui permettent de se détacher graduellement du champ de l'expérience, du particulier, pour parvenir à celui de l'intellection, ou du moins à une forme de regard synoptique où l'on peut saisir des configurations d'ensemble et frayer des cheminements dans le local ou le particulier sans perdre de vue la structure englobante. On pourrait dire que la carte comme la bibliothèque conduisent aussi à passer d'une pensée du lieu à une pensée de la relation, voire de la corrélation, c'est-à-dire en définitive de l'espace. Maîtriser une bibliothèque, c'est imposer une topographie, matérialisée ou mentale, à une collection d'objets (les livres) et percevoir les relations d'inclusion, de complémentarité ou d'opposition, de présupposition, de dérivation intellectuelle ou de genèse entre ces objets, ainsi qu'entre les discours et les savoirs dont ils sont le support. La carte et la bibliothèque sont des espaces où l'on voyage, où l'on peut suivre un itinéraire court ou long, vectoriel ou circulaire, en surface ou stratigraphique, programmé à l'avance ou déterminé par des choix successifs⁴⁵.

Or, essayer de retrouver cette topographie de la bibliothèque de Louis de Gruuthuse et envisager les itinéraires que le lecteur pouvait y mener paraissent constituer une approche fructueuse dans l'étude de la réception de la Grèce antique dans l'Europe du XV^e siècle. De fait, les peintres flamands, par leurs codes de représentation et leurs références iconographiques, contribuent à la constitution d'une carte mentale de la Grèce antique. Cette Grèce est pensée sur un mode analogique, dans ses relations aux autres sphères référentielles et spatio-temporelles, le *Même* et l'*Autre*, pour figurer un *Ailleurs* temporel ainsi assimilé et patrimonialisé.

Pl. XXI : Raoul Lefèvre, *Histoire de Jason*, combat de Jason contre Corfus ; Paris, BnF, fr. 331, fol. 20 r, © photo personnelle.

Pl. XXII : *Roman de Gillion de Trazegnies*, combat entre le fils de Gillion et l'émir ; Los Angeles, Getty Museum, Ms. 111, fol. 134 v, © Getty Museum.

Pl. XXIII : *Roman de Gillion de Trazegnies*, victoire de Gillion au Caire ; Los Angeles, Getty Museum, Ms. 111, fol. 177 r, © Getty Museum.

Pl. XXIV : Raoul Lefèvre, *Histoire de Jason*, accueil de Jason au palais d'Ætès ; Paris, BnF, fr. 331, fol. 92 r, © photo personnelle.

Pl. XXV : *Roman de Gillion de Trazegnies*, Gratiennne quittant le palais de son père ; Los Angeles, Getty Museum, Ms. 111, fol. 188 v, © Getty Museum.

⁴⁵ C. Jacob, « Rassembler la mémoire. Réflexions sur l'histoire des bibliothèques », *Diogène*, 196 (2001), p. 53-54.

Fig. 6.1 : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, Cronos consultant l'oracle de Delphes ; Paris, BnF, fr. 59, fol. 1 r (détail), © BnF.

Fig. 6.2 : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, temple de Mégida ; Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 59, fol. 188 r (détail), © BnF.

Fig. 6.3 : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, Zeus au temple d'Arès ; Paris, BnF, fr. 59, fol. 66 r, © BnF.

Fig. 6.4 : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, temple d'Artémis ; Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 59, fol. 233 v, © BnF.

Pl. XXVI : Saint Augustin, *Cité de Dieu*, église chrétienne et temple païen ; Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 17, fol. 49 v (détail), © BnF.

L'usage du costume byzantin dans les manuscrits parisiens de matière antique au début du xv^e siècle

Marie Jacob-Yapi

Université de Rennes 2 – UR Histoire et Critique des Arts

Le séjour de l'empereur byzantin Manuel II Paléologue à Paris de 1400 à 1402 marqua profondément les peintres et les enlumineurs présents dans la capitale à ce moment-là. Aux abois à cause de la menace exercée sur Constantinople par le sultan Bajazet I^{er}, Manuel II s'était décidé en 1399, sur les conseils du maréchal de Boucicaut, à entreprendre un voyage en Occident pour obtenir de l'aide contre les Turcs¹. Arrivé à Paris le matin du 3 juin 1400, le roi Charles VI le logea au palais du Louvre où il résida de manière presque continue jusqu'au 21 novembre 1402, sauf pour un bref voyage à Londres de deux mois durant l'hiver 1400-1401. Peu après son passage à Paris, on voit presque subitement apparaître dans les images des personnages habillés à la mode byzantine, à la mode « grecque » comme on disait alors. Cela est particulièrement visible dans l'enluminure. Le haut chapeau cylindrique à visière relevée partant en pointe devant, semblable à celui qu'immortalisa quelques années plus tard Pisanello dans sa célèbre médaille à l'effigie du fils de Manuel II, Jean VIII Paléologue, se retrouve presque partout dans les images parisiennes (fig. 7.1-a2), aussi bien dans l'illustration des textes religieux que dans les récits de voyages ou – ce qui nous intéressera ici – dans les cycles de matière antique.

Ce fait artistique a depuis longtemps été relevé par les historiens de l'art même s'il a suscité moins de travaux que les effets du séjour de Jean VIII Paléologue à Ferrare et à Florence en 1438-1439 sur l'art italien². Paul Durrieu l'avait déjà noté en 1904 à propos de l'œuvre des frères Limbourg et du Maître de Boucicaut dans sa monographie sur les *Très Riches Heures du duc de Berry*³. Plus récemment, en 2001, Joyce Kubiski, dans un long article très documenté portant plus généralement sur les vêtements orientaux dans l'enluminure parisienne du début du xv^e siècle, a pu montrer la grande précision avec laquelle certains des costumes byzantins avaient été reproduits dans ces images, preuve que plusieurs

¹ La bibliographie sur ce voyage est très longue. Voir notamment : J. Berger de Xivrey, « Mémoire sur la vie et les ouvrages de l'empereur Manuel Paléologue », *Mémoires de l'Institut national de France*, 19 (1853), p. 93-129 ; C. Marinescu, « Deux empereurs byzantins en Occident : Manuel II et Jean VIII Paléologue », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 1 (1957), p. 23-35 ; J. W. Barker, *Manuel II Palaeologus (1391-1425) : A Study in Late Byzantine Statesmanship*, New Jersey, 1969, p. 123-199 ; C. Dendrinou, « Manuel II Paleologus in Paris (1400-1402) : Theology, Diplomacy, and Politics », dans *Greeks, Latins, and Intellectual History (1204-1500)*, éd. M. Hinterberger et C. Schabel, Louvain, Paris et Walpole Mass., 2011, p. 397-422 ; et dernièrement : S. Çelik, *Manuel II Palaiologos (1350-1425) : A Byzantine Emperor in a Time of Tumult*, Cambridge, 2021, p. 213-258.

² On trouvera une étude très complète sur l'influence byzantine dans l'art italien après la visite de Jean VIII ainsi qu'une bibliographie exhaustive dans la thèse, encore non publiée, de P. Bell, « Getrennte Brüder und antike Ahnen. Repräsentationen der Griechen in der italienischen Kunst zur Zeit der Kirchenunion 1438-1472 », Philipps-Universität, Marbourg, 2011. Et depuis, J. Kubiski, « Alterity and the Palaiologan Hat : Dress and the Otherness in the Portraits of the Byzantine Emperor John VIII by Pisanello and Filarete », dans *Images of Otherness in Medieval and Early Modern Times*, éd. A. Eisenbeis et L. E. Saurma-Jeltsch, Berlin et Munich, 2012, p. 73-87.

³ P. Durrieu, *Les Très Riches Heures de Jean duc de Berry*, Paris, 1904, p. 25.

de ces artistes avaient vu de leurs propres yeux ces vêtements lors du séjour de l'empereur à Paris⁴.

La question de la fonction de ce nouveau motif dans les scènes bibliques et dans les cycles de matière antique produits à cette époque n'a, jusque-là, guère suscité de débat. La chose serait entendue : le recours au répertoire vestimentaire byzantin dans ces images serait à interpréter de la même manière que les éléments vestimentaires turcs, perses ou mamelouks utilisés par les artistes depuis le XIV^e siècle, à savoir l'expression d'un exotisme destiné à signifier une altérité, temporelle, géographique et/ou culturelle selon le sujet représenté⁵. J'avais moi-même suivi cette interprétation il y a quelques années mais il me semble à présent que cette analyse mérite d'être repensée, du moins en ce qui concerne la présence du costume byzantin dans les cycles sur l'histoire et la mythologie antique⁶. Car, en y regardant de plus près, il s'avère que son utilisation n'a pas toujours été la même d'un artiste à l'autre, parfois d'un manuscrit à l'autre, et selon qu'il s'agissait de représenter les anciens Grecs, les Troyens ou les Romains. Des logiques se dessinent qui relèvent davantage d'une réflexion sur l'identité de ces peuples de l'Antiquité plutôt que l'expression générique de leur altérité. C'est ce que je propose de démontrer dans la présente étude.

Mais avant toute chose, commençons par faire le point sur ce que les textes nous disent de la garde-robe apportée par Manuel II Paléologue et son ambassade en France et sur les pièces reprises par les enlumineurs parisiens dans leurs miniatures.

La question des sources textuelles sera vite résolue car elles sont presque inexistantes. Les Byzantins n'en disent rien. Côté français, la seule description qui soit parvenue jusqu'à nous est celle écrite en latin par Michel Pintoin, religieux de Saint-Denis, au début du livre 21 de la *Chronique du règne de Charles VI* qui relate l'accueil offert à l'empereur byzantin par le roi de France près du pont de Charenton le 3 juin 1400 à 9 heures du matin :

Le roi ôta son chaperon, et l'empereur son bonnet impérial ; car il ne portait point de chaperon [...]. L'empereur, qui était revêtu d'un habit impérial de soie blanche, montait un cheval blanc que le roi lui avait fait offrir en chemin et sur lequel il avait sauté légèrement sans daigner mettre pied à terre. C'était un homme de moyenne taille. Mais sa large poitrine, ses membres robustes, ses traits pleins de noblesse, sa longue barbe et ses cheveux blancs attiraient tous les regards et faisaient dire à chacun qu'il était bien digne de porter la couronne impériale⁷.

Mises à part la couleur et la matière de sa tenue, ce document ne nous apprend rien sur la forme du « bonnet » porté par Manuel II ni sur celle de son « habit impérial ». Maigre moisson. Finalement, les seuls véritables témoignages dont nous disposons sont les représentations des artistes parisiens eux-mêmes, ou plutôt les interprétations qu'ils ont données de ces vêtements.

De quels éléments disposons-nous pour identifier ce qu'il y a de proprement byzantin dans ces miniatures ? Il y a, en premier lieu, les sources iconographiques et textuelles byzantines, particulièrement bien étudiées par Maria Parani⁸. Mais ces sources doivent

⁴ J. Kubiski, « Orientalizing Costume in Early Fifteenth-Century French Manuscript Painting (Cité des Dames Master, Limbourg Brothers, Boucicaut Master, and Bedford Master) », *Gesta*, 40/2 (2001), p. 161-180, en particulier p. 163-164.

⁵ On trouve cette idée développée, par exemple, par J. Kubiski, *ibidem*, p. 174-176 ; *eadem*, « Alterity and the Palaiologan Hat », art. cit., p. 80-81.

⁶ M. Jacob, *Dans l'atelier des Colombe (Bourges 1470-1500). La représentation de l'Antiquité en France à la fin du XV^e siècle*, Rennes, 2012, p. 107-119.

⁷ *Chronique du religieux de Saint-Denis contenant le règne de Charles VI de 1380 à 1422*, éd. et trad. fr. L. Bellaguet, II, Paris, 1939, p. 756-757.

⁸ M. Parani, *Reconstructing the Reality of Images. Byzantine Material Culture and Religious Iconography (11th-15th Centuries)*, Leyde et Boston, 2003. Voir également sur le costume byzantin I. Spatharakis, *The Portrait in*

nécessairement être complétées par des témoignages extérieurs à Byzance car les images byzantines, souvent très conservatrices, n'ont pas toujours rendu compte de la mode du temps. Les nombreuses descriptions et représentations de costume parfois très précises que nous ont laissées les témoins italiens de la venue de l'empereur Jean VIII Paléologue en Toscane en 1438-1439 s'avèrent très utiles pour mener ce travail d'identification⁹.

La source textuelle la plus importante qui soit parvenue jusqu'à nous sur les vêtements portés à la cour des Paléologue est le fameux *Traité des offices* écrit au milieu du XIV^e siècle par le Pseudo-Kodinos¹⁰. Il explique notamment que le couvre-chef était devenu sous cette dynastie l'accessoire distinctif du costume des dignitaires de l'Empire qui avaient l'obligation d'en porter un conforme à leur statut. Les enlumineurs parisiens semblent avoir été particulièrement saisis par l'originalité et la variété de ces coiffes puisque sept modèles, au moins, peuvent être repérés. En voici les dessins, tels qu'ils se présentent dans l'art byzantin ou dans les représentations italiennes des ambassadeurs byzantins¹¹ :

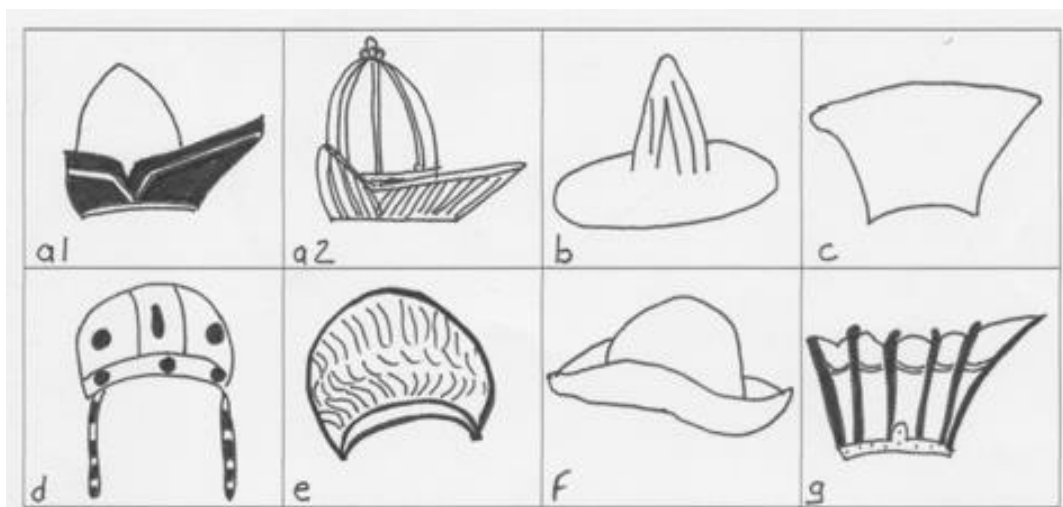


Fig. 7.1 : Coiffes byzantines représentées dans l'enluminure parisienne du début du XV^e siècle (les dessins ne sont pas à l'échelle)

Byzantine Illuminated Manuscripts, Leyde, 1976 ; *Pseudo-Kodinos and the Constantinopolitan Court : Offices and Ceremonies*, éd. R. Macrides, J. A. Munitiz et D. Angelov, Dorchester, 2013, p. 319-378.

⁹ Parmi les représentations italiennes fidèles de costumes byzantins, citons la médaille et les dessins de Jean VIII Paléologue par Pisanello conservés au musée du Louvre (inv. 2478 et MI 1062) et à l'Art Institute de Chicago (Margaret Day Blake Collection 1961.331) ainsi que le récit de la venue de l'ambassade byzantine au concile de Ferrare-Florence sur les Portes de Bronze de la basilique Saint-Pierre de Rome par Filarete. On trouvera un recensement des sources textuelles et des images dans la thèse de Bell, « Getrennte Brüder und antike Ahnen », *op. cit.*, p. 24-97 et Kubiski, « Alterity and the Palaiologan Hat », art. cit., avec bibliographie.

¹⁰ *Pseudo-Kodinos. Traité des offices*, éd. et trad. fr. J. Verpeaux, Paris, 1966. On trouvera une édition plus récente traduite en anglais par Macrides, Munitiz et Angelov, *Pseudo-Kodinos and the Constantinopolitan Court*, *op. cit.*

¹¹ Nous ne reproduisons dans ce tableau que les coiffes documentées dans l'art byzantin ou l'art italien mais plusieurs faisceaux d'indices suggèrent que les enlumineurs parisiens en ont représenté d'autres. Leur étude fera l'objet d'une autre publication.

- a1. Portrait funéraire de Manuel Laskarès Chatzikès, v. 1445 (Mistra, église de Pantanassa)
- a2. Pisanello, médaille à l'effigie de Jean VIII Paléologue, v. 1438-1439 (Londres, British Museum, n°G3 Nap M.9)
- b. Homme en prière, v. 1400 (Mistra, église des Saints-Théodore)
- c. Portrait funéraire de Michel Tornikès, v. 1320 (Istanbul, Saint-Sauveur-in-Chora)
- d. Portrait de Manuel II Paléologue, 1^{er} quart du XV^e siècle (Paris, BnF, Supplément grec 309, fol. 6)
- e. Filarete, Départ de Jean VIII Paléologue de Constantinople. Arrivée de la délégation byzantine en Italie, v. 1445 (Rome, basilique Saint-Pierre, Portes de Bronze)
- f. Portrait de Michel VIII, 2^e moitié du XV^e siècle (Sinai, monastère Sainte-Catherine, gr. 2123, fol. 30)
- g. Aristote, v. 1445-1470 (Oxford, Bodleian Library, ms. Barocci 87, fol. 33 v)

Les interprétations formelles que les artistes parisiens du début du XV^e siècle ont données de ces coiffes sont très diverses. Les détailler chacune m'amènerait trop loin du sujet qui nous préoccupe ici. Je me contenterai de quelques remarques sur le chapeau cylindrique pourvu d'une longue visière partant en pointe devant déjà mentionné plus haut car il est sans doute celui qui frappa le plus les enlumineurs vu le nombre d'occurrences (fig. 7.1-a1 et a2). Les historiens l'ont pendant longtemps assimilé au *skiadion* mentionné par le pseudo-Kodinos mais cette interprétation est aujourd'hui largement remise en cause par les spécialistes du costume byzantin c'est pourquoi je le nommerai, par prudence, « *pseudo-skiadion*¹² ». Joyce Kubiski avait déjà repéré la représentation très fidèle à l'original du Maître de la Cité des Dames dans le manuscrit de dédicace du *Chevalier errant* de Thomas de Saluces (Paris, BnF, fr. 12559, fol. 162) pour figurer un prince de l'Est, sans doute Manuel II : visière fendue au niveau des oreilles de manière à pouvoir être baissée indépendamment, stries sur le revers, segmentation verticale de la partie centrale et bijou sommital¹³. Il en est de même de l'Othon IV du Maître du Couronnement dans le *Des cleres et nobles femmes* de Philippe le Hardi (Paris, BnF, français 12420, fol. 158 v) (pl. XXVII), si ce n'est la fantaisie du choix de la couleur, rose. Le chapeau est moins haut mais les couleurs sont particulièrement bien respectées dans la version proposée par Perrin Remiet pour servir de coiffe à l'empereur byzantin Constantin V Copronyme remettant les reliques de la Passion à Charlemagne dans ses *Grandes Chroniques de France* (Paris, BnF, fr. 20350, fol. 95 v). Le pseudo-skiadion est blanc à revers rouge, des couleurs mentionnées à plusieurs reprises dans les sources italiennes à propos de la coiffe de Jean VIII Paléologue¹⁴. En revanche, Remiet a ajouté autour de la partie centrale une couronne dorée à fleurons, très occidentale, peut-être parce que le statut impérial de ce chapeau n'était pas évident à ses yeux. À moins que Manuel II se soit lui-même promené ainsi car c'est une coiffe hétéroclite assez semblable que l'on trouve dans la deuxième version de la médaille de Pisanello frappée à l'effigie de Jean VIII¹⁵.

¹² Le *skiadion* avait, par définition, fonction de protéger du soleil (σκιά en grec signifie « ombre »). Son identification au chapeau porté par Jean VIII Paléologue sur le médaillon de Pisanello, adoptée, par exemple, par Spatharakis (*The Portrait in Byzantine Illuminated Manuscripts, op. cit.*, p. 154), a été contestée par M. Parani qui propose d'y voir plutôt soit le chapeau figuré dans le manuscrit de Paris, BnF, gr. 1242, fol. 5 v, soit celui peint dans l'église des Saints-Théodore à Mistra (Parani, *Reconstructing the Reality of Images, op. cit.*, p. 69-70 et fig. 77 m et o). L'idée qu'il s'agisse d'une appellation générique pour tous les types de chapeau à visière a également été avancée (Macrides, Munitiz et Angelov, *Pseudo-Kodinos and the Constantinopolitan Court, op. cit.*, p. 323-326).

¹³ Kubiski, « Orientalizing Costume », art. cit., p. 163-164.

¹⁴ Voir, en particulier, le portrait de Jean VIII peint dans le manuscrit du monastère Sainte-Catherine du Sinai (gr. 2123, fol. 30 v) ainsi que la note de Pisanello en marge de son croquis de l'empereur : « Le chapeau de l'empereur doit être blanc dessus, rouge au revers » (Paris, musée du Louvre, MI 1062 r).

¹⁵ Paris, musée du Louvre, inv. MRR 330. Voir sur cette version Bell, « Getrennte Brüder und antike Ahnen », *op. cit.*, fig. 20.

Ces reproductions assez fidèles du pseudo-skiadion sont remarquables mais finalement assez rares dans la production parisienne du début du XV^e siècle. Les enlumineurs ont généralement eu tendance à proposer des variations libres à partir de cette coiffe. Les exemples sont nombreux dans les scènes de matière antique. Dans le frontispice du *Térence* de Martin Gouge (BnF, lat. 7907 A, fol. 2 v) (pl. XXVIII. 3), deux interprétations se font face de part et d'autre des gradins de l'amphithéâtre peint par le Maître des Textes romains¹⁶: sur celui de gauche, la visière pointe vers le haut et le cylindre central est aplati au sommet sans segmentation ; sur celui de droite, la segmentation verticale a été conservée mais le revers à l'arrière a presque disparu pour mieux mettre l'accent sur la visière qui se recourbe vers le bas. Le Maître d'Orose a changé la direction de la segmentation du cylindre central dans le manuscrit de la *Cité de Dieu* de Philadelphie (Museum of Art, 1945-65-1, fol. 38 v) (fig. 7.2), passant de lignes verticales à des lignes horizontales. La coiffe byzantine se voit ainsi pourvue de rayures. Enfin, sur le frontispice du *Térence des ducs* (Paris, Arsenal, 664, fol. 1 v) (pl. XXIX), le Maître de Luçon a gardé le bijou au sommet de la partie centrale mais il a substitué à la visière pointue un tissu tombant devant en volute. Apparemment fantaisiste, cette forme de visière lui a peut-être été inspirée par un autre chapeau byzantin, documenté par Pisanello dans ses croquis, dont l'avant et l'arrière présentaient cette caractéristique¹⁷. On retrouve, finalement, dans ces différentes images la conception si singulière que les artistes avaient de la citation au Moyen Âge, où la figuration de quelques éléments distinctifs d'un objet, d'une œuvre ou d'un monument, suffisait à le représenter et à l'identifier comme tel par le regardeur, quand bien même la forme, la couleur ou l'agencement de ces éléments étaient éloignés de l'original¹⁸.

Venons-en maintenant au cœur du sujet qui nous préoccupe ici à savoir l'usage et la fonction de ces coiffes dans les scènes de matière antique. Si on met en regard les cycles mettant en scène les Troyens, les Grecs et les Romains, une logique se dessine car, en effet, c'est principalement pour la représentation des anciens Romains que les enlumineurs parisiens du début du XV^e siècle ont figuré des couvre-chefs byzantins.

Les deux célèbres manuscrits de l'édition latine des *Comédies* de Térence par Laurent de Premierfait, celui offert en 1408 par Martin Gouge au duc de Berry (BnF, lat. 7907 A) et celui présenté par Jean d'Arsonval au duc de Guyenne de peu postérieur (Paris, Arsenal, 664), en constituent de beaux exemples (pl. XXVIII et XXIX). Les spectateurs qui assistent à la pièce de théâtre en frontispice sont clairement désignés par une inscription en haut de la miniature comme des Romains (« Romani » et « Populus romanus » dans le premier, « Populus romanus » seul dans le second). Et ils sont nombreux à porter des coiffes byzantinisantes. Outre le *pseudo-skiadion*, on trouve dans le *Térence* de Martin Gouge, à gauche, un personnage de face coiffé d'une toque évasée vers le haut avec le sommet plat, du type *kamilavkion*, semblable à celle qui apparaît sur le portrait funéraire de Michel Tornikes peint dans le monastère de Chora à Constantinople au XIV^e siècle (fig. 7.1c) ainsi que sur les scènes relatives au voyage de la délégation byzantine vers l'Italie sculptée par Filarete en 1445 sur les Portes de Bronze de la basilique Saint-Pierre de Rome. Dans le *Térence des ducs*, plusieurs figures sont coiffées d'un bonnet orné de deux bandes dorées parsemées de pierreries, au centre et sur le pourtour, à la manière de la couronne impériale byzantine mais sans les *prependoulia* (fig. 7.1) et, en haut à droite, juste derrière la scène où se tient Calliopus,

¹⁶ Nous adoptons l'attribution récemment proposée par I. Villela-Petit dans « Le Maître des Textes romains », *Bulletin de la société nationale des antiquaires de France* (2018), p. 43-76.

¹⁷ Voir la figure dessinée en bas à gauche du manuscrit de Paris, musée du Louvre, MI 1062 v. L'identité byzantine de ces volutes que l'on retrouve ailleurs dans l'enluminure parisienne du début du XV^e siècle a été proposée par Kubiski dans « Orientalizing Costume », art. cit., p. 170 -171.

¹⁸ On comparera avec intérêt les variations sur le *pseudo-skiadion* dans l'art italien de la seconde moitié du XV^e siècle étudiées par Kubiski, « Alterity and the Palaiologan Hat », art. cit., p. 74 ; et Bell, « Getrennte Brüder und antike Ahnen », *op. cit.*, p. 68.

un homme est revêtu le chapeau boule en fourrure des Portes de Bronze de Saint-Pierre (fig. 7.1e)

L'assimilation de la Rome antique à Byzance est très claire dans ces deux manuscrits car les coiffes byzantines disparaissent ensuite dans les autres miniatures qui illustrent les pièces proprement dites de Térence dont l'action se déroule à Athènes. Presque tous les protagonistes sont habillés à la mode française du début du XV^e siècle, avec de longues houppelandes à manches à bombardes frangées ou à manches closes, coiffés soit de chaperons soit de hauts chapeaux fendus ornés d'affiquet, transposant la Grèce antique à la cour de Charles VI. Les coiffes byzantines disparaissent après les frontispices sauf dans un cas, les représentations du soldat Thrason peintes par le Maître de Luçon dans le *Térence des ducs*. Thrason est l'un des protagonistes de l'*Eunuque*, la deuxième pièce du recueil (fol. 57 v et 73 v) (pl. XXX). Il est coiffé dans ce manuscrit d'un dérivé du *pseudo-skiadion* pourvu de cette longue visière triangulaire si caractéristique. Il porte les cheveux longs, comme les Byzantins, lorsque tous les autres personnages sont coiffés courts. Thrason est l'un des rôles comiques de la pièce. C'est un fanfaron, un vantard, un peu balourd, qui est aussi très lâche. Bref, un personnage de peu de vertu. Le choix d'attribuer un couvre-chef byzantinisant spécifiquement à ce personnage en dit long sur l'estime que l'enlumineur – et le concepteur du programme iconographique de ce manuscrit – avait des Byzantins. Ces traits de caractères rejoignaient assez bien les critiques qui circulaient depuis l'Antiquité dans les cercles romains sur les Grecs. Cicéron avait écrit à son frère que ce peuple en général était « faux et léger » et saint Paul, dans sa *Lettre à Tite*, avait qualifié les habitants de la Crète de « menteurs, de bêtes maléfiques et de ventres paresseux¹⁹ ». Le choix du chapeau de Thrason dans le *Térence des ducs* suggérait que ces déviances étaient encore celles des Grecs modernes.

Les frontispices des *Comédies* de Térence ne sont pas les seuls à introduire des coiffes byzantines pour la représentation spécifique des anciens Romains. On retrouve le même procédé dans de nombreux cycles enluminés. Dans la copie de la *Cité de Dieu* de saint Augustin d'après la traduction de Raoul de Presles enluminée par le Maître de Virgile (Paris, BnF, fr. 6272), les philosophes romains peints aux folios 221 v et 277 v portent le même chapeau plat à larges bords relevés que les Byzantins représentés assis au premier plan de la scène figurant le Concile de Florence sur les Portes de Bronze de Filarete²⁰. La copie de la traduction des *Histoire romaines* de Tite-Live par Pierre Bersuire conservée à Genève (Bibliothèque de Genève, français 77) présente à deux reprises une coiffe byzantine, sur la première et la dernière miniature du manuscrit. En frontispice de la première décade (fol. 9), dans la scène représentant Romulus promulguant les premières lois de Rome, elle apparaît sur la tête du sergent d'armes debout derrière le trône de Romulus. Le choix est intéressant car il fonctionne en pendant de la scène de dédicace peinte juste au-dessus. L'enlumineur a, d'une certaine manière, « byzantinisé » la coiffe du sergent d'armes de Jean le Bon en supprimant la plume et en augmentant le volume de la partie centrale pour lui donner la forme du *pseudo-skiadion*. Il a, de plus, donné au garde du corps romain les cheveux longs et la barbe longue des Byzantins. Sa place dans l'image, au premier plan, lui confère une importance qu'il n'avait pas dans l'image au-dessus. Le deuxième cas se trouve à la toute fin du manuscrit, sur la dernière miniature figurant les Romains recevant un messenger venu d'Espagne (fol. 439). L'un des Romains porte le chapeau bas à larges bords légèrement relevés de Michel VIII (fig. 7.1f) et des Byzantins du Concile de Ferrare-Florence sur les Portes de Bronze de Filarete. Enfin, dans la copie du *De casibus virorum illustrium* de Boccace dans la traduction de Laurent de Premierfait enluminée par le Maître de Luçon (Bibliothèque de Genève,

¹⁹ Cicéron, *Lettres à Quintus Tullius Cicero*, I, 5 ; saint Paul, *Lettre à Tite*, I, 12. Sur les stéréotypes grecs dans la littérature romaine, voir Bell, « Getrennte Brüder und antike Ahnen », *op. cit.*, p. 15-19.

²⁰ On trouve dans ce manuscrit une coiffe partant en biais devant semblable à celle que porte Aristote dans le manuscrit du Sinaï (Paris, BnF, français 6272, fol. 72) (fig. 7.1g).

français 190), les seules coiffes byzantines ou byzantinisantes du manuscrit n'apparaissent que dans les scènes relatives à la vie d'illustres hommes de l'Antiquité romaine : dans la scène où le jeune Romain Mucius Scaevola brûle la main qui a assassiné par erreur le secrétaire de Porsenna (I, fol. 52 v), puis pour figurer les empereurs Dioclétien (II, fol. 115 v) et Maximien (II, fol. 117 v). Ils portent un chapeau pointu segmenté au centre avec un large rebord jaune de l'homme en prière peint vers 1400 dans l'église des Saints-Théodore à Mistra (fig. 1b).

La raison pour laquelle les enlumineurs, lorsqu'ils avaient à illustrer des textes de matière antique, ont principalement privilégié l'histoire romaine pour introduire les étonnantes coiffes qu'ils avaient vues portées par Manuel II Paléologue et sa cour plutôt que l'histoire grecque ou l'histoire troyenne est assez simple à comprendre. L'empire byzantin était historiquement ce qu'il restait du grand empire romain de Constantin. Les Byzantins se considéraient comme les héritiers des anciens Romains et ils se désignaient sous la forme grecque latinisée de « Rhomaioi²¹ ». C'est cette appellation qui figure dans la dédicace en grec adressée par Manuel II Paléologue aux moines de l'abbaye de Saint-Denis sur le manuscrit des œuvres de Denys l'Aréopagite qu'il envoya comme présent en 1408 à l'abbaye royale²². Et ce sont les traits de Manuel II qui ont été donnés à l'empereur Constantin le Grand par l'orfèvre parisien en charge de la fameuse médaille à son effigie dont un exemplaire figurait dans les collections du duc de Berry²³. Il y a donc fort à parier que durant son séjour à Paris, l'empereur et son ambassade ne se soient pas privés de rappeler leur héritage romain et leur identité romaine aux Français, eux qui les appelaient les « Grecs » comme il était d'usage chez les Latins depuis le IX^e siècle²⁴. Il semble que le message soit assez bien passé.

Enfin presque. Car, d'une part, cet usage est loin d'être systématique. Bon nombre d'enlumineurs continuèrent à préférer puiser pour leurs cycles d'histoire romaine soit dans la mode française contemporaine, soit dans les répertoires vestimentaires réels ou fictifs des juifs et des peuples musulmans afin d'insister sur l'altérité religieuse et culturelle des anciens Romains, dans la continuité des pratiques du XIV^e siècle. On le voit bien dans le manuscrit de Genève où, mises à part les deux miniatures mentionnées, les autres figurent les Romains tantôt à la mode parisienne (Bibliothèque de Genève, français 77, fol. 197), tantôt avec des turbans ou des bonnets légèrement pointus semblables à ceux que portent les Hébreux dans les scènes bibliques (fol. 343). La deuxième nuance à apporter concerne le choix des épisodes dans lesquels les vêtements byzantins apparaissent dans ces histoires. Car, dans la plupart des cas, ils apparaissent dans des scènes avec un sous-entendu moralisant : le théâtre, très critiqué

²¹ Sur l'identité des Byzantins au Moyen Âge, voir S. Vryonis, « Greek Identity in the Middle Ages », dans *Byzance et l'hellénisme : l'identité grecque au Moyen Âge, Études balkaniques*, 6 (1999), p. 19-36 ; C. Rapp, « Hellenic Identity, Romanitas and Christianity in Byzantium », dans *Hellenisms : Culture, Identity and Ethnicity from Antiquity to Modernity*, éd. K. Zacharia, Aldershot, 2008, p. 127-147.

²² Paris, musée du Louvre, MR 416, fol. 237 v : « Ce livre a été envoyé de la part du très haut basileus et autocrator des Romains, Manuel Paléologue, au monastère de Saint-Denis de Paris en France ou en Gaule depuis Constantinople, par moi, Manuel Chrysoloras, ambassadeur délégué par ledit basileus, l'an 6916 de la création du monde et l'an 1408 de l'Incarnation du Christ ; ledit basileus était venu à Paris quatre ans auparavant. »

²³ Seules les impressions en bronze et en argent de cette médaille sont parvenues jusqu'à nous (voir, par exemple, celle du Metropolitan Museum of Art de New York (Cloisters Collection, Acc. n° 1988.133). L'exemplaire en or que Jean de Berry acheta à Bourges le 2 novembre 1402 au marchand florentin Antonio Mancini est perdu. Certains chercheurs ont proposé d'y voir une œuvre des frères Limbourg, d'autres ont avancé les noms du peintre du duc Michelet Saulmon associé à l'orfèvre Alebret de Bolure (voir une synthèse des attributions dans *The Limbourg Brothers. Nijmegen Masters at the French Court 1400-1416*, éd. R. Dücker et P. Roelofs, Nimègue, 2005, p. 350-351, avec bibliographie).

²⁴ A. Peters-Custot, « Grecs et Byzantins dans les sources latines de l'Italie (IX^e-XI^e siècles) », dans *Nation et nations au Moyen Âge*, Actes du XLIV^e Congrès de la SHMESP, Paris, 2014, p. 181-191.

par saint Augustin, les mauvaises philosophies et les empereurs persécuteurs de chrétiens (Dioclétien, Maximien).

Si, dans les cycles de matière antique, les enlumineurs du début du xv^e siècle ont généralement réservé les coiffes byzantines à la figuration des Romains, qu'en a-t-il été des héros grecs ?

Dans la plupart des cas, les Grecs de l'Antiquité apparaissent vêtus soit comme des Français du temps de Charles VI, soit avec les codes traditionnels de la représentation des musulmans ou des juifs. Le recours au costume byzantin est rarissime sauf chez un artiste : le Maître d'Orose.

On ne sait pas grand-chose de cet artiste. Probablement originaire de Bohême, d'après le style de ses miniatures, il a été repéré par François Avril et Francesca Manzari vers 1395, en Avignon où il participa à l'illustration des missels et du bréviaire de Benoît XIII. Il monta ensuite à Paris où il réalisa l'essentiel de sa carrière entre 1400 et 1420 environ²⁵.

Deux manuscrits illustrent bien l'usage singulier que cet enlumineur a pu faire du répertoire vestimentaire byzantin dans les scènes de matière antique. Le premier est la copie de la *Cité de Dieu* de saint Augustin dans la traduction de Raoul de Presles, déjà mentionnée, conservée à Philadelphie, qu'il enlumina vers 1408-1410 (fig. 7.2). La miniature placée en tête du livre II (chapitre 13), au folio 38 v, représente les Grecs et les Romains débattant sur le statut des acteurs de théâtre. Deux groupes d'hommes se font face. Une légende écrite en lettres blanches sur le sol permet de les identifier : à gauche se tiennent les Grecs (« les gres ») et à droite les Romains. Le Maître d'Orose a clairement donné une identité byzantine aux Grecs dans cette image car au moins trois des quatre personnages du groupe portent un couvre-chef byzantinisant. L'homme en tête, celui habillé d'un somptueux manteau violet doublé de vert, est coiffé d'un chapeau bleu rayé inspiré du *pseudo-skiadion* et deux de ses acolytes ont la tête couverte d'une toque en fourrure en forme de boule comparable à celle portée par plusieurs membres de la délégation byzantine sur les Portes de Bronze de Filarete. En face, les Romains ont tous l'air de maîtres d'université du début du xv^e siècle, avec leur longue robe, si ce n'est leur chef de file coiffé d'un curieux chapeau terminé par deux pointes recourbées qui ne sont pas sans évoquer les cornes du diable.

C'est surtout dans le manuscrit qui lui a donné son surnom, l'*Histoire ancienne jusqu'à César* contenu dans le manuscrit de Paris, BnF, fr. 301, en partie basée sur les *Historiae adversus paganos* de Paul Orose, que l'utilisation des couvre-chefs byzantins pour figurer les anciens Grecs est la plus remarquable. Ce manuscrit est orné de 228 miniatures dont la plupart ont été confiées, non pas au Maître d'Orose, mais à Perrin Remiet, enlumineur très en vogue à la cour de Charles VI, actif à Paris entre 1388 et 1415 environ²⁶. Perrin Remiet a une approche assez conventionnelle dans ses illustrations de l'Antiquité, ce qui n'est pas le cas du Maître d'Orose d'où l'intérêt de les confronter. Je me concentrerai sur la section V qui concerne la légende troyenne (fol. 25-168). C'est Perrin Remiet qui commence l'illustration du cycle troyen. L'usage qu'il fait du vêtement jusqu'à l'intervention du Maître d'Orose est spécifique à chaque camp : les Grecs sont systématiquement figurés comme des chevaliers français contemporains, sans signes distinctifs particuliers (fol. 54, 83) ; dans le camp des

²⁵ M. Meiss est le premier à avoir isolé l'œuvre du Maître d'Orose et à lui avoir donné ce surnom (M. Meiss, *French Painting in the Time of Jean de Berry. 2. The Boucicaut Master*, Londres et New York, 1968, p. 142). À propos de l'expérience avignonnaise de cet enlumineur, voir F. Manzari, « Mobilité des artistes et migration de styles : les cours papales d'Avignon et de Rome durant le Grand Schisme », dans *Les transferts artistiques dans l'Europe gothique : repenser la circulation des artistes, des œuvres, des thèmes et des savoir-faire, XII^e-XV^e siècle*, éd. J. Dubois, J.-M. Guillouët et B. Van den Bossche, Paris, 2014, p. 290-291, 300.

²⁶ Un troisième enlumineur, sans doute un collaborateur du Maître d'Orose, est également intervenu aux folios 97 v, 98 et 103. Sur la répartition des miniatures entre ces trois enlumineurs, voir F. Avril, « Trois manuscrits napolitains des collections de Charles V et Jean de Berry », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 127/2 (1969), p. 307.

Troyens, on trouve souvent en revanche un personnage avec un chapeau pointu pourvu d'un rebord cranté (fol. 47 v, 78 v), un chapeau communément utilisé par les enlumineurs parisiens depuis la fin du XIV^e siècle comme signe d'altérité, probablement inspiré des chapeaux perses et mongols comme l'a bien montré Joyce Kubiski²⁷.

Le changement de logique est très net à partir du folio 90 v, lorsque commence à intervenir le Maître d'Orose. On ne voit pas grand-chose sur la première miniature car les deux camps sont en armes mais le choix du meuble sur les bannières introduit le parti qui sera adopté : les Troyens arborent un lion et les Grecs une aigle bicéphale dorée sur un champ pourpre. Le lion est bien mentionné dans le texte comme emblème des Troyens ce qui n'est pas le cas de l'aigle pour les Grecs. L'aigle bicéphale dorée sur un champ pourpre avait été adoptée à partir du XIV^e siècle par les empereurs Paléologue pour servir d'emblème à la famille impériale et à leurs principaux vassaux²⁸. C'est cet emblème qui est brodé sur la tunique revêtue par les fils de Manuel II Paléologue dans le manuscrit envoyé aux moines de Saint-Denis en 1408²⁹. Le camp des Grecs porte donc les armes de Byzance. Des coiffes byzantinisantes, en particulier le *pseudo-skiadion* et le *kamilavkion*, apparaissent ensuite dans les miniatures du maître pour figurer soit les Grecs : les Grecs surpris par la tempête à leur retour (fol. 153 v), la cour d'Argos (fol. 156 v), Ulysse chez le roi de Crète Idoménée (fol. 157 v) (pl. XXXI) ; soit les Troyens acquis à la cause des Grecs et donc les traîtres (fol. 149) (pl. XXXII) : Anténor qui aidera les Grecs à faire entrer le cheval dans Troie et Énée qui livrera la princesse Polyxène aux Grecs.

L'introduction de ces coiffes byzantines ne semble pas avoir intéressé plus que cela Perrin Remiet qui a poursuivi presque jusqu'à la fin sa logique en variant toutefois un peu ses coiffes. Des turbans dans le camp des Troyens apparaissent dans ses miniatures à partir du folio 133 v, lorsqu'arrive la reine des Amazones Penthésilée à Troie, pour prêter main-forte à Priam (fol. 133 v), ou à la cour de Priam (fol. 140 v). Ce type de turban aux bandes entrecroisées devant, qui s'élève pour former une coiffe un peu conique, avait fait son apparition dans l'enluminure parisienne vers 1390. Fanny Caroff a suggéré que cette forme avait pu être inspirée aux artistes par l'*Atlas catalan* (Paris, BnF, espagnol, 30), ce magnifique portulan espagnol des environs de 1375 qui avait été offert peu avant 1380 au roi de France, et qui figure ainsi les rois des terres d'Islam³⁰.

Il semble, toutefois, qu'il y ait eu une discussion sur la question des coiffes byzantines entre Perrin Remiet et le Maître d'Orose car, on voit ici et là, dans les miniatures de Remiet qui suivent l'intervention du maître bohémien quelques éléments byzantins : dans la scène de funérailles au folio 114 v, le prêtre troyen est coiffé d'un haut chapeau blanc à visière rouge dérivé du *pseudo-skiadion* ; dans la miniature à pleine page du folio 134 v, l'un des deux Troyens discutant en haut d'une tour, à gauche, porte le chapeau boule à fourrure byzantin ; et dans la scène du couronnement de Néoptolème, le fils d'Achille (fol. 161 v), il représente un homme avec les cheveux tressés comme cela se pratiquait souvent à Byzance chez les hommes. Mais là, curieusement, il coiffe les autres Grecs des chapeaux à rebords crantés qu'il avait utilisés jusque-là pour les Troyens. La logique vestimentaire qu'avait mise en place Perrin Remiet au début du manuscrit semble donc se perdre un peu lorsqu'intervient le Maître d'Orose. Et les quelques coiffes byzantinisantes qu'il a introduites sous son inspiration ne sont pas l'attribut d'un camp précis.

²⁷ Kubiski, « Orientalizing Costume », art. cit., en particulier p. 167, n° b, d. f.

²⁸ R. Ousterhoute, « Byzantium between East and West and the Origins of Heraldry », dans *Byzantine Art : Recent Studies. Essays in honor of Loris Drewer*, éd. C. Hourihane, Princeton et Turnhout, 2009, p. 159-160.

²⁹ Paris, musée du Louvre, MR 416, fol. 2.

³⁰ F. Caroff, *L'ost des Sarrasins : les musulmans dans l'iconographie médiévale. France-Flandres, XIII^e-XI^e siècle*, Paris, 2016, p. 112.

Le choix du Maître d'Orose de puiser dans le répertoire vestimentaire des Byzantins pour figurer les Grecs occupe une place singulière dans la pratique artistique des enlumineurs du règne de Charles VI et ne semble pas avoir fait d'émule. Il y a de quoi s'étonner car les Byzantins étaient, après tout, des « Grecs » pour les Français parce qu'ils parlaient cette langue. Et les Byzantins eux-mêmes avaient commencé à évoluer sur la question de leur identité depuis le XIII^e siècle³¹. Jusque-là, ils refusaient de s'appeler « hellènes » car ce mot était devenu dans leur langue synonyme de « païens » depuis que les Gentils avaient été désignés ainsi dans les versions du Nouveau Testament en langue grecque. Mais la prise de Constantinople par les croisés en 1204 marqua une rupture dans la conscience culturelle et politique de l'identité des Byzantins. La cité qui était la capitale de l'empire romain depuis 325 n'était plus aux mains des Byzantins. Difficile de maintenir l'idée, en termes pratiques, que l'empire byzantin fût le continuateur de l'empire romain. L'empereur et sa cour s'exilèrent à Nicée jusqu'en 1261 et c'est durant cet exil que les intellectuels commencèrent à revendiquer leur origine grecque. Les lettrés et les fonctionnaires de l'empire commencèrent à utiliser ouvertement et plus fréquemment le terme « Hellenes » aussi bien que « Graikoï » pour signifier non seulement le langage et l'éducation grecs mais aussi l'État byzantin lui-même, ce qui ne veut pas dire que l'identité romaine de l'empire avait disparu. La titulature des empereurs le montre bien, elle continue de les désigner chacun comme « autocrator des Romains ». Une double identité était donc en train d'émerger au XIII^e siècle, romaine et grecque. Le Pseudo-Kodinos dans son *Traité des offices* justifie en 1365 avec des arguments historiques cette double identité :

Attendu que Constantin le Grand était, et était appelé, empereur des Romains, les empereurs, ses successeurs, furent jusqu'à présent nommés des empereurs des Romains. Et comme Alexandre était empereur de Macédoine et que la Macédoine s'est trouvée sous la domination de l'empereur des Romains, les peuples orientaux honorent l'empereur comme successeur de la maison paternelle d'Alexandre, tandis que les peuples occidentaux l'honorent comme successeur de Constantin le Grand [...]³².

L'un des lettrés les plus actifs dans cette revendication de l'identité grecque des Byzantins, au début du XV^e siècle, fut Gemistos Pléthon, justement un proche de Manuel II Paléologue, qu'il appelait « chef et empereur des Hellènes » dans les lettres qu'il lui adressait. Il avait notamment prononcé dans l'un de ses discours cette sentence : « Nous, que vous dirigez et gouvernez, sommes un peuple d'Hellènes, comme notre langage et notre éducation traditionnelle en témoignent³³. »

Il n'est pas impossible que le vêtement ait joué un rôle dans l'expression de cette identité grecque si l'on en croit les propos de Vespasiano da Bisticci dans sa biographie du pape Eugène IV datée vers 1445 :

Les Grecs, en 1500 ans ou plus, n'ont jamais modifié leur manière de se vêtir : ce costume qu'ils portaient à l'époque était le même que celui qu'ils portaient autrefois. On en voit encore en Grèce à l'endroit que l'on appelle les Champs de Philippes où l'on trouve de nombreux récits sculptés dans le marbre sur lesquels figurent des hommes vêtus à la grecque, à la mode de cette époque³⁴.

³¹ Sur les rapports de Byzance à l'hellénisme, voir G. Dagron, « Byzance et la Grèce antique : un impossible retour aux sources », dans *La Grèce antique sous le regard du Moyen Âge occidental. Actes du 15^e colloque de la Villa Kérylos*, Paris, 2005, p. 195-206 ; Vryonis, « Greek Identity in the Middle Ages », art. cit. ; Rapp, « Hellenic Identity », art. cit.

³² Pseudo-Kodinos. *Traité des offices*, éd. et trad. fr. J. Verpeaux, Paris, 1966, p. 205.

³³ G. Dagron, « Orthodoxie byzantine et culture hellénique autour de 1453 », *Mélanges de l'École française de Rome*, 113/2 (2001), p. 789-790.

³⁴ Vespasiano da Bisticci, *Le Vite*, éd. A. Greco, Florence, 1970, vol. 1, p. 19.

Les Champs de Philippes que mentionne l'humaniste italien pour prouver que le costume byzantin n'a pas changé depuis l'Antiquité, (ou le « Val de Philippes » dans les sources françaises), désignent une vaste plaine de Macédoine qui était une voie de passage importante des Européens vers l'Asie. Cyriaque d'Ancône l'avait visitée en 1429 et c'est peut-être lui qui colporta cette idée auprès de Vespasiano da Bisticci, sans doute d'après les conversations qu'il avait eues avec les Byzantins³⁵. Car parmi les reliefs sculptés parvenus jusqu'à nous, difficile d'y voir un quelconque lien avec la mode byzantine de la première moitié du xv^e siècle³⁶. Quoi qu'il en soit, le texte de Vespasiano atteste que l'idée avait été diffusée en Occident.

Par conséquent, la dédicace de Manuel II Paléologue jointe au manuscrit des œuvres de Denys l'Aréopagite offert aux moines de Saint-Denis en 1408 montre qu'à l'aube du xv^e siècle, le pouvoir impérial byzantin continuait de se considérer comme romain, mais les voix étaient fortes, parmi les Byzantins eux-mêmes, à se revendiquer également Hellènes. Est-ce que le Maître d'Orose était au courant de ces revendications ? Est-ce que ces discours avaient reçu un écho en Bohême ou en Avignon où il commença sa carrière ? Il faudrait pour cela regarder la production enluminée de ces régions mais il s'agit d'une autre recherche à mener.

Au terme de cette enquête, il apparaît nettement que la fonction du costume byzantin dans les scènes de matière antique parisiennes du début du xv^e siècle est loin de se réduire à la simple expression d'une altérité générique équivalente à celle du répertoire vestimentaire musulman. L'usage de ces vêtements byzantins dans ces images est directement lié aux réflexions contemporaines sur l'identité des Grecs modernes pris en étau entre l'héritage romain de leur empire et leur culture empreinte d'hellénismes. Les héros grecs de l'Antiquité qui étaient jusque-là systématiquement traités comme les autres Anciens acquièrent chez certains artistes comme le Maître d'Orose une identité propre peu après le séjour de Manuel II Paléologue à Paris.

Fig. 7.1 : Coiffes byzantines représentées dans l'enluminure parisienne du début du xv^e siècle. (déjà inséré dans le texte)

Pl. XXVII : Boccace, *Des cleres et nobles femmes*, Othon IV ; Paris, BnF, fr. 12420, fol. 158 v, © BnF.

Pl. XXVIII : Térence, *Comédies*, frontispice avec un théâtre romain ; Paris, BnF, lat. 7907 A, fol. 2 v, © BnF.

Pl. XXIX : *Térence des ducs*, détail du frontispice avec un théâtre romain ; Paris, Arsenal, ms. 664, fol. 1 v, © BnF. [à placer en face de la pl. XXVIII si possible]

³⁵ Francesco Scalamonti, *Vita Viri Clarissimi et Famosissimi Kyriaci Anconitani*, éd. et trad. ang. C. Mitchell et E. W. Bodnar, Philadelphie, 1996, p. 16, 58 et 125

³⁶ On trouvera de nombreuses photographies des bas-reliefs de Philippes ainsi qu'une présentation du site archéologique dans l'ouvrage de P. Collart, *Philippes ville de Macédoine, depuis ses origines jusqu'à la fin de l'époque romaine*, Paris, 1937.

Pl. XXX : *Térence des ducs*, Thrason et Gnathon ; Paris, Arsenal, ms. 664, fol. 57 v, © BnF.

Fig. 7.2 : Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, Grecs et Romains discutant ; Philadelphie, Museum of Art, 1945-65-1, fol. 38 v, © Philadelphie, Museum of Art

Pl. XXXI : *Histoire ancienne jusqu'à César*, Ulysse chez le roi de Crète Idoménée ; Paris, BnF, fr. 301, fol. 157 v, © BnF.

Pl. XXXII : *Histoire ancienne jusqu'à César*, tractations d'Énée et Anténoir ; Paris, BnF, fr. 301, fol. 149, © BnF.

Planches en couleur

(Voici la liste des planches, à reproduire en pleine page chacune, en indiquant les légendes suivantes sous chacune d'entre elles

Pl. I : Dom Loupvent, *Voyage itinéraire et transmarin de la sainte cité de Jérusalem, 2^e version*, Péloponnèse ; Bibliothèque bénédictine de Saint Mihiel, Ms. Z0, Archives départementales de la Meuse, fol. 99 r, © Ville de Saint Mihiel.

Pl. II : Dom Loupvent, *Voyage itinéraire et transmarin de la sainte cité de Jérusalem, 2^e version*, Modon ; Bibliothèque bénédictine de Saint Mihiel, Ms. Z0, Archives départementales de la Meuse, fol. 188 r, © Ville de Saint Mihiel.

Pl. III : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, Asclépios combattant le basilic ; Paris, BnF, fr. 59, fol. 31 v, © BnF.

Pl. IV : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, Héraclès contre les lions de Némée ; Paris, BnF, fr. 59, fol. 137 r, © BnF.

Pl. V : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, Cronos couronné roi et dieu de Crète ; Paris, BnF, fr. 22552, fol. 4 v, © BnF.

Pl. VI : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, présentation du livre ; Paris, BnF, fr. 22552, fol. 1 r, © BnF.

Pl. VII : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, Perséphone délivrée des Enfers par Héraclès et Thésée ; Paris, BnF, fr. 22552, fol. 133 r, © BnF.

Pl. VIII : Raoul Lefèvre, *Histoire de Jason*, Apollon dans son palais de Jacointe et Zéphius à Colchos ; Paris, BnF, fr. 331, fol. 78 v, © BnF.

Pl. IX : *Histoire ancienne jusqu'à César*, première bataille devant Troie ; Paris, Bibliothèque nationale de France, français 1386, fol. 30 r, © BnF.

Pl. X : *Histoire ancienne jusqu'à César*, débarquement des Grecs à Troie ; Londres, British Library, Royal 20.D.I, fol. 66 v-67 r, © British Library Board.

Pl. XI : *Histoire ancienne jusqu'à César*, première bataille devant la ville-; Londres, British Library, Royal 20.D.I, fol. 66 v-67 r, © British Library Board.

Pl. XII : *Histoire ancienne jusqu'à César*, la prise de Troie ; Londres, British Library, Royal 20.D.I, fol. 169 r, © British Library Board.

Pl. XIII : *Histoire ancienne jusqu'à César*, le sépulcre de Pâris ; Londres, British Library, Royal 20.D.I, fol. 151 v, © British Library Board.

Pl. XIV : *Histoire ancienne jusqu'à César*, la mort d'Achille ; Londres, British Library, Royal 20.D.I, fol. 148 r, © British Library Board.

Pl. XV : *Histoire ancienne jusqu'à César*, le débarquement des Grecs à Troie ; Londres, British Library, Stowe 54, fol. 82 v-83 r, © British Library Board.

Pl. XVI : *Histoire ancienne jusqu'à César*, la flotte grecque surprise par une tempête ; Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 301, fol. 153 v, © BnF.

Pl. XVII : *Histoire ancienne jusqu'à César*, la mort d'Achille ; Londres, British Library, Stowe 54, fol. 178 r, © British Library Board.

Pl. XVIII : Christine de Pizan, *Épître Othéa*, Aphrodite et les amoureux ; Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 606, fol. 6 r, © BnF.

Pl. XIX : Christine de Pizan, *Épître Othéa*, la mort d'Achille ; Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 606, fol. 20 r, © BnF.

Pl. XX : Christine de Pizan, *Épître Othéa*, Narcisse et Écho ; Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 606, fol. 10 r, © BnF.

Pl. XXI : Raoul Lefèvre, *Histoire de Jason*, combat de Jason contre Corfus ; Paris, BnF, fr. 331, fol. 20 r, © photo personnelle.

Pl. XXII : *Roman de Gillion de Trazegnies*, combat entre le fils de Gillion et l'émir ; Los Angeles, Getty Museum, Ms. 111, fol. 134 v, © Getty Museum.

Pl. XXIII : *Roman de Gillion de Trazegnies*, victoire de Gillion au Caire ; Los Angeles, Getty Museum, Ms. 111, fol. 177 r, © Getty Museum.

Pl. XXIV : Raoul Lefèvre, *Histoire de Jason*, accueil de Jason au palais d'Ætès ; Paris, BnF, fr. 331, fol. 92 r, © photo personnelle.

Pl. XXV : *Roman de Gillion de Trazegnies*, Gratiennne quittant le palais de son père ; Los Angeles, Getty Museum, Ms. 111, fol. 188 v, © Getty Museum.

Pl. XXVI : Saint Augustin, *Cité de Dieu*, église chrétienne et temple païen ; Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 17, fol. 49 v (détail), © BnF.

Pl. XXVII : Boccace, *Des cleres et nobles femmes*, Othon IV ; Paris, BnF, fr. 12420, fol. 158 v, © BnF.

Pl. XXVIII : Térence, *Comédies*, frontispice avec un théâtre romain ; Paris, BnF, lat. 7907 A, fol. 2 v, © BnF.

Pl. XXIX : *Térence des ducs*, détail du frontispice avec un théâtre romain ; Paris, Arsenal, 664, fol. 1 v, © BnF. [à placer en face de la pl. XXVIII si possible]

Pl. XXX : *Térence des ducs*, Thrason et Gnathon ; Paris, Arsenal, ms. 664, fol. 57 v, © BnF.

Pl. XXXI : *Histoire ancienne jusqu'à César*, Ulysse chez le roi de Crète Idoménée ; Paris, BnF, fr. 301, fol. 157 v, © BnF.

Pl. XXXII : *Histoire ancienne jusqu'à César*, tractations d'Énée et Anténor ; Paris, BnF, fr. 301, fol. 149, © BnF.

Index des noms d'auteurs, d'artistes, d'œuvres, de mécènes, commanditaires, bibliophiles ou autres personnes proches de la création des œuvres

A générer

Ab urbe condita
Achille Tatius
Achilléide
Actes des Apôtres
Adages
Advis sur la conquête de la Grece et de la Terre sainte
Aethicus Ister
Africa
Aimoin de Fleury
Albertino Mussato
Ambrogio Lorenzetti
Ancien Testament
André de La Haye
Andrea Dandolo
Andronic Doukas Paléologue
Anne de Graville
Anséis de Carthage
Antiquités juives
Antoine de Bourgogne
Antoine le Moiturier
Anton Koberger
Apollonius de Rhodes
Apollonius de Tyr
Apollonius Dyscole
Arcadie
Arioste
Aristote
Athénée
Athis et Prophlias
Augustin
Barthélemy d'Eyck
Barthélemy l'Anglais
Bartholomeo Platina
Bède
Belleforest, François de
Belon, Pierre
Belthandros et Chrysantza
Benaccio, Alessandro
Benoît de Sainte-Maure
Benoît XIII
Béraud III de Clermont-Sancerre
Bernard de Breydenbach

Bertrandon de la Broquière
Bible
Boccace
Boèce
Bouquechardière
Bouquechardière
Breviarium rerum gestarum populi romani
Brunetto Latini
Buccolicum carmen
Bucoliques
Bustron, Florio
Bustron, Georges
Caccia di Diana
Calepio, Angelo
Callimaque
Callimaque et Chrysorrhé
Canterbury Tales
Cardinal de Tournon
Carlo Tocco
Cas des nobles hommes et femmes
Catarina Zaccaria
Catherine II de Valois-Courtenay
Chariton
Charles d'Anjou
Charles I^{er} d'Anjou
Charles IX
Charles le Téméraire
Charles V
Charles VI
Charles VII
Charles VIII
Chaudiere, Guillaume
Checco di Meletto
Chilon
*Chorograffia et breve historia universale dell'Isola di Cipro principiando al tempo di
Noè per in fino al 1572*
Christine de Pizan
Chronique d'Ernoul et de Bernard le Trésorier
Chronique de Giovanni Villani
Chronique de Jean Skilitzès
Chronique de Morée
Chronique de Nuremberg
Chronique de Robert d'Auxerre
Chronique des ducs de Normandie
Chronique des rois de France
Chronique dite de Baudouin d'Avesnes
Chronique du Templier de Tyr
Chroniques d'Angleterre
Chroniques de Froissart
Chroniques de Hainaut

Cicéron
Cité de Dieu
Claude de France
Claus Clausson Swart
Collectanea rerum memorabilium
Coluccio Salutati
Comedia delle ninfe fiorentine
Commedia
Commentaires
Complainte de Grece
Consolation de Philosophie
Constantin
Constantin Manassès
Constantin Porphyrogénète
Constantin V Copronyme
Constantini Manassis Breviarium chronicum
Continuations de Guillaume de Tyr
Cornelius Nepos
Cosmographia d'Aethicus Ister
Cosmographie de Levant
Cosmographie universelle d'André Thevet
Cosmographie universelle de Sebastian Münster
Cristoforo Buondelmonti
Cronaca del Templare di Tito
Cyriaque d'Ancône
Cyropédie
Dante
Dante Alighieri
Darès le Phrygien
De administrando imperio
De bello macedonia
De casibus virorum illustrium
De chorografia
De chorographia
De Europa
De fluminibus
De insulis et earum proprietatibus
De locis ac mirabilibus mundi
De proprietatibus rerum
De regimine principum
De situ et nominibus locorum hebraicorum
De situ orbis
De viris illustribus
De viris illustribus de Cornelius Nepos
De vulgari eloquentia
Décades
Démosthène
Denys l'Aréopagite
Des cleres et nobles femmes
Des huit parties du discours

Des saintes peregrinations de Jerusalem
Descriptio Cretae
Descriptio Mappe Mundi
Description de toute l'île de Chypre
Descriptio Insule Crete
Dialogue de Saint Grégoire
Dioclétien
Diodore de Sicile
Discorso intorno l'isola di Cipro
Discours du voyage de Constantinoble
Dits des philosophes
Dits et faits mémorables
Dits notables des Lacédémoniens
Divine Comédie (Paradis et Purgatoire)
Domenico Bandini
Domenico Silvestri
Drosilla et Chariclès,
Économiques
Édouard IV
Églogues de Boccace
Églogues de Dante
Églogues de del Virgilio
Églogues de Pétrarque
Églogues de Virgile
Éloge de la folie
Enea Silvio Piccolomini
Énéide
Épiphanes de Jérusalem
Épiphanes de Salamine
Épiphanes le Chypriote
Epistre de Cleriande la Romaine
Epistre de Maguelonne à Pierre de Provence
Épître Othéa
Érasme
Ératosthène
Eschyle
Éthiopiennes
Étienne Collault
Etymologiae
Eugène IV
Eugénianos
Euripide
Eusèbe de Césarée
Faits des Romains
Filarete
Filocolo
Filostrato
Flavio Biondo
Flavius Josèphe
Fleur des histoires

Florus
Fra Martino
Fra Mauro
Francesco Attar
François I^{er}
François Pétrarque
Frédéric II
Frédéric III d' Aragon
Frère Limbourg
Fulcieri da Calboli
Galignani, Simon
Gaspar Ortuin
Gemistos Pléthon
Genealogie deorum gentilium
Geoffrey Chaucer
Geographia Universalis vetus et nova complectens
Géographie de Pomponius Mela
Géographie de Ptolémée
Géographie de Strabon
Georges Akropolitès
Georges d' Amboise
Georges Gémisthe Pléthon
Georges Pachymère
Géorgiques
Gervais de Tilbury
Gian Galeazzo Visconti
Giblet, Henrico
Gilles de Rome
Giolito de' Ferrari, Gabriele
Giordano Orsini
Giotto
Giovanni Colonna
Giovanni del Virgilio
Giovanni Villani
Giovannino de' Grassi
Gohory, Jacques
Gorgias
Gossuin de Metz
Grammaire de Priscien
Gregorio Tifernate
Guarino da Verone
Guerra di Federico II in Oriente
Guerre de Troie
Guerres puniques
Guido C
Guido delle Colonne
Guido Novello
Guillaume de Boldensele
Guillaume de La Roche
Guillaume de Tignonville

Guillaume Fillastre
Guillaume Gazeau
Guillaume II de Villehardouin
Guillaume Vrelant
Guiron le courtois
Guy de Lusignan
Hartmann Schedel
Héliodore
Henri II
Henri II de Lusignan
Henri II Plantagenêt
Henri VI
Henri, roi de Pologne
Henricus Martellus
Héraclide
Hérodote
Histoire ancienne jusqu'à César
Histoire ancienne jusqu'à César, version 1
Histoire ancienne jusqu'à César, version 2
Histoire d'Alexandre
Histoire de France de Richer de Reims
Histoire de Grisélidis
Histoire de Jason
Histoire de la décadence de l'empire des Grecs
Histoire de la destruction de Troie
Histoire de la Toison d'or
Histoire ecclésiastique (Nicéphore)
Histoire ecclésiastique de Bède
Histoire générale des royaumes de Chypre, de Jérusalem, d'Arménie et d'Égypte
Histoire romaine
Histoire sacrée
Histoires d'Hérodote
Histoires de Polybe
Histoires romaines
Historia destructionis Troiae
Historia di Cipro
Historia naturalis,
Historiae adversus paganos
Historie de 're' Lusignani
Hodoiporikon
Homère
Honorius Augustodiniensis
Horace
Hugo Comminelli
Hugues de Saint-Victor
Hugues IV de Lusignan
Hysminé et Hysminias
Idylles
Iliade
Iliade

Iliade byzantine
Image du monde de Gossuin de Metz
Imago mundi d'Honorius Augustodinis
Imago mundi de Pierre d'Ailly
Instruction d'un jeune prince
Isabeau de Bavière
Isabelle de Lalaing
Isidore de Kiev
Isidore de Séville
Isocrate
Isole più famose del mondo
Istoria di Romania
Itinéraire vers Jérusalem, Pétrarque
Jacopo d'Angelo
Jacques Amyot
Jacques Heremberck
Jacques Thiboust
Jan van Eyck
Janus de Chypre
Jason de Lusignan
Jauna, Dominique
Jean Anjou de Gravina et de Durazzo
Jean Boccace
Jean Chrysostome
Jean Corbechon
Jean d'Arsonval
Jean de Berry
Jean de Bruges
Jean de Courcy
Jean de Gruuthuse, *voir* Jean de Bruges
Jean de la Huerta
Jean de Lorraine
Jean de Mandeville
Jean de Tournai
Jean de Tournes
Jean de Vignay
Jean de Wavrin
Jean du Pré
Jean Fouquet
Jean Froissart
Jean Germain
Jean I de La Roche
Jean I^{er} Doukas
Jean II Comnène
Jean II Le Meingre, maréchal de Boucicaut
Jean le Bon
Jean Mansel
Jean Molinet
Jean Moschos
Jean Pucelle

Jean sans Peur
Jean Skylitzès
Jean Thenaud
Jean Tinctor
Jean V de Créquy
Jean VIII Paléologue
Jean Wauquelin
Jeanne de La Font
Jérôme
Johan Reger
Johannes de Krieckenborch
Justin
Kyprianos, Archimandrite
L'Huillier, Pierre
La Borderie, Bertrand de
Lactance
Lactance Placide
Lancelot
Laurent de Premierfait
Le Roy, Louis
Leomarte
Leonardo Bruni
Leonardo de Veroli
Léonce Pilate
Leonida Attar
Léontide
Léontios Machairas
Libellus de deorum imaginibus
Liber ad honorem Augusti
Liber cronicarum, voir Chronique de Nuremberg
Liber de quibusdam ultramarinis partibus
Liber geographicus
Liber insularum Archipelagi
Libistros et Rhodamné
Liévin Van Lathem
Littoralia
Livre de la Conqueste de la Toison d'or par le Prince Jason de Tessalie
Livre de la destruction de Troies
Livre de la mutacion de Fortune
Livre des conquestes et faits d'Alexandre
Livre des faits et gestes d'Alexandre
Livre des merveilles du monde
Livre des propriétés des choses
Livre du fort Hercule
Livre du Trésor
Loredano, Gian Francesco
Louis d'Orléans
Louis de Beauvau
Louis de Bruges
Louis de France, duc de Guyenne

Louis de Gruuthuse
Louis de Gruuthuse, *voir* Louis de Bruges
Louis IX
Louis Malet de Gravelle
Louis VIII
Louis XI
Louis XII
Loupvent (Dom)
Loysel Liédet
Lucain
Lucia Flatro
Lusignan, Étienne de
Lusignan, Hilario de
M. d'Aramon
M. de Fumel
Macrembolite
Magno Alessandro
Maître aux grisailles fleurdelisées
Maître d'Antoine de Bourgogne
Maître d'Antoine Rolin
Maître d'Édouard IV
Maître d'Orose
Maître de Boucicaut
Maître de l'Épître Othéa
Maître de la Chronique d'Angleterre
Maître de Marguerite d'York
Maître de Puy de Rouen
Maître du Boccace de Genève
Maître du Boèce flamand
Maître du Champion des Dames
Maître du Froissart de Philippe de Commines
Maître du Hiéron
Manassès
Manuel Chrysoloras
Manuel I Comnène
Mappemonde
Mappemonde spirituelle
Marcantonio Sabellico
Marco Polo
Mare historiarum de Giovanni Colonna
Marguerite d'York
Marguerite de Bavière
Marguerite de Flandres
Marguerite de Navarre
Maria d'Aquino
Marie d'Ailly
Marie de Bourgogne
Marie de Hongrie
Marin Sanudo Torsello
Martial

Martianus Capella
Mathilde de Villehardouin
Maximien d'Autriche
Mémoires (Philippe de Novare)
Mer des histoires
Métamorphoses
Michel II Angelos
Michel Topié
Michel VIII Paléologue
Milan, ducs de
Mirabilia urbis Romae
Miroir de salvation humaine
Miroir historial
Mort de la Vierge
Mosto, Cosmo da
Naufnage d'Érasme
Navigations
Niccolò Niccoli
Nicéphore
Nicolas Chalcondyle
Nicolay, Nicolas de
Nicole Le Huen
Nomina virorum illustrorum
Nouveau Testament
Observations (Belon)
Odyssée
Oisiveté des emperieres
Orose
Orsini de Céphalonie, famille
Ortelius, Abraham
Otia imperialia
Otto IV
Otton de Freising
Ovide
Ovide moralisé
Ovide moralisé en prose
Ovidius moralizatus
Pala d'oro
Palaiologeia kai Peloponnesiaka
Palamon et Arcita
Paolo da Perugia
Paolo Veneziano
Pausanias
Père Giordano
Peregrinatio in terram sanctam
Périégèse de Pausanias
Perrin Remiet
Pétrarque
Petrus Christus
Phidias

Philippe de Novare
Philippe de Tarente
Philippe le Bon
Philippe le Hardi
Pie II
Pier Andrea de' Bassi
Pierre Bersuire
Pierre d'Ailly
Pierre de Beauvais
Pierre de Hennin-Liétard
Pierre le Mangeur
Pierre Le Rouge
Pierre, Henry
Pietro Cavallini
Pietro da Eboli
Pietro Ranzano
Pindare
Plan des études
Pline
Pline l'Ancien
Plutarque
Podocataro, Giulio
Politiques
Polybe
Polyhistor
Polyptique du Couronnement de la Vierge
Pomponius Mela
Porcacchi, Tommaso
Porro, Girolamo
Priscien
Procopé de Césarée
Prose 1
Prose 3
Prose 5
Psellos
Pseudo-Apollodore
Ptolemaeus, voir Ptolémée
Ptolémée
Raoul de Presles
Raoul Lefèvre
Récit des voyages et pèlerinages de Jean de Tournai
Recueil des histoires de Troie
Recuyelle of the historyes of Troye
Rédaction historique
Reductorium morale
Reinhard, Johann Paul
Relations historiques
René d'Anjou
Retable de Saint-Louis de Toulouse de Simone Martini
Rhodanthe et Dosiclès

Richer de Reims
Robert d'Anjou
Robert d'Anjou
Robert d'Auxerre
Robert de Naples
Robert II, comte de Dreux
Roberto d'Angiò / Robert d'Anjou
Roberto della Porta
Roger II
Roman d'Hector et Hercule
Gillion de Trazegnies
Roman de Thèbes
Roman de Troie
Romans des sept sages de Rome et de Marques fils de Caton
Romeo de' Pepoli
Romuléon
Ronsard, Pierre de
Rota Virgilii
Rudimentum novitiorum
Rufius Festus
Salluste
Sancia de Maiorca
Sandro Botticelli
Sannazaro, Jacopo
Sappho
Savorgnan, Ascanio
Savorgnan, Giulio
Sebastian Münster
Sebastiano Moro
Secret de l'histoire naturelle
Servius
Sideri, Georgio
Simon Marmion
Simone Martini
Singularitez de la France antarctique
Solin
Speculum doctrinale
Speculum historiale
Speculum majus
Speculum naturale
Stace
Strabon
Sumas de historia troyana
Tabula iliaca capitolina
Templier de Tyr
Terpandre
Teseida
The Knight's Tale
Thébaïde
Théocrite

Théodore II Lascaris
Théodore Prodrome
Theodori Ducae Lascaris epistulae CCXVII
Thevet, André
Thezeo
Thomas d'Aquin
Thomas Paléologue
Thucydide
Tino di Camaino
Tite-Live
Traité du crime de vauderie
Trattatello in laude di Dante
Trésor
Tristan
Tusculanes
Valentina Visconti
Valère
Valère Maxime
Varron
Vascosan, Michel de
Vasque de Lucène
Vibius Sequester
Vie des hommes illustres ou Vies parallèles de Plutarque
Vie des saints Pères
Vierge au chancelier Rolin
Vigenère, Blaise de
Vincent Commin
Vincent de Beauvais
Virgile
Vittold de Lituanie
Vollständige Geschichte des Königreichs Cypern
Voyage d'outremer de Jean Thenaud
Voyage de Bertrandon de la Broquière
Voyage itinéraire et transmarin de la sainte cité de Jérusalem
William Caxton
Xénophon d'Éphèse
Zibaldone laurenziano

Table des illustrations

Constantin BOBAS

Imaginaire occidental et réalités orientales de l'espace grec. En voyageant à Rhodes aux XV^e et XVI^e siècles

Fig. 1.1 : Orazio Tigrini, *Li sette miracoli del' mondo*, Colosse de Rhodes ; BnF, Rés. GE DD-655 (95 RES) ; @ BnF.

Fig. 1.2 : André Thevet, *Cosmographie de Levant*, Lyon, Jean de Tournes, 1554, Colosse de Rhodes ; BnF, Rés. G-1410, p. 104 ; @ BnF.

Fig 1.3 : André Thevet, *Cosmographie universelle, I*, Paris, Guillaume Chaudière, 1575, Colosse de Rhodes ; BnF, Rés. G-450, f. 205 v ; @ BnF.

Édith KARAGIANNIS

Géographie du Péloponnèse, aperçu par Belon, Thevet et Nicolay, voyageurs français du XVI^e siècle

Pl. I : Dom Loupvent, *Voyage itinéraire et transmarin de la sainte cité de Jérusalem, 2^e version*, Péloponnèse ; Bibliothèque bénédictine de Saint Mihiel, Ms. Z0, Archives départementales de la Meuse, fol. 99 r, © Ville de Saint Mihiel.

Fig. 2.1 : *La mer des hystoires*, Lyon, Jean Du Pré, 1491, La Morée (détail de la carte du monde) ; Bibliothèque municipale de Lyon, Rés Inc 277, f. lv v, © Numelyo.

Fig. 2.2 : Ptolemaeus, *Geographia*, éd. Sebastian Münster, Bâle, Henry Pierre, 1540, Peloponnesus / Morea, *Europa Prima Nova Tabula* ; Bibliothèque nationale universitaire de Strasbourg, R.10.831, carte 29 (détail), © Bibliothèque nationale universitaire de Strasbourg.

Fig. 2.3 : Ptolemaeus, *Geographia*, éd. Sebastian Münster, Bâle, Henry Pierre, 1540, *Tabula Europae* x (détail) ; Bibliothèque nationale universitaire de Strasbourg, R.10.831, p. 48-49, © Bibliothèque nationale universitaire de Strasbourg.

Fig. 2.4 : Sebastian Münster, *Cosmographie universelle*, traduction française anonyme, Bâle, Henry Pierre, 1552, « La nouvelle Grèce » ; Bibliothèque municipale de Lyon, Rés 107808, carte 11 (détail), © Numelyo.

Fig. 2.5 : Sebastian Münster, *Cosmographie universelle*, traduction française anonyme, Bâle, Henry Pierre, 1552, « Description de la Grèce » ; Bibliothèque municipale de Lyon, Rés 107808, p. 1142, © Numelyo.

Fig. 2.6 : André Thevet, *Cosmographie de Levant*, Lyon, Jean de Tournes et Guillaume Gazeau, 1556, « De la Grèce » ; Bibliothèque municipale de Lyon, Rés 317074, p. 85, © Numelyo.

Fig. 2.7 : Bernhard de Breydenbach, *Le saint voiage et pelerinage de la cite sainte de Hierusalem*, [Lyon, Gaspar Ortuin], 1489, Modon (détail) ; Bibliothèque municipale de Lyon, Rés Inc 238 (1), f° c2, © Numelyo.

Pl. II : Dom Loupvent, *Voyage itinéraire et transmarin de la sainte cité de Jérusalem*, 2^e version, Modon ; Bibliothèque bénédictine de Saint Mihiel, Ms. Z0, Archives départementales de la Meuse, fol. 188 r, © Ville de Saint Mihiel.

Fig. 2.8 : André Thevet, *Cosmographie universelle*, Paris, Guillaume Chaudière, 1575, Napoli de Romanie [Nauplie] ; BnF, Rés. G-450, t. 2, f. 799 r, © BnF.

Clarisse EVRARD

« Ancrer sa galee » en Grèce : stratégies textuelles et dispositifs visuels dans l'*Histoire de Jason et le Recueil des histoires de Troie* de Raoul Lefèvre

Fig. 3.1 : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, naissance de Zeus et Cronos consultant l'oracle de Delphes ; Paris, BnF, fr. 59, fol. 1 r, © BnF.

Pl. III : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, Asclépios combattant le basilic ; Paris, BnF, fr. 59, fol. 31 v, © BnF.

Pl. IV : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, Héraclès contre les lions de Némée ; Paris, BnF, fr. 59, fol. 137 r, © BnF.

Pl. V : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, Cronos couronné roi et dieu de Crète ; Paris, BnF, fr. 22552, fol. 4 v, © BnF.

Pl. VI : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, présentation du livre ; Paris, BnF, fr. 22552, fol. 1 r, © BnF.

Fig. 3.2 : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, consultation de l'oracle de Delphes ; Paris, BnF, fr. 22552, fol. 225 r (détail), © BnF.

Pl. VII : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, Perséphone délivrée des Enfers par Héraclès et Thésée ; Paris, BnF, fr. 22552, fol. 133 r, © BnF.

Fig. 3.3 : Raoul Lefèvre, *Histoire de Jason*, présentation du livre ; Paris, BnF, Arsenal, 5067, fol. C (détail), © BnF.

Fig. 3.4 : Raoul Lefèvre, *Histoire de Jason*, Jason devant Æson ; Paris, BnF, Arsenal, 5067, fol. 1 r (détail), © BnF.

Pl. VIII : Raoul Lefèvre, *Histoire de Jason*, Apollon dans son palais de Jacointe et Zéphius à Colchos ; Paris, BnF, fr. 331, fol. 78 v, © BnF.

Ilaria MOLTENI

Imaginer et représenter l'espace grec en Italie au Moyen Âge : le laboratoire de l'*Histoire ancienne jusqu'à César*
5 couleurs

Fig. 4.1 : *Histoire ancienne jusqu'à César*, bataille ; Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, cod. 2576, fol. 67 r, © ÖNB.

Fig. 4.2 : *Histoire ancienne jusqu'à César*, débarquement des Grecs à Troie et première bataille devant la ville ; Paris, Bibliothèque nationale de France, français 9685, fol. 94 v-95 r, © BnF.

Pl. IX : *Histoire ancienne jusqu'à César*, première bataille devant Troie ; Paris, Bibliothèque nationale de France, français 1386, fol. 30 r, © BnF.

Fig. 4.3 : *Tabula Iliaca*, Rome, Musei Capitolini. © 'Antico-mix'Antike in Comics, éd. T. Lochman, Bâle, 1999.

Fig. 4.4 : *Histoire ancienne jusqu'à César*, Troie, Rome, Constantinople et Galata ; Londres, British Library, Royal 20.D.I, fol. 26 v, © British Library Board.

Pl. X : *Histoire ancienne jusqu'à César*, débarquement des Grecs à Troie ; Londres, British Library, Royal 20.D.I, fol. 66 v-67 r, © British Library Board.

Pl. XI : *Histoire ancienne jusqu'à César*, première bataille devant la ville-; Londres, British Library, Royal 20.D.I, fol. 66 v-67 r, © British Library Board.

Pl. XII : *Histoire ancienne jusqu'à César*, la prise de Troie ; Londres, British Library, Royal 20.D.I, fol. 169 r, © British Library Board.

Pl. XIII : *Histoire ancienne jusqu'à César*, le sépulcre de Pâris ; Londres, British Library, Royal 20.D.I, fol. 151 v, © British Library Board.

Fig. 4.5 : Tombeau de Frédéric II, Palerme, cathédrale. © J. Deér, *The Dynastic Porphyry Tombs of the Norman Period in Sicily*, Cambridge, 1959.

Ilaria MOLteni

L'espace grec à la cour de France (1380-1422) : De l'*Histoire ancienne jusqu'à César* à l'*Épître Othéa*

Pl. XIV : *Histoire ancienne jusqu'à César*, la mort d'Achille ; Londres, British Library, Royal 20.D.I, fol. 148 r, © British Library Board.

Fig. 5.1 (a et b) : *Histoire ancienne jusqu'à César*, le débarquement des Grecs à Troie ; Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 301, fol. 58v-59 r, © BnF.

Pl. XV : *Histoire ancienne jusqu'à César*, le débarquement des Grecs à Troie ; Londres, British Library, Stowe 54, fol. 82 v-83 r, © British Library Board.

Fig. 5.2 : *Histoire ancienne jusqu'à César*, la mort d'Achille ; Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 301, fol. 128 v, © BnF.

Pl. XVI : *Histoire ancienne jusqu'à César*, la flotte grecque surprise par une tempête ; Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 301, fol. 153 v, © BnF.

Pl. XVII : *Histoire ancienne jusqu'à César*, la mort d'Achille ; Londres, British Library, Stowe 54, fol. 178 r, © British Library Board.

Pl. XVIII : Christine de Pizan, *Épître Othéa*, Aphrodite et les amoureux ; Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 606, fol 6 r, © BnF.

Fig. 5.3 : Christine de Pizan, *Épître Othéa*, Othéa remettant l'épître à Hector ; Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 606, fol. 1 v, © BnF.

Pl. XIX : Christine de Pizan, *Épître Othéa*, la mort d'Achille ; Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 606, fol. 20 r, © BnF.

Pl. XX : Christine de Pizan, *Épître Othéa*, Narcisse et Écho ; Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 606, fol. 10 r, © BnF.

Clarisse EVRARD

Représenter la Grèce et les Grecs par le prisme flamand : le cas des manuscrits enluminés de la bibliothèque de Louis de Bruges

6 couleurs

Pl. XXI : Raoul Lefèvre, *Histoire de Jason*, combat de Jason contre Corfus ; Paris, BnF, fr. 331, fol. 20 r, © photo personnelle.

Pl. XXII : *Roman de Gillion de Trazegnies*, combat entre le fils de Gillion et l'émir ; Los Angeles, Getty Museum, Ms. 111, fol. 134 v, © Getty Museum.

Pl. XXIII : *Roman de Gillion de Trazegnies*, victoire de Gillion au Caire ; Los Angeles, Getty Museum, Ms. 111, fol. 177 r, © Getty Museum.

Pl. XXIV : Raoul Lefèvre, *Histoire de Jason*, accueil de Jason au palais d'Ætès ; Paris, BnF, fr. 331, fol. 92 r, © photo personnelle.

Pl. XXV : *Roman de Gillion de Trazegnies*, Gratiennne quittant le palais de son père ; Los Angeles, Getty Museum, Ms. 111, fol. 188 v, © Getty Museum.

Fig. 6.1 : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, Cronos consultant l'oracle de Delphes ; Paris, BnF, fr. 59, fol. 1 r (détail), © BnF.

Fig. 6.2 : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, temple de Mégida ; Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 59, fol. 188 r (détail), © BnF.

Fig. 6.3 : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, Zeus au temple d'Arès ; Paris, BnF, fr. 59, fol. 66 r, © BnF.

Fig. 6.4 : Raoul Lefèvre, *Recueil des Histoires de Troie*, temple d'Artémis ; Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 59, fol. 233 v, © BnF.

Pl. XXVI : Saint Augustin, *Cité de Dieu*, église chrétienne et temple païen ; Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 17, fol. 49 v (détail), © BnF.

Marie JACOB

L'usage du costume byzantin dans les manuscrits parisiens de matière antique au début du XV^e siècle

Fig. 7.1 : Coiffes byzantines représentées dans l'enluminure parisienne du début du XV^e siècle.

Pl. XXVII : Boccace, *Des cleres et nobles femmes*, Othon IV ; Paris, BnF, fr. 12420, fol. 158 v, © BnF.

Pl. XXVIII : Térence, *Comédies*, frontispice avec un théâtre romain ; Paris, BnF, lat. 7907 A, fol. 2 v, © BnF.

Pl. XXIX : *Térence des ducs*, détail du frontispice avec un théâtre romain ; Paris, Arsenal, ms. 664, fol. 1 v, © BnF.

Pl. XXX : *Térence des ducs*, Thrason et Gnathon ; Paris, Arsenal, ms. 664, fol. 57 v, © BnF.

Fig. 7.2 : Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, Grecs et Romains discutant ; Philadelphie, Museum of Art, 1945-65-1, fol. 38 v, © Philadelphie, Museum of Art

Pl. XXXI : *Histoire ancienne jusqu'à César*, Ulysse chez le roi de Crète Idoménée ; Paris, BnF, fr. 301, fol. 157 v, © BnF.

Pl. XXXII : *Histoire ancienne jusqu'à César*, tractations d'Énée et Anténor ; Paris, BnF, fr. 301, fol. 149, © BnF.

Table des matières

Explorer la réception de la Grèce ancienne sous l'angle de la représentation de l'espace
Catherine Gaullier-Bougassas

Connaissances savantes et expériences personnelles

Les savoirs hérités sur les espaces grecs : les autorités antiques connues dans l'Europe occidentale médiévale
Catherine Gaullier-Bougassas

Images du monde, encyclopédies et traités en langue française (XIII^e-XIV^e siècle) : reprises et renouvellements des représentations de l'espace grec
Catherine Gaullier-Bougassas

Cristoforo Buondelmonti et ses sources dans sa représentation de la Grèce
Emmanuelle Vagnon

Imaginaire occidental et réalités orientales de l'espace grec. En voyageant à Rhodes aux XV^e et XVI^e siècles
Constantin Bobas

Géographie du Péloponnèse, aperçu par Belon, Thevet et Nicolay, voyageurs français du XVI^e siècle
Édith Karagiannis

Géographie et histoire grecques

Topographie troyenne dans la Grèce franque du XIII^e siècle
Marilynn Desmond

Le *continuum* historique des espaces grecs : les représentations géographiques dans la *Fleur des histoires* de Jean Mansel (version courte)
Valeria Russo

Retrouver la Grèce dans le temps et dans l'espace : la *Mer des histoires* face à la création d'une géographie antique
Valeria Russo

La *Chorografia* d'Étienne de Lusignan : sources et propositions
Gilles Grivaud

Écritures fictionnelles

Quelle place pour la Grèce dans la littérature romanesque byzantine (XII^e-XV^e siècle) ?
Corinne Jouanno

Paysages palimpsestes : les espaces imaginaires grecs dans l'églogue du XIV^e siècle
Daisy Delogu

La Grèce de Thésée d'après la *Teseida* de Boccace et ses adaptations françaises
Pascale Mounier

'Ancrer sa galee' en Grèce : stratégies textuelles et dispositifs visuels dans l'*Histoire de Jason*
et le *Recueil des histoires de Troie* de Raoul Lefèvre
Clarisse Evrard

Figurations visuelles de l'espace grec

Imaginer et représenter l'espace grec en Italie au Moyen Âge : le laboratoire de l'*Histoire ancienne jusqu'à César*
Ilaria Molteni

L'espace grec à la cour de France (1380-1422) : De l'*Histoire ancienne jusqu'à César* à
l'*Épître Othéa*
Ilaria Molteni

Représenter la Grèce et les Grecs par le prisme flamand : le cas des manuscrits enluminés de
la bibliothèque de Louis de Bruges
Clarisse Evrard

L'usage du costume byzantin dans les manuscrits parisiens de matière antique au début du
XV^e siècle
Marie Jacob

Table des planches en couleur

Index

Table des illustrations

Table des matières